
VICTORIA UNIVERSITY
3 1761 06302250 3


ABEUNT
MORES
STUDIA IN

Dr. EUGÈNE DUEHREN

Le Marquis de Sade Et Son Temps.

Études
relatives à L'histoire de la Civilisation et des
Moeurs du XVIIIme Siècle.

Traduit
de l'Allemand par le Dr. A. Weber-Riga.

Avec une Préface:

L'idée de Sadisme et L'érotologie Scientifique.

Par

OCTAVE UZANNE.

Berlin.
H. Barsdorf, Editeur.
1901.

Paris.
A. Michalon.
1901.

Tables des Matières.

L'idée de Sadisme et L'érotologie Scientifique.

On a prétendu que les livres d'imagination se trouvaient être plus particulièrement dangereux en France que partout ailleurs, par cette simple raison que les auteurs y veulent tous avoir de l'esprit, et que les lecteurs même en prêtent à ceux qui ne se sont point avisé d'en montrer. Cette observation peut être vraie quelquefois, mais il serait sans doute plus judicieux encore d'affirmer que le principal danger des livres français, — (surtout des romans et des autres oeuvres de fiction,) — réside dans ce fait que ceux qui s'adonnent à les écrire y déploient habituellement une extraordinaire et volontaire débauche d'images érotiques et s'efforcent, au cours de leurs récits, de dépasser leurs concurrents par une surabondante mise en scène de vices, de peintures licencieuses et d'excentricités passionnelles.

* * *

Il en fut ainsi dès 1725, au début du dix-huitième siècle.

A cette époque, les petits poètes de Cythère, les jolis conteurs musqués qui voulurent se mettre à la mode des boudoirs et dans le bon ton et le goût du jour, rivalisèrent

de libertinage, de grivoiserie, de recherche et de suprême galanterie pimentée, si bien qu'insensiblement, vers le déclin du règne de la rocaille, beaucoup d'écrivains et conteurs glissèrent hors des marges de l'amour licite en plein pays des paradoxes sexuels.

Ce fut alors une course à l'extravagance, à l'immoralité, au dévergondage; on apporta un véritable esprit de fanfaronnade à se montrer impudique et luxurieux, à passer du style équivoque à la brutalité et à la scatalogie. Il y eut une littérature toute préoccupée d'érotisme, toute dévouée à l'étude de ces contacts d'épidermes qui constituaient l'amour, au dire de certains désabusés. Comme le cercle des caresses humaines est des plus restreint et que l'on a vite fait d'épuiser les diverses combinaisons d'accouplements d'un même acte, voire en dehors des lois normales et de la casuistique, il fallut bien arriver à violenter la nature, à créer un satyriasisme inhumain, à exposer des théories de rapprochements criminels, à prêcher la volupté dans le crime, la jouissance dans la douleur d'autrui, en un mot à imaginer une érotomanie furieuse et folle, se satisfaisant de préférence dans une débauche sanglante torturante et ordurière.

Le Marquis de Sade fut l'homme indiqué pour synthétiser et pousser jusques à ses dernières limites l'art de la spermacrasie anormale et monstrueuse. Il dépassa dans ce genre toute l'antiquité; il fixa dans un monde d'horreurs les colonnes d'Hercule des démentes priapées. Jamais, heureusement, on n'ira désormais aussi loin; de Sade aura borné l'horizon du champ érotique. Ses ouvrages sont des Bibles du Diable qui consacrent ces principes effroyables qui guidèrent les actes des Néron et des Gilles de Retz. Il eut toutefois le génie du

mal avec une candeur infinie et crut toujours se justifier par son surprenant distique:

On n'est pas criminel pour faire la peinture
Des bizarres penchants qu'inspire la nature.

*
* *

Cette littérature graveleuse, frivole, impudique du dix-huitième siècle qui aboutit aux livres révolutionnaires, éroto-anarchistes du Marquis de Sade, cette littérature n'est pas plus l'image réelle de la société française d'alors que les peintures de Watteau, de Boucher ou de Fragonard ne sont ses miroirs, car elles n'expriment ni la physionomie même des personnages du temps, ni l'aspect véritable des paysages de notre sol. Le siècle dernier avait la passion de se travestir en des mythologies nouvelles, de s'exprimer en symboles, de se farder, de se pomponner, de se poudrer à blanc, de s'affabuler en des styles de bergeries, de se métamorphoser en des attitudes d'objets de porcelaineries gracieuses et maniérées.

Les moeurs de la Cour et de l'aristocratie, certes furent aussi corrompues qu'il est possible de l'imaginer, mais encore cette corruption était encore plutôt superficielle et plus extérieure qu'on n'a prétendu la montrer. Lorsqu'on expose tant de vices aimables au grand jour, il faut se défier de la qualité et de la quantité qui demeure réservée pour les ténèbres des alcôves.

Après avoir lu les conteurs, les nouvellistes, les moralistes, philosophes, les petits poètes, les auteurs d'autobiographies tels que Casanova, Desforges ou Restif de la Bretonne, après avoir compulsé les épistoliers publiés ou inédits, les peintres de vie ambiante

à la façon de Sébastien Mercier, les annalistes et analystes de ce siècle galant, il nous vient un doute sur ce qu'on nomme „pourriture profonde de l'époque“.

Nous sommes, — à la distance de cent et quelques années, — aussi peu clairvoyants que possible sur la société française d'avant la Révolution; nous demeurons dupes inconsciemment d'une vision erronnée qui nous fut donnée par notre éducation initiale, nos lectures et les représentations théatrales qui nous expriment des costumes et des manières dont les acteurs n'ont plus, d'ailleurs, ni les traditions de port ni les gestes voulus.

Nous imaginons et représentons sans cesse par exemple, tout un dix-huitième siècle délicat, amoureux des nuances affadies, des tonalités subtiles, des couleurs anémiées, et cependant rien n'est plus absolument faux. Si nous retrouvons des coins d'étoffes, de meubles, de robes ou d'habits qui ne sont point restés exposés à la lumière, nous découvrons des couleurs brutales, criardes, d'une violence stupéfiante qui nous poussent à reconstituer le décor d'autrefois à un diapason de ton qui nous semble excessif et prodigieux.

Il en serait de même, croyons-nous, pour tout ce qui est de l'intimité de nos ancêtres, et l'on perdrait bien des illusions à faire une enquête sérieuse et approfondie sur le confortable, la toilette, la propreté méticuleuse et secrète de ces jolies caillettes „à vapeurs“, de ces frisques maîtresses qui tenaient petit lever et aussi sur l'élégance des dessous des marquis freluquets, petits abbés, hommes à bonne fortune qui peuplent tant de romans jadis à la mode.

Ce n'est pas ici le lieu de jeter quelque lumière sur ces questions intéressantes qui feront peut-être un jour le sujet d'un ouvrage de documentation relatif à un temps

sur la moralité du quel la littérature et les arts nous ont probablement leurrés. Cependant, si j'y insiste au passage, c'est que, à la lecture du très curieux et très abondant travail du Docteur Eugène Duehren sur le Marquis de Sade et Son Temps, il m'a semblé que le très sagace et très savant compilateur de ce livre surprenant, attachait peut-être, comme tous les historiens du reste, une excessive attention et une importance outrée aux mémoires, souvenirs, chroniques, romans et libelles cités pour en déduire l'état faisandé de nos moeurs dans le courant du siècle dernier.

Ces moeurs n'étaient ni meilleures ni pires à Paris qu'à Londres, à Rome, à Berlin, à Vienne, à Venise ou à St. Pétersbourg. La Cour des Georges, en Angleterre, celle du Grand Frédéric de Prusse ou celles des petites principautés d'Allemagne pouvaient, avec plus ou moins d'hypocrisie, se donner la main à un même niveau de moralité. Toutes les capitales d'Europe cultivaient les mêmes vices avec une passion plus ou moins dissimulée, et, comme en France, on cuisinait l'art de l'amour avec des soins jaloux et des délicatesses particulières, le souvenir qui en demeura fut évidemment plus persistant. — Ceux qui, à cette époque, parcoururent le monde avec un bel appétit sexuel et une curiosité inassouvie de la femme, comme l'extraordinaire aventurier Casanova de Seingalt, sinon comme le duc de Richelieu ou le prince de Ligne, purent observer et dire que le gibier feminin ou autre qu'ils pourchassaient d'une égale ardeur était non moins facile à surprendre au Nord qu'au Sud de l'Europe et qu'ils le pouvaient aussi aisément accommoder à leurs goûts physiques plus ou moins dépravés.

A Paris, les plaisirs étaient plus bruyants, plus

extérieurs et plus hospitaliers peut-être qu'ailleurs; mais, avant tout, les écrivains qui traitaient de la nature et de la diversité de ces plaisirs, loin d'en dissimuler le charme et d'en atténuer l'éclat, s'efforçaient, au contraire, d'en énumérer la grande variété, d'en décrire l'ivresse, d'en signaler l'extrême licence dans tous les coins du Paris ou l'on s'amusait.

Cependant, la France du dix-huitième siècle ne fut pas aussi pervertie que nous le disent nos écrivains et que se plurent, en les exagérant, à le déclarer les étrangers. — Le peuple des villes et des campagnes qui vivait dans la sainte ignorance des imprimés et des journaux avait conservé des moeurs très douces et les modèles des familiales toiles de Greuze étaient plus nombreux sur tous les points de notre territoire que les bergers dépravés et les friponnes fermières des Lemoine, des Boucher, des Pater et des Baudoin. On n'a point dit ces choses, et je les puis proclamer avec une sincérité satisfaite au cours de cette légère préface au livre „du Marquis de Sade et son temps" dans le quel l'auteur met notre littérature si largement à contribution, comme il le devait d'ailleurs, mais avec une tendance inconsciente à regarder tout notre pays comme responsable d'avoir couvé de sa fièvre vicieuse l'oeuf monstrueux dont sortit le divin Marquis.

Le peuple, la bourgeoisie même, vivaient sainement, placidement, avec des moeurs sans doute supérieures à celles des autres nations, et lorsque, plus tard, on vit à l'épreuve sur les champs de bataille, où les conduisit Bonaparte, les vigoureux gaillards, fils de nos paysans et petits bourgeois de ce siècle tant décrié, on put s'apercevoir que leur origine n'était point contaminée, qu'ils n'avaient rien de décadent et que leur vigueur physique, et leur courage, leur

endurance et leur saine constitution les rendaient plus que tous autres, incomparables au combat.

*
* *

La vérité, c'est qu'on pourrait dire du vice ce que Balzac écrivait de la vertu, à savoir qu'il est un principe dont les manifestations diffèrent selon les milieux. — Le vice de province, celui de Londres, de Constantinople et de Paris ont des effets dissemblables sans cesser pour cela d'être le vice. Chaque vie humaine offre dans son tissu des combinaisons les plus singulières, mais, vues d'une certaine hauteur, toutes paraissent semblables.

Le vice français plus extérieur, plus bruyant, plus scandaleux et plus aimable à la fois, ce vice aussi affiché à Paris qu'il se déguisait et se terrait par ailleurs, attira plus spécialement, il faut en convenir, comme les vives flammes d'un feu de joie tous les papillons de nuit des Cythères d'Europe et les crépusculaires du plaisir épars dans les grandes villes du monde. Les anecdotiers qui vivaient dans ce virulent bouillon de culture, jusqu'à en perdre la notion de l'honnêteté et de la discrétion, devinrent vivement des greffiers clandestins de chroniques scandaleuses. A côté des Bachaumont, des Métra, des Thévenot de Morande, des Pidanzat de Mairobert, des Moufle d'Angerville, des Chevrier, nombreux furent, à Paris, les pamphlétaires, bulletiniers et nouvellistes venus de l'étranger. Combien d'Italiens, de Hollandais, d'Anglais même, qui exercèrent dans notre Capitale la profession de calomniographes, de parfumeurs et de ruffians de la littérature, contribuant encore à augmenter les ferments des débauches parisiennes. Une étude sur

le rôle des étrangers dans la corruption générale des milieux de plaisirs de Paris fournirait d'innombrables preuves de ce que fut chez nous, dans la seconde moitié du dix-huitième siècle, le cosmopolitisme de ces vices dont on charge avec un excès de dédain sans doute la nation française, lorsqu'on s'avise au delà de ses frontières d'historiographer ses moeurs.

„Le Français, écrivait alors Duclos, dans ses Considérations sur les moeurs, compte au milieu de ses défauts un mérite distinctif, c'est le seul peuple dont les moeurs peuvent se dépraver, sans que le fond du coeur se corrompe, ni que le courage s'altère. Il allie les qualités héroïques avec le plaisir, le luxe et la mollesse; ses vertus ont peu de consistance, ses vices n'ont point de racines. Le caractère d'Alcibiade n'est pas rare en France; le déréglement des moeurs et de l'imagination ne donne point atteinte à la franchise, à la bonté naturelle du Français, l'amour-propre contribue à le rendre aimable; plus il croit plaire, plus il a de penchant à aimer. La frivolité qui nuit au développement de ses talents et de ses vertus le préserve en même temps des crimes noirs et réfléchis. La perfidie lui est étrangère et il est bientôt fatigué. Le Français est l'enfant de l'Europe. Si l'on a quelquefois vu parmi nous, des crimes odieux, ils ont disparu plutôt par le caractère national que par la sévérité des lois."

C'est bien là le fidèle portrait de ces Français et parisiens du dix-huitième siècle qu'on a vraiment noircis au point de désespérer de leur survie, et qui, cependant, gaspillèrent leur sang avec tant de bravoure, de folie et d'insouciance, aussi bien dans la guerre civile que dans la guerre étrangère, aux heures de la Révolution et de

l'Empire. — Mais, parmi les mémorialistes à la petite semaine qui s'étaient abattus sur Paris sous le règne de Louis XVI, combien d'aventuriers d'Europe qui vinrent vivre parmi nous de scandale et de prostitution et qui nous léguèrent ces recueils mal famés connus sous les noms de spectateurs, d'observateurs, ou d'espions anglais, hollandais, chinois ou turques au cours desquels sont relatés avec complaisance, outrés à plaisir, travestis, avec quels accents aigus de libertinage! tous les menus faits qui se pouvaient collectionner sur les moeurs secrètes de l'époque.

* * *

Il existe, à n'en pas douter, un parti pris de grossissement chez tous les chroniqueurs de cette période. La plupart paraissent avoir posé vaniteusement pour la postérité et avoir été pris, au point de vue sexuel, d'une sorte de monomanie des grandeurs canalisée dans un désir d'aptitude spéciale à un amour continu, non borné par la force humaine. Chez tous, Casanova, Restif de la Bretonne, de Sade, de Nerciat, Desforges, Lorenzo d'Aponte, etc., on trouve, des témoignages de ce satyriasisme spécial que, par la suite, le célèbre aliéniste Charles Lasègue devait caractériser du nom si usite dépuis d'Exibitionnisme. La plupart des érotomanes et des érotographes du siècle dernier furent, en quelque manière, des exibitionnistes spéciaux, irresponsables, subissant d'instinctives incitations sexuelles et éprouvant surtout à les traduire littérairement, à les exagérer demesurément, une sorte d'ivresse caractéristique, un pervers plaisir d'en souiller le public, assez semblable,

par bien des cotés, à celui de ces fous débonnaires qui exposent à la curiosité ou au dégoût des femmes qui passent dans la rue, la vue de leurs organes génitaux, sous le pardessus subitement entr'ouvert.

Restif de la Bretonne fut, au pied de la lettre, un exibitionniste. On pourrait soupçonner Jacques Casanova de Seingalt d'une analogue monomanie, ses derniers écrits au château de Walstein et les récit des derniers jours qu'il passa en Bohème tendraient à confirmer ce soupçon. Quant au Marquis de Sade, qui fut le Nicolet de l'érotologie furieuse et qui voulut faire de plus en plus fort dans la recherche des jouissances sexuelles, il semble assez naif de douter qu'il ait été un fou. Ce fut le plus déséquilibré des êtres, malgré l'apparent équilibre de sa philosophie anarchiste et le panache de ses sophismes. Il était allé aux antipodes de ses facultés natives qui étaient toutes de sensibilité, et nous demeurons assuré qu'il fut des plus sincère en écrivant cette „Idée sur les Romans" qui forme le plus étrange contraste avec ses autres oeuvres, et que Florian ou Bernardin de St. Pierre auraient pu signer. Un phrénologiste, disciple de Gall, examinant la tête du divin Marquis, après sa mort, put exprimer sans autrement nous surprendre ses observations en ces termes:

„Ce crâne mis à nu, ressemble à tous les crânes de vieillards, c'est un mélange singulier de vices et de vertus, de bienfaisance et de crimes, de haine et d'amour; cette tête qui est là, sous mes yeux, est petite, bien conformée, on la prendrait au premier abord pour une tête de femme, d'autant plus que les organes de la tendresse maternelle et de l'amour des enfants y sont aussi saillants que sur la tête d'Héloise, ce modèle de tendresse et d'amour".

Nous sommes toujours trop enclins à juger les êtres d'un point de vue noir ou blanc avec un absolutisme contraire à ce qu'ils sont en réalité, c'est-à-dire ni tout-a-fait vicieux, ni parfaitement bons. De même nous exagérons l'état des moeurs de telles ou telles époques disparues avec trop de pessimisme ou d'optimisme, car les passions humaines étant toujours les mêmes, les moeurs qui les représentent sont à peu près également toujours les mêmes. Comme l'écrivait Sainte Beuve, il n'y a, le plus souvent que les manières qui diffèrent. Le dix-huitième siècle ne diffère des autres siècles que par ses manières seules et non pas par ses moeurs. —

Si l'on pouvait recueillir toutes les oeuvres du trop fameux Marquis publiées, oeuvres inédites et correspondances intimes, et, de cet ensemble, tirer des déductions sur la psychologie de cet homme encore très mystérieux à notre entendement, il est croyable que l'on arriverait à des conclusions stupéfiantes sur sa vie privée, son caractère, sa sentimentalité emphatique, et, qui sait même, peut-être sur son ingénuité et son désir du bien.

On a réuni très peu d'opinions de contemporains sur cet étrange et obscur personnage qui passa, comme Latude, une grande partie de sa vie en prison. Le peu qui nous soit parvenu nous surprend cependant dans l'idée que nous nous faisions de cet homme sanguinaire et plus cruel en soi qu'un chinois ataviquement tortionnaire. C'est ainsi que le portrait dont Charles Nodier crayonna le croquis dans ses Souvenirs de la Révolution, après l'avoir rencontré dans la prison du Temple sous le Consulat, nous laisse plutôt rêveur.

„Un des prisonniers qui se trouvait avec nous, écrit-il, se leva de très bonne heure parce qu'il allait être trans-

féré et qu'il en était prévenu. Je ne remarquai d'abord en lui qu'une obésité énorme, qui gênait assez ses mouvements pour l'empêcher de déployer un reste de grâce et d'éloquence, dont on retrouvait des traces dans l'ensemble de ses manières et de son langage.

„Ses yeux fatigués conservaient cependant je ne sais quoi de brillant et de fin, qui s'y ranimait de temps à autre comme une étincelle expirante sur un charbon éteint. Ce n'était pas un conspirateur et personne ne pouvait l'accuser d'avoir pris part aux affaires politiques. Comme ses attaques ne s'étaient jamais adressées qu'a deux puissances sociales d'une assez grande importance, mais dont la stabilité entrait pour fort peu de chose dans les instructions secrètes de la police, c'est à dire la religion et la morale, l'autorité venait de lui faire une grande part d'indulgence. Il était envoyé au bord des belles eaux de Charenton, relégué sous ses riches ombrages; et il s'évada quand il mourut. Nous apprîmes, quelques mois plus tard, en prison, que M. de Sade s'était sauvé.

„Je n'ai point, poursuit Nodier d'idée nette de ce qu'il a écrit. J'ai aperçu ces livres-là; je les ai retournés plutôt que feuilletés, pour voir de droite à gauche si le crime filtrait partout. J'ai conservé de ces monstrueuses turpitudes une impression vague d'étonnement et d'horreur; mais il y a une grande question de droit politique à placer à coté de ce grand intérêt de la société, si cruellement outragé dans un ouvrage dont le titre même est devenu obscène. Ce de Sade est le prototype des victimes extra-judiciaires de la haute justice du Consulat et de l'Empire. On ne sut comment soumettre aux tribunaux, et à leurs formes politiques, et à leurs débats spectaculeux, un délit

qui offensait tellement la pudeur morale de la société tout entière, qu'on pouvait à peine le caractériser sans danger; et il est vrai de dire que les matériaux de cette hideuse procédure étaient plus repoussants à explorer que le haillon sanglant et le lambeau de chair meurtrie qui décèlent un assassinat. Ce fut un corps non judiciaire, le Conseil d'Etat, je crois, qui prononça contre l'accusé la détention perpétuelle; et l'arbitraire ne manqua pas d'occasions pour se fonder, comme on dirait aujourd'hui, sur ce précédent arbitraire. Je n'examine pas le fond de la question. Il y a des cas de publicité où la publicité est peut-être plus funeste que l'attentat; mais il faudrait alors un code réservé pour ces cas réservés; il faudrait que la loi eut ses grands pénitenciers comme l'Eglise. Parmi les images de Némésis que les anciens nous ont laissées, il y en a une qui porte un voile: autrement il est aisé de comprendre comment cette usurpation de juger du droit de juger, tout exceptionnelle qu'on ait voulu la faire, tombe, de degré en degré, aux derniers agents des derniers pouvoirs; et remarquez que lorsqu'un de ces attentats a été commis deux ou trois fois, il change tout à coup de nom. Il s'appelle jurisprudence. Les sociétés ne périssent que par des abus légitimés.

„J'ai dit, conclut Charles Nodier, que ce prisonnier ne fit que passer sous mes yeux. Je me souviens seulement qu'il était poli jusqu'a l'obséquiosité, affable jusqu'à l'onction, et qu'il parlait respectueusement de tout ce que l'on respecte."

Nodier, dans ce simple passage de ses curieux Souvenirs, nous donne du divin Marquis, un type de sacristain Tartufe, onctueux, cafard, chattemite, obèse, et nous voyons aussitôt le répugnant personnage transformé

en héros de Eugène Sue, en sorte de Rodin, avec des manières ouatées, insidieuses de certains criminels de cours d'assises qui dissimulent, sous une humble attitude de contrition et de religiosité hypocrite et pateline, une série de viols et de méfaits contre nature dignes de déchainer contre eux l'indignation publique.

Mais que ce portrait de vieux bedeau est loin, convenons-en, du Marquis de Sade provocateur, crâneur, et „portant beau" que nous imaginions naguère. Qui sait si sa psychologie scientifiquement exposée ne nous étonnerait pas pareillement, sinon bien davantage!

* * *

Pendant longtemps et longtemps, bien au delà du milieu de ce siècle, la seule évocation du nom du Marquis de Sade était une sorte d'infernal épouvantail. On imprimait sans doute encore parfois ses livres „sous le manteau" en Belgique ou en Hollande, mais ceux qui les possédaient les verrouillaient comme des poisons en des encoignures ténébreuses et ne se vantaient point de les avoir lus.

Les écrivains et le public intellectuel français de la génération de 1850 aurait assurément témoigné de quelque incrédulité si l'on avait exprimé cette idée qu'à la fin du présent siècle le Marquis de Sade, étudié en tant que monomane et comme prototype de la perversion du goût sexuel et du plaisir dans la douleur, pourrait fournir à une étude ouvertement publiée et acceptée comme un sérieux ouvrage d'étude sociale et de pathologie érotique. Les hommes qui avaient lu, il y a quinze ou vingt ans, „Justine et Juliette" et qui avouaient ces lectures

sachant en citer les plus typiques excentricités de langage, étaient exceptionnels et sentaient le roussi: ils n'étaient guère accueillis que dans certains cénacles de lettrés indépendants, frondeurs, vaguement athées, amoureux de paradoxes, curieux de luxures occultes et d'irrévérencieuses théories. On se croyait du dernier bateau de damnés, pour s'écrier au dessert, entre hommes, s'adressant à l'un des plus connaisseurs des bouquins du Marquis de Sade: „Dites donc, mon cher Un Tell, parlez-nous un peu du divin Marquis!“ — et chacun de rire, de demander des mots phénoménaux de Dolmancé, de la baronne de Saint-Ange ou de quelque autre protagoniste de la „Philosophie dans le boudoir.“

Parmi les littérateurs, dans certain diner, qui, vers 1885, réunissait l'élite des hommes de lettres, des diplomates et des artistes, le romancier du Boisgobey, et Charles Monselet, le fin chroniqueur, poète et rénovateur d'oubliés et de dédaignés, faisaient volontiers assaut de citations prodigieuses recueillies dans l'oeuvre du Marquis. Ils y découvraient toute la bouffonnerie inconsciente, le lyrisme déplacé, l'éloquence ruisselante d'inouïsme, l'emphase scatalogique, l'image extravagante et aussi comme un avant-goût de cet esprit prétentieux et prudhommesque dont plus tard Henri-Monnier devait immortaliser le genre dans un type légendaire et pittoresque.

Que de citations qui semblaient d'un hétéroclisme fabuleux! C'étaient d'abord des phrases du Marquis de Sade, croquiste de ses héros, telle celle-ci: „Nul n'était maître de sa semence comme Dolmancé“ ou encore cette apostrophe:“ aimables débauchés, convainquez-vous, à l'école de Dolmancé, que ce n'est qu'en étendant la

sphère de ses goûts et de ses fantaisies, que ce n'est qu'en sacrifiant tout à la volupté que le malheureux individu, connu sous le nom d'homme, et jeté malgré lui sur ce triste univers peut réussir à jeter quelques roses sur les épines de la vie.“ On citait encore, dans Juliette, ce type caricatural rencontré debout sur le cratère du Vésuve dans l'exercice cher à Onan et qui, à cette question: „Que faites-vous donc là?“ — répondait avec solennité et componction: „Vous le voyez bien, Monsieur, j'essaie de noyer de ma sève les flammes de ce volcan.“

Il y avait comme un ragoût d'impiété, comme une attitude cherchée d'esprit fort dans le plaisir des convives à parler du divin Marquis et de ses particulières oeuvres, où tant de postures s'arrangent et se défont, où tant de groupes se forment que ni Carrache, ni Jules Romain ne se seraient avisés de dessiner en raison des combinaisons insensées qui ont présidé à leur mise en oeuvre.

Mais, en dehors de ces milieux d'artistes, ou, post prandium, l'on recherchait plutôt dans les écrits du Marquis de Sade l'excessif, le style dithyrambique et l'incommensurable dose de comique imprévu qui s'y trouve, les dialogues „destinés à l'éducation des jeunes demoiselles“ semblables à ceux de la „Philosophie dans le Boudoir“ etaient, comme ils le sont encore, d'ailleurs, ignorés de l'élite, et la plupart de ceux qui s'étaient aventurés à les lire les déclaraient vraiment fastidieux.

*
* *

On n'inventa, croyons-nous, l'idée de sadisme, et on ne songea à appliquer l'action des cruelles théories du Marquis à un état de délire physio-ou

psychologique individuel que peu après 1870. Dans son livre publié en 1859 et intitulé: La psychologie morbide dans ses rapports avec la philosophie de l'histoire ou de l'Influence des névropathies sur le dynamisme intellectuel, le Docteur J. Moreau, de Tours, alors médecin à l'hôpital de Bicêtre, ne songeait certes pas encore, non plus que dans ses „Aberrations du sens génésique", à déterminer l'état de sadisme.

On ne pensa d'abord à appliquer ce mot qu'à telles ou telles parties de la littérature pornographique, puis à certains cas de criminalité spéciale. Quelques professionnels de Don Juanisme qui émettaient la nécessité de faire souffrir les femmes, pour se faire aimer d'elles, furent étiquetés également „des sadiques," mais l'idée même physiologique de sadisme, en tant qu'amour morbide, crimes passionnels ou déséquilibre du cerveau ne se fit jour que plus tard, quand l'étude scientifique des perversions du goût fut étudiée plus rigoureusement et qu'on s'efforça de déterminer les diverses spécialités de monomanies rencontrées dans le domaine des délires sexuels.

C'est ainsi que l'on peut s'étonner de ne voir apparaître aucune idée ou aucune trace d'expression scientifique de sadisme dans la remarquable et célèbre „Etude médico-légale sur les Attentats aux Moeurs", faite par le Docteur Ambroise Tardieu, dont la première édition parut vers 1865. A cette époque, l'exposé du déterminisme sadique, n'avait pas encore pénétré dans les ouvrages dévoués aux dépravations morales et aux monstruosités physiques. Kaan n'en fait pas davantage mention dans sa „Psychologia Sexualis" éditée auparavant à Leipzig; non plus que Casper, de

Berlin dans son livre „Sur le Viol et la pédérastie, au point de vue de la médecine légale“.

Mais, depuis une dizaine d'années, l'idée de sadisme a obsédé tous les auteurs qui se sont occupés de la prostitution mâle et de l'inversion sexuelle. On a même singulièrement abusé du terme avec des complaisances véritables et toute une bibliographie médicale du sadisme est en train de se créer aussi bien en France qu'en Allemagne. A propos des crimes de Vacher, l'éventreur, un livre tout entier parla des crimes sadiques, puis ce furent des études curieuses de nevropathie sexuelle par A. Eulenbourg, de la vie sexuelle par W. Russalkow, des livres fortement documentées de Brierre de Boismont, de L. Toinot, du Docteur Lacassagne, des comparaisons entre le masochisme et le sadisme par Krafft-Ebing, le professeur de clinique des maladies mentales à l'Université de Vienne, etc.

Tous ces ouvrages aujourd'hui passent couramment dans la librairie, peuvent être achetés par tous, grâce à l'estampille des facultés médicales. La science les met donc hors la loi et leur prête leur caractère respectable et sacré. Nul, à cette heure, n'oserait se formaliser des poisons qu'ils contiennent et des effroyables anomalies passionnelles qui y sont décrites très amplement ce n'est plus de l'érotologie sensuelle, celà devient de la pathologie d'analyse, de la clinique documentaire.

Assurément, un écrivain qui, avec un apport considérable d'art et de style littéraire, publierait un livre sur ces mêmes sujets, se verrait conspué, saisi, et traduit devant la justice pour immoralité. Mais la science peut impunément toucher à tout et manier les matières les plus toxiques, les observations sur les vices les plus

répugnants; il y a pour elle un constant „laissez-passer“. Elle a d'ailleurs pour les amours contre nature de si jolis mots: l'homosexualité, l'uranisme, l'inversion sexuelle, la nymphomanie, le saphisme et tant d'autres encore!

Toutefois, convenons-en, c'est grâce à la science et à ses oeuvres sur les dépravations de l'instinct génésique, que l'être humain, si longtemps mineur intellectuellement, finira par secouer peu à peu les préjugés et qu'il se familiarisera normalement avec la vision de ce qu'on nomme l'anormal.

L'homme regardera d'un autre point de vue les vices qui naguère attisaient sa curiosité et l'excitaient davantage parce qu'on les dissimulait, qu'on les étouffait dans l'ombre, qu'il n'en fallait point parler, et que tant de mystère et de contrainte, à l'évocation de certaines amours, étaient plutôt de nature à rendre l'idée de ces amours plus dangereuse et plus malsaine pour des esprits prévenus et impatients de connaître et d'apprendre ce qu'on leur cachait.

„Je ne sais ce que les organes des deux sexes ont fait à l'humanité, écrivait déjà Montaigne, pour qu'on n'en puisse parler de propos délibéré.“ Il convient en effet de dire que ceux qui ont inventé la pudeur et créé les images obscènes sont ces mêmes hypocrites qui imaginèrent de mettre d'imbéciles feuilles de vignes sur les statues et sur les mots. La science et l'hygiène nous affranchiront peu à peu de toutes ces misères que la religion et les moeurs ont déchainées sur notre faiblesse morale. Si le Marquis de Sade n'avait fait que prêcher ces idées d'indépendance, comme il le fit en quelques parties saines de sa „Philosophie dans le boudoir“,

sa mémoire recueillerait assurément plus d'estime de la part des esprits libres.

Aujourd'hui, ce monstre, dont le nom seul faisait rougir nos pères, est enfin admis dans le vaste musée de la science anthropologique; on y étale son mal publiquement; on s'applique à étudier le type exceptionnellement anormal qu'il fut; on recherche les causes de son délire; on classe son cas dans une catégorie de folie dont l'étude a dévoilé le curieux processus, aussi, n'effraie-t-il plus aucunement. Le Sadisme est un département de l'aliénation mentale, on en parle comme d'une irresponsabilité qui peut affliger l'individu, mais personne ne s'en effare. Avant cinquante années, il en sera de même de tant d'autres folies étrangement passionnelles qui sont aujourd'hui du seul ressort de la criminalité. — La vérité est en marche; espérons-le du moins. L'indulgence deviendra de plus en plus une partie de la justice qui s'efforcera d'être la vérité en action, c'est à dire la Science des sciences. Quand on connaîtra toutes les irresponsables victimes de l'hérédité, les prisons ne retiendront plus que de rares et véritables coupables; les émules du marquis de Sade ne seront plus passibles des modernes Bastilles, mais des nécessaires infirmeries d'inconscients.

*

* *

„Il y a dans chaque siècle, disait Joubert, même dans les siècles les plus éclairés, ce qu'on peut appeler, à juste titre, l'esprit du temps, c'est à dire une sorte d'atmosphère qui passera, mais qui, pendant sa durée, trompe tout le monde sur l'importance et sur la vérité même de la plupart des opinions dominantes.“

Rien n'est plus juste. Au siècle des César, des Tibère et des Caligula, des Héliogabale, des Galba et des Vitellius, le Marquis de Sade aurait été le confident, l'ami, l'homme de toutes les fêtes de ces divers empereurs. D'autre part, si Pétrone, Suétone, Martial, Apulée et la plupart de ceux que Forberg signale dans son Manuel d'érotologie classique (De Figuris vénéris), eûssent vécu au dix-huitième siècle, ils auraient, à n'en pas douter, été en butte aux lettres de cachet et aux détentions prolongées.

Le sadisme n'est, en réalité, qu'une variété de l'algophilie, un besoin d'allier la volupté à la cruauté, à la douleur, à la souffrance qui exaspèrent la jouissance de celui qui est actif et fait concourir à son propre plaisir le vue du sang et des angoisses d'autrui.

Mantegazza dans ses études anthropologiques, Moreau de Tours, Lombroso, Paul Aubry, dans sa contagion du meurtre, et nombre d'autres physiologistes nous ont démontré que les amoureux de la douleur sont très fréquents dans l'humanité et aussi chez les animaux. Les enfants même montrent, d'instinct, des aptitudes perverses à faire souffrir les autres par un goût étrange, et dans la griserie des conquêtes et des batailles, on sait de quelle bestiale fureur sont saisis les soldats qui font montre d'une volupté sanguinaire dans le viol, l'éventrement des femmes et la tuerie des enfants sans besoin et sans but.

La brute reparait en nous plus souvent qu'on ne pense et fait craquer le mince vernis de civilisation qui recouvre notre être moral soi-disant policé. — Si l'on était admis à recueillir les confidences des alcôves, les révélations des femmes de la meilleure société des deux

mondes, les récits des jouvenceaux de toutes classes, si le grand livre social était rédigé avec précision, exactitude et vérité, on verrait que de Sade n'avait rien à apprendre à nos ancêtres aussi bien qu'à nos contemporains.

A côté de ce qui se pratique partout à huis clos, ses théories se trouvent dépassées par le seul instinct de l'immondice des êtres. Partout, en effet, la force bestiale domine encore la faiblesse ingénue saignante et endolorie, et il nous faut à tous une force incroyable d'illusions et de douce et aveugle vanité pour oser parler fréquemment de progrès moral et condamner, au nom d'une fausse majorité vertueuse, le vice soi-disant exceptionnel de ceux qui n'ont pas su se payer l'étoffe nécessaire à la confection d'un confortable écran d'hypocrisie et de mensonge.

*
*   *

Mais il est temps, pour nous, de dire ce que nous pensons de l'excellent livre du Docteur Eugène Duehren „Le Marquis de Sade et son Temps" dont ces quelques feuillets de préface aux théories peut-être trop hasardées vagabondes et diffuses doivent précéder la traduction française. — Il est peu d'ouvrages qui remuent davantage d'idées, qui agitent plus de problèmes phénoménologiques de l'amour et qui montrent une aussi extraordinaire documentation sur notre dix-huitième siècle, sa littérature galante, ses milieux passionels, ses centres névropathiques, sa philosophie, ses scandales et ses divers éléments d'immoralité ou, pour mieux dire, d'amoralité.

Après l'avoir lu et relu ce volume, nous demeurons vraiment surpris de l'érudition considérable du Docteur Duehren et de la variété de cette érudition à la fois si originale,

si profonde et si subtile, en tant que science physio-psychologique, et également tour à tour si curieusement historique, si sûre des sources les plus dissimulées de nos nouvellistes et chroniqueurs, si avisée de ce tout ce qui concerne la vie intime des hommes et des oeuvres du siècle dernier.

„Qui ne connait pas le site ne connait pas la plante“ dit un proverbe Persan. Le Docteur Eugène Duehren à voulu connaître dans toute son étendue et sa profondeur le terrain sur lequel a germé et pousa, monstrueuse, cette fleur du mal qui eut nom le Marquis de Sade. Rien de ce qui entoura son habitat, de ce qui le nourrit de son suc vénéneux n'a échappé à cet historien supérieurement avisé. Le livre qu'il nous offre dans ses divisions générales et ses multiples ou différentes subdivisions, est aussi substantiel qu'il etait permis de le rêver; il dépasse même notre attente. Lorsqu'il est du à un de ces vigoureux écrivains d'outre Rhin, un livre d'étude exige toujours de nous une sincère admiration car il exprime le plus souvent cette force d'argumentation, cet approvisionnement considérable de faits, cette puissance centralisatrice de l'idée dominante qui nous frappent d'autant plus, nous autres français, que nous sommes plutôt incomparables à donner à nos oeuvres, de même nature, une excessive élégance, de la grâce, de l'esprit, mais tout cela fanfreluché sur une ossature de documents plus frêle alors même qu'ils sont aussi bien échaffaudés.

Il est vrai que du ciel la prudence infinie
Départ à chaque peuple un différent génie

écrivait Corneille. Ce qui fait l'originalité française, sa marque caractéristique et champagnisée est pré-

cisément le contraire de ce qui assure à l'érudition allemande sa durée, son poids documentaire, sa solidité obtenue par une lente et patiente coordination.

L'ouvrage du Docteur Duehren restera comme la plus dense et la plus definitive publication de physio-psycho-bio-bibliographie qui ait encore été faite sur le divin Marquis. Ce livre laissera un sillage longtemps visible sur cet océan rose et fangeux d'érotologie du dix-huitième siècle français déjà parcouru dans tant de sens opposés par des croisières individuelles vers des destinations différentes. On y reviendra comme on revient à un magasin de faits généraux et particuliers où l'on est assuré de se pourvoir sérieusement. Ceux qui l'auront lu auront la satisfaction d'y avoir puisé non-seulement sur le cas du Marquis de Sade et les idées que son nom évoque, mais sur tout le dix-huitième siècle libertin et non conformiste, comme on disait alors, les renseignements les plus précieux et un aperçu d'ensemble et de détails qu'on ne saurait trop s'étonner de trouver ici réunis.

OCTAVE UZANNE.

Préface.

Pendant que j'étais occupé des travaux antérieurs pour cet ouvrage, en mars de l'année courante parut l'original essai de A. Eulenburg („Le Marquis de Sade“ dans le journal: Die Zukunft [l'Avenir] 7me année No. 26, du 25 mars 1899, p. 497—515), névrologue estimé et éminent publiciste médical. Cet article et un discours prononcé par Eulenburg dans la société psychologique à Berlin inaugurent en Allemagne les recherches scientifiques sur Sade. Au même temps, par un travail du Dr. Marciat sur le Marquis de Sade (Lyon 1899) l'intérêt pour l'un des plus remarquables personnages du 18me siècle fut renouvelé aussi en France, après que les importants articles biographo-littéraires de G. Brunet (1881) avaient été à peine remarqués. En publiant des lettres inédites de la marquise et du marquis de Sade, — nous en sommes redevables à P. Ginisty, — (dans la „Grande Revue 1899 No. 1) on a commencé, à ce que nous espérons, à livrer au monde scientifique les oeuvres posthumes de l'auteur de „Justine“, gardées jusqu'à présent si scrupuleusement.

Travaillant déjà à mon ouvrage sur le marquis de Sade, j'ai salué avec joie toutes ces publications,

comme autant de symptomes significatifs prouvant qu'on éprouve le besoin dans les cercles érudits de se renseigner d'une manière plus détaillée qu'on ne l'avait jugé nécessaire jusqu'à présent sur la personnalité mystérieuse du „joli marquis.“ Car, en 1895 encore, Eulenburg écrivait (Névropathie sexuelle. P. 120): Trop souvent déjà, j'ai fait la remarque, qu'on s'en rapporte continuellement à de Sade et à ses oeuvres en parlant de la littérature de ce sujet, sans en avoir la plus légère connaissance réelle. Il était donc grandement temps de dissiper ces ténèbres.

Dès ma plus tendre jeunesse j'ai grandi au milieu d'un monde des plus riches et des plus bigarrés, le monde des livres! Et je partageai la destinée de tout bibliophile. Non seulement le beau harmonieux, le classique, évoquant des idées enivrantes, m'attira, mais aussi, pour parler avec Macaulay, certains fragments singuliers de l'histoire littéraire, certaines bizarres manifestations de l'imagination humaine eveillèrent de bonne heure mon intérêt. Chaque bibliophile sait bien qu'il n'existe pas un seul produit de l'esprit humain qui n'ait quelque valeur pour la science. Dans les livres, ce sont les hommes que le bibliophile cherche, le coeur plein de charité. Rien de ce qui touche à l'humanité ne doit lui être étranger, non seulement parce qu'il s'agit pour lui d'enrichir son esprit et de compléter son savoir, mais bien aussi parce qu'il est philanthrope et qu'il veut agir conformément à cela.

C'est pour cette cause que ce livre est, par rapport au plan, au développement et au contenu, le premier ouvrage scientifique original sur le marquis de Sade et non pas un feuilleton spirituel; point non plus un aride travail d'enregistrement, mais une sérieuse tentative pour procurer un „document humain“ réellement profitable,

qui pourrait être d'une certaine utilité à l'explorateur de la nature humaine. Il est écrit pour le médecin, — j'exerce moi-même cette profession — pour le jurisconsulte, l'économiste, l'historien, le philosophe, pour tous ceux qui poursuivent des buts sociaux et qui veulent travailler à faire croître le bien-être de la société humaine. Car je crois qu'actuellement encore, il est moral de poser le mariage comme base de la société, et de ne voir, en plein accord avec Platon et Hegel, dans l'amour physique qu'une phase transitoire dans la marche vers une activité intellectuelle plus élevée. J'ai rassemblé dans ce livre tout ce que j'ai pu me procurer en fait de matériaux sur le marquis de Sade. Rien n'y saurait manquer. Mais j'ai interprété sa vie et ses écrits dans le sens de ces „études“ comme objets de l'expérience historique et, de cette manière, frayé, selon mon opinion, une nouvelle voie pour connaître les phénomènes pathologiques sexuels. C'est aux lecteurs et aux critiques qu'il incombe de vérifier, si elle est praticable.

En voyant le célèbre économiste W. Roscher reprocher à l'érudit et scrupuleux F. C. Forberg, éditeur de l'„Hermaphrodite“ d'Antoine Panormita, une „honteuse connaissance“ de choses qu'il faudrait plutôt ignorer; en voyant Parent-Duchatelet commencer son grand ouvrage sur la prostitution à Paris par quelques paroles d'excuse relativement aux obscénités qui s'y rencontrent, je trouve l'un et l'autre procédé peu sincéres et indignes d'un explorateur. Quant à moi, je ne m'excuse pas. Puissent venir les moralistes indignés! Je me console en me rémémorant le mot d'un philosophe qui, du reste, ne compte pas au nombre de mes favoris: „Personne ne ment autant que celui qui s'indigne.“

(Fr. Nietzsche „Au delà du bien et du mal“, aphorisme 26, p. 48.)

Le mal existe dans le monde. On doit l'explorer, le découvrir et chercher les moyens de s'en délivrer. C'est ce que j'ai fait. Au demeurant, l'homme doit être comme l'histoire. Car cette dernière n'est point le tribunal universel, elle ne conduit pas en enfer devant Minos et Rhadamante, mais elle élève en haut et indique de son grand oeil sérieux et avec son bras d'airain, qui jamais ne se lasse, les cimes olympiques.

L'Auteur.

Introduction.

Les problèmes d'une science de la vie sexuelle humaine.

(Phénoménologie de l'amour.)

L'examen scientifique de la vie sexuelle humaine est possible sous trois points de vue. En premier lieu, l'amour se présente à nous sous la forme d'un phénomène naturel, qui comme tel, est soumis à la loi de la causalité. Elle est secondement, si l'on fait abstraction de la nécessité inconsciente, un objet historique, l'objet d'un procédé qui, pour citer un mot éminemment original de Hegel, représente „le progrès dans la conscience de la liberté morale." Mais le but de l'amour consiste, comme celui de toute activité humaine, dans la liberté, qui est identique avec le principe spirituel absolu, avec la science la plus parfaite.

Il n'existe donc que trois problèmes concernant l'amour et pas davantage: le problème de l'amour physique, celui de l'amour considéré au point de vue historique et celui concernant l'essence métaphysique de l'amour.

Selon nous, qui suivons rigoureusement la méthode historique, critique et dialectique de Hegel, ces problèmes sont autant de degrés du développement dont la connaissance exacte éclaircira et dévoilera en même temps la nature véritable de l'amour humain. Nous parcourrons de cette manière la voie qui mène de l'amour sensuel (physique) à l'amour platonique (métaphysique), la voie que Platon déjà avait découverte et dont nous voulons indiquer brièvement les point essentiels. Il incombe encore de remarquer que ce sont l'amour comme phénomène de la nature et l'amour comme manifestation de l'esprit absolu, l'amour dans la sphère de la nécessité et l'amour dans la sphère de la liberté qui ont été principalement l'objet des recherches scientifiques. Nous possédons d'excellents travaux, qui traitent de la vie sexuelle humaine par rapport à la science naturelle et à la science métaphysique, tandis que la vaste domaine de la permanente fécondation spirituelle de tout ce qui ce passe naturellement, tel que nous le présente l'histoire, a été négligé outre mesure. Cependant, ce degré intermédiaire important, la manifestation de la vie sexuelle au courant de l'histoire est seul apte à nous éclairer sur divers points obscurs, que nous rencontrons dans la manière d'être et dans le développement de l'amour. Les „études suivantes relatives à l'histoire de la vie sexuelle humaine“ traiteront l'amour exclusivement comme un problème historique, quoique

non sans une certaine connexion avec le problème physique et métaphysique. Nous espérons démontrer plus d'une fois que les considérations historiques dissipent bien des ténèbres et trouvent le mot de mainte énigme concernant l'Eros.

Nous nous proposons d'esquisser brièvement le système d'une science de la vie sexuelle humaine et nous considérerons d'abord:

1. L'amour comme problème physique (naturel).

La „cosmogonie", c'est à dire la création de l'univers, du ciel étoilé et des dieux bienheureux, est considérée dans les mythes de beaucoup de peuples comme un acte de la génération sexuelle. A tel point sublim, merveilleux et énigmatique les faits et gestes purement physiques de l'accouplement, de la fécondation et de la naissance apparurent, déjà dans la nuit des temps, aux plus anciens des êtres humains. La matière, c'est la substance-„mère", tandis que l'univers, „la nature", c'est ce qui en est „né". D'après G. Herman[1]), la nouvelle école des recherches anthropologiques et mythologiques a accepté cette doctrine anthropomorphiste de l'origine de l'univers comme la source la plus probable de tous les systèmes religieux. Le ciel et la terre représentent aux yeux des Chinois „le père et la mère de toutes choses." De même „l'oeuf de l'univers" joue dans les religions et les mythes des peuples les plus divers un grand rôle.

---

[1]) „Genesis", Das Gesetz der Zeugung" vol. III. Leipzic 1899. Pag. 10.

Mais les premiers êtres, dieux et hommes, sont des hermaphrodites[1]). Qui est-ce qui ne connaît pas le fameux conte d' Aristophane dans „le Banquet" de Platon (Chap. 14)? Jadis, dit la fable, la nature humaine aurait été autre qu'à présent. „Car, avant tout, il y avait trois sexes du genre humain, non pas deux comme à présent, le sexe masculin et le feminin, mais encore un troisième, qui participait des deux autres; son nom nous est encore resté, tandis que lui-même s'est évanoui. L'androgyne (ἀνδρόγυνος) en était le représentant." De même aussi, de l'Adam originairement hermaphrodite de la Bible fut tiré le premier couple humain, l'homme et la femme.

L'amour, comme principe cosmogonique, joue chez Empédocle un rôle tout particulier. Ce sont deux principes qui, selon ce philosophe, produisent tous les changements dans le mélange et dans la séparation des matières: l'amour et la haine. Pendant les immenses périodes de la formation de l'univers, c'est tantôt l'un, tantôt l'autre de ces principes fondamentaux qui règne comme force prédominante. Lorsque l'amour a établi son empire définitif, les matières reposent dans une paix pleine de béatitude, réunies dans la sphère universelle, comme en Dieu. A mesure que s'accroît l'influence de la haine, à l'apogée de laquelle tout se crève et se disperse, ou bien, dans l'ordre inverse des choses, à mesure que les progrès des forces de l'amour se font de plus en plus sentir, divers états transitoires de la formation du monde ont été produits. Par le jeu répété de la procréation et de la destruction il ne resta finalement que les productions

---

1) G. Herman, „Genesis", pag. 8.

ayant en elles la garantie de la stabilité et de la vitalité. — Tandis que les deux théories cosmogoniques citées, ci-dessus ont une tendance tout à fait anthropomorphiste, quoiqu'elles soient fondées sur des observations de la nature organique, l'idée d'Empédocle est la conception grandiose d'une théorie de science naturelle, telle qu'elle a été développée par le darwinisme moderne.

La science moderne a confirmé les naïves conceptions mythologiques et cosmogoniques de l'antiquité. Nous savons aussi que l'amour physique humain, anneau originaire dans la chaîne du développement, est lui-même un effet secondaire, qu'il représente le produit d'une différenciation, explicable seulement par le développement de la vie organique en général. L'hermaphrodisme, c'est à dire, la réunion des deux cellules de différent sexe dans le même individu est l'état le plus ancien et primitif de la différenciation sexuelle. Ce n'est que par la suite qu'eut lieu la séparation des sexes. Selon Haeckel[1]), l'hermaphrodisme se trouve non seulement chez les animaux inférieurs, mais tous les ancêtres les plus anciens de l'homme, en commençant par les gastréides et en remontant jusqu'aux prochordoniens, ont été probablement androgynes. Selon toute apparence, même les plus anciens acéphales étaient encore des hermaphrodites. Une preuve irrécusable de cette supposition nous est fournie par le fait remarquable que plusieurs espèces de poissons sont hermaphrodites encore actuellement, et par cet autre que, comme atavisme accidentel, l'hermaphrodisme se montre, encore de nos jours, parmi les vertébrés de toutes les classes.

---

[1]) Ernest Haeckel, „Anthropogénie“, vol. II. Leipzic 1891. P. 793.

La séparation des sexes, le gonochorisme, comme Haeckel le nomme, apparaît plus tard, comme répartition des deux cellules, masculine et féminine sur des individus différents.[1]) Ensuite s'ajoutent aux glandes sexuelles, organes premiers, les organes auxiliaires secondaires par ex. les conduits excrétoires etc., et en dernier lieu, nous voyons se développer au moyen de la sélection sexuelle les caractères sexuels nommés „secondaires", c'est à dire les différences du sexe masculin et du féminin qui concernent non pas les organes de la génération mais les autres parties du corps (p. ex. la barbe de l'homme, le sein de la femme).

Avec cela, la formation morphologique des organes sexuels humains est assujettie à la loi célèbre formulée tout d'abord par Haeckel et nommée par lui „loi biogénétique fondamentale" d'après laquelle l'ontogénie, le développement de l'individu représente une ébauche abrégée, incomplète de la phylogénie, c'est à dire, du développement de l'espèce. Dans les grands traités de Kölliker et de Hertwig on trouve les images les plus authentiques de l'ontogenie des organes sexuels.

Pour la description des organes formés sexuels masculins et feminins l'ouvrage classique de Kobelt[2]) n'a pas encore été surpassé jusqu'à présent, quoique la description des organes sexuels dans le grand manuel de „l'anatomie de l'homme" par K. de Bardeleben (Jéna 1896 ff.) promette de nous donner beaucoup de renseignements nouveaux.[3])

[1]) De „l'hermaphrodisme" et du „gonochorisme" Haeckel traite en détail dans sa „Morphologie générale". Leipsic 1866. vol. II. P. 58—71.

[2]) G. L. Kobelt „Les organes de la volupté chez l'homme et chez quelques autres mammifères." Fribourg 1844.

[3]) Jusqu'à présent a paru vol. VII. section 1, partie 2. Les organes sexuels de la femme par le Dr. Nagel.

La formation des caractères sexuels secondaires est le thème de l'exposition dans le livre célèbre de Charles Darwin[1])

De ces bases anatomiques de l'amour humain, il faudra en déduire la physiologie dans toute son étendue. Dans le livre de Hensen[2]) nous possédons le principal ouvrage sur les faits de la génération dans la sphère générale de la vie organique et chez l'homme en particulier.

Les détails fondamentals de tout amour chez l'homme, chez l'animal et dans la plante, la source la plus ancienne de l'amour, c'est l'affinité élective de deux cellules érotiques différentes: de la cellule spermatique masculine et de la cellule ovulaire féminine, le fait nommé par Haeckel[3]) „chémotropisme érotique". Le but final et la destination de l'amour physique consiste dans la fusion ou copulation de ces deux cellules érotiques. „Toutes les autres circonstances et tous les autres phénomènes, qui concourent chez les animaux supérieurs à l'acte de la génération, sont quelque complexes qu'ils soient de nature subordonnée et secondaire. Ils ne sont venus s'ajouter qu'ultérieurement à cet acte des plus simples, primitif de la copulation et de la fécondation." — „Partout la fusion de deux cellules a été l'unique événement originairement moteur, partout cet incident peu apparent exerce son éminente influence sur le développement des rapports les plus variés. Nous pouvons

---

1) „La Descendance de l'Homme et la Sélection sexuelle" traduit par J. V. Carus. 5me édition. Stuttgard 1890.

2) Victor Hensen, „Physiologie de la génération" contenue dans le „Manuel de Physiologie" de Hermann. vol. VI. Leipsic 1880.

3) „Anthropogénie", vol II. P. 793.

organique n'égale celui-ci, quant à l'étendue et l'intensité de l'effet différenciant." (Haeckel.)

Aprés avoir établi ce fait fondamental de la génération, nous procédons à l'examen des sensations amoureuses, qui se manifestent chez l'homme sous l'aspect de l'instinct sexuel. Moll a élucidé cette notion obscure de la manierè la plus ingénieuse. Il décompose l'instinct sexuel chez l'homme adulte en deux composantes, „l'instinct de détumescence", poussant au dégonflement, et celui nommé par lui „instinct de contrectation", qui a pour but le coït. L'instinct de détumescence donne l'impulsion à une fonction locale des parties génitales, et cela, chez le mâle, à l'éjaculation du sperme. Il peut être considéré comme une impulsion, ayant son origine dans un organe périphérique et dirigée vers l'evacuation d'une sécrétion. L'instinct de contrectation sollicite le mâle à s'approcher corporellement et mentalement de la femme, et cette dernière de même à s'unir au mâle. Au point de vue de la phylogénie, la détumescence comme moyen de reproduction est le fait premier, parce qu'il se rencontre chez les animaux inférieurs aussi bien que chez les supérieurs. Ce n'est que comme un incident secondaire que la contrectation est venue s'y joindre, aussitôt que deux individus s'allièrent pour la propagation. Dans le développement individuel de l'homme la présence des glandes germinatives, promotrices de l'instinct de detumescence, est la chose fondamentale. L'instinct de contrectation est un caractère génésique d'importance secondaire. L'instinct de détumescence chez le mâle est l'effet immédiat de l'activité des testicules Chez la femme, il est vrai, la sécrétion de l'ovule ne dépend pas directement de l'instinct de détumescence, mais,

aisément affirmer que pas un seul autre changement originairement, ces deux facteurs coïncidaient, comme on le voit encore chez les poissons.

Ensuite Moll[1]) passe à la discussion d'un problème de la plus haute importance. De la solution qu'on en donnera dépendra complètement le jugement sur une foule de phénomènes. Il s'agit d'établir les rapports qui existent entre ce qui est héréditaire, transmis par les parents, et ce qui est acquis par l'individu-même dans la sphère de l'amour sexuel. Ceci est le point où nous différons totalement de Moll, ayant été conduit par des considérations historiques à une toute autre interprétation des faits que celle de cet auteur. Moll cherche à prouver par une argumentation assurément ingénieuse, tirée des sciences naturelles, que non seulement l'instinct de détumescence — ce dont nous ne doutons aucunement — mais encore les manifestations variées de l'instinct de contrectation sont héréditaires. Bref, Moll incline à attribuer la plupart des phénomènes tant physiologiques que pathologiques de l'instinct sexuel à la transmission, tandis que les facteurs proprement acquis ne joueraient, à son avis, qu'un rôle fort insignifiant. L'instinct sexuel normal et l'anormal (sensation sexuelle contraire, Homosexualité) s'expliquent selon Moll bien plus aisément au moyen de l'hérédité que par des habitudes, contractées sous l'influence de telles ou autres circonstances. Nous ne nions point que certaines dispositions corporelles et mentales soient transmises. Mais nous sommes forcés par nos investigations

---

[1]) Albert Moll „Recherches sur l'instinct sexuel". Vol. I. Berlin 1897 p. 1—95.

[1]) Moll, „Recherches". P. 96—110.

de reconnaître que l'hérédité joue quant à l'amour un rôle beaucoup moindre, que l'acquisition de qualités déterminées et que l'effet d'influences extérieures. Notre tâche sera de démontrer cela au moyen de la méthode historique et apparaîtra plus d'une fois dans le volume présent. Mais le raisonnement basé sur la science naturelle, est, à lui seul, en état de justifier et de confirmer ce point de vue, comme le démontre d'une manière on ne peut plus évidente un petit traité de K. Neisser.[1])

Le même point de vue qui fait dériver quantité de perversions sexuelles de causes héréditaires est soutenue par R. de Krafft-Ebing dans son ouvrage si répandu sur la „Psychopathie sexuelle", tandis qu'au contraire de Schrenk-Notzing, se rapprochant en ceci davantage de notre propre point de vue, considère la suggestion comme la cause efficiante de maintes anomalies sexuelles. [2])

Néanmoins de Krafft-Ebing a le mérite incontestable d'avoir, en détail, passé en revue, au point de vue de l'aliéniste, tout le domaine de la vie sexuelle humaine.

Ensuite, comme précurseur des débauches sexuelles, l'onanisme joue indubitablement un rôle important, qui a trouvé, pour la première fois, une rédaction critique, pouvant pour ainsi dire servir d'exemple, dans le livre tout nouvellement publié de Rohleder. [3])

D'importantes lumières sur la nature des rapports sexuels de l'homme nous sont aussi fournies par l'étude des activités corporelles, quoiqu'elles n'exercent qu'une

---

[1]) Charles Neisser, „L'origine de l'amour". Vienne 1897.
[2]) La Thérapie suggestive des manifestations pathologiques de l'instinct sexuel. Stuttgard 1892.
[3]) H. Rohleder, „La Masturbation". Berlin 1899.

influence indirecte sur les fonctions sexuelles. Avant tout, il faut nommer les sens, l'assimilation et la désassimilation et les fonctions psychiques.[1]) C'est justement grâce à l'examen de la relation des sens, sourtout de l'odorat et de la vue avec la vie sexuelle qu'on pourra déduire la fréquente acquisition d'états anormaux. Une psychologie expérimentale de l'amour n'existe pas.[2]) Ce qui a paru jusqu'à présent sous le titre de „Psychologie de l'amour“ est, sous le rapport de la science naturelle, à peine digne d'attention, comme par ex. La „Psychologie de l'amour“ par Jules Duboc, travail du reste fort consciencieux sous d'autres rapports. „Un petit nombre d'investigations exactes, qui, toute fois, exigent encore une confirmation et un plus ample développement, quelques observations sur une foule de faits, accumulés sans ordre au cours d'une longue expérience pratique et ayant bien une certaine valeur, quoique mal compris et diversement interprétés à faux, voilà tout ce que la psychologie empirique nous offre jusqu'à présent, quant aux différences intellectuelles des sexes.“ (Havelock Ellis.)

Ce sont les matériaux rassemblés dans les livres d'anthropologie et d'ethnologie, tels que l'ouvrage classique de Ploss et de Bartels,[3]) qui nous livrent dans leur ensemble le champs le plus vaste pour l'exploration des phénomènes de la vie sexuelle humaine, con-

---

[1]) Havelock Ellis nous a donné un traité resumant ces trois facteurs dans „L'homme et la femme.“ Leipsic 1894.

[2]) Sappho nous a donné dans une de ses célèbres odes une psychologie de l'amour. Comp. F. G. Lipps, „Précis de Psychophysique“. 1899. P. 143.

[3]) „La Femme d'après la Science naturelle et l'Ethnologie“. 6ème édition, Leipsic 1899.

sidérés comme objets de la science naturelle. Là se rencontrent déjà de nombreux points de contact avec les problèmes de sociologie historique sur la vie sexuelle.

Enfin, il nous reste à mentionner, en passant, qu'un examen de l'amour, considéré comme problème physique, comprend aussi les maladies des organes sexuels de l'homme.

2. L'amour comme problème historique.

L'amour comme sujet historique n'est en soi rien de particulier. Il représente, au point de vue de l'évolution, la relation graduellement progressante dans la voie de la liberté entre l'amour physique et les formes de la société, du droit, de la morale, de la religion, de la langue et de la poésie, telles qu'elles sont résultées par suite du développement intellectuel. Il est important de faire ressortir qu'il ne peut être question dans cette sphère d'aucune causalité, d'aucunes lois dans un sens de science naturelle et que la „méthode organique" sociologique, inaugurée par Herbert Spencer n'est pas du tout à même d'expliquer les phénomènes historiques. Il n'existe pas de lois pour juger les phénomènes sociaux, mais seulement des rythmes.[1]) „La distance du rythme jusqu'à la loi, nous n'osons pas encore la franchir aujourd'hui, bien que nous soyons convaincus que les rythmes, en fin de compte, indiquent des lois sociales (inconnue encore à nous) (Stein). L'aveugle hasard, cependant, est exclu. Car sous certaines conditions, sous

---

[1]) Comp. à ce propos: L. Stein, „Buts et tâches de la sociologie", 1898. Th. Achelis, „Sociologie", Leipsic 1899.

certaines suppositions, ce rythme social se répète regulièrement et obtient à nos yeux de cette manière l'empreinte d'une conformité positive à la loi. Achelis („Sociologie“ P. 68) appelle, à ce propos, l'attention sur les enquêtes notoires de la statistique, qui constatent le retour des mêmes délits, un étroit rapport entre la morale et les conditions économiques. Il s'agit donc aussi, en tant que l'amour sera considéré comme phénomène historique et sociologique, de trouver les rythmes en question, les formes et les types des actions, se reitérant régulièrement.

L'amour comme phénomène social, comme produit de la société, nous apparaît, principalement, sous deux formes: le mariage et la prostitution.

Edouard Westermarck, professeur à l'université d' Helsingfors a écrit un ouvrage d'une valeur pour toujours fondamentale, traitant l'histoire du mariage humain, un livre que nous ne craignons pas de placer au même niveau que les meilleurs ouvrages d'histoire de civilisation et de sociologie des Buckle, des Tylor, des F. A. Lange etc. [1]) Ce livre démontre d'une manière absolument irréfutable, au moyen d'arguments scientifiques des plus solides que le mariage a été partout la forme sociologique primitive et le but final sociologique de l'amour, et anéantit à jamais la doctrine soutenue encore ces derniers temps par Bachofen, Mc.-Lennan, Morgan, Lubbock, Bastian, Lippert, Kohler, Post, qui affirme la complète licence sexuelle originaire, la prétendue promiscuité. La „Critique de la doctrine de la promiscuité“ (Westermarck „His-

[1]) E. Westermarck, „Histoire du mariage humain“. traduit de l'anglais par L. Katscher et R. Grazer. Jéna 1893.

toire" etc. P. 46—130) compte parmi les travaux les plus brillants de la sociologie moderne. Le résultat de cette critique ne manquera pas d'exercer la plus grande influence sur les opinions concernant la vie sexuelle humaine, non seulement au point de vue sociologique, mais aussi sous le rapport philosophique.

Le mariage, selon Westermarck, se trouve déjà chez beaucoup d'espèces d'animaux inférieurs; il constitue la règle chez les singes anthropoïdes et il est un fait général chez les hommes. On doit, évidemment, en attribuer la provenance à un instinct développé grâce à la puissante influence de la sélection naturelle. Il est donc fort probable que l'homme primitif connaissait le mariage. Car le mariage des primates (l'homme et le singe) est résulté, selon toute apparence du petit nombre des enfants et de la longue durée de l'enfance. Westermarck désigne avec pleine certitude le mariage humain comme un héritage transmis des premiers hommes simiens. De plus, il prouve que les rapports sexuels, précisément chez les peuplades les plus inférieures, se rapprochent le moins de la promiscuité. Nous avons même le droit de supposer qu'avec le progrès de la civilisation les rapports non-conjugaux des sexes se sont accrus. Conformément à cela le nombre des célibataires a augmenté, l'âge moyen où se concluent les mariages en Europe s'est élevé.

Il est vrai, la perpétuité du mariage n'est point tout à fait générale. Chez la plupart des peuples non-civilisés et chez beaucoup de peuples avancés dans la civilisation, le mari a le droit de renvoyer sa femme à toute heure, à son gré. Mais chez beaucoup d'autres — et même chez tels d'un degré inférieur de civilisation —

le divorce forme l'exception. Il arrive aussi qu'il est permis à la femme de donner le congé à son mari. En général la durée du mariage croît en raison du perfectionnement du genre humain.

Tandis que le mariage peut être considéré comme la forme éminemment sociale de l'amour, qu'a revêtue de tout temps la vie sexuelle humaine, la prostitution doit être déclarée le contraire, un phénomène absolument antisocial. On la nomme, comme on le sait, un mal nécessaire. Une histoire scientifique de la prostitution qui réponde au niveau des recherches modernes n'existe pas encore. Le grand ouvrage en huit volumes de Dufour[1]) contient, il est vrai, une foule de matériaux, mais ils sont rassemblés sans aucune clarté. En outre, cette compilation perd beaucoup de sa valeur par le manque absolu d'une indication précise des sources. On ne saurait se former un jugement sûr des causes de la prostitution et des remèdes contre ce mal social qu'au moyen d'une exposition historique qui utilise également les résultats de la sociologie, de l'hygiène et de l'économie politique. Le livre de Bebel, notamment, „La femme et le socialisme" a répandu plus d'une erreur sur les causes de la prostitution; cet auteur les voit dans l'exploitation économique et dans les salaires à famine. En revanche, qu'il me soit permis de citer l'étude consciencieuse de G. Behrend[2]) sur la prostitution, étude, représentant le fruit d'une

---

[1]) P. Dufour, „Histoire de la prostitution 8 volumes. Bruxelles 1851—54. — Une excellente étude sur la Prostitution au 19ème siècle est le livre du Docteur J. Kühn, „La Prostitution au 19ème siècle. 4ème ed. Leipsic 1897.

[2]) Dans Eulenburg, „Encyclopédie réale de la Thérapeutique générale". Berlin et Vienne 1898. Vol. 10. P. 436 à 450.

longue expérience; il nous révèle des causes de tout autre genre, il les aperçoit, principalement, dans une dépravation presque toujours acquise, et fait la juste observation qu'ordinairement on prend les causes occasionnelles extrinsèques pour les causes essentielles, veritables. B. Tarnowsky,[1]) l'observateur le plus expérimenté de la prostitution après Behrend, est arrivé, chose significative, aux mêmes résultats que l'autre: il traite de fable l'hypothèse comme quoi le paupérisme serait la source à jamais intarissable de la prostitution. A. Hegar[2]) a tâché aussi de réfuter les assertions de Bebel et proposé en même temps dans son étude d'hygiène sociale quelques mesures pour la suppression de „la misère sexuelle".

Mais, certes, la tentative la plus hardie pour expliquer la prostitution, c'est Lombroso qui la entreprise. Il part du rapport indubitable existant entre la prostitution et le crime et établit que la „donna delinquente e prostituta" n'est qu'une variété du „reo nato" du „criminel de naissance".[3]) Il remarque fort justement qu'en raison de cela le type de la fille de joie ne se trouve pas exclusivement parmi les classes inférieures, mais qu'il a aussi son équivalent parmi les hautes régions de la société, chose qui sert de preuve, que le paupérisme ne peut être accusé d'être la cause première de la prostitution. Néanmoins, nous somme d'avis que la théorie de la prostituée née soit manquée et que nous devons, d'un autre côté, imputer aux influences extérieures comme par ex. fausse éducation, milieu etc. une plus grande influence.

---

[1]) Tarnowsky, „Prostitution et Abolitionisme". Hambourg 1890.

[2]) A. Hegar, „L'instinct sexuel". Stuttgard 1894.

[3]) Lombroso, „la femme comme criminelle et comme prostitué". Hambourg 1894.

Le rapport de l'amour avec le droit public se reflète surtout sur la question féminine. Si l'on pose, ainsi que nous l'avons vu, le mariage comme le fondement de la société et comme le but final sociologique de l'amour, l'émancipation générale de la femme, c'est à dire la complète suppression de toutes les distinctions sociales, civiles et économiques entre l'homme et la femme deviendrait une contradiction en elle-même. Car l'institution du mariage implique par suite, déjà de la naissance des enfants, des soins qu'ils nécessitent et des affaires du ménage de la famille une division du travail entre l'homme et la femme. On ne peut nier, en outre, tout en admettant quelques brillantes exceptions, qu'il existe de forts differences corporelles et intellectuelles entre l'homme et la femme. Ceci posé, la concession de droits plus étendus et d'occasions d'instruction plus nombreuses aux femmes est parfaitement admissible, notamment si l'on envisage le surplus du nombre de celles-ci sur celui des hommes et les mariages tardifs de ces derniers. L'alpha et l'oméga du problème féminine est contenu, selon nous, dans cette sentance unique: la femme est la compagne également bien fondée mais non de la même puissance que l'homme.

Le côté juridique des rapports entre l'homme et la femme est intimement lié avec le côté éthique. Une tâche importante d'une science de la vie sexuelle humaine consistera á étudier l'influence des doctrines de la morale établies actuellement sur l'amour humain et sur ses manifestations et de l'exposer dans toutes ses combinaisons. Un pareil essai, á la vérité, encore imparfait vient d'être tenté en Allemagne. [1]) Effectivement, le

[1]) W. Rudeck, „Histoire de la moralité publique en Allemagne". Jéna 1897.

réglement de la vie sexuelle au sein de la publicité constitue une partie intégrante de l'histoire de la morale en générale et Rudeck a raison de nommer en même temps cette dernière „une critique de la civilisation totale", dont la nature et la valeur ne se reflètent nulle part aussi fidèlement que dans la sphère de la vie sexuelle. Que le jugement moral des rapports sexuels a été entièrement différent à diverses époques et chez divers peuples, ceci est un fait avéré depuis longtemps. Cependant même lá, un examen critique établira certaines normes, réclamant une validité générale. Avec le perfectionnement du genre humain, en même temps, se développe l'éthique de la vie sexuelle. C'est ainsi que Westermarck nous fournit dans son „Histoire du mariage humaine la preuve rigoureuse que le sentiment de la honte soit quelque chose de secondaire et cela la suite et non pas la cause de l'emploi des vêtements.

Une vaste région d'investigation scientifique résulte des rapports entre l'amour et la religion. G. Herman, dont nous avons mentionné le livre plus haut, a décrit en détail comment toute mythologie et toute religion ont grandi sur un fondement sexuel et il déduit, au moyen d'une démonstration fort intéressante, que les rites des confessions actuelles ont été formés par les fêtes et les mystères sexuels des peuples primitifs. On peut affirmer que la religion, ou plutôt dire, le confessionalisme a influencé en tout la vie sexuelle humaine d'une manière extrèmement funeste. Qu'on se représente seulement le mysticisme religieux accompagné de ses extases et de ses débauches, le culte de „l'église de satan", „la messe noire" etc. Les religions monothéistes, aussitôt qu'elles dégénèrent en confessionalisme, ne sont guère

meilleures que les religions païennes, peut-être même encore pires, et il y a quelque chose de vrai dans l'aphorisme de Nietzsche:[1]) Le christianisme donna à boir du poison à Eros — il n'en mourut pas, il est vrai, mais il dégénéra, en vice.“ La plupart des épidemies érotiques ont une provenance religieuse.

La vérité que les phénomènes de l'amour se revêtent chez différents peuples en quelque sorte de formes nationales nous est enseignée par l'ethnologie. L'amour chez les Russes est autre que l'amour chez les Français, l'amour chez les Grecs diffère de celui des habitants de la Bohême. Cette différence ethnologique a trouvé une expression objective frappante dans le langage. Là, les nuances les plus subtiles des sentiments sexuels apparaissent au moyen des mots correspondants. Abel[2]) a effectué dans une dissertation fort estimable le premier essai d'un pareil examen linguistique de l'amour dans les langues latine, anglaise, hebraïque et russe.

Le langage nous mène à la poésie. Les oeuvres littéraires nous offrent un riche terrain d'investigation d'histoire comparative par rapport à l'amour humain. La littérature du monde entier nous fournit les matériaux propres à l'édification d'une psychologie historique de l'amour. Elle nous offre, au dire de Stein („Buts“ etc. P. 33) la matière brute la plus utile, qui n'attend

---

[1]) Fr. Nietzsche, „Au delà des notions du bien et du mal“, 4e édit. Leipsic 1895. P. 111. — L. Feuerbach a dépeint le rapport qui existe entre la religion et l'amour très nettement dans son essai „Au sujet de la Gloire de la sainte vierge Marie“ (Oeuvres, vol. I. Leipsic 1845).

[2]) C. Abel, „L'idée de l'amour dans quelques langues anciennes et modernes. Berlin 1872. Recueil de discours scientifiques à la portée de tous de Virchow et de Holtzendorf Nr. 158/159.

que ses dompteurs, les explorateurs d'histoire sociale comparée, pour leur livrer ses richesses. Il y a là encore de véritables trésors scientifiques à découvrir. Homère et la Bible, les Védas et les Upanichades, la littérature universelle dans toutes ses ramifications renferme les images fidèles de tout ce que l'amour a représenté chez tout peuple et à toutes les époques.

Enfin, la vie sexuelle humaine est influencée par la culture matérielle d'une époque déterminée. La guerre et la paix, la vie de la ville et l'idylle champêtre, la manière de se vêtir et de se nourrir etc., différant suivant les époques et les lieux, exercent aussi le plus grand pouvoir sur l'amour humain.

Tel est l'amour comme phénomène historique infiniment riche en rapports de tout genre, qui font pressentir une signification bien autrement élevée de l'Eros que celle que l'amour physique nous permet de reconnaître. Examinons en conséquence

3. L'amour comme problème métaphysique.

L'évidence que l'amour humain joue un rôle d'une éminente importance nous est déjà démontrée par le fait que lui seul a engendré et engendre encore la plus haute extase poétique chez tous les peuples. A la vérité, ce n'est pas la manifestation apparente mais l'essence merveilleuse de l'amour qui triomphe de l'homme irrésistiblement. Ainsi que l'exprime Don César dans „La fiancée de Messine“:

Non pas le charme gracieux de son sourire
Non les appas qui planent sur son visage

Pas même l'éclat de sa céleste forme —
Son être intime, sa mystérieuse essence
Me maîtrisa avec une sainte violence.

Qu'est-ce donc que cette vie „intime et mystérieuse“? Quel est le sens véritable, le but final fondamental de l'amour?

Deux célèbres philosophes modernes, Arthur Schopenhauer et Edouard de Hartmann ont fait à propos de l'amour le même jugement métaphysique, qui eut le plus grand retentissement et qui trouva beaucoup de partisans et d'apôtres. A. Schopenhauer aperçoit l'importance de l'amour dans l'accomplissement des intentions de l'espèce, qui continue son existence dans la série et le cours infini des générations. „Toutes les intrigues amoureuses de la génération actuelle constituent donc dans leur ensemble la grave meditatio compositionis generationis futurae, e qua iterum pendent innumerae generationes“[1]) de tout le genre humain. A cet effet, l'intention de l'éspèce, en s'introduisant sous la forme de l'amour sexuel, se déguise en but personnel des individus et apparaît à ces derniers comme leur suprême félicité, comme le faîte de leurs désirs les plus ardents, partant, sous la forme la plus sublime, dans les sentiments et les transports les plus exaltés, comme le thème inépuisable de toute poésie, lyrique, épique et dramatique, comme l'objet de la comédie et comme celui de la tragédie. Eros joue son rôle sur le socque et sur le cothurne. Le fait que les amants prennent l'accomplissement de l'intention de l'espèce pour le point culminant de leur bonheur

[1]) „Le monde comme volonté et comme idée“ ed. de E. Grisebach. vol. 2. Leipsic 1891. „La métaphysique de l'amour sexuel.“ P. 623—668.

personnel, voilà ce qui constitue l'illusion tragique, l'aveuglement. C'est une épouvantable erreur. Car, en s'abandonnant à la volupté, l'homme commet une faute grave que l'individu engendré devra expier et racheter par des souffrances et par la mort. „La vie d'un homme avec sa peine infinie, ses besoins et ses souffrances innombrables peut être considérée comme l'explication et la paraphrase de l'acte de l'engendrement.“ L'Eros comme expression du désir de vivre, „qu'il est doux et caressant! Il cherche le bien-être, la jouissance paisible et la douce volupté pour soi, pour d'autres, pour tous. Voilà le thème d'Anacréon. C'est ainsi qu'il allèche et flatte pour se faufiler dans la vie. Mais, aussitôt qu'il est dedans, le tourment attire le crime et le crime engendre le tourment. Atrocités et ravages remplissent la scène. Voilà le thème d'Eschyle.“ („Le monde“ etc. P. 670.)

L'illusion, le mécompte et le désespoir de l'amour sont magnifiquement dépeintes par E. de Hartmann.[1]) Voici ses conclusions: „Quiconque a compris définitivement le résultat illusoire du bonheur de l'amour après l'union et, partant, aussi de celui avant l'union, qui s'est représenté la douleur, malgré tout l'amour, primant le plaisir, pour celui-là, au font de sa conscience, le phénomène de l'amour ne renferme plus rien de salubre, parce que sa raison se révolte contre l'octroi de moyens pour des fins qui ne sont pas les siénnes; le plaisir que procure l'amour est rongé et annulé à ses yeux, seulement la douleur, qui l'accompagne, subsiste pour lui intacte.

Celui qui comme nous conçoit l'idée de l'amour dans un sens évolutioniste, ne saurait admettre une pa-

---

[1]) E. de Hartmann, „Philosophie de l'inconscient“ 6. edit. Berlin 1874. P. 671—681.

reille métaphysique de la vie sexuelle. Il est vrai que le côté purement physique de l'amour amène avec soi plus de déplaisir que de plaisir, en nous faisant accroire de sublimes jouissances, qui s'évanouissent par la suite comme de l'écume. Mais l'amour physique n'est que le commencement d'un développement dont la fin, précisément, promet à l'individu la suprême béatitude. L'amour physique n'est qu'un point de passage, nécessaire comme tel, pour arriver au but final, à l'amour platonique. Le but final métaphysique de l'amour est la science, identique à la liberté absolue. „Et Adam connut Eve“ est un mot profond de la Bible.

La dialectique de Platon et de Hegel a parfaitement élucidé cette vérité. Wigand[1]) remarque fort judicieusement que l'amour platonique n'est aucunement contraire à l'amour naturel ou physique, mais que l'amour du beau sensuel et corporel est l'échelle et le guide vers l'amour et la connaissance de tout le beau et de tout le bien invisibles, contenus dans la sphère humaine et dans la nature, dans l'art et dans la science, progressivement jusqu'à la contemplation de la causalité universelle, de l'Absolu.

Ceci devient pour nous encore plus clair, lorsque nous saisissons le génie des paroles que la divine Diotime prononce dans „le banquet“ de Platon, paroles éternelles et impérissables.

„Car c'est là la vraie manière de s'adonner à l'amour, ou de s'y laisser conduire par un autre: en commençant par tel bel objet isolé, on s'élève plus haut pour

[1]) W. Wigand, „La vraie signification de l'amour platonique“. Berlin 1877. P. 27.

atteindre un autre bel objet, progressant, en quelque sorte, graduellement d'un bel objet à deux et de deux à la contemplation de toutes les belles formes, et des belles formes aux belles moeurs, et aux belles actions, et des belles moeurs aux belles connaissances jusqu'à ce qu'enfin, des connaissances en général, on arrive à telle connaissance qui n'est la connaissance de rien autre que du beau pur et qu'on comprenne, finalement, l'essence de tout ce qui est beau. Ce n'est que parvenu à cet endroit de la vie, cher Socrate, que pour l'homme, la vie vaut la peine d'être vécue, en admettant qu'il existe un endroit pareil, d'où l'on contemple le beau en lui-même. (Platonis Symposion 210, 11.)

C'est la vraie signification de l'amour platonique. Il n'est pas opposé à l'amour sensuel, mais il en procède et s'élève de là à des formes plus hautes, en marquant la connexité intime qui existe entre la reproduction physique et la procréation intellectuelle, connexité, où l'essence de tout amour véritable et pur a sa racine.)

Le but final de l'amour consiste dans la science absolue. Comme par pressentiment de cet état des choses, Schopenhauer dit dans ses „Paréneses et Maximes“: „Notamment là, où nous cherchons jouissance, bonheur, plaisir, souvent nous trouvons, au lieu de tout cela: instruction, connaissances, jugement, c'est à dire, un bien durable, véritable au lieu d'un bien éphémère et apparent.“

L'amour platonique, quelque mystérieux qu'il paraisse à première vue, s'éclaire d'une lumière éblouissante au

---

[1]) Côte à côte avec l'engendrement physique, s'effectue l'engendrement intellectuel, dit Ph. Mainländer. La Philosophie de la délivrance.) Leipsic 1894. vol. II. P. 489.

moyen de la méthode dialectique de Hegel, du philosophe universel, comme le nomme L. L. Michelet, du Darwin du monde spirituel, comme nous préférerions de le nommer.

Suivant Hegel[1]) la notion de l'espèce même a un sens évolutioniste. La vie renferme en soi un problème, qui ne trouve pas sa solution uniquement dans les fonctions vitales. La tâche ou le but de la vie exige la production de l'espèce. La solution du problème amène l'engendrement des individus, toujours renaissants, qui à leur tour en engendrant d'autres de la même espèce. C'est le cours, la série infinie des générations, qui naissent et s'éteignent a tour de rôle. C'est l'espèce sous la forme du changement infini des choses. Ce n'est que dans la génération engendrante qu'existe véritablement l'espèce.

En tant qu'une génération a rempli l'intention de l'espèce, dans la même mesure elle a réalisé l'idée de sa propre existence. Elle disparaît donc comme un instrument usé de l'engendrement, ni la tâche de l'espéce ni celle de l'individu ne sont véritablement accomplies. L'individu n'arrive qu'à la génération, l'espèce ne va pas plus loin non plus. Dans la marche progressive des races, dans le changement infini des générations, l'espèce n'apparaît pas comme être réel et l'individu ne devient pas un être général. L'individu isolé disparaît effectivement et l'espèce, ne se manifestant que dans la série des générations, dans la genèse et dans la mort des individus, ne cesse de passer. Ainsi, au

---

[1]) Les idées de Hegel ont été développées le plus clairement et de la manière la plus convainquante par Kuno Fischer: Système de logique et de métaphysique ou Philosophie scientifique. 2ème edit. Heidelberg 1865. P. 527—530.

moyen de la simple existence, l'idée absolue du principe universel n'est véritablement, ni remplie ni réalisée.

Si l'on veut on peut nommer cela la tragédie du monde physique.

Mais ce qui est impossible dans le monde physique, matériel est la règle et le but absolu dans le monde intellectuel, la sphère spirituelle.

L'individu s'efforce de produire l'espèce, tout en n'étant pas apte à la réaliser et à l'objectiver. Cependant, c'est ce qu'exige le but absolu de l'espèce et de l'individu.

L'espèce exige d'être engendré comme telle; elle représente le principe générateur des individus, l'Absolu véritable, Or, il n'y a qu'une forme qui, dans ce sens, exprime parfaitement l'Absolu: l'Idée, le Logos. Il n'y a qu'une seule activité qui puisse procréer l'idée: c'est la force de la pensée. Dans la pensée compréhensif, uniquement, l'Absolu se réalise effectivement, et l'individu se généralise, devient un être universel. C'est ainsi que se résout le problème que propose l'idée de la vie, sans pouvoir elle-même le résoudre. Le problème se résout au moyen de la pensée, qui produit les idées véritables et qui, par là, reconnaît les choses que les idées produisent.

A présent, les notions: engendrer et connaître apparaissent à nos yeux sous des rapports d'analogie et d'affinité, tels que Platon les avait déjà établis, en faisant énoncer par Socrate que connaître, c'est engendrer. L'Eros philosophique est le but où tend l'Eros physique. La pensée créatrice est notre activité véritablement générale, notre véritable espèce qui se délivre de ses liens et devient libre en nous, à mesure que nous nous émancipons nous-mêmes de toutes nos aspirations individuelles et sensuelles.

C'est ainsi que l'amour sensuel physique représente l'anneau initial, absolument nécessaire et utilisé par une initiative consciente, l'anneau d'une chaîne de développement, qui conduit à la connaissance de l'Idée, à l'Absolu. Il devient de même évident que la science pure, la connaissance suprême ne saurait jamais manquer de la chaleur du sentiment. Quant à l'amour lui-même il n'a plus rien d'obscur, il n'est plus une chimère, ni un brouillard fallacieux, mais son commencement et sa fin, c'est l'Idée absolue, le Logos.[1])

---

[1]) Cette introduction contient les éléments d'une „Philosophie de l'amour d'après la méthode dialectique", ouvrage que nous avons l'intention de publier plus tard dans une plus ample exposition.

I.

Le Siècle du Marquis de Sade.

Le marquis de Sade, dont nous voulons traiter la vie, les oeuvres et le personnage dans ce volume, a été sous tous les rapports un homme du 18ème siècle. Il est Français en même temps. Nous pensons cependant, en nous apprêtant à publier le premier ouvrage scientifique allemand sur cet homme étrange, dont le nom est connu dans le monde entier, n'être en état de le montrer sous son vrai jour, que si nous l'expliquons comme un enfant de son temps, de la France du 18ème siècle. La Faculté a, en apparence, prononcé déjà son jugement sur le marquis de Sade. Mais ce jugement, porté même par les plus éminents psychiatres et nevropathologistes, doit être déclaré superficiel, tant qu'on n'accomplit pas ce qui jusqu'à présent a été omis, tant qu'on n'a pas exploré les conditions extérieures, le milieu où se forma, se développa, déploya son activité et exerça son influence cette vie exceptionelle. Car il est „toujours d'une importance décisive de constater quel siècle et même quel espace de dix ans, quel peuple et quel pays ont fourni les faits relatés.“ [1])

En un mot: ce n'est pas l'interprétation psychologique touchant l'individu, mais seulement l'appréciation psy-

[1]) Th. Achelis, „Sociologie“. Leipsic 1899. P. 37.

chologique concernant le milieu social qui est apte à faire connaître véritablement le personnage de Sade. Un jugement rigoureusement scientifique sur certains personnages typiques n'est possible qu'au moyen de cette méthode, quand même on ne saurait nier l'importance d'une individualité isolée, telle qu'elle est donnée. Prenant nos études sur le marquis de Sade pour base, nous sommes obligés de nous ranger de l'avis d'un sociologue distingué moderne en ce que „le moi personnel n'est en somme que le point culminant et final de divers facteurs psychiques. Déja des investigations psychiatriques relatives à la décomposition et à la dégénération de notre moi ont fait voir que notre personnalité n'est pas le commencement, mais bien plutôt le résultat final d'une activité, psychique d'une durée infinie, qui se perd dans la nuit de l'inconscient, d'une activité, il est vrai, que nous ne pouvons saisir dans ses origines. Par suite de l'observation de la vie sociale en général et de l'action réciproque entre l'individu et la communauté qui l'entoure en particulier, cette hypothèse s'est élevée au rang d'une vérité scientifique. En ceci, ce n'est pas, pour la plupart des cas, une réflexion préméditée et une disposition complètement libre de l'individu ce qui décide, mais une adoptation fondée sur l'habitude, l'action d'instincts obscurs et d'émotions inconscientes, sans que l'individu se rende toujours pleinement compte des mobiles de sa conduite.“ Les moeurs et les usages, les formes esthétiques et religieuses se sont, pour la plupart, développés organiquement, sans qu'il y ait eu intervention avec pleine connaissance

[1]) Achelis a. p. P. 73—74.

du but de la part de l'individu. Nos sensations et nos perceptions ont leur origine, malgré leur caractère particulierèment individuel „dans les profondeurs de l'inconscient, qui précèdent la fixation définitive du moi individuel.“ Mais cela, ce sont des idées hégéliennes, c'est la doctrine de Hegel sur l'esprit objectif, dans la profondeur duquel l'esprit subjectif puise continuellement et qui possède son propre développement. C'est, en vérité, la conception célèbre mais décriée du „mouvement autodynamique de l'idée.“ Hegel, cet éminent penseur du dix-neuvième siècle, est enfin réhabilité et il n'est aucunement douteux que sa doctrine ne célèbre au vingtième siècle ses plus grands triomphes. Après les tempêtes philosophiques de Schopenhauer, Hartmann et de Nietzsche le soleil de l'esprit hégélien éclairera le monde. La méthode dialectique a fécondé la science historique moderne, en y introduisant les idées les plus précieuses et l'a portée au niveau de son développement actuel; elle donnera également à la science naturelle de nouvelles impulsions n'étant, comme cela deviendra de plus en plus évident, nulle part en contradiction avec l'expérience et les lois de la nature. C'est Hegel et non Schopenhauer qui est le „véritable et direct héritier du trône philosophique de Kant.“

Ainsi, pour résumer notre intention dans une courte formule, nous allons rechercher dans les chapitres suivants les fils qui relient l'esprit subjectif du marquis de Sade avec l'esprit objectif de son temps. Il représente en même temps „l'ancien régime“ et la révolution. Ses deux principaux ouvrages mal famés sont — on ne peut le méconnaître — des productions de la grande révolution française. Nous devons donc examiner ce qu'a reçu de

Sade de son époque, afin de savoir ce qu'il lui a donné. Nous n'allons pas répéter des faits connus tirés de l'histoire de la civilisation française au 18ème siècle, mais nous voulons expliquer les oeuvres du marquis de Sade en les déduisant de l'epoque où il a vécu, de toutes les conditions de la vie sociale au 18ème siècle.

1. Caractère général du 18ème siècle en France.

Sade nomme (Justine, I p. 2) le 18ème siècle „le siècle absolument corrompu" et fait dire ailleurs à Noirceuil qu'il y a du danger à vouloir être vertueux dans un siècle corrompu. Partant, la conviction de la perversion générale à cette époque s'imposait à son esprit ainsi qu'à d'autres. Les termes les plus exacts pour qualifier toutes les circonstances de cette époque, c'est Hegel qui les a trouvés. Il dit dans sa „Philosophie de l'Histoire": „La situation entière de la France au temps d'alors est un agrégat informe de privilèges dénué de toutes idées et contraire à toute raison, un état de choses insensé, qu'accompagne en même temps une dépravation extrême des moeurs et de l'esprit, — c'est le règne de l'iniquité, qui, avec le réveil de la conscience, devient une iniquité effronté." Les oeuvres de Sade ne sont-elles pas un fidèle miroir de cet âge d'iniquité? Ces oeuvres aussi, elles prêchent l'injustice et trahissent cependant partout les symptômes d'une conscience de cette injustice. „Les Prospérités du Vice", „les Crimes de l'Amour", ces livres ne représentent-ils pas une cynique injustice?

---

[1]) M. Schasler, „Jdées populaires tirées des oeuvres de Hegel." Berlin 1870. P. 213.

Le dix-huitième siècle appartient à ces âges frivoles qu'un disciple éminent de Hegel, Kuno Fischer a parfaitement caractérisé.[1] Des époques frivoles sont celles qui terminent une période sur son déclin et qui décomposent entièrement la vie de l'humanité, afin qu'elle puisse se renouveler derechef. Fichte a nommé cela jadis la culpabilité achevée. „A tous les points de retour décisifs de l'histoire, les traits des divers âges se ressemblent; ils sont épuisés de leur ancienne tâche et ont l'air tellement fané et impuissant qu'on est tenté de désespérer de l'âge naissant. Et en effet quand un âge a entièrement épuisé sa vitalité, il ne reste, comme simulacre de sa vie morale, que la vie matérielle et celle-ci réclame du dehors des stimulations artificielles pour être excitée à l'activité, l'énergie intérieure, qu'elle produisait pendant son période de vigueur juvénile, lui faisant défaut. C'est une vie effrénée et cependant harassée, ce sont des forces dégagées de tous lieus et cependant émoussées qui accomplissent le drame de la vie, sans y mettre un sens moral quelconque. Tout est dénaturé, privé de culture à de pareilles époques, partout on ne voit que la prose de l'égoïsme sans son énergie, l'impuissance de la jouissance privée de sa poésie." L'ère des Césars, l'âge de la papauté tombée en sénilité, la royauté en France à la veille de la révolution sont de pareilles périodes. La deuxième a été la perversité achevée du catholicisme et la dernière celle de la royauté.

Le plaisir à tout prix, tel est le mot d'ordre au 18ème siècle. Mais l'homme qui veut jouir à tout prix c'est l'égoiste. Jamais égoïsme n'a été si intense que

[1] K. Fischer, „Diotime. L'Idée du Beau." Stuttgard 1852. P. 67 et s.

sous l'ancien régime et pendant la révolution. Le ministre Saint Fond, fidèle copie d'un ministre sous Louis XV., dit (Juliette II, 37): „Il serait bien fou l'homme d'État qui ne ferait pas payer ses plaisirs à l'État; et que nous importe la misère des peuples, pourvu que nos passions soient satisfaits? Si je croyais que l'or pût couler de leurs veines, je les ferais saigner tous les uns après les autres, pour me gorger de leur substance.“ Sade trouve que ce mot caractérise l'ancien régime[1]). Avant la révolution, cet égoïsme ne s'était manifesté que dans les classes régnantes, chez la royauté, dans la noblesse et le clergé. Pendant la révolution il infecta toutes les couches sociales. Adolphe Schmidt qui puise sa description de l'époque révolutionnaire aux documents authentiques contemporains se prononce là-dessus de la façon suivante[2]): „Ce fut un égoïsme extrêmement prononcé, l'amour de soi-même et la cupidité, qui pénétrèrent non seulement les hautes régions de la société, mais qui s'infiltrèrent encore dans toutes les classes du peuple et principalement dans celle des paysans qui l'emportent sur toutes les autres classes par leur nombre. Ces sentiments les dominèrent à tel point que tous les autres, même le patriotisme et la philanthropie s'effacèrent presque entièrement. On est saisi d'étonnement et d'horreur, en voyant à quel degré, pendant toute la durée de la révolution et au milieu des plus brillantes tirades sur la liberté, l'égalité et la fraternité, sur les droits de l'homme et l'amour du genre humain,

---

[1]) ailleurs: „Les voilà, les voilà, ces monstres de l'ancien régime? Nous ne les avons pas promis beaux, mais vrais, nous tenons parole.“

[2]) Adolphe Schmidt, La situation à Paris pendant l'époque révolutionnaire 1789—1800. vol. I, Jéna 1874. P. 19.

sur le dévouement pour la prospérité, la grandeur et la gloire de la patrie, se firent jour et se maintinrent parmi presque toutes les classes de la société une poursuite à outrance de la fortune, un froid calcul pour profiter des circonstances, une rapace spéculation sur les malheurs de l'État et sur la misère du prochain. Chacun cherchait à tromper et à duper son semblable; chacun tâchait de pêcher en eau trouble, souhaitait réaliser sa propre prospérité, s'enrichir et s'élever aux dépens des autres.

Le fameux Mercier, cicérone de Schopenhauer lors de son séjour à Paris, s'exprime de la même façon à propos de ce „siècle d'égoïsme renforcé.“ Nous aurons à étudier cet égoïsme, ce principal trait de caractère du 18ème siècle dans ses formes variées.

L'égoisme excite l'avidité de plaisirs et celle-ci atteint son point culminant dans la sensualité sexuelle. Le dix-huitième siècle est le siècle de la concupiscence érigée en système. Moreau distingue trois époques dans l'histoire des débauches et des égarements sexuels. La première est celle de l'empire romain, la deuxième embrasse les grandes épidémies „de névropathie de toutes sortes“ au moyen âge, particulièrement la croyance à l'existence des incubes et des succubes, le culte de la prétendue „église de satan“ avec ses horribles monstruosités sexuelles. La troisième période tombe au 18me siècle; elle est au mieux illustrée dans toute son originalité spécifique française par les saturnales sous la régence et sous Louis XV.

„Volupté! C'est le mot du dix-huitième siècle, au dire des meilleurs connaisseurs de ce temps, d'Edmond

---

1) L. S. Mercier, „Le nouveau Paris“, vol. IV. Paris 1800. P. 190.

2) Paul Moreau (de Tours), „Des aberrations du sens génerique“ 4 éd. Paris 1887, p. 13.

et de Jules de Goncourt,[1]) c'est son secret, son charme, son âme. Il respire la volupté, il la dégage. La volupté est l'air dont il se nourrit et qui l'anime. Elle est son atmosphère et son souffle. Elle est son élément et son inspiration, sa vie et son génie. Elle circule dans son coeur, dans ses veines, dans sa tête. Elle répand l'enchantement dans ses goûts, dans ses habitudes, dans ses moeurs et dans ses oeuvres. Elle sort de la bouche du temps, elle sort de sa main, elle s'échappe de son fond intime et de tous ses dehors. Elle vole sur ce monde, elle le possède, elle est sa fée, sa muse, le caractère de toutes ses modes, le style de tous ses arts; et rien ne demeure de ce temps, rien ne survit de ce siècle de la femme, que la volupté n'ait créé, n'ait touché, n'ait conservé, comme une relique de grâce immortelle, dans le parfum du plaisir."

Ce qui distingue le 18me siècle en France de tous les autres et ce qui n'a existé dans ce genre ni avant ni après, c'est la systématisation de l'amour sexuel. C'est précisément ce siècle qui se réserva de composer un code d'immoralité. Toute l'existence vise à l'accomplissement de l'acte sexuel; science, arts, mode, conversation, gastronomie, tout est pénétré par l'haleine amolissante de l'amour purement physique et répand ce parfum infect, qui paralyse toute énergie intellectuelle. Et quand celle-ci surgit dans la grande révolution, glorieuse et ineffaçable, qui engendra l'ère nouvelle, ce parfum étouffant y adhérait; il l'attira de nouveau à terre et l'asservit, et changea cette énergie violemment comprimée en cruauté féroce et en soif de sang impitoyable.

[1]) Edmond et Jules de Goncourt, „La femme au dix-huitième siècle." Paris 1898. P. 151.

Après avoir démontré comme caractères principaux de ce siècle d'iniquité l'égoisme et l'immoralité sexuelle, deux traits généraux, qui nous apparaissent portés au plus haut degré également dans la vie et dans les écrits du marquis de Sade, il est de notre devoir de rechercher plus en détails, et d'approfondir, toujours relativement au personnage de Sade les causes de cette frivolité, qui constituent comme facteurs les indices généraux de ce siècle.

2. La Philosophie française au 18me siècle.

L'esprit d'une époque se manifeste le plus nettement et le plus exactement dans sa philosophie. C'est pour cela que la philosophie fut, pour ainsi dire, l'expression scientifique de l'égoïsme, de l'avidité des plaisirs et de la sensualité sexuelle de ce temps. Elle eut un tour d'esprit entièrement sensualiste et matérialiste. Sade laisse dire à la Dubois fort crûment (Justine I, 122): „L'élément du flambeau de la philosophie, c'est le f. . . . . ." La philosophie joue un rôle important dans les oeuvres de Sade. La sentence se répète très souvent, que la flamme de la passion s'allume toujours au flambeau de la philosophie (par ex. Juliette I, 92, 158, 319 etc.). Une grande partie des livres de Sade est remplie de d'excursus philosophiques que nous aurons à apprécier dans un chapitre ultérieur. En outre, Sade procède avec beaucoup d'éclectisme et fort peu de critique. Il cite par exemple pêle-mêle Spinoza, Vanini et Holbach, l'auteur du „Système de la Nature" (Juliette I, 31). En suite Buffon (Philosophie dans le

Boudoir I, 77) qui donc avait essayé d'atténuer le matérialisme rigide. Les noms de Voltaire (Juliette I, 88) et de Montesquieu (Juliette IV, 8), naturellement, ne pouvaient manquer. Mais Montesquieu n'est qu'un „demi-philosophe". La plus grande influence sur Sade semble avoir été exercée par La Mettrie. Du moins le système philosophique du marquis de Sade, si l'on a le droit de qualifier ainsi ce salmigondis éclectique, semble rendre de préférence des pensées de La Mettrie. Tous les deux cherchent la légitimation et la glorification de l'amour sexuel dans l'analyse philosophique. La Mettrie y est cité expressément. Comme philosophe, La Mettrie s'est assurément approché le plus des idées de Sade.

Montesquieu et Voltaire avaient fait connaître la philosophie de Locke en France, où déjà le scepticisme de Pierre Bayle avait opposé la philosophie à la foi chrétienne comme doctrine plus élevée et se rapprochant davantage du vrai. Tandis que chez les philosophes anglais, ainsi que chez Voltaire et chez Montesquieu, les opinions sensualistes ne furent développées que théoriquement, le sensualisme ne se manifesta essentiellement que comme doctrine scientifique, bientôt des efforts se firent valoir, tendant à introduire le sensualisme et sa conséquence directe, le matérialisme, sur le terrain de la pratique. L'action de connaître est une fonction des sens. Le fondement de la morale, c'est le propre bien-être, l'égoisme. Il n'y a d'éternel que le mouvement, qui produit par lui-même toutes choses et qui n'a pas besoin de créateur. Le libre arbitre et l'immortalité de l'âme ainsi que l'idée de Dieu ne sont que des utopies. La matière est la seule chose certaine. Il n'y

a pas d'âme. L'athéisme est l'unique religion qui trouve pleine satisfaction dans l'adoration de la nature, dans une vie heureuse et dans la jouissance physique. De ces théorèmes fort habilement formulés par La Mettrie et Holbach il s'ensuivit ce qui particulièrement caractérise la philosophie française du 18me siècle, son opposition à l'eglise et à la religion, son parti-pris pour l'individu proprement dit. Jamais philosophie ne fut appliquée avec une égale énergie comme au dix-huitième siècle à toutes les conditions de la vie, avec la tendance consciente de les transformer. La révolution française a été, en premier lieu, l'oeuvre des philosophes; ceci a été reconnu déjà depuis longtemps. C'est ainsi que Barruel, défenseur fanatique de l'ancien régime, dit[1]): „Cette révolution était depuis longtemps méditée en France par des hommes qui, sous le nom de philosophes, semblaient se partager le rôle de renverser, les uns le trône, et les autres l'autel."

Il y eut donc des philosophes s'occupant de politique et d'autres de religion. Le principal représentant de la philosophie politique, c'est Mirabeau, l'avocat passionné du tiers-état. Mais il est aussi l'auteur de la fameuse sentence: „Si vous voulez une révolution, il faut commencer par décatholiciser la France." A quel point l'athéisme des La Mettrie et des Holbach[2]) avait pénétré dans le peuple prouve le cas réel suivant, raconté par Dutard[3]): Trois prêtres s'en retournaient d'une lugubre

---

[1]) „Histoire du clergé pendant la révolution française" par l'Abbé Barruel, Londres 1793. P. 2—3.

[2]) Selon Barruel, a. p. P. 4. même Cérutti, qui a écrit une apologie du jésuitisme aurait dit en mourant: Le seul regret que j'emporte en mourant, c'est de laisser encore une religion sur la terre.

[3]) A. Schmidt a. p. vol. III, 1876. P. 229.

fonction. Celui qui marchait devant heurta avec la croix d'argent un portefaix chargé, qui marchait avec un camarade sans fardeau. „Sapristi! s'écria celui qui avait subi le choc, décampe, toi avec ta croix!" — „Chut! lui dit son camarade, „c'est le bon Dieu! — „Ah, bah! le bon Dieu! repliqua l'autre, il'n y a plus de bon Dieu!" — On commença donc, en conséquence à faire ce que, parmi beaucoup d'autres, le marquis de Sade prêchait sans relâche dans ses écrits, c'est à dire à supprimer la religion détestée. Dans la séance de la Convention du 17 novembre 1793, Cloots assura que la religion était le plus grand obstacle à la félicité. Il prétendit qu'il n'y a pas d'autres dieux que la nature, pas d'autre maître que l'humanité; le dieu populaire, la raison devrait unir tous les hommes. Le 7 novembre 1793, l'évêque Gobel abjura solennellement au sein de la Convention, avec un petit groupe de son clergé, le culte catholique et le christianisme. Ceux des prêtres qui étaient membres de la Convention suivirent aussitôt son exemple. Le 10 novembre à l'église de Notre Dame fut inauguré le singulier culte de la Raison. La raison s'incarna sous la forme d'une belle jeune femme, que le président de la Convention embrassa, lui donnant le baiser fraternel. „C'est ainsi que la raison abstraite se personnifia en déesse matérielle, que la déesse fut dégradée au niveau d'une femelle humaine et que la divinité fut ravalée à une pluralité de déesses ou de femmes divines."[1]) On voit, par conséquent, que l'athéisme, qui chez Sade prend souvent un aspect hideux, n'est rien qui soit particulier à cet auteur, mais quil fut en plein accord avec

---

[1]) Schmidt, a. p. III. P. 236.

l'époque. On remarquera encore comment tous ces faits et gestes athéistes ont finalement pour but les plaisirs sensuels, qui atteignirent pendant la révolution des dimensions véritablement monstrueuses. La raison, dont on inaugura le culte, c'est à dire la philosophie, les avait depuis longtemps glorifiés. Sade cite le livre de La Mettrie „Sur la Volupté"; sous ce titre il comprend sans doute „L'art de jouir" (1751). La Mettrie y développe les règles adaptées aux plaisirs de l'amour physique, qu'il célèbre comme ce qu'il y a de meilleur et de plus désirable au monde, déclarant à cette occasion que la satisfaction de tous les „caprices de l'imagination" soit sacrée.

La philosophie, qui servit au mouvement intellectuel de cette époque de l'expression la plus générale et la plus intense, lutta pour la liberté politique, religieuse et morale. Elle dirigea ses armes contre l'Etat, l'Eglise et les usages conventionnels. De tous ces facteurs, le marquis de Sade en fait l'objet de ses attaques les plus violentes. Nous allons donc passer à l'examen des différentes circonstances concrètes de l'Etat, de l'Eglise, de la littérature et de la vie publique, en tant qu'elles peuvent contribuer à l'explication des écrits du marquis de Sade.

3. La Royauté en France au 18me siècle.

La jeunesse du marquis de Sade appartient au règne de Louis XV.; son âge viril au temps de Louis XVI. Il avait 34 ans, quand mourut le roi le plus dépravé qui eût jamais régné en France, Louis XV (1774). La mauvaise administration des souverains français an 18me

siècle qui commença par la grande crise financière occasionnée par Law sous la régence, qui conduisit sous Louis XV à la perte des principales colonies et sous Louis XVI à la révolution, le système des prérogatives exclusives de la noblesse et du clergé, tout cela nous passerons sous silence comme faits trop connus, qui n'ont aucun rapport avec notre thème. La sensualité et les débauches sexuelles de la royauté particulièrement sont stigmatisées par Sade. Pour cela aussi il avait les modèles devant les yeux. L'exemple donné par les souverains français au 18me siècle devait avoir l'influence la plus fâcheuse sur la société de l'ancien régime devenue déjà sans cela matérialiste de fond en comble. Le temps de la régence créa le nom et le type du „roué", qui devint un modèle caractéristique pour le siècle entier. Le roué par excellence, c'était Louis XV, renommé pour le nombre de ses maîtresses et pour son Parc-aux-Cerfs. Le gouvernement des maîtresses sous Louis XV a trouvé dans les deux Goncourt, aux ouvrages desquels nous renvoyons le lecteur, des peintres qui n'ont pas été surpassés.[1]) Sa vie fut au dire de Moreau une „luxure continuelle". Ces maîtresses, malgré leur grand nombre et leur fréquent changement ne purent bientôt plus lui suffire. Il se créa dans son fameux Parc-aux-Cerfs le modèle de tous les bordels secrets, qui jouent aussi un rôle important dans les ouvrages du marquis de Sade. Qu'on s'imagine: un roi entretient un bordel à lui, pour son usage particulier! Tout ce que

---

[1]) E. et J. de Goncourt, „Les maîtresses de Louis XV." Paris 1860, 2 vol. — „La duchesse de Châteauroux et ses soeurs". Paris 1878. — Voyez aussi comte Fleury „Louis XV. intime et ses petites maîtresses". Paris 1899.

rapporte Sade dans ses écrits contre la royauté, cela n'apparaît-il pas sous un tout autre jour, adouci? Il existe un livre sur le Parc-aux-Cerfs qui malheureusement n'était pas à notre disposition.[1]) Le Parc-aux-Cerfs fut arrangé vers 1750 à l'ermitage de Versaille dans le quartier de la ville nommé Parc-aux-Cerfs par la marquise de Pompadour pour le roi, auquel elle procura ce nouveau genre de plaisirs, afin de garder elle-même en mains le gouvernail des affaires. La directrice du bordel était une certaine Bertrand, le pourvoyeur de jeunes filles s'appelait Lebel. Tout d'abord, il n'y eut que deux ou trois habitantes dans la maison. Après la mort de la Pompadour, elle devint très peuplée. D'après une autre version, Madame de Pompadour avait dû déjà, „étant l'inspectrice en chef des plaisirs de Sa Majesté" faire recruter dans tout le royaume des beautés nouvelles et inconnues, afin de remplir le sérail, où elle exerçait une puissance absolue. Le Parc-aux-Cerfs, ce guet-apens de l'innocence et de la sincérité, vint s'y ajouter, engloutissant cette multitude de victimes, qui, rendues à la société humaine, y introduisaient la corruption des moeurs, le goût des débauches et tous les vices dont elles avaient été infectées nécessairement par le contact avec les infâmes entremetteurs de cette résidence. Quand même on ne voudrait tenir aucun compte du préjudice que cet abominable établissement devait porter aux moeurs, les sommes énormes qu'il a coûté à l'Etat suffiraient pour nous remplir d'horreur. Et quel calcul est en état de

---

[1]) „Le Parc-aux-Cerfs, ou l'Origine de l'affreux Déficit." Paris 1798 (par François Marie Mayeur de Saint Paul).

[2]) J. A. Dulaure, „Histoire physique, civile et morale de Paris". Vol. V. Paris 1821. P. 367—369.

constater les frais de cette légion d'entremetteurs généraux et subalternes, qui étaient dans un perpetuel mouvement pour chercher à découvrir aux confins du royaume les objets de leur poursuites, de les amener au lieu de leur destination, de leur y donner l'élégance exigée, de les équiper et de les parfumer et de les rendre attrayantes par tous les moyens de l'art.[1]) On a supputé que chacune d'elles a coûté au Trésor un million de livres. „Si seulement deux par semaine ont eu leur tour, cela fait mille en dix ans, et les frais monteraient alors à 1000 millions". Ceci sans compter le grand nombre d'enfants nés dans le Parc-aux-Cerfs, qui certes ont occasionné bien moins de dépenses. C'est donc en quelque sorte avec raison que l'auteur du livre cité en dernier lieu accuse le Parc-aux-Cerfs d'avoir été la cause principale de la ruine financière sous Louis XV. A propos des orgies arrangées dans le Parc-aux-Cerfs, une multitude de bruits circulaient qui n'étaient à coup sûr aucunement exagerées.[2]) Suivant un auteur allemand,[3]) il est vrai, point complètement digne de foi, même les saturnales des Romains pendant le règne des Césars, les horribles lupercales des Tibère, Caligula, Néron, Agrippine, Messaline, Locuste et d'autres monstres humains ne furent que de pâles modèles des scènes qui se passèrent dans le Parc-aux-Cerfs. „L'ivresse y était multipliée par le jeu, les épices, le vin et d'autres boissons, par des parfums, des

---

[1]) „Histoire de la vie privée de Louis XV." 3me partie. Berlin 1781. P. 17—18.

[2]) Casanova raconte dans ses „Mémoires" que l'entrée au Parc-aux-Cerfs était défendu à tout le monde, excepté aux dames présentées à la cour.

[3]) „Justine und Juliette oder die Gefahren der Tugend und die Wonne des Lasters." Leipzig 1874, p. 31.

visions produites au moyen de lanternes magiques, par la musique et toutes sortes de réjouissances bestiales.“ L'auteur fait même prendre part au marquis de Sade à ces débauches! Ce que Moreau rapporte d'après le „Journal de Barbier,“ d'après Sismondi et d'autres sources à propos de la singulière combinaison de la religion avec la lascivité, faite par Louis XV lui même dans le Parc-aux-Cerfs, est authentique.[1]) „Chaque fois que Louis XV va passer la nuit au Parc-aux-Cerfs, non seulement il remplit avec fureur des devoirs de religion, mais il ne souffre pas que les jeunes prêtresses d'un autre culte manquent aux exigences de la foi chrétienne. Renfermé dans la chambrette d'une de ses odalisques, Louis prescrit à sa jeune compagne de se déshabiller derrière ses rideaux, tandis que lui-même se dépouille de ses vêtements. Se mettant à deux genoux sur le tapis, le roi ordonne à sa gentille écolière d'en faire autant, et tous deux débarassés des pompes de ce monde se prennent à psalmodier les prières du jour en s'humectant le front d'eau bénite, puisée dans un bénitier en cristal attaché à la tête du lit. L'oraison achevée, et le signe des fidèles ayant fait bondir le sein nu de la petite sous son doigt dévotieux, le couple se lève, se glisse entre deux draps, les rideaux sont tirés et les noms du Seigneur, de la Vierge Marie et des saints ne cessent de partir de la couche que lorsque le rite des amours y a fait adopter un autre vocabulaire.“

Louis XV avait aussi à son service — chose unique en son genre — un employé spécial pour l'arrangement

---

[1]) Moreau, p 59-60.

[2]) De semblables exclamations se trouvent à la même occasion chez Mirabeau „Ma Conversion.“ Londres 1783, p. 12.

de ses orgies dans la personne de „l'intendant des Menus-Plaisirs", La Ferté. Par la suite, ce poste monstrueux fut aussi immédiatement supprimé sous Louis XVI. Le jeudi, 19 mai 1774, neuf jours après la mort de son prédécesseur, Louis XVI se promenait avec la reine et les princes dans le bois de Boulogne, lorsque Monsieur de La Ferté se présenta. Le roi l'examina du haut en bas, en clignant les yeux, et se mit à le questionner: „Qui êtes-vous?" — „Sire, je m'appelle La Ferté." — „Que désirez-vous de moi? — „Sire, je viens prendre les ordres de Votre Majesté." — „Et pourquoi faire?" — „Parce que je suis l'intendant des Menus —" „Que veut dire Menus?" — „Sire, ce sont les Menus-Plaisirs de Votre Majesté." — „Mes Menus-Plaisirs consistent à me promener à pied dans le parc. Je n'ai que faire de vous." Et là-dessus, le roi lui tourna le dos et s'éloigna[1]). Mais Louis XV n'avait pas assez de ses propres débauches, il tâchait de s'informer de celles de ses sujets. Ainsi il se faisait régulièrement raconter par la police parisienne tous les incidents obscènes, tous les détails piquants des aventures scandaleuses de la capitale[2]).

Louis XVI et son épouse Marie Antoinette, personnellement, doivent être acquittés de tous reproches d'immoralité. Mais comme à la cour la vie pleine de réjouissances continua sous leur règne et que le comte d'Artois était effectivement un fameux roué, on ne pouvait manquer de suspecter la vie privée du roi et surtout celle de la reine, qui comme princesse autrichienne

---

[1]) „Chronique secrète de Paris sous le règne de Louis XVI. (1774)" dans: „Revue rétrospective" Tome III. Paris 1834, p. 46.

[2]) P. Manuel, „La police de Paris dévoilée", Tome II. Paris L'an II, p. 86, 200.

ne jouissait que d'une bien faible popularité. La célèbre histoire du collier fut fortement exploitée pour calomnier la reine. „Les calomniateurs, en effet, les ennemis secrets et implacables avaient transformé en actions suspectes ou répréhensibles quelques légèretés, quelques imprudences de Marie Antoinette"[1]). Cinq ans déjà après l'avènement au trône de Louis XVI, parut une poésie obscène, qui, plus tard, fut répandue dans de nombreuses contrefaçons et dont la première édition est devenue une rareté.[2]) Cette poésie traite des prétendues amours entre Marie Antoinette et son beau-frère d'Artois (ultérieurement le roi Charles X) La reine y est dépeinte dans les vers les plus obscènes comme une véritable Messaline que le roi impuissant est incapable de satisfaire.

„Charlot", comte d'Artois, fut effectivement celui qui prit le plus part aux orgies arrangées dans la capitale par les courtisans, autant que le duc d'Orléans, Philippe Egalité. Aux promenades nocturnes mal famées, à l'intérieur du Palais Royal, le comte d'Artois était un habitué. „M. le comte d'Artois, qui a pris plaisir à ces modernes Saturnales, en augmente l'agrément et le concours. Il s'y rend presque tous les soirs."[3]) Dans les „Nuits de Paris" (vol XVI, p. 529) Rétif de la Bretonne raconte qu'il existe au faubourg St. Antoine un bordel que le duc d'Orléans, le comte d'Artois et bien d'autres fréquentaient. „Là, on se livrait à toutes les infamies, depuis décrites par de

---

1) P. Lacroix, „XVIIIe Siècle. Institutions, Usages et Costumes." Paris 1875, p. 35.

2) „Les amours de Charlot et Toinette." Paris (London) 1779.

3) „L'Espion anglais ou Correspondance secrète entre Milord All'eye et Milord All'ear. London 1784, Tome II, p. 82. l'ouvrage ayant le plus de valeur et entièrement authentique sur la corruption des moeurs en France au 18e siècle. (Par M. Fr. Pidanzat de Mairobert).

Sade dans son exécrable roman intitulé: Justine ou les Malheurs de la vertu."[1])

C'est là que furent commises toutes les bestialités que Sade dépeint. Lorsque l'épouse du comte d'Artois fit son entrée à Paris en 1775, elle fut saluée en pleine rue par les poissardes avec la chanson suivante[2]) d'un sens fort clair qui montre également à quel point l'immoralité avait pris racine parmi le peuple:

Célébrons tous à Paris
Un vaillant enfant de France;
Au moment qu'il entre en danse —,
Zeste, il vous a fait un fils!
C'est un vi . . . . . c'est un vi . . . .
C'est un vigoureux mari!

La moitié que nous voyons,
On diroit qu'elle n'y touche,
Mais en nuptiale couche,
A des talents non moins bons.
Le beau con . . . . le beau con. . . .
Ah! le beau concert, dit-on.

Pour chanter les deux époux
En riant Bacchus s'avance:
Déjà dans la cuve immense,
S'entassent ses raisins doux.
Allons fou . . . . allons fou . . . .
Allons, allons fouler tous.

---

[1]) „Bibliographie et Jconographie de tous les ouvrages de Restif de la Bretonne par P. L. Jacob Bibliophile." Paris 1875, p. 422.

[2]) L'espion anglais II, p. 117.

Sade nomme (Juliette IV, 16) Marie Antoinette „la première putain de France“, il ne laisse passer une seule occasion, sans l'injurier (Juliette V, 252, 235; Phil. d. l. Boud. I, 82) exhalant une haîne enragée contre toute la „morgue allemande“ en général (Juliette IV, 16) et la maison d'Autriche (Juliette V, 340) en particulier. De plus il voudrait anéantir en général tous les rois de la terre qui pillent les peuples et constituer une république universelle. (Juliette V. 119).

4. La Noblesse et le Clergé.

La noblesse et le clergé jouent dans les romans de Sade le rôle principal. Des princes, des ducs, des comtes, des marquis, des chevaliers paraissent à côté du pape, des cardinaux, des archevêques, des évêques, des moines de tous les ordres, des ecclésiastiques, des abbés, des abbesses et des nonnes sous l'aspect de monstres érotiques et athées. Toute la corruption de l'ancien régime défile devant nos yeux. Noblesse et clergé ne formaient en France, à vrai dire, qu'une seule classe, puisque le clergé se recrutait, pour la plupart, parmi la noblesse. Le fils aîné d'un gentilhomme devenait officier, le second prêtre ou moine, les filles qui ne trouvaient pas à se marier, faute de dot, prenaient le voile[1]). La protection de la noblesse de la part de l'Etat avait atteint des dimensions inouïes au 18me siècle. Toutes les charges publiques, prébendes, magistratures, charges militaires étaient distribuées, pour la plupart, à la noblesse. „Les plus en crédit

---

[1]) P. Lacroix, „XVIIIe siècle“, p. 45.

ont, à dix-huit ou vingt ans, un régiment, sans avoir aucune pratique de militaire. Ils passent leur jeunesse dans la luxe et les plaisirs auprès des femmes[1]).

Une singulière position sociale intermédiaire entre le clergé et la noblesse était occupée par la classe des abbés, cette race dégénérée et amphibie qu'on rencontrait partout et qui ne représentait rien. Mercier raconte[2]) que Paris pullulait d'abbés, d'ecclésiastiques portant la tonsure, qui, toutefois, ne servaient ni l'Eglise ni l'Etat, menaient une vie des plus oisives et des plus déréglées et ne s'occupaient que de futilités et de fadaises, tout en jouant en même temps un rôle assez important en qualité de „sigisbées", de précepteurs, d'écrivains etc. Ils étaient aussi les habitués de toutes les maisons publiques, bien qu'autrefois chaque courtisane qui dénonçait la visite d'un abbé recevait 50 francs. Mais ceci avait cessé sous Louis XVI. Une curieuse peinture d'un abbé du 18me siècle, nous est donnée par le célèbre gastronome Brillat-Savarin.[3]) „Quand une famille noble comptait plusieurs fils, on destinait l'un d'eux à prendre l'habit. Il obtenait d'abord de simples prébendes, qui suffisaient aux frais de son éducation, plus tard il était nommé chanoine, abbé ou évêque, suivant ses aptitudes pour la carrière ecclésiastique. Ceci était le type légitime des abbés. Mais il y en avait encore beaucoup de faux, et quantité de jeunes gens aisés faisaient à Paris les abbés. Rien n'était plus facile — au moyen d'un léger changement dans sa mise, on se donnait l'air d'un bénéficier et on se faisait l'égal de tout le monde, on avait des

---

[1]) L. S. Mercier, „Tableau de Paris", Hambourg 1781, Tome I, p. 180.

[2]) Brillat-Savarin, „Physiologie du Goût", 2e édit.

amis, des maîtresses et des amphitrions, car chaque maison était censée avoir son abbé. Les abbés étaient petits, gras, ronds, bien vêtus, doux, obligeants, curieux, gourmets, sémillants et insinuants. Ceux qui vivent encore sont devenus de gras bigots.“ Sade a dépeint ce type dans l'abbé Chabert (Juliette III, 280), ami de Juliette et instituteur de sa fille. Les abbés figurent aussi dans les comptes rendus de la police sur le libertinage du clergé à Paris, publiés par Manuel, ainsi que nous le verrons plus tard.

Un autre représentant typique du 18me siècle, c'était le „chevalier“. Lui aussi a trouvé en Brillat-Savarin un peintre attentif et dévoué: „Beaucoup de chevaliers avaient trouvé avantageux de se donner eux-mêmes l'accolade. C'étaient pour la plupart de beaux hommes. Ils portaient l'épée verticale, la tête haute, le nez au vent, la jambe tendue; ils étaient joueurs, séducteurs, querelleurs et appartenaient essentiellement à l'escorte d'une dame à la mode. Au commencement des guerres révolutionnaires la plupart des chevaliers se rendirent à l'armée, d'autres émigrèrent, le reste se perdit parmi la foule. Le petit nombre des survivants sont reconnaissables encore à leur physionomie. Mais ils sont maigres et ne peuvent marcher qu'avec difficulté. Ils ont la goutte.“ [1])

Les représentants du clergé sont dans les romans du marquis de Sade les auteurs des pires atrocités. C'est avec une préférence toute particulière que Sade met en évidence les forfaîts, l'hypocrisié et l'impiété des ecclésiastiques de tout rang; il accable le clergé des plus

---

[1]) Brillat-Savarin, „Physiologie du Goût.“

grossières injures. Et il le fait à bon droit. Justement en examinant la conduite immorale du clergé français au 18me siècle, nous nous appuierons toujours sur des documents historiques authentiques. Ce n'est pas nous qui parlons, mais ce sont les comptes rendus des témoins oculaires, les découvertes de la police qui parlent et qui donnent raison à Sade, dont les ouvrages furent, comme on sait, mis à l'index, assurément moins à cause de leur obscénité que pour leur contenu anticlérical.

C'est ainsi que Juliette adresse la parole au pape en le traitant de vieux singe et les autres prélats, moines etc. ne sont pas mieux traités par elle. La tribade Clairwil tient à Juliette un discours extrêmement anticlérical. (Jul. IV. 285. II. 336.)

Toutes les plaies de la France sont l'oeuvre des jésuites (Juliette III, 169). Les orgies et les débauches, auquelles se livrent les ecclésiastiques dans les romans de Sade, sont sans nombre. Tous les types de pathologie sexuelle y sont représentés. Le pédéraste actif et passif, le „lécheur", le „sanguinaire" etc. Nous nous contenterons de citer les horribles orgies au couvent des carmélites (Jul. III, 143) chez l'archevêque de Lyon (Jul. I, 234), à l'abbaye de St. Victor (Jul. I, 238) dans les catacombes du cloître Panthémont entre moines et religieuses (Jul. I, 96) chez le pape Pie VI et les cardinaux Albani et Bernis à Rome (Jul. IV, 100) Ces prélats sont tous athées et blasphémateurs. Sade fait même lire — chose unique dans ses oeuvres — dans le quatrième tome de „Juliette" deux poésies obscènes et sacrilèges du cardinal Bernis (P. 162—169). A présent nous allons, en utilisant les comptes rendus de l'époque, fournir les preuves que le marquis de Sade n'avait pas tort d'exposer dans ses

ouvrages surtout le clergé au pilori, d'une façon si humiliante.

5. Les Comptes rendus de la Police parisienne sur l'immoralité du clergé.

Pierre Manuel nous a laissé dans son célèbre livre „La Police de Paris dévoilée" (Paris 1794) un ouvrage qui peut être appelé une fidèle photographie de l'état de la morale à Paris à la veille de la révolution. Adolphe Schmidt, un des premiers connaisseurs de l'histoire française du 18me siècle, qui a rassemblé lui-même des rapports analogues à ceux de Manuel, dans ses „Tableaux de la Révolution française", désigne le livre de Manuel comme l'une des plus véridiques sources du 18me siècle.[1])

Manuel a dans son livre fameux un chapitre à part, intitulé „De la police sur les prêtres".[2]) Il se répand d'abord en satires amères sur les voeux de chasteté des prêtres et dit: „Je vais dévoiler les oeuvres libertines de ces célestes missionnaires qui dévouent à l'enfer les passions des âmes honnêtes et sensibles. Nommer les coupables ce n'est pas les déshonorer. Car l'homme chaste est celui qui couche avec sa femme." Peut-on caractériser l'immoralité du célibat mieux et avec plus de dignité que ne l'a fait Manuel avec ces paroles?

Les comptes rendus suivants reposent sur les protocoles

---

[1]) Adolphe Schmidt, „Tableaux de la Révolution Française." Leipzig 1867. Tome I, p. 125.

[2]) Pierre Manuel, „La Police de Paris dévoilée, Tome I. A Paris. L'an second de la liberté." „De la Police sur les prêtres". p. 292—321.

de l'inspecteur de police, les rapports des commissaires, les aveux des coupables et les communications de leurs supérieurs. Nous donnons les principaux comptes rendus textuellement.

Cordeliers (pag. 295—297): 12 février 1760. Le frère François Lortal, profès de la maison de Toulouse, chez la Laurent, rue du Chantre, avec la Zéphire. Il a mis en pratique la maxime de Virgile: nudus ara, sere nudus! Commissaire Thierion, inspecteur Marais,

2 juillet 1766. George le Payen, desservaut à Cerny, avec Flore, sponsus super sponsam. Commissaire Grimperil, inspecteur Marais.

Bernardins. (p. 297): 30 mars 1764. J. Ignace Xavier Dreux, licentié, professeur de théologie, chez Agathe, oculoque manuque. Com. Mutel, insp. Marais.

Carmes (p. 298): Du 8 février. Jacques Brehi, de la place Maubert. Il avait pris le nom de Jacques Mazure, chez la Garde, qu'il prenait pour un autel à la romaine, reçu d'Amable Martin, prieur. Commissaire Duruiman.

Dominicains (p. 299): Du 4 novembre 1763. Pierre Simon, 46 ans de profession. Il a signé son plaisir d'une main tremblante. Commiss. Mutel.

Capucines (pag. 300): Du 14 décembre 1762. Laurent Dilly, frère quêteur de la rue Saint-Honoré, chez la Boyerie où il chantait: tirez-moi par mon cordon. Commiss. Sirebaud.

Du 9 novembre 1765. J. Joseph Biache, dit frère Constant, et Joseph Etienne, dit frère Constantini, de la maison de Crépy, tous deux au cabaret du Cerf montant, où ils avaient demandé un lit à trois, n'ayant avec eux que la Marin. Commiss. Mutel.

Les Récollets (p. 301): Du 30 juin. Noel-Clément Berthe, dit frère Paul, chez la Leblanc, qui lui donnait la discipline. Commiss. Mutel.

Du 1 mars 1765. Gabriel Anheiser, dit le P. Gabriel, sous le lit, en chemise, d'Agnès Viard. Il vivait avec cette ci-devant vivandière depuis sept à huit mois. Commiss. Fontaine.

Les Piquepuces (p. 301): Du 19 février 1767. Le P. Constance, entre Victoire et Emilie, se comparant à l'âne de Buridan. Commiss. de Ruisseau.

Les Minimes (pag. 302): Du 17 janvier 1760. André Carron, écrivant sur les murs de la Zaïre: ego ad flagella paratus sum. Commiss. Sirebeau.

Les Feuillans: Du 30 Décembre 1762. Dom Claude Jousse, à l'âge de 63 ans, chez Marie la Neuve, ubi non horruit virginis uterum. Commiss. de Ruisseau.

Les Augustins (p. 303): Du 5 novembre 1763 Bernard-Nicolas, à l'enseigne du Palais-Royal; aux avenues de Vincennes, avec trois Cordeliers et Rosalie qui leur faisait la chouette. Commiss. Mutel.

Du 26 octobre 1765. „Je soussigné Honoré Regnard, âgé de 53 ans, chanoine régulier de l'ordre de St. Augustin, et procureur de la maison de St.-Cathérine, reconnais que le sieur Marais m'a trouvé chez la St.-Louis, rue du Figuier, chez laquelle je suis venu de mon propre mouvement, hier pour m'amuser avec la Félix, que j'ai fait déshabiller et que j'ai touchée avec la main enveloppée dans le bout de mon manteau; et aujourd'hui jouant avec Félix et Julie, sa compagne, qui m'ont ôté mes habits religieux: elles m'ont mis en femme avec du rouge et des mouches. L'inspecteur m'a surpris en cet état. Je déclare qu'il y a plusieurs années que j'avais cette fantaisie

que je n'ai pu satisfaire plutôt. En foi de quoi j'ai signé la présente déclaration contenant exacte vérité. Honoré Regnard, etc.“ Commiss. Mutel, inspecteur Marais.

Du 18 juillet 1768. Simon Boucel, avec les nommées Prévilles, Louise et Sophie.

Les Prémontrés (p. 306): 17 mars 1760. François de Maugre, de la rue haute-Feuille, entre Desirée et Zaire, tous trois heureux. Commiss Sirebeau.

Les Pénitens de Nazareth (p. 307): 2 mai 1766. Frère Nicephore, chez la Laville qui lui montre albentes coxas, inguina, crura, nates. Commiss. Mutel.

Les Théatins (p. 307): 28 février 1765. Laurent Durand, chez la Dumoulin, pour y pratiquer le précepte:

Entre la chair et la chemise
Il faut cacher le bien qu'on fait

Commiss. Sirebeau

Célestins (p. 308): Du 3 décembre 1760. J. D. Tordoir, sous-prieur de Nantes, chez la Mausy dans la posture du prophète qui ressuscite le fils de la Sunamite. Commiss. Sirebeau.

Religieux de la Charité (p. 308): Du 19 octobre 1762. Jacques François Boulard, qui avait été maître des novices et prieur, chez la Lagarde, devant Victoire et Julie, quaerens quam devoret. Commiss. de Ruisseau.

Les Oratoriens (p. 309): 14 novembre 1761. Etienne Leroi, avec la Chantrelle qui . . . . les graces avaient coupé les ailes à l'amour, Vénus les met sur son sein, et elles repoussent. Commiss. Mutel.

Chanoines de St.-Geneviève (p. 311): 9 mai

1761, Jean Pierre Bedosse, chez Zéphire, per ipsam, cum ipsa et in ipsa. Commiss. Sirebeau.

2 août 1752. Le P. Bernard, prédicateur célèbre. Il prenait deux ou trois filles chez la Lasalle: c'était pour lui la monnaie d'une duchesse. Il donna six louis et demi: et le chirurgien Pouce lui demande ensuite 40 écus, et trois livres par visite.[1])

Hermites (p. 311): 5 août 1773. Frère Camille, de la maison du Hayet, chez Thérèse, où il se disait le „portier des Chartreux".[2]) Comm. Mutel.

Écoles Chrétiennes: 14 septembre 1763. Frère Firmin chez la Royer qui le comparait à ces mauvais lecteurs qui commencent un livre et ne le finissent pas. Commiss. Mutel.

Chanoines réguliers de l'ordre de St. Antoine (p. 312): 27 septembre 1765. François Canova, chez la Lamourette. Commiss. Mutel, inspecteur Marais. Ils entrèrent, cum pariter victi, femina virque jacent.

· Jésuites (p. 313): 5 novembre 1764. François Terrasse-Desbillon, âgé de 52 ans, chez la Mouton, où il s'amusait comme un autre. Commiss. Mutel.[3])

---

[1]) Ce compte rendu laconique mais significatif rappelle presque mot à mot une épigramme allemande du 18ème siècle.

„Hier encore, je lui jurais entre mille baisers
En savourant sa tendresse
Une éternelle discrétion —
Et aujourd'hui le chirurgien doit être informé de l'affaire.

Voir C. J. Weber „Démocrite". Stuttgard 1868. V. 166.

[2]) Le „Portier des Chartreux ou Histoire de Dom Bougre" est un roman écrit en faveur de la sodomie; il est attribué par quelques auteurs au marquis de Sade. Le compte rendu cité ci-dessus étant de 1773, Sade, qui est né en 1740, aurait pu en être l'auteur. Mais cela est peu probable.

[3]) Là, Manuel fait la remarque: „Je ne trouve qu'un Jésuite chez les filles. Il m'eût été agréable de pouvoir leur rendre plus de justice." Cette justice, nous la leur rendrons dûment ci-dessous. Les jésuites étaient trop prudents pour se laiser surprendre dans les bordels.

Doyens, dignitaires, personnats et chanoines de différents chapitres (p. 313—315): 3 avril 1764. Blaise Messier, chanoine de Beauvais, chez la Blampié. Il paraissait être de l'avis de Rubens, qui n'aimait que les beautés du poids de 200 livres. Commiss. Rochebrune.

14 août 1761. Marc-Antoine Montal, de la saint Chapelle, avec la Provençale, anhelantem alte stratis in lectis. Commiss. de Ruisseau.

8 juillet 1760. Marie Mocet, archiprêtre de Tours, âgé de 60 ans, Nudus una manu ad mammam, altera pudendis adhibita, inguniculabat.

3 août 1760. Jean B. Thévenet, chanoine de Poitiers avec Adélaide qui, si elle eût eu le pouvoir de Diane, n'aurait pas manqué de changer en chiens les Actéons, Sirebeau et Marais.

Curés (p. 316): 26 juin 1765. Jean Pierre Pelletier chez la Lambert, per cuncta cava corporis libidinem recipientem. Commiss. Mutel.

22 août 1760. Pierre Louis Thorin. Zaire in dextrum semisupina latus. Commiss. Sirebeau.

Clercs tonsurés (p. 317): 27. octobre 1736. Charles Marie Thibault de Monsauche, conduit à saint-Lazare, parce que c'était la troisième fois qu'il se levait avec l'Aurore. On trouva dans leur char une épitre en vers, où l'abbé Tethon chantait ce qu'Hébé montra aux dieux, et ce que voudraient voir les rois, si pour aller chercher le plaisir, ils montaient au cinquième étage, ce qui enfin devrait, selon lui, avoir tabouret à la cour.

Docteurs de Sorbonne (p. 318): 9. mai 1765. J. Baptiste R . . . . qui truncus iners jacuerat et inutile lignum chez la Guerin.

23. mai 1763. Fél. Auguste Tomolle quidquid liberet prolicito judicans, avec la Desnoyers; c'était sa troisième thèse.

Précepteurs (p. 319): 24. février 1761. P . . . . gouverneur des enfants du marquis de P. avec la Perle. Ille vero statim solvit zonam et leges inierunt benevolae Veneris. Commiss. Sirebeau.

Prêtres étrangers (p. 319—320): 28 octobre 1762. François Detraussin de Jausse, de Florence, professeur d'éloquence. Sophie ne combattait pourtant pas à la manière des Parthes, en tournant le dos. Commiss. Fontaine.

Voilà une partie de la longue liste. Un commentaire est superflu. Facta loquuntur. Ces faits, à eux seuls, ces documents authentiques donnent une explication suffisante et — justifient pleinement la part du lion qui revient au clergé, par rapport aux orgies, dans les romans de Sade et la haine que ce clergé a inspiré non à Sade seulement. Car l'immoralité, de soi, est un mal, mais, quand elle est professée et mise en action par les prédicateurs de la morale, elle est tout ce qu'il y a de plus abominable dans cette dévote société qui aurait plus besoin d'intelligence que de piété.

Manuel remarque à la fin de son énumération, qu'aucun évêque n'y est nommé. La cause en est, à son dire, qu'on n'ose parler même de la maladie d'un évêque, à plus forte raison de ses débauches sexuelles. Cependant il indique celles de l'archevêque de Cambrai, qui a fourni peut-être le modèle de l'archevêque de Lyon chez Sade.

Outre ces comptes rendus de Manuel, il existe encore un ouvrage très étendu sur l'immoralité du clergé au 18ème siècle. Après la prise de la Bastille en 1789

parurent en deux volumes les pièces de procès trouvées à la Bastille sur les délits contre les moeurs, commis par le clergé. Chaque matin Louis XV. se faisait rendre compte sur tous les cas de religieux, trouvés dans les bordels. L'archevêque de Paris en usait de même. On appelait ces bulletins les „Nuits de Paris". Les deux volumes contiennent 189 rapports, du 10. avril 1755 jusqu'au 7. juin 1766; probablement qu'ils avaient pour but plutôt de „raviver la lubricité caduque du monarque" que de servir aux intérêts de la morale et de la dignité royales.

L'affaire du prêtre de Bagnolet et de Mademoiselle Mimie appartient à la même catégorie de faits. Dans la collection d'autographes de Lucas-Montigny se trouve la lettre suivante, adressée par l'archevêque de Paris, Mr. de Inigué à l'intendant de police Le Noir[3]: Le clerc de Inigué.

A Conflans, le 30 juillet 1786.

On m'a assuré, Monsieur, que monsieur le curé de Bagnolet près de Paris, allait souvent chez une fille nommée Mimie, qui demeure rue Pierre-Poissons. S'il vous est possible, Monsieur, de vérifier ce fait, que j'ai beaucoup d'intérêt à savoir, je vous en aurai une très-grande obligation. J'ai l'honneur d'être, avec un respectueux

---

[1]) Casanova trouva la comtesse de Limore en compagnie et comme maîtresse de Mr. de Saint Albin, archevêque de Cambrai, amant très âgé, qui dépensait pour elle les revenus de son archevêché. Mémoires de Jacques Casanova de Seingalt.

[2]) „La Chasteté du Clergé dévoilée, ou Procès verbaux des séances du clergé chez les filles de Paris trouvés à la Bastille." Paris 1792, 2 tomes.

[3]) Communiquée dans la „Revue rétrospective" tome III. Paris 1834. p. 153—154.

attachement, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur. Ant. E. L., archevêque de Paris.

Cette lettre fort significative contient la note marginale suivante, faite par le destinataire: „A. Mr. Quidor pour vérifier promptement et secrètement et me mettre à portée de répondre“.

D'autres détails intéressants sur la conduite du clergé parisien se trouvent dans les „Confessions d'une jeune fille[1]). Nous sommes introduits dans le bordel de madame Richard. Sapho (c'est ainsi que se nomme la jeune fille) observe à travers un judas le tête à tête de la Richard avec un ecclésiastique. „Elle ouvre une armoire d'où elle tire une double cuirasse des crins parsemée en dedans d'une infinité de petites pointes de fer arrondies par le bout: elle le revêt sur la poitrine et sur le dos de cet instrument de pénitence, converti en instrument de luxure. Elle en attache les deux parties de chaque côté par des cordons du même tissu, puis elle adapte à celle qui couvre l'estomac une chaîne de fer qu'elle passe sous les testicules qui se trouvent soutenus par une espèce de bourse occupant le milieu de la chaîne. Cette bourse est de crin encore, mais à claire-voie, de manière a ne point empêcher les attouchements de la main sur ces sources du plaisir; quant à la chaîne elle vient se rattacher de l'autre part: enfin elle lui met à chaque poignet un brasselet du même genre que la cuirasse. . . Je n'en pus douter quand je vis ce prêtre paillard ainsi armé entrer en érection, quoique faiblement.“ Alors Mad. Richard procède à la flagellation aliaque incitamenta amoris.

Ensuite Sapho raconte, comment elle devint la

[1]) „L'Espion anglais“ tome X. Londres 1784, lettre XIV, „Suite et fin de la Confession d'une jeune fille.“ p. 373 ff.

maîtresse d'un évêque, dont les vicaires le secondaient dans sa manière de vivre, et nous donne une peinture fort animée de la conduite dissolue du clergé dans ce diocèse. Elle a une aventure avec quatre curés (P. 318 et l. s.). L'un d'eux est pédéraste, sa devise est: tout est c . . dans une femme.[1])

Le libertinage du clergé fut aussi flagellé dans des poésies et au moyen d'images. Les vers suivants parlent un langage on ne peut plus expressif.[2])

On a choisi cinq Evêques paillards,
Tous cinq rongés de vérole et de chancre,
Pour réformer des Moines trop gaillards.
Peut-on blanchir l'ébène avec de l'encre?

Ces vers se rapportent à une enquête de morale, dont on avait chargé les archevêques de Rheims, d'Arles, de Narbonne, de Bourges et de Toulouse. Cette enquête est aussi assurément un symptome du temps. Mais quelle était là-dessus l'opinion régnante dans l'esprit populaire, nous le voyons dans ces vers; nous le reconnaissons encore plus clairement d'après une image allégorique, qui n'a paru que dans un petit nombre d'exemplaires et que l'auteur de l'Espion anglais vit. Les cinq archevêques y sont représentés. L'archevêque de Rheims (De la Roche-Aymon) est placé devant une église catholique à côté d'une femme, qui lui fait des grimaces et cache

---

[1]) Quelque peu différemment s'exprime La Mettrie „Oeuvres philosophiques", 1741, cité d'après P. Garnier „Onanisme". Par. 1888. p. 122: „Tout est femme dans ce qu'on aime, l'empire de l'amour ne connaît d'autres bornes que celles du plaisirs." — Une nouvelle érotique „Confession galante d'une Femme du Monde (Bruxelles 1873) a pour épigraphe: „Dans la femme aimée tout est c . . ."

[2]) „L'espion anglais" Londres 1784. t. I. p. 241 et s.

un chapeau sous sa robe. De l'autre main elle tend à l'archevêque d'Arles (de Jumilhac) la décoration du Saint-Esprit, elle l'attire à elle, le cajole et badine avec lui. Une voiture de chasse excite la plus grande attention de l'archevêque de Narbonne (Dillon). L'archevêque de Toulouse (de Brienne) se trouve dans sa salle d'audience et a deux volumes de l'Encyclopédie, ouverts devant lui, l'un à l'article „célibat," et l'autre à l'article „moines". Finalement l'archevêque de Bourges (Philippeau) présente un bouquet à une jeune dame, qui le caresse et qui porte toutes les marques d'une fille de joie.

6. Les Jésuites.

Dans ses „Lettres Persanes" Montesquieu fait visiter à Rica une bibliothèque de cloitre, où un moine lui explique le contenu des livres. Parmi les théologues il faut nommer particulièrement les casuistes qui mettent au jour les secrets de la nuit, qui forment dans leur imagination tous les monstres que le démon d'amour peut produire, les rassemblent, les comparent et en font l'objet éternel de leurs pensées: heureux si leur coeur ne se met pas de la partie et ne devient pas lui-même complice de tant d'égarements si naïvement décrits et si nûment peints![1])

Dans cette sphère, celle de la „casuistique sexuelle", nous trouvons les jésuites passés maîtres au 18me siècle. Pas un ordre n'a su comme eux légitimer la volupté au moyen de la religion et draper leurs propres actions

[1]) Montesquieu „Lettres Persanes." Paris 1898. Bibliothèque nationale. P. 141. (Lettre 134.)

immorales dans un manteau mystico-piétique. Les jésuites n'avaient pas besoin d'aller chercher la volupté dans les maisons publiques. En qualité de confesseurs et de gouverneurs ils trouvaient facilement à satisfaire leur concupiscence, certes toujours fort intense, qui, sous le pavillon „d'inspirations divines,“ était suffisamment mise à l'abri contre les recherches policières.

Déjà au 17me siècle, Cornélius Jansen avait dû s'élever contre les confesseurs jésuites „qui ménageaient les péchés galants des cours et permettaient aux nonnes de se faire palper voluptueusement les seins et les jambes par leurs consolateurs spirituels“.[1]) Car le jésuite Benzi enseigne formellement: Vellicare genas, et mammillas monialium tangere, esse tactus subimpudicos atque de se veniales.[2]) Conséquemment à de pareilles maximes, de la Chaise, confesseur de Louis XIV., abusa des dames de la cour et procura des maîtresses au roi d'Angleterre.[3]) En Hollande, des jeunes dames se firent fouetter par des jésuites dans des buts voluptieux. Egalement les dames de la cour à Lisbonne en présence de Nuñez.[4]) Le jésuite Herreau enseignait en 1642 qu'il soit permis de laisser faire avorter le foetus, et il le dicta à ses disciples des deux sexes.[5]) Ce sont les jésuites qui au 16me siècle persuadèrent aux dames lyonnaises de porter des chemises tailladées, mode qui fut de nouveau imitée en 1789.[6])

---

[1]) Pierre Philippe Wolf „Histoire générale des jésuites.“ Zürich 1790. tome II. P. 390.

[2]) J. C. Harenberg „Histoire pragmatique de la congrégation des jésuites“. Tome II. Chap. 7. Partie XII. § 437. P. 1412, cité d'après Wolf, ailleurs.

[3]) Wolf, tome II, p. 321 et 428.

[4]) Wolf, tome I, p. 201 et t. II, p. 403.

[5]) Wolf, tome II, p. 281.

[6]) Wolf, tome I, p. 240.

Quant à la fameuse „théologie du meurtre“, soutenue par les jésuites, qui ne le cède en rien à l'apologie du meurtre de Sade, nous renvoyons nos lecteurs à la dissertation de l'auteur de cette doctrine J. de Mariana, ainsi qu'aux fameuses „Lettres provinciales“ de Blaise Pascal qui répandent un flot de lumière sur l'immoralité des jésuites. (Cologne 1657). Au 18me siècle aussi, les généraux permettaient aux confesseurs des actions impudiques, en tant que cela était jugé profitable à l'ordre. Ainsi le dernier général de l'ordre avant sa suppression, Lorenzo Ricci, prescrivit dans une lettre, conservée dans l'archive de Bruxelles, comment les jeunes jésuites devaient se comporter vis-à-vis des jeunes et — riches veuves. Ils doivent se donner toute .a peine possible pour les empêcher de conclure un second mariage, en leur en dépeignant les désagréments, le danger pour leur âme etc. Mais si toute fois les jeunes veuves dénotent un grand penchant pour une seconde union, si elles se trouvent dans le cas: melius est nubere quam uri, alors un père religieux, prudent et discret, a le droit de leur proposer ses services contre les tentations de la chair.[1])

L'affaire scandaleuse entre le jésuite Jean Baptiste Girard et sa pénitente Cathérine Cadière à Toulon, qui commença en mai 1728, a acquis une celébrité universelle. Elle a suscité une énorme littérature[2]) et servi de modèle à un grand nombre de romans pornographi-

[1]) Wolf, tome III, p. 290.

[2]) Une relation authentique nous est donnée par A. Kurtzel: „Le jésuite Girard et sa Sainte. Contribution à l'histoire religieuse du siècle précédent,“ dans l'Almanach historique de Fréd. Raumer. N. s. 4ème année. Leipsic 1843. p. 413—485.

ques.[1]) L'affaire se trouve décrite dans le „Recueil général des Pièces concernant le Procès entre la Demoiselle Cadière et le Père Girard" (1731). Un volume in-folio, rempli d'estampes, illustre, à ce qui paraît, les situations les plus piquantes; cette collection est attribuée au marquis d'Argens, au comte Caylus, ainsi qu'à Mirabeau. On a prétendu aussi que le marquis de Sade se serait inspiré de cet ouvrage pour sa „Justine".[2])

Le jésuite Girard avait fondé, en qualité de directeur du séminaire et aumônier de vaisseau à Toulon, aussi une institution secrète de pénitence pour femmes, où était entrée la belle et pieuse Cathérine Cadière, fille d'un riche négociant. Girard réussit, en ayant recours au mysticisme sexuel le plus raffiné, à séduire l'innocente fille et à profiter de ses rêves et de ses visions pour assouvir ses passions lubriques. Des coups de verge, excitant la volupté, oscula ad nates et la plus épouvantable luxure mentale amenèrent bientôt un état de grave hystérie chez la pauvre fille, au cours de laquelle Girard l'engrossa; mais il sut aussitôt empêcher les suites de cet incident au moyen d'un abortif efficace. Finalement on lui fit le procès, mais il fut absous à l'indignation générale.

Voltaire écrivit sous une image, qui représentait Girard et la Cadière, le distique suivant:

Cette belle voit Dieu, Girard voit cette belle:
Ah, Girard est plus heureux qu'elle.

---

[1]) Le plus ancien récit de ce genre parut déjà en 1729: „Les Amours de Sainfroid, jésuite, et d'Eulalie, fille dévote. Histoire véritable. Suivie de quelques nouvelles." A la Haye 1729.

[2]) R. Wrede „Les peines corporelles chez tous les peuples anciens et modernes." Dresde 1899. p. 167.

7. La Messe noire.

La mystique sexuelle atteint son apogée dans le culte de l'Eglise dite satanique. „Satan" est ici la „personnification du mystère copulatif", devant protester contre la domination exclusive du „mysticisme métaphysique divin".[1]) L'histoire de cette secte remarquable, dont les horribles hallucinations fantastiques ont même trouvé en Félicien Rops, récemment décédé, un artiste, spécialement adonné à les reproduire picturalement, a été écrite par G. Legué[2]) et particulièrement par Stanislas Przybyszewski.[3]) Satan-satyre, Satan-Pan et Satan-phallus était l'antique „dieu des instincts et de la volupté", vénéré au même degré parmi les esprits élevés et parmi les plus pauvres d'esprit; il était la source intarissable des plaisirs de la vie, de l'enthousiasme et de l'ivresse.

„C'est lui qui a enseigné à la femme l'art de séduire, c'est lui qui a poussé les hommes à satisfaire leur penchant sous la forme d'instincts sexuels réciproques, qui s'est enivré de couleurs, qui a inventé la flûte et imprimé aux muscles des mouvements rythmiques, jusqu'a ce que la sainte démence s'emparât des âmes et le phallus sacré ensemençât le sein fertile de son suc abondant." C'était alors l'âge heureux des gais mystères, consacrés à la nature génératrice. Puis vint le christianisme hébraïque-grec et prêcha la mystique ascétique surnaturelle de la paternité divine. L'Eglise arracha violemment l'homme

---

[1]) G. Herman „La Genèse." La Loi de l'engendrement. Tome III, Leipsic 1899. p. 84 et s.

[2]) G. Legué „Médecins et empoisonneurs au XVII siècle" Paris 1896. p. 139—168.

[3]) St. Przybyszewski „L'origine et le culte de l'Eglise de Satan," dans „La Critique 1897, Nr. 134, 135, 148, 149, 150.

de la nature. „Elle détruit la sélection inconsciente de la nature, qui se manifeste à l'extérieur, produisant la beauté, la force et la splendeur; elle protège tout ce que la nature voudrait éliminer: la fange, la laideur, la maladie, l'estropié et le châtré.“ Mais la nature ne se laisse pas faire violence. Partant, l'Eglise s'est vue obligée de céder et d'amalgamer finalement le culte païen avec le sien. „Les bacchanales, célébrées jadis en l'honneur de Cérès libre, furent célébrées plus tard à l'occasion des processions aux fêtes de la Vierge Marie, avec encore plus d'extravagance que jamais auparavant, et jusqu'au 13me siècle le peuple célébra, d'accord avec le prêtre, des fêtes lascives et orgiaques, la fête des ânes[1]), la fête des fous (fatuorum); — certains restes du culte phallique se cachèrent dans l'église: les chapiteaux abondaient en figures obscènes, et un sujet favori pour les reliefs d'églises était Noé s'accouplant à ses filles.“ Mais le culte de l'Eglise satanique, proprement dit, fut créé par le manichéisme dans la France méridionale. „C'est de là que Satan commence sa marche triomphale par toute l'Europe.“ Les alliances secrètes des „parfaits“, des „perfecti“, s'organisent partout, s'abandonnant exclusivement aux plaisirs sexuels les plus obscènes et remplis de haîne contre la doctrine chrétienne. „Ils injuriaient et tuaient les prêtres, en quelque lieu qu'il les trouvassent, ils faisaient l'usage le plus cynique des vases sacrés, et une grande partie de leur culte n'est qu'une parodie du culte catholique. Dans leurs réunions, dans leurs messes parodiques, le sabbat satanique est déjà complètement préformé, même dans ses

[1]) Comp. Floegel, „Histoire du Grotesque-comique.“ 5ème éd. avec 41 images, en partie fort interess. Leipsic 1888, p. 205 et l. s.

détails. Chaque novice était tenu d'abjurer, à son admission, toute foi catholique, de cracher sur la croix, de renoncer au baptême et à l'onction.“ Malgré les poursuites de l'Eglise, cette secte se conserva, et sa devise: „Nemo potest peccare ab umbilico et inferius“ trouva des partisans surtout parmi les prêtres „peu satisfaits“ (sous le rapport de l'instinct sexuel). Tuer le péché au moyen du péché. Voilà ce qui fut le principe dominant de leurs orgies sexuelles. Le prêtre sanctifie toutes les femmes qui pèchent avec lui. Les nonnes sont les „consacrées“, c'est-à-dire, les maîtresses des prêtres. La mort noire au 14me siècle, le flagellantisme, la fureur de la danse, la famine augmentèrent l'hystérie sexuelle jusqu'à l'extrême. C'est alors que la secte des adorateurs de Satan célébra ses triomphes. Depuis, malgré les persécutions les plus cruelles, elle a continué à subsister, et elle n'a pas cessé de fêter ses sinistres messes. Encore tout nouvellement, elle a reparu dans certaines ramifications. Les „adamites“ ou „nicolaïtes“, les „picards“ dans la Bohême, qui se rassemblent nus, qui rejettent le christianisme et vivent en pleine communauté des femmes, et qui avaient été en apparence exterminés déjà en 1421 dans une île du fleuve Luschwitz par Jean Ziska, se montrèrent en 1848 encore dans cinq villages du district de Chrudin sous le nom de „marocains“. Ce nom fut choisi parce qu'ils attendaient l'extermination de tous les catholiques par un ennemi, devant venir du Maroc. Analogue à cette dernière secte, nous trouvons dans l'Etat de New-York (depuis 1831) la „commune d'Oneida“ ou „perfectionistes“, ainsi qu'ils s'appellent, ayant tiré de l'oubli l'ancien nom des „perfecti“. Aujourd'hui encore, le culte de Satan se célèbre à Paris, comme nous le

dépeignent les écrits de Huysmans[1]) et d'autres auteurs.

Le procès de Madelaine Bavent, au 17me siècle, fut, comme on sait, d'une grande notoriété, répandant aux yeux du public une vive lumière sur la messe noire ou messe de satan. De même celui de l'abbé Guibourg, chez lequel Racine, lord Buckingham et la marquise de Montespan entendirent la messe noire.[3])

Le marquis de Sade se montre dans ses romans adhérant fanatique du culte de satan. Plusieurs messes noires sont dites dans „Justine" et „Juliette". Dans „Justine" (tome II p. 239) une pareille messe, célébrée dans un cloître, est décrite en detail. Une jeune fille est attachée en guise de sainte Vierge dans une niche les bras élevés aux cieux. Ensuite on l'étend nue sur une grande table, on allume des bougies, on orne son derrière d'un crucifix, et „consomme sur ses fesses le plus absurde des mystères du christianisme." Puis une messe est lue par-dessus le derrière de Justine. „Dès que l'hostie est devenue Dieu, Ambroise la saisit des mains de son confrère et in anum filiae immitit; à cette occasion la superstition relative à l'hostie est persiflée dans les termes les plus hideux.

Une autre fois Juliette fait son entrée dans la salle de la „Société des amis du crime" (Juliette III, 35) nue et couchée sur un grand crucifix, couvert de hosties et garni d'une bible à son bout.

---

[1]) J. C. Huysmans „Là-bas" Paris 1891. „En route" Paris 1887. V. en détail dans Herman, p. 113 etc.

[2]) „Histoire de Madeleine Bavent, religieuse du monastère de Saint Louis de Louviers etc." Paris 1652.

[3]) Description de cette messe chez Herman, ailleurs, p. 110 et l. s.

Deux messes de Satan sont célébrées (Juliette III, 147) in cunnis duarum tribadum, puis l'hostie in faece posita ano inseritur; ensuite le grand autel est choisi pour siège des orgies les plus effrénées.

Enfin le pape Pie VI, lui-même, (Juliette V, I) célèbre une messe noire, et à cette occasion l'hostie in pene papae posita postea ano filiae inseritur.

8. Les Couvents de Religieuses.

Dans tout ce que nous avons dit plus haut, tant d'échappées de lumière sont tombées sur la vie des nonnes au 18me siècle, que nous pouvons être plus brefs à présent. Le couvent de nonnes Panthémont à Paris, décrit chez Sade (Juliette I, et l. s.), existait réellement! „Le grand couvent du dix-huitième siècle, après le couvent de Fontevrault, la maison d'éducation ordinaire des „Filles de France", est le couvent de Panthémont, le couvent princier de la rue de Grenelle où s'élèvent les princesses, où la plus haute noblesse met ses filles."[1]) — Panthémont était le couvent le plus cher de tous. La pension ordinaire des jeunes filles s'élevait à 600 livres, la pension exceptionelle était de 800 jusqu'à 1000 livres; cette dernière somme était payée par les pensionnaires qui prenaient les repas en compagnie de l'abbesse.

Au 18me siècle tous les couvents s'étaient de plus en plus sécularisés. „La parole inscrite au fronton des Nouvelles Catholiques, Vincit mundum fides nostra, n'était plus guère qu'une lettre morte: le monde avait

---

[1]) E. et J. de Goncourt „La femme au dix-huitième siècle." Paris 1898. p. 17.

pris pied dans le cloître.“ Bien que les pensionnaires séculières eussent une demeure séparée de celle des véritables religieuses, certaines relations avaient tout de même lieu entre les unes et les autres; les soeurs laies tenaient les nonnes au courant des évènements en dehors du couvent. Les cancans et le scandal ne demeurèrent pas étrangers au couvent, de même que le commerce avec les confesseurs jésuites et la vie intime en commun de tant de jeunes et de vieilles femmes n’étaient, certes, pas aptes à faire cesser les égarements sexuels, connus déjà aux siècles précédents. Tandis que les frères de Goncourt s’étonnent qu’un livre comme celui de mademoiselle d’Albert, intitulé „Confidences d’une jolie femme“, avec ses révélations peu morales, ait pu être écrit au couvent Panthémont, nous nous étonnons, à notre tour, de ce que les Goncourt, dans leur prédilection notoire pour le 18me siècle, pour le „bon vieux temps“ ne veulent pas reconnaître l’immoralité dans les couvents religieux. Il est vrai que justement sur les couvents de religieuses en France nous ne possédons que fort peu de relations authentiques. P. ex. sur le compte du couvent Panthémont, nous n’avons pu trouver qu’une seule histoire scandaleuse[1]). Mais qu’est ce que cela prouve? La corruption générale du clergé sautait aux yeux. C’est contre cette corruption que les esprits clairvoyants avaient dirigé leurs plus violentes attaques dès le commencement du siècle jusqu’à la révolution française. Qu’on lise p. ex. l’exposé de cet état des choses chez Buckle, auteur appuyant ses déductions sur des rapports authentiques, mais, il est vrai, assez mal disposé pour l’ancien régime[2]). Qu’on songe à

[1]) „La chronique scandaleuse.“ Paris 1789. T. IV, p. 110.

[2]) H. Th. Buckle: „Histoire de la Civilisation en Angleterre“ trad. par A. Ruge. Leipsic et Heidelberg 1874. T. I, p. 227 et l. s.

ce qui a été dit plus haut, à la suppression de l'ordre des jésuites, au commerce sexuel des confesseurs avec les nonnes, attesté historiquement. Même Tocqueville, adversaire déclaré des aspirations libérales du 18me siècle, dit: „Le clergé prêchait une morale qu'il compromettait par sa conduite", sentence que Buckle fait ressortir comme particulièrement remarquable[1]). Mais ce qui a encore échappé aux Goncourt, c'est la circonstance décisive que les menées dans les couvents ont prêté aux railleries dans des comédies, ainsi que p. ex. „Le Couvent", „La Papesse Jeanne", „Le Dragon et les Bénédictines" de Lanjon[2]) le démontrent. Cela est prouvé, en outre, par l'énorme propagation en France au 18me siècle de la tribadie, que nous examinerons plus tard, et qui trouva précisément dans les couvents de religieuses le terrain le mieux préparé pour déployer son activité. Enfin, une autre preuve nous est donnée par le roman de Diderot „La Religieuse", et par les nombreuses peintures de la corruption dans les couvents de nonnes chez les autres auteurs érotiques du 18me siècle[3]).

Nous pouvons donc ajouter foi à Sade, lorsqu'il nous assure (Juliette I, 1) que, déjà depuis nombre d'années, les plus jolies et les plus impudiques femmes de tout Paris étaient sorties du couvent Panthémont, lorsqu'il fait

---

1) Buckle, ailleurs, p. 229.

2) F. Lotheissen „Contribution à l'Histoire des moeurs en France." Leipsic 1885. P. 135.

3) P. ex. „Les Nonnes galantes" du Marquis d'Argens. La Haye 1740. — „Les délices du cloître ou la nonne éclairée." 1700. — A quel point l'amour d'une femme dévote était recherchée au 18me siècle, les frères Goncourt nous le dépeignent fort clairement, ailleurs. P. 455 et l. s. Comp. finalement encore „Lettres galantes et philosophiques de deux Nonnes, publiées par un apôtre du libertinage." Au Paraclet 1777.

dire à la tribade Zanetti (Juliette VI, 156): „Les églises nous servent de bordels", et lorsqu'il qualifie un instrument de volupté, fort usité parmi les femmes, de „bijou de religieuse" (Juliette III, 56).

En tout cas, dans la contrée voisine, l'Italie, dans les couvents de religieuses l'immoralité s'était accrue au 18me siècle d'une manière démesurée. Gorani, dont l'authenticité devient de plus en plus évidente, nous raconte les orgies dissolues, habituelles dans les couvents napolitains[1]). La découverte des débauches sexuelles des nonnes de Prato (près Florence) a mis au jour un des scandals ecclésiastiques les plus fameux du 18me siècle. De Reumont nous donne là-dessus les renseignements suivants[2]): „A Pistoie comme à Prato, depuis bon nombre d'années, s'étaient introduits des désordres de la pire façon, un mélange de piétisme et d'égarements charnels, mélange qui approchait, en quelque sorte, de la folie et qui depuis longtemps n'était plus un secret pour les supérieurs religieux. A Pistoie l'ordre fut tant soit peu rétabli, mais à Prato, où les nonnes les plus compromises avaient été transférées, à Pâques 1781 le scandal éclata. Averti par l'évêque, le grand duc intervint; il donna l'ordre au chancelier du tribunal criminel de faire une information, il fit enfermer deux des principales coupables d'abord à Prato, ensuite transporter à Florence à l'hôpital de Bonifazio et instruire contre eux un procès réglé. En même temps, il fit défendre à tous les dominicains de communiquer

---

[1]) Joseph Gorani „Mémoires secrets et critiques des cours et des moeurs des principaux états de l'Italie." Paris 1794. t. II, p. 86.

[2]) Alfred de Reumont „Histoire de Toscane depuis la fin de la République florentine." Gotha 1877. tome II, p. 173 et l. s.

avec les couvents de nonnes de leur ordre, et menaça le provincial, en cas de désobéissance, de bannissement général. L'affaire fit un éclat d'autant plus grand, que les nonnes incriminées appartenaient, à des familles considérées, et que le scandal fut effectivement épouvantable. On trouve une description détaillée de toutes les formes variées de l'hideuse impudicité qui régnait entre les dominicaines de Prato et les moines du même ordre, impudicité où le sacré Coeur de Jésus joua un rôle, dans la biographie du noble évêque antipapiste de Prato, Scipione de Ricci (point à confondre avec le général des jésuites Lorenzo Ricci), écrite par Potter[1])

9. La Femme au 18me siècle.

Le 18me siècle est, du moins en France, le siècle de la femme: C'est avec raison que Georges Brandes[2]) présume que les Goncourt, ces adorateurs du naturel feminin d'une si fine sensibilité se sont sentis attirés par l'histoire du 18me siècle, précisément parce que „l'influence des femmes fut alors prédominante". Le livre des Goncourt sur la „Femme au 18me siècle", tout en insistant comme oeuvre de galanterie sur les côtés favorables plutôt que sur les défavorables de son sujet,

[1]) „Vie de Scipion de Ricci" par de Potter, Bruxelles 1825. T. I. Appendice, note 13 jusqu'à note 47. p. 331–500 (interrogatoire détaillé des prévenus). — De même chez A. Gelli „Mémoire de Scipione de Ricci." Florence 1865. T. I, p. 54 et s.

[2]) G. Brandes „Essais" 2 vol. 2ème édit. Leipzic. H. Barsdorf, éditeur. 1897. p. 278.

[3]) E. et J. de Goncourt „La Femme au dix-huitième siècle." Paris 1898. p. 371.

compte parmi les ouvrages les plus attrayants de l'histoire de la civilisation.

La toute puissante influence de la femme a trouvé dans le chapitre: „La domination et l'intelligence de la femme" de ce livre une peinture qui n'a pas été surpassée jusqu'à présent. „L'âme de ce temps, le centre de ce monde, le point d'où tout rayonne, le sommet d'où tout descend, l'image sur laquelle tout se modèle, c'est la femme." Dès le commencement jusqu'à la fin du siècle, le règne de la femme fut le seul visible, le gouvernement de mesdames de Prie, de Mailly, de Chateauroux, de Pompadour, de Dubarry, de Polignac. Dans l'administration de l'Etat, dans la politique, dans la société, la femme régna en souveraine, son influence se fit sentir dans toutes les sphères de la vie. La guerre et la paix furent décidées suivant la volonté d'une femme, non pas pour le salut de la France. Et dans les fameux „salons" du 18me siècle des du Deffand, Necker, Lespinasse, Geoffrin, Grandval, ce sont les femmes qui, en qualité de créatrices de ces institutions, donnèrent le ton aux discussions des questions du jour et des problèmes scientifiques. C'est là que se forma la société cultivée moderne[1]).

Mais la France du 18me siècle nous fournit aussi la preuve que là, où l'influence de la femme se fait trop sentir, les lieus de la famille, de cette base de toute

---

[1]) Charles Frenzel esquisse un tableau remarquable de ces salons („Renaissance et Rococo" Berlin 1876) dans l'article: „La Société parisienne au 18me siècle." p. 298—331. — Comp. aussi E. du Bois-Reymond „Darwin versus Galiani" dans les „Discours" Tome I. Leipsic 1886. p. 211 et l. s. — On peut remarquer distinctement l'influence des salons chez Sade à son goût prononcé pour les discussions philosophiques.

société, tendent à se relâcher, que l'amour prend des formes immorales, et qu'à côté de l'omnipotence de la femme, peut fort bien exister le mépris du sexe féminin, comme cela a été le cas au 18me siecèle.

L'amour au 18me siècle a été purement physique. Il s'était changé en volupté. L'appétit charnel se substitua à la passion et le mari inculqua à sa femme tous les artifices amoureux d'une maîtresse. (Goncourt, a. p. P. 158) La philosophie servit à sanctionner la volupté, elle devint une apologie de l'ignominie. „Entraînée à quelque souper de comédienne fameuse, à la table d'une Quinault, dans les débauches de paroles de Duclos et de Saint-Lambert, au milieu, des paradoxes grisés par le champagne, dans la belle ivresse de l'esprit et de l'éloquence, la femme entendait dire de la pudeur: Belle vertu! qu'on attache sur soi avec des épingles“[1]). D'aisés sophismes embrouillèrent toutes les idées morales de la femme. L'amour purement physique, qui avait été proclamé idéal par le naturalisme et le matérialisme, qui avait été pratiqué par Helvétius et par d'autres avant leur mariage, et glorifié par Buffon dans la fameuse phrase: „Il n'y a de bon dans l'amour que le physique“, se manifesta enfin chez la femme „dans toute sa brutalité“[2]).

Les relations sexuelles poursuivirent des buts essentiellement sensuels, et ceux qui cherchaient à embellir l'amour, se bornèrent à rendre plus savoureux et plus durables les plus grossiers appétits, en y ajoutant de petits obstacles et en y mêlant des ornements, qui participaient plutôt de l'esprit que du coeur. Le terme „galanterie“

---

[1]) „Mémoires de Mme d'Epinay“ tome I, cit. d'après E. et J. de Goncourt. ailleurs p. 159.

[2]) E. et J. de Goncourt. p. 175.

acquit une tout autre signification. Cela voulais dire conduite immorale, qui ne se distinguait des excès des filles de joie que par l'observation de certaines formes, devant servir à augmenter le plaisir et à conserver un semblant d'égards pour le public. L',,Art d'aimer" de Bernard, singerie ridicule d'après Ovide, prêchait des manières conventionnelles au milieu du libertinage le plus complet. Les „Amours platoniques", les ,,Intérêts ou Liaisons de Société", les ,,Commerces d'habitude" de cette époque n'étaient guère mieux. L'abbé Galiani se prononce là-dessus: ,,Les femmes de ce temps n'aiment pas avec le coeur, elles aiment avec la tête."[1]). L'amour est un ,,libertinage de la pensée". On réalisait dans l'amour les songes impurs d'une imagination excitée artificiellement, les tentations de la corruption mentale, les plus extravagantes fantaisies d'une volupté insatiable. L'amour devint un jeu émouvant, où l'on mit à contribution tout ce qu'il y a de plus raffiné en fait de luxure mentale, afin d'accroître la jouissance[2]).

On se préparait à ces plaisirs au moyen de la conversation la plus cynique. Sade ne cesse de répéter dans ses romans, à quel point les plaisirs de l'amour s'accroissent en raison d'une conversation lascive, moyennant l'énonciation d'expressions grossières et crues. Il avait tiré cette expérience de la réalité. Mercier[3]) raconte que la grande

---

[1]) E. et J. de Goncourt. p. 181.

[2]) Casanova raconte dans ses „Mémoires" qu'un certain Blondel faisait habiter à sa **propre femme** non pas son domicile à lui, mais une „petite maison" séparée, afin qu'elle lui parût être sa maîtresse et que le commerce intime avec elle lui procurât de cette manière plus de jouissance. (Jacques Casanova de Seingalt „Mémoires".

[3]) L. S. Mercier, „Tableau de Paris." Hambourg 1781. T. II. 9. 6—7.

quantité des filles publiques avaient donné aux jeunes gens un parler très sans gêne, dont ils faisaient aussi usage vis-à-vis des femmes les plus respectables, en sorte que dans ce siècle si courtois on était „grossier en amour". La conversation avec les femmes les plus respectées aurait, selon lui, rarement dénoté un sentiment délicat, mais, au contraire, elle aurait été riche en plaisanteries de mauvais goût, en phrases à double entente et en histoires scandaleuses. „Des saillies infectes et impertinentes, qui dédaignaient même l'épice de l'équivoque; des attitudes et des gestes, qui évoquaient les idées les plus dégoûtantes, et en général un ton d'intimité manifeste, qui permettait de deviner une intimité plus secrète, s'étant réalisée tantôt ou devant se réaliser immédiatement", tels étaient les stimulants de l'amour de cette époque.[1])

De là, il s'ensuivit une impudence inouïe chez le sexe féminin. A 30 ans la femme avait perdu le dernier reste de pudeur. Il ne lui resta plus qu'une „certaine élégance dans l'indécence", le charme de la volupté. La femme contracta toutes les habitudes du roué masculin, son plus grand bonheur était, de „jouir de la perte de sa réputation."[2]) Ainsi les femmes dans les romans de Sade se réjouissent et jubilent de ce qu'elles sont des filles de joie, de ce que tout le monde a droit sur elles et qu'elles-mêmes ont droit au nom honorifique de putain! Même un coeur pur, une âme délicate comme celle de madame Roland n'a aucune conscience du sentiment de retenue. Dans ses „Mémoires", elle décrit minutieusement sa personne et sa conformation physique; elle dépeint sa

---

[1]) Fréd. Guill. Basile Ramdohr, „Venus Uranie." Leipsic 1798. T. III partie 2 P. 288.

[2]) E. et J. de Goncourt, a. p. P. 173.

gorge, ses hanches, ses jambes avec autant de sang-froid que s'il ne s'agissait pour elle que de faire la critique d'une statue de marbre[1]). Qu'y a-t-il d'étonnant que p. ex. la Juliette de Sade (Juliette IV, 103) décrive ses propres appas avec un cynisme excessif?

Des dames nobles poussèrent l'impudence à tel point que, pareilles aux roués, elles louèrent des „petites maisons" comme celles de ces derniers, afin d'y „loger leur plaisir", ainsi que s'expriment les Goncourt. Il arriva même que des dames de l'aristocratie poursuivirent leurs plaisirs dans des maisons publiques. Rétif de la Bretonne prétend avoir rencontré la comtesse d'Egmont, se prostituant dans une maison publique[2]). En revanche, il n'était pas rare que des filles de joie entraient par alliance dans des cercles distingués, comme nous lisons dans les „Contemporaines"[3])

Nous n'aurions qu'à citer encore un autre exemple: la Du Barry! Fille d'un petit employé au bureau des contributions, elle fut d'abord modiste à Paris, et entra ensuite dans la maison publique de madame Gourdan, dont il sera encore question plus tard. Là, dans le bordel, elle fit connaissance du comte Jean Du Barry, dont elle épousa le frère, lorsqu'elle avança en grade comme maîtresse de Louis XV. Quoi de merveilleux; que la haute aristocratie ait imité à l'envie un pareil exemple, et organisé une vraie chasse aux „beautés popu-

---

[1]) F. Lotheissen, „La Litterature et la Société françaises pendant la Révolution 1789—94." Vienne 1872. P. 56.

[2]) Rétif de la Bretonne, „La fille entretenue et vertueuse ou les progrès de la vertu." Paris 1774. P. 175 et l. s.

[3]) Rétif de la Bretonne, „Les Contemporaines." Berlin 1781. Tome VI, p. 9—10.

laires"? Ainsi se forma un terme à la mode nouveau, le mot „s'encanailler".[1])

De cette manière, à mesure qu'on s'approchait de l'époque révolutionnaire, la corruption des moeurs envahit aussi les femmes du peuple. Elle fut préparée et entretenue par les fameuses „convulsions", ces étranges hystéries épidemiques, qui régnèrent pendant presque 40 ans (de 1727 à 1762), principalement dans les basses classes de la société. Elles avaient pour centre le cimetière de St. Médard avec le lieu de sepulture de l'abbé Paris, jadis si renommé par son ascétisme. „De tous les quartiers de la ville la foule se dirigeait vers le cimetière de St. Médard, pour prendre part aux contorsions et aux extases. Le cimetière entier et les rues environnantes étaient remplis d'une foule serrée: de jeunes filles, de femmes, de malades de tout âge, qui convulsionnaient ensemble à qui mieux mieux."[2]) Des femmes, couchées de leur long, invitaient les spectateurs de frapper sur leur ventre, et elles ne se calmaient pas avant qu'un fardeau de 10 à 12 hommes ne se fut amoncelé sur elles, sans aucun ménagement. Des danses d'un caractère passionné, comme le fameux „saut de carpe", exécuté par l'abbé Bécherand donnèrent bientôt à ces „convulsions" une teinte érotique. Dulaure a décrit le rôle que joua la volupté en fin de compte, dans cette remarquable forme d'hystérie, et comment ces convulsions ne contribuèrent pas peu à répandre une licence sexuelle effrénée.[3]) On pouvait reconnaître l'élément érotique dans

[1]) Cénac Moncaut, „Histoire de l'amour dans les temps modernes." Paris 1863. P. 398.

[2]) W. de Bechterew, „La Suggestion et son importance sociale." Leipsic 1899. P. 29—30.

[3]) J. A. Dulaure, „Histoire physique, civile et morale de Paris." Paris 1821. Tome V, p. 145—47.

ces convulsions, à ce que les jeunes filles, pendant leurs accès, „ne demandaient jamais des femmes pour les secourir. Les secouristes étaient tous des hommes jeunes et vigoureux.“ De plus elles s'habillaient fort indécemment, manifestaient toujours le penchant pour une nudité adamique, choisissaient des attitudes lascives et jetaient des regards de convoitise aux jeunes gens qui accouraient à leur secours. Quelques unes criaient même à tue-tête: Da liberos, alioquin moriar! De cette façon la luxure et les débauches ne se firent pas attendre et comme les femmes avaient, dans leur orgasme, invité les hommes à se servir de „leurs seins, de leurs ventre et de leurs jambes pour se promener dessus“, et à „lutter“ avec elles, les „nombreux accouchements“ de femmes convulsionnaires pouvaient s'expliquer de la manière la plus naturelle.

L'hystérie („vapeurs“) était excessivement répandue au 18me siècle parmi les femmes françaises, ainsi que nous le montre le livre de madame Abricossoff.[3]) Sauvages pensait non sans raison que les causes principales de cette hystérie étaient l'amour excessif de soi-même, la vie amollisante et voluptueuse des dames de ce temps.[1]) Aussi „l'hystérie lubrique“ faisait éclore de singulières excentricités.

Les femmes ont créé au 18me siècle ce que les temps modernes ont nommé dans un sens plus restreint „sadisme“, expression que nous définirons plus tard dans un sens beaucoup plus étendu. La „méchanceté“ et les „noirceurs“, c'est à dire, des tours perfides sont à la mode en amour, la „scélératesse“ devient un élément

---

[1]) Abricossoff, ailleurs, p. 73—74.

essentiel des jouissances de l'amour.[1]) „La corruption devient un art égal en cruautés, en manques de foi, en trahisons, à l'art des tyrannies. Le machiavélisme entre dans la galanterie, il la domine et la gouverne.“ Peu avant la révolution, après „les petits maîtres“ de l'amour se montrent les „grands maîtres“ de la perversité, les défenseurs sans coeur de l'immoralité théorique et pratique. Des hommes denués de scrupules, d'effrontés hypocrites, qui mettent toutes les occasions à profit pour exécuter leurs forfaits, qui délibèrent de sang froid quelles „horreurs“ ils pourraient commettre, qui ne reculent devant rien et qui ne séduisent que pour pervertir. Les types des personnages de Sade ont vécu! Cela est hors de doute. Et ils ont trouvé pour accomplir leurs scélératesses parmi les femmes dégénérées des complices, pires encore qu'ils n'étaient eux-même. „La rouerie s'éleva, dans quelques femmes rares et abominables, à un degré presque satanique.“[2]) Ces monstres martyrisaient la femme honnête, dont la vertu leur répugnait, ils se faisaient débarrasser par l'assassinat, avec une joie maligne, des objets de leur haîne, mais aussi de ceux de leur amour. Ils personnifiaient la volupté de la scélératesse, le „libertinage des passions méchantes.“ [3])

Que l'on ne croie pas, disent les frères Goncourt, qui d'ordinaire peignent en beau, que ces types soient des créations de l'imagination. Ce sont des hommes véritables, qui donnent l'emprunte à cette société, des hommes, dont l'existence est attestée par un grand nombre de personnes. Les Goncourt nomment le duc de

---

1) E. et J. de Goncourt, ailleurs, p. 194.
2) E. et J. de Goncourt a. p. 196.
3) E. et J. de Goncourt. P. 198.

Choiseul, le marquis de Louvois, le comte de Frise, torturant sa maîtresse, madame de Blot, comme de pareils hommes-démons voluptueux. Et une grande dame de Grenoble, la marquise L. T. D. P. M. était le pendant féminin de ces héros, peut-être un modèle de la Juliette de Sade.[2]) Le règne de la terreur dans la sphère de l'amour avait précédé le régime de la terreur de la grande révolution, bien avant que Sade, enivré du sang, coulant à flots sur la guillotine, eût peint dans les documents les plus curieux ce à quoi cette époque sanguinaire n'était point étrangère: la Terreur dans l'Amour! Et quand furent célébrées, pendant la terreur, sous la direction de Chaumette, les „orgies théosophiques de la volupté", quand furent adorées, d'une manière fort mondaine, les „déesses de la raison": la Maillard, la Moncore, l'Aubry; alors, soudain, parurent aussi les „tricoteuses de Robespierre", les „flagelleuses" et les effroyables „furies de la guillotine."

Les femmes, alors, se changent en hiènes,
Se font un jeu de la terreur
Elles déchirent de leurs dents de panthère
Le coeur de l'ennemi, encore palpitant.

Ainsi caractérise à ne pas s'y tromper le grand poète Schiller ces créatures dégénérées, ces furies d'enfer, trempées dans le sang, telles qu'elles sont peintes aussi dans un recueil de poésies du temps. „La République ou le livre de sang", où l'on peut lire:

---

[2]) E. et J. de Goncourt. P. 199. — Une partie de „Justine" se passe à Grenoble.

De ces effrayantes femelles
Les intarissables mamelles
Comme de publiques gamelles,
Offrent à boire à tout passant;
Et la liqueur qui toujours coule,
Et dont l'abominable foule
Avec avidité se saoule,
Ce n'est pas du lait, mais du sang.[1])

Nous avons vu comment au 18me siècle les femmes s'évertuaient en France pour se transformer, partiellement du moins, en hommes, comment elles exercèrent dans la politique, dans l'amour et dans les sciences la plus grande influence, comment, tout en n'étant point reconnue de jure, l'émancipation de la femme se faisait valoir de facto. Et cependant, jamais dédain de la femme ne fut si prononcé que dans ce même siècle. A quoi pouvaient servir toutes les spirituelles saillies, toutes les aspirations scientifiques de la femme, qui poussaient p. ex. la jeune comtesse de Crigny à prendre part aux sections,[2]) quand, par cela-même, la vie de famille était visiblement détruite; quand le point de mire de l'activité féminine tombait en dehors du propre domicile. Nous craignons presque d'avoir dans la France du 18me siècle un miroir d'un proche avenir, et ce serait une tâche méritoire, d'examiner les conditions dont dépend la vraie estime de la femme, et si vraiment la prétendue émancipation de la femme assurera à jamais la dignité de cette dernière.

---

[1]) Comp. le chapitre „Les Furies de la Guillotine“ chez E. Lairtullier, „Les femmes célèbres de 1789 à 1795.“ Paris 1840. T. II. P. 199—207.

[2]) Lady Blennerhassett, „Madame de Staël.“ Berlin 1887, T. I. P. 68

Les quatres penseurs les plus distingués que la France du 18me siècle ait produits: Montesquieu, Rousseau, Voltaire et Diderot ont prêché le mépris de la femme. Qu'on se rappelle les sarcasmes amers de Voltaire à l'adresse de sa fidèle amie, madame Du Chatelet. La femme, suivant Rousseau, n'est créée que pour le plaisir de l'homme. Suivant Montesquieu, l'homme possède la force et la raison, la femme n'a que le charme; et Diderot voyait dans la femme uniquement une source de plaisirs sensuels. „Ainsi la femme est, selon Diderot, une courtisane, selon Montesquieu, un enfant agréable, selon Rousseau un objet de plaisir pour l'homme, selon Voltaire rien.“[1]) Quand dans la révolution Condorcet et Siéyès se déclarèrent pour l'émancipation domestique et politique de la femme, leurs protestations furent étouffées par les voix puissantes des trois grands continuateurs du 18me siècle, Mirabeau, Danton et Robespierre. Et quant à Napoléon I, il n'y avait qu'une chose au monde pour lui, qui ne fût pas française: c'est de laisser faire à une femme, ce qui lui plaît. Un des premiers connaisseurs de la femme du 18me siècle, Rétif de la Bretonne énonce souvent son mépris de la femme en termes énergiques. La cause de ce mépris est facile à comprendre. Le mariage est, ainsi que Westermark l'a démontré avec une parfaite évidence dans son ouvrage classique, l'institution à laquelle l'humanité doit son perfectionnement moral, une institution morale dans le sens absolu du mot. Dans le mariage, la femme est l'égale de l'homme, parce qu'elle le complète. En dehors du mariage, la femme n'est

[1]) E. Legouvé, „Histoire morale des femmes.“ Paris 1864. P. 4.

pas capable de remplacer l'homme, elle doit donc compter aussitôt pour un être inférieur. Partant, une émancipation complète échouera en vue des différences incontestables entre la nature de l'homme et celle de la femme. Compromettre l'existence du mariage, cela signifie affaiblir l'estime morale, accordée à la femme par l'homme. Se prononcer de la sorte, cela fait l'effet encore d'une opinion d'épicier actuellement, mais cela sautera aux yeux, lorsque l'émancipation sera réalisée.

10. La Littérature.

La littérature française du 18me siècle peut être considérée, comme étant sous le signe de la pornographie. A nulle époque de l'histoire du monde, pas même sous les Césars, on ne fit aussi systématiquement des belles-lettres l'agent de la volupté que sous l'ancien régime. La représentation des plaisirs sexuels est, il est vrai, ancienne dans la littérature française, ainsi que nous le prouvent de nombreux fabliaux du moyen âge; mais ce n'est qu'au 18me siècle qu'on commença à avoir recours, au lieu de la saine et rude nature et de la naïveté de ces productions plus anciennes de la littérature grivoise, à des peintures sensuelles, dont le raffinement intentionnel servit de stimulant vénéneux à une

---

[1]) L'exemple le plus incroyable du mépris de la femme, nous le trouvons enregistré chez Buckle. a. p. I P. 219—220, où nous lisons que l'actrice Chantilly, qui venait de se marier avec le poète Favart, fut forcée par le gouvernement français de devenir en même temps la maîtresse du maréchal Maurice de Saxe.

société exténuée.[1]) Le 18me siècle a produit la plus grande partie de la littérature pornographique, existant actuellement; par rapport au nombre des ouvrages érotiques assurément davantage que tous les autres siècles précédents, pris ensemble. La part du lion dans cette production d'ouvrages pornographiques appartient au temps de 1770 jusqu'à 1800, époque que le spirituel Aubertin a surnommé période de l'absence complète de talents, période de la race intermédiaire, pendant laquelle une médiocrité triviale donna le ton et ne sut charmer le public que par un coloris érotique repoussant.[2]) Ces livres font du culte de la chair leur principal thème. Ils ne connaissent rien de plus élevé que des formes voluptueuses et que les diverses variétés des plaisirs sensuels. Le bordel est un paradis et la fille publique plus respectable que la plus fidèle épouse. „Et en effet quelle époque s'est jamais plus souillé de livres obscènes que ce grand siècle, s'écrit Jules Janin[3]), dans lequel les plus grands hommes littéraires, Voltaire, Jean-Jacques Rousseau, Diderot, Montesquieu sacrifiaient au goût du jour." Peu de temps avant et pendant la révolution, la littérature pornographique sembla avoir supplanté toutes les productions intellectuelles d'un caractère plus noble. Les librairies étaient devenues des bibliothèques pornographiques. En 1796 Mercier raconte:[4]) „On n'étale plus que des livres obscènes dont les titres et les estampes repoussent également

---

[1]) Jean Scherr „Histoire littéraire universelle" Stuttgard 1887. Tome I. P. 267.

[2]) Charles Aubertin. „L'esprit public au XVIII e siècle" Paris 1873 p. 481.

[3]) Janin, „Le marquis de Sade" Revue de Paris 1834 Tome XI, p. 333.

[4]) „Le Nouveau Paris" par Mercier t. III p. 168—170.

la pudeur et le bon goût: l'on vend ces monstruosités partout sur des mannes, le long des ponts, à la porte des spectacles, sur les boulevards. Le poison n'est pas cher; 10 sols le volume. Toutes les productions du libertinage, et les plus licencieuses, renchérissent les unes sur les autres, et ont attaqué sans frein et sans crainte l'honnêteté publique. On diroit que ces vendeurs de brochures sont des marchands privilégiés d'ordures: tout titre qui n'est point infame, semble être exclu de leur montre. La jeunesse y puise, sans obstacle comme sans scrupule, les élémens de tous les vices."

Mais le principal lieu où on les vendait, c'était le fameux Palais Royal, dont il sera question en détail plus tard. Ce centre de tous les plaisirs sensuels était aussi le marché principal des écrits obscènes, qui inondaient le monde fashionable parisien d'un déluge d'excitations voluptueuses. Ces livres infâmes pénétraient même jusque sur les toilettes des dames[1]), circonstance qui fit raconter à Bérard une anecdote intéressante, laissant deviner l'énorme propagation des écrits du marquis de Sade: „Je me souviens qu'une femme respectable par sa conduite et par son âge, me priant de lui procurer quelques ouvrages pour emporter à la campagne et les faire lire à ses enfants, avait compris sur la liste: Justine ou les malheurs de la vertu, que d'après son titre elle supposait un ouvrage de morale et d'éducation."[2]) Cela ne nous étonne pas que de semblables écrits se soient trouvés en grande quantité dans les bordels; il en sera de même aujourd'hui. Parent-Duchatelet apprit

---

[1]) Paul Lacroix, ailleurs. P. 506.
[2]) P. Fraxi „Index librorum prohibitorum." Londres 1877. P. XXIX.

par Peuchet, ancien archiviste de la préfecture de police, que Napoléon I ordonna vers la fin du consulat, de saisir tous les livres de cette sorte qui se trouvaient en possession des filles de joie, et de les anéantir. Un seul exemplaire de chaque livre fut déposé dans la bibliothèque nationale. Cette déclaration de Peuchet est fondée, selon Parent-Duchatelet, à qui le bibliothécaire Van-Praët présenta le catalogue des livres et montra ces livres-mêmes, enfouis dans un coin du rez-de-chaussée de la bibliothèque nationale.[1])

Il est donc souvent question de livres obscènes dans les oeuvres de Sade. Le passage le plus intéressant est celui dans le 3me tome de Juliette (P. 96 et l. s.) ou celle-ci et Clairwil furettent dans le logis du carme Claude, et découvrent, outre „de bon vin et de douillets sofas,“ une bibliothèque pornographique choisie. Juliette dit à propos de cela: „On n'a pas idée, de ce que nous trouvâmes d'estampes et de livres obscènes.“ D'abord, elles aperçurent „Le Portier des Chartreux,“ „production plus polissonne que libertine et qui néanmoins, donna, dit-on au lit de la mort, des repentirs à son auteur.“ — Le second fut „L'Académie des Dames,“ ouvrage dont le plan est bon, mais l'exécution mauvaise. — Le troisième fut „L'Education de Laure,“ misérable bousillage, qui contient, selon Juliette, beaucoup trop peu de volupté, de meurtres et de „goûts cruels.“ Enfin, „Thérèse philosophe,“ „ouvrage charmant du marquis d'Argens“, avec illustrations de Caylus, le seul des quatre, réunissant la volupté avec l'impiété. Juliette et Clairwil trouvèrent en

---

[1]) A. J. B. Parent-Duchatelet „De la prostitution dans la ville de Paris.“

outre chez le moine quantité de „ces misérables petites brochures faites dans les cafés ou dans les bordels", parmi lesquelles figurent aussi les oeuvres de Mirabeau „qui n'est rien et ne sera pourtant rien toute sa vie."

La Delbène, également, a dans sa bibliothèque une nombreuse collection de livres pornographiques. Elle veut prêter ces ouvrages à Juliette, afin qu'elle les lise pendant la messe, et se console ainsi de l'obligation d'être témoin de cette „abominable sacrifice."

Sade a même nommé ses propres ouvrages, comme modèles de littérature obscène. Un abbé lit dans la „salle d'exécutions" de l'archevêque de Grenoble la „Philosophie dans le Boudoir" (Justine IV, 263).

Pour orienter nos lecteurs, nous donnerons un fort court résumé des oeuvres érotiques les plus importantes du 18me siècle. Grâce aux grands ouvrages bibliographiques de Gay[1]) et de Cohen[2]) nous possédons une connaissance étendue de cette prodigieuse littérature pornographique, dont nous ne voulons mentionner que les exemples les plus caractéristiques.

Pierre Joseph Bernard (1708—1775), surnommé par Voltaire „Gentil Bernard", fut l'Ovide du 18me siécle. „L'art d'aimer,"[3]) poème en trois chants, imitation grossière de „l'Ars amandi" d'Ovide parut en 1761; cette oeuvre produisit une grande sensation et ne manqua pas de trouver sa place sur la toilette de chaque dame. Poèmes „où les rimes s'accouplent avec un ruban rose, et

[1]) Comte d'J*** (J. Gay) „Bibliographie des ouvrages relatifs à l'Amour etc." 3. éd. Turin 1871. 6 vols.

[2]) Henry Cohen, „Guide de l'amateur de livres à figures et à Vignettes du XVIII siècle" 3 éd. Paris 1876.

[3]) „Oeuvres de Gentil-Bernard." Paris 1834. tome I. P. 25—88.

où la pensée n'est plus qu'un roucoulement."[1]) Mais ce roucoulement était bien voluptueux, et la clarté du langage pouvait se faire voir auprès d'Ovide. Bernard donna dans son poème un cours complet de l'amour sensuel le plus raffiné, où il recommanda aussi la lecture des auteurs lascifs.[2])

Crébillon fils (Claude Prosper Jolyot de Crébillon 1707—1777) peut être considéré comme le créateur véritable de la littérature lascive du 18me siècle. Ses ouvrages se caractérisent par l'élégance de son cynisme, la politesse de son libertinage."[3]) Son livre le plus fameux c'est „Le Sopha," dont le titre à lui seul indique le contenu.[4]) „L'Ecumoire" (Paris 1735), „Les amours de Zéo Kinizal, roi de Cofirons" (Amsterdam 1746) où sont décrites les aventures amoureuses de Louis XV, sont du même genre. Citons encore „La nuit et le moment" (Amsterdam 1755), „Ah! quel conte" (Paris 1751) „Les égarements du coeur et de l'esprit" (Bruxelles 1796) etc. On remarque déjà dans les romans de Crébillon la tendance d'embellir et de sanctionner la sensualité la plus vulgaire, en la revêtant d'un manteau philosophique.

Jéan François Marmontel (1723—1799) a créé dans ses „Incas" le type du roman anticlérical du 18me siècle; ce livre a eu une influence évidente sur les des-

---

[1]) E. et J. de Goncourt, „La femme etc." P. 154.

[2]) L'Amour a ses auteurs — Agens secrets, dont l'atteinte est certaine. P. 51.

[3]) E. et J. de Goncort, ailleurs: P. 201. Sade cite les romans de Crébillon: „Le sopha", „Tanzai," „Les égarements du coeur", comme romans „qui flattaient le vice et s'éloignaient de la vertu", dans „L'Idée sur les Romans" éd. O. Uzanne, Paris 1878. P. 23.

[4]) „Le sopha, conte moral" (!) A la Haye 1742. — Imité dans „Le canapé couleur de feu." Londres 1745.

criptions ultérieures du clergé dans les romans érotiques, parus plus tard.[1])

„La Thérèse philosophe“[2]) mentionnée par Juliette chez Sade, peint en se référant au cas Girard (Dirrag) et Cadière (Eradicée) les debauches sexuelles des jésuites. Ainsi que nous l'avons vu, Sade attribue ce roman au marquis d'Argens, et les dessins au comte Caylus, opinion partagée aussi par Gay. Cependant, il est plus probable que c'est le commissaire de la guerre de Montigni (nommé Lucas-Montigni) qui en est l'auteur, selon des découvertes plus récentes, dont la priorité appartient à l'abbé Sephe et à Barbier. Au lieu de Caylus, ce serait Antoine Pesne, célèbre peintre de la cour de Frédéric le Grand, qui aurait dessiné ces figures obscènes.[3])

André Robert Andréa de Nerciat (1739—1800) fut deux années de suite (1780—1782) bibliothécaire à Cassel, et devint plus tard (dès 1788) le confident de la reine Caroline de Naples. Il écrivit le livre mal famé „Félicia ou mes Fredaines“ (Paris 1778, 2 vols.) et comme suite de cet ouvrage „Monrose ou le libertin par fatalité“ (Paris, an V) et a.

La circonstance que les esprits les plus distingués du siècle ne dédaignèrent point d'acquérir cette gloire à bon marché, prouve d'une manière frappante que la pornographie était à la mode et de bon ton à cette époque.

---

[1]) „Les Incas.“ Paris 1767. Sade fait mention de Marmontel dans „Idée sur les Romans etc.“ P. 24—25.

[2]) „Thérèse philosophe ou mémoires pour servir à l'histoire de M. Dirrag et de Mlle. Eradicée“ à la Haye (1748).

[3]) Henri Cohen ailleurs P. 477. Caylus a écrit du reste un grand nombre de romans lascifs, ce qui à cette époque ne pouvait nuire à sa réputation justement méritée d'archéologue.

Nous avons déjà nommé le célèbre archéologue Caylus Mais même des esprits hors ligne, comme Mirabeau et Diderot, n'ont pas craint de compromettre leur réputation littéraire, en publiant des récits pornographiques. Mirabeau, notamment, est assez souvent nommé par Sade, et il n'est pas douteux que „L'Education de Laure" a été le modèle de „La Philosophie dans le Boudoir," comme l'a déjà reconnu Eulenburg[1]). Dans „Ma conversion" (Londres 1783) Mirabeau a décrit les aventures d'un prostitué masculin, qui se fait payer pour ses services par des dames nobles, des nonnes etc. „L'Erotica Biblion" (Rome 1783) est un troisième livre cynique de Mirabeau.

Dans „Jacques le Fataliste" (Paris 1746) de Denis Diderot, on rencontre des histoires lubriques, qui placent Diderot „bien au dessous de Crébillon".[2]) Dans le célèbre roman „La Religieuse",[3]) Diderot nous donne une description de la vie monastique, dans laquelle sont dépeints des débauches tribadiques et d'autres vices. „Les Bijoux indiscrets" (Paris 1748) ont également un sujet érotique. Particulièrement la prédilection de Diderot pour des affirmations paradoxales, telles qu'on en rencontre aussi chez Sade, a peut-être eu une influence sur ce dernier dans le domaine de la vie sexuelle.

Choderlos de Laclos fut selon Nodier le „Pétrone d'une époque, moins littéraire et plus pervertie que celle du véritable Pétrone". Ses „Liaisons dange-

---

[1]) A. Eulenburg, „Le Marquis de Sade" dans „L'Avenir" Tome VII. 1899, Nr. 26, P. 507.

[2]) Charles Frenzel „Diderot" dans „Renaissance et Rococo" Berlin 1876, P. 284.

[3]) „La Religieuse" Paris 1796; Le modèle de l'abbesse-tribade dans ce roman de Diderot est, à ce qu'on prétend, une fille du régent (H. Ellis et J. A. Symonds „L'Instinct sexuel contraire" Leipsic 1896, P. 185.

reuses",[1]) si renommées, dépeignent la corruption de l'aristocratie, que l'auteur avait appris à connaître de propre vue, en qualité d'ami du fameux Philippe Egalité. Charles Nodier raconte dans une notice intéressante „au sujet de quelques ouvrages satiriques et de leur clef", qu'on lui avait montré pendant sa jeunesse dans divers chefs-lieux de province plusieurs „héros impurs et vicieux de ce Satyricon de garnison". Suivant lui, ces Liaisons dangereuses méritent le même sort (le mépris) que les hideuses obscénités d'un imitateur du sieur Laclos, du marquis de Sade.

J. B. Louvet de Couvray a dépeint le type du „chevalier" dans son „Faublas",[3]) livre moins cynique, mais décrivant aussi l'habitude du vice chez la noblesse. Dans les nombreuses aventures amoureuses de Faublas, l'effémination du héros, empruntée à la réalité (le chevalier d'Eon) joue un rôle qui trouve aussi son emploi chez Sade à la fin de „Juliette", ou Noirceuil, déguisé en femme, épouse un homme.

Restif (Rétif) de la Bretonne, auteur d'une productivité prodigieuse, est, à côté du marquis de Sade, le plus fameux écrivain érotique de l'époque révolutionnaire. Paul Lacroix a consacré à cet homme remarquable un ouvrage, pouvant passer pour modèle et chef-d'oeuvre de bibliographie moderne, que chaque bibliophile relira

[1]) Choderlos de Laclos „Les Liaisons dangereuses" Paris 1782, 2 tomes.

[2]) „Les crimes de l'amour. Précédé d'un avant-propos etc". Bruxelles 1881, P. 158. Selon Villiers la „Justine" fut même attribuée par quelques auteurs à Laclos, comme nous le verrons plus tard.

[3]) „Les amours du Chevalier de Faublas" 3e ed. An VI de la République.

toujours avec un nouveau plaisir.[1]) Nous aurons à apprécier Rétif de la Bretonne comme un des premiers auteurs au dessus de Sade. A présent il ne nous intéresse que comme auteur contemporain de Sade, dont l'influence n'a sûrement pas été nulle sur ce dernier. C'est apparemment Rétif dont Sade donne une appréciation fort défavorable dans un passage de son traité du roman. Le voici: „R. . .* inonde le public, il lui faut une presse au chevet de son lit; heureusement que celle-là toute seule, gémira de ses terribles productions; un style bas et rampant, des aventures dégoûtantes, toujours puisées dans la plus mauvaise compagnie; nul autre mérite enfin, que celui d'une prolixité . . . dont les seuls marchands de poivre le remercieront".[2]) Ne pourrait-on pas voir dans cet arrêt de Sade une certaine envie, causée par la concurrence? Nous verrons plus tard que Rétif n'avait pas meilleure opinion sur le compte de Sade. L'illustre marquis s'estimait aussi bien au dessus de Rétif, sorti de la condition la plus basse.

Rétif de la Bretonne (1734—1806) a, en effet, tout en n'oubliant aucunement la noblesse, représenté aussi, et cela en première ligne, la corruption des moeurs parmi les classes inférieures[3]) de la population, et, de ce côté-ci, il complète en quelque sorte les ouvrages du marquis de Sade, avec lequel il a, du reste, beaucoup d'affinité. Eulenburg fait là-dessus les remarques intéressantes suivantes:[4]) „Rétif de la Bretonne, ce

[1]) „Bibliographie et Jconographie de tous les ouvrages de Rétif de la Bretonne" par P. L. Jacob, Bibliophile, Paris 1875.

[2]) de Sade „Idée sur les Romans" publiée par Octave Uzanne Paris 1878, P. 31.

[3]) Le comte de Tilly le nomme dans ses „Mémoires (II, 430) le „Teniers des Romans".

[4]) A. Eulenburg, ailleurs, p. 512.

Rousseau du ruisseau, est infiniment plus proche d'un de Sade que Rousseau, individualité grandiose et puissante après tout. Aussi Dessoir porte sur lui le jugement: „Il fut torturé par la sensualité la plus aiguë et poussé à une espèce d'exhibitionisme par l'idolâtrie de son propre moi. Aussi a-t-il su comme nul autre analyser la formation, la nature et la puissance de l'amour sexuel et vouer à son moi un culte véritablement raffiné". Nous avons en germe le même de Sade littéraire, seulement plus débile, plus passif, pour ainsi dire, moins sanguinaire. Si Rétif eut été d'un naturel plus actif, plus impulsif, moins contemplatif, si, pauvre fils de paysan, il eut eu à sa disposition, dès sa jeunesse, les moyens matériels et l'atmosphère du „célèbre" marquis, peut-être serait-il devenu un second de Sade, qui aurait surpassé l'autre comme écrivain, en talent et, en tout cas, quant à la délicatesse de la peinture. Ce n'est pas à tort que la louange de cette excessive sensibilité, quelquefois délicieuse, quelquefois cuisante, affreuse, déchirante retentit chez Rétif sur tous les tons. Nous ajoutons encore à la caractéristique de cet étrange auteur, qu'il fut amateur passionné des femmes et que, ne se contentant pas de ses nombreuses maîtresses, il poursuivait dans les rues toutes les jolies filles, et ne se lassait pas qu'il n'eut fait leur connaissance. Ensuite il était d'une extrême malpropreté. Il raconte fort naïvement dans ses „Contemporaines": „Depuis 1773, jusqu'à ce jour, 6 décembre 1796, je n'ai pas acheté d'habits. Je manque de chemises. Une vieille redingote bleue, aînée de mes habits, me couvre journellement."[1]) Cet habit était déchiré et couvert de taches. Avec cela, Rétif prise beaucoup la propreté chez — les femmes. Il ne se lasse pas de répéter, il donne dans son „Pornographe" des

prescriptions minutieuses à ce sujet, et constate avec satisfaction la grande propagation de cette vertu parmi les prostituées parisiennes [1]).

Ce qui est significatif pour sa manière de composer, c'est qu'il utilisait, outre sa propre infatigable observation, aussi celle des autres. C'est ainsi que le comte Alexandre de Tilly raconte dans ses mémoires [2]) que Rétif de la Bretonne vint une fois le voir et le prier de lui raconter ses aventures érotiques, qu'il avait l'intention de rédiger dans un ouvrage. Signalons ensuite comme fort importantes les relations de Rétif avec Mathieu François Pidanzat de Mairobert (1727—1779), célèbre auteur de „L'Espion anglais" et collectionneur de matériaux pour la composition des „Mémoires secrets de Bachaumont." Cet auteur fit non seulement imprimer certains ouvrages dans l'imprimerie secrète de Rétif, mais il fut même collaborateur de ce dernier. C'est à lui qu'appartient le précieux traité des 16 classes de prostituées et des souteneurs dans le „Pornographe" de Rétif. Pidanzat de Mairoberta de même fourni de nombreuses notices pour les „Contemporaines" „le Hibou" et la „Malédiction paternelle." [3])

L'ouvrage le plus important de Rétif est sans contredit „Les Nuits de Paris", [4]) source inépuisable pour la connaissance des moeurs de l'époque révolutionnaire, un livre unique, qui représente„ la physionomie morale de

---

[1]) P. L. Jacob, Bibliophile ailleurs. P. 54 et 56.

[2]) „Mémoires du comte Alexandre de Tilly." trad. du français. Berlin 1826. Tome II, p. 426—430.

[3]) P. L. Jacob Bibliophile, ailleurs. P. 33, 103, 161, 180, 441.

[4]) „Les Nuits de Paris" ou le Spectateur nocturne". A Londres, Et se trouve à Paris 1788—1794, 16 parties en 8 tomes (avec 18 gravures).

Paris" vers la fin du 18me siècle, vrai „tableau nocturne de Paris", dont la composition a exigé un travail de 20 ans.

„Chaque matin", dit Rétif, j'écrivais ce que j'avais vu la veille". Lacroix donne une analyse détaillée des riches matériaux, renfermés dans ce „spectateur nocturne", dont nous ne pouvons examiner en cet endroit les détails innombrables.

Dans „Monsieur Nicolas" (Paris 1794—1797, 16 tomes) Rétif de la Bretonne a raconté l'histoire de sa vie, plus véridiquement que cela n'a été fait dans des livres analogues, comme p. ex. dans „Faublas" „Clarissa" et l'„Héloïse" de Rousseau. Le 13me tome est d'un intérêt spécial („Mon Calendrier"), où Rétif enregistre jour pour jour toutes les femmes dont il a fait la connaissance, celles qu'il a séduites, et celles qu'il a — rendues enceintes[1]).

En Allemagne les fameuses „Contemporaines"[2]), recueil de récits, qui reposent sur des faits réels, sont les plus connues. Les héros de ces nouvelles auraient autorisé l'auteur de nommer leurs vrais noms. Ce sont principalement des peintures de moeurs, tirées de la vie populaire.

„Le Paysan et la Paysanne pervertis, ou les dangers de la ville" (A la Haie 1784. 16 parties en 4 tomes) sont suivant le comte de Tilly „les Liaisons dangereuses des classes inférieures", qui prêchent la triste vérité que

---

[1]) P. L. Jacob ailleurs. P. 394.

[2]) „Les contemporaines ou aventures des plus polies Femmes de l'âge présent. Leipsic et Paris 1780—1782 17 tomes; „Les contemporaines-du-commun, ou aventures des belles Marchandes etc." 1782—1783 13 tomes; „Les contemporaines-par-gradation" 1783 12 tomes.

la vertu, en perpétuel contact avec le vice, est nécessairement anéantie.

On peut ranger dans la même catégorie „Le Pied de Fanchette“ (A la Haie 1769), histoire d'une jeune modiste de la rue Saint-Denis, dont le petit pied avait charmé Rétif. En général Retif est fétichiste declaré du pied féminin. Il ressentait une passion fanatique pour de jolis pieds et de mignons souliers de femme. Le pied de Fanchette est véritablement le héros de ce roman. „Son pied, le pied mignon, qui fera tourner tant de têtes, était chaussé d'un soulier rose, si bien fait, si digne d'enfermer un si joli pied, que mes yeux, une fois fixés sur ce pied charmant, ne purent s'en détourner . . . Beau pied! dis-je tout bas, tu ne foules pas les tapis de Perse et de Turquie, un brillant équipage ne te garantit pas de la fatique de porter un corps, chef d'oeuvre des Grâces; tu marches en personne, mais tu vas avoir un trône dans mon coeur,“[1]) Rétif nous donne même dans ses notes l'histoire des jolis pieds féminins. Ces pieds mignons, vêtus de souliers mignons, reparaissent continuellement dans tous ses autres ouvrages. Un jour il aperçut „Fanchette“ en réalité dans la rue Saint-Denis et son pied „prodige de mignonesse“, lui inspira le sujet de ce récit.

Le livre de Rétif qui rappelle le plus les oeuvres du marquis de Sade, c'est „Ingénue Saxancour, ou la femme séparée“ (Liège, 1789, 3 tomes), à son dire, l'histoire de sa fille et de son mariage malheureux. Rétif a outrepassé dans ce livre „les frontières du plus grand cynisme“, et l'auteur dit lui-même qu'on trouvera dans

[1]) P. d. Jacob ailleurs. P. 87.

cet ouvrage „ce qu'on nomme dans le monde des horreurs". L'épouse malheureuse est assujettie après le mariage à tous les caprices d'un débauché énervé de mari, elle souffre des infamies et des cruautés inouïes, qui lui sont infligées par son „bourreau voluptueux".[1]) Alexandre Dumas père, qui avait publié en 1851 à l'instigation de Paul Lacroix dans le „Siècle", sous le titre d'„Ingénue", un récit fort innocent, dont Rétif et sa fille Agnès étaient les héros, fut cité devant le tribunal par la famille de Rétif de la Bretonne et condamné à une amende.[2])

Nous mentionnerons ailleurs quelques petits ouvrages de notre auteur parce qu'ils ne peuvent être rangés précisement parmi les belles-lettres. Pour en finir, nous nommerons encore dans notre court aperçu, qui ne visait qu'à faire ressortir les ouvrages les plus caractéristiques, deux poèmes du 18me siècle très-connus. L'un est „La Foutromanie. Poème lubrique, à Sardanopolis, aux dépens des amateurs. 1775"[3]). Il contient six chants, chaque chant est de 300 vers. Le censeur Le Noir reçut du gouvernement les ordres les plus stricts d'empêcher la propagation de cette poésie. Malgré cela, plusieurs exemplaires furent vendus au prix élevé de 9 livres.

La „Foutromanie" est la félicité des dieux qui chasse chez eux l'ennui. Mais elle rend heureux les hommes aussi. L'auteur commence l'énumeration de ces bienheureux par mademoiselle Dubois, actrice de la Comédie Française. Les dames Arnoux et Clairon suivent ensuite, cette dernière avec le comte de Valbelle; puis madame Allard

---

[1]) ailleurs. P. 315.
[2]) ailleurs. P. 316.
[3]) L'auteur est Sénac de Meilhan, auquel on attribue également „Le Portier des Chartreux" (Jacob, Bibl. ailleurs. P. 460.)

avec le duc de Mazarin. La cantatrice mademoiselle Vestris y trouve également grand plaisir. Vers la fin de ce premier chant paraissent des duchesses et des dames de la cour, qui se divertissent avec leurs laquais. La lubricité insatiable de la vieille Polignac de Paulien est décrite en dernier lieu.

Le chant deuxième commence par la description des charmes d'une jeune novice, qui est sacrifiée à la passion d'un jeune débauché. Une poésie intitulée „Père Chrysostome", dirigée contre les débauches dans les couvents, est intercalée. Ensuite un homme, frappé de satyriasis, pénètre dans un couvent de nonnes. Une attaque contre la tribadie et la pédérastie suit à cet endroit. Le vieux duc d'Elboeuf fut un des premiers qui introduisit la secte des pédérastes en France. La fin est une digression qui traite de la syphilis.

Le troisième chant est consacré presque entièrement au rôle que joue la syphilis dans l'amour. D'abord on y loue la haute perfection dans le traitement de cette maladie galante; on célèbre les „héros de la syphilis", particulièrement les prélats saisis du mal de Naples. Monsieur de Montazet, archevêque de Lyon, est nommé ici en compagnie de la duchesse de Mazarin. A la suite de propos fort indécents sur le duc d'Orléans et de madame de Montesson, l'auteur dévoile la liaison entre feu la duchesse d'Orleans et messieurs de l'Aigle et de Melfort, auxquels la duchesse communiqua la syphilis. Le prince de Beauffremont tomba en disgrâce, pour avoir eu commerce avec un suisse. La fin contient une louange de l'Arétin, inventeur des „poses plastiques."

Le quatrième chant est un hymne en l'honneur du bordel. Les illustres entremetteuses et hôtesses de maisons publiques y sont nommées, comme les Paris, Carlier, Rokingston, Montigny, d'Héricourt et Gourdan. Puis, description des orgies voluptueuses dans ces lieux infâmes. „Le lit et la table" doivent se succéder; c'est pour cela que les Allemandes sont plus propres à la „Foutromanie". L'auteur maudit l'Italie, où il a perdu son argent et sa santé.

Dans le cinquième chant, l'auteur encourage les syphilophobes. Car toutes les femmes n'ont pas la syphilis. Montesquieu a été au feu, ainsi que Rousseau et Marmontel. Grande louange de Dorat, „poète foutromane". Digression sur les Hollandais, qui n'aiment que l'argent. Les cardinaux impudiques sont dépeints. Spinola couche avec Palestrina, Albani avec Altieri, Bernis avec Saint-Croix, Borghese est b . . . . Les impératrices Marie Thérèse et Catherine s'y connaissent aussi, de même que le roi de Pologne et la défunte reine de Danemark. Mais il est piteux que „Mesdames de France", tantes de Louis XVI, vivent dans le célibat.

Agyrony est le héros du sixième chant.[1]) Ce charlatan aura guéri l'auteur d'un mal galant. De nombreux détails suivent, comme dans le poème sur la syphilis de Robé. Finalement l'auteur célèbre la „Foutromanie" comme l'âme de l'univers.[2])

---

[1]) Il est l'auteur d'un traité populaire de la thérapie syphilitique. Vois J. K. Proksch „La Littérature des maladies vénériennes." Bonn 1889. T. I, p. 472, où nous lisons: Agyrony „Des bons effets d'un remède végétal antivénérien, autorisé par lettres patentes du Roi, enregistrées au Parlement etc."

[2]) „L'Observateur anglais". Londres 1778. Tome 4, ettre III du 21/7 1770. P. 40—47.

Le second poème „Parapilla“ est une traduction de l’original italien „Il Cazzo“ (-phallus), mot que le pape Benoît XIV avait toujours à la bouche. Lorsqu’un courtisan lui représenta l’indécence de ce mot, il repartit: „Cazzo, cazzo! Je le répèterai, jusqu’à ce qu’il ne soit plus indécent.“ Le poème français consiste en cinq chants, dont voici le résumé:

Rodrigue obtient du ciel un certain instrument, qui comble de bonheur toutes les dames. D’abord à Florence, la célèbre doña Capponi. Ensuite cet objet pénètre dans un couvent de religieuses, et tombe dans les mains de Lucrèce, fille d’Alexandre VI. Dans le passage qui suit, l’auteur dépeint les débauches qui ont lieu à Rome sous ce pape, et l’oeuvre se termine par une conversation obscène entre ce dernier et sa fille.

Disons encore qu’un certain incitamentum amoris, qui joue un grand rôle dans les romans du marquis de Sade, est même célébré dans un poème spécial, ad hoc.[1])

Nous n’avons pu toucher que les oeuvres principales en fait de littérature érotique du 18me siècle. Son influence sur les moeurs fut énorme, et le marquis de Sade lui même l’a senti. Il en a donné même une excellente caractéristique, qui permet de juger qu’il avait nettement compris la portée de cette littérature pornographique. Il dit:[2]) „L’épicuréïsme des Ninon-de-Lenclos, des Marion-de-Lorme, des marquises de Sévigné et de Lafare, des Chaulien, des St.-Evremond, de toute cette société charmante enfin, qui, revenue des langueurs du Dieu de Cythère, commençait à penser comme Buffon „qu’il n’y avait de bon en amour que le

[1]) „L’art de péter“. En Westphalie 1776.
[2]) „Idée sur les Romans“ éd. Uzanne etc. P. 22.

physique" changea bientôt le ton des Romans; les écrivains qui parurent ensuite, sentirent que les fadeurs n'amuseraient plus un siècle perverti par le Régent, un siècle revenu des folies chevaleresques, des extravagances religieuses, et de l'adoration des femmes; et trouvant plus simple d'amuser ces femmes ou de les corrompre, que de les servir ou de les encenser. Ils créèrent des événements, des tableaux, des conversations plus à l'esprit du jour; ils enveloppèrent du cynisme, des immoralités, sous un style agréable et badin, quelquefois même philosophique, et plurent au moins s'ils n'instruisirent pas."

11. L'Art au 18me siècle.

L'art français du 18me siècle est également un fidèle miroir du temps. L'architecture, la peinture, le théâtre et la chorégraphie servaient à exciter les sens. Le célèbre „rococo" n'est rien moins qu'une image de l'harmonie. Aussi cela eût été un miracle. Car personne ne peut s'affranchir des influences de son temps. Le style rococo suivait dans l'art les suggestions des sens, exaltés artificiellement, qui se plaisaient au milieu d'ornements surchargés, de lignes capricieusement entrelacées, de même qu'à des peintures de scènes lascives, de „nudités", composées avec raffinement. George Brandes nous donne un tableau réussi de l'art plastique, en première ligne de l'architecture du 18me siècle. „Dans l'architecture sous Louis XIV, ce qu'on a cherché à réaliser, ce fut l'imposant, le superbe dans le style. Au-dessus de l'aisance et de la commodité on plaçait une froide pompe et une raide étiquette. Quiconque a visité la chambre à coucher de

Louis XIV à Versailles, m'accordera aisément avoir rarement vu une chambre à coucher, si peu comfortable. Après cela, les salles majestueuses mais inhabitables sont remplacées par les „petites maisons“, telles qu'en possédait alors tout homme du monde, et où une conversation folâtre et une vie étourdie et voluptueuse trouvaient également leur compte. C'est à cause de cela que les grandes et simples proportions ainsi que la clarté et la pureté dans les effets des masses disparaissent dans l'architecture. On s'efforce de donner le démenti à la lourdeur et à la dureté de la pierre, de briser la rigidité des lignes; tout devient rond et rebondi, toutes les lignes portent les indices de l'extravagance et de la pétulance dans les goûts. Dans l'architecture comme dans la sculpture, le style baroque atteint son apogée. Partout l'oeil tombe sur des Amours et des Grâces, se répétant à l'infini, tout comme dans les estampes des „Poésies fugitives“ de Voltaire. Dans les jardins, Pan à la jambe de bouc serre dans ses bras de blanches et sveltes nymphes, auprès de la cascade artificielle. Dans la peinture, nous voyons paraître ces scènes champêtres dont le modèle éloigné est le jardin des Amours, peint par Rubens; mais au lieu de la pleine jouissance de la vie et des massives figures de ce peintre, elles nous font voir des formes vaporeuses et délicates — comme qui dirait, soufflées par l'haleine — vêtues de coquets costumes; au lieu de sa vigoureuse sensualité, un jeu érotique, composé de flirt et de chuchotement, sur un fond d'allées ombragées, aux secrètes cachettes, aux voluptueuses statues et aux pelouses vertes. Sous Louis XIV tous les costumes avaient été raides; on portait de larges collets, même les basques des pourpoints et des vestes étaient raidis, les cols et les manchettes empesés, de façon

à ce que pas un pli ne pouvait être changé; l'incommode perruque à marteau rendait absolument nécessaire une tenue grave et mesurée. Sous la régence tout tendit vers un laisser-aller et une aisance complete. La raide doublure des basques disparut; au lieu des perruques à marteau on vit paraître les cheveux poudrés, coiffés avec raideur, de sorte qu'aucun mouvement, quelque précipité qu'il fût, ne pouvait les mettre en désordre; en toute chose, dans le costume comme dans la conduite on s'abandonna à une certaine désinvolture. On aimait à passer son temps dans les boudoirs. De même qu'on avait introduit de l'Orient le thé et le café, on introduisit aussi le sofa oriental qui fournit à Crébillon fils le titre de son récit le plus connu et le plus fameux[1]). Le fauteuil rembourré remplace le fauteuil sans rembourrage ou chaise à bras, meuble incommode à dossier tout droit. L'emmeublement consiste en rideaux de soie, tamisant voluptueusement la lumière, en trumeaux à cadres dorés, en pendules richement décorées et en meubles surchargés d'enjolivures. La chambre se remplit du plus voluptueux parfum."[2])

La peinture du 18me siècle exprime plus nettement encore que l'architecture le caractère de ce siècle. Le désir d'innover, d'exciter l'appétit blasé, inspira aux artistes du 18me siècle un talent inventif raffiné. Boucher, Watteau, Fragonard, Lancret, le peintre des „fêtes galantes" dédaignèrent la simple et naïve nudité des déesses d'un Lebrun et d'un Nicolas Mignard. Leurs

---

[1]) Dans les romans du marquis de Sade, c'est aussi presque toujours le sofa, rarement le lit, qui sert de couche à l'amour.

[2]) G. Brandes „Les principaux courants de la Littérature du 19me siècle". 8me édit. T. I, p. 42—44. Berlin 1901. H. Barsdorf, éditeur.

„baigneuses“ et leurs „bergères“ ne sont plus des figures mythologiques, mais des filles publiques parisiennes, qui se laissent volontiers voir par les spectateurs toutes nues au bain ou sur un lit de repos. Ces prétendues naïades et coquettes bergères à la gorge découverte, aux robes plus ou moins soulevées, sont des femmes de l'époque, des petites dames „fort en vogue aux petites soirées de Trianon et de Luciennes“.

Si la glorification des plaisirs sensuels produit déjà dans un livre imprimé une excitation excessive, très-recherchée pour cette qualité au 18me siècle, la représentation figurée, au moyen de formes et de couleurs, devait agir sur les sens avec mille fois plus d'intensité. „Le réalisme de la peinture, se traduisant dans les actes et les paroles, les livres et les chants, doit exercer une funeste influence sur la jeunesse en surexcitant le sens génital“.[1]) Et le marquis de Sade, qui énumère dans ses romans tout ce qui peut augmenter la jouissance sexuelle fait s'écrier Saint Fond à la fin d'une sauvage orgie: „Ah! qu'un graveur eût été nécessaire ici pour transmettre à la postérité ce voluptueux et divin tableau“. (Juliette II, 15). Les peintures pornographiques ne pouvaient donc manquer de se propager bientôt de la manière la plus effrayante à côté des piquantes nudités des Fragonard et des Lancret. Il n'était pas rare que les maîtresses se fissent peindre nues et dans une posture plastique quelconque pour leurs amants. L'histoire de la O'Morphi, une des maîtresses de Louis XV et habitante du Parc-aux-cerfs, est connue. Le roi dut de la manière suivante cette acquisition au fameux

[1]) Cénac Moncaut ailleurs p. 394.
[2]) Garnier, ailleurs, p. 125.

aventurier Casanova.[1]) Celui-ci avait fait à l'occasion d'une de ses nombreuses aventures galantes entre autres connaissances aussi celle d'une actrice flamande, nommée O'Morphi, qui avait une soeur d'une beauté éblouissante. Il en devint follement épris, et décrit ses attraits dans un langage enthousiaste. Ayant envie de posséder ce beau corps en peinture, il la fit peindre pour six louis d'or par un peintre allemand, d'une manière „divine". L'attitude dans laquelle ce dernier la représenta était „ravissante". „Elle était couchée sur le ventre, s'appuyant des bras et du sein sur un oreiller et tenant la tête tournée comme si elle avait été couchée aux trois quarts sur le dos. L'artiste habile et plein de goût avait dessiné sa partie inférieure avec tout d'art et de vérité, qu'on ne pouvait rien désirer de plus beau". Un ami de Casanova désira avoir une copie de ce tableau. Le peintre montra cette copie à Versaille, et monsieur de Saint-Quentin la trouva si belle qu'il n'eut rien de plus pressé à faire que de la montrer au roi. „Sa Majesté Très-Chrétienne, grand connaisseur dans la partie, voulut s'assurer par ses yeux si le peintre avait copié avec fidélité; et si l'original était aussi beau que la copie, le petit-fils de saint Louis savait bien à quoi il le ferait servir". C'est ainsi que Casanova perdit sa maîtresse, en la cédant au roi Louis XV; celui-ci l'installa aussitôt au Parc-aux-cerfs après avoir payé à la soeur une somme de 1000 louis d'or. Là, au bout d'un an, elle accoucha d'un enfant qui fut enlevé „comme tant d'autres on ne sait, où; car aussi longtemps que vécut la reine Marie on ne sut jamais où passèrent les enfants naturels de Louis XV".

[1]) J. Casanova „Memoires".

Casanova montra plus tard cette fameuse peinture à une nonne française à Aix, avec laquelle il avait noué une intrigue galante, et cette religieuse se fit peindre pour lui dans la même posture obscène[1])!

Suivant Parent-Duchatelet[2]), on débitait pendant le siècle dernier et surtout pendant la révolution dans les bordels les estampes les plus lascives, sans que la police s'en mêlât. De 1790 jusqu'à 1793 on distribuait à tous les habitués des bordels les caricatures les plus infâmes de Louis XVI, de Marie Antoinette et d'autres personnes. On pourrait donc affirmer que les lieux de débauche ont puissamment contribué aux malheurs publics dont la France fut éprouvée. Pendant la terreur on trouva de semblables infâmes images non seulement dans les maisons publiques; beaucoup de marchands n'eurent pas honte de suspendre dans les galeries du Palais-Royal et dans d'autres endroits les estampes les plus impudentes, où les plaisirs de la lubricité, de la pédérastie et de la volupté la plus excentrique étaient exposés aux regards de tous les passants.

Il va sans dire que les ouvrages érotiques étaient abondamment ornés d'illustrations obscènes. C'est ainsi que les romans du marquis de Sade étaient rendus plus „savoureux“ au moyen d'une grande quantité d'hideuses images. Nous y reviendrons plus tard.

La „chronique scandaleuse“ mentionne une étrange cachette d'images obscènes. Il n'y a que l'imagination d'un libertin décrépit, toujours en quête d'excitations nouvelles, qui puisse élucubrer une pareille idée. C'était

---

1) Casanova, ailleurs.
2) J. B. Parent-Duchatelet ailleurs, t. II, p. 182.

une „obscénité d'un nouveau genre", inconnu encore jusqu'à ce siècle, une „découverte faisant époque." Nous voulons parler des „vestes de petits-soupers." Comme les pourpoints d'après la mode d'alors se portaient boutonnés jusqu'en haut, on ne pouvait voir la partie supérieure de la veste. Mais pendant les orgies „d'un certain genre", les débauchés déboutonnaient leurs pourpoints et montraient à leurs Messalines sur leurs vestes des peintures et des broderies, représentant des scènes d'orgies avec tous les détails lascifs inhérents. Cette invention raffinée rend même illusoire la sentence bien connue de Ben Akiba.

Il nous reste à faire mention d'une dernière sorte d'images pornographiques. Chez Sade la défécation est comme toute chose sale et repoussante un objet de volupté. La m . . . . est délicieuse et hommes et femmes la dévorent comme une friandise. Serait-ce imaginable? L'acte de la défécation fut exposé sous la forme d'images à la vue des Parisiens du 18me siècle. Les libertins ayant besoin d'éxcitations particulièrement fortes, pouvaient-ils manquer de trouver aussi plaisir à cet acte et de l'utiliser pour accroître leurs jouissances? Jean Frédéric Reichard raconte qu'on offrait à tous les coins de rue les chansons de poissardes les plus infâmes et les plus ordurières et des dialogues, ornés de dégoûtantes illustrations coloriées, représentant toutes l'acte malpropre de l'évacuation des excréments d'une façon hideusement naturelle, et qu'on pressait les passants de les accepter. Quant aux Parisiens, on n'avait pas besoin de les importuner. On voyait, à son dire, les personnes les plus convenables (?), les plus

[1]) „La chronique scandaleuse". Paris 1791. T. II, p. 157.

graves empocher ces feuilles pour en user à l'occasion de plaisauteries quelconques.[1])

La tendance de mettre en évidence les éléments de la sensualité pure se manifesta aussi dans la sculpture, quoique naturellement à un degré moindre. Avec les trois Coustou „l'art tombe dans la volupté, le nu naguére virginal est bientôt souillé par les livres de l'amour; le marbre devient chair; il a tous les frémissements et toutes les morbidesses des bras et des seins vivants. Ces femmes sont les petites filles pâlies dans la mollesse des courtisanes lascives qui ont Acté avec les bacchants aux grappes de l'Hissus; ce sont des pécheresses de la cour de Louis XIV. et Louis XV., de madame de Montespan à madame de Pompadour.“[1]) L'illustre Houdon, suivant Arsène Houssaye „la dernière expression du dix-huitième siècle,“ personnifia dans ses bustes „toutes les idées, toutes les passions et toutes les physionomies.“ Sa „Diane“, ses „Frileuses“ et ses „Baigneuses“ montrent toutes une nudité voluptueuse.

André Grétry, principal représentant de la musique française du 18me siècle, qui aima toujours „plusieurs filles et fillettes“ en même temps, ne manifesta dans ses oeuvres aucune vraie passion mais seulement de la volupté.[2]) Une circonstance, particulièrement, nous démontre à quel point le marquis de Sade appartenait à son époque et ne peut être expliqué que par elle: nous voulons parler de la rage du théâtre, de la mimomanie caractéristique pour le 18me siècle, manie dont

---

[1]) J. F. Reichardt, „Lettres intimes de Paris, écrites en 1802 et 1803.“ Hambourg 1805. T. II. P. 14.

[1]) Arsène Houssaye, „Histoire de l'art français au 18me siècle.“ Paris 1860. P. 29.

[2]) A. Houssaye ailleurs S. 418.

Sade aussi fut atteint. De Sade a non seulement écrit une quantité de pièces de théâtre, mais il a aussi arrangé des représentations théâtrales de dilettantes.

La passion pour ces dernières, la „mimomanie“, régna en France pendant toute la durée du siécle avec une intensité qui nous est présentement à peine compréhensible. Un théâtre domestique était tenu pour indispensable dans chaque château, dans chaque maison distinguée. „Chaque procureur,“ est-il dit dans les mémoires de Bachaumont, „veut avoir son théâtre domestique et une troupe de comédiens.“ La passion du théâtre pénétra même dans les cercles ecclésiastiques. A la cour de Louis XV les spectacles d'amateurs furent introduits par la Pompadour.

Les pièces de théâtre avaient pris, surtout pendant le cours de la dernière dizaine d'années qui précéda la révolution, un caractère de plus en plus libre. Nous avons déjà parlé des comédies ayant pour sujet la vie dans les couvents. Peu avant et pendant la révolution, un vrai déluge de comédies obscènes assaillit la royauté et l'Eglise. Le nombre de ces pièces soi disant révolutionnaires est très - considerable. Les plus affreuses sont de Guigoud Pigale „Le triomphe de la raison publique“, de Léonard Bourdon „Le tombeau des imposteurs et l'inauguration du temple de la vérité sansculotide, dediée au Pape“, de Sylvain Maréchal „Le jugement dernier des rois“, de Desbarreaux „Les potentats foudroyés par la montagne et la raison ou la déportation des rois de l'Europe“. Dans cette dernière les souverains se querellent à propos d'une pièce de terre. L'impératrice Catherine dit au pape: As-tu avalé ton goujon, Saint-Père? Celui-ci répond: Vous avez un avaloir ou les grands morceaux passent aisément. Là-dessus celle-là donne

un soufflet au roi de Prusse, et celui-ci riposte par un coup de pied; c'est de cette façon que se suivent les bassesses et les discours orduriers. Le marquis de Sade eut un autre modèle pour les obscènes comédies qu'il fit jouer à Bicêtre et à Charenton par ses compagnons de captivité dans le fameux „Théâtre gaillard" (Londres 1788, 2 tomes), auquel même des auteurs en renom comme Grandval, Caylus et Piron fournirent des pièces. Et on ne s'arrêta pas à de simples propos et à des gestes impudiques. Un théâtre public existait suivant Mercier au Palais Royal encore en avril 1791, où un soi disant sauvage et une sauvage, en plein état de nature accomplissaient l'acte de la copulation devant les yeux d'un nombreux public des deux sexes. Le coït comme spectacle! C'était quelque chose pour les nombreux „voyeurs" de la capitale, dont nous rencontrons aussi les représentants dans les romans de Sade. „La vue des plaisirs d'autrui nous en donne", avait dit déjà La Mettrie dans son „Art de jouir" (1751. P. 131). Le juge de paix somma enfin les deux acteurs de comparaître devant lui, et il se trouva que le sauvage était un individu du faubourg St. Antoine et la sauvage une vulgaire prostituée, qui grâce à la curiosité des spectateurs avaient gagné de cette façon des sommes d'argent fort considérables[2])

Les actrices, les cantatrices, les choristes et les danseuses formaient une fraction très convoitée de la classe des prostituées, ainsi que nous le ferons voir plus tard.

---

[1]) J. G. Th. Grässe „Histoire de la Poésie en Europe et dans les principales contrées extraeuropéennes dès le commencement du 18me siècle jusqu'aux temps modernes". Leipsic 1850. P. 271.

[2]) „Les dérèglements sexuels parmi les peuples anciens et modernes etc." nouv. édit. ailleurs p. 161.

Mais les foyers des théâtres étaient aussi les „bazars,“ où les amateurs exerçaient leurs talents pour nouer des intrigues.[1])

12. La Mode.

Il faut que les vices règnent sur le peuple et s'y répandent, autrement c'est le peuple qui voudra régner. Nombre de théâtres, luxe, des cabarets et des bordels à foison doivent servir à ce but. Il faut faire régner l'impunité au milieu de la luxure. Puis viennent enfin les modes, qui ont en France, comme on sait, une influence de premier ordre. Les hommes et les femmes devraient porter des vêtements mettant bien en évidence la partie postérieure, des fêtes semblables à celle de Flore devraient être données, et les jeunes filles y danser toutes nues. — Tel est le rôle que le marquis de Sade fait adjuger à la mode par le ministre Saint-Fond (Juliette II, 197). Ce même Saint-Fond recommande à Juliette de se montrer en public à demi nue, pour tuer en elle le dernier reste de pudeur (Juliette III, 125).

Là aussi, de Sade fait parler la réalité. Le conseil de Saint-Fond fut effectivement suivi. „Dans l'audace même du nu il y a des audaces: un décadi soir de l'an V, deux femmes se promènent aux Champs-Élysés, nues, dans un fourreau de gaze; une autre s'y montre les seins entièrement découverts. A cet excès d'impudicité plastique, les huées éclatent; on reconduit dans les brocards

---

1) Casanova l. c. tome III P. 216.

et les apostrophes mérités, jusqu'à leurs voitures, ces Grecques en Costume de statues.“[1])

Le costume de la femme et les détails de ce costume furent inventés au 18me siècle par la volupté. Les costumes furent appropriés aux besoins d'une exubérante sensualité. L'état blasé des esprits fit qu'on se jeta sur d'étranges fantaisies. Des jeunes gens et des jeunes femmes s'imaginèrent devoir corriger la nature et lui faire la leçon, en donnant à leurs cheveux la blancheur de la vieillesse.[2]) Les Goncourt décrivent supérieurement[3]) les continuelles métamorphoses de la mode au 18me siècle, avec ses bizarres inventions, ses caprices raffinés, mettant à nu telles parties du corps, voilant telles autres, les coiffures gigantesques des femmes, le fard, les mouches, la chaussure, les rosettes et les rubans. La mode rendait hommage à l'actualité. Après le procès du père Girard, on vit paraître les rubans à la Cadière, les broderies desquels représentaient des scènes de cette affaire. Le système Law eut pour suite des rosettes „du système“. Aux „rubans à la Cadière“ au commencement du siècle, correspondent, à la fin, les „rubans à la Cagliostro.“

Plus on se rapprochait de l'époque révolutionnaire, plus les nudités de la mode se mirent en avant. Le culte de la gaze, l'engouement pour les robes faites exclusivement en gaze prévalut. L'accoutrement des „déesses de la raison“ devint de plus en plus transparent. La robe se retira toujours davantage vers le bas, décou-

[1]) E. et J. de Goncourt „Histoire de la societé française pendant le Directoire“. Paris 1855. P. 422.

[2]) Cénac Moncaut ailleurs. P. 396.

[3]) „La femme au dix-huitième siècle“ P. 313—370.

vrant de plus en plus le sein, les bras se dénudèrent vers les épaules. Puis, ce fut le tour des jambes et des pieds. On porta des courroies autour des chevilles nues du pied. et des anneaux d'or aux orteils. Dans les jardins publics, des Terpsichores aux jambes nues faisaient leur promenade, vêtues seulement d'une chemise, et laissant voir leurs cuisses qui portaient des anneaux, garnis de diamants.[1]) Un journaliste, qui avait assisté à l'inauguration du Tivoli parisien, raconte qu'a cette occasion plusieurs déesses firent leur apparition dans des costumes si fins et si transparents qu'on pouvait voir tout ce qu'on voulait. La baronne de V. . . . rencontra un jour aux Champs-Elysées une sembable beaute „nue", donnant le bras à un seigneur.[2]) Un rapporteur allemand écrivait: „Rendez-vous une fois au concert du théâtre de la rue Feydeau, et vons serez ébloui par la quantité de bijoux dont les dames sont couvertes. Examinez de plus près ces étincelantes créatures, et vous remarquerez aisément ou qu'elles ne portent pas de chemises, ou qu'elles n'en ont tout au plus que des demies. Le bras entier, la moitié de la nuque, toute la gorge est découverte. Certaines d'elles ont encore troussé de chaque côté leur jupe en fine crêpe, afin que vous puissiez voir aussi leur beau mollet; bref, l'indécence des costumes de ces „impossibles atteint le nec-plus-ultra. Madame Tallien parut au dernier grand bal de l'opéra non seulement la tête, le sein, les bras et les mains couverts de joyaux, mais encore les pieds enlacés de rubanes, à la romaine, et à

---

[1]) E. et J. de Goncourt „Histoire de la société française pendant le Directoire" p. 420.

[2]) J. Renouvier „Histoire de l'art pendant la Révolution" Paris 1863. P. 476.

chaque orteil une magnifique bague.[1]) Ces costumes à la grecque, qui faisaient appeler „merveilleuses“ celles qui les portaient, ce fut Thérèse Cabarrus, maîtresse de Tallien, qui les introduisit à Paris, après qu'elle se fut déjà montrée en public pendant la terreur à Bordeaux, vêtue d'un costume ultra-frivole.[2]) Analogues aux „merveilleuses“, du côté des hommes il y avait „les incroyables“, qui s'habillaient d'après un idéal de laideur. Car chez le mâle, pendant la révolution, ce n'est pas la beauté, mais la vigueur, la force musculaire qui était estimée pour le souverain bien. Les Don Juans se changent en Hercules, la volupté devient brutale.[3])

Les penchants sexuels pervertis trouvèrent également au 18me siècle leur expression dans la mode. La pédérastie très répandue, et exercée aussi entre femmes et hommes, produisit alors l'étrange mode de ce qu 'on nomma „cul de Paris“. „Précisément parce que cette singulière partie du corps, si mal famée et si vilaine sous d'autres rapports, excite et captive si fort la sensualité, les femmes publiques ou filles de joie ont la manie de présenter cette même partie, que la pudique décence cache modestement dans un enfoncement convenablement déguisé, avec une effronterie provocante, et en marquent bien nettement toutes les formes par un jeu calculé, pendant la démarche.[4])

---

[1]) W. Rudeck „Histoire de la morale publique en Allemagne“ Jena 1887. P. 54—55.

[2]) A. Schmidt, ailleurs tome II p. 66.

[3]) E. et J. de Goncourt „Histoire de la société française pendant le directoire.“ P. 183.

[4]) „Eros.“ Stuttgard 1849. T. I. P. 234. — Les Italiens possèdent le proverbe.

Donna cui camminando il cul traballa
Se puttana non è, proverbio falla.

Cette mode de faire fortement saillir les fesses, à propos de laquelle Dulaure dit qu'elle rend celles qui la suivent semblables à la „Vénus Hottentotte", était très répandue sous Louis XVI.[1]) Piron célébra alors dans un transport de joie sauvage cette spéculation sur la sensualité masculine de la manière suivante:[2])

L'aimable C . . de Briséis
N'a point de pareil ni de prix!
Plus rond qu 'une boule d'ivoire —
Le croira qui le voudra croire.

J'en ai presque mes sens ravis
Mon coeur de joie en est épris
Et j'ai toujours dans ma mémoire
L'aimable C . . !

D'un autre côté la tribadie, gagnant toujours du terrain, fut la cause d'un costume assorti. Les tribades aux inclinations masculines s'étaient singulièrement multipliées pendant la terreure. La virago était un type des plus connus dans les rues. Elle avait un costume approprié.[3]) Mercier raconte: „J'ai entendu dire, dans ma boutique, où l'on parle quelquefois noeuds et modes, que ce sont des femmes tribades qui ont amené le goût de se coiffer en hommes, de porter des chapeaux, d'ôter les talons de nos chaussures ou de les faire si bas que nous ayions le pied plat."[4])

---

[1]) Dulaure, ailleurs. T. V. P. 585.
[2]) „Eros". P. 233.
[3]) E. et J. de Goncourt ailleurs P. 184.
[4]) P. L. Jacob Bibliophile „Bibliographie et Jconographie etc." P. 32. Remarque.

13. La Prostitution et la Vie sexuelle au 18me siècle.

C'est à Paris que le marquis de Sade a fait ses études pour écrire ses deux fameux romans „Justine“ et „Juliette“. C'est là qu'il a éprouvé et imaginé la presque totalité de ce qui y est raconté. Les événements et les conditions de la vie parisienne ont continuellement fécondé son imagination, et les modèles de certaines situations décrites dans ses oeuvres sont faciles à trouver. Cette vérité ressortera avec une clarté vraiment surprenante, lorsque nous examinerons la prostitution et la vie sexuelle à Paris. Car on peut affirmer encore aujourd'hui ce que dit Montesquieu lettre 106 de ses „Lettres persanes“, en parlant de Paris: que c'est „la ville du monde la plus sexuelle“, ou l'on invente „les plaisirs les plus raffinés“. Les descriptions des grands bordels chez Sade se rapportent presque entièrement à des maisons publiques parisiennes. La grande majorité des heroines de ses romans sont des filles publiques parisiennes. H sera donc utile de fixer l'attention sur ces rapports.

1. Les Bordels, les Clubs pornologiques et les Prostituées. Le Marquis de Sade décrit dans „Juliette“ (I, 187) le bordel de la Duvergier dans un faubourg de Paris. Cette entremetteuse a un bordel de femmes et un autre d'hommes. Dans la maison, située solitairement au milieu d'un beau jardin, la Duvergier tient à son service un cuisinier spécial, des vins délicieux et de charmantes filles qui reçoivent pour le simple tête-à-tête 10 louis d'or. La maison a deux sorties opposées, de sorte que tous les rendez-vous sont entourés du mystère requis. L'ameublement est ravissant, les boudoirs ornés

avec autant de volupté que de distinction. Dénuée de morale et de religion, mais soutenue par la police, la Duvergier pouvait, en qualité de pourvoyeuse de personnages de haute volée, se permettre davantage que ses concurrentes et commettre impunément toutes sortes d'atrocités. Le bordel fournit sa marchandise à des princes, des nobles et des riches bourgeois. Quand Juliette, plus tard, fonde elle-même à Paris une maison publique, 6 maquerelles sont occupées à y amener des jeunes filles de Paris et de la province. (Juliette VI, 306) Clairwil introduit Juliette dans la maison de la „Société des amis du crime", qui se trouve, il est vrai, au coeur de Paris, mais qui est cachée aux regards indiscrets par les maisons environnantes. Elle renferme de magnifiques salles de réception, des chambres sombres, des galeries, des boudoirs, des „cabinets d'aisance" et des harems ou sérails, ainsi que Sade les nomme, où les victimes des deux sexes sont élevées et soignées pour les orgies. Ces êtres malheureux sont, pour la plupart, enlevés à leurs parents de force avec la protection secrète de la police. Là, le monde distingué célèbre ses horribles et lubriques orgies, avec l'aide de bourreaux, d'écorcheurs, de geôliers et de flagellateurs! (Juliette III. 33 et l. s.) La maison Vespoli à Salerne est organisée analogiquement, de même que celle que Juliette et la Durand fondent en commun à Venise (Juliette VI. 144).

Alcide Bonneau est d'avis que le Parc-aux-cerfs a servi de modèle au marquis de Sade pour ses descriptions de maisons publiques dans „Juliette",[1]) qui du reste se répètent dans „Justine", p. ex. la description de l'abbaye

[1]) „La curiosité littéraire et bibliographique". Paris 1882. P. 148 et 149.

de Sainte-Marie-des-Bois (Justine II, 40 et s.) Toutefois le marquis de Sade a évidemment étudié les bordels parisiens dans tous leurs détails, et n'a dépeint dans ses romans que ce qu'il avait constaté dans la réalité. Il raconte (Juliette I, 333) qu'on entretient „dans divers bordels de Paris“ des dindons pour les zoophiles, dans des buts lubriques. Comme il avait 34 ans quand mourut Louis XV il est, certes, à supposer qu'il a connu le Parc-aux-cerfs de propre expérience. L'auteur allemand cité ci-dessus, qui lui attribue même la charge de maître de plaisir de Louis XV, nous assure tenir ses renseignements de sources authentiques.

Quoi qu'il en soit, il est certain que le marquis de Sade a emprunté ses peintures de la prostitution et de la vie sexuelle à la réalité. Partant, il est de notre devoir d'explorer en détail cette réalité. En ceci aussi, nous fondons entièrement sur des rapports authentiques. Les bordels de Paris les plus fameux, les clubs pornologiques secrets et la situation des prostituées seront décrits dans les chapitres suivants.

14. La Maison publique de Madame Gourdan.

Le bordel de Paris le plus renommé au 18me siècle, le plus fréquenté et le plus souvent cité par les écrivains contemporains était celui de madame Gourdan dans la rue des deux Portes, regardé sous le règne de Louis XV et de Louis XVI comme bordel de la cour et de la fleur des étrangers.

Le bordel se distinguait par les dispositions et le ménage les plus raffinés, tendant à satisfaire tous les

besoins des visiteurs et des visiteuses. Nous en donnerons donc une courte esquisse.

1. „Le Sérail.“ C'était une vaste salle de réception avec des „plastrons de corps de garde“ c'est à dire une douzaine des filles, qui devaient y être toujours présentes, pour se conformer aux désirs des visiteurs. C'est là qu'on s'accordait sur les prix et les détails de la volupté. Tout y était fixé avec une scrupuleuse exactitude. „Jugez que d'ordures doivent se débiter dans un pareil cercle! que d'horreurs et d'infamies doivent s'y commettre!“ s'écrie Pidanzat de Mairobert à propos de cette description. Il est hors de doute que ce Sérail de la Gourdan a fourni le nom aux „Sérails“ de Sade. Celui-ci fait également stipuler fréquemment dans ses romans le prix de l'amour et analyser surtout les détails de l'orgie devant avoir lieu.

2. La „Piscine“. C'est un cabinet de bain des bordels, où l'on introduisait d'abord les jeunes filles ramassées dans les provinces et à Paris pour la Gourdan. Là, on leur faisait prendre un bain, on leur „adoucissait“ la peau, on les poudrait et les parfumait. Sur une table à toilette se trouvaient des essences, des liqueurs et des eaux cosmétiques de tout genre. Il y avait là aussi la fameuse „eau de pucelle“, astringent fort, au moyen duquel madame Gourdan reparait „des beautés des plus délabrées“, et leur rendait „ce qu'on ne peut perdre qu'une fois.“ Le marquis de Sade fait très-souvent mention de ce remarquable remède, et en fait user ses héroïnes, ainsi que nous le verrons, quand nous parlerons des cosmétiques et des aphrodisiaques; ce qui prouve une fois de plus et d'une manière frappante qu'il a composé

[1]) „L'espion anglais“ Londres. 1784. T. III Lettre 5. P. 71—89.

d'après d'illustres modèles. — On trouvait encore dans la „piscine“ „l'essence à l'usage des monstres“ qui, par son odeur pénétrante, devait rendre la virilité à ceux qui l'avaient perdue, et qui excitait les „monstres“ à une cruauté voluptueuse. — Le specifique du docteur Guilbert de Préval (charletan dont il sera question en détail plus tard) était un vrai remède miraculeux, car il servait en même temps à préserver, à faire le diagnostic de la syphilis et à la guérir! Madame Gourdan en injectait une petite quantité aux filles nouvellement arrivées pour constater leur état de santé. Donc, une espèce de tuberculine sexuelle du 18me siècle! Rien de nouveau dans ce monde!

3. Le „Cabinet de Toilette“. Là, les élèves de ce séminaire dédié à Vénus étaient soumises au deuxième procédé préparatoire.

4. La „Salle de Bal“. Une chambre secrète conduisait de cette salle dans la maison d'un négociant, rue Saint-Sauveur, qui connivait avec la Gourdan. Les prélats et gens à simarre et les dames de haut parage pénétraient dans le bordel, en passant par sa maison. Dans cette chambre secrète, il y avait toutes espèces de vêtements ainsi que des „objets de raffinement“. Là, l'ecclésiastique pouvait se travestir en séculier, le magistrat en militaire, les dames en cuisinières et en „Cauchoises“. Là, les dames ,,recevoient hardiment les vigoureux assauts du rustre grossier que leur avait choisi leur experte confidente pour assouvir leur indomptable tempérament“. Le paysan, au contraire, croyant avoir affaire à sa semblable, ne se gênait guère pour ses expressions et pour ses manières.

5. L'Infirmerie. C'était la chambre destinée aux impuissants, dont la vigueur virile épuisée devait être aiguillonnée par tous les moyens possibles. La lumière tombait par en haut; des peintures et des gravures voluptueuses étaient suspendues aux murs; dans les coins, il y avait des objets d'art sculptés, du même genre; sur les tables des livres d'un caractère obscène. Au fond d'une alcôve se trouvait un lit de repos en satin noire, dont le ciel et les cloisons latérales étaient formés par des miroirs, qui reflétaient tous les objets de ce voluptueuse boudoir et tout ce qui s'y passait. Des verges de genêt épineux parfumées servaient à la flagellation. Des pastilles en forme de dragées de toutes couleurs étaient offertes à la consommation; une seule suffisait à celui qui la prenait, pour en faire aussitôt un tout autre homme. On les nommait „pastilles à la Richelieu", parce que celui-ci en avait souvent donné aux femmes en guise d'aphrodisiaque. Au remarque que l'affaire de Marseille, où le marquis de Sade et des bonbons à la cantharide jouèrent un rôle si fameux, ne pouvait être un fait sporadique à cette époque. — On avait aussi pensé aux femmes dans cette „infirmerie". Il y avait une grande provision de petites boules en forme de pierre, appelées „pommes d'amour", qui s'introduisaient dans le vagin. Mairobert ne put dire si „les chymistes avaient analysé cette pierre, qui passe pour une composition, et dont les Chinois font grand usage." — Le „consolateur" était un instrument ingénieux inventé dans les couvents de filles, pour remplacer l'homme. La Gourdan faisait un commerce en gros de ces phallus artificiels. On trouva dans sa succession des lettres „sans nombre" d'abbesses et de simples religieuses, la priant de leur envoyer un pareil „consolateur". Comme on voit,

l'opinion, énoncée par nous ci-dessus au sujet de la corruption morale dans les couvents de femmes, n'était pas exagérée. — Les hommes se servaient de grands anneaux noirs, nommés „aides", pour produire artificiellement chez les femmes une excitation plus intense. Parmi ces anneaux il y en avait même garnis de bosses solides, ce qui devait accroître encore la volupté. Enfin, on y trouvait tout un arsenal de „redingotes d'Angleterre", objets qu'on appelle de nos jours des „condoms", et „qu'on oppose", pour parler avec Mairobert, „aux traits empoisonnés de l'amour, et qui n'émoussent que ceux du plaisir." Ainsi, la priorité du fameux bon mot qui qualifie le condom de „cuirasse contre la jouissance et de toile d'araignée contre le péril", n'appartient pas à Ricord, mais à Pidanzat de Mairobert, qui l'énonça 70 ans auparavant.[1])

6. La „Chambre de la Question". — C'était un cabinet, à l'intérieur duquel on pouvait regarder par des trompes-valets, en sorte que la maîtresse de l'établissement et ses intimes pouvaient voir et entendre tout ce qui s'y passait. Un arrangement pour les „voyeurs".

7. Le „Salon de Vulcain". — Il s'y trouvait un fauteuil d'une forme étrange. Aussitôt qu'on s'asseyait dessus, une soupape basculait. La personne en question se renversait, les jambes écarquillées, qui se trouvaient fixées des deux cotés. Cette chaise était une invention du fils du duc de Richelieu, monsieur de Fronsac, qui s'en servait pour venir à bout des jeunes filles s'opposant à ses séductions: il les poussait de force

[1]) Nous constatons après coup que Mairobert non plus ne fut pas l'auteur de ce jeu de mot, mais que longtemps avant lui une femme, madame de Sévigné, nomme les condoms dans une de ses lettres „cuirasses contre la volupté et toile d'araignée contre le mal". (L. Taxil „La corruption fin de siècle". Paris 1894. P. 211).

dans ce fauteuil à bascule et les violait ensuite; pour cette vilenie, ils avait été exilé de la cour, mais seulement pour un certain temps; à son retour, il reçommenca ses menées de plus belle, sans plus être jamais inquiété. Le „salon de Vulcain“ était disposé de façon que „le bruit des plaintes, des sanglots, des hurlements même ne pourrait se faire entendre au-dehors“ Nous trouvons aussi chez de Sade ce mystère du vice. La Gourdan était la principale pourvoyeuse du beau monde. Elle était même de satisfaire toutes les exigences, et elle disposait de grands moyens. A Villiers-le-Bel, elle possedait une villa, isolée au fond d'une forêt, où elle ne venait que rarement, mais où elle envoyait souvent des filles malades, ainsi que celles qui devenaient enceintes. Cette villa rustique était en même temps un endroit caché, où l'on venait pour s'y livrer aux libertinages les plus raffinés. Les paysans nommaient cette retraite ironiquement „le couvent“.

On distinguait à Paris deux catégories d'entremetteuses, premièrement les séductrices de l'innocence, secondement les fournisseuses de filles déjà déflorées. Les premières seulement, étaient punies: on les faisait monter à rebours sur un âne. La Gourdan appartenait à la seconde classe, qui avaient soin que leurs novices fussent dès l'abord prostituées par quelqu'un de leurs nombreux acolytes. En même temps, ces derniers devaient faire un rapport à la maîtresse de l'établissement sur la conformation corporelle des personnes en question. Nous communiquerons plus tard un pareil rapport.[1])

---

[1]) Une lettre d'un Anglais à la Gourdan, définissant minutieusement les charmes que devait posséder la personne requise, prouve que la première était censée connaître la conformation physique de son personnel. („La Chronique scandaleuse.“ T. II, p. 127.)

Dans la maison Gourdan, on formait les maîtresses pour le grand monde. C'est ainsi que celle qui devint la comtesse Du Barry était redevable de sa brillante carrière à son séjour dans le bordel de la Gourdan. Mais aussi des dames de l'aristocratie y cherchaient de nouvelles jouissances. Une dame noble, madame d'Oppy fut découverte en 1766 par la police chez la Gourdan, où elle remplissait temporairement les fonctions d'une fille de joie.

b. Justine Paris et l'Hôtel du Roule.

Le 14 novembre 1773 madame Gourdan tint en honneur de sa défunte coadjutrice, Justine Paris, une oraison funèbre, qui se trouve imprimée dans l'„Espion anglais" (tome III p. 90—102) et qui est tellement imprégnée d'esprit sadique que nous ne pouvons nous abstenir d'en donner un court résumé à cet endroit. L'idée de cette oraison fut inspirée par le prince de Conti, un des plus enragés viveurs de l'ancien regime, tandis que ce fut la Gourdan qui la composa, et la lut à une orgie dans la maison Conti. L'„Oraison funèbre de la très-haute et très-puissante Dame, Madame Justine Paris, grande-prêtresse de Cythère, Paphos, Amathonte, etc. prononcée le 14 novembre 1773, par Madame Gourdan, sa coadjutrice, en présence de toutes les nymphes de Venus" portait l'épigraphe caractéristique:

La vérole, o mon Dieu
M'a criblé jusqu'aux os.

Les parents de Justine lui prêchèrent sur leur lit de mort le libertinage, comme unique salut de son avenir. „Comptez pour rien tous les jours que vous n'aurez pas consacrés au plaisir!" Ce conseil qu'on peut trouver

presque à chaque page des romans du marquis de Sade, Justine le met vite à exécution, et se livre déjà, sur le cercueil de ses parents. Puis, elle entre à Paris dans un bordel, où elle fait de rapides progrès dans le service de Vénus et s'illustre bientôt par une intrigue avec l'ambassadeur turc. Des voyages en Angleterre, en Espagne et en Allemagne lui enseignent à être flegmatique avec l'Anglais, grave avec l'Espagnol et emportée avec l'Allemand. Enfin, elle vient en Italie et fut à Rome la „reine du monde et le centre de la paillardise. Elle parcourt toute l'Italie, vénérée et convoitée des princes et des prélats. Malheureusement, la syphilis héréditaire, dont elle souffre, se fait de nouveau sentir de temps à autre, ce qui ne l'empêche pas, néanmoins, de célébrer à son retour à Paris de nouvelles orgies, de remporter de nouveaux triomphes, et de se créer une grande réputation comme maîtresse d'une maison publique. Cependant elle finit ses jours à l'hôpital.

Cette oraison funèbre serait elle restée inconnue au marquis de Sade? Nous ne le croyons guère et, en tout cas, nous fûmes surpris de trouver en madame Paris parcrouant l'Italie un modèle de la Juliette, qui également, est célébrée en Italiè à Florence, à Rome et à Naples comme la reine du monde, la femme publique par excellence, l'idéal d'une putain.

Casanova, ce peintre de génie, dont l'authenticité historique est démontrée d'une manière concluente, entre autres par l'excellent livre de Barthold,[1] raconte dans ses mémoires une visite, qu'il fit en 1750 au bordel, de la Paris, nommé Hôtel du Roule, et il nous développe

[1] F. W. Barthold „Les Personnages historiques dans les Mémoires de Jacques Casanova". Berlin 1846, 2 tomes.

un tableau animé de la vie et des coutumes d'un bordel parisien du 18me siècle, qui, complétant la description plus systématique de la maison Gourdan, trouve sa place ici tout naturellement.[1]) „L'hôtel du Roule était fameux à Paris et je ne le connaissais pas encore. La maitresse l'avait meublé avec élégance, et elle y tenait douze à quatorze nymphes choisies, avec toutes les commodités qu'on peut désirer: bonne table, bons lits, propreté, solitude dans de superbes bosquets. Son cuisinier était excellent et ses vins exquis. Elle s'appelait Mme Paris, nom de guerre sans doute, mais qui satisfaisait à tout. Protégée par la police, elle était assez loin de Paris pour être sûre que ceux qui allaient visiter son établissement libéral étaient des gens au-dessus de la classe moyenne. La police intérieure était réglée comme un papier de musique, et tout les plaisirs y étaient soumis à un tarif raisonnable. On payait six francs pour déjeuner avec une nymphe, douze pour y dîner, et le double pour y passer la nuit."

Nous faisons halte un moment, pour constater que cette peinture de Casanova s'accorde presque mot pour mot avec la description du bordel de la Duvergier dans la „Juliette" de Sade, donnée ci-dessus. La maison de la Duvergier a comme celle de Justine Paris une „situation isolée" au milieu d'un „jardin", elle aussi avait un excellent „cuisinier", des „vins" exquis, et, last not least, elle aussi était „soutenue à la police." Si nous considérons que dans les descriptions détaillées des bordels de la Gourdan et des autres maisons publiques de Paris on ne trouve nulle part mentionné un cuisinier, que la série de tous les autres épi-

[1]) J. Casanova, Edition de Bruxelles 1866 T. II P. 195

thètes est exactement la même chez Casanova et de Sade, enfin que Casanova mourut en juin 1798, après avoir achevé depuis longtemps ses mémoires en manuscrit, qui ne vont que jusqu'à 1773; qu'il n'avait pu, par conséquent, utiliser pour ses mémoires la „Juliette", parue en 1797, et n'a en général point connu auparavant le marquis de Sade, en outre que ses mémoires ont été publiés seulement en 1822; en considérant toutes ces données, on peut conclure avec certitude que ces deux auteurs, si importants pour nous sous le même rapport, comme sources de l'histoire de la civilisation, ayant donné dans leurs ouvrages un tableau d'une fidélité photographique de la corruption des moeurs au 18me siècle, ont dépeint le même bordel au moyen de paroles à peu près identiques. Le marquis de Sade a dépeint sous le nom de la Duvergier l'activité de Justine Paris. Nous avons la conviction que dè futurs explorateurs adjouteront aux nombreuses analogies, trouvées par nous, de nouvelles. Il s'ensuit de là que les oeuvres du marquis de Sade constituent un objet de l'histoire de la civilisation autant que de la science médicale. Cet homme étrange nous a dès l'abord inspiré un vif intérêt. Nous cherchions à le comprendre, pour pouvoir l'expliquer, et nous acquîmes bientôt la conviction que le médecin, de même, ne saurait puiser dans un pareil cas les renseignements les plus importants que dans l'histoire de la civilisation. De Sade comme individu ne peut être éclairci que si on l'examine comme phénomène historique.

Revenons après cette digression à la description de Casanova. „Nous montons dans un fiacre, et Patu dit

au cocher! A Chaillot. — Après une demi-heure de course, il s'arrête à une porte cochère sur laquelle on lisait; Hôtel du Roule.

La porte était fermée. Un suisse à grosses moustaches sort d'une porte bâtarde, et vient gravement nous toiser. Nous jugeant gens de mine, il ouvre et nous entrons. Une femme borgue d'environ cinquante ans, mais qui portait encore les restes d'une belle femme, nous aborde, et, après nous avoir salués poliment, elle nous demande si nous venons dîner chez elle. Sur notre réponse affirmative, elle nous mène dans une belle salle où nous voyons quatorze jeune personnes, toutes belles et uniformément mises en robes de mousseline. A notre aspect elles se levèrent et nous fîrent une révérence très-gracieuse. Toutes à peu près du même âge, les unes blondes, les autres brunes ou châtaines: il y avait de quoi contenter tous les goûts. Nous les parcourons en disant quelques mots à chacune et nous fixons notre choix. Les deux élues, poussant un cri de joie nous embrassent avec une volupté qu'un novice aurait pu prendre pour de la tendresse, et nous entraînent dans le jardin en attendant qn'on vînt nous appeler pour dîner. Ce jardin était vaste et artistement distribué pour servir les amours et les plaisirs chargés de les représenter. Mme. Paris nous dit:

Allez, messieurs, allez jouir du bel air et de la sécurité sous tous les rapports; ma maison est le temple de la tranquillité et de la santé.

La belle que j'avais choisie avait quelque chose de Coraline, et cette circonstance me la fit trouver délicieuse. Mais au milieu de la plus douce occupation on nous appela pour dîner. Nous fûmes assez bien servis; et le dîner nous avait de nouvelles dispositions, quand, montre

à la main, la borgnesse vint nous prévenir que notre partie était finie. Le plaisir était mesuré à l'heure.

En fin de compte, Casanova et son ami se laissent entraîner à passer la nuit dans le bordel.

c. Le Bordel de la Richard.[1])

Cette maison publique était fréquentée principalement par des ecclésiastiques. Madame Richard avait débuté dans sa carrière par la séduction systématique de jeunes confesseurs. Cette spécialité d'érotomanie lui suggéra l'idée d'ouvrir un bordel spécial pour ecclésiastiques. Cette maison publique eut une grande vogue. Madame Richard devint la pourvoyeuse de jeunes filles d'un „établissement de missionnaires, de prélats et d'autres membres du clergé.“ Nous avons déjà fait mention d'une scène qui se passa dans ce bordel.

d. Un Bordel de nègres.

Un voluptueux à Venise amène toujours au bordel de Juliette deux négresses, le contraste de la race blanche et de la noire lui procurant une satisfaction particulière. (Juliette VI, 152.) Des nègres et des négresses jouent aussi un rôle à un diner anthropophage à Venise (Juliette VI, 204). Au château de Cardoville à Grenoble, où Justine est amenée comme victime de ce libertin deux nègres remplissent leurs fonctions comme complices aux orgies qui y ont lieu. (Justine IV, 331.) — Dans „Aline et Valcourt“, tome troisième, page 200, se trouve une image obscène, représentant trois femmes et un homme, qui touche les parties génitales de l'une d'elles, tandis que deux des quatre nègres qui se tiennent à côté brandissent des massues d'un air sauvage.

[1]) „L'Espion anglais“. Londres 1784. T. X. P. 363 et l. s.

Les nègres ne sont point non plus une invention de Sade! Déjà avant 1790, il existait à Paris un bordel de nègres! Il se trouvait d'abord rue neuve de Montmorency, dans la maison d'une certaine demoiselle Isabeau, plus tard rue Xaintonge, dans une maison appartenant à un certain Marchand. Dans ce bordel on était pourvu de négresses, de métisses et de mulâtresses. Il n'y avait pas de prix fixes, mais les habitantes de cette maison „étaient vendues, comme on vend les esclaves d'une caravane."[1])

Fraxi suppose[2]) que le goût pour les femmes de la race noire est peut-être propre aux Français. En tout cas on trouve encore à présent dans certains bordels de Paris et de la province des exemplaires de ces beautés noires en permanence.

e. Les „petites Maisons".

Renvoyant nos lecteurs, quant aux autres grands bordels parisiens du 18me siècle, au célèbre ouvrage de Rétif de la Bretonne[3]) ainsi qu'au livre „Les bordels de Paris" (1790), nous ne citerons plus que la maison publique dans le faubourg St. Antoine, où, suivant le récit de Rétif, le duc d'Orléans, le comte d'Artois se livraient aux orgies et aux cruautés les plus forcenées, ou l'on commettait des „bestialités", que le marquis de Sade a décrites plus tard dans son „exécrable roman": Justine ou les Malheurs de la vertu.[4])

Evidemment la multitude de bordels ne suffisaient pas encore aux besoins pervers de l'ancien régime. On

[1]) „Les bordels de Paris" 1790. P. 17.

[2]) P. Fraxi, l. c. P. XXXVIII.

[3]) Retif de la Bretonne „Le Pornographe" A. la Haye 1769.

[4]) P. L. Jacob, Bibliophile, „Bibliographie des ouvrages de Rétif de la Bretonne". P. 422.

jugea nécessaire d'installer la luxure chez soi-même. C'est pourquoi les grands seigneurs et les riches libertins de cette époque se créèrent dans les-dites petites maisons, en quelque sorte, leurs propres bordels particuliers, des maisons publiques en miniature. Chacun avait sa „petite maison“ avec plusieurs maîtresses. C'était signe de bon ton chez jeunes et vieux. Casanova fit à Paris la connaissance d'un chevalier octogénaire, d'Arzigny, „le doyen des petits maîtres“, qui se fardait avec du rouge, portait des habits fleuris, se pomadait la perruque, se peignait les sourcils en brun, et portait un ratelier en ivoire. Même ce vieux viveur était „tendrement attaché à sa maitresse, qui lui tenait une petite maison, où il soupait tous les jours en compagnie de ses amies, toutes jeunes, toutes charmantes, qui quittaient toutes les sociétés pour la sienne“.[1]) Le marquis de Sade également possédait en 1772 sa „petite maison“ sur la butte Saint-Roch.[2])

f. Les Clubs pornologiques secrets.

Ce que le marquis de Sade a dépeint sous la dénomination de „société des Amis du Crime“, ce que nous désignerons plus tard par le terme de „mystère du vice“ dans les romans de cet auteur, existait en réalite. Il y avait à Paris des clubs secrets, dont les membres se réunissaient pour étudier la volupté, en la mettant en pratique; qui avaient leurs „temples“, ornés des statues de Priape, de la Sapho et de divers autres symboles des délices de l'amour sexuel, leur langue et leurs signes de reconnaissance particuliers.

L' „île de la Félicité“ ou l'„ordre de la Félicité“ ou „la

---

[1]) Casanova Tome III P. 258.
[2]) P. L. Jacob „Bibliographie“ etc. P. 421—422.

société des „Hermaphrodites“ était le club d'Eros le plus fameux. Il avait été fondé par monsieur de Chambonas.[1]) Cette société secrète empruntait toutes les désignations, tout le cérémonial et toutes les formes à la vie de marinier, et adressait ses chants et invocations à saint Nicolas. „Maître“, „patron“, „chef d'escadre“, „vice-amiral“, tels étaient les noms des divers degrès des „chevaliers“ et „chevalières“, qui portaient une ancre à l'endroit du coeur, et devaient jurer fidélité et discrétion éternelles, quand ils se laissaient conduire dans l'île de la sublime Félicité.[2]) Dans leurs „assemblées plus que galantes“, on tenait les discours les plus obscènes.

La société des „Aphrodites“ s'entourait d'un grand mystère; elle s'appliquait à cacher ses secrets en imposant à ses membres un serment solennel, et en changeant frequemment le lieu des réunions. Ils donnaient aux hommes des noms tirés du règne minéral et aux femmes d'autres choisis dans le règne végétal.[3])

En revanche, on a trouvé le manuscrit des réglements, des signes de reconnaissance, de la liste des membres avec leurs „noms de plaisir“ d'un autre club. C'était la „société du Moment“. Ce manuscrit nous donne une connaissance approfondie des dégoûtantes ordures où se vautraient avec délices ces „sociétés de cynisme“, ainsi que les Goncourt les nomment.[4])

---

[1]) Dulaure, ailleurs, tome V, p. 227—228. Le libre „L'ordre hermaphrodite ou les secrets de la sublime Félicité, avec un discours prononcé par le chevalier H. . ., orateur au jardin d'Eden, chez Nicolas Martin, au Grand Mât“, 1748, ne nous était pas accessible.

[2]) E. et J. de Goncourt, „La femme etc.“. P. 176.

[3]) E. et J. de Goncourt, l. c. p. 176.

[4]) E. et J. de Goncourt, l. c. p. 177.

La „secte Anandryne“, club des tribades, formait la quatrième société pornologique secrète, qui célébrait ses orgies dans le „temple de Vesta“. Nous consacrerons à ce club et à ses assemblées une exposition détaillée, ci dessous.

Un mot de la Delbène nous explique la formation de ces sociétés secrètes. Elle dit, qu'on ne doit pas supprimer les vices, pourvu qu'on les entoure d'un mystère assez profond. (Juliette I, 25).

La description que donne de Sade du club secret de la „société des Amis du Crime“ (Juliette III, 30 et s.) est composée évidemment d'après des modèles qu'il connaissait. Cette société possédait une propre imprimerie avec douze scribes et quatre lecteurs. Dans la maison du club se trouvent de nombreux „cabinets d'aisance“, au service desquels sont préposés des jeunes filles et des jeunes garçons, étant tenus de s'abandonner à tous les caprices des visiteurs de ces endroits appétissants. On y voit „des seringues, des bidets, des lieux à l'anglaise, des linges très fins, des odeurs. Mais on peut aussi se servir ensuite lingua puellarum sive puerorum pour se faire nettoyer.“

Dans les deux „sérails“ de la maison, on a à sa disposition des garçons, des filles, des hommes adultes, des femmes et — des animaux, pour satisfaire les instincts voluptueux de tout genre. L'assassinat coûte 100 écus. On fait son entrée dans la salle de réunions principale nue, couchée sur un crucifix, qui est couvert d'hosties, et à l'un des bouts duquel se trouve une bible. Avant d'être reçue, Juliette est interrogée, si elle consentirait à commettre les crimes et les diverses impudicités qu'on lui énumère. Après avoir répondu affirmativement, elle

reçoit „les instructions pour les femmes de la société des amis du crime“. Les orgies qui ont lieu dans le club secret seront décrites à l'analyse de la Juliette.[1])

g. Les Filles de joie.

Il est déjà suffisamment ressorti de l'exposé que nous avons donné jusqu'à présent que le 18me siècle avec son égoisme et sa concupiscence bestiale a été le siècle de la fille de joie. La fille publique est adorée, idéalisée. Elle est placée d'autant plus haut au dessus de la femme honnête, plus elle est capable de procurer de la volupté et des jouissances raffinées. Dans la „Philosophie dans le Boudoir“, (I, 52) la novice Eugénie demande a son institutrice dans l'amour, madame de St. Ange ce que c'est qu'une „putain“, mot qu'elle entend pour la première fois. Celle-ci répond (P. 52—53): „On appelle de cette manière, ma toute belle, ces victimes publiques de la débauche des hommes, toujours prêtes à se livrer à leur tempérament ou à leur intérêt; heureuses et respectables créatures que l'opinion flétrit; mais que la volupté couronne, et qui bien plus nécessaires à la société que les prudes, ont le courage de sacrifier pour la servir, la considération que cette société ose leur enlever injustement. Vivent celles que ce titre honore à leurs yeux! Voilà des femmes vraiment aimables, les seules véritablement philosophes! Quant à moi, ma chère, qui depuis douze ans, travaille à le mériter, je t'assure que loin de m'en formaliser, je m'en amuse; il y a mieux, j'aime qu'on me nomme ainsi; cette injure m'échauffe la tête.“ C'est ce que les Gon-

---

[1]) Les clubs pornologiques secrets furent transplantés aussi en Russie. A Moscou, sous Catherine II il y avait un „club physique“ et un „club Adam“. Vois Moreau l. c. p. 63.

court nomment „jouir de la perte de sa bonne réputation,“ et déclarent être un signe général des femmes du 18me siècle.

Rétif de la Bretonne s'élève dans „Monsieur Nicolas“ au panégyrique suivant de la prostitution: „Si vous ne pouvez pas parvenir à la monandrie, ne vous en désespérez pas. Vous êtes encore utiles. Par les plaisirs recherchés que vous donnerez, par les délices de votre profession, retenez les hommes sensuels dans la route de la nature, et les empêchez ou de s'égarer avec d'autres, moins morales que vous, ou de perdre leur santé, avec de moins soigneuses. Ne soyez jamais exigeantes, tracassières; songez que les filles de votre espèce sont un délassement pour l'homme, de véritables prêtresses de la volupté. Respectez-vous!“ [1])

Cette glorification de la fille de joie a souvent pris des formes étranges. Ainsi un certain chevalier de Forges exprima de son vivant souvent le souhait de mourir dans les bras d'une fille de joie. Il avait pendant toute sa vie cherché sa joie et son bonheur chez les filles publiques. Il voulait aussi les goûter chez elles en mourant. Son voeu s'accomplit. Il mourut au milieu du plaisir, dans les bras d'une prostituée. [2])

La grande considération dont jouissaient les prostituées au 18me siècle se reflète le plus nettement dans la conduite de la police à leur égard. Nous avons vu que de Sade fait expressément protéger le bordel de la Duvergie par la police. Tel était en effet l'état des choses à l'époque de la composition de la „Juliette“, pendant le régime de la terreur et sous le directoire.

---

[1]) P. L. Jacob, Bibliophile, ailleurs P. 395.
[2]) „La Chronique Scandaleuse“ Paris 1789. T. IV. P. 393.

Des filles de joie avaient encore été saisies et punies sous la régence, quelques unes même expédiées à la Nouvelle-Orléans. Qu'on se souvienne seulement de „Manon Lescaut", célèbre récit de l'abbé Prévost, qui inaugura, du reste, la glorification de la fille de joie dans la littérature française du 18me siècle. Mais bientôt, toute surveillance cessa. On envoyait bien de temps à autre des filles malades à Bicêtre. Le fameux inspecteur de police Marais devait, il est vrai, faire des rapports réguliers au roi Louis XV au sujet des filles publiques de Paris. [1]) Mais une surveillance sérieuse manquait. Parent-Duchatelet a passé en revue les archives de la préfecture de police à Paris des années 1724 à 1788, et en a déduit: „Que la tolérance de l'administration à l'égard des prostituées et des maisons de prostitution était complète, qu'elle ne sévissait que dans les cas très graves, et qu'elle délivrait des autorisations qui répondaient aux tolérances actuelles. Qu'on ne faisait de perquisition que lorsqu'il y avait des plaintes portées de la part des voisins.

Qu'il y eut quelquefois des assassinats commis dans certaines maisons; dans d'autres des filles et des hommes jetés par les fenêtres; que le tapage était le plus ordinairement par des soldats travestis; que les voisins couraient les plus grands dangers en rentrant chez eux, et que souvent même ils ne le pouvaient pas.

Que l'arbitraire le plus grand régnait dans toutes les arrestations, que rien n'était fixé par des réglements, et que tout dépendait du caprice des commissaires de police et de leurs agens.

[1]) Les comptes rendus se trouvent en manuscrit dans la bibliothèque nationale, Dép. des mss fr., 11395; suppl. fr., 2998 (Maxime du Camp „Paris, ses organes, ses fonctions et sa vie, etc". Paris 1875. T. III. P. 393).

Qu'a mesure qu'on s'éloigne des premiers temps du siècle dernier, les punitions sont moins sévères, et la manière du procéder moins rude et moins expéditive.“ [1])

La révolution, qui vint ensuite, fut l'âge d'or de la fille publique. La situation, telle que Sade la depeint dans ses ouvrages, était conforme à la réalité. Suivant Parent-Duchatelet,[2]) dès 1791, on commença à abolir toutes les anciennes institutions. La profession de filles publiques n'était plus soumise à des ordonnances legislatives speciales. La loi du 22 juillet de l'année ci-dessus nommée parle, il est vrai, quoique fort vaguement, de cette question au deuxième titre, dans le chapitre qui traite de la police correctionelle, en désignant les mesures publiques touchant aux moeurs; mais il est évident que le législateur de cette époque ne voulait frapper que les individus qui séduisent des jeunes gens de l'un et de l'autre sexe, pour les livrer à un tiers. Il ne se prononce pas sur l'activité des filles publiques, et il paraît qu'il la considérait comme une profession que chaque fille avait le droit d'exercer; et qu'un règlement, par conséquent, serait un empiètement sur la liberté publique.

Ces filles étaient donc exemptées de toute inspection, et mises sur le même pied que tous ceux qui exercent une profession quelconque, c'est à dire libres de régler leur activité comme bon leur semblait; grâce à une erreur incompréhensible de l'Assemblée nationale, elles se virent affranchies, bienfait dont elles n'avaient joui à aucune époque et en aucun pays.

---

[1]) A. J. B. Parent-Duchatelet. „De la Prostitution dans la ville de Paris“ P. 598.
[2]) Parent-Duchatelet. P. 602.

Une impudence effrénée, un scandale sans exemple en fut la conséquence. Le régime de la terreur et le directoire marquent l'apogée de la liberté et de l'insubordination qu'atteignit la prostitution à n'importe quelle époque et chez n'importe quelle nation. A présent nous rappellerons que le marquis de Sade passa durant toute la période le temps de 1790 à 1801, à l'exclusion de six mois, en pleine liberté à Paris, qu'il fut donc témoin du triomphe et du règne de la prostituée ainsi que de l'impudicité publique la plus repoussante.

Alors, la fille de joie devint la „déesse de la raison", que tous devaient adorer, et chaque femme devint femme publique. En juin 1793, on donna au théâtre de la République une nouvelle pièce, intitulée „La Liberté de la Femme". Mais, à la verité, elle peignait l'„effronterie du vice". Le rôle principal était un mari qui, dissolu par penchant, d'un caractère inconstant et ennemi des convenances par calcul, fait l'aveu. „Il sied que plus d'un heureux participe aux charmes de ma femme".[1]) Les filles publiques „se multiplient" dans toutes les rues, surtout au Palais Royal, Maison-Egalité, et aux Champs-Elysées; on pouvait voir la plus hideuse impudicité dans les loges des théâtres, dans les cabarets, dans les grands restaurants. Paris devint la cloaque de la république entière, et attira à soi toute la fange de la province; la sensualité acquit un caractère de plus en plus intolérable, et s'éleva jusqu'à une extrême brutalité. Notamment pendant l'été de l'année 1796, le boulevard du Temple fut le théâtre où se passèrent des scènes de la plus dégoûtante impudicité, exécutées par les militaires. En compagnie de femmes, abruties par les plaisirs charnels, ils y faisaient l'étalage d'une conduite bestiale au plus

haut degré, et on voyait, de concert avec ces femmes, des filles de 12 à 13 ans s'y livrer à la prostitution la plus révoltante. Mais même malgré toute l'indignation qu'en ressentait la police, le Palais-Royal et les Champs-Elysées avec leur abondance d'endroits publics offrirent encore longtemps des spectacles quotidiens, exactement analogues, de la dissolution des moeurs la plus infâme et la plus éhontée.[1])

C'est là que se réalisa l'idéal que le marquis de Sade avait préconisé dans ses romans: la suggestion en masse de la volupté! Les costumes à la grecque, l'incroyable nudité de l'habillement que nous avons décrite ci-dessus, ayant pour but d'entraîner aussi les personnes, restées pures jusque là, dans le tourbillon des convoitises les plus effrénées, vinrent s'ajouter à cette conduite dissolue. Rétif de la Bretonne a très-bien rendu cette infection des moeurs, produite par le poison de la volupté, dans sa description des coutumes des filles publiques dans les rues. „Les filles perdues sortent, se promènent; quelques-unes se font remarquer par l'élégance de leur parure, et plus souvent encore par l'indécence avec laquelle elles étalent des appas séducteurs; de jeunes imprudens prennent avec elles, même en public, des libertés criminelles . . . et nos enfans, témoins de ces horreurs, avalent le poison; il fermente, il se développe avec l'age, et cette vue dangereuse les conduit à leur perte . . . La fille d'un artisan, d'un bourgeois même, encore dans cet âge où l'ingénuité native ne lui fait soupçonner de mal à rien, voit une femme bien vêtue que de jeunes plumets suivent à la piste, abordent,

[1]) A. Schmidt l. c. II, P. 85.

carressent; cette fille innocente sent naître un désir de lui ressembler, faible, il est vrai, mais qui se fortifiera et lui fraiera peut-être un jour la route du désordre. Ce n'est pas tout: des jeunes gens encore sous la férules trouvent par elle la facilité de goûter des plaisirs précoces, et de s'énerver avant d'être formés . . . . Pour éviter ce péril, il faut avoir une vertu à toute épreuve, ou manquer de tempérament. Quelle indécence, pourtant! Sous le voile d'une demi-obscurité, on ose . . . . des enfants ont devant les yeux . . . et l'on s'étonne de la corruption des moeurs dès l'âge le plus tendre."[1])

Et pour illustrer ces paroles, A. Schmidt raconte, se basant sur des rapports de police — nous appuyons là-dessus, parce que le fait serait sans cela à peine vraisemblable, qu'en octobre 1793 le jardin de la Révolution et notamment les galeries près du théâtre Montausier étaient remplis tous les jours de tout jeunes garçons et de jeunes filles agées de 7 à 14 ou 15 ans qui s'abandonnaient presque en public aux débauches de la plus infâme impudicité. Et en outre, ils étaient „à peu pres nus comme la main et offraient aux passants le spectacle le plus avilissant.[2]) Ce n'est pas un hasard que de pareilles monstruosités se montrèrent à l'automne de l'année 1793, à la suite des horribles jours de septembre, où le sang coula à flots. Cela ne tient pas au hasard que l'apogée de la luxure coïncida avec le régime terroriste. De Sade, qui fut de nouveau emprisonné au moi de décembre de la même année, avait pendant tout ce temps marché dans le sang avec délice, et s'était inspiré des idées qu'il lança ensuite dans ses ouvrages.

[1]) Parent-Duchatelet l. c. P. 312.
[2]) A. Schmidt l. c. II. P. 66.

C'est alors que les clubs pornologiques secrets se dévoilèrent en public, et donnèrent à l'opéra les „bals nus", où les visages seuls étaient masqués[1]; c'est alors que le nombre des bals de prostituées montait tous les jours à plusieurs centaines[2], que les „nudités des Grecs et des Romains" y étaient mises en étalage, et que dans 23 théâtres on se livrait à tous les excès de la débauche.

Quant au nombre des prostituées à Paris au 18me siècle, il s'élevait en 1770 à environ 20 000 sur une population de 600 000. Durant la révolution, il s'accrût jusqu'à 30 000.[3]

Si nous fixons notre attention sur les diverses catégories de filles, nous constatons d'abord que la classe des maîtresses de l'ancien régime se recrutait pour la majorité dans le monde des théâtres. Ce sont les actrises, les danseuses d'opéra, les cantatrices qui viennent principalement en considération.

Mercier nous dit que les „filles d'opéra" exercent sur les hommes une attraction toute particulière.[4] La Mettrie s'écrie avec emphase: „Tranportons nous à l'Opéra, la Volupté n' a point de Temple plus magnifique, ni plus fréquenté", et il exalte les charmes de la célèbre danseuse Camarzo et de la Jalé.[5] D'Alembert, s'exprimait avec un cynisme cru que la fréquente prospérité et la fortune matérielle des danseuses et des cantatrices était une consequence nécessaire de la loi du mouvement.[6]

Une vive lumière tombe sur ces circonstances à la

---

1) Jules Janin l. c. P. 332.
2) A. Schmidt, l. c. II, P. 67.
3) Parent-Duchatelet l. c. P. 26.
4) L. S. Mercier „Tableau de Paris" I, p. 393—395.
5) La Mettrie, „L'art du jouir". A Cythère 1751. P. 103.
6) „La chronique scandaleuse." T. IV P. 190.

lecture de deux faits racontés par Casanova. Son ami Patu l'introduisit un jour chez une célèbre cantatrice, nommée Mademoiselle Le Fel, fort populaire dans tout Paris et membre de l'Académie royale de Musique. Elle avait près d'elle trois enfants, charmants qui folâtraient çà et là par toute la maison. — „Je les adore, me dit-elle. — Ils le méritent par leur beauté, lui répondis-je, quoique chacun ait une expression différente. — Je le crois bien! L'aîné est fils du duc d'Anneci; le second l'est du comte d'Egmont, et le plus jeune doit le jour à Maisonrouge, qui vient d'épouser la Romainville. — Ah! excusez, du grâce; je croyais que vous étiez la mère de tous trois. — Vous ne vous êtes point trompé; je la suis — En disant cela, elle regarde Patu et part avec lui d'un éclat de rire qui ne me fit point rougir, mais qui m'avertit de ma bévue. J'étais nouveau, et je n'avais pas été accoutumé à voir les femmes empiéter sur le privilége des hommes. Mlle Le Fel n'était pourtant pas effrontée, elle était même de bonne compagnie; mais elle était ce qu'on appelle au-dessus des préjugés. Si j'avais mieux connu les moeurs du temps, j'aurais su que ces choses étaient dans l'ordre, et que les grands seigneurs qui parsemaient ainsi leur noble progéniture laissaient leurs enfants entre les mains de leurs mères en leur payant de fortes pensions. Par conséquent, plus ces dames cumulaient et plus elles vivaient dans l'aisance.“ [2])

La seconde anecdote est encore plus caractéristique. Un jour que Casanova était chez Lani, maître de ballet à l'Opéra, il y vit cinq à six jeunes filles de 13 à 14 ans, toutes accompagnées de leurs mères et ayant l'air modeste et distingué. Il leur débita des flatteries,

qu'elles écoutèrent les paupières baissées. L'une d'elles se plaignit de maux de tête. Pendant que Casanova lui offrait son flacon d'essence, une des compagnes de la jeune fille lui dit: „Sans doute que tu n'as pas bien dormi“ „O ce n'est pas ça, répondit l'innocente Agnès, je crois que je suis grosse“. A cette réponse inattendue d'une jeune fille, qu'il tenait d'après son âge et son extérieur pour une vierge, Casanova s'exclama: „Je ne croyais pas que Madame fût mariée“. Elle le regarda un moment avec surprise. Puis elle se tourna vers sa compagne, et toutes deux se mirent à rire à qui mieux mieux. [1])

Les figurantes et les choristes de l'Opéra ne recevaient point de gages, de sorte que „quantité de messieurs devaient suppléer au manque d'honoraires“. Cette caste, à quelques exceptions près, cherchait sa gloire à être méprisée. Il y avait alors à l'Opéra plusieurs figurantes et chanteuses, qui étaient estimées plutôt pour laides que pour passables, et qui malgrè cela vivaient très-confortablement. Car cela se comprenait de soi qu'une telle fille devait renoncer à toute vertu pour ne pas mourir de faim. [2])

Un dialogue, communiqué dans l'„Espion anglais“, nous apprend que les filles publiques les plus célèbres de Paris appartenaient presque en totalité au monde théâtral. [3])

La chanteuse d'opéra La Guerre fut la dame pour qui le duc de Bouillon gaspilla en trois mois 800 000 livres.

---

[1]) J Casanova, ailleurs, T. II. P. 185.
[2]) Casanova, ailleurs. P. 227
[3]) „Dialogue entre M. le Comte de Lau.... et Mylord All'Eye, au sujet des filles les plus célèbres de la Capitale“ dans „l'Espion anglais“. T. II. P. 173—206.

La fille La Prairie appartenait au groupe de femmes qui étaient engagées à se montrer nues au maréchal prince de Soubise dans sa „petite maison“. „C'est le costume chez Son Altesse comme chez l'abbé Terrai!“ Cet ecclésiastique moral avait dans sa maison, rue Notre-Dame, une chambre avec un lit somptueux. Lorsque l'amante temporaire y montait, elle trouvait une peinture voilée, qui, le voile tombant, laissait voir les belles formes d'une femme nue. „Madame, c'est le costume“ remarquait l'abbé en gardant de sang-froid, lui donnant à entendre par ces mots qu'il désirait l'avoir aussi dans ce costume.

La célèbre demoiselle Du Thé avait d'abord débuté comme choriste à l'Opéra sous le nom de „Rosalie“, et fut choisie comme telle pour initier le jeune duc de Chartres aux „pratiques de Vénus“. Lorsque ce prince la quitta, elle se rendit à Londres, y ruina plusieurs lords, revint ensuite à Paris, où elle ouvrit un tripot, qui lui rapporta beaucoup d'argent, et où les plus riches seulement avaient accès. Cette Messaline était extrêmement cupide et intéressée. Plus tard elle fut la maîtresse du duc d'Artois. Un jeune mousquetaire, épris d'elle mais non exaucé, lui envoya les vers malicieux que voici:

Du Thé tu cherches à plaire
A qui peut t'enrichir,
Moi qui suis mousquetaire
Je n'ai rien à t'offrir.
Mais je sais fair usage
D'un moment de loisir,
Un homme de mon âge
Ne paie qu'en plaisir.[1])

[1]) Nous trouvons ces détails sur la Du Thé dans la „Correspondance secrète, politique et littéraire etc.“ Londres 1787. T. I. P. 57 et 58.

La Du Thé ne vivait pas toujours dans l'abondance de l'or. Dans un rapport de l'inspecteur de police Marais du 12. décembre 1766 nous lisons: „Hier, la Duthé, n'avait pas le sol; elle a été obligée d'emprunter un écu de six livres pour aller aux Italiens.“[1])

L'actrice Dubois de la Comédie française avait composé un catalogue de ses amants, dont le nombre se montait déjà en 1775 à 16527, après 20 ans d'activité, dans d'autres termes, elle en avait eu environ trois par jour, entrant en liaison avec plusieurs à la fois: „Elle a la même aviditè pour l'argent que pour le plaisir.“

Cette histoire bien connue a certainement influencé le marquis de Sade, lorsqu'il fait raconter dans la „Philosophie dans le Boudoir“ (I, 94) par Madame St.-Ange, qu'au courant de 22 ans, elle s'est livrée à 12000 amants. Voilà encore un emprunt à la réalité.

La Chanterie, au commencement de sa carrière, choriste à l'Opéra, était d'une rare beauté, un ange féminin. Les peintres l'employaient comme modèle. Ainsi, un tableau au-dessus du grand autel d'une église la représentait en madone. Un Anglais, visitant les curiosités des églises à Paris après avoir auparavant joui de celles des théâtres non sans amer déboire, entra aussi dans cette église, et s'écria tout surpris, en apercevant la tête de la madone: „Ah! voilà la Vierge qui m'a donné la chaude — p . . . . !“[2])

---

1) Maxime du Camp ailleurs. T. III. P. 324.

2) Nous possédons dans le livre de P. Lacome „Thèmes variés. Les étoiles du passé.“ Paris 1897 un ouvrage fort intéressant sur les héroïnes des théâtres du 18me siècle. —

Comp. „L'Espion anglais“ II P. 175, au sujet d'un bon mot ultracynique de la fameuse actrice Arnould sur le compte

A côté des dames du théâtre, ce sont les modistes et les demoiselles de magasin qui jouissaient d'une grande vogue. Aussi les „jeunes ouvrières paraissent plus d'une fois chez de Sade. Rétif de la Bretonne a dépeint dans ces ouvrages cette classe de prostituées avec une prédilection particulière. Il entretint longtemps une correspondance clandestine avec les modistes d'un grand magasin de nouveautés dans la rue Grenelle-Saint-Honoré. La propriétaire de ce magasin était une dame Devilliers, qui travaillait pour la comtesse Du Barry. Cette dernière avait été anciennement modiste elle-même, avant d'entrer dans la maison de la Gourdan. Rétif dépeint le genre de vie et les coutumes de ces modistes surtout dans „Le Quadragénaire" (Genève 1777, 2 tomes.[1]) Suivant Parent-Duchatelet[2]), les filles publiques entraient pendant la révolution de préférence en service dans des magasins. On en comptait plus de 20 au Palais-Royal, et huit d'entre elles se trouvaient dans les anciennes galeries en bois. Elles avaient pour signes des vases remplis d'une poudre de différente couleur et disposés dans un ordre caractéristique, de sorte que tout le monde les connaissait. Parfois ils étaient encore couronnés de fleurs. Qu'on s'imagine à présent ce qui devait se passer dans ces localités, séparées en deux parties le devant de la boutique et l'arrière-boutique, toutes les

---

des chanteuses d'Opéra mal famées: Château-neuf, Château-vieux et Château-fort.

Au sujet du poème pornographique d'une autre actrice vois P. L. Jacob, Bibliophile „Bibliographie etc.", p. 8. remarque.

[1]) P. L. Jacob, Bibliophile „Bibliographie et Iconographie de tous les ouvrages de Rétif de la Bretonne". Paris 1875, p. 145—147.

[2]) Parent-Duchatelet ailleurs, P. 168.

deux fort-étroites ordinairement, et n'ayant pour tout ameublement que quelques chaises et — un paravent. Aussi, les rapports de cette époque décrivent-ils bien des horreurs, qui s'y passaient, et les désordres qu'elles occasionnaient journellement dans le jardin et dans les galeries. Dans ces dernières une personne tant soit peu décente ne pouvait plus mettre le pied.

On ne saurait s'étonner que la prostitution leva hardiment la tête dans les restaurants, les cafés, les cabarets etc. Casanova s'était habitué, quand il était en quête d'une aventure amoureuse, à se rendre d'abord dans un café pour y attraper un belle. Le paragraphe 14 du règlement de la police française du 8 octobre 1780, qui menace tous les cabaretiers, les limonadiers etc. ayant chez eux des filles publiques d'une amende de 100 francs n'était jamais mis à exécution. En outre, cette loi ne pouvait s'appliquer qu'à ceux qui souslouaient à de pareilles filles mais non à ceux qui servaient des boissons aux filles qui entraient dans leur établissement et qu'ils étaient censés ne pas connaître.[1])

Le métier de souteneurs était déjà fort développé au 18me siècle. Le marquis de Sade nous en dépeint plusieurs types par ex. Dorval (Juliette I 196 et l. s.), qui par le travail de ses filles publiques est déjà devenu propriétaire d'une trentaine de maisons. En 1789, Peuchet parle de souteneurs dans son „Encyclopédie", et Rétif de la Bretonne également dans son „Pornographe", paru pour la première fois en 1770. Dans le courant du siècle passé, un mémoire fut présenté au lieutenant de

---

[1]) Parent-Duchatelet ailleurs, P. 304. — Au sujet de femmes publiques pour les militaires et de quelques autre classes de prostituées v. ci-dessous.

police de Paris, dont l'auteur s'exprime à ce sujet de la manière suivante: „Elles ne peuvent pas se passer d'un protecteur . . . Ordinairement leur choix tombe sur le plus scélérat, afin d'inspirer plus de terreur aux autres et d'avoir un soutien envers et contre tous . . . . Lorsqu'une fille a fait choix d'un souteneur, elle n'est plus maîtresse de s'en défaire; il faut qu'elle l'entretienne dans sa paresse, dans son vin, dans son jeu et dans ses débauches avec d'autres filles; car il est de ces hommes qui, sur leur réputation, en ont plusieurs à la fois; et si elle ne peut plus résister à la tyrannie de cet homme, il faut, pour s'en débarasser, qu'elle en trouve un autre plus redoutable encore, et par cela même plus despote et plus tyran.“ [1])

Enfin, il y avait une multitude de proxénètes, de maquerelles, de marcheuses etc., tourbe complémentaire et inévitable de la prostitution, qui, naturellement, se trouvent représentées chez Sade dans toutes leurs variétés. On trouve aux dernières pages du „Pornographe“ un catalogue de ces „mamans publiques“ parisiennes du siècle précédent. Les femmes de cette sorte portaient différents noms. Les „marcheuses“ qui n'étaient plus en état d'exercer leur profession, et qui se rendaient aux endroits de libertinage pour favoriser au moins le métier chez les autres s'appelaient „pieds-levés“; on les chargeait des négociations les plus diverses.[2])

Les entremetteuses proprement dites et les femmes trafiquant de jeunes filles s'appelaient „maquerelles“, „baillives“, „abbesses“, „supérieures“, „mamans“. Les

---

[1]) Parent-Duchatelet, ailleurs. P. 98. — Il existait même des souteneurs nobles p. ex le vicomte de Letorières (Maxime du Camp, ailleurs. P. 324).

[2]) Parent-Duchatelet, P. 112.

expressions „maîtresse“ ou „dame de maison“ ne furent adoptées que depuis 1796.[1])

Dans „Justine“ et „Juliette“, tous les bordels et maisons de débauches sont abondamment pourvus de garçons, et surtout de petites filles, qui servent à la luxure, et qui sont sacrifiés en masse aux cruelles convoitises. On peut en inférer que le trafic des garçons et des jeunes filles était très-répandu au 18me siècle. Ainsi que nous l’avons vu, le Parc-aux-cerfs à lui seul exigeait un trafic considérable de jeunes filles. Mais le même négoce se faisait pour d’autres établissements et pour les besoins particuliers sur une grande échelle.[2]) Dans le 16me tome des „Nuits de Paris“, Rétif de la Bretonne fournit sur ces infamies des renseignements détaillés, qui font dresser les cheveux. En 1792, on pouvait voir sous les arcades du Palais-Royal des enfants des deux sexes de „l’âge le plus tendre“, bizarrement vêtus, conduits par des entremetteuses, qui profanaient leur innocence et les faisaient prématurément périr. Quelquefois ces malheureuses victimes rendaient l’âme à la suite des turpitudes qu’on leur faisait endurer. „On paye alors l’enfant, dit Rétif, comme on paye un animal grevé de fatigue, un prix convenu d’avance, entre les parents et la matrulle, qui gagne toujours sur le marché.“ Rétif rapporte que cet affreux trafic avait existé déjà du temps de l’ancien régime, et qu’il formait — horribile dictu — une des principales sources de revenu de l’inspecteur des prostituées, qui peut-être en cédait une partie au lieutenant de police. Ce trafic ne fut donc jamais réprimé. Le censeur Mairobert connaissait tous les détails et en

---

[1]) Parent-Duchatelet, P. 243.
[2]) La Chronique scandaleuse II, 38 et s.

informa Rétif. Celui-ci en apprit encore davantage d'une des trafiqueuses infernales de cette espèce, qui lui dévoila tous les mystères de son métier.

Rétif de la Bretonne s'est beaucoup occupé de l'organisation de la prostitution, surtout dans son „Pornographe" (1769, 1770, 1776), ouvrage où suivant Parent-Duchatelet „l'on trouve traitées d'une manière bien légère, des questions dont la nature réclame la réserve et la gravité." Le livre fut composé avec le concours d'un Anglais Lewis Moore, de l'avocat Linguet et du censeur royal Pidanzat de Mairobert. Rétif proposait à la police dans son projet d'entretenir dans toutes les grandes villes des édifices spacieux, où toutes (!) les filles publiques devraient demeurer. Il fit le plan de ces maisons, et rédigea un règlement de 70 articles, dans lequel se trouvent les choses les plus étranges qu'on puisse seulement s'imaginer. Ainsi, il divise les filles en plusieurs classes, en raison de leur beauté et de leurs charmes; il fixe les prix, et il organise le personnel pour le service interne de la maison et pour l'externe; il tient également compte des personnes mariées, des filles qui deviennent enceintes, de leurs enfants selon leur âge et leur sexe; il s'occupe du sort des malades, des infirmes et des vieilles. Il n'oublie pas même le chapelain ou prêtre. Enfin il passe aux plus minutieux détails concernant le linge, la nourriture, les frais approximatifs d'une pareille maison. Rétif fut plus d'une fois raillé avec raison pour ce livre. Presque au même temps, un auteur anonyme, enthousiaste

---

[1]) P. L. Jacob, Bibliographie, ailleurs p. 340—341. Casanova raconte que le comte Jean Du Barry offrit à une dame à Bologne 100000 écus pour sa fille de 14 ans. (T. VI P. 342.

[2]) P. L. Jacob, Bibliographie, ailleurs p. 99—103.

peut-être de l'ouvrage de Rétif publia en manuscrit ses opinions particulières au sujet des prostituées à Paris. Les améliorations proposées par lui étaient basées sur la fondation de maisons spéciales, dont chacune devait avoir une supérieure. Il voulait restreindre[1]) la quantité de ces maisons à cinq cents afin (!) d'en faciliter la surveillance.

Le „Pornographe" de Rétif fut un des ouvrages les plus connus de ce genre et parut dans plusieurs éditions. Le marquis de Sade, qui possédait pour beaucoup de choses un grand talent d'imitation, essaya aussi de traiter ce sujet à sa manière. Un bibliophile parisien (M. H. B.) possède entre autres autographes et documents, se rapportant au marquis de Sade, aussi son projet d'un lupanar, où sont exactement décrits l'arrangement de la maison, le vestibule, les logements des femmes, les „chambres de torture" — chacune d'elles sert a un genre de tortur spécial. Il n'oublie pas même le cimetière où l'on enterre les victimes qui succombent pendant ces orgies. Des portes secrètes facilitent les entrées et les sorties inaperçues. A la fin, il décrit le „menu d'un diner excitant".[2])

2. Le Palais-Royal et les autres Maisons de filles publiques.

Le Palais-Royal est une ville dans une ville. Il constitue la cité des filles de joie à Paris et en même temps le centre de la vie parisienne au 18me siècle, un objet d'histoire de la civilisation à part, qui avec ses tripots, ses conspirateurs royalistes et jacobins, ses filles et ces bandits, ses habitués distingués mais dé-

[1]) Parent-Duchatelet, P. 185.
[2]) „Les Crimes de l'amour." Bruxelles 1881. P. 235—236.

pravés, son luxe et sa misère représentait un petit monde pour soi, rien moins que beau.[1])

Le Palais-Royal, situé non loin du Louvre, fut bâti dans l'espace de temps de 1629 à 1634 par Lemercier sur l'emplacement des anciens hôtels de Mercoeur et de Rambouillet pour le cardinal de Richelieu, et fut habité plus tard un certain temps par Louis XIV. Ce monarque le fit reconstruire, et en fit présent à son petit-fils, le duc de Chartres; par là il passa à la maison Orléans. Le régent Philippe d'Orleans inaugura le Palais-Royal comme siège principal des plaisirs et des débauches destiné à la société distinguée. Son arrière-petit-fils, le duc Louis Philippe Joseph d'Orléans, le fameux Philippe Egalité fit complètement reconstruire le palais de 1781 à 1786: il prit la forme qu'il a à présent, se changeant en un grand ensemble de palais, jardins, arcades, bazars, théâtres, cafés, tripots, restaurants et nombreux établissements de plaisir. Les galeries principales du Palais-Royal étaient à l'est la „galerie de Valois“; à l'ouest la „galerie de Montpensier“, à l'extrémité septentrionale de laquelle était situé le théâtre du Palais-Royal, qui existait depuis 1784; au nord la „galerie de Beaujolais“; 186 arcades environnaient le magnifique jardin du Palais-Royal, qui s'étendait en forme de parallélogramme. Dans son voisinage immédiat fut bâti le théâtre de la „Comédie française“.[2])

C'est au Palais-Royal que se développa avant et pendant la révolution cette activité vive et variée qui a trouvé parmi les auteurs de toutes les nations tant d'ex-

---

[1]) F. Lotheissen „La littérature et la Société françaises etc.“ Vienne 1872. P. 43.

[2]) P. Joanne „Paris-Diamant“ Paris 1895. P. 33 et 100.

cellents peintres. Casanova[1]) nous décrit l'aspect qu'il avait en 1750, c'est à dire avant sa reconstruction. „Curieux de ce lieu tant vanté, je commençai par tout observer. Je vis un assez beau jardin, des allées bordées de grands arbres, des bassins, de hautes maisons, qui l'entouraient, beaucoup d'hommes et de femmes qui se promenaient, des bancs par-ci par-la où l'on vendait de nouvelles brochures, des eaux de senteur, des cure-dents et des colifichets. Je vis des tas de chaises de paille qu'on louait pour un sou, des liseurs de gazettes qui se tenaient à l'ombre, des filles et des hommes qui déjeunaient ou seuls ou en compagnie, des garçons de café qui montaient et descendaient rapidement un petit escalier caché par des charmilles." Un abbé énuméra à Casanova les noms de toutes les filles qui s'y proménaient.

Nous possédons de la main du conseiller de justice oldenbourgeois Gérard Antoine de Halem, ami des comtes Stolberg et auteur d'une histoire du duché d'Oldenbourg, un tableau fort intéressant et vrai du Palais-Royal, de cette „capitale de Paris", ainsi qu'il l'appelle. Elle date du commencement de la révolution, Halem ayant vécu à Paris en 1790. A son entrée déjà il eut l'occasion de reconnaître le trait caractéristique de cette ville.[2]) Lorsque les voyageurs firent leur entrée „une foule de gamins dansaient une ronde en chantant une chanson avec le refrain:

Viva l'amour
Viva l'amour!"

Il écrit ensuite dans sa trentième lettre de voyage: „L'inscription des jardins d'Epicure:

[1]) J. Casanova, ailleurs T. II, P. 176.
[2]) G. A. de Halem „Un coup d'oeil" sur une partie de l'Allemagne, de la Suisse et de la France, lors d'un voyage en 1790." Hambourg 1791. T. I. P. 1 et 20.

„Etranger! ici tu te plairas!
Le souverain bien, c'est la volupté",

conviendrait parfaitement au Palais-Royal. Les détails de ses merveilles, ainsi que de celles des boulevards et du Pont-neuf, on les a lus déjà avant mon départ dans divers journaux allemands; et si donc je vous conduit directement dans l'allée des Soupirs, vous ne pénétrerez pas dans un endroit inconnu. Mais là, je suis obligé de vous abandonner à votre destinée. Voyez comment vous vous glisserez entre Scylla et Charybde, la brune et la blonde, sans faire naufrage. Couvrez-vous les yeux d'un bandeau, pour ne pas voir les beautés qui défilent devant vous, et dont le soir accroît encore les charmes; pour ne pas remarquer leurs oeillades languissantes, ni les bouquets de fleurs qu'elles vous offrent d'un air si affable; bouchez-vous les oreilles comme Ulysse pour ne pas entendre leur doux murmure, ces „sorrisi, parolette e dolci stille di pianto o sospiri" du Tasse, ces „viquets" (wie geht's)[1] alléchants et „good night, my dear Sir!", ni leur chant de syrènes:

Aimons au moment du réveil,
Aimons au lever de l'Aurore,
Aimons au coucher du soleil
Durant la nuit aimons encore."

Bien que la relation de Halem soit un peu idéalisée, on reconnaît que le Palais-Royal n'était rien d'autre que le rendez-vous principal des filles de joie. La description de Halem est d'un certain intérêt parce qu'Arthur Chuquet, le fidèle teutophile, ami de notre littérature et des vieux livres allemands, lui fit l'honneur de la traduire en français.[1]) Halem, qui devint membre du

[1]) Comment cela va-t-il?

[2]) A. Chuquet „Paris en 1790. Voyage de Halem, traduction, introduction et notes" Paris 1896.

club des jacobins, raconte aussi des scènes de corruption morale extraordinaires, qui se passèrent dans la maison où il avait choisi son domicile.

Tandis qu'en 1772 le marquis de Carraccioli fait encore la remarque que le Palais-Royal est la promenade des élégants, le Luxembourg celle des rêveurs, les Tuileries celle „de tout le monde", avant et après l'opéra, surtout pendant les soirées — aprés l'incendie de l'Opéra (1781) et après la transformation du Palais-Royal par l'édification de galeries et d'arcades, la totalité de la vie nocturne parisienne se concentra à cet endroit.[1]) Là se passèrent alors, surtout à la nuit tombante, pendant la révolution et sous le directoire, toutes ces horribles scènes dont nous avons parlé ci-dessus. Le Palais-Royal devint un „antre de filous et de prostituées",[2]) la „cloaque de Paris", telle que l'a décrite Mercier dans „Le nouveau Paris" et Rétif de la Bretonne dans son grand ouvrage sur le Palais-Royal. Rétif a examiné la vie au Palais-Royal comme „l'anatomiste examine un cadavre". Dans „Monsieur Nicolas" il écrit en 1796: „On sait que le nouveau Palais-Royal est devenu le rendez-vous universel des motions, des affaires, des plaisirs, de la volupté, de la débauche, du jeu, de l'agiotage, de la vente d'argent, d'assignats, de mandats, et par conséquent le temple ou le prostituteur de l'observation. Ce célèbre bazar m'attirait donc par lui-même et par les agréments que je rencontrais sur la route".[3])

[1]) P. Lacroix „XVIIIe Siècle. Institutions, Usages et Costumes". Paris 1875. P. 368. On trouve page 359 de cet ouvrage de luxe une image coloriée, qui offre un tableau attrayant de la vie et des moeurs au Palais-Royal.

[2]) E. et J. de Goncourt „la Société française pendant le Directoire" P. 210.

[3]) P. L. Jacob, Bibliophile „Bibliographie" etc. P. 340.

Mercier souhaiterait ardemment que Lavater, illustre physionomiste eût pu se trouver un vendredi soir au Palais-Royal pour y lire sur les visages tout ce que l'homme cache sans cela au fond du coeur. Là, se promènent les filles de joie, les courtisanes, les duchesses et les respectables bourgeoises, et personne ne s'y trompe. Mais peut-être que cet éminent docteur se fut trompé avec toute sa science. Car il s'agit là de faire la distinction de nuances bien délicates, qu'il faudrait étudier sur les lieux-mêmes.[1] „Or je soutiens que Mr. Lavater aurait peine à distinguer une femme de condition, d'une fille entretenue; et le moindre Clerc de Procureur, échappé de l'étude, sans avoir tant médité sur cet objet, en saurait plus que lui.“[2])

Là aussi, les gens d'esprit trouvaient leurs inspirations; ils y choisissaient leur société, telle qu'elle leur convenait, ou bien ils s'y abandonnaient à leurs méditations. „Qu'il fasse beau, qu'il fasse laid, c'est mon habitude d'aller, sur les cinq heures du soir, me promener au Palais-Royal. C'est moi qu'on voit toujours seul, rêvant sur le banc d'Argenson. Je m'entretiens avec moi-même de politique, d'amour, de gout ou de philosophie; j'abandonne mon esprit à tout son libertinage; je le laisse maître de suivre la première idée sage ou folle qui se présente, comme on voit, dans l'allée de Foi, nos jeunes dissolus marcher sur les pas d'une courtisane à l'air éventé, au visage riant, à l'oeil vif, au nez retroussé; quitter celle-ci pour une autre; les attaquant toutes et ne s'attachant à aucune. Mes pensées, ce sont mes catins.“

1) L. S. Mercier „Tableau de Paris“. T. I. P. 267—271.
2) P. L. Jacob, Bibliophile „Bibliographie“ etc. P. 340

Nous citons les paroles de Diderot au début du „Neveu de Rameau.“ Un nouveau tableau de genre, illustrant le Palais-Royal, et donnant matière à comparaison! „Ces promenades nocturnes“ dans le Palais-Royal avaient une renommée universelle, et représentaient la première curiosité de Paris. Là, on cherchait de piquantes aventures et on en trouvait. Il arrivait souvent que des hommes, en quête de leurs plaisirs au Palais-Royal, y attrapaient pendant leurs promenades nocturnes leurs propres femmes, s'y promenant avec la même intention, ou même ils les surprenaient en flagrant délit avec leurs galants.[1]) Toute femme au Palais-Royal était réputée fille de joie, n'importe qu'elle appartienne ou non à la prostitution proprement dite. Quiconque s'y rendait nuitamment était pour ainsi dire stigmatisé. Une galante poésie célèbre la splendeur de ces nuits étoilées au Palais-Royal.[2])

Vivent les nuits étoilées
De ce jardin enchanteur
Où nos femmes sont voilées,
Au dépens de la pudeur!
Dessous ces fraiches allées
La moins sage est à l'abri
De la honte et du mari.

Ce mélange d'impudence
De tendresse et de gaîté,
Depuis quelque temps en France,
Fait notre amabilité.
La prude et froide décence
Combat, brouille tous les goûts;
La licence les joint tous.

---

[1]) „La Chronique scandaleuse“ Paris 1791. T. I. P. 202.
[2]) „La Chronique scandaleuse“ T. II P. 213.

La fameuse „allée des Soupirs“ était la promenade des plus belles et des plus séduisantes femmes et filles, qui se recrutaient parmi toutes les classes de la société. Des dames de l'aristocratie, le monde du théâtre, le demimonde de haut parage et les filles de joie du premier rang formaient en ce lieu l'objet d'attraction des viveurs, acharnés après le plaisir. Mais dans les autres allées également, p. ex. dans l'„allée de la Foi“, les „allées des Clubs“ une multitude de distributrices de la volupté se donnaient du mouvement, poursuivies et entourées d'hommages par les jeunes et les vieux libertins de toutes les parties du monde. Là, se trouvait l'Eldorado de la prostitution. Elle avait là ses refuges sous la forme de nombreux magasins, de cabarets, de tripots, de „Variétés“ de théâtres. Là, Rétif de la Bretonne apprit „les différentes manières de s'amuser avec les femmes“ ou „comment on dresse les femmes pour le plaisir des hommes“, de son ami, le célèbre charlatan Guilbert de Préval, qui était initié à tous les mystères et à tous les genres de volupté en usage au Palais-Royal. Rétif pouvait écrire de mémoire les noms des filles publiques de l'„allée des Soupirs“; il connaissait les „houris“, „les ressembleuses“, le „cirque“, les „sunamites“, les „ex-sunamites“, les „berceuses“, „les chanteuses“, les „converseuses“, toutes des „phénomènes moraux particuliers au 18me siècle“, ou, comme nous dirions actuellement, des types divers de pathologie sexuelle. Faisons seulement connaître au lecteur les sunamites auxquelles Rétif a consacré le deuxième tome de son livre sur le Palais-Royal.

Les sunamites avaient emprunté leur nom à la concubine connue du roi David, laquelle devait par sa chaleur

vitale ranimer les forces défaillantes du vieux roi. Il y avait à Paris au Palais-Royal, au siècle passé, des entrepreneuses qui avaient à leur service de nombreuses filles, destinées à cet but spécial; elles devaient être dans la fleur de l'âge et complètement saines, qualité qu'on cherchait à maintenir en leur donnant une nourriture choisie, et en leur faisant fair tous les jours de l'exercice. Six filles étaient nécessaires pour le traitement d'un seul homme. A la première séance la matrone elle même était présente; elle faisait prendre au malade un bain aromatique et effectuer un nettoyage radical de son corps. Ensuite elle lui mettait une forte muselière, le conduisait au lit, et couchait à chacun de ses deux côtés une sunamite, dont la peau devait toucher la sienne. Une fille ne pouvait faire ce service que huit nuits de suite; puis, deux autres relayaient les deux premières, qui se reposaient, se baignaient les deux premiers jours, et s'amusaient pendant 15 jours, jusqu'à ce que leur tour recommançât. Le vieillard devait payer non seulement les filles de service, mais aussi les filles qui se reposaient, en tout trois louis d'or. Chaque fille recevait six francs et la matrone gardait pour elle les douze de reste. On faisait grande attention à ce que la chasteté virginale de ces sunamites restât intacte. Car autrement, celles qui étaient destinées à prolonger la vie du client auraient influé sur lui, surtout si elles étaient enceintes, d'une manière délétère au lieu d'utile. Si le malade se permettait d'abuser d'une de ces filles, non seulement il se nuisait à lui-même excessivement, mais il perdait encore une forte somme d'argent qu'il devait déposer dès l'abord dans les mains de la „restauratrice“. Une fille servait trois ans à cet emploi en comptant dès le moment, où elle

devenait nubile. Plus tard, elle aurait dominé le vieillard et „repousserait ses effluences, sans influer en lui,“ et dans le cas qu'elle eût été une de ses anciennes sunamites, elle lui „réinfluerait les humeurs peccantes, qu'il lui aurait influées.“ [1])

Une jeune fille employée tous les jours ne pouvait être bonne à ces fonctions que tout au plus durant un an. La période du service sunamitique était en quelque sorte le noviciat pour entrer dans l'ordre des courtisanes. Au bout de la première, elles étaient initiées à leur nouvelle profession. Dans la „Justine“ du marquis de Sade, l'héroïne portant ce nom est aussi obligée de rendre de pareils services de nuit à un vieux moine. (Justine II, 228).

Une autre spécialité du Palais-Royal est décrite par Mercier.[1]) Dans un restaurant, qui était en même temps une maison publique, pendant le repas dans un salon particulier, le balcon souvrait à un signal donné au son d'une douce musique, et, répandant un nuage de délicieux parfums, des nymphes aussi belles que légèrement vêtues descendaient comme d'un Olympe, pour — aider ensuite à la digestion. Invention vraiment „satanique“. —

Les quarante quatre figures de Vénus qu'un auteur libertin français a rassemblées auraient pu fort bien être augmentées jusqu'à un demi-cent, si l'on eût additionné toutes les propositions que vous faisaient entre onze heures et minuit pendant les belles nuits étoilées, dans les galeries en bois du Palais-Royal, les prêtresses de Vénus, qui représentaient par leurs différents noms tout autant de spécialités de l'amour.

---

[1]) „Le Palais-Royal“ 2me Partie. A. Paris 1790 (Réimpression) P. 30—32.

Pendant la terreur, le Palais-Royal fut le théâtre des plus sauvages orgies et le séjour permanent du rebut de la prostitution, des filles de joie des militaires. Le jardin, les galeries et les autres localités publiques servirent aux rendez-vous aussi repoussants que dérangeants des militaires et des filles de joie. Ces deux classes de la société s'y promenaient par bandes en public et se répandaient en actions et en propos les plus immondes, obstruant tout passage et empêchant toute personne décente de s'y faire voir. Dans le cours de l'année, le côté de l'eau du jardin des Tuileries prit aussi, pendant les soirées, le caractère d'un lieu de rendez-vous entre soldats et femmes de mauvaise vie qui, sans se soucier du scandal, s'abandonnaient publiquement à la luxure et des hardiesses de tout genre. Dans la ville et en dehors, les soldats célébraient les orgies les plus horribles. Presque tous les soldats de la garde étaient des souteneurs. Même plusieurs d'entre eux n'étaient entrés au service dans ce corps que pour vivre aux dépens de quelques filles.

Terminons notre description du Palais-Royal par les mots d'un des premiers connaisseurs de toute la corruption parisienne au 18me siècle. Mairobert s'écrie dans l'Espion anglais": „Tous ces monuments du luxe et de la volupté française n'approchent pas d'une sorte de spectacle qui s'est établi naturellement et sans frais, bien supérieur, suivant moi, par l'aisance, la familiarité, l'abandon qui y règnent. Ce sont les promenades nocturnes du Palais-Royal."

A côté du Palais-Royal les autres établissements récréatifs s'effaçaient; ils existaient tout de même en grande quantité, mais ne duraient pas longtemps, surtout qu'ils prélevaient, à l'inverse du Palais-Royal, une entrée.

Le Vauxhall d'été et celui d'hiver, le Colisée étaient les établissements de plaisir les plus hautés; on pouvait après avoir payé de 1 à 3 livres d'entrée s'y livrer à toutes sortes de réjouissances.

Un artiste italien, Torré ou Torres, inaugura le Vauxhall d'été en 1764 au boulevard Saint-Martin. Là, on arrangeait des feux d'artifice, des illuminations, on donnait des féeries. En 1768, on y ajouta des bals, des fêtes champêtres, des pantomimes et des tours d'adresse de clowns.

Le Vauxhall d'hiver se trouvait dans la partie d'ouest du quartier Saint-Germain, près de la rue Guisard. Bâti en 1769, il fut inauguré le 3 avril 1770. On y faisait principalement exécuter des ballets par de jolies danseuses. En 1785 l'entreprise fut abandonnée.

Le Colisée était un édifice avec jardin, destiné à la danse, au chant, au théâtre, aux fêtes, à des feux d'artifice etc. Il était situé à l'extrème ouest des Champs-Elysées, et fut inauguré à l'occasion des noces du dauphin (qui fut plus tard Louis XVI). Déja en 1778 l'établissement cessa d'exister.

Suivant Dulaure, le but officiel de tous ces établissements consistait comme celui de tant d'autres à amuser les Parisiens. Mais en secret ils visaient „à les pervertir, à les étourdir et à les piller". Ils grouillaient de danseuses et de filles publiques.[1])

15. L'Onanisme au 18me siècle.

Après avoir dépeint la prostitution telle qu'elle était alors, et décrit les principaux sièges de son activité, nous

[1]) Dulaure l. cit. T. V. P. 285; P. 307—310.

passons à présent à l'examen des principaux égarements de la vie sexuelle, et nous commençons par le plus commun de tous, l'onanisme.

Le mot „branler" — telle est l'expression technique chez Sade — se rencontre dans ses romans presque à chaque page. Tout au commencement de „Justine", lorsque l'héroïne de ce nom pleure la mort de ses parents, sa soeur Juliette qui a appris au cloître ces pratiques, lui montre sur sa propre personne comment on se satisfait au moyen de la masturbation. Cette excitation voluptueuse, qu'on peut se procurer à chaque moment sans le concours d'un autre, est la meilleure consolation dans l'affliction, puisque l'onanisme fait disparaître sûrement toutes les sensations douloureuses. (Justine I, 5) La Delbène, supérieure du couvent où Juliette a reçu son éducation, femme fort lascive, avait déjà à l'âge de neuf ans accoutumé „ses doigts à répondre aux desirs de la tête (Juliette I, 3). Dans la „Société des amis du crime" il y a même une „salle spéciale pour la masturbation" (Juliette III, 65). Aussi le duc de Chablais vante la „méthode française" de l'onanisme comme la meilleure (Juliette III, 292). Madame de St.-Ange, qui fait à Eugénie au début de la „Philosophie dans le Boudoir" tout un cours des artifices et expressions techniques de l'amour, n'oublie pas non plus de l'instruire dans l'onanisme, cette façon aisée „de se donner du plaisir." (Philosophie dans le Boudoir I, 43.) —

Mairobert laisse madame Richard s'exprimer d'une manière caractéristique à propos de l'enorme propagation de l'onanisme en France. Cet art si raffiné, qui d'après ce qu'elle a appris d'un religieux, membre de l'Académie des belles lettres, florissait chez les anciens,

mais qui plus tard tomba dans l'oubli, devient de nouveau un art à la mode dans ce siècle de la volupté et — de la philosophie. On peut l'observer dans les fameux bordels de la Florence, de la Paris, de la Gourdan, de la Brisson. C'est aussi un moyen préventif contre l'infection syphilitique.

La Mettrie donne, au moyen de teintes d'une ardente sensualité, une peinture fort réaliste, de la „voluptueuse approche des doigts libertins", et l'onanisme mutuel aura été très répandu à en juger par le malicieux couplet que voici:

Il est des Dames cruelles,
Et l'on s'en plaint chaque jour:
Savez-vous pourquoi ces belles
Sont si froides en amour?
Ces Dames se font entr'elles,
Par un généreux retour
Ce qu'on appelle un doigt de cour.

Les débauches effrénées de l'onanisme au 18me siècle sont à jamais immortalisées par la célèbre monographie de Simon André Tissot sur l'onanisme, premier ouvrage de ce genre qui fît connaître les suites de ce vice et en général des désordres sexuels de la bourgeoisie dissolue française, ouvrage qui fit une immense sensation et qui acquit malgré certaines présomptions du jugement et certaines exagérations des conséquences de l'onanisme, ou plutôt dire à cause de ces qualités, une célébrité européenne; il parut dans un grand nombre d'éditions, et fut lu alors avec frénésie.[1])

---

[1]) H. Rohleder „La Masturbation". Berlin 1899. P. 19

16. La Tribadie au 18me siècle.

Ce sujet est peut-être ce qu'il y a de plus curieux parmi tous les problèmes de la vie sexuelle en France au 18me siècle sous le rapport de l'histoire de la civilisation. Nous ne croyons pas que même l'antique Lesbos ait vu un état de choses semblable à celui qui régna en France au siècle précédent. Sur ce point aussi, les oeuvres de Sade nous donnent une fidèle image de cette époque, et nous renseignent sur la fréquence de l'amour lesbique ou saphique.

La „Juliette“ débute par la description des scènes tribadiques les plus voluptueuses, ayant lieu parmi les nonnes du couvent Panthémont (Juliette I, 43 et s.); Mondor se délecte à contempler une scène d'amour lesbique, qu'on exécute devant lui (Juliette I, 283). Un type remarquable de tribade nous est dépeint dans la Clairwil, remplie d'une haine implacable contre les individus mâles (Juliette II, 106); elle arrange aussitôt avec Juliette et quatre autres femmes une orgie (Juliette II, 138—150 et III, 157). Le suprême art de l'amour tribadique se rencontre à Bologne (Juliette III, 306 et s.) La princesse Borghèse (Juliette IV, 100 et s.) la reine Caroline de Naples (Juliette V 259, VI, 12 et s.) sont des tribades. Cette spécialité de l'amour a de nombreuses adhérentes à Venise (Juliette VI, 156 et s.).

Dans „Justine“, des scènes d'amour lesbique se trouvent également, quoique moins souvent, p. ex. entre Dorothée et madame Gernande (Justine III, 284); Séraphine adore l'art saphique (Justine IV, 116).

Sade tâche aussi de nous expliquer le phénomène de la tribadie. Une orgie tribadique, se passant entre Juliette et la Durand, concerne une jeune femme et une

vieille; cette dernière, à l'automne de sa vie, ne possédant plus sans doute les attraits indispensables pour attirer les mâles, est par là plus disposée à chercher dans l'amour homosexuel un succédané de l'amour viril (Juliette III, 60—64). Mais il se peut aussi que c'est son „long clitoris" qui la prédisposait à cette fatalité. Sade fait du moins ressortir cette circonstance expressément, en parlant d'une autre tribade, madame de Volmar (Juliette I, 34). Celle-ci qui n'a que 20 ans est la plus voluptueuse amie de Delbène et a un „clitoris de trois pouces", ce qui la rend capable de jouer le rôle du mâle et d'un pédéraste.[1]) La tribade Zatta est également une pareille femme aux mâles allures (Juliette VI, 194). Sade assure que presque toutes les tribades exercent la pédérastie. Car en adoptant les passions des hommes, elles se sont aussi approprié leurs raffinements, et „comme celui de la sodomie[2]) est le plus délicat de tous, il est tout simple qu'elles en composent un de leurs plus divins plaisirs" (Justine I, 253).

Mirabeau nous dépeint aussi dans son livre „Ma conversion"[3]) une scène importante de tribadie, exécutée par 30 dames de la cour.

Les descriptions de ces auteurs, parmi lesquels on pourrait ranger Diderot avec sa „Religieuse" et bien d'autres encore, n'ont aucunement dépassé la réalité. En effet Mairobert a produit dans son „Espion anglais" plusieurs

---

[1]) Garnier, loc. citat. P. 432 raconte que Haller vit un clitoris ayant 7 pouces de longueur et que des personnes douées d'une vive imagination prétendent en avoir vu une longue — d'un pied!

[2]) Les Français nomment „sodomie" ce qu'on désigne en Allemagne sous le nom de pédérastie comprenant sous l'expression de sodomie l'acte sexuel exercé entre l'homme et l'animal.

[3]) „Ma Conversion". Londres 1783. P. 165—168.

documents du plus haut intérêt, qui nous font connaître dans une perspective surprenante la manière de vivre et l'organisation des tribades parisiennes au 18me siècle. C'est la „Confession d'une jeune fille", citée par nous déjà plus d'une fois, que nous suivrons[1]) à présent dans notre exposé, et qui déroule devant nos yeux un tableau plein de vie des mystères de la fameuse „secte Anandryne" qui célébrait ses orgies dans le „temple de Vesta."

Une jeune fille originaire du village Villiers-le-Bel, fille d'un paysan, avait été gagnée par madame Gourdan pour son bordel. Un jour son père la rencontra comme fille publique aux Tuilleries. Il s'ensuivit un grand scandale public. Mais la fille s'était déjà engagée à l'Académie royale de musique de sorte que le père dut s'en retourner chez lui sans résultat. En outre, elle était enceinte. Mairobert, qui avait assisté à cette scène, se fit raconter par la jeune fille, qui s'appelait mademoiselle Sapho, l'histoire de sa vie. Mais on peut admettre comme certain que Mairobert, initié en qualité de censeur royal à tous les mystères de la société parisienne, a enchaîné dans la „Confession d'une jeune fille" ses propres expériences. Dans tous les cas, cette singulière confession représente une des plus importantes contributions à l'histoire de la civilisation et des moeurs du siècle précédent; aussi nous lui consacrons ici un examen détaillé.

Dès sa jeunesse, Sapho inclinait vers la coquetterie; elle était vaine, paresseuse, aimait le plaisir et la parure, bref, elle possédait toutes les qualités pour devenir une fille de joie. A l'âge de 15 ans, elle était déjà excessivement lascive, au point de s'admirer elle-même dans sa

---

1) „L'Epion anglais" Lond. 1784. t. X. Lettre IX. „Confession d'une jeune fille." P. 179—208; Lettre XI. „Suite de la confession." P. 248—275; Lettre XIV. „Suite et fin de la confession"

nudité et de caresser toutes les parties de son corps, en se servant d'un miroir.[1] „Je carressais ma gorge, mes fesses, mon ventre; je jouais avec le poil noir qui ombrageait déjà le sanctuaire de l'amour[2]); j'en chatouillais légèrement l'entrée. Cependant je sentais en cette partie un feu dévorant; je me frottais avec délice contre les corps durs; contre une petite soeur que j'avais.“ Cette confession est fort instructive et démontre comment se forme souvent une perversion sexuelle. Supposons que Sapho n'eût pas été enlevée par la Gourdan, que les parents eussent continué à la tenir chez eux sous une sévère discipline, sans lui donner l'occasion d'entrer en commerce avec un homme, il est clair qu'une nature aussi indomptable et passionné aurait été entraînée peut-être d'elle même dans la voie de l'amour tribadique, s'accoutumant toujours davantage à se frotter contre sa soeur, et ce commerce finissant par lui devenir un besoin. L'habitude, l'acquisition des instincts sexuels contraires joue le principal rôle. Nous considérons la transmission héréditaire d'un oeil fort sceptique.

Un beau jour, Sapho fut surprise par sa mère au milieu de ces manipulations et sévèrement punie, en sorte qu'elle résolut de s'enfuir de la maison paternelle. Comme nous l'avons dit plus haut, madame Gourdan possédait à Villiers-le-Bel une succursale de son bordel parisien, dont Sapho avait vu souvent les habitantes se promener dans le village, joliment parées, chantant, riant et dansant.

---

[1]) Nous ne trouvons nulle part mentionné le miroir dans les ouvrages qui traitent de la psychopathie sexuelle, bien qu'il cause suivant notre opinion très-souvent beaucoup de mal.

[2]) A ce passage Sapho — au dire de Mairobert — se servit, comme aussi plus tard, d'une expression bien plus cynique.

Elle résolut de s'y rendre, fut reçue naturellement à bras ouverts et emmenée par la Gourdan à Paris, où elle fut installée d'abord chez un complice, qui était soldat de la garde, et dont la femme devait initier les novices de la Gourdan à la prostitution. Mais après avoir examiné minutueusement cette fille, elle renonça à son dessein ordinaire et adressa à la Gourdan la lettre caractéristique suivante[1]: „Vous avez trouvé un Pérou dans cet enfant; elle est pucelle sur mon honneur, si elle n'est pas vierge; mais elle a un clitoris diabolique; elle sera plus propre aux femmes qu'aux hommes; nos tribades renommées doivent vous payer cette acquisition au poids de l'or.“

La Gourdan avertit aussitôt madame de Furiel, une des tribades les plus renommées de Paris de cette découverte par la lettre qui suit:

„Madame!

J'ai découvert pour vous un morceau de roi ou plutôt de reine, s'il s'en trouvait quelqu'une qui eût votre goût dépravé; car je ne puis qualifier autrement une passion trop contraire à mes intérêts; mais je connais votre générosité qui me fait passer par-desous la rigueur que je devrais vous tenir. Je vous avertis que j'ai à votre service le plus beau clitoris de France, en outre une franche pucelle de quinze ans au plus; essayez-en, je m'en rapporte à vous, et suis persuadée que vous ne croirez trop pouvoir m'en remercier. Au reste, comme vous ne lui aurez pas fait grand tort, si elle ne vous convient pas, renvoyez-la moi, et ce sera encore un pucelage excellent pour les meilleurs gourmets.

Je suis avec respect etc. Votre Gourdan.

[1]) loc. cit. P. 190.

L'affaire fut conclue, et Sapho vendue à la Furiel pour 100 louisd'or.

Puis vient une description de la somptueuse maison de madame de Furiel. D'abord, Sapho dut prendre un bain, on lui servit un souper opulent et ensuite on l'envoya se coucher. Le lendemain matin, le dentiste de la Furiel mit en ordre sa denture, la nettoya et lui donna un gargarisme aromatique. Puis on lui administra de nouveau un bain, on lui coupa soigneusement les ongles des mains et des pieds, et on lui extirpa les cors et enleva — les cheveux superflus; ensuite on la peigna. Deux jeunes filles jardinières lui nettoyèrent tous les orifices du corps, aures, anum, vulvam[1]), massèrent voluptueusement toutes les articulations à la manière des „Germains" pour les assouplir. Puis, on l'arrosa d'essences parfumées en grande quantité, la coiffa d'un chignon très-lâche, dont les boucles ondoyaient sur les épaules et sur le sein, et on lui planta des fleurs dans les cheveux. Une chemise à la tribade, c'est-à-dire fendue par devant et par derrière (de la ceinture jusqu'en bas) et ornée de rubans, un corsage autour de la poitrine et un „intime", c'est-à-dire une jupe en étoffe de mousseline se collant étroitement au corps; par-dessus, une polonaise en soie rouge constituaient son nouveau costume. C'est ainsi qu'on la conduisit chez madame de Furiel.

Celle-ci la reçut, couchée sur un sofa. C'était une femme de 30 à 32 ans, brune et aux sourcils foncées, un peu grasse et présentant dans tout son extérieur quelque chose d'hommasse. Cependant elle affecta les manières

[1]) Dans ce passage, nous voyons de nouveau clairement à quel point le marquis de Sade a travaillé d'après nature. Ce nettoyage des orificia corporis exécuté par des jeunes filles se trouve dans tous ses romans nombre infini de fois.

d'une tendre „maman", qui n'exige qu'„un peu d'amour", lui montra le symbole de la tribadie, deux colombes se becquetant. Elle darde sa langue dans la bouche, admire mammas duras, marmoreas et demande si on lui a déjà fouetté une fois les fesses. Personne ne sait s'y prendre aussi bien qu'elle. Nates levissime flagellavit, quod maximam dedit voluptatem filiae. Defigit illa postremum in cunnum oculos. „O clitoridem pulcherrimam, magna voce clamat, qua Sappho ipsa non habuit pulchriorem. Eris mihi Sappho." Et per duas horas artifex filiae fuit Veneris novae.

Après avoir initié Sapho deux heures entières aux mystères de l'amour lesbique, madame de Furiel appela deux caméristes, qui les lavèrent et les parfumèrent toutes les deux. Ensuite elle et Sapho allèrent se refaire de leurs fatiques avec l'aide d'un délicieux souper, pendant lequel la Furiel donna à Sapho des éclaircissements au sujet de la tribadie à Paris, qui célébrait sous le nom de „secte Anandryne" ses fêtes secrètes dans le „temple de Vesta". Toutes les femmes n'y avaient pas accès. Des épreuves étaient imposées à celles qui souhaitaient y entrer. Notamment pour les femmes mariées, elles étaient très-rigoureuses. On enfermait les aspirantes dans un boudoir où se trouvait une statue de Priape „dans toute son énergie". En outre, on y apercevait différents groupes représentant des hommes et des femmes s'accouplant dans les postures les plus obscènes. Les fresques murales montraient les mêmes sujets. De nombreuses reproductions de membres virils excitaient les sens; des livres et des gravures avec un contenu obscène étaient posés sur une table. Au pied de la statue brûlait un feu, qui devait être entretenu par des matières très-inflammables, en

sorte que la „postulante“ était forcée d'avoir toujours l'oeil dessus et d'y jeter perpétuellement une certaine quantité de ces matières; si elle l'oubliait seulement quelques minutes, en donnant le moindre champ libre à son imagination à la vue de tant d'objets de volupté appartenant au sexe masculin, le feu s'éteignait, ce qui fournissait la preuve de son manque d'attention et de sa faiblesse. Ces épreuves duraient trois jours et chaque jour pendant trois heures.

Après ce récit, madame de Furiel promit à notre Sapho de jolies robes, des chapeaux, des diamants, des bijoux, des spectacles, des promenades, des leçons de lecture et d'écriture, de danse et de chant, si elle promettait de lui garder fidèlement son attachement et de ne jamais avoir commerce avec des individus mâles. Sapho répondit qu'elle y consentait.

Alors, le jour suivant, la métamorphose fondamentable commença. Des lingères, des modistes, des marchandes à la toilette arrivèrent pour pourvoir Sapho de tout le confort possible. Après cela on la conduisit à l'opéra, où elle fut beaucoup admirée par les autres tribades, Les hommes de leur côté disaient dans les corridors: „La Furiel a de viande fraîche“. Le jour suivant, Sapho fut introduite en grande pompe et avec de remarquables cérémonies dans les mystères de la secte Anandryne. Au milieu du „temple de Vesta“ se trouvait une salle d'une forme ronde, qui recevait son jour par en haut à travers un toit de verre et par les côtés. Une petite statue de Vesta se trouvait au milieu. La déesse était représentée, les pieds posés sur un globe, ayant l'aire de descendre majestueusement au milieu de l'assemblée pour y présider. Elle planait

entièrement dans l'air, sans que ce prodige étonnât les initiés[1])

Un étroit corridor entourait le sanctuaire de la déesse; là, deux tribades se promenaient de long en large et gardaient toutes les portes d'entrée. En face de l'entré principale fermée par une porte à deux battants était suspendu un marbre noir, où l'on voyait des vers gravés en lettres d'or; aux deux côtés brûlait sur des autels le feu de Vesta. A côté du maître-autel, s'élevait le buste de Sapho, patronne du temple, la plus ancienne et la plus célèbre de toutes les tribades; à côté de l'autre autel, on voyait le buste de mademoiselle (alias du chevalier) d'Eon, la tribade moderne la plus célèbre, oeuvre de Houdon.[2]) Les bustes des tribades grecques, chantées par Sapho: de Thélésyle, Amythone, Kydno, Mégare, Pyrrhine, Andromède, Cyrine etc. étaient disposés tout autour du mur. Il y avait au milieu de la salle une grande causeuse d'une forme arrondie, où s'asseyaient la présidente et son élève. Les tribades, en couples séparés, étaient assises en cercle à la turque

---

[1]) A ce propos, Mairobert fait la remarque intéressante suivante: „Il y a grande apparence que cette statue et le globe sont creux et remplis d'un air plus léger que celui de l'athmosphère du salon, en sorte qu'ils sont dans un parfait équilibre. Voilà comme d'habiles physiciens prétents à ce récit expliquèrent ce prodige qui tient beaucoup du roman. Ils citent même l'ouvrage d'un père Joseph Galien, dominicain, ancien professeur de philosophie et de théologie dans l'université d'Avignon qui en 1775 a publié „L'art de naviger dans les airs“, établi sur des principes de physique et de géométrie“. — Chez E. Gerland „Histoire de la Physique.“ Leipzig 1892, P. 199, nous ne trouvons pas ce Galien, nommé comme précurseur des frères Montgolfier, mais seulement le père Guzmann à Lisbonne.

[2]) Au sujet du chevalier d'Eon voyez ci-dessous.

sur de bas escabeaux carrés, „les jambes entrelacées, chaque couple composé d'une mère et d'une novice", ou, suivant la terminologie mystique, d'une „incube" et d'une „succube". Les murs de la salle étaient ornés de cent reliefs qui exposaient à la vue les diverses parties secrètes de la femme, telles qu'elles sont représentées dans le „Tableau de l'amour conjugal"[1]) dans l'„Histoire naturelle" de Buffon et chez les plus „habiles" anatomistes.

La réception de notre Sapho se fit de la manière suivante: Toutes les tribades étaient assises à leurs places en costumes de gala. Les „mères" portaient une lévite rouge avec une ceinture bleue, les novices une lévite blanche à ceinture rouge, une camisole et une chemise avec des jupons ouverts ou complètement relevés en l'air par devant. En entrant Sapho aperçut d'abord le feu sacré, qui brûlait sur une poêle en or avec une flamme vive et exhalant un parfum aromatique, et qui était entretenu par deux tribades, qui y jetaient perpétuellement une substance pulvérisée. Sapho fut invitée à s'asseoir aux pieds de la présidente, mademoiselle Raucourt, célèbre actrice de la Comédie-Française, et sa „mere", madame de Furiel dit: „Belle présidente, et vous chères compagnes, voici une postulante: elle me paraît avoir toutes les qualités requises. Elle n'a jamais connu d'homme; elle est merveilleusement bien conformée; et dans les essais que j'en ai faits, je l'ai reconnue pleine de ferveur et de zèle: je demande qu'elle soit admise parmi nous sous le nom de Sapho". Après ce discours toutes les deux durent se retirer ensemble. Bientôt après, une des gardes annonça à Sapho qu'elle avait été

[1]) Un vers du cardinal Bernis fut cité à cette occasion. — On rencontre le cardinal Bernis aussi chez Sade.

unanimement admise à l'épreuve; elle la déshabilla complètement, lui donna une paire de pantoufles, l'enveloppa dans un manteau de couleur claire et la ramena à l'assemblée. Là, elle dut prendre place sur le siège que venait de quitter la présidente, fut entièrement découverte et minutieusement examinée par toutes les tribades présentes, afin de constater combien des trente attraits féminins, inscrits sur le marbre, elle possédait. En même temps, l'une des plus anciennes tribades lut la traduction suivante d'un vieux poème latin.[1])

Que celles prétendant á l'honneur d'être belle,
De reproduire en soi le superbe modèle.
D'Hélène qui jadis embrassa l'univers.
Étale en sa faveur trente charmes divers!
Que la couvrant trois fois chacun par intervalle
Et le blanc et le noir et le rouge mêlés
Offrent autant de fois aux yeux émerveillés,
D'une même couleur la nuance inégale.
Puisque neuf fois envers ce chef d'oeuvre d'amour
La nature prodigue, avare tour à tour,

---

[1]) En ceci l'exposé de Mairobert n'est pas tout-à-fait exact. Originairement, ce poème a été composé en vieux français par Jean de Nevizan. Fr. Corniger le traduisit ensuite en latin. Plus tard parurent un grand nombre de traductions nouvelles en français moderne, p. ex. celle de J. Blanchon. On peut trouver ces versions dans le livre piquant de Cl. Fr. X. Mercier „Eloge du sein des femmes" Nouvelle édition. Bruxelles 1879. Chap. II. P. 35 et s. — Bayle n'à cité dans l'article „Hélène" de son célèbre dictionnaire que les six premiers vers laissant à deviner le reste à la perspicacité de ses lecteurs. Une version allemande et une autre espagnole se trouvent dans „Eros" Stuttgard 1849, Tome I. P. 231—234. Comparez encore l'énumération des 30 charmes féminins dans l'ancien ouvrage „Geneanthropeia Jo. Benedicti Sinibaldi Archiatri et Professoris Romani." Rome 1642, col. 147. Le livre „Aloysia Sigaea" les renferme aussi.

Dans l'extrême opposé, d'une main toujours sûre
De ses dimensions lui trace la mesure:
Trois petits riens encore, elle aura dans ses traits,
D'un ensemble divin les contrastes parfaits.
Que ses cheveux soient blonds, ses dents comme l'ivoire,
Que sa peau d'un lys pure surpasse la fraîcheur,
Tel que l'oeil, les sourcils, mais de couleur plus noire,
Que son poil des entours relève la blancheur.
Qu'elle ait l'ongle, la joue et la lèvre vermeille.
La chevelure longue et la taille et la main;
Ses dents, ses pieds soient courts ainsi que son oreille.
Elevé soit son front, étendu soit son sein:
Que la nymphe surtout aux fesses rebondies,
Présente aux amateurs formes bien arrondies:
Qu'à la chute des reins, l'amant sans la blesser,
Puisse de ses deux mains fortement l'enlacer,
Que sa bouche mignonne et d'augure infaillible,
Annonce du plaisir l'accès étroit pénible.
Que l'anus, que la vulve et le ventre assortis,
Soient doucement gonflés et jamais applatis.
Un petit nez plaît fort, une tête petite.
Un tétin repoussant le baiser qu'il invite;
Cheveux fins, lèvre mince, et doigts fort délicats
Complettant ce beau tout qu'on ne rencontre pas.

De tous ces attraits, la personne dont la candidature était agréée n'avait besoin d'en posséder que la moitié pour être acceptée, c'est-à-dire, seize pour le moins. Chaque couple de tribades vota et communiqua son opinion à l'oreille de la présidente. Celle-ci compta les voix et déclara le resultat. Toutes avaient donné leurs voix en faveur de la novice. Cette décision fut alors confirmée par un „baiser à la florentine"; après cette cérémonie,

Sapho fut habillée en tribade et dut s'engager par serment à renoncer pour jamais à tout commerce sexuel avec les hommes et à ne jamais divulguer les mystères de l'assemblée. Puis, sur chaque moitié d'un anneau en or la Furiel et Sapho gravèrent leurs noms. Ensuite, la présidente, mademoiselle Raucourt tint un discours de réception, dont voici un court résumé.

„Femmes, recevez-moi dans votre sein, je suis digne de vous.“ Ces paroles se trouvent, dans la deuxième „lettre aux femmes“ de mademoiselle d'Éon. Cette d'Éon est une tribade modèle, qui résista avec succès à toutes les attaques du sexe masculin. Sa formule peut être considérée comme devise du discours.

D'abord la Raucourt se répandit en détails sur l'origine de la secte „Anandryne“. Déjà Lycurgue avait fondé à Sparte une école de tribades. Les couvents de femmes de l'Europe moderne, émanation du collège des vestales, représentaient l'éternel sacerdoce de la tribadie, quoique seulement comme faible simulacre du vrai amour lesbique à cause du mélange de „pratiques minutieuses et de formules puériles.“

Puis, l'orateur développe — et ceci n'est que trop vrai — comment une jeune fille trouve partout l'occasion

---

1) Des connaisseurs en cette matière — et il ne saurait en manquer parmi nos lecteurs — n'ont guère besoin d'être renvoyés aux excellents ouvrages esthétiques de E. W. de Brücke „La Beauté et les Imperfections de la Figure humaine“ Vienne 1891, et de C. H. Stratz „La Beauté du Corps féminin“. 4me édit. Stuttgard 1899.

2) „Apologie de la secte Anandryne ou Exortation à une jeune tribade par Mlle. de Raucourt, prononcée le 23 mars 1778“. L'Espion anglais“ X. P. 208—228. Là, le discours s'adresse à une demoiselle Aurore. Mais on peut supposer que la Raucourt a toujours enoncé la même série d'idées.

de satisfaire ses appétits sensuels, bien plus aisément que l'homme. „Elle les trouve dans presque tout ce qui l'environne, dans les instruments de ses travaux, dans les utensiles de sa chambre, dans ceux de sa toilette, dans ses promenades et jusque dans les comestibles.“ En outre, on s'aide mutuellement, et l'on se rend indispensable[1]) l'une à l'autre, et la vie nouvelle triomphe de toutes les vanités de ce siècle. Les habits de pénitente se changent en habits de volupté. Les jours de flagellation générale deviennent des orgies; car la flagellation est un puissant moyen pour exciter la volupté. Voilà comment on devient tribade au couvent.

Mais il faut que la tribade porte partout le culte de Vesta et le propage avec zèle et énergie. La Raucourt nomme alors les tribades les plus renommées: la duchesse d'Urbsrex, la marquise de Terracenès, Madame de Furiel (la patronne de notre Sapho et femme du procureur général); le marquise de Téchul (qui se déguisait en femme de chambre, coiffeuse, cuisinière pour arriver à ses fins auprès des objets de son amour, Mademoiselle Clairon (célèbre actrice du Théâtre-Français), l'actrice Arnould, la tribade allemande Sonck (entretenue par un frère du roi de Prusse).

Comme novice elle nomme M[lle]. Julie, jeune tribade, initiée par la Arnould et la Raucourt à l'art de l'amour lesbique. A la fin de son discours, l'orateur célèbre les jouissances de la tribadie. Le plaisir que se

---

[1]) Cette description est une nouvelle preuve en faveur de notre opinion que l'homosexualité s'acquiert graduellement. On s'accoutume au nouveau genre d'excitation, qui peu à peu devient indispensable. Il est remarquable que cet aveu est fait par une véritable adhérante de l'amour lesbique, et non pas par une tribade temporaire.

procurent mutuellement les deux sexes est fugitif, de courte durée et illusoire. Celui dont jouissent les femmes entre elles est seul pur et durable et ne laisse après soi aucun repentir. Peut-on appeler la défloration, la grossesse et l'accouchement des jouissances?

Uniquement la tribadie mène à des délices pures et toujours croissantes. Les débauches affaiblissent l'homme avançant en âge. Chez la tribade au contraire la nymphomanie augmente avec l'âge. De succube elle se change en incube, c'est-à-dire, de passive elle devient active. Elle forme elle-même de nouvelles élèves.

„Le plaisir de la tribadie nous est inspiré par la nature; il n'offense point les lois; il est la sauve-garde de la vertu des filles et des veuves; il augment nos charmes, il est entretient, il les conserve, il en prolonge la durée; il est la consolation de notre vieillesse; il seme enfin également des roses sans épines."

Après ce discours[1]) emphatique on laissa s'éteindre le feu sacré, et l'on se rendit au banquet dans le vestibule, où l'on but les vins les plus fins, principalement ceux de Grèce, et chanta des chansons gaies et très-voluptueuses, choisies pour la plupart parmi les oeuvres de Sapho. Lorsque tout le monde se sentit ivre et ne put plus maîtriser sa passion, le feu dans le sanctuaire fut de nouveau rallumé, les „sentinelles" retournèrent à leur poste, et une orgie sauvage commença. „Ce sénat auguste, dit un célèbre écrivain, est composé des tribades les plus renommées et c'est dans ses assemblées que se passent des horreurs que l'écrivain le moins délicat ne peut citer

[1]) Nous avons déjà plus d'une fois fait ressortir que le marquis de Sade saisit partout l'occasion de faire faire parade à ses héros, et surtout au début de leurs orgies, d'un grand discours approprié à ces dernières.

sans rougir."[1]) En tout cas, les participantes ne rougissaient nullement, et les deux héroïnes qui avaient soutenu le plus longtemps les assauts amoureux avaient en perspective une médaille d'or avec l'image de Vesta gravée dessus, réunie à leurs propres effigies et à leurs noms. Ce jour-là c'est madame de Furiel et Sapho qui triomphèrent.[2])

Mademoiselle Raucourt, présidente de cette assemblée émancipée à un degré un peu fort, savait s'y prendre pour combiner l'agréable et l'utile. Elle avait quitté le marquis de Bièvre, dont elle avait été la maîtresse, pour se consacrer dorénavant entièrement au genre de vie d'une tribade; mais non sans s'être fait garantir auparavant une rente. Ce seigneur fit à ce sujet un calembour, en nommant son ancienne amie „l'ingrate Amaranthe" (l'ingrate à ma rente). Quelques vers piquants se rapportant à cette illustre tribade se sont aussi conservés.[3])

Pour te fêter, belle Raucourt,
Que n'ai-je obtenu la puissance
De changer vingt fois en un jour
Et de sexe et de jouissance!
Oui, je voudrais, pour t'exprimer
Jusqu'à quel degré tu m'es chère,
Etre jeune homme pour t'aimer,
Et jeune fille pour te plaire.

---

1) „Eros". Tome II. P. 413.

2) Fr. C. Forberg donne une courte description latine de cette solennité et raconte qu'à Londres il existait à la fin du siècle dernier une secte analogue. („Antonii Panormitae Hermaphroditus" Cobourg 1824. P. 365—366).

3) „La Chronique scandaleuse" Paris 1789. T. III. P. 32 et 280.

Mais qui donc était cette demoiselle d'Éon donc le buste se trouvait placé dans le sanctuaire des tribades de la „secte Anandryne?“ La biographie de cette demoiselle d'Éon constitue un des cas les plus remarquables par rapport à l'histoire de la civilisation. Nous devons donc en prendre note brièvement.

Le chevalier d'Éon[1]) était un gentilhomme bourguignon de grand talent qui, par ses propres efforts, s'était élevé à Paris au grade de docteur en droit, de censeur, de dilettante littéraire, mais surtout était devenu le favori des familles les plus aristocratiques. Il avait la réputation d'une tête habile. Mais la crise décisive dans sa destinée fut amenée par son singulier physique, d'une délicatesse féminine. Lorsque Louis XV, peu de temps avant la déclaration de la guerre de sept ans, envoya à Pétersbourg un agent secret nommé Douglas, on lui adjoignit d'Éon, qui — conformément au désir de Conti ou du roi — adopta le costume féminin, et fut en effet présenté à la cour sous ce déguisement. Il sut glisser à l'impératrice des lettres autographes du roi, gagna les bonnes grâces de la czarine et rendit en qualité d'agent diplomatique secret d'importants services à sa patrie. Plus tard quittant son costume féminin il prit part à la guerre de sept ans, et alla ensuite à Londres comme agent secret, rôle qu'il remplit cette fois habillé en homme. Mais là il eut un démêlé avec l'ambassadeur français Guerchy. D'Éon en vint jusqu'à menacer de livrer tous les documents secrets qu'il possédait au gouvernement anglais. Louis XV réussit cependant à

---

[1]) Charles Geneviève Louis Auguste André Thimothée d'Eon de Beaumont naquit en 1728 à Tonnerre en Bourgogne et mourut en 1810 à Londres.

apaiser provisoirement le chevalier au moyen d'une rente de 12000 livres, et afin qu'il pût se défendre contre ses ennemis, le roi lui conseilla dans une lettre écrite le 4 octobre 1763 de revêtir de nouveau le costume féminin, conseil que d'Éon ne suivit pas encore alors. Après la mort du roi, d'Éon réitéra ses menaces, lorsqu'il se crut en péril de perdre sa rente. A présent un nouveau personnage se montre dans cette comédie. Ce ne fut personne de moindre que l'auteur du „Mariage de Figaro", Beaumarchais, qui se rendit à Londres en qualité d'envoyé de Louis XVI pour déterminer d'Éon à lui livrer les papiers secrets en question. Ces papiers allaient être remis entre les mains de l'envoyé, quand le fils de l'ex-ambassadeur français Guerchy déclara qu'il se vengerait de l'affront fait à la mémoire de son père, sur ce misérable, aussitôt qu'il oserait se montrer dans son pays natal.

La situation étant ainsi devenue embarrassée, une tête ingénieuse — probablement Beaumarchais lui-même — eut l'idée de lever toutes les difficultés en décidant d'Éon à déclarer publiquement qu'il n'était point du tout un individu mâle, mais — une femme. Toutes les conséquences fâcheuses s'évanouiraient alors d'un coup, tous les délits contre la discipline d'employé, toutes les hostilités littéraires dirigées contre Guerchy père seraient alors excusables comme des méchancetés d'une femme blessée dans son amour-propre et toute réclamation de satisfaction quelconque semblerait une folie. Le point essentiel et décisif dans les négociations de Beaumarchais pour conclure la paix fut donc d'amener d'Éon à faire la déclaration catégorique, solennelle qu'il n'avait jamais été rien d'autre qu'une

petite dame, qui n'aurait joué tout le temps dans la vie un rôle d'homme que grâce au concours de merveilleuses fatalités.[1])

C'est ainsi que fut conclu l'étrange contrat du 25. août 1775, fait unique dans l'histoire universelle.

D'Éon s'engagea à remplir toutes les conditions stipulées, mais il réclama encore divers grands et petits avantages et droits honorifiques. Ainsi, il exigea le droit de porter sur ses vêtements de femme la croix de Saint Louis. De plus une somme d'argent considérable, pour se pourvoir de — linge de jeune fille et de robes de femmes.

Enfin tout était en ordre, et l'ex-capitaine de dragons fut désormais regardé dans toute la France — à l'exception de quelques initiés — comme fille.[2]) De là provient le buste que ses „compagnes du même sexe“ lui érigèrent dans le „temple de Vesta“. Casanova déclare franchement: „Le roi seul savait et avait toujours su que c'était une femme, et toute la querelle que ce faux chevalier eut avec le bureau des affaires étrangères fut une comédie que le roi laissa aller jusqu'à sa fin pour s'en divertir.[3])

Louvet de Couvray laisse faire à son „Faublas“ la même métamorphose d'homme en femme. Seulement ce chevalier se révèle toujours en temps et en lieu opportuns comme individu du sexe masculin et même ultra-masculin.

---

[1]) D'Éon, il est vrai, expose cette affaire autrement, assurant que Beaumarchais avait été joué par lui et avait cru véritablement à sa nature féminine.

[2]) L'affaire d'Éon a été exposée ici d'après le livre de A. Bettelheim „Beaumarchais“, Francfort-sur-le Mein 1876. P. 356—370.

[3]) J. Casanova. T. II. P. 209.

Nous avons déjà mentionné que pendant la révolution les viragos se firent de plus en plus remarquer. Sade en a dépeint plusieurs types.

De quel oeil on jugeait la tribadie au siècle dernier, une remarque du comte de Tilly sur le compte de l'amie lesbique d'une jeune personne qu'il se proposait d'épouser, nous le fait voir clairement: „J'avoue que c'est un genre de rivalité, qui ne me donne aucune humeur; au contraire, cela m'amuse et j'ai l'immoralité d'en rire.“ [1])

17. La Pédérastie.

Le marquis de Sade chante les louanges de la pédérastie sur tous les tons. Dolmancé dans la „Philosophie dans le Boudoir“ est sans contredit le plus parfait et le plus conséquent des pédérastes. „Il n'est,“ dit-il, „aucune jouissance au monde qui soit préférable à celle-là, je l'adore dans l'un et l'autre sexe; mais le c . . d'un jeune garçon il faut en convenir, me donne encore plus de volupté que celui d'une fille.“ (Phil. d. l. Boud I, 99). Il dépeint en détail les jouissances que procure ce vice et s'appuie surtout sur le fait que ce procédé exclue avec certitude absolue la grossesse. (Phil. d. l. Boud. I. 104.) Bien que Dolmancé trouve plus d'attraits chez le sexe masculin, il ne dédaigne pas, l'occasion se présentant, paedicationem mulieris, et se charge volontiers de faire connaître ce plaisir à Eugénie. Bressac, au contraire, que Justine surprend en commerce intime avec son laquais (Justine I, 145) est un jeune

[1]) H. Ellis et J. A. Symonds „L'Instinct sexuel contraire“ Leipzig. 1896. P. 186.

homme dominé entièrement par un instinct homosexuel, qui ressent une haine innée contre le sexe féminin, qu'il nomme „infâme". Il représente, autant que nous nous en souvenons le seul type à instinct sexuel inverse que de Sade ait dépeint. Tous les autres ont acquis leur perversité sexuelle pendant leur vie graduellement. Nous avons la conviction que Sade, qui se montre partout grand connaisseur de types et de penchants pathologo-sexuels, peint d'après la réalité. C'est justement ce qu'on trouve dans la vie. Le pédéraste par hérédité est une exception, tandis que le pédéraste par séduction, par dégénérescence vicieuse et, last not least par aliénation mentale, constitue la règle. — Bressac développe (Justine I. 162—164) la théorie que le pédéraste passif, qu'il est, a originairement une autre nature que les autres hommes. Il déclare cette passion innée, basée sur une „construction toute différente." Ce serait une stupidité de vouloir la punir. Dolmancé au contraire donne une explication de la pédérastie qui pour l'exposé des motifs pourrait bien s'appliquer à la plupart des pédérastes. „Ah! sacredieu, si son intention (de la nature) n'était pas que nous f . . . . . des c . . ., aurait-elle aussi justement proportionné leur orifice à nos membres; cet orifice n'est-il pas rond comme eux, quel être assez ennemi du bon sens peut imaginer qu'un trou ovale puisse avoir été créé par la nature pour des membres ronds. Ses intentions se lisent dans cette difformité." (Philosophie dans le boudoir I, 176.) Même les tribades s'abandonnent chez Sade à l'amour grec, soit au moyen d'instruments artificiels, sive auxilio clitoridis. — La propagation de ce vice nous est dépeinte comme très grande. La Duvergier raconte à quel point

recherchée et bien payée est à présent la pédérastie. „Les cons ne valent plus rien, ma fille, on en est las, personne n'en veut (Jul. I 234). En conséquence de cela, le „coniste" est parfois traité avec un mépris ostensible en comparaison du „bougre"[1]) (Juliette III 54). „Vénus a plus d'un temple à Cythère," dit Juliette (II, 18) et raconte aussi que „le cul est bien recherché en Italie" (III, 290).

Depuis le 16me siècle la pédérastie avait gagné en France de plus en plus de terrain. Mirabeau assure que pendant le règne d'Henri III „les hommes se provoquaient mutuellement sous les portiques du Louvre", et que sous Louis XIV la pédérastie possédait ses lois et son organisation bien définies.[2]) Henri III lui-même avait été de nature homosexuelle. Henri IV „s'efforça, il est vrai, de réprimer énergiquement ce vice, mais il ne put empêcher que le commerce sexuel entre individus du même sexe, qu'on croyait être originaire d'Italie, ne fût plus tard exercé de nouveau en France sous Louis XIII. Philippe d'Orleans, frère de Louis XIV, devint homosexuel, et c'est un fait notoire à quel point malheureuse fut sa femme, la princesse allemande Élisabeth Charlotte du Palatinat, nommée souvent Liselotte, durant son mariage par suite de la prédilection de son mari pour le sexe masculin. Quant à Louis XIV, on raconte que des personnes, qui vivaient dans son entourage pendant sa minorité, essayèrent d'aliéner ses instincts pour pouvoir ensuite le dominer sans avoir recours à une maîtresse. Mais le jeune roi éprouva bientôt une antipathie décidée

---

[1]) „Bougre" provient de „Bulgare", car c'est aux Bulgares qu'on attribua la première introduction de ce vice en France.
[2]) „Erotica Biblion". Chap. Kadhésh.

contre ceux qui cherchaient à l'influencer de cette manière. Le valet de chambre du roi, Pierre de la Porte, rapporte même dans ses mémoires un cas, comme quoi le cardinal Mazarin aurait eu un commerce illicite avec le jeune roi en 1652, une fois que ce dernier, âgé alors de 15 ans, avait dîné chez lui. Mais l'affaire est restée dans les ténèbres et ne sera sans doute plus jamais éclaircie complètement.[1])

Dans un ancien ouvrage „La France galante" (1695) on trouve un chapitre intitulé „La France devenu italienne", où l'on parle d'un club de Pédérastes que le duc de Grammont, le chevalier de Malte Tilladet, Manicamp, marquis de Biran avaient fondé. Tous les membres de ce club étaient examinés „pour voir si toutes les parties de leurs corps étaient saines, afin qu'ils pussent supporter les austérités." Une abstinence absolue de la femme était strictement prescrite. Chaque membre devait se soumettre aux „rigueurs du noviciat qui durerait jusques à ce que la barbe fût venue au menton." Le club né vécut pas longtemps; un prince de sang s'y étant joint, le roi le fit dissoudre, et le prince fut châtié à l'endroit par où il avait péché.[2])

Si Bouchard raconte, en parlant des pages du duc d'Orléans que cette „cour était extrêmement impie et débauchée, surtout pour les garçons, que M. d'Orléans défendait à ses pages de se besoigner ni branler la pique; leur donnant au reste congé de voir les femmes tant qu'ils voudraient, et quelquefois venant à heurter de nuit à la porte de leur chambre, avec cinq ou six garces,

---

[1]) A. Moll „Investigations au sujet de l'Instinct sexuel" Berlin 1898. T. I. P. 469.

[2]) P. Fraxi, ailleurs, p. 26—27.

qu'ils enfermaient avec eux une heure à deux"[3]), nous sommes d'avis qu'il faut attribuer ces penchants homosexuels des garçons beaucoup moins à un „instinct sexuel non encore différencié", comme le veulent Havelock Ellis et Symonds qu'à l'exemple qu'on leur donnait à la cour de ce duc d'Orléans et la séduction directe. Et lorsque nous lisons ce qu'écrit Elisabeth Charlotte, princesse du Palatinat, sur ce même duc d'Orléans: Monsieur ne pense à rien qu'à ce qui pourrait faire plaisir à ses garçons; la valetaille règne partout en maîtres"[1]), nous sommes fort porté à douter des assertions de Bouchard, mentionnées ci-dessus.

Quoiqu'il en soit, le culte de la pédérastie se maintint aussi au 18me siècle à la cour française. Il y aurait lieu de s'étonner que Louis XV, ce lascif débauché, n'eût pas trouvé plaisir à l'exercice de la pédérastie et aux autres pratiques homosexuelles. Ainsi on raconte qu'il monstravit amico clunes nudatas, quas tamquam deae jussit hominem genubus flexis deosculando adorare.[2]) Il est vrai qu'en 1750 encore, deux pédérastes furent brûlés vifs à Paris.[3])

La période révolutionnaire porta ce vice aussi à son plus haut développement. Nous avons déjà parlé des illustrations qui ont rapport à la pédérastie. En 1798, Dupin, commissaire de régence du departement de la

---

[3]) H. Ellis et J. A. Symonds, ailleurs, p. 127.

[1]) A. Moll. „L'Instinct sexuel contraire." 2ème édit. Berlin 1893. P. 68,

[3]) F. C. Forberg, loc. cit. P. 164.

[3]) „Eros" I. P. 662. — Les „Hermaphrodites" étaient un club de pédérastes comme l'indique l'ouvrage „Description de l'Isle des Hermaphrodites" Cologne 1724. Comp. encore sur la propagation de la péderastie au 18me siècle les „Anecdotes pour servire à l'Histoire secrète des Ebugors." Medoso MMMCCCXXXIII.

Seine rapporte: „Depuis quelque temps un genre encore plus infâme d'impudicité commence à se propager. Les rapports des agents de police au sujet de la pédérastie s'accumulent effroyablement. — La sodomie et l'amour saphique se montrent avec la même hardiesse que la prostitution, et font de déplorables progrès.“[1])

Rétif de la Bretonne dit dans la préface de son livre, paru en 1789 „Dom B. . . . aux Etats-généraux, ou doléances du portier des Chartreux“ „que la sodomie, la bestialité et autres vices dégradent les Français, depuis cinq ou six générations“.[2])

Rétif aperçoit la cause de la grande propagation des penchants homosexuels chez les anciens Grecs et les Romains dans la trop grande similitude entre le costume masculin et le féminin. Il exige donc qu'actuellement encore le costume des deux sexes se distingue autant que possible l'un de l'autre.[3])

Il est en effet singulier qu'au siècle précédent, l'époque de la plus grande propagation de l'amour dit socratique coïncide avec le règne des modes à la grecque, fait qui fournit une preuve concluante de l'énorme influence de la mode à cet égard.

18. La Flagellation et la Saignée.

La flagellation, ce puissant agent auxiliaire de la volupté a été fréquemment utilisé par le marquis de

---

[1]) A. Schmidt. T. II. P. 87—88.

[2]) P. L. Jacob, Bibliophile l. c. P. 460. Cet ouvrage contient six chapitres: I. Des filles de joie; 2. Des Sodomites; 3. De la Bestialité; 4. De l'Inceste; 5. Du Gamahuchage; 6. De quelques autres abus qui nuisent à la population.

[3]) A. Moll „Recherches à propos de l'Instinct sexuel“ I, P. 499.

Sade dans ses ouvrages. Nous ne citerons que les grandes scènes de flagellation dans „Justine“ et dans „Juliette“ (Justine III, 129. Juliette II, 138—150 se passant entre femmes; Juliette V, 335). Juliette, envoyée par la Duvergier, va trouver avec trois jeunes modistes le duc Dendemar à St. Maur, dont la monomanie sexuelle consiste à flageller jusqu'au sang des jeunes filles (mais rarement des prostituées); pour cela il payait à ses victimes de fortes sommes d'argent. (Juliette I, 344 et s.)

Le marquis de Sade a fait aussi des études littéraires dans ce domaine. Il indique les ouvrages les plus remarquables à cette époque sur la flagellation, ceux de Meibom et de Boileau (Juliette V, 169). Ces études lui firent voir que ce sont les hommes qui de tous temps se chargeaient du rôle actif dans la flagellation. Aussi s'étonne-t-il, vu la cruauté naturelle de la femme que cette dernière aît montré si peu de goût pour le rôle actif de cette pratique (?)[1], et il fait exprimer à Dendemar l'espoir que les femmes développeront encore cette spécialité au „point où je le désire“ (Phil. dans le Boudoir I, 157).

Cooper communique de curieux détails sur la flagellation au 18me siècle[2]). Voltaire fait souvent mention de la verge dans ses écrits, notamment quand il trouve moyen de tourner par là les jésuites en ridicule. Dans les mémoires de cette époque on trouve de même les coups de fouet fréquemment mentionnés comme châtiments.

---

[1]) En considération de ce qui s'est passé à l'orphelinat de Potsdam, cette opinion du marquis de Sade nous semble tant soit peu étrange.

[2]) W. M. Cooper „Le Flagellantisme et les Flagellants“ trad. en allem. par H. Dohrn 1899. P. 102—108.

On battait déjà de tout petits enfants à coups de verges, les bonnes prétendant que cela „fortifie“ la musculature et la peau. Dans toutes les écoles de couvents français, la peine des verges pour les jeunes filles était une chose fort usitée, comme cela se comprend aisément, vu que la flagellation régnait parmi les nonnes. „Les saintes soeurs châtiaient avec délices leurs élèves, tout comme les saints pères avaient coutume d'absoudre leurs pénitents.“

Durant la terreur les tricoteuses guettaient les nonnes pour les fouetter ignominieusement. Le cas tragique de Théroigne de Méricourt est connu: elle fut fustigée en public sur la terrasse „des Feuillants“ par une horde de femmes, et tomba en démence à la suite de cet outrage. Encore après la chute de Robespierre des jeunes filles furent mises à nu et fouettées dans les rues par les antiterroristes.

Même peu de temps avant le règne de la terreur un „club de verges“ aurait existé, dont les membres féminins „se seraient administré les verges mutuellement avec une charmante élégance.“

On a déjà tant écrit sur la prédilection de Jean Jacques Rousseau pour ce genre d'excitation sexuelle que nous renonçons à exposer encore une fois l'histoire de la fustigation qu'il subit de la part de mademoiselle Lambercier, et que nous renvoyons ceux que l'affaire intéresse à l'ouvrage de R. de Krafft-Ebing.[1]) La littérature française du dernier siècle est selon Cooper riche en fait d'histoires ayant pour sujet des peines cor-

[1]) R. de Krafft-Ebing „Nouvelles recherches dans le domaine de la Psychopathie sexuelle“ 2ème édit. Stuttgard 1896. P. 35—36. — Comp. aussi P. J. Moebius „L'histoire de la maladie de J. J. Rousseau.“ Leipzig 1889.

porelles, qui eurent surtout beaucoup de succès chez le beau sexe. Cooper rapporte également quelques causes célèbres de ce genre.

L'Angleterre est à présent, comme cela est notoire, la terre classique du flagellantisme sexuel. Thérèse Berkley qui demeurait Charlotte-Street 28, fut la flagellatrice la plus renommée de Londres; elle acquit entre la vingtième et la trentième année de ce siècle une grande célébrité et une fortune au moyen de son art. Elle possédait un grand nombre d'instruments ayant la forme de verges, avec toutes sortes de mécanismes pour exciter et accroître la volupté. „Thus, at her shop, whoever went with plenty of money, could be birched, whipped, fustigated, scourged, needle-pricked, half-hung, holly-brushed, furse-brushed, butcher-brushed, stinging-nettled, curry-combed, phlebotomized, and tortured till he had a belly full.“ [1]) Elle avait aussi à son service pour exercer la flagellation active des filles, entre autres une négresse et une bohémienne. Elle avait inventé une machine où les hommes se faisaient attacher et qui avait une disposition fort ingénieuse pour accroître la sensation voluptueuse: „There is a print in Mrs. Berkley's memoirs, representing a man upon it quite naked. A woman is sitting in a chair exactly under it, with her bosom, belly and bush exposed: she is manualizing his embolon, whilst Mrs. Berkley is birching his posteriors. The female acting as frictrix, was intended for Fisher, a fine, tall, dark haired girl, all must remember who visited Charlotte Street at that day, as well as the good humoured blonde, Willis; the plump, tight, frisky, and merry arsed Thurlow. Grenville, with the enormous

[1]) P. Fraxi. P. XLIV.

bubbies; Bentinc, with breadth of hip and splendour of buttock; Olive, the gipsy, whose brown skin, wicked black eye, and medicean form, would melt an anchorite; the mild and amiable Palmer, with luxuriant and well fledged mount, from whose tufted honors many a noble lord has stolen a sprig; and Pryce, the pleasing and complaisant, who, if birch was a question, could both give and take.[1]) La Berkley mourut en septembre 1836, après avoir mis de côté dans l'espace de temps de 1828 à 1836 plus de 10000 livres sterling. Sa correspondance conservée par le Dr. Vance, son exécuteur testamentaire, et contenant des lettres de personnes des deux sexes du plus haut parage, fut anéantie.

Nous nous sommes permis cette petite digression, parce que nous n'avons trouvé l'institut de madame Berkley dans aucun des ouvrages modernes sur le flagellantisme, ni nulle part ailleurs, et parce que cette curiosité doit être d'autant plus intéressante pour des explorateurs de cette matière, qu'on trouve dans les romans de Sade des machines complètement analogues sur lesquelles on attachait les victimes. Nous remarquons ici en passant que nous reviendrons avec plus de détails sur l'histoire du flagellantisme anglais dans celui des volumes suivants, où nous examinerons la vie sexuelle en Angleterre et principalement celle de Londres qui présente plusieurs singularités, trouvant leur explication dans la nature anglaise.[2])

Citons encore sous forme d'appendice le rôle que joue chez Sade la saignée. Un comte Gernande paraît dans le troisième tome de „Justine“ (P. 223 et s.), qui n'est

[1]) P. Fraxi. P. XLIV—XLV. On y trouve aussi une image de ce „Berkley Horse“ remarquable.

[2]) Ce volume vient de paraître sous le titre „La vie sexuelle en Angleterre.“ (Tome II, Charlottenburg 1901.)

capable de satisfaire son instinct sexuel qu'en pratiquant la saignée aux femmes, après les avoir fait manger copieusement. Sade ne manque pas de dépeindre de pareilles scènes. Celle où le comte saigne sa propre femme et satisfait sur elle son appétit sexuel, après qu'elle a perdu connaissance, produit un effet particulièrement horrible. (Juliette III, 253.)

La saignée était au 18me siècle une opération pratiquée aussi par les profanes. Brissaut raconte que la saignée était prescrite dans les couvents à certaines époques déterminées. Chez les chartreux p. ex. elle se faisait cinq fois, chez les prémontrés une fois par an. Les fêtes de St. Valentin et de St. Mathieu étaient célébrées par des effusions de sang spéciales:

Seigneur de jour Saint Valentin
Fait le sang net soir et matin
Et la saignée du jour devant
Garde des fièvres en tout l'an.

Raulin prétendait guérir l'hystérie, si fréquente chez les femmes, par des saignées[1]), tout comme de nos jours on s'imagine, en suivant les conseils de Dyes et d'autres auteurs, pouvoir amender l'état de chlorose au moyen de saignées. Peut-être que les temps du vampirisme des Broussais et des Bouillaud avec leurs saignées coup sur coup se renouvelleront aussi pour nous. Alors nous pouvons aussi compter de nouveau sur des „saignées sexuelles." Brierre de Boismont raconte qu'un homme appliquait à sa maîtresse les sangsues aux parties génitales et à l'anus, ou lui faisait la saignée, en se répandant à cette occasion en propos des plus insultants. Quand il

[1]) G. Abricossoff. P. 70.

voyait jaillir le sang, son exaltation sexuelle montait à son apogée, et alors il la satisfaisait auprès de cette personne.[1])

Nous ne doutons nullement que cet individu n'ait lu „Justine" et imité simplement les actions du comte Gernande. Plus tard nous citerons encore plusieurs exemples analogues, où l'on remarque une imitation évidente de certains faits, décrits dans les romans de Sade.

19. Les Aphrodisiaques, les Cosmétiques, les Abortifs et les Arcanes au 18me siècle.

Sade consacre aux „remèdes sexuels" (dans le sens le plus général du mot) une attention toute particulière dans ses ouvrages. Là justement, on peut de nouveau démontrer d'une manière précise à quel point il a travaillé d'après des modèles réels, et comment, par là, ses descriptions gagnent un intérêt spécifique au point de vue de l'histoire des moeurs.

Il n'est pas étonnant que les viveurs énervés par de fréquentes débauches, contraires à la nature, aient chez Sade largement besoin d'excitations artificielles et de stimulants sexuels. Aussi ne manque-t-il pas aphrodisiaques les plus divers pour raviver les forces évanouies de ces individus décrépits. La Delmonse frotte les testicules de l'impuissant commerçant en gros Dubourg avec un liquide. Puis ce malheureux est obligé de prendre encore une tisane „composée d'aromates et d'épins" (Justine I, 62). Cornaro se fait frictionner les testicules, avec de l'esprit de vin. (Juliette VI, 223). La Durand

[1]) „Gazette médicale de Paris" du 21. juillet 1849. P. 560.

ne frotte pas les testicules, mais le membre viril même, avec un fluide „excitant“.[1]) Dans le cinquième tome de „Juliette“ (Page 330), on arrose les personnes qui prennent part à l'orgie avec des „fluides stimulants sentant le jasmin“. — Outre ces aphrodisiaques pour l'usage externe Sade en connaît aussi d'internes. Juliette se sert à cet effet de vins et de liqueurs, d'opium et d'autres „aphrodisiaques qu'on vend en Italie publiquement“. (Juliette IV 104). La Durand fait commerce d'aphrodisiaques et d'antiaphrodisiaques (Juliette III, 229).

Nous avons déjà dit plus haut (P. 123 et 124) que le bordel de madame Gourdan était amplement pourvue de stimulants. A cette occasion nous avions fait aussi mention

---

[1]) Un remède fort ancien des Perses c'est la gomme de Ferula, Asa foetida (l'assa foetida), qui procure le maximum de jouissance pendant le coït, quand on en frictionne le pénis.“ (R. Kobert „Études historiques faites à l'institut pharmacologique de Dorpat.)

[2]) Quant à l'opium comme stimulant sexuel, actuellement on porte sur ce remède un autre jugement qu'auparavant. L. Lewin fait là-dessus la remarque suivante. „Une seule dose ou plusieurs doses moyennes, répétées pendant un court laps de temps, renforceraient la fonction sexuelle. Cette opinion doit être déclarée incorrecte en ce sens que pendant l'ivresse produite par l'opium sur le fumeur de cette drogue, une série d'images voluptueuses peuvent surgir dans le sensorium surexcité et en désordre, mais que les érections produites par ces visions confuses disparaissent rapidement et qu'un accroissement de la „libido sexualis“ ou de la „potentia coeundi“ ne s'ensuite de là aucunement. Cependant il faut ajouter que les opiophages prétendent avoir remarqué pendant la première période de l'usage de l'opium un accroissement considérable des fonctions sexuelles. Mais cet effet cède plus tard à l'impuissance.“ (Article sur l'opium dans Eulenburg „Encyclopédie réale de la Thérapie générale.“ Vienne et Leipzig 1898. Tome XVII. P. 625.) — Dans un des volumes suivants de cet ouvrage nous nous proposons de traitre les aphrodisiaques au point de vue de l'histoire, de la civilisation et des moeurs.

des „pastilles à la Richelieu“. Comme ces bonbons sont importants par rapport au marquis de Sade, et que leur principal ingrédient, les cantharides ont joué selon Binz „un rôle fameux en France au 18me siècle“,[1]) peut-être que quelques mots sur ces stimulants à la cantharide ne seraient pas déplacés à cet endroit. Les cantharides, dont Dioscoride fait déjà mention (Materia medica. Lib. II. Cap. 65), comptent depuis longtemps pour un stimulant sexuel, puisque le poète romain Lucrèce serait mort par suite de l'abus d'un aphrodisiaque contenant cette drogue. Ambroise Paré rapporte plusieurs cas de mort semblables. A l'époque de Paré, l'usage de ces pastilles ou bonbons était devenu général en France. L'Italie était la patrie de ces bonbons aphrodisiaques, et c'est de là que Catherine de Médicis particulièrement les introduisit en France. On en usa très-largement à la cour de Henri III et de Charles IX. Au 18me siècle, c'est surtout le duc de Richelieu qui se servit abondamment de ces bonbons si innocents en apparence dans ses aventures galantes. La propagande qu'il fit en faveur de ces pastilles, auxquelles il donna son nom, eut pour résultat qu'elles furent à la mode pendant les dernières années du règne de Louis XV.[2]) Juste à cette époque tombe l'affaire du marquis de Sade à Marseille, où ces bonbons jouèrent un rôle fatal. De même les „tablettes secrètes de magnanimité“ de madame Du Barry, la „poudre de joie“, les „pastilles de sérail“ contenaient probablement des cantharides comme ingrédient.

Les cantharides sont un remède dangereux, engendrant facilement une inflammation des rognons, de la vessie et de l'urêtre. Les érections causées par ce poison sont

---

[1]) Binz „Leçons de Pharmacologie“ Berlin 1894.
[2]) „Eros“. T. I. P. 41—42.

l'effet de l'excitation inflammatoire de la muqueuse de l'urêtre et de la vessie, effet produit par voie réflexe. Un accroissement de la puissance virile ne peut tout au plus se manifester qu'au commencement de l'effet. [1])

La cosmétique fut également cultivée avec soin au siècle dernier. Dans cette sphère, le charlatanisme parvint au plus haut degré de développement. Et ce développement fut des plus singuliers. Ainsi, une sociéte obtint en 1769 le privilège d'établir des deux côtés du Pont-Neuf des échopes de louage de parasols et d'ombrelles, afin que les personnes soucieuses de conserver le teint délicat de leur peau, puissent traverser le pont, en s'abritant contre les rayons du soleil. [2]) Les cosmétiques furent employés avec si peu de discernement et en si grande quantité que Casanova eut sans doute raison de défendre — lui qui se piquait de faire le charlatan — à la duchesse de Chartres, pui souffrait de l'acné du visage, l'usage des cosmétiques. Il lui prescrivit de doux purgatifs, ce qui était certes fort opportun, et lui recommanda de se laver avec de l'eau de plantain, [3]) qui pendant le siècle passé était très populaire pour guérir les maladies de peau.

En fait de dépilatoires, le marquis de Sade fait mention du „dépilatoire turc connu sous le nom de rusma", qu'il désigne dans une note sous le nom de „pierre minérale atra mentaire", et qu'il fait provenir de Galatie. (Justine III, 120). Le rusma est un dépilatoire trèsancien et fort populaire en Orient. On obtient la „Pasta depilatoria" ou „Rusma turcorum" (ou „Nurek Persarum")

---

[1]) R. Kobert „Traité de Pharmacologie." 1897. P. 488.
[2]) Dulaure. T. V. P. 434.
[3]) Casanova II. P. 241.

en mêlant 2 parties d'orpiment, 15 parties de chaux vive et deux parties et demie de farine de froment. C'est l'ordonnance de J. J. Plenck, célèbre dermatologue du 18me siècle.[1]) Qu'on remarque à cette occasion le grand intérêt que prenait le marquis de Sade à toutes les questions de l'art médical et de l'anthropologie. Il cherchait à se renseigner là-dessus dans tous les ouvrages scientifiques de son temps qui lui étaient accessibles. Nous aurons à mentionner plus tard que sa femme s'était prise à tâche de le pourvoir de livres pendant son séjour dans la prison. Car cette détention fut la cause, en premier lieu, que Sade chercha à s'instruire sur les matières les plus variées.

Une remarquable curiosité du 18me siècle consiste dans ce qu'on nommait de fausses virginités, dont la grande fréquence est expressément attestée.[2]) On cherchait à réunir artificiellement par des astringents les restes de l'hymen, à rétrécir en général l'entrée du vagin. Ces efforts ont précisément en France un long passé derrière soi. Au chapitre 13 de la chirurgie du médecin français Henri de Mondeville, qui vécut à la fin du 13me et au commencement du 14me siécle, et dont les ouvrages, renfermant de riches matériaux pour servir à l'histoire de la civilisation en France, ont été pour la première fois édités par J. Pagel dans le texte original, se trouve la prescription suivante ayant pour

---

1) L. Waldenburg et C. E. Simon „Manuel de l'emploi général et spécial des formules pharmaceutiques.“ 7me édit. Berlin 1870. P. 177. Beaucoup d'hommes s'épilaient tout le corps. (H. Paschkis „La Cosmétique médicale.“ Vienne 1893. P. 28.)

2) „La Chronique scandaleuse“. Paris 1791. T. I. P. 139.

but de simuler la virginité.[1]) „Les parties génitales exigent de doubles soins: ceux de l'intérieur et ceux de l'extérieur. Les soins internes sont indispensables aux prostituées qui ont une longue pratique de leur métier (antiquae), et parmi ces dernières particulièrement toutes celles qui ont de nature un vagin large ou comme conséquence du coït trop frequemment répété une vulve glissante et trop molle pour sembler être a ceux qui couchent avec elles des vierges ou tout au moins ne pas sembler être des filles publiques. Des jeunes filles non mariées, mais ayant été par malheur déflorées, ont recours au même traitement pour pouvoir jouer ensuite le rôle de pucelles véritables, lorsqu'il s'agit pour elles de s'unir maritalement à ceux qu'elles ont réussi à prendre à l'hameçon. Elles tâchent d'arriver à leur fin de la manière suivante. Elle introduisent au moment où le coït va s'accomplir du verre finement pulvérisé dans la vulve; et le résultat en est qu'elles-mêmes et la verge de celui qui s'accouple avec elles sont couverts de sang. Ou bien on introduit du sang de dragon dans le vagin et pose là-dessus une couche d'étoupe et de charpie mouillée l'une et l'autre d'eau pluviale, où l'on a fait bouillir des plantes astringentes, p. ex. des roses, des anthéras, du sumac, du plantain rouge etc., ou l'on peut appliquer des sangsues. Mais qu'on prenne garde qu'elles ne pénètrent dans le vagin. Quand on les a enlevées, des eschares se forment aux parois latérales de la vulve. Ces eschares se déchirent pendant le coït, le sang coule, et l'on s'en souille. On

---

[1]) F. Hering „Cosmétique d'après Henri de Mondeville" Dissertation d'inauguration. Berlin 1898. P. 17—18 (Sous l'égide de J. Pagel).

peut encore se servir d'un morceau d'éponge qu'on trempe dans n'importe quel sang, ou on remplit de sang une vessie de poisson, introduit l'un ou l'autre dans le vagin et lave encore la vulve à l'extérieur avec du suc des grands salsifis d'Espagne.[1]) De pareilles pratiques furent, au 18me siècle, de nouveau à l'ordre du jour. Nous avons mentionné ci-dessus „l'eau virginale" de madame Gourdan. Sade aussi connaît divers moyens appropriés, à la restauration du pucelage. La Delbène loue sa „pommade", avec laquelle elle se fait fort de restaurer Laurette, qui vient d'être déflorée, (Juliette I. 171) et donne à Juliette, lorsqu'elle est dans le même cas, une pommade contenant de l'extrait de myrrhe, dont elle doit s'enduire durant neuf jours pour redevenir pucelle au dixième (Juliette I 179). La Duvergier aussi se sert d'un onguent virginal semblable. (Juliette I, 187).

En général, toute cette période, un siècle entier, a été l'âge d'or de tous les artifices de la cosmétique, et il est remarquable que le fard et tous les ustensiles qui s'y rapportent aient pu régner, quoique la fraîcheur du teint, le teint de couvent, ait été tellement estimée et convoitée précisément à cette époque.[2]) Il existait alors dans le commerce des centaines de pâtes, d'essences, d'eaux cosmétiques et de taffetas à mouche. Les fards surtout étaient d'une grande importance, surtout le rouge, „le grand point est d'avoir un rouge qui dise quelque chose".

---

[1]) Suivant J. Hyrtl „Manuel de l'Anatomie topographique" 7me édit. Vienne 1882. T. II. P. 191, Avicenne et Cornelius Agrippa se prononcent déjà sur les moyens et remèdes avec lesquels on peut reproduire un hymen détruit. Au cours de nos études d'histoire de la civilisation nous poursuivrons encore cette question intéressante.

[2]) H. Paschkis „Cosmétique médicale."

[1]) „Eros" II. P. 261.

Les hommes se plaisaient aux mêmes artifices de toilette, se fardaient également, répandaient des larmes factices, et s'épilaient tout le corps au désir de leurs maîtresses. „C'est ainsi que M. le duc d'Orléans au témoignage de M. de Valencay, qui lui donna la chemise, se présenta dans le lit de Mme. de Montesson".[1]) Le bain est un grand progrès du 18me siècle au point de vue de la cosmétique. L'ameublement de bains formait dans la seconde moitié du siècle, un facteur des maisons aristocratiques, aménagé avec beaucoup de luxe, et on les employait principalement pour des bains cosmétiques. Les héroïnes de Sade prennent également des bains, l'oeuvre journalière ou nocturne accomplie.

Les ouvrages du marquis de Sade nous présentent un tableau effrayant de l'emploi fréquent au 18me siècle des abortifs et des remèdes préventifs, dont on ne peut nier certains rapports avec la cosmétique. Ce temps produisit les circonstances qui amenèrent le décroissement actuel de la population en France. On peut juger d'après la statistique de Galliot, qui commence par l'année 1789, de l'énorme propagation des avortements en France. Il termine ses conclusions par les mots: „On se plaint de tous côtes, en France, de la décroissance de la population. On a fait récemment de nombreuses lois pour protéger l'enfant; nous venons à notre tour demander une protection pour le foetus." [2])

Le siècle précédent connaissait en effet déjà tous les moyens employés encore de nos jours pour empêcher la conception ou pour effectuer l'avortement du foetus. Le

[1]) H. Paschkis. P. 28.

[2]) H. Ploss et M. Bartels „La Femme dans la Science naturelle et l'Ethnologie." 3me édition. Leipzig 1891. T. I. P. 554.

passage dans la „Philosophie dans le Boudoir“ est fort caractéristique, où madame de St.-Ange, en réponse à une question d'Eugénie, énumère les moyens et remèdes anticonceptionnels (Philosophie dans le Boudoir I, 99), et recommande outre les „éponges“, que les femmes s'introduisent dans le vagin, et les „condoms“, dont se servent les hommes, la pédérastie comme moyen excellent, qui s'accorde le mieux avec les idées malthusiennes du siècle. Mais quand le „malheur“ est arrivé, les héros et les héroïnes de Sade connaissent les voies pour tuer le foetus dans le sein maternel. Sade fait mention de la sabine comme d'un excellent abortif (Juliette III, 204). Mais un remède encore plus sûr et plus inoffensif que la sabine, qui en outre „n'attaque pas l'estomac comme cette dernière“, c'est celui auquel a recours Juliette, engrossée par son propre père. Elle fait produire chez elle l'avortement d'un foetus de quatre mois par un célèbre accoucheur, au moyen d'une aiguille appropriée (Juliette III, 212). La Durand vend des emménagogues dans le même but. (Juliette III, 229.)

Comme dernier groupe de remèdes sexuels nous faisons encore mention des arcanes antivénériens, dont la France du siècle passé fut envahie à profusion. Car malgré tous les excès vénériens, la syphilophobie était grande, et les charlatans trouvaient un public plus qu'accessible à leurs fourberies. Nous ignorons si le projet d'un bordel avec la suscription „Du plaisir pour de l'or et santé garantie“ [1]) a été réalisé. Toute fois,

[1]) „Les Bordels de Paris“ Paris 1790. P. 17. — „Ecoutez, Hortense, dit le Comte, tu m'as donné la chaude-pisse; c'est en régle. — Non, je ne m'en plains pas; c'est le bonbon du métier.“ Mirabeau „Ma conversion“ P. 175.

des précautions sous ce rapport étaient sûrement justifiées. Casanova avait adopté le principe de ne jamais dormir dans le lit d'autrui.[1]) Juliette examine toujours ses pratiques très exactement, pour voir s'ils n'ont pas quelques symptomes de syphilis. Un homme, qui souffrait d'une syphilis invétérée et qui, pour cette cause, avait choisi comme objet spécial de sa volupté la manie d'infecter les femmes avec lesquelles il couchait, faillit mettre Juliette en péril (Juliette I, 238—240). Dans „l'Espion anglais" (T. II. P. 98) on raconte comment un homme par vengeance communique la syphilis à son rival, afin que ce dernier transmette la maladie à son ancienne maîtresse. Sade fait mettre à exécution cette même idée à la fin de la „Philosophie dans le Boudoir". Là, il fait envoyer chercher un domestique syphilitique, qui devant ces monstres triomphants doit infecter la malheureuse madame de Mistival, après quoi Dolmancé s'écrie: „Parbleu, voici une inoculation, comme Tronchin n'en fit de ses jours." (Philosophie dans le Boudoir II, 183—184.)

On vendait principalement les préservatifs médicamenteux contre la syphilis dans les boutiques du Palais-Royal. Il y avait aussi des charlatans qui sans pudeur en faisaient la réclame dans des brochures, et qui vendaient leurs faux remèdes en ayant recours à des placards sur les murailles et à des cartes ou affiches, qu'ils faisaient distribuer dans les rues.[2])

---

[1]) Casanova l. c. T. IV P. 313. R. Bergh confirme le fait que l'infection peut se produire par cette voie; il a lui-même observé un pareil cas. („L'infection syphilitique et ses voies." Hambourg et Leipzig 1888. P. 21.)

[2]) Parent-Duchatelet l. c. P. 628. — La „Chronique scandaleuse" raconte une anecdote fort piquante au sujet de Madame D** (IV P. 10): On disait à un souper que Madame D** avait la petite vérole. „Je n'en suis pas étonné, répondit quelqu'un, je l'ai toujours connue comme très-modeste." — Savoir, la grande vérole veut dire la syphilis.

Nous avons mentionné déjà auparavant le charlatan Agyrony et le „spécifique du Docteur Préval“. Ce dernier a été sans contredit le plus fameux charlatan du 18me siècle. Ce personnage est d'autant plus intéressant que c'est lui, Guilbert de Préval, qui initia Rétif de la Bretonne aux mystères de la prostitution parisienne et aux „artes amandi“ du Palais-Royal, un individu qui ne se trouvait à l'aise que dans le bourbier le plus immonde.[1]) L'histoire de cet archicharlatan est raconté en détail dans l'„Espion anglais“.[2])

Préval commença ses études en 1746 à Caen, où il exerça plus tard une pratique étendue; ensuite il fit encore quelques études d'anatomie à Paris, où il fut reçu docteur en 1750. Après cela, il s'occupa durant vingt ans de la thérapie du mal syphilitique, et découvrit au bout de ce temps un „remède infaillible“ contre cette maladie, remède avec lequel il prétend avoir guéri plus de 8000 (!) personnes. Ce remède avait du reste la propriété de guérir aussi toutes les autres „cachexies et maladies de peau“. La réputation de ce remède se répandit même „jusqu'aux Indes, jusqu'en Amérique et — à Martinique“, où il guérit le „pians“ et le „scorbut“. Ce remède était en même temps une soi-disant „eau fondante“, un remède prophylactique éprouvé contre la syphilis.[3]) Et enfin il servait même, comme actuellement la tuberculine par rapport à la tuberculose, pour diagnostiquer la syphilis, ce à quoi, comme nous l'avons vu

---

[1]) P. L. Jacob, bibliophile. P. 340 et P. 44.

[2]) „L'Espion anglais“ T. VI. P. 217—235. „Historique du spécifique du Docteur Guilbert de Préval.“

[3]) C'était une solution de sublimé dans de l'eau calcaire. (Chr. Girtanner „Traité de la Maladie vénérienne“ Goettingue 1789. T. III. P. 782.

plus haut, l'employait p. ex. madame Gourdan. L'annonce de ce remède fit une immense sensation et „exalta les têtes des jeunes débauchés qui se trouvaient dans l'ancienne cour".[1]) On fit venir monsieur Préval, le combla de flatteries, telles que n'en obtint guère le découvreur d'un nouveau monde, mais on exigea qu'il fit l'expérience requise lui-même en présence de témoins, afin de prouver l'efficacité du remède trouvé par lui. Préval y consentit. En juin 1772, l'incroyable eut lieu. En présence de grands seigneurs, notre charlatan, après avoir pris son fameux remède,[2]) consomma le coït avec une fille fortement infectée, qui se faisait traiter à l'hôpital des soeurs de charité. Il resta intact, mais on ne dit pas si une infection syphilitique antérieure, fort probable d'ailleurs chez ce bon vivant, n'avait pas été la cause de cette immunité. Parent-Duchatelet „aurait pu encore nommer les témoins de cette scène mémorable", mais le rang qu'ils occupaient dans l'Etat „lui commandait le silence."

Nous n'avons plus besoin de nous faire contrainte et nous les nommons. C'étaient le duc de Chartres, le duc de la Marche, le maréchal de Richelieu, le duc de Nivernais et quelques autres „gentilshommes". Le duc des Deux-Ponts fit également faire des expériences analogues qui eurent un résultat favorable. Préval fut engagé par le conseil municipal de Paris à entreprendre le traitement des syphilitiques à Bicêtre avec son remède. On lui assigna dans ce but six hommes et quatre femmes. La Faculté de médecine apprit toutes

[1]) Parent-Duchatelet l. c. P. 629.
[2]) J. K. Proksch „Histoire des Maladies vénériennes" Bonn 1895. T. II. P. 509; J. Schrank „La Prostitution à Vienne." T. I. P. 237. Vienne 1886.

ces choses et tint le 8 août 1772 une séance mémorable, dans laquelle Préval fut rayé de la liste des membres avec 154 voix contre 6. Il intenta alors un procès à la Faculté et porta plainte devant le parlement contre cette dernière. Le jugement de la Faculté fut annullé en 1776, mais confirmé de nouveau le 13 août 1777, la Faculté ayant refusé de reconnaître le premier jugement du parlement, et Préval fut en outre condamné encore à 3000 francs d'amende.

Quand même on pourrait donner son assentiment à l'arrêt de la Faculté en ce qui concerne l'essentiel de l'affaire, les arguments qui servent de base à ce jugement sont fort discutables. Il est dit dans un passage de cet écrit: „Ce serait à la morale qu'il appartiendrait d'examiner à quel point serait licite une invention dont l'unique objet serait d'ajouter à l'attrait naturel du vice, celui de l'impunité. Nous savons, ou au moins nous croyons, qu'un préservatif pour la maladie dont il est question, produirait un déréglement dont souffriraient la population et le bon ordre social, nous pourrions ajouter la pureté des moeurs.“ [1]) Déjà Girtanner, qui s'érige dans son livre partout en moraliste austère, remarque à ce propos: „L'inventeur d'un pareil remède n'aurait pas mérité le mépris, mais bien au contraire la gratitude du genre humain, parce que, par là, le mal vénérien aurait dû disparaître en peu de temps dans le monde entier. Et quel philanthrope ne souhaiterait pas qu'une pareille révolution se réalisât!“ [2])

---

[1]) Parent-Duchatelet P. 631.

[2]) J. K. Proksch „Les Mesures préventives contre la maladie vénérienne“ Vienne 1872. P. 48 et s. — On trouve la littérature sur l'affaire Guilbert de Préval chez Gistanner l. c. P. 782 et J. K. Proksch „La littérature der

Parent-Duchatelet, qui applaudit l'opinion de la Faculté de médecine avec enthousiasme, est blâmé avec raison par Proksch.[2]) Car on peut condamner le vice, sans vouloir priver l'humanité des préservatifs contre les maladies, et si la crainte des maladies devait être l'unique motif d'une conduite vertueuse, nous ne pourrions alors taxer bien haut une pareille vertu.

Le préservatif principal contre les infections vénériennes était au 18me siècle, tout comme — aujourd'hui, le condom. Nous avons parlé déjà plusieurs fois de l'usage fort répandu de ce préservatif dont on trouvait „tout un arsenal" dans chaque bordel. Les prostituées qui vivaient isolées débitaient également ces „redingotes d'Angleterre". Quand Casanova, à son arrivée à Marseille, entra, suivant son habitude, tout d'abord chez une fille publique pour se reposer des fatigues du voyage, et ne put dissimuler sa crainte d'une infection, elle lui offrit un „vêtement anglais", qui „met l'âme en repos." Mais il n'en voulut pas, parce „qu'il était d'une qualité trop ordinaire." Alors, la belle lui en offrit de plus fins à trois francs pièce que „la marchande ne vendait qu'à la douzaine"; Casanova se décida à prendre toute la douzaine et s'en fit „essayer" quelques échantillons par une petite domestique de quinze ans.[2])

Le condom fut inventé sous le règne de Charles II par le Dr. Conton, médecin à Londres; aussi serait il plus juste de le nommer „contom". Selon le conseil de

maladies vénériennes". Bonn 1889. T. I. P. 473. — Nous citons comme une curiosité „La Cacomonade, histoire politique et morale," de Linguet. Cologne 1769, paraphrase de l'anecdote cynique de Voltaire sur l'origine de la syphilis, dans le 4ème chapitre de „Candide".

[2]) Casanova T. IV. P. 313.

ce médecin, ces enveloppes, destinées à recouvrir le membre viril au moment du coït, se fabriquaient avec les intestins aveugles d'agneaux. Dans ce but, on retranchait des agneaux tués une partie d'une longueur convenable de l'intestin susdit, on la séchait, l'amollissait et l'assouplissait en la frottant avec de l'huile fine et du son.[1])

Proksch donne encore des détails très-intéressants de l'histoire ultérieure et de la critique de cette invention, et constate qu'au temps présent „l'opposition frénétique hypermorale dirigée contre le condom" s'est presque complêtement apaisée. Les médecins reconnaissent presque unanimement la haute valeur des condoms comme moyens préservatifs contre les maladies vénériennes. „La plus chaleureuse approbation de la qualité préservatrice des condoms survint, il est vrai à contre coeur, d'un côté d'où l'on ne l'aurait pu supposer." En 1826 parut un bref papal (Léon XII), condamnant cette invention, „parce qu'elle contrecarre les décrets de la Providence, qui voulait punir les créatures sur l'organe par lequel elles avaient péché." Proksch soumet ce bref à une critique anéantissante, à laquelle nous renvoyons le lecteur. — Les condoms faits en intestins aveugles d'agneaux, en vessie de poisson et en peau d'or sont moins sûrs, les membranes animales se déséchant, se fracturant et se crevassant bientôt, étant rongées et perforcées par de petits insectes, et ne possédant en outre presque aucune extensibilité, quand elles sont sèches, de façon qu'elles se déchirent à la moindre résistence."[2]) Proksch, cet explorateur sérieux et consommé dans la sphère des maladies vénériennes,

---

[1]) J. K. Proksch „Les Mesures prophylactiques contre les maladies vénériennes" Vienne 1872. P. 48.
[2]) J. K. Proksch P. 50.

a démontré au moyen d'expériences très-exactes que les condoms en caoutchouc sont les plus sûrs préservatifs contre toutes les maladies susceptibles d'êtres acquises au moyen du coït naturel.[1]) Les objections fondées sur la morale, qu'on a apposées à l'usage des condoms, ne sont pas plausibles pour celui qui sait qu'on peut abuser de tout ce qui existe dans le monde, et que le salut de la société doit être placé au dessus des scrupules d'un particulier. Proksch a réfuté toutes ces objections par des considérations de la plus haute humanité. Le médecin appelé à sauvegarder la santé de chaque homme en particulier, de la famille et de toute la société en général, ne peut partager le point de vue d'un théologue, qu'on peut aussi défendre, comme nous en convenons. Il n'est pas responsable non plus de l'abus qu'on pourrait faire

[1]) Proksch P. 50—51. „Parmi 48 condoms de différente grandeur que je me fis venir sans les choisir de marchands en détail pour mes expériences, je n'en trouvais pas un qui eût pu être qualifié de mal fait ou de peu sûr. La plupart des condoms pouvaient être dilatés au moyen d'une pompe à air comprimé jusqu'au quadruple du volume qu'ils avaient à l'état détendu, avant d'éclater avec fracas; pas un condom n'éclata tant que je ne dépassai pas le triple de son volume en le dilatant, chose que j'ai vérifiée par d'exactes mesures. Ce qui est remarquable dans ces expériences, c'est la circonstance que les condoms quand la dilatation dépassait certaines limites, se déchiraient juste à l'endroit où je les avais attachés avec une ficelle à la pompe à air comprimé. S'il m'eût été possible de fixer les condoms d'une manière qui aurait permis de les enfler entièrement, je serais sûrement arrivé à des dilatations encore plus considérables.“ Des dilatations précipitées et inégales donnèrent le même résultat grâce auquel Proksch donna la garantie que les condoms en caoutchouc se vendent dans un état intact, qu'il ne peuvent se déchirer pendant le coït, quand même ils seraient adaptés et employés maladroitement, et qu'ils restent imperméables même au maximum de leur dilatation. Par là, les plus importantes objections qu'on a fait valoir pour mettre en doute la force protectrice des condoms seraient réfutées.

de ses conseils, et on n'a pas le droit assurément de lui reprocher cet abus. Si au moyen du condom on voulait tenir compte de chaque malpropreté imaginable et de chaque ordure degoûtante d'un côté, et d'un autre côté des folles fantaisies de chaque débauché, le condom en question devrait à la vérité recouvrir alors non seulement les parties génitales, mais aussi le corps entier." (Proksch.)

Finalement, nous arrivons à un dernier groupe d'aphrodisiaques. Nous voulons parler des succédanés du mâle, ainsi, que nous voudrions nommer les appareils artificiels qui ont pour but de suppléer chez la femme à l'absence de l'homme, en première ligne les phallus en peau ou godmichés, les „consolateurs", ainsi qu'ils sont nommés chez la Gourdan, les „bijoux indiscrets" ou bijoux de religieuse" (en anglais: dildo, indiscret toy; en italien: cazzo, parapilla), dont l'emploi provient du culte de Priape.[1]) Ces phallus artificiels utilisés déjà dans l'antiquité [2]) acquirent au 18me siècle de nouveau une grande vogue non seulement en France mais aussi

---

[1]) J. A. Dulaure a donné dans son grand ouvrage „Des Divinités génératrices ou du culte du Phallus chez les Anciens et Modernes". Nouv. edit. Paris 1885 un exposé historique détaillé du culte phallique. — Quelques contributions à ce sujet se trouvent aussi dans J. Rosenbaum „Histoire de la maladie vénérienne dans l'antiquité" Halle 1893. P. 64—87.

[1]) J. Bloch. „Les anciens connaisaient-ils la contagion des maladies vénériennes?" Le „Journal hebdomadaire allemand" 1899 No. 5 communique un passage intéressant tiré des „Mimiambes" du poète hellénique Hérondas récemment retrouvés. Dans le mimiambe „Les deux Amies" ou „La Conversation intime" il s'agit d'un phallus en peau que les femmes de l'île de Cos employaient entre elles pour satisfaire leurs appétits sensuels; cette mauvaise habitude était alors très-répandue même chez les citoyennes respectables, ce qui ressort d'une conversation de deux amies. — L'opinion de Bloch que la syphilis était inconnue à l'antiquité nous paraît à vrai dire avoir encore besoin de preuves plus convainquantes.

en Allemagne, où ils étaient nommés „des Jean de velours“ par les grandes dames.[1]) Sade décrit même des godmichés automatiques (Juliette V 328), ainsi que des instruments analogues, mais garnis ingénieusement de diverses pointes aiguës, comme p. ex. ceux dont se sert la tribade Zatta (Juliette VI 124). Comme nous le remarquons d'après une gravure dans la „Philosophie dans le Boudoir“ (tome II, 31) les godmichés du siècle précédent ressemblaient à ceux qui trouvent leur emploi encore actuellement en France, et que Garnier décrit de la façon suivante:[2]) „On en fabrique ici (à Paris) en caoutchouc rouge durci, parfaitement imités, que l'on vend secrètement à des adresses connues de toutes les intéressées. Le mécanisme en est des plus ingénieux. Ils se gonflent à volonté et du lait ou tout autre liquide, placé à l'intérieur, s'échauffant au contact du vagin, s'échappe et se répand au moment psychologique, pour rendre l'illusion plus complète.“[3]) Ces objets étaient du reste employés non seulement dans l'amour lesbique, mais même entre homme et femme, p.

[1]) W. Heinse dans sa traduction des „Aventures d'Encolp.“ de Pétrone. Nouv. édit. Leipzig 1898. T. I. P. 70.

[2]) Garnier l. c. P. 378.

[3]) Ce même auteur rapporte ailleurs, p. 125 que les Chinois avaient aussi inventé déjà ces appareils de volupté, avant d'être entrés en rapports avec les Européens, et qu'on vend actuellement à Tient-sin des membres virils artificiels „peints au naturel“, ainsi que des images qui représentent des femmes faisant usage de ces „consolateurs“. De pareilles scènes étaient même exécutées en peintures sur porcelaine. — Nous avons vu nous-mêmes dernièrement plusieurs dessins hectographiés, montrant cet appareil sous la forme d'une grande machine mise en activité par une femme dans le but de satisfaire son appetit sexuel. Il faut se représenter les „godmichés automatiques“ de Sade ayant une forme et une construction analogues. — „Analuma, ou plutôt dire, société des jeunes dames non mariées est une expression signifiant le pénis d'une manière euphémiquement timide.“ (B. Friedländer „Notices sur Samoa“. Journal d'Ethnologie 1899. P. 31.

ex. madame de St. Ange s'en sert pour exercer la pratique pédéraste sur Dolmancé (Philosophie dans le Boudoir II, 31). Garnier suppose que les boules japonaises, comme on les a nommées, qui sont employées au Japon, en Chine et aux Indes depuis des temps immémoriaux par les femmes voluptueuses, n'ont pénétré en Europe que depuis 1819 et ont été décrites alors pour la première fois dans le „Dictionnaire des sciences médicales". [1]) Ceci est complètement faux. Ainsi que nous l'avons vu plus haut (P. 125), ces „pommes d'amour" étaient connues en France déjà depuis la seconde moitié du 18me siècle.

20. La Gastronomie et l'Alcoolisme au 18me siècle.

„Sine Baccho et Cerere friget Venus". Un bon manger et des boissons exquises sont aussi des aphrodisiaques qui ne sont pas à dédaigner. Le marquis de Sade le sait parfaitement. Dans „Juliette", dès le début du récit, la Delbène s'écrie à la fin d'une orgie: „Déjeunons, mes amies, restaurons nous; lorsqu'on a beaucoup déchargé, il faut réparer ce qu'on a perdu." (Juliette I, 10.) „L'abondance des mets prépare bien à l'amour physique", dit Noirceuil (Juliette II, 72). Les „diners énormes" sont donc très fréquents dans les romans de Sade (Juliette II, 268). Clairwil est tout aussi „capricieuse dans les débauches de table que dans celle du lit, aussi intempérante, aussi bizarre dans les unes que dans les autres, ne se nourissait que de volaille et de gibier et buvait de l'eau sucrée et à la glace. Elle mangeait excessivement." (Juliette II, 151.)

[1]) Garnier l. c. P. 378.

„Commençons à boire „dit Rodin, je n'aime pas à me mettre en semblable besogne, sans avoir la tête un peu prise“ (Justine I, 332). Ambroise s'exprime d'une manière significative: „Les forces prêtées par Bacchus à la déesse de la lubricité tournent toujours au profit de cette dernière“ (Just. III, 126). Les personnes qui participent à l'horrible orgie chez le ministre Saint-Fond s'y préparent au moyen des vins les plus exquis et des mets les plus délicats.“ (Juliette II, 15), et, pendant les orgies mêmes, on se fait électriser par des vins étrangers pour soutenir les excès de Comus et de Cypris“ (Juliette III, 62). Juliette et la reine Caroline de Naples consomment entre leurs scènes amoureuses deux bouteilles de vin de Champagne (Juliette IV, 18), usage que la tribade Zanetti justifie en disant „qu'il faut boire après avoir f. . . .“ (Juliette VI, 161). Le comte Gernande est un épouvantable glouton et buveur qui, après avoir déclaré catégoriquement: „d'intempérance est ma divinité; j'en place l'idole dans mon temple, à côté de celle de Vénus“, et s'être montré en parfait accord avec l'exemple qu'il aperçoit dans „Le Festin de Trimalchio“, boit douze bouteilles de vin de différentes sortes, deux bouteilles de liqueur, une bouteille de rhum, deux verres de punch et dix tasses de café (!!), avant de s'abandonner aux plaisirs de l'amour (Justine III, 231—232).

Le 18me siècle fut „en vérité le siècle de la grande cuisine et des grands cuisiniers“.[1]) Tout le monde était „gourmand“ à cette époque, surtout parmi l'aristocratie, où l'on „s'entendait si bien „à faire de si bons repas.“ Une indigestion était souvent „le châtiment des gros

---

[1]) Paul Lacroix „XVIIIe Siècle. Institutions, Usages et Costumes.“ Paris 1875. P. 389.

mangeurs". La campagne du prince Soubise en Allemagne se rendit plus fameuse „par ses diners opulents que par ses victoires". Le prince était surtout friand d'une omelette apprêtée avec un raffinement particulier, et qui coûtait cent écus.[1]) Voltaire se prononça fort sévèrement contre les excès gastronomiques toujours croissants,[2]) qui suivant son opinion détériorent l'esprit. Les excès d'alcool qui sous la régence se faisaient presque tous les soirs au Palais-Royal[3]) devinrent de nouveau habituels sous le règne de Louis XVI. Les vins de tous les pays furent soignés et introduits, et servis dans un ordre régulier pendant le festin, ainsi le madère, qui fut donné le premier, les vins de France, qui séparaient les services les uns des autres, et les vins d'Espagne et du Cap, qui „couronnaient l'oeuvre".[4]) Suivant Brillat-Savarin les chevaliers et les abbés étaient les plus grands gourmets. Les „déjeuners littéraires et philosophiques" vinrent à la mode, mais ils étaient tout autant consacrés à la gastronomie,[5]) comme le remarque Paul Lacroix. Rétif dépeint dans les „Nuits de Paris" un pareil „souper célèbre chez Grimod de la Reynière fils,[6]) et donne une relation de plusieurs soupers „piquants", auquels il assista, entre autres chez le charlatan Guilbert de Préval, où le poète Robé récita ses poèmes cyniques, chez Mr. de Morfontaine et chez le comte de Gémonville.[7]) Les viveurs prenaient déjà au 18me siècle, tout comme aujourd'hui, un souper

[1]) Paul Lacroix l. c. P. 390.
[2]) Ibid. P. 388.
[3]) Paul Lacroix l. c. P. 11.
[4]) Brillat-Savarin „Physiologie du goût".
[5]) P. L. Jacob, Bibliophile l. c. P. 263.
[6]) ibid. P. 269.
[7]) ibid. P. 56.

préparatoire avec leurs „bonnes amies". Casanova dépeint un pareil souper à Marseille.[1])

Reichardt[2]) nous dépeint à quel point les débauches alcooliques contribuèrent à la dépravation des masses. Le très-judicieux historien, ennemi de toute exagération, ajoute à son tableau des jours sanglants de septembre la remarque suivante, en parlant des assassins soudoyés, ivres de rage, de sang et d'eau de vie, qui tuaient leurs compatriotes et concitoyens à coup de sabre et de crosse, avec des haches, des piques et des bayonettes, au son de la Marseillaise, comme on tue des ennemis, comme on abat des bêtes féroces: „On a démontré d'une manière irréfutable que les boissons qu'on donna aux assassins soudoyés contenaient un ingrédient particulier qui devait produire une fureur terrible, et ôter à ceux qui l'avaient avalé toute faculté de reflexion raisonnable. Un portefaix, soudoyé pour prendre part aux assassinats au couvent de Saint-Firmin, disait. „Ils m'ont donné à boire quelque chose de bon. Mais aussi ai-je fait un fameux ouvrage; à moi seul, j'ai tué plus de vingt prêtres." (Histoire de la Révolution de France par deux amis de la liberté)."

Il est digne de remarque que le marquis de Sade a déjà dépeint dans ses romans le type du végétarien et de l'antialcooliste. Le premier code du vegetarianisme moderne est comme on sait, l'ouvrage de J. Newton „Return to nature or defence of vegetable regime", paru à Londres en 1811. Sade nous présente dans Bandole un végétarien et antialcooliste typique, qui, il est vrai, observe cette abstinence par des motifs sexuels. Il prend peu de nourriture et rien que des substances végétales. Encore plus, ce Bandole est déjà un précurseur

---

[1]) Casanova T. IV. P. 324.
[2]) J. F. Reichardt l. c. T. III. P. 77—78.

de Léopold Schenk. Il est vrai qu'il ne développe point la „théorie Schenk" complète, mais il pose en principe que la femme ne devient enceinte que si elle jouit d'une nourriture saine et facile à digérer. Dans „Aline et Valcour", Zamé aussi est un végétarien enragé, qui s'abstient de toute viande, „par humanité et par régime".

21. Le Vol et le Brigandage.

Le fait qu'il existe une étroite connexité entre la prostitution et le crime se montre aussi dans les romans du marquis de Sade clairement. Fatime, amie de Juliette, agée de 16 ans, se crée la „spécialité" de voler ses pratiques, y ayant été instruite par Dorval, un des voleurs les plus fameux du faubourg La Villette. (Juliette II 193.) Celui-ci se fait informer par ses espions de tous les étrangers nouvellement arrivés à Paris, et aussitôt, il les fait séduire et dévaliser par ses filles publiques. Il éprouve une volupté sexuelle toute particulière, quand il a l'occasion d'être présent à l'exécution de ces vols. Nous parlerons plus tard de sa théorié du vol et de la justification qu'il en donne. La principale passion de la tribade vénetienne Zanetti est également le vol. On rencontre encore plusieurs personnages de cette espèce, qui voient dans le vol des délices voluptueuses.

La cupidité de l'or était énorme en France au 18me siècle, comme l'attestent tous les contemporains.

---

[1]) C'est une question fort intéressante si la cleptomanie de dames distinguées ne dépendrait pas de certaines perversités sexuelles comme nous le présumons d'après les peintures que nous donne Sade de la volupté qui accompagne le vol. Le cas rapporté par Lombroso, où une jeune fille de 15 ans était atteinte de cleptomanie chaque fois qu'elle avait ses menstrues, parle en faveur de cette hypothèse („La femme criminelle et prostituée" Hambourg 1894: P. 527.)

Le comte de Tilly dit dans ses mémoires: „C'était connaître un siècle dont la devise pourrait être: laissons là les parchemins: nous parlerons un autre jour de vos vertus. Montrez-moi de l'or.“ L'or est le „moteur universel“ de cette époque, comme le déclare Madame du Hausset[1]). Les brigands et les voleurs, qui abondent aussi dans les romans de Sade, constituaient les figures accessoires à effet de l'époque révolutionnaire et formaient une étroite coalition avec la prostitution de la capitale et celle de la province.[2]) Depuis 1789, le vol, le brigandage et l'assassinat prirent un essor de plus en plus rapide et se maintinrent durant toute la période révolutionnaire au premier rang des événements. Déjà pendant la première moitié de l'année 1792, „les vols et les assassinats nocturnes étaient devenus plus nombreux à Paris qu'à l'ordinaire“, en sorte que les mesures de vigilance durent être renforcées et multipliées et le nombre de prisons et leur personnel de service augmentés. Le 10 août et les jours de septembre donnèrent à ces deux catégories de crimes une impulsion effroyable. La période terroriste ne pouvait naturellement être propre qu'à rendre les crimes plus fréquents et les punitions encore plus rares qu'elles ne l'étaient auparavant. Les assassinats se commettaient sans crainte, les effractions et les vols de tout genre avec la plus grande hardiesse. Des „hordes

---

[1]) A. Bettelheim l. c. P. 615. — Comment cette cupidité corromp l'homme au moral et au physique, A. Schule nous le dépeint supérieurement dans son „Manuel des Aliénations mentales.“ 2me édit. Leipzig 1888. P. 194.

[2]) G. Keben „La Prostitution et ses rapports avec la Littérature réaliste moderne“ Zürich 1892. P. 52, cite un mot remarquable d'Avé-Lallemant: „Plusieurs brigands maudirent les bordels sur l'échafaud, comme la cause de leur malheur.

toujours nouvelles de malfaiteurs" affluaient à Paris, trouvant là dans les nombreuses filles de joie des receleuses et des aides fort à propos."[1]) On se plaignait en même temps d'un manque de sûreté sur les grandes routes. Entre autres, les environs de Mitry dans le département de Seine et Marne étaient infestés le plus effrontément par des bandes de brigands, qui pillaient tout ce qui tombait entre leurs mains, et qui invitaient même publiquement au moyen de placards à entrer dans leurs rangs, promettant à chaque nouveau compagnon 50 livres par jour de butin! Pendant les premiers mois de l'année 1796 la situation à Paris devint véritablement intolérable. Les crimes s'accrûrent au point que „des vols et des meurtres sans nombre se commettaient jour pour jour." Parmi le public l'opinion se fit jour que „le chiffre des filous et des escrocs surpassait celui des honnêtes gens." Au commencement de la même année, de nombreuses bandes de brigands s'étaient campées aux alentours de Paris. Quantité de rapines et d'assassinats exécutés souvent avec une „férocité inouïe" y répandirent l'horreur et l'épouvante. Un certain Bourdroux se rendit particulièrement fameux comme chef d'une pareille bande. „Les coups des main de ces bandes de brigands s'effectuaient ordinairement avec une audace inouïe. Les maisons étaient prises d'assaut — cela est vrai à la lettre — tous les habitants étaient assassinées d'une manière atroce, et ensuite seulement le pillage avait lieu."[2])

Un rapport officiel déclarait alors comme causes de cet état des choses, livré sans espoir au crime, à Paris et aux environs de la capitale: la décadence des moeurs,

---

[1]) A. Schmidt l. c. T. II, P. 33—36.
[2]) A. Schmidt l. c. II, P. 51.

l'abondance des endroits publics, consacrés aux plaisirs et au libertinage; les repaires de la prostitution, surtout ceux des classes inférieures, dont les habitantes étaient associées avec les bandes de fripons et d'escrocs, et dont les hôtes étaient d'abord pillés et ensuite initiés eux-mêmes au vol et à la rapine; ensuite la grande quantité de bals publics, qui étaient autant de pépinières de la paresse, du libertinage et de l'escroquerie; enfin les tripots. [1])

Parmi la population le goût pour les intérêts publics était entiérement étouffé par le défaut de sécurité des intérêts locaux et particuliers; toutes les conversations roulaient seulement sur les cas nouveaux de rapine et d'assassinat. L'impunité des crimes „encourageait l'imitation du mauvais exemple, ou détruisait toutes les notions du bien et du mal, du mien et du tien, de l'inviolabilité de la vie et de la propriété". „Dans l'océan de la dépravation générale, on perdit la plus légère teinte de la conscience de sa culpabilité". Par vanité et par affectation de bien parler, les avocats s'érigèrent en defenseurs du vice et du crime. „Le pilori servit de lieu de triomphe." Les femmes se conduisaient au carcan en présence de tous les spectateurs et des passants non seulement dans leurs appels, mais aussi dans leurs gestes et leur maintien avec tant d'insolence, d'impudence et de bassesse, qu'au bout du compte il fallut ordonner: d'attacher à toutes les femmes mises au carcan les mains et les jupes". Schmidt insiste particulièrement sur „l'épouvantable fait" qu'une bonne partie des crimes avec et sans effusion de sang furent même enseignés et préconisés par les promoteurs de la révolution, tandis que

[1]) A. Schmidt l. c. II. P. 51.

le reste de ces divers genres de crime fut exercé clandestinement ou tolérés par eux. „S'il existait une statistique complète des crimes en France pendant la révolution, on obtiendrait sûrement des chiffres horribles sous tous les rapports.[1])

Après cette description, on comprendra la fréquence des vols et des rapines dans les romans de Sade.

22. Les Empoisonnements.

L'empoisonnement aussi contribue à former le cortège de la prostitution et des débauches sexuelles. Déjà dans l'ancienne Rome le quartier de la ville, nommé Suburra était le séjour des empoisonneuses et des marchandes de poison. Et ce n'est pas l'effet du hasard que de fameuses empoisonneuses comme la Brinvilliers et la Voisin furent des femmes dissolues. Grâce à sa connaissance approfondie de la vie sexuelle humaine, Sade a parfaitement saisi cette connexité, et l'a mise en évidence en dépeignant ses types. Il dépeint avec on ne peut plus de clarté les délices et la volupté que procure la pratique des empoisonnements, pratique faisant ressentir de cet acte une immense satisfaction de l'instinct sexuel. (Juliette III, 214.) L'empoisonneuse Durand qui demeure au faubourg Saint-Jacques est un monstre érotique par excellence. (Juliette III, 220 et s.) Sade a dépeint en elle un

[1]) A. Schmidt l. c. Tome II. P. 56. — Schmidt attire l'attention sur la circonstance que les penchants criminels déjà acquis définitivement se sont transmis dans une portion de la population française et notamment dans celle de Paris, et devaient par conséquent se faire jour plus tard irrésistiblement et violemment toutes les fois que les liens de l'ordre social se relâchèrent.

personnage typique de dégénérescence pathologique. Il nous décrit une attaque d'hystérie de la Durand, qui, avec sa cruauté froide et calculée, avec son athéisme cynique et son irritabilité sexuelle excessive, représente le type classique de l'empoisonneuse. Elle possède un jardin rempli de plantes vénéneuses et une grande quantité de poisons tous prêts, d'emménagogues, d'aphrodisiaques et d'antiaphrodisiaques. Ses principaux poisons étaient: la „poudre du crapaud verdier,“ avec laquelle une fille est empoisonnée in coitu, afin que ses agitations convulsives provoquent chez l'homme le maximum de volupté possible, la „chair calcinée de l'engri, espèce de tigre d'Ethiopie“, au moyen de laquelle un jeune homme est expedié dans l'autre monde, le „poison royal“, qui servit au dire de Sade sous le règne de Louis XV à empoisonner quantité de membres de la famille royale. Elle possède encore des épingles et des flèches empoisonnées et divers venins de serpents (Cucurucu, „Kokol“, „Polpoch“, „Aimorrhois“). Le ministre Saint-Fond pratique aussi les empoisonnements en grand, de même Noirceuil, qui chante un hymne en l'honneur de la Brinvilliers (Juliette II, 31 et 85).

Juliette empoisonne son mari, le comte de Lorsange avec le „poison royal“ et mêle du stramonium au chocolat du monstre et anthropophage Minski pour l'endormir (Juliette III, 285 et IV, 15). Quand la Durand et Juliette fondent à Venise un bordel, le commerce des poisons leur rapporte des revenus d'extra fort avantageux. (Juliette VI, 251).

Depuis le 17me siècle, où une vraie „épidemie d'empoisonnements“ se répandit sous le règne de Louis XIV surtout parmi les femmes de l'aristocratie, l'assassinat par le poison s'était pour ainsi dire, enraciné dans cette

contrée. A cette époque c'est le fameux abbé Guibourg, l'arrangeur des „messes de satan" qui pourvoyait toute l'aristocratie de poisons et de philtres.[1]) Les empoisonnements gagnèrent du terrain au point que le roi dut instituer le 7 avril 1679 un tribunal spécial, la „chambre royale de l'Arsénal" ou „chambre ardente" qui eut l'attribution de s'occuper exclusivement des procès d'empoisonneurs. L'empoisonneuse la plus connue fut Marie Madeleine marquise de Brinvilliers, dont Sade fait aussi très-souvent mention.[2]) C'est un fait remarquable que cette femme infernale accomplit dès sa plus tendre jeunesse des choses véritablement exorbitantes dans la sphère des excès sexuels, fait prouvé par une autobiographie qu'on trouva parmi ses papiers. Une concupiscence insatiable la remplit toute sa vie. C'était évidemment la qualité primaire. La propre lasciveté et la concupiscence qui ne sont à vrai dire ni plus ni moins qu'un égoïsme outré, rendent d'abord insensible au sort et aux souffrances des autres. Cette dureté de coeur se change, à mesure que s'accroît la dégénération sexuelle, en cruauté et en soif de sang. C'est ce qui arriva aussi dans le cas présent. Ce n'est qu'après des débauches d'une longue durée que la Brinvilliers apprit de son amant de Sainte-Croix la préparation et l'emploi des poisons, qu'elle pratiqua par la suite avec un véritable délice. Elle empoisonna son père, ses deux frères, ses soeurs et beaucoup d'autres personnes. Quand on découvrit ses méfaits, elle fut décapitée le 16 juillet 1676, son cadavre fut brûlé et la

---

1) G. Herman l. c. P. 111.

2) A. Kohut „Les empoisonneuses célèbres et fameuses" Berlin 1893. P. 55—65.

cendre dispersée à tous les vents, de sorte que, comme s'exprime madame de Sévigné dans ses lettres, „tout Paris courut le danger de respirer les atomes de la petite femme.“ [1]) Et effectivement, cette infection s'ensuivit. Les empoisonnements s'accrûrent d'une manière effrayante et donnèrent lieu à l'institution de la chambre mentionnée ci-dessus. La Voisin, de même très active sous le rapport sexuel, la Vigouroux, la Desoeillet, la Delagragne sont les plus fameuses empoisonneuses qui se signalèrent au 17me siècle les unes après les autres dans une rapide série. Au 18me siècle, ces menées furent continuées, bien qu'à un degré un peu moindre. Les empoisonneurs les plus connus sont Desrues et sa femme qui, s'étant mis en tête de s'enrichir à tout prix, eurent pour cela recours à l'empoisonnement de personnes qui formaient un obstacle à la réalisation de leurs projets. [2]) Sade, qui a utilisé tous les modèles qui s'offraient à sa vue, fait aussi figurer ce Desrues de concert avec le grand brigand Cartouche en qualité de bourreaux pendant une orgie, ou laisse plutôt Noirceuil donner ces noms fameux à deux individues (Juliette VI, 322). Rétif de la Bretonne raconte l'affaire Desrues dans l'„Année des dames nationales“ (P. 1166 et s.) de la même manière.

---

[1]) W. de Bechterew „s'exprime avec une similitude surprenante (bien que naturellement dans un tout autre sens) dans son livre „La Suggestion et son importance au point de vue social“ Leipzig 1899. P. 82, en parlant de la suggestion en général: „On ne saurait douter que les microbes suggestifs dussent agir dans certains cas tout aussi pernicieusement qu'une infection physique. Le „bacille psychique“ de la suggestion peut selon sa valeur intrinsèque donner des resultats bien faisants mais aussi de nuisibles et de destructifs.

[2]) „L'Espion anglais“ T. VI Londres 1783. P. 1—15 („Exécution de Desrues et son histoire“).

23. Les Assassinats et les Exécutions.

Les ouvrages de Sade, tout comme son siècle, trempent dans le sang. C'est ce qui a établi leur funeste réputation. Personne ni avant ni après lui n'a dépeint avec une vérité aussi hideuse la fatale combinaison qu'il ne se lasse de mettre en action dans ses livres avec une conséquence inflexible; la combinaison particulière au siècle: volupté et soif de sang! Il a jeté son siècle sur le papier! Delà vient que ses ouvrages ont une influence si pernicieuse, qu'un enfer grimace et ricanne devant nous sur ces feuillets. Car la terreur eut un terme, tous les tourments véritables de cette période s'évanouirent, et les énormes flots de sang s'écoulèrent dans le sol opaque, qui les absorba avec compassion. Mais dans les oeuvres de Sade cette terreur vit encore, elle y vivra peut-être pour des temps éternels, jusqu'à la fin du monde: „Justine" et „Juliette" sont les reliques authentiques d'un âge hideux. Une odeur cadavéreuse s'exhale de ces pages, et la volupté du carnage du 18me siècle y renaît de nouveau. Nous sommes dans Sodome.

Un seul homme pouvait-il inventer et imaginer tout cela? Non! C'est le tableau même de l'époque. Nous voulons être juste envers Sade. Et nous ne pouvons l'être qu'en apprenant à le connaître. Car l'exacte science est ce qu'il y a de plus haut au monde. La science seule mène à la justice et non pas le sentiment simple et vague qui se détourne de ces horreurs avec aversion. Déjà au dire de Jules Janin, le marquis de Sade aurait été un objet „d'histoire naturelle", il faudrait écrire son histoire comme on composerait une monographie

du scorpion ou du crapeau.[1]) Il n'y a que la froide analyse scientifique qui soit en état d'élucider la nature de cet homme et de fixer sur son compte un jugement définitif. Elle seule a droit à un pareil jugement.

Examinons donc, si ce siècle adonné à la volupté ne fut pas aussi celui de la cruauté la plus incroyable, de la passion du carnage la plus inhumaine!

Au 18me siècle, les exécutions se faisaient publiquement. Si, avant la révolution, la cruauté de ces supplices avait une influence dépravante sur les spectateurs, la masse de décapitations, pendant la révolution, agissait sur la population peut-être d'une manière encore plus délétère.

C'est à juste raison que le noble Beccaria déclare dans son ouvrage classique „Traité des Délits et des Peines" ouvrage que chaque philanthrope devrait avoir lu, que les exécutions ne sont pour la plupart des spectateurs qu'un spectacle, et qu'elles rendent les hommes cruels.[2]) Le peuple français, encliné par nature à la cruauté était plus qu'aucun autre accessible à ce danger. Les esprits distingués de ce temps le reconnaissaient bien. Ainsi, Montesquieu condamne dans „l'Esprit des lois" la torture et les effroyables tourments pendant les supplices et Voltaire ne cessa pendant toute sa vie de protester contre ces barbaries. Jusqu'à la révolution les peines de mort suivantes étaient principalement en usage en France: l'écartèlement, le supplice de la roue et la potence. La décapitation, peine plus douce, était si rarement appliquée que les bourreaux la „désapprirent" même,

---

[1]) Jules Janin l. c. P. 322.

[2]) Cesare Beccaria „Traité des délits et des peines" traduit par M. Waldeck. Berlin 1870. P. 63.

comme nous en avons la preuve dans l'exécution du comte de Lally en 1766.[1]) La peine capitale ordinaire était la roue; aussi la trouve-t-on fréquemment mentionnée chez Sade. Le malheureux délinquent était „étendu sur une roue.“ Le bourreau lui brisait les os des extrémités supérieures et inférieures avec une lourde barre de fer, en opérant avec la plus grande habilité pour obtenir les suffrages des spectateurs.[2]) Puis le délinquent était attaché entre les raies de la roue et exposé mourant devant le public.

Le supplice de la potence est connu. Nous verrons ce qu'était l'écartèlement en dépeignant l'horrible éxécution de Damiens.

Une exécution capitale était toujours, surtout à Paris, „une sorte de fête pour le peuple“, qui se montrait fort avide d'y assister et d'en contempler attentivement tous les détails. La plupart de ces exécutions avaient lieu sur la place de Grève. Les plus fameuses furent celle du brigand Cartouche et de sa bande (27 novembre 1721), du brigand Nivet et de ses complices (1729) par la roue, de Deschauffonis, qui fut d'abord étranglé et ensuite brûlé (1733), de la Lescombat, qui fut pendue pour avoir assassiné son mari (1755), de Damiens, qui fut écartelé (1757), de l'empoisonneur Desrues et de sa femme, qui périrent sur la roue (1777). Des crieurs publics annonçaient le jour et l'heure du supplice et vendaient le jugement imprimé. Une „foule immense“ se rassemblait sur la place d'exécution. Parmi cette foule tumultueuse et souvent passionnée, les femmes et les enfants

---

1) Paul Lacroix „XVIII siècle. Institutions, Usages et Costumes.“ Paris 1875. P. 307. — Les nobles étaient décapités.

2) Paul Lacroix, ibid. P. 307.

n'étaient pas les moins impatients. Chacune suivait „avec ardeur“ toutes les péripéties de l'exécution, qui durait souvent plus d'une heure. Le bourreau, entourné de ses aides, affectait l'attitude d'un seigneur au milieu de ses valais; il était coiffé, poudré, habillé en soie blanche avec distinction, et jetait fièrement ses regards tout autour. Le peuple ne perdait de vue pas un de ses mouvements. Le condamné venait bientôt à s'apercevoir si le peuple était bien ou mal disposé envers lui, selon qu'on le comblait d'acclamations et de cris de compassion ou bien qu'on l'accablait d'injures et de vociférations furieuses.[1])

Le plus épouvantable supplice peut-être qui fût jamais accompli, fut celui du malheureux Robert François Damiens, qui, le 5 janvier 1757, avait commis un attentat contre la vie du roi Louis XV, et qui pour cela fut mis à mort au milieu des tourments les plus horribles le 28 mars de la même année. Thomas Carlyle, pour le feu de sa diction sans contredit le plus grand historien de la grande révolution, fait l'exclamation suivante en vue des sanglantes atrocités de la terreur: „Oh! ces étoiles éternelles, ne regardent-elles pas du firmament sur notre terre comme des yeux brillants, laissant tomber des larmes d'une pitié immortelle sur le sort des humains.“[2]) Quant à nous, il nous semble que mille exécutions par la guillotine ne sauraient compenser la seule épouvantable exécution de l'infortuné Damiens, qui crie véritablement au ciel et semble supplier la compassion des étoiles; et que cette infamie de l'ancien régime est à peine effacée par les flots de sang qui furent

[1]) P. Lacroix l. c. P. 309.

[2]) Th. Carlyle „La Révolution française“ traduit par François Kwest. Halle 1899. T. II. P. 419.

répandus pendant la révolution. Et lorsque nous apprenons les détails de ce supplice, nous découvrons la cruauté de l'âme populaire française, qui nous explique d'un coup les oeuvres pareilles à celles du marquis de Sade et nous fait pressentir la soif de sang doublée le luxure qui régna pendant la révolution.

Nous possédons sur l'exécution de Damiens la relation d'un témoin oculaire que nous suivons quant aux points principaux.[1])

Damiens fut exécuté de la même manière que l'assassin de Henry IV, François Ravaillac, le 27 mai 1610. Il fut (Damiens) d'abord mis à la torture le 20 mars 1757: on lui déchira la poitrine, les bras, les cuisses et les mollets avec des tenailles rougies au feu, et dans les plaies, on versa de l'huile bouillante, de la poix brûlante, mêlée à de la cire et à du soufre. Vers les trois heures de l'après-midi, le malheureux fut conduit d'abord à Notre-Dame et ensuite sur la place de Grève. Toutes les rues par lesquelles il passa étaient pleines d'un monde affreux, qui ne manifestait „ni haine ni pitié": A quatre heures et demie commença cet effroyable spectacle, dont la description à elle seule nous a fait répandre encore aujourd'hui — nous ne nous en cachons pas — des larmes de douleur et de compassion, causées par les souffrances indicibles d'un homme réduit depuis longtemps en poussière.

Au milieu de la place on avait dressé un échaffaud peu élevé, où le malheureux, qui ne laissait voir ni crainte ni étonnement, mais seulement le désir de mourir le plus

[1]) „Assassinat de Louis XV et supplice de Damiens" (Extrait par Lemonty des Mémoires manuscrits du duc de Croy. T. XIV dans la „Revue rétrospective" Paris 1833. T. I. P. 357—370.

vite possible, fut attaché par six bourreaux à des anneaux de fer, de façon que le tronc était complètement fixé. Puis, on lui enchaîna la main droite, qu'on fit brûler dans un feu de soufre; pendant cette opération l'infortuné jetait des cris épouvantables. Puis on attacha aux partis supérieures des bras et des jambes et autour des articulations des mains et des pieds de grosses cordes, reliées aux harnais de quatre chevaux, qui étaient placés aux quatre coins de l'échaffaud. Après cela, on fit partir les chevaux pour leur faire déchirer le délinquent. Mais ceux-ci n'étaient pas habitués à remplir de pareilles fonctions de bourreau. On les excita plus d'une heure à coups de fouet, sans qu'ils réussissent à arracher une seule des extrémités. Rien que les cris retentissants avertissaient le „nombre prodigieux des spectateurs“ des tourments inouïs que devait endurer là un être humain. On attela six chevaux, qui furent mis en mouvement simultanément. Les cris de Damiens devinrent un hurlement fou. „Telle était la force de cette homme.“ Nouvel insuccés! Enfin les bourreaux obstinrent la permission des juges d'ouvrir les articulations par des entailles, pour faciliter l'horrible oeuvre. D'abord, on fit des incisions dans les articulations des hanches. Le malheureux leva encore la tête pour voir ce qu'on faisait avec lui, mais ne cria plus, tournant souvent la tête vers le crucifix qu'on lui présentait et qu'il baisait, pendant que deux confesseurs le consolaient. Enfin, après une heure et demie de „tourments sans exemple“, la jambe gauche fut arrachée la première. Le peuble applaudit! Le délinquent était resté jusqu'à ce moment „curieux et apathique“. Mais quand l'autre jambe fut enlevée, il recommença à crier. Aprés qu'on eut ouvert les arti-

culations de l'épaule, le bras droit fut arraché le premier. Les cris du malheureux s'affaiblirent, et la tête commença à branler. Elle retomba en arrière, aussitôt que le bras gauche se sépara du corps, et fut alors également tranchée, de sorte qu'il ne resta que le tronc palpitant, qui fut brûlé sur un bûcher. „Telle fut la fin de ce misérable qui souffrit à ce que l'on croit, les plus grands supplices que jamais homme ait éprouvés à cause de la longueur des douleurs." Ainsi termine son récit le duc de Croy, un témoin oculaire, récit que nous avons donné presque textuellement. Nous communiquons encore quelques autres renseignements, qui opposent à ce tableau de détresse humaine un autre d'une perversité infernale, comme Sade lui-même a su à peine en peindre. Et qu'on se représente bien que ce que nous décrirons, s'est réellement passé Tout un peuple s'enivre quatre heures de suite des tourments les plus épouvantables que le monde ait jamais vus!

„L'affluence du monde à Paris était indescriptible ce jour-là. Les habitants des villages avoisinants et des provinces éloignées, même des étrangers étaient accourus comme pour le plus brillant divertissement. Non seulement les fenêtres donnant sur la place de Grève, mais même les lucarnes étaient payées d'un prix fou. Les têtes se pressaient sur les toits. Ce qui étonnait le plus s'était l'ardente convoitise des femmes, d'ordinaire si sensibles et si compatissantes, d'assister à cet horrible spectacle, de s'en rassasier et de le contempler dans toute son épouvante jusqu'au bout, l'oeil sec et impassible, alors que tous les hommes frémissaient et détournaient leurs visages.[1])

[1]) Histoire de la vie privée de Louis XV etc." trad. du français. Berlin et Stettin 1781. T. III. P. 113.

Madame du Hausset raconte dans ses mémoires qu'on jouait même pendant l'exécution.[1]) Et même on faisait bien d'autres turpitudes. Casanova, un des étrangers qui assistèrent au supplice, raconte une scène qui illustre la doctrine de Sade, comme quoi les tourments d'un autre stimulente excitent chez le spectateur la sensualité. Casanova raconte: „Le 18 mars, pour du martyre de Damiens, j'allai de bonne heure prendre les dames chez la Lambertini, et, comme ma voiture nous contenait à peine, je pris sans difficulté ma charmante amie sur mes genoux et nous nous rendîmes ainsi â la place de Grève. Les trois dames, se serrant tant qu'elles purent, se placèrent de leur mieux sur le devant de la fenêtre, se tenant inclinées en s'appuyant sur leurs bras pour ne pas nous empêcher de voir par-dessus leurs têtes. Cette fenêtre avait deux marches ou gradins, et les dames étaient perchées sur le second. Afin de pouvoir regarder par-dessus, nous étions obligés de nous tenir sur la même marche, car, de la première nous n'aurions pas dépassé leur hauteur. Ce n'est pas sans motif que je donne ces détails à mes lecteurs; car, sans cela, il serait difficile de deviner des détails que je suis obligé de leur taire. — Nous eûmes la constance de rester quatre heures à cet horrible spectacle. Le supplice de Damiens est trop connu pour que j'en parle, d'abord parce que le récit en serait trop long, et puis parce que de pareilles horreurs outragent la nature. — Pendant le supplice de cette victime des jésuites,[2]) je fus forcé de détourner la vue et de me boucher les oreilles quand

---

[1]) F. W. Barthold l. c. P. 261.

[2]) L'attentat de Damiens aurait été commis à l'instigation des jesuites. Wolf l. c. T. III. P. 316.

j'entendis ses cris déchirants, n'ayant plus que la moitié de son corps; mais la Lambertini et la grosse tante ne firent pas le moindre mouvement; était-ce un effet de la cruauté de leur soeur? Je dus faire semblant de les croire lorsqu'elles me dirent que l'horreur que leur inspirait l'attentat de ce monstre les avait empêchées de sentir la pitié que devait nécessairement exciter la vue des tourments inouïs qu'on lui fit souffrir. Le fait est que Tiretta tint la dévote tante singulièrement occupée pendant tout le temps de l'exécution; et peut-être fut-il la cause que cette vertueuse dame n'osa faire aucun mouvement ni même détourner la tête. Se trouvant placé très-près derrière il avait eu la précaution de retrousser sa robe pour ne point mettre les pieds dessus; c'était dans l'ordre, sans doute; mais bientôt, ayant fait un mouvement involontaire de leur côté, je m'aperçus que Tiretta avait pris trop de précautions." [1])

Tout commentaire du récit de Casanova est superflu. Qu'en tout ceci, il ne s'agissait pas d'un accès passager de satyriasis, mais bien d'une extase voluptueuse en harmonie avec les diverses phases de l'horrible spectacle, et produite par ce dernier, nous le voyons ressortir avec évidence du fait que ces hideuses manoeuvres sexuelles durèrent deux heures entières, fait sur lequel Casanova insiste expressément.[2]) L'acte fut répété et cela sans rencontrer la moindre résistance.

Personne ne s'étonnera que Louis XV se plut fort à raconter cette exécution dans tous ses détails aux ambassadeurs[3]). Le supplice de l'empoisonneur Desrues,

[1]) J. Casanova T. II. P. 199—200.
[2]) P. 201.
[3]) „Revue rétrospective" P. 370.

qui fut roué d'abord et ensuite brûlé encore vivant le 6 mai 1772, attira aussi une multitude de „spectateurs distingués et désireux de jouir de cet épouvantable spectacle“, et les chambres donnant sur la place de Grève furent „soulouées à haut prix.“ [1])

La révolution trouva donc un public bien dressé pour les exécutions. Nous insistons encore une fois sur le fait que Sade a été présent à toutes les atrocités du régime terroriste, ayant été mis en liberté en 1790, et n'ayant été ensuite détenu que depuis décembre 1793 jusqu'au 10 thermidor (le 28 juillet) 1794. Déjà les premiers avant-coureurs des assassinats de septembre, la prise de la Bastille (le 14 juillet 1789) la marche à Versailles (le 5 octobre 1789), les évènements sanglants à Avignon en 1790 et 1791 laissant reconnaître le rôle important que joueront les femmes lors des exécutions et des massacres, et prouvent que la soif de sang et la cruauté n'étaient pas un indice spécifique des femmes de la populace. A Avignon la discorde entre les aristocrates du parti papal et le peuple du parti patriotique venait d'éclater avec violence. Déjà au commencement de 1790, le gibet „papal“ réclama ses victimes, pour être remplacé par le gibet „patriotique“ bientôt après l'arrivée du fameux Jourdan. Le 14 septembre 1791, Avignon fut incorporé à la France, et un gouvernement de „six directeurs patriotes“ fut institué. Le 16 octobre 1791, l'un d'eux, l'Escuyer, se rendit à l'église des Cordeliers, pour y trouver les papistes réunis et „leur adresser un mot d'exhortation.“ La réponse à cela fut „un hurlement perçant des dévots aristocrato-papistes, parmi lesquels il y avait beaucoup de femmes. Une clameur

[1]) „L'Espion anglais“ T. VI. P. 14.

d'un milieu de voix s'éleva, qui passa, l'Escuyer ne faisant pas mine de fuir, à un tumulte et une confusion générale, ou mille bras se mirent à pousser et à bousculer, mille poings à menacer et à frapper, mille pieds à trépigner et à écraser, où aux chutes et aux triturations se succédèrent les piqûres d'épingles, le maniement de ciseaux et d'autres instruments à pointe féminins. Ce fut un spectacle horrible à voir, là oû dorment tout autour les morts des temps passés et parmi eux la Laure de Pétrarque, en présance du maître autel avec les cierges allumés et de la vierge en pierre naturelle, contemplant cette scène d'un oeil sec. — Les amis de l'Escuyer s'étaient précipités comme des messagers de Job pour aller quérir Jourdan et la garde nationale. Mais le lourd Jourdan veut d'abord s'emparer des portes de la ville, et ne se hâte pas triplement comme il le devrait, et à son arrivée à l'église des Cordeliers, tout y est muet et vide; l'Escuyer seul est étendu au pied du grand autel et nage dans son sang, transpersé de coups de ciseaux, écrasé, massacré. Il pousse encore un soupir étouffé, et rend misérablement l'âme pour toujours. C'est alors qu'à lieu l'effroyable jugement, qui sous le nom de „la tour de glace“ d'Avignon acquis à jamais une triste célébrité. Hommes et femmes de l'aristocratie furent traînés au château et précipités dans des cachots souterrains au bord du Rhône. A côté de ces oubliettes se trouvait la „Glacière“ (nommé aussi „Trouillas“ ou „Pressoir“), la fameuse „tour de glacé“, „lieu de mort, lieu de supplice,“ la grande chambre mortuaire, où l'on jetait anciennement toutes vivantes les victimes de l'inquisition, au milieu des squelettes, et où on les laissait mourir de faim. Cette horrible „tour de glace“ fut de nouveau

témoin d'actions pour lesquelles le langage n'a point de noms. — Des ténèbres impénétrables et les ombres d'une épouvantable cruauté enveloppent ces cachots, cette tour de glace. Une chose est vraie, c'est que beaucoup y entrèrent, et peu en sortirent. Quand le 15 novembre 1791 le général Choisi fit son entrée à Avignon et destitua Jourdan, on trouva dans la tour de glace „cent trente cadavres d'hommes et de femmes et même d'enfants (car mainte mère tremblante, entraînée précipitamment, n'avait pu se séparer de son enfant) entassés dans cette Glacière, pourrissant dans la pourriture, à l'abomination du monde entier.

On ne peut méconnaître que le marquis de Sade a dépeint cette tour de glace d'Avignon, patrie de sa race, ces mêmes souterrains avec leurs squelettes, dans le souterrain rempli de squelettes du château de Roland, où ce dernier traîne ses victimes. Ainsi, Justine est aussi précipitée dans cet abîme souterrain habité par des morts, et y est abandonnée à son sort (Justine IV, 176, 221).

Après le massacre des malheureux Suisses le 10 août 1792, à propos duquel Carlyle déclare que „dans l'histoire des massacres il y a peu de cas qui soient plus effroyables", et que l'antique „loyauté et la bravoure germaniques" se montrèrent de nouveau dans tout leur éclat dans les Suisses, combattant pour leur roi avec un courage à toute épreuve, vint le règne des fameux jours de septembre „sombres, pleins de brouillard, pareils à une nuit de sabat en Laponie"; depuis l'après-midi du dimanche, 2 Septembre, jusqu'au soir du jeudi, 6 septembre, il y a „certaine d'heures" qui se suivent. „On peut les ranger à côté de la boucherie de la Saint-Barthélemie, des massacres commis par les Armagnacs, des Vêpres

siciliennes et de tout ce qu'il y a de plus épouvantable dans les annales de ce monde. Terrible est l'heure, s'écrie Carlyle, où l'âme de l'homme brise dans sa démence toutes les bornes et toutes les lois, et montre quelles cavernes et quels abîmes elle renforme! Car la Nuit et l'Orcus, comme nous l'avons déjà dit, comme on l'avait déjà prédit depuis longtemps, sont sortis de leurs cachot souterrain, pour fondre sur ce Paris: monstres hideux, chaotiques, pénibles à contempler, et que cependant on ne devrait vraiment jamais oublier").

Des prêtres, des aristocrates, des Suisses furent tirés des prisons et hachés en morceaux dans les rues par une populace enragée, les femmes en furie surpassant tous les autres! „Et un monceau énorme de cadavres s'entasse, et le sang coule à flots dans les rues. Puis, les hurlements des assassins aux visages ruisselant de sueur et de sang; les clameurs furieuses encore plus sauvages des femmes! „Et parmi cette cohue est jeté un être humain tout semblable." L'un après l'autre est massacré, les sabres doivent être aiguisés de nouveau, des cruches de vin servent à restaurer les assassins. La boucherie suit son cours imperturbablement; le hurlement étourdissant se change en sourd grondement. La belle tête de la princesse de Lamballe est fendue par une hache et séparée du tronc. Son beau corps est haché en lambeaux au milieu d'infamies et de hideuses obscénités que l'humanité voudrait volontiers renier, — qu'on ne peut lire que dans le récit authentique." Taisons nous sur tout le reste, sur l'agonie de trente huit heures qu'endura Jourgniac[2]), sur

[1]) Th. Carlyle „La Révolution française". T. II. P. 165 et 185.

[2]) Jourgniac St.-Méard „Mon Agonie de trente-huit heures". Voyez „Histoire parlementaire de la Révolution Française" Paris 1835 T. XVIII P. 103—135.

la destinée de Maton[1]) avant sa „résurrection“ et sur le pauvre abbé Sicard comme tiers.[2]) Ces trois voix, nous pourrions les écouter comme une „merveilleuse trilogie ou un triple monologue, dans lequel ils feraient entendre en même temps leurs sombres idées pendant leurs terribles veilles“. Ces trois, nous pouvons les entendre, mais „non les autres mille quatre vingt-neuf dont deux cent-deux prêtres, qui tous étaient également obsédés par leurs sombres idées, et qui furent engloutis à jamais par l'impitoyable mort“.[3])

Mais voilà que la guillotine[4]) commence son ouvrage. Comment elle l'accomplit en 93 et en 94, puissent les lecteurs s'en informer dans un chapitre émouvant de Carlyle.[5]) Mais au-dessus de la terreur s'élevèrent encore les „grands terrorristes“, monstres échappés de l'enfer, les Fouché, Collot, Couthon à Lyon, les Saint-André à Brest, Maignet à Orange, Lebon (homonyme d'un Lebon moderne tout aussi horrible) à Arras et Carrier à Nantes; ces „merveilles de l'univers“ (selon l'expression

1) Maton de la Varenne. „Ma résurrection“ ibidem P. 135—136.

2) Abbé Sicard „Relation adressée à un de ses amis“ ibid. P. 98—103.

3) Th. Carlyle „La Révolution française“ Halle 1899. T. II, P. 196. — Mercier vit saillir un pied d'un monçeau de cadavres. „Je vis ce pied“ dit il, „je le reconnaîtrai au grand jour de la justice“ („Le nouveau Paris“ Paris 1800 T. VI S. 21).

4) La guillotine, dont on attribue à faux l'invention au médecin Joseph Jgnace Guillotin (1738—1814), était déjà comme au moyen âge. La machine pour décapiter de la révolution française avait été construite suivant les idées du chirurgien Louis par le mécanicien allemand Schmitt, et fut placée pour la première fois en avril 1792 sur la place de Grève. Comp. G. Korn „Joseph-Jgnace Guillotin“ Dissertation d'inauguration Berlin 1891. P. 20

5) Th. Carlyle „La Révolution française“ T. II „La Terreur à l'ordre du jour“ P. 358—398.

de Carlyle) s'enivrent de „la mort se répandant à flots“, mais ils s'enivrent aussi — de volupté, tout comme les personnages de Sade.

Déjà Brunet a indiqué le plus grand des grands terroristes, Jean Baptiste Carrier comme l'un de ceux qui servirent à Sade de modèles pour les sanglantes peintures de ses romans, et sans lesquels „ces derniers n'eussent pas revêtu un caractère si sauvage“.[1])

De nouvelles investigations, surtout le livre du comte Fleury[2]) ont pleinement confirmé cela. Carrier était un boucher et un bourreau par volupté. Il organisa à Nantes un „sérail“, où il s'abandonnait avec sa maîtresse et inspectrice générale du harem, nommée Caron, aux orgies les plus révoltantes. Il „se rue sur les plaisirs, et la satiété ne vient pas; il faudrait un volume, pour rappeler les orgies auxquels présida le représentant“. Il fit noyer de belles femmes après en avoir joui. Dans son sérail à la Barrière de Richebourg à Nantes il passait ses nuits, comme le révèle Julien dans une lettre à Robespierre, en compagnie de „femmes et de ses „roués“ ordinaires: Lamberty, Lavaux, Robin“. La Caron était la directrice de ces orgies. Après qu'on eut guillotiné à Nantes au point que „le bourreau se fatiguait“, on se mit à fusiller dans la plaine de St. Maure „des enfants et des femmes avec des enfants à la mamelle“, environ cent vingt, et quatre cents hommes à peu près, jusqu'à ce qu'on se lassa aussi de cette méthode, et qu'on passa aux „noyades“, „devenues fameuses pour tous les temps“.

---

1) „Les Crimes de l'amour“ Bruxelles 1881. P. 262.

2) Comte Fleury „Les grands Terroristes.“ Carrier à Nantes (1793—1794) Paris 1894. Surtout page 197—202.

On partait dans des bateaux plats nommés „gabarres" au milieu des ténèbres de la nuit. Quatre-vingt-dix prêtres se trouvent sur la barque, qui soudain à un signal donné coule à fond. „La sentence de la déportation", écrit Carrier, „a été exécutée sous forme de déportation verticale." Une deuxième noyade de 138 personnes suit bientôt. Et ensuite, on eut recours à des bâtiments munis de fonds à soupape, s'ouvrant subitement, et quand dans leur angoisse les malheureux fourraient leurs doigts aux lucarnes, le hideux Grandmaison, l'adjudant de Carrier, les faisait trancher[1]. On jetait aussi les victimes dans l'eau, les mains liées on faisait pleuvoir des balles au dessus de cette partie du fleuve, jusqu'á ce que le dernier de ceux qui se débattaient dans l'eau fût englouti. Plusieurs témoins affirment qu'on déshabillait souvent les femmes complètement, qu'on jetait à l'eau de petits enfants, repondant aux mères, qui se lamentaient: „Ce sont des louveteaux, qui deviendraient des loups." On attache hommes et femmes par couples, et on les jette dans les flots. Ce sont les „mariages républicains," qui resteront fameux pour tous les temps. Et lorsque le fleuve repousse les cadavres vers les rives, et que les corbeaux et les loups se précipitent avec avidité sur cette proie, Carrier s'écrie: „Quel torrent révolutionnaire!" Il fait nuit. C'est alors que ce Néron de la révolution quitte son sérail, accompagné de ses maîtresses et de ses acolytes, „en joyeuse compagnie." Il allait regarder l'horrible spectacle et, „la noyade faite, il passait les nuits en orgies bacchiques avec des femmes et ses „roués" ordinaires." Voilà ce que rapporte l'histoire. Elle nous dit encore qu'il y eut vingt-cinq noyades et que 4860 personnes en tout périrent

[1]) Comte Fleury l. c. P. 121.

noyées dans les flots, dont un grand nombre d'enfants au dessous de 15 ans [1]).

Cela se passa dans les ténèbres, mais „ce sera jugé un jour en plein soleil, et la mémoire s'en conservera tout le long des siécles.“ (Carlyle.)

Et chose étrange! Ce „grand terroriste“ ne parle-t-il pas dans sa lettre á la convention du 8 frimaire 1793 tout comme Sade et dans les mêmes termes dont se sert si souvent ce dernier, ne dit-il pas „qu'après l'institution de l'apostolat de la raison au milieu de la révolution, tous les préjugés, toutes les superstitions et le fanatisme disparaitront devant le „flambeau de la philosophie?“ Est-ce un hasard? [2])

A Lyon, où réside Collot-d'Herbois, des rigoles rouges coulent sur la place des Terreaux, le Rhône charrie sur ses flots des cadavres mutilés. Deux cents neuf condamnés sont conduits sur l'autre côté du fleuve, pour être tués sur la Promenade des Brotteaux à coups de mousquets et de canons. C'est „un carnage trop horrible pour être décrit par des mots, si horrible que même les gardes nationaux détournent leurs regards en tirant.“ [3])

Il faut le dire qu'il n'y eut pas d'époque où le meurtre ne fût passé à tel point en habitude que pendant la période de 1792 à 1794. On vit se former, en quelque sorte comme concurrents de la guillotine, des bandes de meurtriers, p. ex. les fameux „Jéhus“, et les bandes du Soleil, qui répandaient la „terreur blanche“ dans la France méridionale. Le nombre d'hommes mis à mort

---

[1]) Comte Fleury l c. P. 175.

[2]) A propos des prêtres, Carrier employa à peu près les mêmes expressions obscènes dont Sade fait usage en parlant d'eux. Ainsi il dit en parlant de soixante prêtres condamnés à Angers: „Pas tant de mystère, f . . . . tous ces bougres-là à l'eau“ (Fleury l. c. P. 112).

[3]) Carlyle „La Révolution française“ II P. 374.

durant tout ce temps, soit par la guillotine, soit autrement, formeraient une légion. A commencer par le roi et par la reine, jusqu'au savetier Simon, tous devaient passer par là. Et le mot du sinistre Saint-Just, que „les révolutionnaires ne peuvent trouver la paix que dans la tombe", se réalisa. La révolution dévora comme Saturne ses propres enfants (Vergniaud).

Dans les prisons, des femmes captives furent violées par les geôliers (Madame Roland dans ses Mémoires); avec les cheveux des femmes guillotinées on fabriquait des perruques blondes, et à Meudon il existait suivant Montgaillard une tannerie, où l'on travaillait la peau humaine, les peaux des guillotinés qui valaient la peine d'être utilisées, et dont on faisait d'excellent cuir pouvant se laver, destiné pour des culottes et pour divers autres objets. La peau des hommes surpassait celle des chamois pour la solidité tandisque celle des femmes n'était presque bonne à rien, le tissu en étant trop lâche.[1])

Mais voici venir la fin de la terreur. Elle lève la tête encore une dernière fois au prairial de l'an 1794 et dans les premiers neufs jours du thermidor dans toute sa terrible grandeur. Mille quatre cents personnes furent guillotinées en un mois. Qui pourra lire sans frémir la liste des noms innombrables des infortunées victimes des jours du thermidor que nous communique Houssaye dans un tableau, émouvant par ses effets dramatiques.[2]) Un nom resplendit parmi tous les autres (le 7 thermidor): André Chénier.

---

[1]) Carlyle „La Révolution française" T. II. P. 402. — Pour la rareté du fait je remarque, qu'il existe à Paris un exemplaire de „La Philosophie du Boudoir", édition de Londres 1795. 2 vols „relié en peau humaine, rel. signée Lortic".

[2]) Arsène Houssaye „Notre-Dame de Thermidor". Paris 1866. P. 361—368.

La sainte guillotine va tous les jours!

Mais enfin le neuf thermidor vient et met un terme au règne de la terreur en renversant le puissant Robespierre, jour que Marie Joseph Chénier acclama avec allégresse et enthousiasme dans son sublime „Hymne du 9 thermidor“:

Salut, neuf thermidor, jour de la délivrance:
Tu vins purifier un sol ensanglanté:
Pour la second fois tu fis luire à la France
Les rayons de la Liberté!

23. Modèles ethnologiques et historiques.

Le marquis de Sade était un observateur perçant. Il s'était en outre approprié pendant sa captivité une connaissance étendu et approfondie de la littérature contemporaine. Cela n'est donc pas étonnant que nous constatons dans ses oeuvres les traces de ces deux qualités. Ce qui nous semble chez Sade le point le plus saillant, c'est le rôle important qu'il fait jouer à l'ethnologie. Ceci n'est pas un hasard non plus. Les premiers débuts de l'ethnologie remontent au 18me siècle et appartiennent spécialement à la France, où J. T. Lafitau publia[1]) en 1724 le premier ouvrage remarquable de ce genre, ses „Moeurs des Sauvages américains comparées aux moeurs des premiers temps“, livre dont Voltaire parle avec beaucoup d'estime dans un écrit analogue (Essai sur les moeurs et l'esprit des nations“ 1756). Ensuite de nombreux voyages d'exploration, entrepris par des savants remarquables français au 18me siècle, favorisèrent ce grand

[1]) Th. Achelis „Ethnologie moderne“ Stuttgard 1896. P. 3.

intérêt pour les peuples sauvages. Nous ne nommons que les noms connus de Bouguer, La Condamine, Bougainville, La Pérouse, Marchand, d'Hauteroche, Duhalde, Charlevoix, Savary, Le Vaillant, Volney, Dumont. On se mit — bien qu'encore d'une manière grossière et primitive — à comparer les moeurs et les coutumes des différents peuples et à étudier l'histoire du développement de l'humanité. A cettc occasion, on se plaisait à glorifier plus ou moins la civilisation européenne. Les sauvages n'étaient pas encore déclarés „hommes meilleurs que nous", tels que les dépeignit Seume. Lafitau écrit: „J'ai lu avec beaucoup d'affliction dans la plupart des rapports, que les auteurs qui ont écrit sur les moeurs des peuples barbares nous les ont décrits comme des hommes ne possédant aucun sentiment religieux, nulle notion d'une divinité, aucun personnage auquel il puissent consacrer un culte quelconque, des hommes n'ayant ni lois ni autorité, ni n'importe quelle forme de gouvernement, bref, comme des êtres humains n'ayant d'humain à peu près que la figure. On s'est accoutumé à se représenter les sauvages comme ne se distinguant pas des animaux." [1])

On trouve chez Sade la même manière de juger les peuples barbares. Il justifie par les vices et les cruautés qu'on rencontre chez eux, ceux de son temps. Ainsi, il énumère tous les peuples qui se distinguent par un grand manque de pudeur, pour donner par là une forte base à l'impudicité qu'il préconise. (Juliette I, 122—128). James Cook a trouvé la pédérastie très-répandue partout dans les îles de la mer du sud. Elle a du bon par

[1]) Th. Achelis „L'Ethnologie moderne" Stuttgard 1896. P. 3.

conséquent. (Philosophie dans le Boudoir I, 201). Et si l'on pouvait atteindre la lune en ballon, on l'y trouverait également, puisqu'elle est propre à tous les hommes dans l'état de nature. La cruauté des femmes est égale dans le monde entier. Zingua, reine d'Angola (monstre cité de préférence par Sade à plusieurs reprises), „la plus barbare de toutes les femmes" faisait sacrifier ses amants après s'être livrée à eux, organisait des combats entre les guerriers, pour s'abandonner ensuite au vainqueur, et fit piler dans un grand mortier toutes les femmes, enceintes avant leur trentième année révolue. (Phil. dans le Boud. I, 156). Zoé, femme d'un empereur chinois, trouvait le plus grand plaisir à faire exécuter des criminels en sa présence, et faisait sacrifier des esclaves, pendant qu'elle s'adonnait aux jouissances de l'amour avec son époux. Plus les cruautés étaient grandes, plus la volupté était intense. Elle inventa une colonne d'airain creuse, où l'on rôtissait tout vif le délinquent (ibidem). Théodora s'amusait à regarder faire la castration à des hommes. (Ibid. P. 157.) Sade raconte aussi à diverses reprises le récit bien connu d'Amérigo Vespucci (qu'il ne nomme pas du reste), où il est dit que les femmes de la Floride appliquaient à leurs maris sur le membre viril de petits insectes venimeux, qui par leur piqûre le faisaient enfler, occasionnant par là, outre une violente douleur et la formation d'un ulcère, une concupiscence insatiable. (Phil. dans le Boud. I, 157)[1]). C'est ainsi que Sade produit pour tous les vices des exemples tirés de l'ethnologie en quantité, pour l'empoisonnement, la prostitution, l'anthropophagie, les désordres sexuels, le malthusianisme, l'athéisme etc. La

---

1) Th. Achelis, ibid. P. 4.

2) Voyez Chr. Girtanner l. c. T. I. P. 57—58.

Bible lui fournit pour cela une foule de matériaux. Puis viennent les Lapons, les Africains, les Asiatiques, les Turcs, les Chinois, les Angolais, les nègres de la Côte au Poivre. Tout lui est connu. Il cite les voyages de Cook, les „Recherches sur les Indiens, Egyptiens, Arméniens“ (Anthropophagie) et les „Coutumes de tous les peuples“ de Paw. Il sait qu'en Laponie, en Tartarie, en Amérique on regarde comme un „honneur de prostituer sa femme“, que les Illyriens célébraient des orgies voluptueuses spéciales dans de grandes réunions, que l'adultère florissait chez les Grecs, et que les Romains se prêtaient mutuellement leur propres femmes, que sa Zingua, qu'il chérit si fort, promulgua une loi, qui prescrivait la „vulgivaguibilité“ des femmes. Sparte, Formose, Taïti, le Cambodge, la Chine, le Japon, les Massagètes lui fournissent une multitude d'exemples convaincants de la justesse de ses doctrines. Il trouve dans la célèbre „Histoire des Celtes“ de Peloutier (1754) la preuve que le „jeu de coupe-corde“, exécuté par Roland, la pendaison par volupté, avait été déjà exercé par les Celtes (Justine IV, 201), et il risque même en cet endroit l'assertion caractéristique et à demi vraie suivante: „Presque tous les écarts de débauche, les passions singulières du libertinage décrites dans l'histoire de Justine et qui réveillaient si ridiculement jadis l'attention des lois, étaient, dans des temps plus reculés encore, ou des jeux de nos ancêtres, ou des coutumes légales, ou des cérémonies religieuses.“ Quant à la flagellation, il se fonde encore sur le livre de Brantôme cité depuis si souvent, indiquant à cette occasion par exception le plus exactement l'édition dont il s'est servi: Brantôme „Vies des Dames galantes“ Tome I édition de Londres 1666. (Juliette II, 133.)

Toutes les idées bizarres, toutes les fantaisies excentriques de fameux monstres érotomanes, Sade les a utilisées. Ainsi, Noirceuil déclare qu'il se mariera deux fois le même jour: qu'il épousera un homme à dix heures du matin, lui même étant déguisé en femme, et à midi comme homme un garçon habillé en femme. Juliette, de son côté, veut épouser en même temps et dans la même église, en costume d'homme, une tribade portant des vêtements de femme et une autre tribade, costumée en homme. Ainsi, au moyen de cette quadruple union, Sade fait surpasser Néron, qui épousa Tigellinus sous l'extérieur d'une femme et Sporus comme homme. (Juliette VI, 319.) Juliette, qui ne veut pas souffrir que Noirceuil l'emporte sur elle en extravagances, imite une boutade de l'impératrice Théodora. Elle sème des grains d'orge sur ses parties génitales, et les fait becqueter par des oies, chose qui lui procure des délices infinies (Juliette IV, 341).

Sade cite fort souvent le fameux maréchal Gilles Laval de Retz (Rais) — p. ex. dans „Justine" II, 171; „Philosophie dans le Boudoir I, 153 — dont Bossard et de Maulle ont donné une excellente monographie,[1]) Ce chevalier Barbe-Bleue, homme de belle et élégante apparence et d'une grande érudition, quitte à l'âge de 27 ans „la cour, sa carrière militaire, couronnée jusque là de succès, renvoie sa femme et son enfant, disparaît dans son château solitaire, fait de folles dépenses, s'adonne à des études occultes, s'occupe d'évocations de démons et d'autres choses semblables, ensuite il se livre à des

---

[1]) „Gilles de Rays, maréchal de France, dit Barbe-Bleue (1404—1440)" par l'abbé E. Bossard et R. de Maulle. Paris 1886.

excès sexuels, devient pédéraste, ravisseur d'enfants, assassin, sadiste, profanateur de cadavres etc."[1]) Ce monstre attira successivement cent quarante enfants dans son château, où ils furent égorgés d'une manière horrible. On renversait la victime et on lui coupait la gorge, soit un serf soit Gilles de Retz lui-même, ce dernier jouissant avec volupté de l'aspect du corps palpitant. Puis, il séparait les extrémités, ouvrait la cavité de la poitrine et du ventre et enlevait les entrailles. Parfois il s'asseyait sur le corps de la victime pour sentir l'agonie, „plus content de jouir des tortures, des larmes, de l'effroi et du sang que de tout autre plaisir". Souvent il décapitait le cadavre, prenait la tête entre les mains, la contemplait avec des regards voluptueux et l'embrassait avec passion[2]). Nous extrayons encore les détails suivants de la confession rédigée par le confesseur du maréchal: „Egidius de Rays, sponte dixit, quamplures pueros in magno numero, cujus amplius non est certus, cepisset et capi fecisse, ipsosque pueros occidisse et occidi fecisse, seque cum ipsis vicium et peccatum sodomicum commisisse . . tam ante quam post mortem ipsorum et in ipsa morte damnabiliter . . . cum quibus etiam languentibus vicium sodomiticum committebat et exercebat modo supra dicto."

Gilles répétait souvent à ses complices: „Personne au monde ne comprend et ne saurait jamais comprendre ce que j'ai fait dans ma vie. Il n'y a personne qui puisse le faire." Les héros de Sade parlent de leurs méfaits avec le même orgueil. Déjà Eulenburg a fait ressortir que le marquis de Sade ne se contente pas de consacrer

---

[1]) E. Eulenburg „Neuropathologie sexuelle" Leipzig 1895. P. 116.

[2]) A. Lacassagne „Vacher l'éventreur et les crimes sadiques". Lyon et Paris 1899. Pages 246—247.

dans „divers passages de „Justine“ et de „Juliette“ des nécrologes enthousiastes au maréchal de Retz“, mais qu'il lui donne de „dignes émules, entre autres dans ce Jérôme (T. 3 de la „Justine“), châtelain en Sicile, qui fait saisir et acheter par une femme agent, nommée Clémence, partout des enfants, pour les torturer à mort à l'instar de Gilles de Rais“.[1])

Mais l'époque du marquis de Sade elle-même fut très-riche en personnages de ce genre. Sade décrit, tout en ayant recours à des types ethnologiques et des personnages d'une lointaine antiquité pour compléter le tableau de moeurs qu'il déroule devant nos yeux, en première ligne son propre temps avec tous ses sauvages instincts, sa lasciveté et sa soif de sang.

„Combien de crimes secrets, privilégiés, que l'on n'osait poursuivre! . . . Les puissants ou les hommes abrités par un corps puissant se passaient d'odieuses fantaisies qui les menaient souvent au meurtre“.[2]) Michelet raconte qu'un conseiller au parlement maltraita cruellement une jeune fille, qu'il viola ensuite. Il tua son cocher, qui avait été son complice. Plus tard, il se suicida, quand l'affaire fut tout de même ébruitée.

Sade fait souvent mention du comte de Charolais (p. ex. Philosophie dans le Boudoir I, 153, II 131), qui „commit des meurtres de débauche“. Ce comte de Charolais (1700—1760), „de lugubre mémoire“,

---

[1]) A. Eulenburg „Neuropathologie sexuelle“. P. 116. — La „comtesse hongroise sanguinaire“ Elisabeth Báthory, citée dans cet ouvrage, qui vivait au 17me siècle, était inconnue à Sade. Comp. „La Comtesse sanguinaire (Elisabeth Báthory), portrait et tableau de moeurs“. par R. A. d'Elsberg Breslau 1893.

[2]) J. Michelet „Histoire de France (Louis XV)“ T. XVII. Paris 1879. P. 126 et s.

réunissait en sa personne le cynisme le plus révoltant avec une férocité à peine concevable. Il aimait à voir couler du sang à ses orgies, et accommodait les courtisanes qu'on lui amenait de la façon la plus cruelle. „Au milieu de ses orgies avec ses maîtresses, rien ne lui était plus agréable que d'abattre à coups de fusil, ou des couvreurs sur les toits, ou des passants“.[1]) La manière dont les cadavres roulaient du toit en bas lui procurait un immense plaisir.[2]) L'abbé de Beauffremont aurait de même abattu des hommes sur les toits à coups de fusil.[3]) Sade a enregistré également cette étrange monomanie parmi les perversités sexuelles qu'il dépeint. Satisfaisant son instinct sexuel avec un individu, Juliette tue son père d'un coup de feu, pour augmenter par là la volupté. (Juliette III, 115.)

Suivant Michelet (loc. cit.) ce comte de Charolais n'aimait le beau sexe „qu'à l'état sanglant.“ Son père, le prince de Condé, avait déjà pris plaisir à empoisonner des personnes, p. ex le poète Santeul, et avait transmis ses penchants pervers à ses deux fils, le duc de Bourgogne et le comte de Charolais. Tous les deux employaient pendant leurs orgies comme complice une dame de Prie. Un jour parut chez elle, selon le récit de Michelet, une certaine dame de Saint-S., et fut aussitôt saisie et deshabillée par les fameux princes, après quoi Charolais la roula dans une serviette. Malgré cette aventure, l'infortunée se laissa attirer encore une

[1]) Paul Moreau l. c. P. 64.

[2]) Ch. J. D. de Lacretelle „Histoire de France pendant le 18me siècle“. Paris 1819. T. I. P. 271.

[3]) „Biographie universelle“ Paris 1844. T. VII. P. 673. L'anecdote racontée ci-dessus au sujet de Charolais se trouve aussi chez Sade.

fois dans la maison de la de Prie et fut pour cette fois-là „flambée comme un poulet". Elle ne se remit de ses graves brûlures extérieures et intérieures qu'au bout de plusieurs années. Michelet nous dit expressément que c'est le duc de Bourgogne qui imagina cette cruelle fantaisie. Ce monstre ne serait-il pas le modèle du duc Dendemar dans la „Juliette", qui arrose les corps nus de quatre filles de joie avec de l'huile brûlante (Juliette I, 352)? Cela n'est que trop probable.

Mais la coïncidence suivante résulte évidemment d'un emprunt. Les Goncourt racontent que le duc de Richelieu, le héros des fameuses pastilles, trouvait particulièrement plaisir à avoir pleurer les personnes qu'il tourmentait.[1]) Chez Sade, nous rencontrons le négociant en gros Dubourg, qui trouve la plus grande jouissance sexuelle à voir pleurer des enfants et des jeunes filles.

Le fameux anthropophage Blaise Ferrage, surnommé Seyé, semble aussi avoir servi de modèle au marquis de Sade. Cet individu, vivant dans les Pyrénées en 1779 et 1780, tua et mangea les hommes, les femmes et surtout les jeunes filles.[2]) Sade dépeint aussi un anthropophage, qui comme Ferrage fait des siennes dans les montagnes. C'est Minski, „l'ermite des Appenins" (Juliette III, 313).

Brunet fait encore mention de plusieurs types sadiques du 18me siècle.[3]) Un gentilhomme polonais, auteur de divers ouvrages historiques, le comte de Potocki,

---

[1]) E. et J. de Goncourt „La femme etc." P. 275.

[2]) A. Moll „Recherches sur la „libido sexualis". Berlin 1898. T. I. P. 701.

[3]) Les Crimes de l'amour etc. Bruxelles 1881. P. 239. — Là sont indiquées aussi les „débauches sanglantes" du duc d'Epernon qui a vécu au 16me siècle.

commit à ce qu'on prétend des crimes „dans le genre de ceux du marquis de Sade" et aurait été banni de sa patrie pour ces actions. A Lyon les moeurs avant la révolution étaient si corrompues qu'il s'y passa de nombreux attentats à la de Sade, et Michelet a raison d'affirmer dans son „Histoire de la Révolution française" que ce n'était pas sans raison qu'un auteur célèbre fasse jouer à Lyon plusieurs épisodes de son exécrable roman.

Nous pouvons encore confirmer cette remarque de Brunet par un passage remarquable chez Sade. Dans le quatrième tome de „Justine", cette héroïne s'enfuit à Lyon, où elle retrouve un certain St. Florent, qui fait vendre aussitôt par un trafiquant de jeunes filles celles qu'il a déflorées. Dans ce passage, Sade dit expressément que ce marchand de filles à Lyon est un personnage historique et non pas une fable. (Justine IV, 64—71.)

Jean Paul Marat, en l'honneur duquel le marquis de Sade tint le 29 septembre 1793 un discours emphatique, qui s'est conservé jusqu'à nos jours, de tous les grands révolutionnaires incontestablement le plus sanguinaire, aura inspiré au marquis, nombre d'idées, que nous retrouvons dans ses romans. Il „se conduisait comme un homme ivre, qui s'est grisé de sang et qui, par les vapeurs du sang répandu, se sent excité à une soif de sang toujours croissante." Dans son „Ami du peuple", il conseilla avant tout les assassinats en masse, et recommanda perpétuellement de les répéter[1]). Nous rencontrerons les projets de pareils massacres en masse plus d'une fois dans les romans du marquis de Sade.

---

[1]) F. Lotheissen „La Littérature et la Société etc." P. 104.

L'auteur allemand un peu fantaisiste, que nous avons cité plus haut, fait la singulière hypothèse comme quoi „Justine“ et Juliette“ ne seraient „proprement dit qu'une autobiographie du marquis de Sade“, que Justine est identique avec mademoiselle Aroût, Juliette avec la comtesse de Bray[1]).

Un autre fait est également digne de remarque, c'est que le goût pour les excréments humains, qui joue dans les romans de Sade un rôle si important et qui se rencontre encore aujourd'hui comme phénomène psycho-pathologique étrange: sous Louis XIV, l'intendant Bullion portait toujours sur lui une tabatière en or remplie d'excréments humains en guise de tabac.[2])

24. Conditions de la vie italienne au 18me siècle.

En 1772, à la suite de l'affaire scandaleuse de Marseille, le marquis de Sade s'enfuit avec sa belle-soeur en Italie, où il passa cinq à six ans. Le fruit de ce séjour fut une peinture de la vie italienne, qui remplit plus de trois tomes de „Juliette“ (depuis la fin du troisième tome jusqu'à la fin du sixième). Il fait lui-même remarquer formellement qu'il connaît l'Italie par propre expérience, s'exprimant (Juliette III, 290): „Ceux qui me connaissent, savent que j'ai parcouru l'Italie avec une très jolie femme; que par unique principe de philosophie lubrique, j'ai fait connaître cette femme au grand-duc de Toscane, au Pape, à la Borghèse, au roi et à la reine de

[1]) „Justine et Juliette ou les Malheurs de la vertu et les Prospérités du vice“ Leipzig 1874. P. 14 et 18.

[2]) J. A. Dulaure „Histoire physique, civile et morale de Paris“ Paris 1821. T. V. P. 19.

Naples. Ils doivent donc être persuadés que tout ce qui tient à la partie voluptueuse est exact, que ce sont les moeurs bien constantes des personnages indiqués que j'ai peintes et que, s'ils avaient été témoins des scènes, ils ne les auraient pas vues dessinées plus sincèrement. Je saisis cette occasion d'assurer le lecteur qu'il en est de même de la partie des descriptions et des voyages: elle est de la plus extrême exactitude."

Malgré cette déclaration, il y a dans le récit de Sade bien des monstruosités et des exagérations, comme nous le ferons voir plus tard dans l'analyse de „Juliette". Mais un certain fonds de vérités s'y laisse pourtant constater, certaines circonstances décrites par Sade peuvent être retrouvées dans la vie réelle, de sorte qu'il est opportun de jeter un coup d'oeil rapide sur l'état des choses en Italie au 18me siècle.

L'Italie est sans contredit la pépinière de la corruption raffinée purement moderne, qui, soit dit en passant, florissait de tout temps le mieux dans les contrées spécifiquement catholiques, aux sièges de l'ascétisme et du célibat. Est-il besoin de rappeler à la mémoire Pierre l'Arétin, le pape Alexandre VI, Lucrèce et César Borgia, Jules Romain et Augustin et Annibal Carrache, ces grands praticiens et peintres de la volupté? Comme les aventures érotiques du „Décameron" de Boccace nous paraissent inoffensives et naïves en comparaison! Il est vrai qu'alors il n'y avait pas encore de jésuites. La renaissance et le jésuitisme constituent une nouvelle époque dans la vie sexuelle de l'Italie, qui renferme peut-être les rapports les plus riches et les plus variés qu'on puisse trouver dans l'histoire de la civilisation, et que nous soumettrons à un examen

approfondi dans une de nos études ultérieures. Pour le moment, nous ne voulons toucher que légèrement aux conditions d'existence au 18me siècle.

Le marquis de Sade nous assure qu'alors la prostitution en Italie dominait véritablement la situation. Toutes les villes par où passe Juliette regorgeaient de filles publiques de noble et de basse extraction, qui étalaient leurs charmes surtout aux grandes fêtes combinées avec des débauches dans les maisons de l'aristocratie, et qui jouissaient en général d'une haute considération. Aussi Sade nous raconte souvent les triomphes de ces prostituées. Car suivant les glossateurs du droit papal la notion du mot „fille publique" permettait une liberté d'action fort étendue. Celle seulement qui a péché 23000 fois mérite d'être appelée une vraie putain![1]) Casanova trouva les jardins du comte Frédéric Borroméo dans les „îles Borromées" remplis „d'un essaim de jeunes beautés". L'ambassadeur vénitien à Turin tenait chez lui table ouverte, et on „y adorait publiquement le beau sexe". — Bologne, dont les moeurs corrompues sont décrites aussi par Sade (Juliette III, 306) abondait en „nymphes chantantes et dansantes".[2]) Les coutumes sexuelles etaient particulièrement dégénérées à Venise; le marquis de Sade en raconte des choses effrayantes (Juliette VI, P. 144 et s.) La courtisané devenue depuis des siècles „la peste des citées italiennes" était idolâtrée à Venise. Mais aussi quel endroit au monde pouvait „offrir aux sens une tentation et des plaisirs si variés et à tel point attrayants? Où le mariage était-il plus accessible à l'intrigue que dans la

[1]) C. J. Weber „La Papauté et les Papes" Stuttgart 1834. T. III P. 209.

[2]) J. Casanova l. c. T. VI. P. 336.

ville où l'usage du cicisbéat avait depuis longtemps imprimé à la rigueur du devoir le caractère d'un préjugé ridicule. Dans quelle autre ville les courtisanes étaient-elles des prêtresses de Cythère plus belles, plus cultivées et plus perfectionnées? Où la licence des couvents de vierges aristocratiques, la prostitution des vestales offrait-elle au romantisme sensuel un charme plus distingué, exalté par le péril, qu'à Murano et à San-Giorgio? Où le carnaval permettait-il avec sa licence des masques, au milieu des nuits d'été tièdes et caressantes, si aisément les aventures les plus ravissantes? Où y avait-il des plaisirs de table plus exquis et un vin plus délicieux et plus capiteux aux orgies dans le goût de l'antiquité classique? Où des opéras plus magnifiques, des voix plus ravissantes, des Terpsichores plus deshabillées, des fêtes plus piquantes? Où le penchant aristocratique pour le jeu du hasard pouvait-il se rassasier de monçeaux d'or plus riches. Aussi c'est Venise que les nobles débauchés choisissaient pour but de leur premier voyage; ils en revenaient pervertis et plus pauvres en biens de la fortune et en force vitale, rarement repentants, après avoir augmenté, chacun de ses propres péchés, le penchant au péché de la ville. Cette importance de Venise, comme métropole d'une liberté raffinée par rapport aux plaisirs sensuels, nous est dévoilée dans l'histoire secrète et les mémoires des souverains et des nobles. Un but unique attirait tout le monde dans la ville des lagunes." [1]) A cet effet, les prostituées jouissaient dans la république de Venise de la protection toute particulière du gouver-

[1]) F. W. Barthold l. c. P. 56. — Un proverbe caractéristique des Vénitiens dit: La mattina una messetta, l'apodimar una bassetta, e la sera una donnetta.

nement, et elles formaient même le seul objet de luxe permis par les lois, qui pour toute autre chose l'interdisaient à la noblesse. Casanova rapporte d'intéressants détails sur la vie et les coutumes des filles de joie vénitiennes vers 1750, spécialement sur la fameuse courtisane Juliette. Sade raconte (Juliette VI, 147) les visites d'un vieux procureur au bordel de la Durand. Chez Casanova se trouvent également décrites les galantes aventures du procureur Bragadin.[1])

L'Italie est encore aujourd'hui la terre promise de la pédérastie. Le marquis de Sade, certes un observateur judicieux en cette matière, dit avec un cynisme significatif: „Le cul est bien recherché en Italie" (Juliette III, 290). C'est un héritage de la Grèce et de Rome. Et quiconque, transporté d'un enthousiasme passionné pour les études classiques et pour l'art de l'antiquité, foula jamais le sol de l'Italie, était exposé à ce danger, comme le prouve p. ex. notre compatriote J. J. Winckelmann. Déjà le Dante au 15me et au 16me chants de l'„Enfer" fait allusion à la grande propagation de la pédérastie en Italie.[2]) Le pape Sixte IV. (1471—1484) s'y abandonnait à un degré très fort, et éleva, à ce qu'on prétend, ses Ganymèdes au rang de cardinaux. Quelques cardinaux demandèrent au pape la permission de pratiquer la pédérastie pendant la saison chaude, et le pape le leur aurait accordé. Les vers cyniques suivants furent appliqués au pape Sixte IV.

Roma quod inverso delectaretur amore
Nomen ab inverso nomine fecit Amor.

---

[1]) J. Casanova t. I, P. 98 et 415.

[2]) Voyez les détails chez A. Moll „L'Instinct sexuel contraire" 2me édit. Berlin 1893. P. 44.

Sixte était cruel et se plaisait à contempler des spectacles sanguinaires. Son prétendu neveu Pierre Riario, qui probablement fut son fils, vivait inter scorta, atque exoletos adolescentes, et était également pédéraste. Michel-Ange aurait selon l'opinion de quelques-uns pratiqué la pédérastie. Le peintre Giovanni Antonio Razzi (1479—1564) acquit par suite de ce penchant le sobriquet de il Sodoma.[1]) Le pape Jules III (1550—1555) peut aussi être nommé parmi cette société. „Dans le conclave même, il pratiquait l'acte de sodomie avec les jeunes pages attachés à son service, et loin d'en faire un mystère, il affectait de se laisser surprendre en flagrant délit par ses collègues.“ [2])

Au 18me siècle, la pédérastie était en Italie à l'ordre du jour. On risquait même d'être violenté par des pédérastes. Casanova raconte qu'un jour il eut à se défendre d'une pareille tentative que fit sur lui un individu. Il raconte encore le cas d'un jeune garçon nommé Pétrone, qui exerçait à Ancone la profession de prostitué. Le cardinal Brancaforte, un des plus grands libertins du monde, qui suivant Casanova „ne sortait pas des bordels“ était fort suspect de pédérastie. A l'occasion d'un séjour à Paris une jeune Padouane lui avoua au tribunal de la pénitence que son mari avait pris avec elle certaines privautés, rigoureusement défendues par le code nuptial. Le luxurueux cardinal tint fort longtemps sa pénitente sur ce sujet scabreux. Avant de donner l'absolution, il voulut avoir les détails les plus circonstanciés. A chaque renseignement dévoré de concupiscence, il s'écriait:

---

[1]) A. Moll l. c. P. 56—62.

[2]) „Histoire des Papes. Crimes, Meurtres, Empoissonnements, Parricides, Adultères, Incestes etc.“ Paris 1843. T. VII. P. 197.

„C'est énorme! — C'est monstrueux! — Ah! ma fille, vous avez commis un péché abominable, mais c'est une bien jolie chose.[1]) Casanova nous fait part encore d'une autre anecdote semblable.

Aujourd'hui encore, la prostitution masculine est en Italie aussi publique que nulle part ailleurs. A Naples „sur la Via Toledo on voit le soir des jeunes gens faire leurs offres de service au passants; et les entremetteurs recommandent là-bas non seulement leur marchandise féminine, mais aussi la masculine.“ Moll, qui raconte ce fait, pense aussi qu'en Italie l'instinct homosexuel fut de tout temps un peu plus prononcé que dans les autres contrées de l'Europe. J. L. Casper rapporte en 1854 qu'à Naples et en Sicile des maquereaux ambulants offraient au voyageur en plein jour un bellissimo ragazzo, sans se gêner aucunement, quand on refusait leurs offres concernant les femmes.[2])

Nous n'avons pas besoin de développer que le clergé italien du 18me siècle a beaucoup participé à ces désordres sexuels. Le nombre vraiment exorbitant des membres du clergé de toutes espèces, répandus dans le pays entier, parle déjà suffisamment en faveur de cette opinion. Gorani, dont nous avons lu les mémoires, fameux à justes titres, avec un grand intérêt, et dont l'authenticité a été confirmé encore plus par de nouvelles recherches, rapporte que le royaume de Naples sans la Sicile avait sur 480000 habitants environ 60000 moines, 3000 frères lais et 22000 religieuses. Ce clergé se distinguait par une

---

[1]) J. Casanova l. c. P. 334.

[2]) A. Moll l. c. P. 51—52. — L'Italie a produit aussi le plus célèbre de tous les romans pédérastes, livre devenu extrêmement rare, „Alcibiade fanciullo a scuolla“. Oranges 1652. (En français: „Alcibiade Enfant à l'Ecole“. Amsterdam 1866.)

„ignorance crasse“ et par une „débauche excessivement crapuleuse“. Les moeurs en seraient encore plus corrompues que celles des moines de tous les autres pays catholiques. „L’assassinat, le viol et le poison leur sont habituels.“ Gorani raconte diverses crimes à faire dresser les cheveux, commis par des moines. Les couvents de religieuses sont des lieux d’orgies des plus effrénés. De plus, le clergé était si riche qu’il possédait presque un tiers de tout le pays.[1]) Aussi les ecclésiastiques donnaient-ils le ton dans l’amour. Depuis Boccace, cela n’avait pas été autrement. Casanova raconte là-dessus diverses choses curieuses ayant rapport au 18me siècle. Ainsi p. ex. un moine le conduit à Chiozza dans un bordel, où il a du reste le malheur de s’infecter. Lorsque Casanova, lui même encore membre du clergé, se trouvait une fois en pérégrination avec un autre franciscain, ils furent attaqués par deux mégères nymphomanes. Il s’ensuite qu’alors on attribuait, justement au clergé, diverses choses peu recommandables[2]). La hideuse institution des castrats pour des buts religieux est une autre preuve de la profonde dépravation du clergé italien.

La zoophilie et la sodomie étaient également de tous temps plus répandues en Italie que dans les autres pays. Aussi le marquis de Sade fait entrer en scène à une orgie dans la maison de la princesse Borghèse un coq d’Inde, un gros dogue, un singe et une chèvre comme maîtres de plaisir! (Juliette IV, 262.) Suivant Metzger, en Sicile, les pâtres de chèvres jouissent encore actuellement de la réputation d’avoir commerce

[1]) Joseph Gorani „Mémoires secrets et critiques des cours et des moeurs des principaux états de l’Italie“. Paris 1794. T. I. P. 79, 85—86.

[2]) J. Casanova l. c. T. 1, p. 209 et 228.

avec leurs chèvres[1]). Le cardinal Bellarmin entretenait depuis 1624 des liaisons illicites avec des femmes, et avait en outre encore „quatre chèvres sur la litière“ à son service[2]).

Certains personnages de la société italienne du 18me siècle, mentionnés par Sade, sont dignes d'être cités encore spécialement. Un bal champêtre opulent chez le prince de Francavilla est décrit dans le cinquième tome de „Juliette“ (P. 326 et s.) Ces fêtes champêtres chez les grands napolitains sont des faits historiques. Casanova raconte également que Francavilla „franc épicurien, plein d'esprit, de graçe et d'impertinence“, donna en 1770 une fête brillante en l'honneur de tous les étrangers. Il fit exécuter par ses jeunes et beaux pages dans l'eau au milieu de leurs luttes de natation des „accouplements érotiques“ pendant lesquels „les dames s'en amusèrent beaucoup.“[3]) Le cardinal Bernis, mentionné chez Sade (Juliette IV, 156 et s.) est aussi dépeint par Casanova comme d'une sainteté fort problématique.

Léopold I de Toscane, le „grand successeur de la première putain de France“ (Juliette IV, 36) a été de même, au dire de Sade, un monstre érotique. En ceci, la haine de Sade pour la maison d'Autriche a joué un certain rôle. Casanova, qui déroule un tableau attrayant de la vie pleine d'aventures à Florence, dit à propos de Léopold qu'il n'avait „de passion décidée que pour l'argent et les femmes.“[4]) Les portraits donnés par Sade

---

1) „Eros“. T. II. P. 350.
2) C. J. Weber „La Papauté et les Papes“. Stuttgard 1834. T. III. P. 157.
3) J. Casanova l. c. T. VI. P. 295.
4) J. Casanova l. c. T. VI. P. 328.

du pape Pie VI et de la reine Caroline de Naples ont droit à un intérêt special de notre part.

1. Le Pape Pie VI.

Ce pape fut suivant Sade (Juliette IV, 268) un grand libertin; Juliette lui tient un long discours sur l'impudicité des papes à toutes les époques (IV, 270 et s.), en l'apostrophant de „vieux singe" (IV, 285). Ensuite, Sade fait tenir à Sa Sainteté un discours d'égale longueur, au bout duquel cet apôtre de la vérité déclare l'assassinat „l'action du monde la plus simple et la plus légitime" (IV, 370), et prouve dans ses orgies, décrites ensuite, qu'en pratique, il ne le cède en rien à la théorie (V, 1 et s.).

Pie VI a-t-il été un homme de la sorte? On ne saurait l'affirmer qu'en partie.

Pie VI (1775—1798), ci-devant Giovanni Angelo comte Braschi, était un „des hommes les plus beaux de son temps, de haute stature, d'un maintien noble, d'un teint fleuri." Il portait son vêtement papal avec une sorte de coquetterie, et faisait surtout étalage de ses belles jambes, tenant toujours sa longue robe un peu soulevée d'un côté, de façon à laisser voir au moins une jambe; il attachait aussi une grande importance à une belle coiffure. Cette vanité est persiflée par le distique suivant:

Aspice, Roma, Pium. Pius! haud est: aspice mimum.
Luxuriante coma, luxuriante pede.

Et en effet, il se laissait adorer suffisamment par le clergé et par les fidèles, qui l'approchaient avec une „vénération stupide", à laquelle, cependant, ne manquait pas quelquefois une certaine nuance d'ironie. Ses sorties s'effectuaient avec un faste excessif. Dehors Pie VI était

un dieu, au Vatican — un homme souvent en butte à la raillerie. Se montrait-il dans les rues, les femmes s'écriaient: „Quanto è bello, quanto è bello! Et l'on prétentait que Pie se sentait plus flatté par là que par l'hommage des cardinaux. Le cardinal Bernis le nommait un vif enfant, qui avait toujours besoin d'être surveillé[1]). Coletta de même dépeint ce pape comme un „homme beau comme le jour", ayant un penchant prononcé pour la parure et un caractère efféminé[2]). Il était à l'opposé de son prédécesseur Clément XIV très-attaché aux jésuites[3]). Quant à sa vie sexuelle, il favorisait suivant Casanova la prostitution, (T. VI. P. 169) entretenait lui-même suivant Gorani plusieurs maîtresses et même un commerce incestueux avec une de ses filles naturelles[4]). Bourgoing, au contraire, le donne pour absolument pur sous le rapport sexuel, et prétend que Pie VI partageait son temps entre les devoirs religieux, son cabinet, le musée et la bibliothèque du Vatican[5]).

2. La Reine Caroline de Naples.

Le marquis de Sade dépeint la reine Caroline de Naples comme le type d'une tribade accomplie (Juliette V, 258), et décrit ses charmes „d'après nature". Elle, ainsi que son époux, le roi Ferdinand IV, se distinguent par une cruauté voluptueuse des plus pronon-

[1]) Bourgoing „Mémoires historiques et philosophiques sur Pie VI et son pontificat" Paris. An 7 de la République. P. 101—111.

[2]) P. Coletta „Histoire du Royaume de Naples" 2e édit. Cassel 1855. T. I. P. 246.

[3]) C. J. Weber l. c. T. III. P. 255.

[4]) J. Gorani l. c. T. II. P. 357.

[5]) Bourgoing l. c. P. 120—121. — Le prieur claustral voluptueux Sévérino chez Sade y est désigné comme un parent du pape Pie VI (Justine II, 176).

cées, qui trouve son expression dans diverses explosions sauvages dépeintes par Sade, p. ex. à l'occasion de la grande fête populaire à Naples, où périrent 400 personnes (Juliette VI, 1)[1]).

Là, le marquis de Sade a effectivement peint exactement „d'après nature." On peut dire que la tentative sensationnelle d'apologie faite par Helfert pour sauver l'honneur de la reine Caroline de Naples[2]) a complètement échoué comme l'a démontré définitivement la réfutation concise des amplifications de Helfert par Maurice Brosch.[3]) Donc, les révélations faites par Gorani, Coletta et plusieurs autres auteurs sur les moeurs depravées de la reine Caroline doivent être reconnues pour authentiques.

Coletta affirme en parlant d'elle qu'elle „avait plus d'une passion, étant vindicative et hautaine, de plus aveuglée par une lasciveté dévorante."[4])

Gorani, qui rassembla les matériaux de son célèbre ouvrage de 1779 à 1780 et de 1789 à 1790, dirige principalement ses attaques contre l'état des choses à Naples, auquel probablement l'épigraphe de ses „Memoires" fait illusion:

Des tyrans trop longtemps nous fûmes les victimes,
Trop longtemps on a mis un voile sur leurs crimes
Je vais le déchirer . . . . .

Caroline est la „mégère autrichienne", qui réunit en elle toute la lasciveté d'une Messaline avec les con-

---

[1]) Caroline se nomme Charlotte dans ses lettres. Aussi Sade lui donne-t-il ce nom.

[2]) De Helfert „Marie Caroline d'Autriche, reine de Naples" Vienne 1884.

[3]) M. Brosch „La Reine Marie Caroline de Naples" dans: Revue historique T. 53. Munich et Leipzig 1885. P. 72—94.

[4]) P. Coletta l. c. T. I P. 240.

voitises dénaturées d'une Sapho. Elle se livrait sans choix et sans honte aux hommes les plus méprisables et les plus abjects, et entretenait une liaison avec son ministre Acton. Ce „unique monstre de cette espèce" fit mourir tous ses enfants ou les rendit malades. Une fois son époux Ferdinand lui cria par le trou de la serrure: „Ce n'est point une reine, une épouse, une mère, que l'Autriche nous a donnée, c'est une furie, une mégère, une Messaline q'uelle a vomie dans sa colère et lancée parmi nous." [1])

Le commerce de Caroline avec la célèbre lady Emma Hamilton, la maîtresse de Nelson, acqui surtout une grande renommée. L'opinion de Coletta au sujet de la liaison tribadique de ces deux femmes a été confirmée par tous les observateurs consciencieux: Nella reggia, nei teatri, al publico passeggio Emma sedeva al fianco della regina; e spesso, ne' penetrali della casa, la mensa, il bagno, il letto si godevan communi. Emma era bellezza per tutte le lascivie." [2])

L'orgie décrite par Sade comme ayant lieu dans les ruines de Herculanum et de Pompéi (Juliette V, 340 et s.) a sans doute été célébrée plus d'une fois en réalité. Car en 1798, une fête opulente semblable fut arrangée dans ces lieux en l'honneur de Nelson. L'assassinat en masse dont parle Sade est aussi un fait historique. Le 18 octobre 1794, eut lieu dans les rues de Naples, de propos délibéré, un combat qui coûta la vie à trente personnes, et où beaucoup d'autres furent blessés.

---

1) J. Gorani l. c. T. I P. 96, 135, 209, 259—264. — J. Gorani, né le 15 février 1740 à Milan, mourut après une vie aventureuse le 13 décembre 1819 à Genève.

2) A. Gagnières „La Reine Marie-Caroline de Naples d'après les documents nouveaux". Paris 1886. P. 31.

Toutes les autres circonstances de la situation à Naples semblent avoir été en réalité aussi détestables qu'elles nous sont dépeintes dans „Juliette". Suivant Gorani l'époque de l'empire romain ne vit point de dépravation des moeurs semblable à celle qui régnait à la cour de Naples, point de Messaline semblable à la reine Caroline. Nelson dit, en parlant de Naples, qu'aucune femme n'était vertueuse et que tous les hommes étaient dignes de la potence ou de la galère.[1]) Et même suivant Gorani, Naples aurait été rempli de types pris dans les romans de marquis de Sade. Le Napolitain a selon lui le naturel méchant; il réfléchit de sang-froid aux crimes qu'il veut commettre et y joint encore mille atrocités. 30 000 individus y menaient une vie vagabonde. Le nombre des détenus était exorbitant. Les femmes faisaient surveiller leurs amants par des agents secrets, tout en étant elles-mêmes infidèles. Les filles publiques étaient très-belles mais elles avaient de méchants domiciles Les plus belles étaient des étrangères, tandis que les femmes originaires du pays étaient laides et malpropres, mais „très ardentes pour le plaisir". La bouche excessivement large leur vient de ce qu'elles bavardent et gesticulent trop, en sorte qu'une bouche petite et jolie est une rareté.

Le roi Ferdinand IV de Naples était selon Gorani un voluptueux au coeur dur, qui avait la passion de tourmenter et de tuer des lapins, des chiens, des chats et même des hommes, en outre, d'entretenir des liaisons avec quantité de femmes, tandis qu'Acton et la reine Caroline arrangeaient sans lui des orgies nocturnes.[2])

[1]) Gagnières l. c. P. 66.
[2]) J. Gorani l. c. T. I. P. 39—41; P. 20 et s.; P. 98.

Nous remarquons qu'en tout ceci le marquis de Sade ne s'est pas non plus trop éloigné de la vérité dans ses peintures, et que ses oeuvres ont par conséquent une grande valeur pour l'histoire de la civilisation, valeur que nous croyons avoir sufisamment démontrée dans la première partie de cet ouvrage.

II.

La Vie du Marquis de Sade.

Les Ancêtres.

1. La Laure de Petrarque.

Era 'l giorno ch'al sol si scoloraro
Per la pietà del suo Fattore i rai,
Quand' i' fui preso, e non me ne guardai,
Che i be' vostr' occhi, Donna, mi legaro.

Qui ne les connaît pas, les célèbres vers du plus célèbre sonnet de François Pétrarque, qui y chante sa première rencontre avec sa Laure, la Madonna Laure, sa bien-aimée? De la Laure à laquelle nous sommes redevables des fleurs les plus parfumées de la poésie lyrique dans la plus belle langue du monde. Comment cette apparition céleste, ce symbole des sentiments les plus délicats trouverait-il accès dans un livre sur le marquis de Sade? La Laure que Pétrarque aperçut pour la première fois le lundi mémorable de la semaine

sainte 1327 (le 6 avril) à l'église de Ste. Claire à Avignon, fille du chevalier Audebert de Noves, syndic d'Avignon, était l'épouse d'un certain Hugue de Sade, auteur de la race des de Sade.[1]) C'est ainsi que „l'histoire littéraire a réuni, comme par une cruelle plaisanterie, dans la même famille la manifestation de la passion amoureuse la plus désintéressée, presque divine, avec le principal représentant littéraire de la débauche érotique et de l'égarement sexuel les plus incroyables, pour en former un contraste éclatant".[2]) Au début, une splendeur céleste, à la fin les ténèbres de l'enfer. Voilà, voilà, en effet, de tristes et amères leçons d'égalité![3]) A toutes les époques d'heur et de malheur de la maison des de Sade, Laure en fut l'ange gardien et en resta, ainsi que Pétrarque, le divin poète, l'objet du culte le plus exclusif. Elle fut, selon Janin, „la dame blanche" de la maison de Sade, la gloire et l'orgueil de cette famille. C'est avec un sentiment plein d'ardeur et de regret que tous les rejetons de cette illustre famille provençale ont toujours tourné leurs regards vers la vallée paisible et ensoleillée de Vaucluse, célébrée jadis dans les sublimes chants d'un poète par la grâce de Dieu. A lui, à Pétrarque appartient une gloire et une reconnaissance éternelles! Même le marquis de Sade, pour lequel il n'y avait plus rien de sacré, s'incline devant lui, qui fut le point de départ de la splendeur de sa maison, devant „l'aimable chanteur de Vaucluse" (Juliette IV, 131).

---

[1]) K. M. Sauer „Histoire de la Litterature italienne" Leipzig 1883. P. 63.

[2]) A. Eulenburg „Le Marquis de Sade" dans: „L'Avenir" 1899. Nr. 26. P. 499.

[3]) J. Janin „Le Marquis de Sade". Revue de Paris. T. XI. Paris 1834. P. 327.

2. Les autres Aïeux.

Hugue de Sade, l'époux de Laure, l'auteur de la race, nommé „le Vieux“ laissa plusieurs fils, dont l'un, Paul de Sade devint archevêque de Marseille et le confident de la reine Yolande d'Aragon. Il mourut en 1433 et légua ses biens à la cathédrale de Marseille.

Hugue ou Hugonin de Sade, troisième fils du premier Hugue de Sade et de la belle Laure fut l'auteur des trois branches de la maison: des de Mazan, d'Eiguières et de Tarascon.

Son fils aîné Jean de Sade fut un jurisconsulte érudit, que Louis II, roi d'Anjou, éleva à la dignité de premier président du premier parlement de la Provence, tandis que son frère Elzéar de Sade, grand chancelier de l'antipape Benois XIII, rendit à l'empereur Sigismond de si grands services qu'il obtint la permission de porter dans ses armoiries l'aigle impériale, qui l'orne encore à présent.

Pierre de Sade, de la branche d'Eiguières ou de celle de Tarascon, fut le premier gouverneur de Marseille (1565—1568). Il nettoya la ville de tous les mauvais éléments qu'elle contenait.

Jean Baptist de Sade, évêque de Cavaillon depuis 1665, écrivit les „Réflexions chrétiennes sur les psaumes pénitentiaux“ (Avignon 1698). Il mourut le 21. décembre 1707.

Joseph de Sade, seigneur d'Eiguières, né en 1684, combattit en 1713 à Landau et à Friedberg, devint en 1716 chevalier de l'ordre de Malte, prit part de 1736 jusqu'à 1745 comme colonel aux campagnes de Bohême, du Rhin et de Flandre. Nommé en 1746 gouverneur

d'Antibes, il y fut assiégé par les Autrichiens, les Sardes et la flotte anglaise. Elevé au grade de maréchal en 1747, il mourut le 29 janvier 1761.

Hippolyte de Sade, qui reçut à l'occasion de son mariage le 12 novembre 1733 un épithalame de Voltaire, auquel il répondit aussitôt en vers de la même mesure,[1]) était officier de marine; il devint chef d'escadre (1776) et se distingua à la bataille navale d'Onessant (1778). Il mourut devant Cadix en 1788).

Jacques François Paul Alphonse de Sade, oncle de notre marquis de Sade, a exercé sur ce dernier la plus grande influence; il faut pour cette raison en faire l'objet d'un examen plus détaillé. Il naquit en 1705 comme troisième fils de Gaspard François de Sade, et se voua à l'étude de la théologie, fut promu vicaire général des archevêques de Toulouse et de Narbonne (1735), vécut longtemps à Paris, où il passa „des jours très-profanes et très-heureux" à côté de la belle Madame de la Popelinière, maîtresse du maréchal de Saxe. Il fut un auteur élégant, un homme d'esprit, d'abord perdu „dans toutes les joies frivoles et charmantes du 18me siècle",[2]) pour dire à temps adieu au „scepticisme, aux grâces peu voilées, au bon goût et au luxe de Paris — et se retirer dans une retraite champêtre dans la vallée de Vaucluse, où dès lors il passa sa vie, non pas dans un ascétisme rigoureux et dans un stérile repentir au sujet de son passé agité mais au milieu du culte qu'il voua au bon génie de sa maison. La belle Laure devint pour François de Sade l'objet unique

[1]) „Journal de la cour et de Paris", depuis le 28. nov. 1732 jusqu'au 30. nov. 1733 (Revue rétrospective Paris 1836 T. VII P. 118—119.

[2]) J. Janin l. c. P. 328.

de ses pensées. Là, à Saumane, il écrivit sur Pétrarque et sa Laure un ouvrage, qui, pour ses investigations scrupuleuses et pour la multitude de nouveaux détails remarquables qu'il nous communique sur la vie de ces deux personnes, est encore aujourd'hui indispensable à chaque nouveau explorateur consciencieux des oeuvres de ce poète; cet ouvrage, ce sont les „Mémoires sur la vie de François Pétrarque" (Amsterdam 1764, 3 tomes). De plus, il publia une excellente traduction des oeuvres de ce poète, et enfin les „Remarques sur les premiers poètes français et les troubadours", ouvrage non moins riche ni moins important que les autres pour l'histoire du 14me siècle. Il mourut le 31 décembre 1778.

Si l'on veut parler d'une „influence héréditaire" ayant agi sur le marquis de Sade, on ne saurait penser qu'à cet oncle. Car il n'est pas rare que le neveu hérite des qualités de l'oncle et non de celles du père. Au surplus, l'oncle se chargea pour un certain temps de l'éducation de son neveu. Quoi qu'il en soit, ce dernier partagea, il est vrai à un degré plus fort, les penchants de l'oncle, d'un côté pour la frivolité et une vie galante, d'un autre côté pour la composition littéraire. Le marquis de Sade était aussi un bibliophile. Et tandis que l'oncle ne s'adonna à l'amour que pendant sa jeunesse, le neveu fit de la volupté en théorie et en pratique le but de sa vie.

Le père du marquis de Sade, le comte Jean Baptiste de Sade naquit en 1700, choisit la carrière militaire et alla ensuite comme ambassadeur d'abord en 1730 en Russie et puis en 1733 à Londres. Il s'allia aux Bourbons en épousant Marie Eléonore de Maillé, nièce du cardinal de Richelieu et dame d'honneur de

la princesse de Condé. Le Grand Condé était aussi marié avec une Maillé. Le comte de Sade fut nommé en 1738 lieutenant général de Bresse, Bugey et Valromey, acheta non loin de Versailles le bien Montreuil pour y vivre en particulier; il y visitait avec zèle l'abbaye de St.-Victor, qu'on trouve aussi mentionné dans les romans de son fils. Il mourut le 24 janvier 1767 et laissa plusieurs manuscrits d'anecdotes, d'aphorismes moraux et philosophiques, ainsi qu'une correspondance étendue concernant la guerre de 1741 à 1746.

Nous nommons ici par anticipation un des fils du marquis de Sade qui s'est créé un nom honorable comme auteur et comme homme. C'est Louis-Marie de Sade, le fils aîné, né en 1764 à Paris. Il avait pour parrain le prince de Condé et pour marraine la princesse de Conti, sauva étant officier la vie à un homme au péril de la sienne, émigra au commencement de la révolution et revint vers la fin de l'année 1794 à Paris, où il exerça d'abord le métier de graveur. Il écrivit plus tard une „Histoire de la nation française“ (Paris 1805), basée sur de solides investigations, et fut élu membre de „l'Académie celtique“; plus tard, il entra de nouveau dans l'armée, prit part à la bataille d'Iéna, fut blessé à la bataille de Friedland et mourut assassiné par des brigands le 9 juin 1809 à Otrante.[1])

3. L'Enfance du Marquis de Sade.

C'est le 2 juin 1740 qui vit naître l'un des hommes les plus remarquables du 18me siècle, disons même, de

---

[1]) La généalogie du marquis de Sade est pour l'essentiel exposée d'après la „Biographie ancienne et moderne“ Paris 1837. T. 37. P. 217—224.

l'humanité moderne en général. C'est dans la maison du Grand Condé que naquit Donatien Alphonse François marquis de Sade: le philosophe du vice, le „professeur du crime“, ainsi que le nomme Michelet et après lui Taine. Ils vint comme enfant de quatre ans chez sa grand'mère à Avignon dans la radieuse Provence, et quelques années plus tard a l'ermitage d'Ebreuil chez son oncle, qui l'éleva soigneusement et lui donna lui-même sa première instruction jusqu'en 1750, où il fut envoyé au collège Louis-le-Grand, rue St.-Jacques, à Paris. Cet établissement avait alors la renommée d'être le meilleur en France, et donnait à ses élèves les moyens de développer et de perfectionner leur esprit, en acquérant des connaissances solides et variées. Ils devaient tenir des discours en public, jouer des pièces de théâtre, arranger des disputations etc. On y avait beaucoup plus d'égard pour l'intellect que pour le corps, qui en outre ne pouvait se trouver fort à son aise à cause de la fréquente application de la fustigation.[2])

Divers portraits de la personnalité du jeune de Sade se rattachent à cette période; ils sont tous peu authentiques. Selon Uzanne,[3]) il était à cette époque un „adorable adolescent dont le visage délicieux, pâle et mat, éclairé de deux grands yeux noirs“. Mais déjà toute sa manière d'être respirait l'atmosphère du vice, qui infectait de son haleine empoisonnée tout son entourage, et qui était d'autant plus dangereuse que l'enfant inspirait une

[1]) Après la mort de son père, il aurait dû prendre le titre de comte, mais il s'était déjà rendu fameux comme marquis de Sade, de sorte que ce nom lui resta.

[2]) P. Lacroix „XVIIIme Siècle etc.“ Paris 1875. P. 258 bis 259.

[3]) O. Uzanne „Idée sur les Romans par D. A. F. de Sade“, Paris 1878, P. XIV—XV.

sympathie involontaire par sa „grâce presque féminine“. Lacroix lui attribue une „figure ronde, les yeux bleus, les cheveux blonds et frisés“.[1]) Un auteur allemand se plaît aux fantaisies suivantes: „Le jeune vicomte était d'une beauté tellement extraordinaire que, lors même qu'il n'était encore qu'un enfant, les dames qui l'apercevaient s'arrêtaient pour l'admirer. Il joignait à son charmant extérieur une grâce naturelle dans tous ses mouvements, et sa voix était si mélodieuse qu'elle s'insinuait infailliblement au plus profond des coeurs de toutes les femmes. Son père le faisait habiller toujours à la dernière mode, et le costume rococo d'alors rehaussait encore davantage la brillante apparence du jeune homme. Qui sait si, sous d'autres conditions, l'auteur de „Justine“ et de „Juliette“ fût devenu un pareil type de scélératesse, et s'il eût jamais frappé à tel point l'esprit des dames, s'il s'était présenté dans le costume sans goût de notre époque.“ [2])

Ce qui est certain c'est que le marquis de Sade avait, du moins dans sa jeunesse, un extérieur agréable. Malheureusement il n'existe de lui point de portrait authentique. Dans un petit ouvrage, paru en 1840 et intitulé „Les fous célèbres“, se trouve une fort mauvaise lithographie devant représenter le marquis de Sade, mais ce n'est rien qu'une production de l'imagination. Deux autres portraits furent découverts à Bruxelles. L'un, exécrablement exécuté, se trouve dans un cadre ovale et provient, à ce qui paraît, de la collection de monsieur de la Porte.[3]) L'autre, une excellente peinture, représentant

[1]) Marciat „Le marquis de Sade“ dans: Lacassagne „Vacher l'éventreur et les crimes sadiques“, Lyon 1899, P. 187.
[2]) „Justine“ et „Juliette“ etc. Leipzic 1874, P. 11.
[3]) „Les Crimes de l'Amour etc.“ Bruxelles 1881, p. 237.

le marquis entouré de démons, qui lui soufflent aux oreilles, porte la signature „H. Biberstein sc.", et faisait, à ce qu'on prétend, partie de la collection d'un certain H.*** à Paris.[1]) Ces portraits sont très-probablement aussi des figures de fantaisie.

Nous ignorons de même complètement dans quel état mental le marquis de Sade quitta le collège Louis-le-Grand. Suivant l'auteur allemand qui reconstruit la vie de Sade d'après ses livres avec une remarquable hardiesse d'imagination, „le jeune homme aurait été dès sa plus tendre enfance un piocheur fort attaché aux livres, qui se créa pour ainsi dire un système philosophique à son propre usage, basé exclusivement sur la doctrine épicurienne. A côté de ses études scolaires, il aurait encore cultivé les beaux arts; il fut, selon l'opinion du même auteur, un musicien consommé, un habile danseur, une bonne lame, et s'essaya aussi à la sculpture. Il passait des journées entières dans les galeries de peintures, surtout dans celles du Louvre, de Fontainebleau et de Versailles, de sorte que son goût artistique se développa de plus en plus." Paul Lacroix confirme le fait que le marquis de Sade aimait beaucoup la musique, et sa description de la collection de tableaux à Florence prouve qu'il fréquentait les galeries de tableaux (Juliette IV, 19 et s.).

Janin pense que Sade, qui quitta l'école la même année où Maximilien Robespierre y entra (1754), en sortit déjà en disciple fanatique du vice.[2])

4. La Jeunesse du Marquis.

A sa sortie du collège, le marquis de Sade entra dans le régiment des chevau-légers, devint ensuite sous-

[1]) P. Fraxi l. c., p. 39.
[2]) J. Janin l. c. P. 331.

lieutenant du régiment royal, lieutenant des carabiniers et enfin capitaine d'un régiment de cavallerie, à la tête duquel il prit part en Allemagne à la guerre de sept ans. Selon Lacroix, il ne revint à Paris qu'en 1766;[1] alors son père qui avait à lui reprocher „diverses fredaines", essaya de le marier. Marciat a prouvé que Sade était déjà de retour à Paris en 1763.[2] Dans la collection d'autographes de Michelet de Bordeau, vendue à Paris en mai 1880, se trouvait aussi une lettre du marquis de Sade, datée de Vincennes du 2 novembre 1763, où le 17 mai de la même année est indiqué comme la date de son mariage. En faveur de cette année Marciat fait encore valoir la circonstance que l'aîné des fils du marquis, Louis Marie de Sade, devint lieutenant dans le régiment Soubise en 1783. Si ce dernier avait été né seulement en 1767, il eût été lieutenant à 16 ans. Le retour du marquis de Sade et son mariage eurent donc lieu en 1763.

L'histoire de ce mariage a été racontée d'une manière très-détaillée par le bibliophile Jacob d'après les renseignements d'un contemporain, nommé Lefébure.[3] Marciat incline à attribuer à ce mariage une grande importance au point de vue psychologique, parce qu'il expliquerait la déviation morale du marquis de Sade. Nous ne pouvons pas nous ranger à cette opinion. Quelque influence que l'événement que nous allons décrire ait eu sur Sade sous ce rapport: sa dépravation morale existait déjà auparavant. A son retour à Paris, son père lui reprochait déjà certains „péchés de jeunesse". Personne

---

1) P. Lacroix l. c. P. 137.
2) Marciat l. c. P. 187—188.
3) P. Lacroix l. c. P. 137—139.

n'a songé jusqu'à présent que le marquis de Sade prit part à la guerre de sept ans pendant toute sa durée, et fut sûrement atteint par la „terrible démoralisation, transplantée et entretenue en Allemagne par la présence de l'armée française“, [2]) démoralisation dont parle aussi Casanova dans ses mémoires. Puis, le père voulait marier son fils pour le soustraire à la vie vicieuse qu'il menait, comme tous les recits le font clairement ressortir. Quant à l'opinion d'Eulenburg que „l'altération pathologique“ dans la nature de Sade se serait développée à l'âge de 26 ans, [2]) elle n'est pas non plus tout à fait exacte, puisque, comme nous le verrons, il fut mis en prison déjà en 1763 pour plusieurs „débauches“, qui partant ne pouvaient être entièrement inoffensives. Nous avons lieu de supposer que le penchant de Sade aux débauches sexuelles se développa chez lui par suite de la vie des camps et fut encouragé par les mille exemples dont il était entouré, sans que nous ayons besoin de songer à l'apparition soudaine d'un état mental pathologique.

Monsieur de Montreuil, président de la „Cour des aides“, lié au père du marquis de Sade par une longue et intime amitié, avait deux filles, l'une agée de vingt ans et l'autre de treize, toutes deux également jolies et bien élevées, mais différentes de caractère et d'extérieur. L'aînée, une brune aux cheveux noirs et aux yeux foncés, avait le port majestueux, était très-pieuse mais sans „passion du coeur“ (?). La cadette, une blonde aux yeux bleus, déjà toute formée malgré sa jeunesse, était très-intelligente,

[1]) J. Scherr „Histoire de la civilisation et des moeurs en Allemagne“ 9me édit. Leipzig 1887, p. 449.

[2]) A. Eulenburg „Le Marquis de Sade“ l. c. P. 514. Remarque.

„d'une douceur et d'un charme angéliques", mais néanmoins une nature passionnée.

Il fut convenu entre les deux pères que le marquis de Sade épouserait la fille aînée. Un étrange hasard voulut que celui-ci rencontrât à sa première visite dans la maison du président de Montreuil seulement la fille cadette, l'aînée étant malade. Il devint aussitôt éperdu de la première, qui, grâcc à l'enthousiasme du jeune homme pour la musique, s'empara de lui particulièrement par son beau chant et par son jeu de harpe merveilleux. Lorsque Sade, à sa nouvelle visite, fit connaissance de la soeur aînée, il n'éprouva pour elle que de l'antipathie, et déclara qu'il désirait épouser la cadette. Mais le président refusa de donner son consentement, et le comte de Sade fit choisir à son fils ou de soumettre à sa volonté, ou de partir sur-le-champ pour l'armée avec la perspective d'être déshérité et abandonné à son sort. De cette façon, le marquis, dont l'appel au coeur de la mère des deux jeunes personnes ne rencontra qu'une „réponse froide et héroïque", fut forcé d'épouser l'aînée des soeurs. Déjà alors, la cadette rendait à Sade amour pour amour, et avait vainement essayé d'attendrir par des prières et par des larmes le coeur de ses parents. Lacroix expose en détail comment Sade se maria avec l'aînée des soeurs, qui lui était peu sympathique, ayant déjà pris d'avance la ferme résolution de commettre aussitôt un adultère avec la cadette, et comment peut-être déjà alors il aurait agi de connivence avec cette dernière. Madame de Montreuil, qui dès l'abord avait pénétré le caractère de son gendre, envoya sa fille cadette dans un couvent, pour prévenir un scandale imminent.

On peut laisser indécis si cette histoire a été la cause principale de la démoralisation du marquis de Sade, comme le veut Marciat. Mais elle nous explique à coup sûr la haine du mariage que nous rencontrons dans tous les écrits de Sade. Mais que sa femme, à laquelle Lacroix attribue un certain manque de sensibilité, ne lui fournit certes jamais de motifs pour une pareille haine, ceci ressort des „Lettres inédites de la Marquise de Sade“, publiées cette année par Paul Ginisty, lettres qui sont fort instructives pour l'histoire de ce mariage et pour la compréhension du caractère du marquis de Sade.[1]) Elle montre dans ces lettres une âme désintéressée, fidèle, attachée avec passion à son époux, et qui ne cesse, pleine d'ardeur, de penser à lui, de s'occuper de ses besoins et de prier pour lui, même quand il répond à tant d'attachement — comme cela lui arrive ordinairement — par des paroles blessantes et de vils soupçons. Cette femme, qui fut témoin de la vie vicieuse de son mari, des scandales qui en résultaient, ne se lassa jamais de l'aimer tendrement, lui vint en aide lors de son évasion d'une prison, et lui rendit pendant sa captivité les milles services qu'un amour dévoué est seul capable de rendre. Ceci est réellement un signe que le marquis de Sade possédait un je ne sais quoi qu'il nomme lui-même „les délices du vice“ et qui attirait irrésistiblement toutes les femmes. Comment lui-même paya cet amour, Ginisty nous le fait voir en détail. Nous n'en donnons qu'un échantillon. Une fois, sa femme lui écrit: „Tu dois connaître le monde bien mieux que mois. Décide ce que tu veux. Je ne veux être dans

---

[1]) Paul Ginisty „Lettres inédits de la Marquise de Sade“ (La Grande Revue 1899 Nr. 1, P. 1—31.

tout cela que la gaîne par laquelle passeront tes ordres. Tu sais que tu peux compter sur moi comme ta meilleure amie et la plus tendre de toutes.“ Sade écrivit sur la marge de cette lettre: „Peut-on mentir aussi impudemment?[1])

En vue des rapports qui régnaient entre les deux époux, on ne saurait s'étonner de ce que le marquis de Sade, après avoir tâché vainement de découvrir le lieu de retraite de la jeune demoiselle de Montreuil, se précipita, suivant Lacroix[2]), déjà dès la première année de son mariage dans un tourbillon de débauches effrenées, gaspilla sa santé et sa fortune avec l'aide des plus fameux roués de son temps, et devint le „coryphée des orgies parfumées“ du duc de Fronsac et du prince de Lamballe, mais ne dédaigna pas non plus de s'unir à des laquais dans de degoûtantes saturnales. Initié aux „mystères des petites maisons et des bordels“, il cherchait à surpasser ses compagnons à inventer de nouvelles jouissances de plus en plus raffinées. C'est à cette époque qu'au dire d'un auteur allemand, le marquis de Sade aurait été l'arrangeur des orgies du Parc-aux-cerfs[3]), fait qui n'est pas prouvé dans l'histoire, mais qui a pour soi une certaine vraisemblance. Déjà quelques mois après son mariage, Sade, qui n'avait alors que 23 ans, fut emprisonné à Vincennes pour avoir commis de grands excès dans une „petite maison“. Dans une lettre du 2 novembre 1763 il prie qu'on avertisse sa femme de son arrestation, mais qu'on lui en cache la cause, et il exprime le désir de voir un prêtre. Il termine sa lettre

---

1) P. Ginisty l. c. P. 17.
2) l. c. P. 140.
3) „Justine und Juliette“ P. 33—34.

par les mots: „Tout malheureux que je me trouve ici, Monsieur, je ne me plains point de mon sort, je méritais la vengeance de Dieu, je l'éprouve; pleurer mes fautes, détester mes erreurs est mon unique occupation.“ [1]) Peut-être Marciat a-t-il raison en présumant que cette lettre, adressée au gouverneur de la prison, a été écrite sous l'inspiration d'un sentiment hypocrite.

5. La Vie en captivité de Sade adulte.

Le marquis de Sade a passé, tout comme un poète français moderne, Paul Verlaine, après avoir atteint l'âge adulte, une grande partie de sa vie dans les prisons. En comptant son dernier séjour de Charenton, il passa vingt-sept années de sa vie dans onze prisons: quatorze de ces vingt-sept années tombent dans la période de l'homme adulte et treize appartiennent à sa vieillesse. Il rédigea les sujets de ses ouvrages dans la solitude des cachots, chose qu'il nous faudra prendre en considération pour le jugement que nous porterons plus tard sur lui. L'existence entière du marquis de Sade adulte peut être qualifiée de vie en captivité avec quelques interruptions, vie riche en événements dramatiques, qui rendirent rapidement son nom célèbre, bien que cette célébrité fût de fort mauvais aloi. La cause de sa deuxième incarcération fut déjà un fait nombre de fois commenté par ses contemporains. Ce fut

1. L'Affaire Keller (le 3 avril 1768).

Nous possédons sur cette affaire divers renseignements. Les plus importants sont ceux que nous donne madame

[1]) Marciat l. c. P. 190.

Du Deffand dix jours après l'événement dans une lettre adressée à Horace Walpole, poète et homme d'Etat anglais.[1]) Elle écrit à ce propos: „Il vaut bien mieux conter des histoires; en voici une tragique et bien singulière. Un certain comte de Sade, neveu de l'abbé auteur de Pétrarque, rencontra, le mardi de Pâques, une femme grande et bien faite, âgée de trente ans, qui lui demanda l'aumône; il lui fit beaucoup de questions, lui marqua de l'intérêt, lui proposa de la tirer de sa misère, et de la faire concierge d'une petite maison qu'il a auprès de Paris. Cette femme l'accepta; il lui dit d'y venir le lendemain matin l'y trouver; elle y fut; il la conduisit d'abord dans toutes les chambres de la maison, dans tous les coins et recoins, et puis il la mena dans le grenier; arrivés là, il s'enferma avec elle, lui ordonna de se mettre toute nue; elle résista à cette proposition, se jetta à ses pieds, lui dit qu'elle était une honnête femme; il lui montra un pistolet qu'il tira de sa poche, et lui dit d'obéir, ce qu'elle fit sur-le-champ, alors il lui lia les mains, et la fustigea cruellement; quand elle fut toute en sang, il tira un pot d'onguent de sa poche, en pansa ses plaies, et la laissa. Je ne sais s'il la fit boire et manger, mais il ne la revit que le lendemain matin; il examina ses plaies, et vit que l'onguent avait fait l'effet qu'il en attendait; alors il prit un canif, et lui déchiqueta tout le corps; il prit ensuite le même onguent, en couvrit touts les blessures, et s'en alla. Cette femme désespérée se démena de façon qu'elle rompit ses liens, et se jeta par la fenêtre qui donnait sur la rue; on ne

[1]) „Lettres de la Marquise Du Deffand à Horace Walpole depuis comte d'Orford, écrites dans les années 1766 à 1780 etc." Nouv. éd. corrigée Paris 1812, T. I. P. 225—227; 228—229 (Lettre 46 du 12. et 13. Avril 1768).

dit point qu'elle se soit blessée en tombant; tout le peuple s'attroupa autour d'elle; le lieutenant de police a été informé de ce fait; on a arrêté M. de Sade; il est, dit-on, dans le château de Saumur; l'on ne sait pas ce que deviendra de cette affaire, et si l'on se bornera à cette punition, ce qui pourrait bien être, parce qu'il appartient à des gens assez considérables et en crédit; on dit que le motif de cette exécrable action était de faire l'expérience de son onguent. — Voici la tragédie, tâchez de vous en distraire." Le jour suivant (le 13 avril) madame Du Deffand écrit: „Depuis hier, j'ai appris la suite de M. de Sade. Le village où est sa petite maison, c'est Arcueil; il fouetta et déchiqueta la malheureuse le même jour, et tout de suite il lui versa du baume dans ses plaies et sur ses écorchures; il lui délia les mains, l'enveloppa dans beaucoup de linges, et la coucha dans un bon lit. A peine fut-elle seule, qu'elle se servit de ses bras et de ses couvertures pour se sauver par la fenêtre; le juge d'Arcueil lui dit de porter ses plaintes au procureur général et au lieutenant de police. Ce dernier envoya chercher M. de Sade, qui, loin de désavouer et de rougir de son crime, prétendit avoir fait une très belle action, et avoir rendu un grand service au public par la découverte d'un baume qui guérissait sur-le-champ les blessures; il est vrai qu'il a produit cet effet sur cette femme. Elle s'est désistée de poursuivre son assassin apparemment moyennant quelque argent; ainsi il y a tout lieu de croire qu'il en sera quitte pour la prison."

Cette relation doit être déclarée la plus authentique, parce qu'elle fut écrite immédiatement après l'événement et que la marquise Du Deffand était exactement informée là-dessus, comme le prouve la seconde

lettre. Les autres récits de ce remarquable incident diffèrent tellement les uns des autres, que Marciat en déduit avec raison qué l'attentat proprement dit commis sur la Keller est par là plutôt obscurci qu'élucidé. — Jules Janin[1]) raconte que le marquis de Sade possédait à Arcueil une petite maison, soigneusement cachée dans un grand jardin au milieu des arbres, où il célébrait souvent ses orgies. La maison était pourvue de doubles volets et matelassée à l'intérieur, de façon qu'on ne pouvait rien entendre dehors de ce qui se passait au dedans. Le soir d'un jour de Pâques, le 3 avril 1768, son valet de chambre, qui était en même temps son confident, lui avait amené deux vulgaires filles de joie, et le marquis lui-même, en se rendant à Arcueil à la fête nocturne projetée, avait rencontré une pauvre femme, Rose Keller, veuve d'un certain Valentin, qui sans doute cherchait à gagner son pain comme prostituée. Sade l'aborda, lui promit un souper et un gîte pour la nuit, la traita avec douceur et tendresse, et la décida à monter dans un fiacre pour se rendre avec lui à Arcueil. Arrivé à sa maison retirée et faiblement éclairée, le marquis la fit monter au second étage, où, devant une table richement servie, se trouvaient assises les deux filles publiques, couronnées de fleurs et à demi ivres. Là, elle fut baillonnée, entièrement déshabillée, fouettée jusqu'au sang par les deux hommes, jusqu'à ce que la malheureuse ne fût plus qu'une plaie, après quoi l'orgie avec les deux filles de joie commença. — Puis vient la description de la fuite de la Keller, de l'attroupement, de l'arrestation des malfaiteurs, qu'on trouva ivres morts au milieu „du vin et du sang“.

---

[1]) J. Janin l. c. p. 348.

Eulenburg[1]) donne la même description et trouve dans cette scène „le fait singulier d'une combinaison de volupté et de cruauté, qui, du reste, ne correspond pas entièrement à ce qu'on est convenu de nommer „sadisme“ dans un sens plus restreint du mot, en tant que l'accomplissement d'actions cruelles ne poursuivait pas dans ce cas un but absolu, mais devait servir principalement d'acte préparatoire, destiné à stimuler l'effervescence voluptueuse: car la flagellation de Rose Keller avait selon toute apparence le but d'amener chez Sade la disposition d'âme appropriée au commerce sexuel avec les deux filles.

Dans son article, paru en 1837, Lacroix raconte seulement[2]) que la Keller fut fouettée dans certaines circonstances obscènes, que madame Du Deffand n'osa pas décrire dans ses lettres à Horace Walpole, mais que les „femmes les plus prudes se faisaient raconter, sans rougir, à l'époque où cette affaire eut tant d'éclat.“[2]) Plus tard, en 1845, il ajouta qu'on avait fait à la Keller des incisions dans la peau avec un canif, en usant de cire d'Espagne pour rattacher les lambeaux de cette peau sanglante[3]).

Rétif de la Bretonne, d'un autre côté, qui connaissait le marquis de Sade depuis 1768, donne dans les „Nuits de Paris“ (194me Nuit. P. 2569) une tout autre version de cette histoire de la „femme vivante disséquée“. Le marquis de Sade, ayant rencontré la Keller sur la Place des Victoires, l'emmena à sa maison, la fit entrer dans une „salle d'anatomie, où une grande

[1]) l. c. P. 500—501.
[2]) l. c. P. 141.
[3]) Bibliographie et Iconographie de tous les ouvrages de Rétif de la Bretonne P. 418. — Là, on trouve aussi le récit de Rétif.

quantité de monde s'était rassemblé pour assister à la vivisection de la Keller. „Que fait cette malheureuse sur la terre?“ dit le marquis d'un ton grave, „elle n'y est bonne a rien; il faut qu'elle nous serve à pénétrer tous les mystères de la structure humaine.“ On l'attacha sur la table à dissection; le marquis examina en qualité de prosecteur toutes les parties de son corps, et annonça à haute voix les résultats que la dissection démontrerait. Quand la femme se mit à jeter les hauts cris, la société se rétira pour éloigner les domestiques avant le commencement de la dissection. Sur ces entrefaites, la femme restée seule réussit à se délivrer de ses liens et à s'evader par la fenêtre. Dehors elle raconta qu'il y avait dans la salle trois cadavres, l'un deux n'ayant que les os, un autre disséqué et mis dans un grand tonneau et le troisième, celui d'un homme, encore tout frais.

A juger d'après ce récit, Rose Keller aurait été la victime d'une mystification indécente et horrible.

Enfin, il existe encore une troisième relation, celle de Brierre de Boismont[1]), que Marciat met en rapport avec l'affaire Keller, mais que nous tenons pour un cas à part. Brierre de Boismont apprit cette histoire d'un ami, qui avait connu personnellement le marquis de Sade, et qui racontait sur son compte que pendant un entretien roulant sur des aventures galantes „ses yeux s'injectaient de sang et prenaient une expression sinistre et féroce“.

Cet autre cas est raconté de la manière suivante. Peu d'années avant la révolution, dans une rue déserte

---

[1]) Remarques médico-légales sur la perversion de l'instinct génésique“ dans la Gazette médicale de Paris, Nr. 29 du 21. juillet 1849. P. 559—560.

de Paris, des passants entendirent sortir du rez-de-chaussée d'une maison un faible gémissement. Ils pénétrèrent dans la maison par une petite porte, et trouvèrent dans une chambre une jeune femme complètement nue, pâle comme cire, attachée sur une table. Le sang ruisselait de deux coupures, pratiquées aux bras comme pour la saignée; les seins laissaient voir de légères incisions, d'où découlait un liquide sanguinolent. Les parties génitales, qui montraient plusieurs incisions, etaient „baignées de sang“. Quand l'infortunée se fut remise du grand épuisement où elle était, elle raconta qu'elle avait été attirée dans cette maison par le fameux marquis de Sade. Après le souper, il l'avait fait saisir par ses gens, déshabiller et attacher sur une table. Un individu lui avait ouvert les veines avec une lancette, et pratiqué de nombreuses incisions sur diverses parties du corps. Puis, tous les autres spectateurs s'étant retirés, le marquis avait satisfait sur elle sa convoitise sexuelle. Il prétendit qu'il n'avait pas eu l'intention de lui faire aucun mal; mais comme elle n'avait cessé de crier, il s'était levé brusquement et était allé rejoindre ses gens.[1]) Suivant Brierre de Boismont, cette affaire fut étouffée, la femme en question ayant reçu une certaine somme de dédommagement.

L'affaire Keller eut aussi pour Sade un dénouement relativement très-favorable. Il fut emprisonné d'abord au château de Saumur, ensuite transféré au fort de Pierre-Encise à Lyon, mais mis en liberté au bout de six semaines, après avoir payé à Rose Keller une indemnité de cent louis.

[1]) Ce cas nous montre Sade lui-même dans le rôle d'un modèle du comte Gernande, que nous rencontrons dans „Justine“, et qui se distingue par sa manie des saignées.

Après cela, il continua sa vie dissolue dans les sphères inférieures du monde théatral et littéraire, fréquenta les gens de la plus mauvaise réputation, se créa un entourage de filles publiques, et donna libre cours à tous ses instincts pervers. Monsieur de Montreuil obtint finalement un ordre de police qui reléguait le marquis de Sade à son château La Coste en Provence, où il fit connaître ses vices à la noblesse qui résidait dans les environs, secondé par une actrice (probablement la Beauvoisin du Théâtre-Français). Sa femme, qui lui avait demandé la permission de venir au château de Saumane pour être près de lui, commis l'imprudence de lui annoncer que sa soeur, sortie depuis peu du couvent, l'y accompagnerait. Sade, qui n'avait pas abandonné l'idée de posséder cette soeur, affecta toutefois pour elle devant sa femme une indifférence complète. Mais à la première occasion où il se trouva en tête à tête avec son amante, il tomba à ses pieds et jura qu'il n'avait jamais aimé qu'elle, assurant que tous ses délits avaient été la conséquence de cet amour malheureux. Il menaça de mettre fin à ses jours, si elle ne l'exauçait pas, et devina d'après le langage muet de ses regards que la jeune fille se rendait tacitement à ses supplications. Il conçut donc, selon Lacroix, le projet de commettre un forfait particulier et de feindre une tentative de suicide devant sa belle-soeur, afin de la décider par là à fuir avec lui.[1]) L'exécution de ce projet a acquis dans l'histoire une célébrité sous le nom du

2. Scandale de Marseille (l'Orgie aux bonbons cantharidés).

Les Mémoires secrets de Bachaumont contiennent sous la date du 25 juillet 1772 le rapport suivant:[2]) „On

[1]) P. Lacroix l. c. P. 142.
[2]) Marciat l. c. P. 194.

écrit de Marseille que M. le comte de Sade, qui fit tant de bruit en 1768 pour les folles horreurs auxquelles il s'était porté contre une fille, sous prétexte d'éprouver des topiques, vient de fournir dans cette ville un spectacle d'abord très plaisant, mais effroyable par les suites. Il a donné un bal où il a invité beaucoup de monde et dans le dessert il avait glissé des pastilles au chocolat si excellentes que quantité de gens en ont dévoré. Elles étaient en abondance et personne n'en a manqué, mais il y avait amalgamé des mouches cantharides. On connaît la vertu de ce médicament; elle s'est trouvée telle, que tous ceux qui en avaient mangé, brulant d'une ardeur impudique, se sont livrés à tous les excès auxquels porte la fureur la plus amoureuse. Le bal a dégénéré en une de ces assemblées licencieuses si renommées parmi les Romains: les femmes les plus sages n'ont pu résister à la rage utérine qui les travaillait. C'est ainsi que M. de Sade a joui de sa belle-soeur, avec laquelle il s'est enfui, pour se soustraire au supplice qu'il mérite. Plusieurs personnes sont mortes des excès auxquels elles se sont livrées dans leur priapisme effroyable et d'autres sont encore très incommodées."

Cet exposé est écrit évidemment dans un langage exagéré. Suivant Lacroix[1]), qui tenait ce fait d'un témoin authentique, la chose se serait passée de la manière suivante. Le marquis de Sade se rendit avec un domestique à Marseille. Il s'y pourvut de bonbons cantharidés, qu'il distribua dans une maison publique. Une fille sauta par la fenêtre et se blessa mortellement. Les autres s'abandonnèrent demi-nues aux plus infâmes excès, même en présence du public accouru en foule

[1]) Lacroix l. c. P. 143.

aussitôt. Deux filles moururent par suite de l'empoisonnement et des lésions occasionnées pendant le tumulte. Sade se fit envoyer par un membre du parlement une lettre, l'avertissant de la sentence qui le menaçait. Il montra cette lettre à sa belle-soeur, s'accusa d'être un monstre, et fit mine de vouloir se suicider. Mademoiselle de Montreuil le conjura de fuir, et lui la détermina à l'accompagner. Ils partirent ainsi une heure après.

Suivant la „Biographie universelle", ce récit serait également inexact, nul cas de mort n'étant survenu, et seulement quelques personnes ayant été „légèrement indisposées."

Rétif de la Bretonne déplace le lieu de l'action à Paris, dans le faubourg Saint-Honoré. Là, se sont des paysans et des paysannes qui mangent les fatals bonbons. Ce qui est important à faire remarquer c'est que selon Rétif, qui toute sa vie nourrit une haine implacable pour le marquis de Sade, personne ne mourut des suites de cette orgie.[1])

C'est donc un fait avéré que ce scandale ne causa pas de cas mortels. A coup sûr, Marseille vit aussi plus d'une fois de semblables scènes, car on a souvent fait remarquer la vie extravagante qui y régnait sous l'ancien régime.[2])

Le marquis de Sade, ainsi que son valet de chambre, fut condamné en contumace à mort par le parlement à Aix, le 11 septembre 1772, pour crime de sodomie et d'empoisonnement.

---

1) P. L. Jacob „Bibliographie etc." P. 420.
2) „Marseille à la fin de l'ancien régime" par F. Dollicule, Marseille 1896 P. 49.

La dureté de cet arrêt est attribué au chancelier Maupeou, qui désirait faire un exemple.[1]) D'ailleurs, après six ans il fut cassé le 30 juin 1778, et le marquis fut condamné à une amende de 50 francs, ou même suivant la „Biographie des Contemporains" à une exhortation de la part du premier président du tribunal.

En attendant, il s'était enfui avec sa belle-soeur en Italie, où il mena avec elle une existence paisible et honnête, jusqu'au jour où elle lui fut enlevée par une mort subite après une courte mais violente maladie; à la disparition de son bon ange il retomba de nouveau dans ses anciennes habitudes de débauches.[2]) Il fut bientôt arrêté dans le Piémont et incarcéré dans le fort Miolans d'où, après six mois de détention, il s'évada avec l'aide de sa femme la nuit du 1er au 2 mai 1773. Il laissa à l'adresse du gouverneur, monsieur de Launay, une lettre ironique, se réunit en Italie à sa femme, qu'il quitta du reste bientôt pour une maîtresse. C'est celle-ci et non sa belle-soeur, comme le suppose à faux Eulenburg,[3]) qui fut le modèle de Juliette. Il rentra en France en 1777.[4])

3. Son Incarceration à Vincennes et à la Bastille.

Après un court séjour dans la Provence, Sade fut arrêté, conduit à Paris et incarcéré dans la tour principale du fort de Vincennes. Dans une lettre adressée au gouverneur de Vincennes, il le supplie de lui permettre de revoir sa femme[5]). Il se mit dans tous les cas de nouveau en relation avec elle, comme le fait voir la correspondance

---

[1]) Marciat l. c. P. 195.
[2]) Lacroix l. c. P. 144.
[3]) Eulenburg l. c. P. 501,
[4]) P. Ginisty l. c. P. 2—3.
[5]) „Les crimes de l'amour" P. 181—182.

publiée par Ginisty[1]), et ils réussirent en réunissant leurs efforts, à obtenir une révision du procès. Sade fut transféré à Aix; où l'avocat Siméon le défendit brillamment, et obtint le 30 juin 1778 l'annullation du jugement. Mais par l'influence de la présidente de Montreuil, qui redoutait avec raison la liberté de Sade plus que sa captivité, la résolution du tribunal fut regardée comme nulle et non avenue, et il fut transféré de nouveau à Vincennes. Le transport fut exécuté sous le contrôle de l'inspecteur de police Marais que nous connaissons déjà. Pendant un arrêt à Lambesc, le marquis réussit de nouveau à s'échapper avec le secours de sa femme le 5 juillet 1778. Ginisty fait part du rapport de police fort intéressant sur cette évasion des plus romanesques.[2]) Mais il fut découvert bientôt après (le 7 septembre) par Marais dans son château La Coste et conduit cette fois sans incident à Vincennes, d'où il fut transféré à la Bastille en 1784. Mené à Charenton la veille du 14 juillet 1789, il fut, suivant Lacroix, mis en liberté le jour même de la prise de la Bastille, mais suivant l'opinion probablement plus juste énoncée dans la „Biographie universelle" cela n'eut lieu que le 29 mars 1790, en vertu d'un décret de l'assemblée constituante.

Ainsi, les années de 1777 jusqu'à 1790, c'est à dire la période de l'âge viril dans toute sa force, le marquis de Sade les passa en prison. Il n'est pas douteux que c'est là que furent composées les premières ébauches de ses fameux ouvrages, et une description un peu plus détaillée de cette période sera donc de quelque utilité.

---

[1]) l. c. P. 3 ff.
[2]) „Les Crimes de l'amour etc." P. 182.

A Vincennes, il fut enfermé les premières années dans une chambre froide et humide, qui ne contenait d'autres meubles que son lit, qu'il devait faire lui-même. Il recevait sa nourriture à travers un judas. On lui refusait un écritoire et des livres. C'est de cette privation là qu'il se ressentait particulièrement, comme le prouvent trois petits autographes, vendus en 1861 sous le No. 1003 à la vente publique de Fossé d'Arcosse; nous y trouvons la remarque: „sans air, ni lettre, ni encre, ni quoi que ce soit au monde", et à un autre passage: „une heure de promenade et permission d'écrire, une seule fois par semaine"[1]).

Sa femme qui lui gardait un attachement inébranlable, lui envoyait des livres, tout ce qu'il faut pour écrire et divers autres objets exigés par lui, même de l'eau de Cologne[1]). Plus tard, elle obtint aussi la permission de venir le voir. Mais chaque visite dégénérait en scandale. On était obligé de protéger la marquise contre l'irascibilité et les accès de colère de son époux. Le 25 septembre 1782, le lieutenant de police Le Noir finit par interdire pour cela ces entrevues. Ce n'est que le 13 juillet 1786 qu'elle put reprendre son commerce personnel avec le marquis. Mais la présence de personnes étrangères à chaque entrevue fut jugée nécessaire pour préserver la marquise des violences de son cynique et brutal époux[2]). Sade affectait alors de l'amitié, tout en accablant ensuite sa fidèle épouse dans ses lettres de reproches immérités et d'ignobles insultes.

Marciat constate dans la vie du marquis de Sade jusqu'à son incarcération un penchant pour la cruauté,

[1]) P. Ginisty l. c. P. 14.
[2]) ibidem P. 24; 27.

le mépris de la femme, un instinct sexuel indomptable, et il conclut de là fort justement qu'une captivité de treize années, de la 38me jusqu'à la 51me année de sa vie, captivité qui lui ôtait toute possibilité de satisfaire ses violents appétits sensuels, devait exercer sur un pareil individu, qui en outre était pour l'intelligence bien supérieur à ses compagnons de débauches, un dérangement psychique des plus graves. Ceci expliquerait l'irritabilité d'une intensité maladive, l'invincible défiance qui se manifestent dans les lettres à sa femme, publiées par Ginisty. Le fait suivant est intéressant: le marquis écrivait à la marge des lettres de sa femme les remarques les plus sales, flairant dans toutes les actions de cette dernière la concupiscence comme motif.

Ses brutaux accès de colère, lorsqu'elle venait le voir, sont également caractéristiques. Schüle dépeint d'une main de maître l'influence de la captivité comme „facteur puissant dans la genèse des aliénations mentales".[1]) Sous l'influence pernicieuse de l'emprisonnement cellulaire, la transition de l'état psychique normal à l'état d'imbécillité s'effectue beaucoup plus rapidement que dans les conditions d'une existence libre. Dans l'isolement de la cellule, l'imagination de Sade pouvait se donner librement carrière dans des images de volupté et de cruauté. Il ne pouvait trouver une compensation de l'assouvissement naturel de son instinct sexuel développé outre mesure, assouvissement supprimé d'un coup pour une longue série d'années, qu'en s'abandonnant à des rêveries monstrueuses, dépassant de beaucoup la réalité. Et aussitôt qu'il obtint la permission

[1]) H. Schüle „Manuel des Aliénations mentales." 2e édit. Leipzig 1880. P. 221—225.

de lire des livres, il chercha, suivant un juste jugement de la „Biographie universelle“, dans les temps passés et modernes des exemples et des modèles à l'appui de ses opinions vicieuses, qu'il se mit à exposer alors dans d'innombrables manuscrits. Cette graphomanie nous semble aussi compléter le tableau d'un certain affaiblissement des facultés psychiques, qui se manifesta chez Sade pendant cette période de temps. Il devint en prison l'écrivain fécond à outrance que nous découvrirons en lui plus tard. Il lisait une infinité de livres, sans digérer convenablement ce qu'ils contenaient. Il ne s'en appropriait qu'un raisonnement superficiel, bien qu'il faille dire qu'une multitude d'observations isolées dénotent une perspicacité plus qu'ordinaire. Il fut, comme tant de natures richement douées sous le rapport sexuel, grand dans l'analyse de toutes les choses relatives à la vie sexuelle, mais inférieur, quand il s'agissait de faire une synthèse générale, de produire des idées véritablement philosophiques. Malheureusement, les journaux composés par Sade pendant sa captivité de 1777 à 1778 en treize cahiers, dont on avait encore trouvé onze intacts, ont été brûlés, de sorte qu'une source importante, pouvant servir à déterminer son état mental, a été par là perdue pour nous. Il avait noté dans ces journaux tout ce qu'il avait dit, fait, entendu, lu, écrit, éprouvé ou pensé pendant ces treize années“ (Biographie universelle). Ainsi, pour juger sa personnalité psychique, il ne nous est resté que ses oeuvres.

Chose digne d'intérêt, le marquis de Sade entretenait aussi, à ce qui paraît, en prison une correspondance avec ses maîtresses. En avril 1864, à la vente publique des trésors littéraires du comte H. de M., effectuée par

Charavay, on exhiba une lettre de deux pages, écrite au marquis de Sade par une de ses maîtresses le 18 septembre 1778, et pourvue par lui de notes marginales.[1])

Le fait que la captivité détourne souvent les fonctions intellectuelles vers la sphère des sensations sexuelles nous est démontré aussi par l'exemple du grand Mirabeau, interné à Vincennes en même temps que Sade, et qui y écrivit ses livres obscènes.

Une lettre remarquable de Mirabeau au sujet de sa vie côte à côte avec le marquis de Sade s'est conservée; elle ne parle guère en faveur d'un commerce amical entre les deux hommes[2]). „Monsieur de Sade", tels sont les termes de cette lettre: „M. de Sade a mis hier en combustion le donjon et m'a fait l'honneur, en se nommant, sans la moindre provocation de ma part, comme vous croyez bien, de me dire les plus infâmes horreurs; j'étais, disait-il moins décemment, le favori de M. de Rougemont (le gouverneur du château) et c'était pour me donner la promenade qu'on la lui ôtait; enfin, il m'a demandé mon nom afin d'avoir le plaisir de me couper les oreilles à sa liberté. La patience m'échappe et je lui dis: Mon nom est celui d'un homme d'honneur qui n'a jamais disséqué ni empoisonnée de femmes, qui vous l'écrira sur le dos à coups de canne, si vous n'êtes roué auparavant, et qui n'a de crainte que d'être mis par vous en deuil sur la Grève. Il s'est tû et n'a pas osé ouvrir la bouche depuis. Si vous me grondez, vous me gronderez, mais pardieu! il est aisé de patienter de loin et assez triste d'habiter la même maison qu'un tel monstre habite."

---

[1]) Marciat l. c. P. 197.
[2]) Revue rétrospective Paris 1833. T. I. P. 256.

6. La Participation de Sade à la Révolution et son Activité littéraire.

Les premières scènes de la révolution se passèrent devant la prison du marquis de Sade, qui, de prime abord, manifesta une grande sympathie pour le mouvement révolutionnaire. Deux jours avant la prise de la Bastille, il entra en communication avec les passants de la rue Saint-Antoine au moyen d'un porte-voix, et attira par ses horribles injures à l'adresse du gouverneur de la Bastille de Launay une grande populace, qui ne manqua pas de lui prodiguer les témoignages de son approbation. Cet incident eut pour conséquence que le marquis de Sade fut conduit le jour suivant à Charenton, et ne vit donc pas l'attaque de la Bastille, faite le 14 juillet 1789. A Charenton il fut mis en liberté le 29 mars 1790 par suite d'une résolution de l'assemblée constituante. Sa première action fut de faire les démarches nécessaires pour amener une séparation entre lui et sa femme[1]). Il s'aliéna en général sa famille, ses fils ayant émigré au commencement de la révolution. Suivant Lacroix, il prit une maîtresse, qui faisait les honneurs de sa maison. Il demeura d'abord dans la rue Pot-de-Fer, près de Saint-Sulpice, plus tard rue Neuve-des-Mathurins, Chaussée d'Antin Nr. 20.[2]) On raconte qu'il y donnait aux politiques des diners et des soupers somptueux et qu'il s'était surtout lié intimement avec le comte Clermont Tonnerre, viveur du même calibre que lui. Ceci est d'autant moins probable que le marquis de Sade avait perdu tous ses biens par la révolution, et était tombé dans une triste

[1]) P. Ginisty P. 31. — Elle mourut dans une retraite solitaire le 7 juillet 1810 à Echauffour.
[2]) O. Uzanne l. c. P. XLVIII.

situation matérielle. Parmi les objets qui figuraient à la vente aux enchères effectuée en 1864 par Charavay, vente que nous avons mentionnée ci-dessus, il y avait une lettre du 8 ventôse de l'an III, adressée au représentant Rabaut Saint-Etienne et accompagnée d'une recommandation de la part d'Antoine de Bernard-Saint-Afriques; dans cette lettre le marquis de Sade sollicitait une place de bibliothéquaire ou de conservateur de musée, se déclarant dénué de tous moyens, sa propriété littéraire s'étant perdue lors de la prise de la Bastille, et ses biens ayant été confisqués par les brigands de Marseille[1]). L'„Isographie des hommes célèbres ou Collection de fac-simile“ (1823—1824, 4 tomes) renferme une lettre de Sade du 10 pluviôse de l'an VI, qui se trouve en possession de monsieur de la Porte. Sade prie dans cette lettre de lui faire parvenir dans le plus court délai ses honoraires pour une poésie, et fait part de l'envoi d'une comédie composée par lui, dans laquelle il prétend avoir joué lui-même le rôle de Fabricius et se propose de le jouer encore.[2]) Bientôt après avoir quitté Charenton, il se mit à écrire de nombreuses comédies, les vendant à divers théâtres, qui se multipliaient alors comme des champignons, et acceptant lui-même pour quelques louis un rôle dans ces pièces[3]). Dans les archives du Théâtre-Français se trouvent plusieurs lettres du marquis de Sade à la direction de la Comédie-Française datées de 1790 à 1793, sur lesquelles François Coppée et Georges Monval ont attiré l'attention de O. Uzanne, qui les publia ensuite dans son livre sur Sade[4]). Le

[1]) „Les crimes de l'amour etc.“ P. 183.
[2]) Ibidem P. 179.
[3]) J. Janin l. c. P. 353.
[4]) O. Uzanne l. c. P. XLV—XLVIII.

marquis y prie d'accepter pour la représentation diverses pièces de théâtre, composées par lui. Une seule de ces nombreuses compositions dramatiques fut approuvée. Ce fut „Oxtiern ou les Malheurs du libertinage", qui fut joué avec succès au théâtre de Molière les premiers jours de novembre 1791. En tout cas, Sade appartenait aussi suivant Uzanne à la nombreuse classe d'„auteurs dramatiques monomanes" de l'epoque révolutionnaire.[1])

C'est donc pendant la révolution que parurent successivement les fameux ouvrages principaux du marquis de Sade, ses romans obscènes qui ont établi sa renommée hérostratique. Un an après son élargissement, en 1791, parut „Justine", ouvrage qui a été évidemment rédigé pour la plus grande partie déjà en prison, et qui n'est que cynique dans cette première édition, sans les détails sanglants des éditions ultérieures, surtout de la dernière, celle de 1797. C'est avec raison que Marciat suppose que l'influence du milieu, des événements grandioses de l'époque révolutionnaire produisit ces modifications ultérieures[2]). Encore un roman esquissé à la Bastille, et dont le titre porte la remarque formelle: écrit à la Bastille un an avant la révolution, c'est „Aline et Valcour", qui parut en 1793. Puis vinrent en 1795 la „Philosophie dans le Boudoir" et en 1797, comme l'apogée et le couronnement, l'édition simultanée de „Justine" et de „Juliette". L'activité littéraire très-productive du marquis de Sade dura jusqu'en 1801, qui fut l'année de sa nouvelle arrestation; nous en ferons plus tard l'appréciation. On peut dire que ses ouvrages furent conçus en prison,

---

1) Uzanne. P. XXVI.
2) Marciat l. c. P. 202.

composés pendant la révolution et modifiés suivant les impressions produites par les circonstances extérieures.

On a attaché beaucoup d'importance au fait que le marquis de Sade a temporairement renié ses ouvrages. Ainsi, il écrit dans une lettre du 24 fructidor 1795 (vente publique Font . . . . 1861): „Il circule dans Paris un ouvrage informe ayant pour titre: Justine ou les malheurs de la vertu; plus de deux ans auparavant j'avais fait paraître un roman de moi intitulé: Aline et Valcour ou le Roman philosophique. Malheureusement pour moi, il a plu à l'exécrable auteur de Justine de me voler une situation, mais qu'il a obscenisée, luxuriosée de la plus dégoutante manière.“ [1]) Il proteste également dans son „Idée sur les romans“ contre l'imputation d'être l'auteur de „Justine“ et de „Juliette“. [2]) De même dans un écrit polémique contre un certain Villeterque. [3]) Marciat fait remarquer que ce dernier écrit tombe dans l'an 1800, lorsque Sade se sentait déjà exposé au danger d'une nouvelle arrestation, et que par conséquent, ses déclarations que ce n'était pas lui qui avait composé de pareils ouvrages étaient fort plausibles. D'ailleurs, de semblables dénégations étaient, suivant Marciat, une chose fort commune parmi les écrivains du 18me siècle, p. ex. chez Voltaire et chez Mirabeau. Et l'on ne saurait en faire trop un reproche à Sade. En tout cas, dans ses entretiens particuliers il n'aura assurément pas nié la vérité, et c'est un fait avéré qu'il fit présent à chacun des cinq directeurs d'un exemplaire de l'édition de luxe de „Justine“ et de

---

[1]) O. Uzanne l. c. P. XXIX.
[2]) Uzanne, ibid. P. 47 et 49.
[3]) „Les crimes de l'Amour etc. P. 138 et s.

„Juliette“ en dix volumes, livres qu'on a découverts de nouveau en plusieurs exemplaires selon les renseignements de l'„Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux“.[1])

En résumé, nous n'avons sur la vie privée du marquis de Sade pendant la révolution que des informations fort imparfaites. Ce n'est qu'en se fondant sur sa conduite antérieure, qu'on peut conclure qu'il aura recommencé son ancien genre de vie vicieux. Quand le marquis de Sade fut arrêté de nouveau en 1801, on trouva sa chambre à coucher ornée de grands tableaux, qui illustraient les „principales obscénités“ du roman „Justine“.[2]) Rétif de la Bretonne, qui laisse accomplir l'affaire Keller et le scandale de Marseille à Paris pendant l'époque révolutionnaire, raconte encore plusieurs autres histoires du même genre, dont l'authenticité n'est aucunement prouvée, quand même un grain de vérité peut y avoir servi de fondement. Ainsi, il raconte dans les „Nuits de Paris“ (155me nuit „Néfanda“): „Le même soir, je vis une autre noce. Le comte de S . . ., libertin cruel, le même dont on a déjà vu un trait, voulait se venger de la fille d'un sellier, qu'il n'avait pu séduire. Il avait tout disposé, sans se compromettre. Lorsqu'il eut réussi . . . Virum trium luparum connubio adjungere coëgit, coram alligata uxore, quae quandoque virgis caedebatur“.[3])

Une autre anecdote de Rétif, où Sade joue un rôle sous le nom de Bénavent, raconte que le marquis eut recours, pour satisfaire ses passions lubriques, à trois soeurs, dont il enferma deux dans une cage, où elles devaient

---

[1]) Marciat l. c. P. 203.
[2]) „Les Crimes de l'Amour etc.“ P. 163.
[3]) „Bibliographie etc.“ P. 421.

chanter, et dont il força la troisième à entrer nue dans un bain qui se trouvait dans une chambre dont les murs étaient recouverts de miroirs, pendant que lui-même s'abandonnait à la volupté avec sa maîtresse.[1]) Le bibliophile Jacob est convaincu que Rétif avait connu le marquis de Sade personnellement, et qu'il eut probablement un démêlé avec lui, chose qui expliquerait sa haine.

Mais c'est surtout l'activité politique du marquis de Sade pendant la révolution française qui nous paraît remarquable. Il avait prévu, avec la sagacité qui lui était propre, l'imminence de cette révolution. Ainsi, il dit dans „Aline et Valcour“ (II, p. 448), roman écrit en 1788 à la Bastille: „Une grande révolution se prépare dans la patrie; les crimes de vos souverains, leurs cruelles exactions, leurs débauches et leurs inepties ont lassé la France; elle est excédée du despotisme; elle est à la veille de briser ses fers.“ Dans l'isolement de sa cellule il était arrivé, pour son propre compte, à développer systématiquement les principes révolutionnaires, surtout ceux de la lutte contre Dieu, la royauté et le clergé. La „victime de la Bastille“ prit ensuite avec vivacité part aux événements de la révolution, et se comporta en adhérent enthousiaste des terroristes. Nous avons déjà parlé de son intimité avec Clermont-Tonnerre. Il devint secrétaire de la „section des Piques“, nommée aussi section de la Place Vendôme ou section de Robespierre. „Dans les troubles du 2 septembre, dans ce jour où tout le monde se tenait chez soi, il jugea, non sans raison, qu'il y avait plus de sûreté pour un ci-devant au sein même de la section. Il quitta sa rue, la rue

---

[1]) Ibid. 422—423.

Neuve-des-Mathurins, et vint le soir aux Capucines, près de la place Vendôme. Les amis de Robespierre n'y étaient pas, s'étant portés aux Jacobins. Il n'y avait pas grand monde, et personne qui sût bien écrire. De Sade n'était connu que comme un homme qui avait été en prison sous l'ancien régime. Il avait l'air doux et fin, était blond, un peu chauve et grisonnant. „Voulez-vous être secrétaire? — Volontiers.“ Il prend la plume.“[1]) Mais il observa en mémoire de son passé une discrète retenue et joua dans sa section le rôle de philanthrope, employant tout son temps à étudier l'état des hôpitaux, sur lesquels il fit d'utiles rapports.

Sade se montra admirateur enthousiaste du sanguinaire Marat, dont il prononça après son assassinat par Charlotte Corday, le panégyrique qui nous a été conservé, et qui est rempli de phrases révolutionnaires, avec lesquelles il célèbre la „sainte et divine liberté“, comme la seule déesse des Français (le 29 septembre 1793).[2])

Du vrai républicain unique et chère idole,
De ta perte, Marat, ton image console.
Qui chérit un grand homme adopte ses vertus,
Les cendres de Scévole ont fait naître Brutus.[3])

Mais on s'accorde pour dire qu'en secret le marquis de Sade était méprisé et haï des membres de la section, ainsi que des autres révolutionnaires. Dans la fameuse

---

[1]) Jules Michelet „Histoire de la révolution française“ Paris 1869. T. VI. P. 220.
[2]) „Discours prononcé à la fête décernée par la Section des Piques, aux mânes de Marat et de Le Pelletier, par Sade, citoyen, de cette section, et membre de la Société populaire.“ (Les crimes de l'Amour etc.“ P. 265—272.)
[3]) „Revue retrospective. Paris 1833. T. I. P. 257.

„Liste des ci-devant nobles“ par Jacques Dulaure, qui parut en 1791, se trouve un violent article dirigé contre le marquis de Sade (Biographie universelle).[1]) Celui-ci n'était point, peut-être, un républicain par conviction politique, et combattait la justice et la loi seulement sous l'influence de la „théorie du libertinage“ inventée par lui. Il fut le philosophe du vice et non un politique passionné. Scélérat consommé en théorie, il était en réalité fort doux, prudent et farci de phrases vertueuses.[2]) Cette manière d'être ne pouvait à la longue guère convenir aux grands terroristes. Une belle action, qui nous montre le marquis de Sade comme homme sous un jour plus favorable, leur fournit le prétexte de se tourner contre lui. Par son intervention, il avait sauvé ses beaux-parents de l'échafaud[3]) quoiqu'ils eussent toujours montré de l'animosité contre lui: pour cela, il fut déclaré suspect de „modérantisme“, arrêté le 6 décembre 1793 par ordre du „Comité de Sûreté générale“, et conduit successivement aux prisons des Madelonnettes, des Carmes et Picpus; il recouvra la liberté le 9 thermidor, grâce à Rovère, auquel il vendit son bien La Coste, se procurant quelques moyens par cette transaction.

Dès lors, Sade vécut retiré entièrement, absorbé par son activité littéraire, qui, sous le directoire, ne trouva guère d'obstacles sur la voie qu'elle poursuivait. Nous avons déjà mentionné qu'il fit présent à chacun des cinq directeurs d'un exemplaire de l'édition de luxe de sa „Justiue“; on sait au juste ce qu'ils sont devenus, surtout

---

[1]) Au sujet de cette liste du plus haut intérêt, comparez P. L. Jacob, Bibliophile „Curiosités de l'histoire de France“. Paris 1858. („La liste des nobles de Dulaure“. P. 265—348.

[2]) J. Janin l. c. P. 352.

[3]) Biogr. universelle. P. 222.

l'exemplaire de Barras.[1]) En général, les fameux ouvrages principaux du marquis de Sade se vendaient alors en pleine publicité. On pouvait se les procurer dans toutes les librairies, qui les citaient dans leurs catalogues. Un grand capitaliste en favorisait le débit, qui se faisait partout à l'intérieur de la France et à l'étranger; et il recevait une partie du profit. Cela dura jusqu'en 1801 (Biographie universelle). Au thermidor de l'année précédente (l'an VIII) le marquis de Sade avait publié un roman intitulé „Zoloë et ses deux acolytes", qui n'est rien qu'un violent pamphlet contre Joséphine de Beauharnais (Zoloë) les dames Tallien (Laureda) et Visconti (Volsange), contre Bonaparte (Baron d'Orsec), Barras (Vicomte de Sabar), un sénateur (Fessinot) etc., personnages qui se livrent dans une „petite maison" au libertinage le plus immonde.

Pour ce libelle, Sade fut arrêté le 15 ventôse de l'an IX (le 5 mars 1801). Un rapport du préfet de police au ministre de la police du 21 fructidor de l'an XII nous renseigne sur cette arrestation.[2]) Il contient beaucoup de déclarations fausses p. ex., dès l'abord, celle comme quoi le marquis se serait proposé de publier sa „Juliette", qui notoirement avait déjà paru depuis plusieurs années. Suivant ce rapport, Sade fut écroué d'abord à Sainte-Pélagie sans jugement valide; un acte judiciaire aurait occasionné trop de scandale. Puis, le préfet raconte encore que Sade avait induit les jeunes gens à Sainte-Pélagie à commettre des actions immorales, et que, par suite, il avait été transféré à Bicêtre. „Cet homme incorrigible était dans un état perpétuel de démence libertine". Plus tard, en 1803, il fut enfermé à la requête de sa famille

[1]) „Les Crimes de l'Amour etc." P. 263.
[2]) „Les crimes de l'amour etc." P. 161.

à Charenton. Tous ses livres et manuscrits avaient été confisqués plusieurs fois.

Aulard a fait observer dans son article „La Liberté individuelle sous Napoléon Ier (Revue du Palais, août 1897) la fréquence des arrestations et des emprisonnements arbitraires, sans jugement valide, sous le consulat et sous le premier empire. Il paraît qu'alors on déclarait souvent folles les personnes gênantes, et qu'on les expédiait à Charenton. Ainsi, le poète Th. Desorgues qui avait composé sur Napoléon une chanson avec le refrain:

Oui, le grand Napoléon
Est un grand caméléon

fut interné à Charenton, où il mourut en 1808. Pour Sade, on avait encore sous la main le prétexte commode qu'on devait rendre inoffensif l'auteur de tant de livres obscènes, quoique Marciat ait remarqué avec raison que, sans le pamphlet contre Bonaparte, ces livres n'auraient certes pas fourni un motif suffisant pour son arrestation. Sade qui protesta à diverses reprises contre cette mesure, crut pour cette raison qu'il était prudent de nier sa qualité d'auteur de la „Justine“ dans ses diverses lettres écrites à Sainte-Pélagie.[1])

Nous possédons divers renseignements intéressants sur le séjour du marquis de Sade dans la maison d'aliénés de Charenton. Surtout remarquable est l'expertise du célèbre aliéniste Royer-Collard[2]) concernant le marquis, faite en 1808; nous la donnons ci-jointe in extenso.

---

[1]) „Les crimes de l'amour etc.“ P. 172 sq.

[2]) Antoine Athanase Royer-Collard, né le 7 février 1768, depuis 1806 médecin de la maison d'aliénés à Charenton mort le 27 nov. 1825.

Paris, 2. août 1808.

Le médecin en chef de l'hospice de Charenton à son Excellence le Sénateur,
ministre de la police générale.

Monseigneur,

J'ai l'honneur de recourir à l'autorité de Votre Excellence pour un objet qui intéresse essentiellement mes fonctions ainsi que le bon ordre de la maison dont le service médical m'est confié.

Il existe à Charenton un homme que son audacieuse immoralité a malheureusement rendu trop célèbre et dont la présence dans cet hospice entraîne les inconvénients les plus graves: je veux parler de l'auteur de l'infâme roman de „Justine". Cet homme n'est point aliéné. Son seul délire est celui du vice et ce n'est point dans une maison consacrée au traitement médical de l'aliénation que cette espèce de délire peut être réprimée. Il faut que l'individu qui en est atteint soit soumis à la séquestration la plus sévère, soit pour mettre les autres à l'abri de ses fureurs, soit pour l'isoler lui-même de tous les objets qui pourraient entretenir et exalter sa hideuse passion. Or, la maison de Charenton, dans le cas dont il s'agit, ne remplit ni l'une ni l'autre de ces deux conditions. M. de Sade y jouit d'une liberté trop grande. Il peut communiquer avec un assez grand nombre de personnes des deux sexes encore malades ou à peine convalescentes, les recevoir chez lui ou les visiter dans leurs chambres respectives. Il a la faculté de se promener dans le parc et il y rencontre souvent des malades auxquels on accorde la même faveur. Il prêche son horrible doctrine à quelques-uns, il prête des livres

à d'autres; enfin le bruit général dans la maison est qu'il est avec une femme qui passe pour sa fille.

Ce n'est pas tout encore. On a eu l'imprudence de former un théâtre dans cette maison, sous prétexte de faire jouer la comédie par les aliénés, et sans réfléchir aux funestes effets qu'un appareil aussi tumultueux devait nécessairement produire sur leur imagination. M. de Sade est le directeur de ce théâtre. C'est lui qui indique les pièces, distribue les rôles et préside aux répétitions. Il est le maître de déclamation des acteurs et des actrices et il les forme au grand art de la scéne. Le jour des représentations publiques, il a toujours un certain nombre de billets d'entrée à sa disposition et, placé au milieu des assistants, il fait en partie les honneurs de la salle.

Il est en même temps auteur dans les grands occasions; à la fête du directeur, par exemple, il a toujours soin de composer ou une pièce allégorique en son honneur, ou au moins quelques couplets à sa louange.

Il n'est pas nécesaire de faire sentir à Votre Excellence le scandale d'une pareille existence et de lui représenter les dangers de toute espéce qui y sont attachés. Si ces détails étaient connus du public, quelle idée se formerait-on d'un établissement où l'on tolère d'aussi étranges abus? Comment veut-on que la partie moral du traitement de l'aliénation puisse se concilier avec eux? Les malades, qui sont en communication journalière avec cet homme abominable, ne reçoivent-ils pas sans cesse l'impression de sa profonde

corruption et la seule idée de sa présence dans la maison n'est-elle pas suffisante pour ébranler l'imagination de ceux mêmes qui ne le voient pas?

J'espère que Votre Excellence trouvera ces motifs assez puissants pour ordonner qu'il soit assigné à M. de Sade un autre lieu de réclusion que l'hospice de Charenton. En vain renouvellerait-elle la défence de le laisser communiquer en aucune manière avec les personnes de la maison; cette défence ne serait pas mieux exécutée que par le passé, et les mêmes abus auraient toujours lieu. Je ne demande point qu'on le renvoie à Bicêtre, où il avait été précédemment placé, mais je ne puis m'empêcher de représenter à Votre Excellence qu'une maison de santé ou un château fort, pour lui conviendrait beaucoup mieux qu'un établissement consacré au traitement des malades qui exige la surveillance la plus assidue et les précautions morales les plus délicates.

Royer Collard, D. M."[1])

Ce rapport n'eut aucun succès. Le marquis de Sade resta à Charenton. On pourrait même supposer qu'il préférait ce séjour à celui de la prison, peut-être même à la liberté. Suivant la „Biographie universelle", il était le favori déclaré du directeur de Charenton, l'abbé Culmier. On pourrait expliquer par là la grande liberté d'action dont il y jouissait, le rôle de directeur de théâtre qu'il y exerçait etc. Il avait donc de puissants motifs pour déjouer les efforts du Dr. Royer-Collard, qui tendaient à son éloignement de l'établissement, comme le prouve l'adresse remarquable suivante. „Mme Delphine de T . . . a l'honneur d'envoyer à Son Excellence M. Fouché les pétitions dont elle a eu l'honneur de lui parler

[1]) „Les crimes de l'amour etc." P. 165—169.

ce matin. La première pour M. de Sade afin qu'il veuille bien donner les ordres les plus prompts afin que M. de Sade reste indéfiniment à Charenton, où il est depuis huit ans, où il reçoit les soins que sa santé exige; ses supérieurs sont parfaitement contents de sa conduite.

Mme de T . . . joint à sa pétition un certificat de médecin qui prouve que l'état de M. de Sade demande qu'il reste à Charenton."[1])

Il se peut bien que ce soit Sade lui-même qui fut l'instigateur de cette pétition, comme le présume Marciat,[2]) et peut-être, une certaine portion des accusations de Royer-Collard s'expliquent-elles comme la conséquence d'une divergence d'opinions, sinon de la rivalité entre le médecin et le directeur de l'établissement. Celui-ci, l'abbé Culmier, était, suivant la „Biographie universelle", un homme de moeurs fort dissolues. Les plaintes réitérées de Royer-Collard au sujet des représentations théâtrales à Charenton en amenèrent à la fin du compte la prohibition. Mais des concerts et des bals vinrent les remplacer! Enfin, le 6 mai 1813, Royer-Collard parvint à faire interdire formellement à Charenton de pareils amusements, peu appropriés à un hospice d'aliénés.[3])

La „Revue anecdotique" a publié deux documents ayant rapport à l'activité de Sade comme régisseur de théâtre.[4])

La graphomanie de Sade le stimulait à se livrer à des épanchements poétiques à toute occasion. Il avait surtout une prédilection pour le couplet laudatif." Ainsi

[1]) „Revue rétrospective." Paris 1833. T. I. P. 263.
[2]) Marciat l. c. P. 214.
[3]) „Les crimes de l'amour etc." P. 170.
[4]) Reproduits chez Marciat, l. c. P. 215.

il composa de nombreux couplets anonymes en l'honneur du cardinal Maury, archevêque de Paris, qui furent chantés le 6 octobre 1812 dans la „maison de santé“ à Charenton; nous en citons un comme preuve de leur insignifiance.

Semblable au fils de l'Eternel
Par une bonté peu commune,
Sous l'apparence d'un mortel,
Venant consoler l'infortune,
Votre âme, pleine de grandeur,
Toujours ferme, toujours égale,
Sous la pourpre pontificale
Ne dédaigne point le malheur.[1])

Il existe plusieurs relations, bien que d'une authenticité douteuse sur l'impression que faisait le marquis de Sade pendant son séjour à Charenton. Janin dépeint avec beaucoup de vivacité l'influence corrompante qu'exerçait Sade dans la maison d'aliénés, ainsi que la tendre sympathie qu'il inspirait aux „jeunes et jolies femmes“.[2]) Lacroix raconte:[3]) „J'ai souvent interrogé des personnes respectables, dont quelques-unes vivent encore plus qu'octogénaires; je leur ai demandé, avec une indiscrète curiosité, d'étranges révélations sur le marquis de Sade, et je n'ai pas été peu étonné que ces personnes, que leur moralité, leur position et leurs honorables antécédents mettent à l'abri de toute espèce de honteux soupçons „néprouvassent aucune répugnance à se souvenir de l'auteur de Justine et à en parler comme d'un aimable mauvais sujet.“

[1]) „Revue rétrospective.“ Paris 1833. T. I. P. 262.
[2]) J. Janin l. c. P. 357.
[3]) P. Lacroix l. c. P. 136.

Charles Nodier, qui vit une fois superficiellement le marquis de Sade, se souvient seulement qu'il était „poli jusqu'à la soumission, solennel jusqu'à l'onction, et qu'il parlait avec respect de tout ce qui en est digne.“ Avec cela, il était „énormement gras“, de sorte que ses mouvements étaient embarassés par son embonpoint, et qu'un reste de „grâce et d'élégance“, qui se dégageait de tout son être, ne pouvait entièrement se faire valoir. Ses yeux atones brillaient soudain.[1]) Suivant la „Biographie universelle“, Sade conserva jusqu'à sa fin ses sales habitudes. Quand il se promenait dans la cour, il traçait des figures obscènes dans le sable. Venait-on le voir, son premier mot était une cochonnerie; avec cela sa voix était douce. Il avait de beaux cheveux blancs, une mine affable, et il observait une scrupuleuse politesse. C'etait un vieillard encore robuste et ne souffrant d'aucune infirmité.

7. La Mort du Marquis.

Le marquis de Sade mourut le 2 décembre 1814, âgé de 74 ans, d'une mort douce, paisible, sans avoir fait de maladie. Le soir de la veille il avait encore mis en ordre ses papiers. A peine fut-il expiré, „que les disciples de Gall se jetèrent sur son crâne, comme sur une admirable proie qui devait à coup sûr leur donner le secret de la plus étrange organisation humaine dont on eût jamais entendu parler. Ce crâne, mis à nu, ressemblait à tous les crânes de vieillards: c'était un mélange singulier de

[1]) Ch. Nodier „Souvenirs, épisodes et portraits pour servir à l'histoire de la révolution et de l'empire.“ Paris 1831. T. II, P. 52, 60.

vices et de vertus, de bienfaisance et de crime, de haine et d'amour. Cette tête, que j'ai sous les yeux, est petite, bien conformée; on la prendrait pour la tête d'une femme, au premier abord, d'autant plus que des organes de la tendresse maternelle (!) et de l'amour des enfants y sont aussi saillants que sur la tête même d'Héloïse, ce modèle de tendresse et d'amour."[1])

Après sa mort, on trouva le testament suivant que Jules Janin a publié le premier.[2]) „Je défends que mon corps soit ouvert sous quelque prétexte que ce puisse être. Je demande avec la plus vive instance qu'il soit gardé quarante-huit heures dans la chambre où je décéderai, placé dans une bière de bois qui ne sera clouée qu'au bout des quarante-huit heures prescrites ci-dessus, à l'expiration desquelles ladite bière sera clouée; pendant cet intervalle, il sera envoyé un exprès au sieur Lenormand, marchand de bois, boulevard de l'Égalité, no. 101, à Versailles, pour le prier de venir lui-même, suivi d'une charrette, chercher mon corps pour être transporté sous son escorte et dans ladite charrette au bois de ma terre de la Malmaison, commune de Maucé près d'Epernon, où je veux qu'il soit placé, sans aucune espèce de cérémonie, dans le premier taillis fourré qui se trouve à droite dans ledit bois, en y entrant du côté de l'ancien château par la grande allée qui le partage. La fosse pratiquée dans ce taillis sera ouverte par le fermier de la Malmaison, sous l'inspection de M. Lenormand, qui ne quittera mon corps qu'après l'avoir placé dans ladite fosse; il pourra se faire accompagner dans cette cérémonie, s'il le veut, par ceux de mes parents ou amis qui, sans aucune espèce d'appareil, auront bien voulu me donner cette dernière

---

1) J. Janin l. c. P. 358.
2) J. Janin „Le Livre" Paris 1870. P. 291—292.

marque d'attachement; la fosse une fois recouverte, il sera semé dessus des glands, afin que par la suite le terrain de ladite fosse se trouvant regarni et le taillis se trouvant fourré comme il l'était auparavant, les traces de ma tombe disparaissent de dessus la surface de la terre.

Comme je me flatte que ma mémoire s'effacera de l'esprit des hommes.

Fait à Charenton-Saint-Maurice, en état de raison et de santé, le 30 janvier 1806.

D. A. T. Sade.

Marciat est d'avis que ce testament montre le marquis de Sade à la fin de ses jours tel qu'il a été pendant toute sa vie: un athée consommé.

III.

Les Oeuvres du Marquis de Sade.

„Justine“ et „Juliette“.

1. Histoire de l'Origine de ces Romans.

Les ouvrages principaux du marquis de Sade, auxquels il doit son „immortalité hérostratique“, selon une heureuse expression d'Eulenburg, et auxquels nous devons consacrer notre attention particulière, sont „Justine“ et „Juliette“, romans publiés d'abord séparément et réunis plus tard sous le titre „La nouvelle Justine ou les Malheurs de la vertu, suivi de l'Histoire de Juliette, sa soeur, ou les Prospérités du vice“, Hollande (Paris, Bertrandet?) 1797, 10 volumes, in 18°, dont 4 contiennent „Justine“, et 6 „Juliette“. Même les titres sont „devenus obscènes“ au dire de Nodier.

L'ébauche de „Justine“ remonte jusquà la période de captivité du marquis de Sade. Selon la „Biographie

universelle", il composa „Aline et Valcour" et „Justine" à la Bastille. Après avoir recouvré sa liberté en 1790, il fit paraître en 1791 deux éditions de „Justine", l'une avec un frontispice par Chéry, la deuxième avec un autre frontispice par Texier et avec douze gravures obscènes. La deuxième édition parut en 1792, fut imprimée par Cazin,[1]) et surpasse déjà la première en cynisme, puisque, p. ex Bressac exerce ses forfaits sur sa mère au lieu de les commettre sur sa tante comme auparavant. Une troisième édition parut en 1794.

„Juliette" fut publiée pour la première fois en 1796. Pour l'étude du marquis de Sade, on peut se passer de toutes ces éditions, puisque la grande édition de 1797, qui réunit „Justine" et „Juliette", est non seulement la plus répandue mais aussi celle où les idées de l'auteur sont développées jusqu'aux dernières conséquences, celle ainsi à laquelle uniquement on doit s'en rapporter. Dans cette édition générale l'„Histoire de Justine ou les Malheurs de la vertu par le Marquis de Sade" (En Hollande 1797) comprend quatre volumes, „l'Histoire de Juliette ou les Prospérités du vice par le Marquis de Sade" (En Hollande 1897) en forme six. „Justine" renferme 40 images obscènes, „Juliette" en contient 60, auxquelles viennent encore s'ajouter quatre frontispices, de façon qu'il y a au total cent quatre illustrations. L'aphorisme suivant, bien assorti au contenu, est choisi comme épigraphe des deux romans:

On n'est point criminel pour faire la peinture
Des bizarres penchants qu'inspire la nature.

On raconte que cette édition fut imprimée dans une cave.[2])

[1]) „Cazin, sa vie et ses éditions" Cazinopolis 1863. P. 149.
[2]) „Les crimes de l'amour etc." P. 203.

2. La Préface.

Elle se trouve dans le premier tome de „Justine“. On y fait les suppositions fictives que la conception de l'ouvrage date de 1788, que l'auteur de ces romans est déjà mort, et qu'un ami infidèle auquel le manuscrit avait été confié déjà du vivant de l'auteur, a publié l'ouvrage en plusieurs mauvaises éditions. La présente serait une exacte reproduction de l'original. Les idées hardies qu'elle renferme ne sauraient effaroucher personne dans un „siècle philosophique“, et l'auteur ayant à sa disposition toutes les modifications de l'état de l'âme a le droit d'utiliser toutes les situations et toutes les peintures cyniques possibles. „C'est en raison de ces motifs, qu'unissant le langage le plus cynique aux systèmes les plus forts et le plus hardis, aux idées les plus immorales et les plus impies, nous allons, avec une courage audace, peindre le crime comme il est, c'est-à-dire toujours triomphant et sublime, toujours content et fortuné et la vertu comme on la voit également, toujours maussade et toujours triste, toujours pédante et toujours malheureuse.“

On voit par là que le marquis de Sade était lui-même convaincu de l'originalité sans pareille de son ouvrage, et qu'il déclare vouloir surpasser avec pleine conscience toutes les oeuvres semblables en cynisme. Nous allons à présent exposer le contenu de „Justine“ et de „Juliette“. Notre exposition sera d'autant plus détaillée qu'il n'existe en langue allemande point d'analyse authentique du principal ouvrage de Sade, qui constitue, bien qu'on en parle à profusion, l'une des choses les moins connues du monde.

3. Analyse de „Justine".

Ce sont les „Malheurs de la vertu" qui nous sont dépeints dans „Justine". La vertu, personnifiée dans l'héroïne de ce nom, est perpétuellement la proie du malheur, et finit par être étranglée par le vice et par le crime. Telle est la fable du roman.

Justine et Juliette sont les filles d'un très-riche banquier parisien. Elles ont été élevées jusqu'à l'âge de quatorze à quinze ans dans un célèbre couvent à Paris. Par une soudaine banqueroute de leur père suivie bientôt après de la mort de ce dernier et de celle de leur mère, elles sont forcées de quitter le couvent et, étant restées sans moyens, de pourvoir elles-mêmes à leur subsistance.

Juliette, l'aînée, „vive, étourdie, fort jolie, méchante, espiègle" se réjouit de sa liberté illimitée. Justine, la cadette, âgée de quatorze ans, plus naïve et plus intéressante que sa soeur, nature tendre et portée à la mélancholie et à la rêverie, se ressent bien davantage de son triste sort. Juliette s'efforce à la consoler en lui indiquant les jouissances produites par les excitations sexuelles, et lui démontre comment elle peut arriver à la richesse et à la félicité grâce à la beauté de son corps. Mais ses propositions sont rejetées avec indignation par la vertueuse Justine; là-dessus elles se séparent l'une de l'autre, pour se retrouver plus tard dans d'étranges circonstances.

On nous raconte donc d'abord la destinée de la vertueuse Justine. Celle-ci s'adresse dans son dénûment à d'anciennes connaissances de ses parents, mais elle essuie partout des refus dédaigneux. Un curé essaye même de la séduire. Enfin, elle vient chez un commerçant en gros,

nommé Dubourg, dont la principale volupté sexuelle consiste à faire pleurer des enfants, et qui est naturellement fort enchanté de Justine, qui lui raconte ses peines en répandant des larmes. Mais quand au cours de leur entretien, elle résiste obstinément à ses convoitises sensuelles, il la met aussitôt à la porte. Sur ces entrefaites, une certaine Madame Desroches, chez qui Justine était descendue, a ouvert pendant son absence sa commode, et lui a volé le peu de hardes qu'elle possédait, de sorte que la pauvre fille est livrée entièrement entre les mains de cette mégère. Cette dernière fait faire connaissance à Justine d'une demi-mondaine, nommée Madame Delmonse, qui lui tient un long discours sur les avantages et les plaisirs de la prostitution (Justine I, 28 et s.). „Ce n'est pas la vertu que l'on exige de nous, ce n'est que son masque. Je (Delmonse) suis putain comme Messaline: on me croit sage comme Lucrèce; athée comme Vanini: on me croit dévote comme sainte Thérèse; fausse comme Tibère: on me croit franche comme Socrate; sobre comme Diogène; Apicius fut moins intempérant que moi. J'idolâtre, en un mot, tous les vices; je déteste toutes les vertus; et si tu consultais mon époux, si tu interrogeais ma famille, on te dirait: Delmonse est un ange!"

Ces deux femmes s'efforcent de concert à la pervertir, et finissent par la ramener chez le vieux Dubourg, auquel, toutefois, elle continue à opposer de la résistance. On l'attire ensuite dans la maison de la Delmonse, pour donner plus tard à Dubourg l'occasion de tenter fortune une troisième fois; là, Justine a d'abord à se défendre des attaques tribadiques de la lascive Delmonse. Enfin, le vieux et impuissant Dubourg arrive; il se fait d'abord convenablement préparer par la Delmonse, qui lui frotte

les testicules avec un liquide fort, et lui fait boire une merveilleuse tisane. Au moment critique, Justine s'échappe pour la troisième fois, en se réfugiant sous le lit. Le pauvre Dubourg est frustré de nouveau, et l'on jure de se venger cruellement de cette fille recalcitrante. La Delmonse accuse Justine de lui avoir volé une montre d'or, et l'infortunée est mise en prison.

Là, elle fait la connaissance d'une certaine Dubois, qui a commis tous les crimes infâmes possibles. Elle et Justine sont toutes les deux condamnées à mort. La Dubois met le feu à la prison, où soixante personnes périssent dans les flammes. Justine et la Dubois s'enfuient et se joignent à une bande de brigands et de braconniers dans la forêt de Bondy. Quand Justine se refuse à suivre sa compagne plus avant dans la voie du crime, on l'y force en la menaçant de la mort, et elle est obligée d'assister et d'aider à une orgie effrénée, qui a lieu entre quatre hommes et la Dubois. Le frère de la Dubois, Coeur-de-Fer, tient après cela un long discours, se répandant en éloges de la pédérastie, qui est en vogue surtout chez les confesseurs. (Justine I, 88—99). Après divers forfaits commis par cette bande, Justine s'enfuit avec le commerçant Saint-Florent, auquel elle a sauvé la vie, lorsqu'on voulait le fusiller, et qui prétend la reconnaître pour sa nièce. Ils descendent à un hôtel. Bientôt la pauvre Justine s'aperçoit qu'elle est tombée de Charybde en Scylla. Ce Saint-Florent se dévoile comme un affreux débauché. Déjà à l'hôtel, il se glisse pour observer Justine satisfaisant un besoin naturel. A la nuit tombante, ils quittent la petite ville et pénètrent dans une forêt. Là, Saint-Florent lui assène subitement un coup avec son bâton, qui la fait tomber évanouie; il assouvit sur elle

sa convoitise, et l'abandonne sans connaissance et dans un piteux état. A son réveil, seulement la prière console la malheureuse Justine de sa disgrâce. A la pointe du jour, elle se cache, craignant que le misérable Saint-Florent ne revienne, et devient ainsi témoin involontaire d'une scène de pédérastie, se passant entre un jeune gentilhomme, monsieur de Bressac, et son laquais Jasmin, plus âgé que lui de vingt ans. Justine est découverte par eux et attachée à un arbre, mais bientôt delivrée et conduite chez la mère de monsieur de Bressac pour lui servir de soubrette. Madame de Bressac est une femme de la plus austère vertu, qui tient son fils de court. C'est pourquoi la mésintelligence règne entre les deux. Madame de Bressac fait des démarches pour réhabiliter Justine à Paris. Mais la Delmonse a émigré en Amérique, et l'affaire ne peut être éclaircie. Chose étrange, Justine est saisie d'une violente passion pour Bressac, jeune homme complètement dégénéré et misogyne au plus haut degré Celui-ci profite des avances de Justine seulement pour lui faire connaître ses habitudes vicieuses, et pour pervertir son caractère. Il arrange aussi en sa présence une orgie, et viole à cette occasion sa propre mère. Après cela, il annonce à Justine qu'il a envie de se débarrasser de sa mère, qui l'incommode déjà depuis longtemps. Et en effet, l'horrible projet est mis à exécution au milieu des plus atroces débauches. Justine, qui s'est refusée à tremper dans l'assassinat, est également destinée à mourir, mais elle s'enfuit dans la petite ville de Saint-Marcel, et se cache dans une maison, qu'on tient pour une école dirigée par un certain Rodin. Celui-ci accueille fort affablement Justine, qui vient d'atteindre sa dix-septième année, et lui présente sa fille Rosalie. Rodin a trente-six

ans; il est chirurgien de profession, et cohabite avec sa soeur Célestine, agée de trente ans. Celle-ci est une tribade et un monstre érotique tout pareil à son frère. Dans la maison se trouve encore une gouvernante de dix-neuf ans, Marthe. Rodin a une école avec pension pour les deux sexes, contenant cent garçons et cent filles de douze à dix-sept ans. Des enfants laids ne sont pas acceptés. Rodin enseigne les garçons, Célestine les filles. Aucun maître étranger n'est admis, afin que les secrets de la maison soient gardés. Dès les premiers jours, Justine observe avec Rosalie les menées clandestines du frère et de la soeur. Rodin semble partager les goûts de Saint-Florent; il observe d'un réduit voisin Justine, pendant qu'elle se trouve dans le cabinet d'aisance, et defaecatione filiae delectatur. Comme Justine résiste avec opiniâtreté durant son séjour dans cette maison de volupté aux offres de Célestine et de son frère et essaye finalement de s'enfuir avec Rosalie, Rodin décide d'assassiner toutes les deux avec l'aide de son confrère Rombeau, après s'en être servi auparavant pour faire des expériences physiologiques. D'abord, on fait sur Rosalie l'opération césarienne au milieu d'horribles orgies. Justine en est quitte pour une stigmatisation, et est chassée ensuite.

Dans sa fuite, elle vient dans les environs de Sens. Pendant qu'elle est assise au bord d'un étang, elle voit et entend tomber un petit enfant dans l'eau. Elle le sauve, mais elle est prise sur le fait par l'assassin, un certain monsieur de Bandole. L'enfant est de nouveau livré par lui au même sort, et Justine enmenée à son château. Ce monstre vit solitaire dans son château retiré. Il a la manie d'user de chaque femme une seule fois et de l'engrosser aussitôt. Il élève les enfants jusqu'à l'âge

de dix-huit mois, et les jette ensuite dans l'étang. Il a alors trente filles dans son château. Il est antialcooliste et végétarien, et il force aussi les filles à se contenter d'une maigre pitance, afin qu'elles conçoivent. Avant le coït, il les attache aussi sur un appareil, et les tient ensuite couchées au lit, les pieds plus haut que la tête. Tels sont les moyens qu'il emploie pour favoriser la conception. Il assiste après aux couches, ce qui lui procure un plaisir particulier, et dans de pareils cas, il fait toutes sortes d'opérations, entre autres l'opération césarienne. Justine est sauvée, juste au moment où son tour est venu, par Coeur-de-Fer, qu'elle a introduit au château, et qui lui rend la liberté.

Ensuite elle arrive dans une abbaye de bénédictins, Sainte-Marie-des-Bois, dont le prieur Sévérino, parent du pape, se révèle comme dangereux libertin et pédéraste, qui célèbre dans les salles souterraines des orgies diaboliques avec ses moines, tout aussi dissolus que lui. Il y a deux „sérails" au monastère, l'un de filles, l'autre de garçons, qui sont sous la surveillance d'une Messaline, nommée Victorine. Parmi les débauches décrites dans ce passage, les types les plus divers de pathologie sexuelle y sont représentés. L'un cherche à assouvir son instinct sexuel en souffletant des femmes, un autre les aime surtout pendant leurs menstrues, un troisième affectionne l'odeur de l'aisselle. Le moine Jerôme dit: „Je la dévorerais dans l'état où je suis, je la mangerais toute vive; il y a longtemps que j'ai envie de dévorer une femme et de sucer son sang." Justine, qui s'est liée d'amitié avec une jeune fille, nommée Omphale, est par elle mise au courant de tous les arrangements véritablement raffinés de ce bordel claustral, avec ses règlements et les châtiments

fixés pour chaque contravention aux règles. Les moines mettent la peine de mort à exécution sous différentes formes: les victimes sont rôties, bouillies, rouées, écartelées, hachées en lambeaux ou tuées à coups de fouet. Dans les intervalles des nombreuses orgies, les moines tiennent, pour les justifier, de longs discours; nous mentionnons celui de Clément. L'infâme Jérôme raconte sa longue biographie, remplie de voluptées et de massacres. Au début de sa carrière, après avoir séduit sa propre soeur, il s'est plu à faire séduire des jeunes filles par leurs propres frères. Il a été aussi en Allemagne en 1760, et y a commis ses vilenies à Paderborn et à Berlin[1]). Ensuite il se rend en Sicile, où prospère le plus l'empoisonnement, et où les ecclésiastiques mènent une vie des plus perverses. Il y fait la connaissance du chimiste Almani, qui est grand amateur de chèvres, et chez lequel l'éruption de l'Etna produit un orgasme sexuel. Avec l'aide d'une certaine Clémence Jérôme commet alors les forfaits d'un Gilles de Retz. De Sicile Jérôme passe à Tunis et revient ensuite en France, où, avant d'entrer au couvent, il a l'occasion à Marseille d'étudier la corruption de moeurs qui y règne.

Ce récit excite les moines à entreprendre le supplice d'un certain nombre de filles. Justine aussi doit en être, aussitôt que son unique protecteur Sévérino, qui est nommé général de l'ordre des bénédictins, aura quitté le couvent. Mais elle réussit à fuir. Elle rencontre en chemin Dorothée d'Esterval, hypocrite fieffée, femme du propriétaire d'une auberge, située dans un endroit solitaire. Cet

[1]) Ce passage fait l'effet d'être une allusion au séjour en Allemagne du marquis de Sade, séjour qui tombe dans cette même année.

individu assassine d'une manière bestiale et pille tous ses hôtes. Dorothée vit, à ce qu'elle assure, en très-mauvais rapports avec son mari, et prie Justine de venir avec elle. Mais Justine tombe à cette occasion de nouveau dans un piège. Ce d'Esterval, qui annonce toujours à ses victimes les crimes qu'il se propose de commettre sur leurs personnes, a justement besoin chaque fois que l'affaire est faite, d'une femme, et c'est sa propre épouse qui doit lui en procurer une; elle est du reste aussi pervertie que son époux. Justine est destinée à assouvir les convoitises tant du mari que de la femme, et en outre elle doit servir à attirer les voyageurs et à les prendre dans ses filets. Plusieurs horreurs de ce genre sont décrites. Un certain jour, arrive une ancienne connaissance de Justine, monsieur de Bressac, qui est un parent de d'Esterval. Ils se rendent tous les quatre chez le comte Gernande, un autre parent à eux. Celui-ci est un glouton et un buveur, et assouvit son instinct de cruauté en pratiquant des saignées et des incisions à ses femmes; il en est déjà à sa sixième femme. De semblables scènes sont dépeintes chez Sade avec les détails les plus horribles. Dorothée de son côté induit madame Gernande à exercer les pratiques tribadiques. Puis, une nouvelle branche de cette digne lignée se présente dans la famille Verneuil. Monsieur de Verneuil arrive avec sa femme, son fils Victor, sa fille Cécile et sa suite. Le vieux Verneuil pratique aussi une étrange spécialité de volupté sexuelle. Il paye les femmes riches et vole les pauvres! Il arrange aussitôt une orgie sur une „ottomane sacrée", au-dessus de laquelle se trouve suspendue une image de Dieu, chose qui prête à d'horribles blasphèmes. Après plusieurs scènes semblables, à l'une

desquelles Justine tombe dans un puits profond, mais d'où elle est retirée, et pendant lesquelles Bressac tient de longs discours, où il conteste l'immortalité de l'âme, la femme et la fille de Verneuil sont tuées. Justine s'enfuit à L'yon, y rencontre de nouveau Saint-Florent, qui s'est choisi pour spécialité de séduire des vierges, qu'il fait vendre par un trafiquant de filles, aussitôt qu'il les a déflorées. Justine doit lui servir d'aide dans ces turpitudes. Lorsqu'elle s'y refuse, il l'enferme et la force à lécher ses crachats. Après l'orgie coutumière qui vient ensuite, Justine est de nouveau relâchée, et rencontre aux environs de Lyon une mendiante, qui lui demande de l'argent, et lui vole après cela sa bourse. En la poursuivant, Justine tombe dans le repaire d'une bande de mendiants. Elle assiste à leurs débauches sexuelles, où le pédéraste et jésuite Garréad et la tribade Séraphine, dont l'histoire nous est racontée dans tous les détails, jouent les principaux rôles. Justine s'échappe aussi de ce repaire de malfaiteurs, trouve un homme, nommé Roland, que deux gentilshommes ont roué de coups et laissé sur place à demi mort, et lui porte secours. Ce Roland est le chef d'une bande de faussaires, et demeure dans un château, situé dans les montagnes, à une grande hauteur. Il va sans dire que cet individu est aussi un dangereux libertin, comme le remarque bientôt la pauvre Justine, qu'il a attirée dans son château. Dans un souterrain de ce château, où se trouvent de nombreux squelettes, toutes sortes d'armes, tout un attirail d'église, des crucifix, des cierges etc., ce monstre exerce le sport voluptueux qu'il nomme „jeu de coupe-corde“, et qui consiste à pendre ses victimes du sexe féminin, une pareille mort procurant des voluptés indicibles, comme Roland en a

fait souvent l'expérience sur lui-même; il en fait la démonstration à Justine, qui doit couper la corde quand il en est encore temps. Finalement, Justine est précipitée par Roland dans un gouffre, rempli de cadavres, d'où elle est sauvée le jour suivant par Deville son successeur plus humain, après que lui même a quitté le château. Un beau jour, toute cette bande de faussaires est arrêtée, transportée à Grenoble et condamnée à la potence. Mais Justine est délivrée grâce à l'intervention pleine de dévouement d'un certain monsieur S . . . (Sade?), avoué au tribunal de Grenoble, qui entreprend aussi une quête pour elle.

Dans un hôtel à Grenoble, Justine rencontre la Dubois, son ancienne compagne de prison à Paris, passée baronne sur ces entrefaites. Celle-ci s'introduit chez elle avec une „dissertation philosophique", et l'engage à dévaliser un jeune commerçant. Justine révèle à ce dernier les projets de la Dubois, mais trop tard. Car il vient d'être empoisonné par celle-ci qui s'est doutée de la trahison. Justine est attaquée à l'improviste sur la grand'route par trois hommes, qui la conduisent à la villa de l'archevêque de Grenoble, où la vindicative Dubois remplit les fonctions de surveillante. Cet archevêque est comme d'ordinaire un type de vice et de cruauté, un „de ces faunes que la fable nous peint", qui a la monomanie de décapiter. Il s'est fait arranger une „salle d'exécution" spéciale,[1]) où la jeune Eulalie est décapitée,

[1]) Dans cette salle d'exécution, un abbé est occupé à lire la „Philosophie dans le Boudoir", parue, comme on sait, seulement en 1795 pour la première fois. Ceci est une preuve que la „Justine" de 1797 a été soumise à une refronte fondamentale, et remaniée de même que la „Juliette" et la „Philosophie dans le Boudoir", selon les impressions de la révolution.

archiepiscopo eam paedicante, en présence de Justine, saisie d'épouvante. Justine s'enfuit, mais est rattrapée par la Dubois, dénoncée comme incendiaire et assassin et livrée à la prison de Lyon, d'où elle est menée nuitamment par Saint-Florent, reparu de nouveau, chez l'un des juges, nommé Cardoville. Dans son château une société d'anthropophages célèbre ses orgies avec l'assistance de douze nègres. Justine est rompue pour un certain temps sur une roue. Puis deux filles lui font l'opération de l'infibulation. Ensuite, on la fait passer par les verges. Après cela, tous les participants se couchent sur une croix garni de pointes de fer, ce qui a pour but d'exciter immensèment la volupté et de la faire éclater dans de violents accès. Après, Justine est ramenée en prison et condamnée par le tribunal sous la présidence du débauché Cardoville à être brûlée. Mais le geôlier la laisse échapper après lui avoir fait commettre un vol à son profit à lui.

Poursuivant sa route, elle remarque vers le soir une élégante dame avec quatre messieurs. Cette dame se trouve être sa soeur Juliette. Au moment de la reconnaissance, Juliette s'écrie: „O fille pusillanime, cesse de te surprendre; je t'avais annoncé tout cela. J'ai suivi la route du vice, moi, mon enfant; je n'y ai jamais trouvé que de roses. Moins philosophe que moi, tes maudits préjugés t'ont fait révérer des chimères; tu vois ou elles t'ont conduite!“ On pourvoit Justine de vêtements et de nourriture, et l'un des cavaliers s'exclâme, en faisant allusion à elle: „Oui, voilà bien içi les Malheurs de la Vertu!“ Et montrant Juliette: „Et là, là, mes amis, les Prospérités du Vice!“

Le jour suivant Juliette annonce qu'elle veut raconter à sa soeur sa propre histoire: „Vous, marquis, et vous,

mon cher chevalier, je vous prie d'entendre ce que j'ai à vous dire, et d'être persuadés que ce n'est pas sans fondement que Chabert et Noirceuil vous ont souvent dit qu'il existait bien peu de femmes plus singulières que moi dans le monde." On se rend dans une salle du château, où l'on s'assied sur des canapés. Justine prend place sur une chaise et Juliette commence son récit.

4. Analyse de „Juliette".

La „Prospérité du vice" forme le sujet de „Juliette", roman en six tomes, représentant dans l'édition de 1797, qui réunit les deux ouvrages en un tout, une continuation et un complément de „Justine", et dépeignant le triomphe du vice dans des tableaux d'un caractère vraiment infernal.

Justine et Juliette sont, ainsi que nous l'avons déjà dit, élevées au couvent de Panthémont, d'où sortent depuis bon nombre d'années „les femmes les plus jolies et les plus impudiques de Paris. Madame Delbène est depuis cinq ans abbesse de ce couvent; c'est une tribade de trente ans, qui initie Juliette et son amie Euphrosine, agée de quinze ans, qui plus tard entre dans un bordel, à tous les mystères de l'amour lesbique. Elle a „le tempérament le plus actif", 60000 livres de rente, et se distingue par une „délicieuse perversité." Elle développe devant des jeunes filles de huit à quinze ans son système de philosophie matérialiste et antimorale, a étudié Holbach et La Mettrie, définit la conscience un „préjugé, implanté par l'éducation", parle des fluides nerveux et électriques, d'existence objectives, de Dieu, de l'âme etc. Elle arrange de grandes scènes de tribadie, auxquelles prennent part

madame de Volmar „la plus voluptueuse“ amie de Delbène, véritable virago, la Saint-Elme, agée de dix-sept ans, Elisabeth et Flavie, agées de treize et de dix-huit ans, ainsi que Juliette. Toutes ont dans le monde la réputation de jeunes filles chastes et modestes. Là, elles excellent dans une „indécence énergique“. Avec cela, la virginité est soigneusement sauvegardée. Mais plus tard, Juliette est déflorée par la Delbène au moyen d'un godmiché; et là-dessus, toutes la compagnie descend nuitamment, en traversant un tombeau de l'église, dans les catacombes du cloître. Là, se trouve une salle peu élevée, pourvue de soupiraux, artistement décorée, où Laurette, agée de douze ans, doit subir sa défloration; à ses côtés se tiennent deux moines, l'abbé Ducroz, âge de trente ans, grand vicaire de l'archevêque de Paris, à qui particulièrement est confié l'inspection du couvent de Panthémont, et le père Télème, franciscain et confesseur des novices et des pensionnaires du couvent. La Delbène déclare avec une franchise cynique qu'on se rassemble dans cet endroit avec des prêtres pour s'y abandonner à des débauches sexuelles et à des cruautés (horreurs, atrocités), le plus loin possible de la surface terrestre. Là s'accomplissent les grands „forfaits“. Dans les orgies qui se suivent alors, la pédérastie naturelle et l'artificielle jouent entre hommes et femmes un rôle important; on recommande surtout ce procédé aux filles non mariées, en appuyant cette recommandation par les arguments: point d'enfants, presque jamais de maladies et des plaisirs mille fois plus doux. Juliette est chargée de déflorer Laurette, qui est attachée sur une table avec des courroies; la chose faite, on sert dans une chambre voisine un régal opulent avec les vins les plus fins; la pauvre Laurette doit servir,

tandis que toutes les personnes sont attablées nues. La Volmar manustuprat monachos au dessus d'un bol a punch; Juliette mingit dans ce même bol, et les autres femmes boivent ensuite de ce mélange. Sur ce, on rentre dans la salle, et la Delbène se livre à la débauche sur le cercueil d'une religieuse, assassinée par elle. Soudain, par le vol d'un hibou, toutes les bougies s'éteignent, et l'orgie a une fin.

Après la banqueroute et la mort de ses parents, Juliette est aussitôt renvoyée par la Delbène, qui lui donne le conseil d'entrer dans le bordel d'une certaine Duvergier, où se trouve aussi son amie Euphrosyne. Juliette suit ce conseil et se sépare de sa soeur Justine.

Ainsi, du couvent Juliette passe au bordel, où elle a diverses aventures. Nous avons déjà décrit la situation retirée de ce bordel (P. 129). Juliette y a commerce avec des princes, des gentilshommes, de riches bourgeois etc., elle s'y habille tantôt en dame de la cour, tantôt en grisette, tantôt en „poissarde", et sait se conformer à toutes les exigences possibles. Elle lie amitié avec Fatime, jeune prostituée de seize ans, qui a pour spécialité de voler ses pratiques, art que lui a enseigné Dorval, un des voleurs les plus fameux de Paris. Celui-ci se fait informer par ces espions sur tous les étrangers nouvellement arrivés à Paris, les fait séduire par ces filles de joie et dévaliser ensuite, lui-même étant en cachette présent à ces scènes dans un état d'intense excitation sexuelle. Il est déjà propriétaire de trente maisons. Une fois, Juliette et Fatime reçoivent l'ordre de dévaliser deux honnêtes Allemands, Scheffner et Conrad, après les avoir grisés avec divers vins. On les dépose ensuite tout nus dans une rue obscure. Dorval, dont la perversité

sexuelle est le cunnilingus post coitum alterius viri, développe dans une longue harangue sa théorie et justification du vol, „de cette pierre angulaire de la société“. Puis, il fait jeter Fatime et Juliette dans une chambre de torture, noire, où il les fait déshabiller par deux valets; lui même leur annonce ensuite dans un état d'extrême surexcitation érotique leur arrêt de mort, qui doit être mis à exécution au gibet dressé à cet effet. Alors, on leur fait subir à toutes les deux une exécution imaginaire. Dorval assouvit sa concupiscence sur les deux, pendant qu'elles sont en syncope, et les fait ensuite ramener nues dans une voiture chez la Duvergier.

Après cela, Juliette est envoyée chez l'archevêque de Lyon à l'abbaye de Saint-Victor à Paris. Ce pasteur des âmes paedicat eam avec l'assistance d'une certaine Lacroix, et se fait à la fin flageller avec des verges par une troisième femme.

Après avoir évité heureusement le péril d'être infectée par un individu, qui est atteint d'une grave forme de syphilis, et qui se délecte fort à l'idée d'infecter les belles qui se livrent à lui, Juliette fait connaissance d'un certain Noirceuil, riche libertin et scélérat consommé. Celui-ci éprouve le besoin singulier de faire assister ses femmes — et il en est déjà à sa dix-huitième — comme témoins, à toutes ses débauches, et il les force même à lui apporter en cela leur concours. Qui plus est, il lui faut uniquement des vierges. Deux garçons nus doivent battre et piquer sa femme pendant ces orgies. Puis cette dernière doit, également en costume adamique, servir Noirceuil et ses maîtresses au festin qui suit l'orgie.

Noirceuil fait à Juliette un étonnant aveu: „J'ai beaucoup connue votre père, je suis cause de sa banqueroute,

c'est moi qui l'ai ruiné. Maître un instant de toute sa fortune, je pouvais la doubler ou la fair passer dans mes mains; par une juste conséquence de mes principes, je me suis préféré à lui, il est mort ruiné et j'ai trois cent mille livres de rente. Après votre aveu, je devrais nécessairement réparer envers vous l'adversité où mes crimes vous ont plongée, mais cette action serait une vertu: je ne m'y livrerai point, j'ai la vertu trop en horreur. Ceci met d'éternelles barrières entre nous, il ne m'est plus possible de vous voir." — Après cette agréable explication de celui qui a perdu son père, Juliette pousse un cri d'allégresse: „Homme exécrable, à quelque degré que je sois victime de tes vices, je les aime . . . Oui! j'adore tes principes. — O Juliette, si vous saviez tout! — Ne me laissez rien ignorer — Votre père . . . votre mère! . . . — Eh bien? — Leur existence pouvait me trahir. . . Il fallait que je les sacrifiasse; ils ne sont morts, à peu de distance l'un de l'autre, que d'un breuvage que je leur fis prendre dans un souper chez moi." — Après cette révélation Juliette s'écrie: „Monstre, Je te le répète, tu me fais horreur et je t'aime! . . . Le bourreau de ta famille? — Eh! que m'importe? je juge tout par les sensations; ceux dont tes crimes me séparent ne m'en faisaient naître aucune, et l'aveu que tu me fais de ce délit m'embrase, me jette dans un délire dont il m'est impossible de me rendre compte." L'idée de devenir la putain du bourreau de tous ses parents la plongent dans des délices ineffables. Noirceuil, enchanté d'avoir trouvé une pareille coreligionnaire, la retient chez lui dans sa propre maison. Mais elle continue à fréquenter le bordel de la Duvergier. Celle-ci entretient aussi un pied-à-terre pour des dames distinguées, qui viennent s'y prostituer

et pour les jeunes filles qui sont toutes plus ou moins atteintes de nymphomanie, et qui partagent leur vie entre le sermon et la messe d'un coté et le bordel de l'autre. Parmi elles se trouvent de nouveau divers types de pathologie sexuelle. La duchese de Saint-Fal, fille d'un membre de parlement, trafique volontiers de son „pucelage antiphysique,“ et une autre femme ne se plaît qu'au commerce avec les prêtres.[1]) Chaque soir la Duvergier livre à Noirceuil une vierge, qui, en présence de sa femme, des deux garçons et de Juliette, devient la victime de ses appétits sensuels. Une fois, la Duvergier fait participer Juliette et six autres filles à une orgie chez le millionnaire Mondor. Celui-ci, vieillard décrépit agé de soixante-six ans, a besoin de mille apprêts pour arriver à ses fins. Il faut lui faire contempler une scène de tribadie exécutée par six filles, l'exciter par des procédés pédérastes artificiels et par une defaecatio in os, pour le rendre propre à exercer lui-même la pédérastie. Juliette enlève à ce monstre atteint d'éréthisme 60 000 francs, mais constate, quand elle rentre à la maison de Noirceuil, qu'elle a été volée à son tour, et cela, par Noirceuil lui-même, qui de son côté impute cette action à la soubrette de Juliette, Gode, et la fait emprisonner à Bicêtre, non sans avoir préalablement célébré cet exploit par une orgie et tenu un long discours sur le crime et sur son utilité. Ensuite Juliette va se réunir, conformément à la commission que lui a donnée la Duvergier à trois modistes, au café de la Porte Saint-Antoin, pour se rendre avec elles chez le duc Dendemar à St.-Maur, dont la manie consiste à flageller des jeunes filles, de préférence celles

---

[1]) Madame Richard ne serait-elle pas le modèle de ce type?

qui ne sont pas des prostituées, plaisir pour lequel il paye à ses victimes de fortes sommes. De plus, lacerat digitis cunnum, il entoure le corps de Juliette d'une guirlande d'épines, verse de l'huile brûlante sur les corps nus des quatre jeunes filles. Juliette lui vole aussi une grosse somme d'argent, quitte définitivement la Duvergier et vit une année chez Noirceuil, allant de temps à autre chercher des aventures pour son propre compte, jusqu'à ce que Lubin, valet de chambre du duc Dendemar qu'elle a volé, l'ayant un jour aperçue, la fait saisir et emprisonner. Mais elle est aussitôt délivrée par Noirceuil grâce a l'intervention du ministre d'Etat Saint-Fond, et poussée à denoncer l'une de ses compagnes lors de sa visite chez le duc Dendemar comme la véritable voleuse; sur ce, Noirceuil et Juliette s'enivrent de volupté à l'idèe que l'innocente Minette va être pendue pour le vol qu'on lui a imputé. Noirceuil fait part à Juliette que son ami Saint-Fond, charmé de son talent pour le crime, lui fait don d'une somme considérable. Ensuite, il se rendent à un souper chez ce même ministre.

Saint-Fond est un homme de cinquante ans, un débauché faux et cruel, traître et un voleur. Il a préparé de nombreuses „lettres de cachet,“ et plus de 20000 personnes languissent à son instigation dans les forteresses du royaume, personnes dont „pas une, de son propre aveu, n'est coupable.“ Le premier président à mortier d'Albert est aussi présent à ce souper. Puis encore madame Noirceuil, quatre jeunes filles et Juliette. Six garçons nus, coiffés à la manière des femmes, font le service. Chacun des trois libertins a donc deux garçons à sa disposition. D'Albert promet à Juliette une lettre de sûreté, qui doit la protéger contre toute poursuite judiciaire,

quelque crime qu'elle commette, et Saint-Fond lui garantit la même chose, exigeant d'elle en revanche seulement qu'elle le traite toujours avec le respect qui est dû à sa fortune et à son rang, et qu'elle se serve toujours du titre „Monseigneur“ en lui adressant la parole. Il appartient au petit nombre des „grands“ qui éclairent l'univers comme les astres au firmament, sans jamais daigner tenir compte de ce bas monde, bref, il est atteint de la manie des grandeurs et s'imagine être plus que le roi: Il hait tout le monde excepté Noirceuil, d'Albert et quelques autres. Sous le rapport sexuel, non amat anum nisi sordidum, faeces edit atque ejaculatio eius maximo fit cum delirio. Il est tout de même décrit comme type d'un homme beau, vigoureux et sain. Il est alcooliste. Dans l'orgie qui suit le souper, la femme de Noirceuil est tuée d'une manière affreuse. On lui arrose tout le corps avec de l'esprit de vin, et lui plante des bougies allumées in omnia orificia corporis, en sorte qu'elle est couverte de brûlures; on finit par l'empoisonner sous les yeux de toutes les personnes présentes, qui contemplent son agonie, et aux cris d'allégresse de son époux Noirceuil. Ensuite Juliette est choisie par le ministre Saint-Fond pour être l'organisatrice de ses orgies secrètes; elle fait meubler avec l'argent du ministre un grand hôtel dans la rue du faubourg Saint-Honoré, achète un joli bien au-dessus de Sceaux, une „petite maison“ montée voluptueusement à la Barrière-blanche, destinée aux soupers de Son Excellence. Elle est introduite dans la société, et y est admirée comme jeune beauté de dix-sept ans, elle a quatre caméristes, deux gardes de nuit, une femme de ménage, un coiffeur, un cuisinier, deux servantes, trois équipages, dix chevaux, deux cochers, quatre laquais et douze — tribades à sa

disposition. En outre, le ministre, qui pratique l'empoisonnement sur une grande échelle, la place à la tête du „département des empoisonnements.“ Il lui expose la nécessité ou se trouve souvent l'Etat de se débarasser de quelque personnage incommode. Juliette a pour tâche d'empoisonner ces personnes, et on lui adjuge 30000 francs pour chaque empoisonnement.

Cela lui fait une rente de 1500000 francs. Pour les victimes des orgies secrètes — car on tue ordinairement trois filles à chaque souper, — et il y a deux soupers par semaine — on lui paye à raison de 20000 francs pièce. Juliette reçoit par conséquent 12000 livres de rente en fait de revenus personnels, une pension mensuelle de Noirceuil, un million de Saint-Fond pour les frais généraux des soupers, des assignations de 20 à 30000 francs pour chaque victime, au total par an 6734000 francs. Saint-Fond y ajoute encore 210000 „livres de menus plaisirs“. Certes, il peut le faire aisément, puisque ce n'est pas son argent qu'il dilapide, mais celui de l'Etat. Ainsi, les amusements aux „petits soupers“ et dans les boudoirs voluptueux à la „Barrière-blanche commencent et sont dirigés par Juliette de la meilleure façon. Saint-Fond, qui à ces divertissements, a invité aussi un prince de sang, fait empoisonner son père par Juliette, mène ensuite avec Noirceuil sa propre fille, avec laquelle il a vécu depuis longtemps dans l'inceste, devant le mourant, et ante oculos eius eam paedicat. Noirceuil accomplit la même action. Quelle jouissance pour Saint-Fond! Il s'écrie d'une voix triomphante: „Je parricidais, j'incestais, j'assassinais, je prostituais, je sodomisait!“ Puis vient un banquet luxurieux, pendant lequel des bougies allumées inseruntur ano de plusieurs petites filles qui finissent par

succomber aux brûlures. D'autres filles sont mises à la broche et roties encore vivantes. Juliette exige encore qu'on lui donne pour aide une plus jeune compagne sachant inventer de nouvelles cruautés, et on lui fait faire connaissance de lady Clairwil, beauté anglaise froide et insensible. Celle-ci, une gourmande adonnée jusqu'à l'excès aux plaisirs de la table, est une tribade passionnée, et professe une hostilité déclarée pour le sexe masculin. Elle n'exerce ses cruautés que sur les mâles. Elle trouve un égal plaisir à souffrir et a administrer la flagellation, chose qu'elle prouve sur-le-champ pendant une orgie tribadique, qu'elle met en scène avec Juliette et quatre autres femmes. Au surplus, Saint-Fond prend à son service le bourreau de Nantes, Delcour, pour l'accomplissement des exécutions secrètes. L'idée d'être en société d'un bourreau véritable procure à Juliette le plus grand délice. Elle se fait flageller par Delcour, qui développe l'idée que c'est surtout le libertinage qui conduit à la cruauté et au crime; en même temps mulier ei cunnilingum facere debet. Après cela, les plus abominables barbaries sont exécutées avec l'assistance de Clairwil et de Delcour. Cloris, parent de Saint-Fond, qui lui doit sa carrière tout entière, est choisi justement pour cette raison comme victime, surtout que sa femme et sa fille n'ont pas cédé aux poursuites lascives de Saint-Fond. Celui-ci a calomnié les deux femmes devant la reine Marie-Antoinette, qui met trois millions (!) à sa disposition pour les faire assassiner. Après que toute la famille a été attirée dans le piège, ils sont forcés de commettre entre eux les plus hideux incestes. Puis, père, mère et enfants sont assassinés l'un après l'autre. Le bourreau et averti de procéder le plus lentement possible en coupant le cou à la fille de Cloris, afin que Saint-Fond, exerçant sur elle la pédérastie, maximam

habeat voluptatem. Juliette a fait draper une salle en noir, dont les nombreuses niches sont occupées par des filles nues. Les têtes des victimes égorgées y sont suspendues, pour être plus tard apportées à la reine. En outre, on fixe aux murs les — fesses! On apporte de nombreux instruments de torture. Une fille Fulvie est rouée. A d'autres on crève les yeux, on fait sauter les dents de la bouche, et on leur brise les membres. Un jeune homme est fourré dans un cylindre creux, garni à l'intérieur de lames tranchantes, et auquel un bourreau imprime un mouvement rotatoire, comme à un moulin à café, ce qui a pour effet de mettre la victime en menus lambeaux.

Quelques jours plus tard Clairwil et Juliette sont attaquées par des parents de Cloris, mais sauvées par Saint-Fond; à cette occasion, Clairwil et Juliette fusillent deux hommes en se livrant au coït. Saint-Fond étrangle une fille dans une situation analogue. Faustine et Félicité, Dormon et Delnos, les deux soeurs de madame Cloris et leurs fiancés sont sacrifiés après qu'on s'est repu à un „énorme diner". Dormon est bâillonné „instantanément", la Clairwil le déchire avec ses dents, puis il est attaché sur la roue par deux vieilles femmes. Faustine, suspendue par les cheveux au plafond, meurt d'épouvante. Delnos est criblé par Juliette de coups d'épingle[1]), Félicité est „empalée" vivante. Clairwil fait mettre en croix Delnos qui vit encore, comme „Jésus, ce plat coquin de Galilée". A la fin, on empoisonne un fils naturel de Saint-Fond, le marquis de Rose. Saint-Fond fait mourir de même la mère du marquis pour s'emparer de son immense fortune.

[1]) Sans nul doute une réminiscence de l'horrible mort de l'Escuyer dans l'église des franciscains à Avignon.

Juliette commet des infamies analogues dans son bien. Ainsi, elle se promène un jour en équipage aux environs de Sceaux, et vient à passer devant la chaumière d'un brave paysan, qui est tout ahuri par la visite d'une „si grande dame". Elle loue la propreté et l'ordre de la maisonnette, les mines enjouées des enfants, la conduite convenable de toute la famille, et — profite d'un instant d'absence du pauvre homme pour y mettre le feu. Celui-ci trouve à son retour la cabane en flammes, les enfants brûlés vifs, Juliette ayant pris soin de fermer toutes les issues. Elle se divertit à la douleur de l'infortuné, et s'empresse de venir à Paris raconter son exploit à lady Clairwil. Celle-ci fronce le sourcil en écoutant cette histoire, comme un professeur de l'Institut. Car elle trouve qu'il y manque quelque chose. Il aurait fallu dénoncer le paysan lui même comme incendiaire, afin qu'il fût pendu ou roué!

Cette excellente institutrice introduit Juliette, pour perfectionner son éducation défectueuse, dans la „société des Amis du Crime", dont la maison se trouve dans un faubourg de Paris. L'arrangement a été déjà décrit plus haut (P. 136). Après qu'on a fait la lecture des 45 statuts, d'où il ressort que l'on n'admet comme membres dans cette société honorable que les plus grands criminels et les premiers débauchés, Juliette est acceptée et des débauches érotiques inouïes se succèdent, auxquelles le clergé surtout a une grande part. Episcopus in nasum suum mingi imperat. Femina ad feminae alterius mammam defaecat. Julia clysteribus excitatur. Un homme se fait enfoncer une grande quantité d'épingles dans les testicules et dans les fesses. Un autre per duas horas lingit os, oculos, aures, nares, spatia interdigitalia pedum, anum·

Senex devorat faecem filiae, quam pedicat. Depilat alter cunnum filiae, lingua lambens anum. Clairwil boit le sang d'un garçon, qu'elle a tué, et mange ses testicules. On célèbre ces hideuses orgies sexuelles et les plus horribles incestes dans quatre salles destinées à la masturbation, à la flagellation, à la torture et aux exécutions. Il ne manque pas non plus de discours boursouflés, et l'on se demande qui a le plus de plaisir, du „coniste", du „bougre", du „masturbateur" ou du „f . . . . . . en bouche!"

Mais ni Saint-Fond, ni Noirceuil, ni sa demi-douzaine de laquais, qui sont choisis parmi les hommes les plus robustes, ni ses douze tribades, ni Clairwil qui les vaut toutes à la fois, ni les innombrables victimes des deux sexes, ni les soupers et les harems de la „société des Amis du Crime" ne peuvent suffire au tempérament insatiable de notre héroïne. Elle a besoin encore de diverses autres distractions. Clairwil et Juliette vont a confesse au carme Claude, et decouvrent à cette occasion que cet homme prodigieux possède trois — testicules; il avoue devant elles qu'il sert à ses frères pédérastes comme sujet passif (pathicus), et qu'il est aussi un grand athée. A la Barrière de Vaugirard, ce serviteur de Dieu a un petit logis séparé, où les deux amies trouvent de bon vin, des sofas moelleux et une bibliothèque pornographique choisie, en outre des godmichés, des condoms et des „martinets". Mais les jouissances du brave moine ne seront plus d'une longue durée. Il tombe un jour dans une embuscade que lui ont dressée les deux amies, et il y est tué, ablatione membri virilis facta, que Clairwil utilise comme godmiché.

Bientôt après, se présente chez Juliette un certain

Bernole, individu infect et déguenillé, et lui déclare qu'il a d'importantes révélations à lui faire. Elle apprend que le riche banquier dont elle se croit la fille et qui a été ruiné par Noirceuil, n'est son père qu'en vertu du principe de jurisprudence : Pater is est quem nuptiae demonstrant. C'est Bernole qui est son véritable père, et il lui donne la preuve de ce qu'il avance. Aussitôt l'idée de commettre un inceste avec ce misérable germe dans l'esprit délicat de la jeune dame. Elle réalise ce caprice et se fait engrosser à dessein par son propre père, qu'elle fusille ensuite en présence de Noirceuil, de Saint-Fond et de Clairwil, qui s'abandonnent avec elle à leurs pratiques sexuelles ! Elle se charge ensuite de l'éducation de la fille de Saint-Fond, qui doit épouser Noirceuil, et qui est, comme on sait, initiée déjà par son père à tous les mystères sexuels. Juliette trouve malgré cela moyen de la „perfectionner“ encore sous ce rapport. Elle doit assister à une orgie dans un couvent de carmes, où deux „messes de satan“ sont dites. L'une et l'autre peuvent apprendre beaucoup de choses chez le comte Belmor, dont elles font la connaissance par Noirceuil. Ce comte a la manie de faire attacher des petits garçons sur les épaules d'une jolie femme, de les flageller jusqu'au sang, et puis anum pueri ex quo sanguis decurrit usque ad anum feminae lingua lambere. Mais il est surtout un remarquable statisticien de la volupté, et il a calculé qu'un voluptueux peut aisément pervertir trois cents enfants dans le cours d'une année; cela fait neuf mille en trente ans. Et en admettant que chaque enfant perverti ne l'imite dans sa vie que pour un quart, ce qui est plus que probable et que chaque génération agisse de même au bout de trente ans, ce libertin pourra voir dans deux générations neuf millions d'individus vicieux autour de lui !

Juliette, qui s'est fait avorter l'enfant conçu dans l'inceste par un fameux accoucheur, va trouver avec Clairwil au faubourg Saint-Jacques l'empoisonneuse et tireuse de cartes Durand, qui ne peut dire la bonne aventure qu'après avoir vu couler le sang de la personne qui la consulte. Elle prédit que Clairwil ne vivra que cinq ans, et que Juliette tombera dans le malheur aussitôt qu'elle cessera d'être vicieuse. Après un accès d'hystérie qui survient à cette sanguinaire empoisonneuse, la Clairwil et Juliette sont mises au courant des secrets de l'art d'empoisonner, et plusieurs empoisonnements sont exécutés, que ces Messalines acclament avec des transports de joie et assaisonnent d'excès anthropophages et fétichistes. (Clairwil cor pueri eripit et vaginae inserit.)

Ainsi s'écoulent deux ans, durant lesquels Juliette s'abrutit complètement, et arrive à ne plus goûter que les jouissances les plus étranges et les plus extravagantes. Elle a bientôt vingt-deux ans. C'est alors que Saint-Fond lui communique dans un entretien confidentiel un projet vraiment infernal. Il veut dépeupler la France et faire périr par la faim deux tiers des habitants! Cela fait frissonner même notre Juliette, malgré son endurcissement. Saint-Fond le remarque et se retire furieux. Juliette reçoit de Noirceuil un billet, lui faisant part que Saint-Fond cherche à la perdre pour son mouvement de surprise, et qu'elle ferait bien de quitter Paris le plus vite possible. Là-dessus, elle quitte précipitamment la maison de Saint-Fond, et s'écrie dans sa fuite: „O funeste Vertu! j'ai pu me trouver ta dupe une fois. Ah! je ne crains pas qu'on me revoie encore aux pieds de tes exécrables autels! Je n'ai fait qu'une seule faute, et ce sont de malheureux mouvements de probité qui me l'ont fait commettre. Ab-

sorbons-la pour jamais dans nous; elle n'est faite que pour perdre l'homme et le plus grand malheur qui puisse arriver dans un monde tout à fait corrompu, est de vouloir se garantir seule de la contagion générale.“ Emportant mille cinq cents livres, ses diamants et ses joyaux, et enmenant avec elle „la plus experte“ de ses tribades, elle se rend à Angers, où elle fonde un bordel dans le genre de celui de la Duvergier, et rassemble bientôt autour d'elle la noblesse de la province et beaucoup d'adorateurs. Le riche comte de Lorsange, agé de quarante ans, qui dispose d'une rente annuelle de 50 000 livres, l'épouse, après qu'elle lui a devoilé toute son existence passée en répandant des larmes hypocrites. Dans un discours, rempli de préceptes vertueux, qui font même venir les larmes aux yeux de l'orateur, le naïf comte s'efforce de confirmer la Madelaine repentante dans la nouvelle voie de la vertu. Mais ce „joli petit sermon“ n'a nullement persuadé Juliette. Après avoir supporté un certain temps la vie du mariage qui lui est assurément toute nouvelle, sa „raison“ prend le dessus sur „les préjugés et sur la superstition.“ Elle s'adoucit les deux années „monotones“ qu'elle passe avec son „paissible“ mari, par des excès clandestins, surtout par des voluptés tribadiques, jusqu'au jour où elle rencontre à une messe le fameux abbé Chabert, un des anciens membres de la „société des Amis du Crime“. Aussitôt recommence la splendide vie de l'ancien temps. On célèbre des fêtes et des orgies, quoique, Juliette trouve le temps de mettre au monde une fille pour „s'assurer la fortune de son mari.“ Mais l'existence de ce dernier commence déjà à l'importuner, et ayant appris en outre que Saint-Fond lui tend des pièges, elle se détermine à quitter la France, empoisonne son mari,

qui meurt dans les bras de l'hypocrite Chabert et qui laisse à sa veuve un revenu de 50000 livres. Pourvue de nombreuses lettres de recommandation par l'abbé, Juliette part pour l'Italie, laissant sa fille sous la garde de Chabert.

Comme elle se sent à l'aise dans la patrie d'un Néron et d'une Messaline! Elle tient à voir le pays non en simple touriste, mais son plan tend à voyager en qualité de „fameuse courtisane,“ et de se proclamer partout comme telle. Ainsi elle arrive d'abord à Turin, la ville „la plus régulière et la plus ennuyeuse“ de l'Italie, où la population dévote et superstitieuse qui a peu de goût pour les réjouissances ne lui plaît point du tout. A peine arrivée, elle fait avertir la signora Diane, la plus fameuse „appareilleuse“ de la ville qu'une jeune et jolie Française est à „louer.“ Tout de suite affluent en foule les comtes, les ducs les marquis etc. chez notre aventurière, comme en pélerinage. Car, comme s'exprime le duc de Chablais, dans la maison duquel Juliette brille au souper, c'est l'histoire de toutes les Françaises, „leur taille et leur peau sont délicieuses, nous n'avons rien de semblables ici.“

Le roi de Sardaigne, qui a la manie des — clystères, ne se fait pas attendre non plus. Juliette dit certaines vérités au sujet de la Savoie à l'„empereur des marmottes.“ Elle apprend d'un certain Sbrigani, personnage comme en a créé Molière, tous les secrets et tricheries du jeu, et elle enlève aux comtes et aux marquis des sommes folles dans un tripot qu'elle a ouvert. Sbrigani doit l'accompagner comme mari dans tous les voyages qu'elle veut encore entreprendre. Ils arrivent d'abord à Alexandrie, où un riche duc est pillé, et où le morcellement de l'Italie en petits Etats leur est d'un grand avantage dans

leur fuite. Ils trouvent à Bologne l'art de la tribadie le plus développé, et prennent part dans un couvent de religieuses à une pareille orgie. Le passage des Apennins leur procure la connaissance d'un géant de sept pieds trois pouces, qui est en même temps un monstre anthropophage. Minski — tel est son nom — demeure en „ermite des Apennins“ dans une maison fortifiée, située dans une île au milieu d'un étang. Les chaises de cette maison sont faites en ossements humains; la maison elle-même est pleine de squelettes. Dans les caveaux souterrains se trouvent enfermées les victimes destinées à être dévorées. Minski est originaire du grand-duché de Moscou, il a fait de grands voyages pour étudier les crimes et la volupté dans le monde. A présent, il s'est retiré dans la solitude pour y donner, dans cet endroit caché, un libre cours à ses penchants criminels. Il est surtout anthropophage, et attribue sa force extraordinaire à cette charmante coutume. Il épie les voyageurs, qui ensuite lui sont servis sous forme de rôtis et de ragoûts. Ni Juliette, ni sa camériste, ni Sbrigani ne doivent non plus échapper à ce sort. Mais auparavant il leur fait les honneurs de son habitation, et leur montre les harems fort peuplés, les caveaux remplis d'immenses trésors. Ebloui par l'amabilité de Juliette, il lui promet finalement de lui laisser la vie à condition qu'elle évite toute tentative de fuite. Dès lors, il y a chaque jour une nouvelle distraction. D'abord on va à table. Minski, extrême alcooliste, boit soixante bouteilles de vin! On prend le repas sur des „tables vivantes!“ Une rangée de femmes nues, l'une serrée contre l'autre, le dos courbé, immobiles, forment la „table“, sur laquelle les laquais posent les plats. On se passe de nappe ayant ces belles „croupes satinées“. On s'essui les doigts aux

cheveux flottants des femmes. Les mets sont délicieux. Après avoir goûté à un ragout particulièrement savoureuse, Juliette demande ce que c'est. Elle ne peut au juste définir, si c'est du boeuf, du veau, du gibier ou de la volaille. „C'est votre cameriste", répond le monstre avec un aimable sourire. La pauvre tribade et fidèle compagne de sa maîtresse a été transformée en ragoût! Après cela, ce charmant cannibale montre à ses convives une ménagerie de bêtes fauves, il fait venir plusieurs femmes du harem et les fait jeter parmi les lions et les tigres. Mais la plus grande merveille est une machine, qui assomme, poignarde et décapite seize hommes tous à la fois! Tout cela, il est vrai, est fort amusant, et Minski leur promet pour les jours suivants encore bien d'autres surprises, mais Juliette ne s'y fie pas. Sbrigani aussi partage ses appréhensions. Ils décident de s'enfuir. Elle mêle du stramonium au chocolat du monstre, mais seulement la portion nécessaire pour l'assoupir, car „on ne doit pas tuer un pareil monstre." Elle vole de ses armoires tous les trésors, et emmène avec elle deux femmes, Elise et Raymonde. Ils arrivent ainsi, chargés de monceaux d'or et d'argent à Florence.

Là, ils établissent un tripot, réuni à un bordel et à une boutique de poisons. Il n'ont pas besoin d'argent, à vrai dire, mais cela leur fait plaisir de voir du monde, d'approfondir les secrets des familles et de s'informer des moeurs et coutumes. A Florence règne le frère de Marie-Antoinette, Léopold, grand-duc de Toscane, chez lequel „toute la morgue allemande éclate". Bientôt Juliette et ses compagnons sont invités à une orgie organisée par le grand-duc et par son confesseur à Pratolino. Juliette s'y présente comme „Française" avec beaucoup d'arrogance.

Léopold, ce „grand successeur de la première putain de France“ pratique comme sport l'avortement des femmes qu'il a rendues enceintes. Mais cette fois, il a quelque chose de particulier à offrir. Il régale Juliette d'une scène de décapitations au sons de la musique. Les têtes tombent en cadence et à la ritournelle!

Une remarque de Juliette est intéressante: c'est qu'à Florence les hommes sont habillés en femmes, et les femmes à la manière des hommes, et voilà pourquoi on ne rencontre nulle part tant de penchant pour le même sexe qu'ici. Les prostituées vivent dans des quartiers à part. La „Vénus“ du Titien dans les Offices donne lieu à une digression au sujet des peintures obscènes, parmi lesquelles sont citées la „Vénus de Médicis“, „l'Hermaphrodite“, „Caligula caressant sa soeur“.

Après avoir encore assassiné deux tribades, mère et fille, nos aventuriers arrivent à Rome, où grâce aux nombreuses lettres de recommandation dont ils sont munis, ils nouent des relations avec la noblesse la plus distinguée, trouvent accès dans les palais, gagnent surtout la faveur de la princesse tribade Olympe Borghèse, des cardinaux Albani et Bernis et du duc de Grillo, et se livrent aussitôt avec eux à leurs débauches ordinaires. Bernis compose, avec une ironie cynique sur son propre compte, une paraphrase de „l'ode à Priape“ dirigée contre la caste des jésuites. La Borghèse empoisonne son père, et Juliette la duchesse de Grillo. Les deux femmes observent dans un bordel comment des prêtres, des moines, des abbés etc. s'y glissent furtivement. Puis l'idée vient à la Borghèse de mettre le feu à tous les hôpitaux et à tous les établissements de bienfaisance à Rome. Elle veut faire exécuter cette idée par le directeur de la police Ghigi et par le comte Bracciani, le premier

physicien de l'Europe. Ghigi prend un plaisir particulier à faire pendre ses victimes, cet aspect excitant précisément son instinct sexuel, et à la requête de Juliette et de la Borghèse, il leur accorde une semblable scène en spectacle. Bracciani, ce grand physicien, tue une fille au moyen d'un „éclair artificiel". Finalement, les trente-sept hôpitaux de Rome sont incendiés, et plus de vingt mille hommes périssent dans cette catastrophe, pendant qu'Olympe et Juliette contemplent ce tableau dans un état d'extrême excitation sexuelle. L'incendie dure huit jours. Pendant une orgie dans la maison de la Borghèse participent à la fête un eunuque, un hermaphrodite, un nain, une octogénaire, un petit garçon de quatre ans, un gros dogue, une chèvre [1]), un singe et un dindon! Bracciani s'empare du dindon, auquel la Borghèse coup le cou au moment où a lieu l'éjaculation de la semence chez l'homme. La vielle femme a naturellement commis bien des péchés pendant sa vie. Pour les racheter, elle est condamnée au supplice du feu, et aussitôt brûlée vive sur un bûcher.

Sur ce, Juliette est présentée au pape Pie VI., qu'elle nomme tout simplement Braschi, de son ancien nom, et auquel elle tient un rude sermon au sujet des superstitions ecclésiastiques et de l'impudicité des papes, vérités que Pie VI, terrible athée lui même et monstre en fait d'excès sexuels, accepte en leur donnant son plein assentiment.

---

1) La sodomie avec les chèvres doit être un vice spécifiquement italien extrêmement vieux. Les soldats italiens qui assiégèrent Lyon en 1562 sous le duc de Nemours, avaient avec eux une grande quantité de chèvres „couvertes de caparaçons de velours vert avec de gros galons d'or", elles leur servaient à exercer la sodomie (P. Bayle „Dictionnaire hist. et crit." éd. DesMaizeau, Amstd. 1740. T. I. Art. „Bathyllus") Selon d'Artagnan il y avait environ deux mille chèvres! (Mémoires de Mr. d'Artagnan", Cologne 1701. T. I. P. 466.

Il fait, il est vrai, parfois mine de vouloir l'interrompre, mais elle l'intimide en l'apostrophant: „Tais-toi donc, vieux singe!“ et il s'écrie à la fin de cette belle harangue: „O Juliette! on m'avait bien dit que tu avais de l'esprit, mais je ne t'en croyais pas autant. Un tel degré d'élévation dans les idées est extrêmement rare chez une femme.“ Le saint père voudrait bien naturellement posséder une telle femme. Juliette lui pose les conditions les plus avilissantes en échange de ses faveurs; ensuite elle se fait montrer par lui le vatican avec ses jardins, et fait à cette occasion des remarques fort cyniques. L'entrevue se termine par une scène fort intime, qui donne lieu aussi au pape de développer ses maximes matérialistes et athées [1]) La fois suivante, on célèbre une grande orgie à la cathédrale de St.-Pierre. Le pape lui-même célèbre plusieurs messes de satan, à la fin desquelles un certain nombre de personnes sont tuées. Juliette s'installe après cela dans la chambre à coucher du saint père, et profite d'une conversation sur des sujets sexuels, qui a lieu dans la grande galerie, pour voler le pape. Cela fait, elle part pour Naples avec des lettres de recommandation pour la famille royale. En chemin, elle est attaquée par les bandits du fameux Brisa-Testa, conduite à son château et enfermée avec ses compagnons dans un cachot. Ils entendent parler de la femme sanguinaire du chef des brigands, pour le plaisir de laquelle on se propose de les sacrifier. Juliette reconnaît en elle son ancienne amie Clairwil, qui est une soeur de Brisa-Testa, et qui vit avec lui dans l'inceste. Brisa-Testa raconte sa longue

[1]) Il y a eu réellement un pape qui a ouvertement exprimé sa conviction d'athée. Ce fut Alexandre VI. Comp. C. J. Weber „La Papauté“ et les Papes.“ Stuttgard 1834. T. III. P. 157.

biographie: sa destinée agitée l'a conduit en Angleterre, en Suède, en Russie, en Sibérie, et en Turquie. Il dépeint les penchants pervers et les actions barbares de l'impératrice Catherine II, qui s'abandonnait au Palais d'hiver à des jouissances tribadiques, usant en même temps du knout avec largesse. Après s'être livrée à des divertissements variés chez les brigands, qui ne dédaignent pas non plus la chair humaine, Juliette repart avec Clairwil pour Naples. Elle est reçue par le roi Ferdinand à Portici, et lui tient un discours politique d'une haute sagesse au sujet du royaume de Naples et de sa situation actuelle, sur la corruption des moeurs parmi la population, cette nation „semi-espagnole", et assaisonne son discours de violentes attaques contre la belle-soeur du roi, Marie-Antoinette. La reine Charlotte (Caroline) de Naples est une tribade passionnée, dont les appas sont révélés à Juliette „d'après nature" dès leur première entrevue, ce qui donne lieu à une scène de tribadie entre les deux, et où le godmiché et la defaecatio ad os jouent un rôle. Ferdinand est nécrophile. Paedicat le cadavre d'un page qu'il vient d'étrangler. Les environs ravissants de Naples, qui, il est vrai, évoquent aussi les souvenirs des atrocités de Néron, sont profanés par des orgies au cap Misène, à Pouzzoles, au milieu des ruines situées dans les îles de Procida, d'Ischia et de Nicéta. Dans le temple de Vénus à Baies, Clairwil, Juliette et Olympe Borghèse s'abandonnent à de simples pêcheurs pour retourner ensuite à des jouissances plus distinguées chez le prince de Francavilla, pédéraste accompli. — Il donne une opulente fête champêtre, où de somptueux pavillons, des kiosques voluptueusement aménagés, des liquides stimulants, des flagellations à profusion et — des appareils munis de phallus à mouvement

automatique excitent les sens, et où la reine Caroline „ivre de luxure et très échauffée de vins et de liqueurs", se démène comme une bacchante. — A une visite qu'ils font au musée d'antiquités à Portici, nos voyageuses voient un tableau représentant un satyre s'accouplant à une chèvre, acte qui selon le roi Ferdinand qui fait le cicérone de la société, est encore aujourd'hui accompli souvent en Italie.[1]) Les ruines de Herculanum et de Pompéi servent de lieux favorables aux voluptés. Vespoli, confesseur du roi et directeur de ses orgies, a arrangé à Salerne une maison destinée aux exécutions et aux tortures secrètes. Sa principale jouissance est d'assister à des crucifications et d'assouvir ses penchants pervers avec — des aliénés! A Paestum les trois femmes sataniques choisissent leur demeure chez une vertueuse veuve, qui a trois filles, jeunes et innocentes. Naturellement, toutes elles sont violées et tuées genitalibus laceratis. On visite ensuite Sorrente, Castellamare et la grotte bleue. Et à Capri on imite les actions de l'ancien habitant de cette île, l'empereur Tibère. On revient à Naples juste à point pour prendre part à une grande fête populaire, où s'élève un sauvage tumulte, et quatre cents personnes perdent la vie. Caroline et Juliette machinent contre le roi Ferdinand une conspiration, qui est caractérisée par le contrat suivant, signé par la reine: „Je volerai tous les tresors de mon mari, et les donnerai pour récompenser à celle qui me fournira le poison nécessaire à l'envoyer dans l'autre monde. Signé C. de L. R. de N." Ce contrat est scellé par une scène tribadique. Le roi, qui ne se doute de rien, amuse encore Juliette par deux spectacles d'une rareté toute particulière. Il fait attacher deux femmes sur des plaques

[1]) Comp. la remarque page 353.

de fer et heurter ces dernières l'une contre l'autre avec une telle violence que les deux corps sont écrasés. Mais ce qu'il y a de plus remarquable c'est le „theâtre des cruautés", dont les représentations sont en quelque sorte inaccoutumées. Des supplices et encore des supplices! Voilà le programme permanent des représentations. Chaque invité a sa propre loge, où sont suspendus sept tableaux, ayant pour sujets sept espèces différentes de supplices: le feu, le fouet, la corde, la roue, l'empalement, la décapitation, le dépècement. En outre, cinquante portraits de femmes, d'hommes et d'enfants se trouvent suspendus aux murs de la loge. A chaque portrait et à chaque genre de supplice correspond un appareil qu'on met en mouvement en appuyant sur un bouton, mouvement qui a pour effet d'avertir le mécanicien, en mettant une cloche en branle. Premier son de cloche: désignation de la victime, qui paraît aussitôt sur la scène. Deuxième son de la cloche: désignation du supplice qui est aussitôt accompli par quatre bourreaux, „nus et beaux comme Mars". Oh, cela est inouï, cela est sublime! Les invités se donnent toute la peine du monde pour trouver les combinaisons les plus amusantes, et durant cette seule et unique „représentation" mille cent soixante-seize personnes sont mises à mort. L'auteur nous assure que tout s'est passé exactement de cette façon, et que si nous avions vu le spectacle, nous n'aurions pu le dépeindre plus fidèlement! Ce spectacle éveille en Juliette et en Clairwil un enthousiasme qui leur suggère un crime particulièrement piquant. Elle jurent la perte de leur fidèle compagne Olympe Borghèse. Ayant entrepris une promenade au sommet du Vesuve, les deux conjurées se précipitent soudain sur la trop confiante Olympe, la déshabillent et la jettent

dans le cratère, donnant ensuite pleine carrière à l'excitation sexuelle où elles se trouvent, dans une orgie tribadique. Là, une éruption du Vésuve a lieu! „Ah, Olympia demande ses vêtements", s'écrie la cynique Juliette, et elle les lui expédie dans le gouffre, mais seulement après en avoir ôté tous les objets précieux. — En attendant, la reine Caroline a mis à l'abri chez Juliette les millions du roi, et s'apprête à s'enfuir avec elle en France, après avoir assasiné le roi: Mais Juliette la dénonce au roi Ferdinand, qui fait incarcerer la reine, tandis que l'instigatrice du complot s'enfuit avec toutes les richesses.

Clairwil et Juliette rencontrent de nouveau l'empoisonneuse Durand; celle-ci qui hait la Clairwil décide Juliette à l'empoisonner, en lui faisant accroire que Clairwil attente à sa vie. Après l'assassinat, la Durand dit avec sang-froid: „C'était une frime, elle ne pensait pas plus que moi à vous détruire; mais l'Ours passait dans la Balance, et j'ai voulu que son printemps fût moissonné, suivant mon ancienne prédiction." L'incident est bientôt oublié grâce à des divertissements ingénieux auxquels les deux femmes se livrent de nuit dans le port d'Ancone avec des matelots. Puis, elles surprennent dans une église le commerçant Cordelli occupé à violer le cadavre de sa propre fille. Ce monstre sanguinaire possède un château sur la côte d'où il fait précipiter ses victimes dans les flots, ou bien il les enferme dans une cage à serpents, comme p. ex. l'infortunée Raymonde pour y être dévorées par ces reptiles. Mais ses jours sont comptés. La Durand et Juliette l'empoisonnent, ainsi que ses complices, et s'emparent de ses immenses richesses.

Elles partent pour Venise, où elles fondent un bordel à l'instar de celui de madame Gourdan, et que le beau

monde fréquente avec empressement. Ceci donne à l'auteur une nouvelle occasion de dépeindre des types de pathologie sexuelle. D'abord il nous présente un procureur de St.-Marc passionné pour les filles pendant leurs menstrues. Mais il faut que cela ne soit jamais la même. Raimondi est „voyeur“ par excellence. Le troisième est un „lécheur“. Le quatrième, aimant les contrastes, vient toujours accompagné de deux négresses. Le cinquième se fait attacher pour subir une „exécution fictice“. L'ambassadeur français précipite des filles dans un gouffre flamboyant. Les tribades de Venise paraissent aussi à l'horizon. La Zanetti cherche ses victimes dans les églises, et elle est très expérimentée dans l'arrangement de „groupes obscènes.“ Elle est cleptomane. Son amant est Moberti, chef d'une bande d'élégants scélérats. Lui, ainsi que son amante, ont un penchant sexuel contraire. Le plus grand chagrin de cet homme consiste en ce que Dieu n'existe point, et que par conséquent il ne peut l'injurier. Un beau jour, le tendre amant se transforme en tigre féroce. Il se revêt, en effet, d'une peau de tigre et tue la Zanetti „à coups de griffes et de dents.“ — Une autre tribade c'est la signora Zatta, qui est pur mâle dans ses allures. Elle s'est fait faire un phallus artificiel ingénieux, qui est pourvu de divers bouts appropriés à divers orificia corporis. — Un certain Cornaro a de très-étranges habitudes. Il assouvit ses penchants sexuels, en se servant de petits garçons, mais seulement en presence — de leurs mères ou de leurs tantes. Il donne un „souper anthropophage“, où sont invitées la Durand, Juliette et Laurence, la femme „la plus lascive et la plus spirituelle de toute l'Italie“. Des nègres et des négresses, des flagellateurs, des vieilles femmes, de

petits garçons et de petites filles assistent et aident aux cruautés qu'on commet pendant et après le souper, cruautés qui font s'écrier Cornaro avec enthusiasme: „Combien la nature corrompue est belle dans ses détails!“ — Silvia, dame distinguée, stimulée par la sixième satire de Juvenal, se prostitue comme Messaline dans le bordel de la Durand et dentibus lacerat genitalia. Le sénateur Bianchi met à exécution une idée fixe qu'il projète depuis longtemps, c'est de prostituer ses deux nièces. — Alberti examine ses victimes comme des „chevaux“; il a surtout jeté son dévolu sur les femmes enceintes, qu'il tourmente lentement à mort, leur retranchant graduellement la nourriture. — Le sénateur Contanini amène sa fille au bordel, et y en abuse. On lui fait accroire sa mort plus tard, la cachant pour en former une prostituée. — Juliette et la Durand font aussi d'excellentes affaires avec des poisons et en tirant les cartes. Elles sont invitées par Zéno, chancelier de la république, à une orgie, et jouissent avec quatre Vénitiennes d'une promenade en gondoles et des plaisirs de l'amour lesbique, exhaussés encore par une tempête, qui se déchaîne pendant qu'on est en pleine mer. Dans le palais d'une noble Vénitienne, Juliette est chargée de séduire le fils et la fille de cette dame. Enfin, le conseil des Dix ne manque pas de se présenter.

Mais a bout du compte, toute cette magnificence s'évanouit. Le bordel est fermé; la fortune de la Durand et de Juliette, confisquée. Juliette va à Lyon, d'où elle avertit Noirceuil de son prochain retour à Paris, et prie l'abbé Chabert d'y conduire aussi sa fille Marianne, à présent agée déjà de huit ans, afin qu'elle y soit élevée en „criminelle“. La joie de revoir Noirceuil est grande. Celui-ci tient tout de suite un de ses longs discours, où

il déclare que Juliette le retrouve mille fois plus pervers qu'il n'était, lorsqu'elle l'a quitté. Il a pendant ce temps réussi aussi à faire mourir Saint-Fond. Ils célèbrent alors leur réunion par un assassinat. Juliette fonde à Paris un bordel pour hommes et pour femmes; six entremetteuses sont chargées d'y amener la marchandise. Juliette et Noirceuil se vautrent au milieu de débauches vraiment grandioses, tâchant de surpasser l'empereur Néron et l'impératrice Théodora. Noirceuil épouse au milieu de prières, de bénédictions et devant du témoins ses deux fils, Juliette — sa fille et une demoiselle de Fontanges qu'elle a séduite! Les jouissances de ces mariages, uniques dans l'histoire du monde, ne durent pas longtemps. Dans une orgie, qu'honorent de leur présence les Desrues, et Cartouche en qualité de bourreau, les fils de Noirceuil et mademoiselle de Fontanges sont massacrés après d'horribles tourments. La fille de Juliette est jetée dans le feu!

Là, Juliette achève son récit devant les auditeurs étonnés, après avoir encore ajoutée qu'elle a empoisonné tous les puits du village près duquel se trouve le bien de Noirceuil, et où elle a retrouvé Justine, et causé par là la mort de tous les paysans. Juliette termine son long récit par une brillante apothéose du vice. Elle s'écrie d'une voix triomphante: „Telle est l'heureuse position où vous me voyez mes amis; je l'avoue, j'aime le crime avec fureur, lui seul irrite mes sens, et je professerai ses maximes jusques aux derniers moments de ma vie. Exempte de toutes craintes religieuses, sachant me mettre au-dessus des lois, par ma discrétion et par mes richesses, qu'elle puissance, divine ou humaine, pourrait donc contraindre mes désirs? Le passé m'encourage;

le présent m'électrise, je crains peu l'avenir; j'espère donc que la reste de ma vie surpassera de beaucoup encore tous les égarements de ma jeunesse. La nature n'a créé les hommes que pour qu'ils s'amusent de tout sur la terre; c'est sa plus chère loi, ce sera toujours cette de mon coeur. Tant pis pour les victimes, il en faut; tout se détruirait dans l'univers, sans les lois profondes de l'équilibre; ce n'est que par des forfaits que la nature se maintient, et reconquit les droits que lui enlève la vertu, Nous lui obéissons donc en nous livrant au mal; notre résistance est le seul crime qu'elle ne doive jamais nous pardonner. Oh! mes amis, convainquons-nous de ces principes; dans leur exercice se trouvent toutes les sources du bonheur de l'homme."

Plus d'une fois, Justine a fondu en larmes à l'audition de cette longue histoire; mais non pas le chevalier ni le marquis. Après le retour de Noirceuil et de Chabert, le sacrifice de ce „modèle de vertu" incorrigible est décidé. Au dernier moment, Noirceuil propose de s'en rapporter à un jugement du destin, en vue du violent orage qui approche. On emmène Justine dehors. Et voyez! elle est sur-le-champ frappée par la foudre. A cet aspect, des cris d'allégresse et d'enthousiasme éclatent parmi les adhérents du vice. La nature s'est prononcée. Le vice est l'unique félicité de l'homme. Pendant qu'ils accomplissent encore leurs infamies sur le cadavre de la malheureuse Justine, soudain la Durand paraît de nouveau à l'horizon. Elle a sauvé une grande partie des richesses confisquées à Venise. Finalement, Noirceuil est nommé ministre, Chabert devient archevêque, le marquis — ambassadeur à Constantinople, et le chevalier obtient une rente de 400 000 livres. Juliette et la Durand suivent

leur bien-aimé Noirceuil à de nouvelles grandeurs, jusqu'à ce qu'au bout de dix ans de brillants succès dans la voie du vice, Juliette meurt.

„Puisse celui qui écrira mon histoire", s'est-elle écriée en mourant, „l'intituler: „Les Délices du vice!"

5. La „Philosophie dans le Boudoir".

La „Philosophie dans le Boudoir ou les Instituteurs immoraux" parut pour la première fois en 1795 comme „Ouvrage posthume par l'auteur de Justine" en deux tomes avec cinq gravures, la deuxième fois en 1805 en deux tomes avec dix gravures, et depuis encore nombre de fois.

Cet ouvrage est une imitation de „l'Education de Laure" par Mirabeau et en partie aussi de „l'Aloysia Sigaea" par Nicolas Chorier. Le sujet principal, l'éducation d'une jeune fille au vice, y est traité en forme de dialogues et dans de longues dissertations didactiques, qui ne sont interrompues que çà et là par des réalisations pratiques des débauches préconisées. L'action s'efface devant les discutions théorétiques.

La préface qui s'adresse aux libertins, est caractéristique pour la tendance de tout l'ouvrage: „Voluptueux de tous les âges et de tous les sexes, c'est à vous seuls que j'offre cet ouvrage; nourrissez-vous de ces principes, ils favorisent vos passions, et ces passions dont de petits et froids moralistes vous effrayent, ne sont que les moyens que la nature emploie pour faire parvenir l'homme aux vues qu'elle a sur lui; n'écoutez que ces passions délicieuses, leur organe est le seul qui doive vous conduire

au bonheur. — Femmes lubriques, que la voluptueuse St.-Ange soit votre modèle; méprisez à son exemple tout ce qui contrarie les lois divines du plaisir, qui l'enchainèrent toute sa vie. — Jeunes filles, trop longtemps contenues dans les liens absurdes et dangereux d'une vertu fantastisque et d'une religion dégoutante; imitez l'ardente Eugénie; détruisez, foulez aux pieds avec autant de rapidité qu'elle, tous les préceptes ridicules inculqués par d'imbéciles parents.

Et vous aimables débauchés, vous qui depuis votre jeunesse n'avez plus d'autres freins que vos désirs, et d'autres lois que vos caprices; que le cynique Dolmancé vous serve d'exemple, allez aussi loin que lui, si, comme lui, vous voulez parcourir toutes les routes de fleurs que la lubricité vous prépare, convainquez-vous à son école que ce n'est qu'en étendant la sphère de ses goûts et de ses fantaisies; que ce n'est qu'en sacrifiant tout à la volupté; que le malheureux individu jeté malgré lui sur ce triste univers, peut réussir à semer quelques roses sur les épines de la vie."

Esquissons en peu de mots la maigre action du récit. Le premier entretien a lieu entre madame de St.-Ange et son frère, le chevalier de Mirvel. La première est un type rappelant la Juliette, qui infecte tout ce qui se trouve en contact avec elle. Son frère, au contraire, est plutôt d'une nature réceptible, et s'efface dans le récit devant l'individualité plus énergique de Dolmancé. Celui-ci est un cynique consequent dans le vice, qui domine toujours la situation entière au moyen de sa sophistique ingénieuse. Selon la peinture faite par Mirvel, il s'est endurci par suite de la vie dépravée qu'il a menée déjà dès l'âge le plus tendre, et au lieu de coeur il ne possède

plus que des convoitises bestiales. Il est pédéraste, et ne discontinue pas de s'enivrer d'apologies de ce vice.

Eugénie de Mistival est une jeune fille, qui a pour mère une dévote, et dont le père a une liaison avec madame de St.-Ange. Cette dernière lui a déjà fait tout un cours théorique du vice, l'a détournée de tous les préceptes de la religion et d'une pure morale, et l'a prise si bien dans ses filets qu'Eugénie veut se confier entièrement à sa direction. Il est donc décidé qu'aujourd'hui même — toute l'action se passe dans le cours d'un seul jour elle sera initiée à tous les mystères du culte de Vénus et de — Sodome. Eugénie entre et devoile aussitôt sa vraie nature par son aveu qu'elle déteste sa mère, cette vieille bigote. Dolmancé paraît le dernier, et alors Eugénie, qui en rougissant simule au début la pudeur, est en premier lieu mise au courant de l'anatomie et de la physiologie des organes génitaux de l'homme et de la femme; l'enseignement est secondé par des démonstrations [1]. Ensuite on lui enseigne tous les artifices de „l'amour physique" et de „l'antiphysique". Plus tard on invite encore pour l'instruction pratique le chevalier et un garçon jardinier idiot, nommé Augustin, de façon qu'Eugénie apprend à connaître l'arrangement de groupes obscènes. Vers le soir lorsqu'Eugénie s'est déjà transformée en monstre érotique des plus cruels, survient juste à point sa mère, madame de Mistival. Sous les yeux de sa fille, qui jubile d'allégresse, on lui fait violence de la façon la plus atroce: un valet nommé Lapierre est chargé de l'infecter du virus syphilitique, et avant de s'asseoir

[1]) Ce chapitre est selon toute apparence imité du dialogue III („Anatomie") de „l'Aloysia Sigaea". Comp. „Les dialogues de Luisa Sigéa etc." Paris 1881. T. I. P. 47—71.

à table, Eugénie doit faire à sa mère l'opération de l'infibulation.

Telle est la péripétie du roman. Plus des trois quarts du livre sont remplis de digressions didactiques.

6. Le Reste des Oeuvres du Marquis de Sade.

„Justine“, „Juliette“ et la „Philosophie dans le Boudoir“ sont les ouvrages auxquels le marquis de Sade est redevable de sa célébrité hérostratique. Tout le reste de ses nombreux écrits est modéré et supportable, en comparaison de ceux que nous venons de nommer. Aussi Marciat désigne les idées qui y sont exprimées par la dénomination de „petit sadisme“.[1])

„Aline et Valcour ou le Roman philosophique“, écrit à la Bastille un an avant la révolution, parut d'abord en 1793 en quatre tomes, et plus tard en 1795. C'est, comme le présume Marciat avec raison, incontestablement une ébauche de „Justine et Juliette“, dépeignant des caractères à peu près analogues. Valcour, jeune homme vertueux, aime Aline, noble fille de la noble épouse du cruel et vicieux président de Blamont. Celui-ci voudrait bien marier sa fille au vieux libertin Dolbourg, surtout qu'il a déjà livré auparavant comme maîtresse la vertueuse Sophie, qu'il croit être sa fille, à ce vieil ami. Il se propose de donner, aussitôt que se projet d'union sera réalisé, à Dolbourg sa propre femme pour maîtresse, afin d'en obtenir en revanche sa femme à lui, c'est à dire sa propre fille, en même qualité. Mais son dessein échoue. Aline commet un suicide. Madame de Blamont est em-

[1]) Marciat l. c. P. 218.

poisonnée par ordre de son époux. Valcour se retire dans un cloître, Dolbourg devient vertueux, et le président est obligé de fuir. Sous les traits de Rose et de Léonore, deux personnes vicieuses nous sont dépeintes. Léonore, qui a de la chance en toute chose, semble être un pendant de Juliette. L'ouvrage abonde en général en personnages intéressants. Hormis l'empoisonnement et quelques scènes de flagellation „Aline et Valcour" ne renferme point d'autres descriptions de cruautés.

Quérard pense que l'auteur s'est dépeint lui-même dans Valcour, et qu'il raconte dans ce livre en partie sa propre histoire[1]).

Les „Crimes de l'Amour ou le Délice des Passions, Nouvelles héroiques et tragiques, précédé d'une Idée sur les Romans" Paris 1800, sont un recueil de récits romanesques, comme p. ex. „Juliette et Raunai", „Clarisse", „Laurence et Antonio, „Eugène de Franval" etc. On y dépeint la lutte entre le vice et la vertu. Ordinairement c'est la vertu qui triomphe. Le marquis de Sade cite ce recueil dans son écrit polémique contre Villeterque[2]).

En guise de préface des „Crimes de l'Amour", Sade écrivit l'article „Idée sur les Romans", exposé qui ne manque pas d'un certain talent, sur la littérature des romans du 18me siècle, avec une introduction contenant une ébauche historique sur le développement du roman, qu'il définit un „tableau des moeurs du siècle", ayant pour but de suppléer en quelque sorte à l'histoire. Celui qui connaît les hommes est seul en état de composer un bon roman. On n'acquiert cette connaissance qu'en

---

1) „La France littéraire". Paris 1827. T. 8. P. 303.

2) „L'auteur des crimes de l'amour à Villeterque folliculaire" dans: Les crimes de l'amour etc. Bruxelles 1881. P. 137—153.

éprouvant des malheurs ou en faisant des voyages. A la fin, il repousse les reproches qu'on lui a faits relativement à sa manière cynique de s'exprimer dans „Aline et Valcour", comme injustes. On doit montrer le vice pour le faire abhorrer. Les livres les plus dangereux sont ceux qui l'embellissent et le montrent sous des couleurs séduisantes. Au contraire, il faut le montrer dans toute sa nudité, afin qu'on en reconnaisse la vraie nature, et qu'on puisse par là l'éviter.

Enfin, nous faisons encore mention du pamphlet qui attira à Sade la rancune de Napoléon. „Zoloé et ses deux acolytes" parut en 1800 à Paris. Zoloé est Joséphine de Beauharnais, l'épouse de Bonaparte. Elle y est dépeinte comme lascive et cupide Américaine. Son amie Lauréda (madame Tallien) est une Espagnole „tout feu et toute passion", très-riche et par conséquent à même d'assouvir toutes ses perverses convoitises. Elle et la Volsange (madame Visconti) prennent part de concert avec Zoloé aux orgies arrangées par des viveurs dissolus. Parmi ces derniers on reconnaît Bonaparte dans le baron d'Orsec et Barras dans le vicomte de Sabar.

De toutes les comédies du marquis de Sade il n'y a que deux qui soient dignes d'être mentionnées: „Oxtiern ou les Malheurs du libertinage" Versailles 1800, où sont glorifiées les délices du crime, et „Julia, ou le mariage sans femme" (manuscrit), glorification de la pédérastie.

7. Traits caractéristiques des Ouvrages du Marquis de Sade.

Des ouvrages principaux du marquis de Sade on peut dire la même chose que ce qu'a dit Macaulay en

parlant des „Mémoires“ du Dr. Burney. Cela n'est pas un plaisir mais une tâche que de les lire. Quiconque désire se convaincre de la désolante altération psychique et de tout le malaise corporel qu'engendre une occupation exclusivement concentrée sur les rapports et les instincts purement sexuels de l'homme, qu'il lise les oeuvres du marquis de Sade. On pourra déjà déduire cette conviction en parcourant la courte analyse que nous venons de donner de „Justine“ et de „Juliette“. De plus, Sade a commis ce que Fritz Friedmann qualifie de „péché littéraire“, dans sa remarquable étude sur „Le Crime et la Maladie dans le Roman et sur la Scène“ [1]): il a pris pour point de départ et pour point essentiel de la péripétie le crime dans toute sa nudité et dans toute son insensibilité! Cette combinaison des rapports sexuels avec le crime et les tendances destructives de tout genre doit nécessairement agir avec d'autant plus de violence, qu'elle est variée de mille façons différentes par une faculté imaginative hors ligne. Déjà Janin a reconnu que de Sade a possédé „la plus infatigable imagination qui ait jamais épouvanté le monde.“ [2]) Ce n'est que grâce à cette qualité que put être créée une oeuvre pornographique gigantesque, comprenant dix volumes, oeuvre qui déjà, par son étendue et par la quantité de travail intellectuel et purement mécanique qu'elle nécessita, nous impose malgré nous une certaine admiration“. [3]) Cette imagination luxuriante se manifeste encore, suivant Eulenburg,

---

[1]) Fritz Friedmann „Le Crime et la Maladie dans le Roman et sur la Scène“ Berlin 1889. P. 8.

[2]) J. Janin l. c. P. 358.

[3]) A. Eulenburg „Le marquis de Sade“ l. c. P. 513.

dans le „plan bizarre de cette monstrueuse et prolixe composition aux chaînons multiples, et dans la minutieuse disposition des faits racontés, avec tous les fils enchevétrés de la péripétie, avec l'énorme quantité des personnages qui y paraissent les uns après les autres, avec la gradation successive amenée avec raffinement, et avec cette fidélité de mémoire rétrospective qui ne fait presque nulle part défaut!" Mentionnons encore le coloris général des oeuvres de Sade, coloris que Justine qualifie de „corruption réfléchie" (Juliette IV, 87), les discussions et dialogues philosophiques interminables, revenant perpétuellement à la charge, et répétant toujours la même chose.

Citons enfin, pour achever cette peinture repoussante, les assertions et les exagérations vraiment monstrueuses, les stupides hyperboles d'une imagination extravagante. Minski boit soixante bouteilles de vin à la fois (Juliette III, 332); le carme Claude a trois testicules (Juliette III, 77); dans le „théâtre des Cruautés" à Naples 1176 personnes sont tuées en l'espace d'une seule journée (Juliette VI, 22—26) etc. etc. Il n'est pas rare non plus de trouver chez un pareil graphomane de graves erreurs de chronologie et de géographie. Ainsi, il fait écrire à Moïse l'histoire de Loth pendant la captivité des Juifs à Babylone (Philosophie dans le Boudoir I, 195) et Pompéi et Herculanum étaient selon lui situées en Grèce. (ibid., 196)

Quelque importants et instructifs que puissent donc être — et telle est notre opinion — les ouvrages du marquis de Sade au point de vue de l'histoire de la civilisation et de l'anthropologie en général, leur forme extérieure doit nécessairement inspirer de l'aversion. L'avidité psychique et les tautologies dénuées de fondement des

ouvrages principaux doivent avoir une influence des plus pernicieuses sur un cerveau débile, qui n'est pas capable de s'élever au point de vue de l'histoire de la civilisation et à une analyse scientifique; ainsi que Janin l'a fort bien reconnu, quand il nous dépeint en paroles éloquentes cette influence sur un exemple. Les illustrations obscènes, ajoutées au texte des ouvrages, sont moins dangereuses. Selon Renouvier, ce sont les fameux artistes Chéry et Carrée qui ont fourni les dessins de ces „oeuvres d'un maniaque, qui a souillé les temps de la liberté. Nous n'avons pas vu les dessins originaux, qui se trouvent encore, à ce qu'on prétend, entre les mains d'un bibliophile parisien, et nous ne pouvons juger par conséquent si leur nature est conforme aux indications de Renouvier. Mais en appuyant notre opinion sur les cent quatre gravures contenues dans „Justine et Juliette", nous ne pouvons que confirmer le jugement d'un auteur spirituel, Eulenburg, sur ces images: „Si l'on fait abstraction de l'horreur de ce qui s'y trouve représenté, la valeur artistique de ces illustrations est fort insignifiante. Des fautes grossières dans le dessin, des fautes de perspective, un manque total d'individualisation, une pauvre et mesquine conception de la scène sautent aux yeux dans la plupart de ces images, et l'on ne saurait leur accorder tout au plus, comme mérite toute fois douteux, qu'une certaine fidélité de composition par rapport aux descriptions souvent fort compliquées des groupes dans le texte. Pour rendre de pareilles choses, en admettant que cela fût permis, il aurait fallu recourir à une imagination exubérante et ne reculant devant rien, semblable à celle avec laquelle

[1]) J. Renouvier „Histoire de l'art pendant la révolution" Paris 1883. P. 269.

Doré a su reproduire les figures de l'Enfer du Dante".[1]) Les dix lithographies dans la „Philosophie dans le Boudoir" de l'édition de 1805, que nous avons devant nous, sont exécutées un peu mieux. Du reste, d'autres livres pornographiques du 18me siècle se distinguent de même par leurs mauvaises illustrations, p. ex. „Ma Conversion" de Mirabeau. Le temps moderne nous fournit des productions beaucoup plus parfaites, grâce hélas à une technique plus perfectionnée.

8. La Philosophie du Marquis de Sade.

Le marquis est le premier et l'unique philosophe du vice que nous connaissions. C'est en vain qu'on chercherait chez des philosophes modernes, comme Stirner et Nietzsche, bien qu'eux aussi aient prêché avec emphase l'égoisme, la „morale des maîtres" et d'autres idées d'un individualisme outré, cette „spiritualisation" — c'est ainsi que nous voudrions nommer ce phénomène — du crime nu, vulgaire, diabolique, telle que nous la trouvons chez Sade.

Il y a encore un autre point de vue qui fait des ouvrages du marquis de Sade pour l'historien qui s'occupe de la civilisation, pour le médecin, le jurisconsulte, l'économiste et le moraliste un véritable puits de science et de notions nouvelles. Ces ouvrages sont surtout instructifs dar cela même qu'ils nous montrent tout ce qui dans la vie se trouve en étroite connexité avec l'instinct sexuel, qui, comme l'a reconnu le marquis

---

[1]) A. Eulenburg l. c. P. 504.

de Sade avec une perspicacité indéniable, influe sur la presque totalité des rapports humains d'une manière quelconque. Tout investigateur qui voudra déterminer l'importance sociologique de l'amour, devra lire les ouvrages principaux du marquis de Sade. Non pas au même niveau que la faim, mais au dessus' l'amour préside au mouvement de l'univers!

Le marquis de Sade s'évertue à enjoliver le tableau hideux en soi des débordements sensuels, dépeints dans ses romans, au moyen d'un certain vernis intellectuel sous forme de réflexions philosophiques, développées d'une manière fort détaillée dans ces écrits. Là, se manifeste également l'habitude qu'ont les Français de traiter, comme dit d'Alembert, „sérieusement les choses les plus futiles". Delbène opine: „Ce n'est pas tout que d'éprouver des sensations, il faut encore les analyser. Il est quelquefois aussi doux d'en savoir parler que d'en jouir, et quand on ne peut plus celui-ci, il est divin de se rejeter sur l'autre". Jérôme dit que les orgies célébrées en Sicile n'étaient interrompues que par des discussions philosophiques, et qu'on ne commettait de nouvelles cruautés que lorsque par là on les avait en quelque sorte „légitimées" (Justine III, 45). Ces peintures théoriques de la volupté seraient aussi nécessaires au „développement de l'âme". (Justine IV, 173.)

Ces débats philosophiques précisément prouvent que „dans Sade nous n'avons pas affaire au premier venu parmi les auteurs pornographiques du calibre ordinaire, mais qu'il s'agit là d'un phénomène littéraire des plus extraordinaires, d'un agent antimoral qui puise directement à la source originaire du mal."[1])

[1]) A. Eulenburg l. c. P. 499.

Partant, un court aperçu du système philosophique du marquis de Sade ne sera pas déplacé ici.

Toutes les opinions de Sade découlent, ainsi qu'on peut aisément s'y attendre, de son matérialisme, développé avec conséquence. Il déifie la Nature, qu'il oppose perpétuellement comme bon principe à la vertu, qui en est le contraire. L'univers se meut par sa propre énergie, et ses lois éternelles, inhérentes à la nature, suffisent pour engendrer tout ce que nous voyons, sans le concours d'une „cause première". Le mouvement continuel de la matière explique tout. A quoi bon chercher un moteur là où tout se meut éternellement? L'univers est un ensemble d'êtres variés, qui agissent et réagissent mutuellement et successivement les uns sur les autres. Il n'y a nulle part de limites. Partout règne une transition continuelle d'un état de choses à un autre par rapport aux êtres individuels, qui se revêtent successivement de diverses formes nouvelles. (Juliette I, 72—73.)

Le mouvement et le choc des molécules de matière expliquent tous les phénomènes corporels et psychiques. L'âme comme principe „actif" et „pensant" doit donc être une substance matérielle. En qualité de principe actif, elle est divisible. Et tout ce qui est divisible s'appelle matière. — En second lieu, matière est tout ce qui périclite. „L'esprit" ne saurait péricliter. Mais l'âme se conforme aux impressions du corps, elle est débile dans l'adolescence, affaissée dans la vieillesse; elle succombe par conséquent à tous les périls qui menacent le corps; donc, elle est = matière (Juliette I, 86). Bressac, pour prouver la même chose, s'en tire avec encore moins de façons. Lorsque le corps de la femme du comte Gernande exécute encore après la mort un mouvement convulsif, il s'écrie

out ravi: „Vous voyez, qu'il n'est nullement besoin d'âme pour faire mouvoir une masse."

Il est donc établi indubitablement que l'immortalité de l'âme n'est rien qu'une chimère. Ce dogme saugrenu a rendu les hommes idiots, hypocrites, scélérats, et formé des individus „atrabilaires". La vertu ne demeure que chez ceux qui n'ont aucune notion de l'immortalité. Juliette se permet vis à vis de la Delbène la timide question si l'idée de l'immortalité ne serait pas une consolation pour beaucoup de malheureux. La Delbène lui répond qu'il ne faut pas prendre ses souhaits pour mesure de la vérité. Au fait, ces doctrines de l'âme humaine ne sont pas les seules qu'on puisse avoir, tout en étant matérialiste. La Durand assure par exemple que l'âme est un feu, qui s'éteint à la mort de l'individu, et qui disperse ses substances dans la matière universelle (Juliette III, 247). Et le scélérat Saint-Fond construit le monde en „molécules malfaisantes", en „éléments méchants". Il s'ensuit qu'il ne voit dans l'univers que la méchanceté, le mal, le désordre et le crime. Le mal existait déjà avant la création du monde, et existera après sa disparition. Pourquoi la vieillesse est-elle pire que la jeunesse, plus pervertie et plus dégénérée? Parce que les mauvais éléments s'apprêtent à rentrer dans le sein des „molécules malfaisantes". Saint-Fond croit ainsi que le mal guette l'homme après sa mort, il croit donc à un enfer éternel. Pour celui qui a été mauvais ici-bas la réunion avec le „mal" s'accomplira facilement. Mais les individus vertueux endureront alors de grands

[1]) Il est intéressant de remarquer dans ce passage la relation qui existe entre le matérialisme et le pessimisme, et qui chez Sade se rencontre plus d'une fois.

tourments. Toutefois, s'il y a un enfer, de là à la conception d'un paradis céleste, il n'y a plus qu'un pas. Effectivement, Saint-Fond croit à une autre vie, à des récompenses et à des punitions. Pour empêcher que ses victimes ne viennent dans le ciel, il s'enferme avec elles d'une manière mystérieuse, et les force de signer avec leur propre sang un papier, par lequel elles livrent leurs âmes au diable, quam chartam membro suo ano eorum inserit, opération qui cause à ces malheureux d'excessives souffrances. (Justine II, 287, 341.) Clairwil au contraire déclare que l'enfer est une invention des prêtres (Juliette II, 292 et s.).

A l'exemple d'Holbach, qui qualifie chaque sentiment religieux d'erreur d'intellect, Sade ne se lasse pas de verser à pleines coupes ses railleries sur les idées de „Dieu" et de „religion". Son athéisme se montre „d'une manière fort inconséquente, en même temps, sous la forme d'un misothéisme fanatique, qui ne se sert du mot connu: „si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer", apparemment que pour injurier et bafouer par des blasphèmes ce Dieu inventé ad hoc."[1]) La conception d'une telle chimère et la déification d'un pareil monstre est la seule erreur que la Delbène ne puisse pardonner à l'homme. „Je vois les ombres de tous les malheureux sacrifiés par cette abominable superstition". Elle rappelle à la mémoire les forfaits du cléricalisme et de l'inquisition. Si elle avait vécu de nos jours, elle n'aurait certes pas omis les tourments infligés au malheureux Dreyfus au nom de ce dieu clérical. La Delbène soumet alors à une critique les diverses théories de Dieu. Les Juifs parlent, il est vrai, d'un Dieu, mais ils n'expliquent point cette

[1]) A. Eulenburg l. c. P. 509—510.

notion, ils ne se prononcent là-dessus que dans des allégories puériles. La Bible a été écrite par diverses personnes „charlatans imbéciles", longtemps après Moïse. Ce dernier prétend avoir reçu les lois de Dieu lui-même. Cette prédilection de Dieu pour un petit peuple ignorant n'est-elle pas ridicule? Les prodiges racontés dans la Bible ne sont mentionnés par aucun historien. Et comment ce Dieu a-t-il traité les Juifs? Ne les a-t-il pas dispersés dans le monde entier comme l'opprobre du genre humain? On ne saurait chercher Dieu chez les Juifs. Il n'est chez eux qu'un „fantôme dégoûtant". Mais peut-être le trouve-t-on chez les chrétiens? Là, la Delbène trouve des absurdités encore plus grandes. Jésus est, selon son opinion, bien plus rusé que Moïse. Celui-ci fait produire les miracles par Dieu. Celui-là en fait lui-même! Sa religion prouve le prophète, et le prophète la religion.

L'existence de Dieu n'étant donc démontrée ni par le judaïsme ni par le christianisme, nous sommes obligés de nous en tenir à notre propre raison. Mais celle-ci est chez l'homme et chez l'animal le résultat du plus grossier mécanisme. Se souvient-on des choses comme d'objets absents, cela s'appelle mémoire, reminiscence. S'en souvient-on, sans avoir été informé de leur absence, les considérant par conséquent comme des objets qui existent dans la réalité, cela compte pour de l'imagination, et cette dernière est la vraie source de toutes nos erreurs. L'imagination consiste en „idées objectives", qui ne nous indiquent rien de réel, tandis que la mémoire est formée d'„idées réelles", qui nous désignent des choses existant en réalité. Or Dieu n'est qu'un produit de l'imagination, de l'„imagination épuisée" de ceux qui sont trop indolents pour examiner à fond la longue série des causes et des

effets, et qui, par un saut périlleux téméraire, ont recours à une cause originaire première, dont toutes les autres causes seraient le résultat, mais qui elle-même n'aurait point de cause efficiente. Voilà ce qui serait Dieu. L'„absurde chimère" d'une „imagination débile", qui n'est capable de concevoir qu'une „idée objective", sans existence réelle. Dieu est un „vampire", qui suce le sang des hommes. (Juliette I, 49—62) En réalité Dieu ne saurait exister, puisque la nature éternellement active se trouve dans un mouvement perpétuel, et puisqu'elle possède cette énergie par elle-même et non pas comme don d'un créateur. Car autrement, il faudrait se représenter un être apathique, qui, ayant une fois achevé son oeuvre, végéterait dans l'oisiveté. Mais un tel être serait une risée à cause de sa superfluité. Car il n'aurait été actif que tant qu'il créait; après la création, il se serait reposé pendant des milliers d'années. (La Philosophie dans le Boudoir I, 56.) „Si la matière agit, se meut sur des combinaisons qui nous sont inconnus, si le mouvement est inhérent à la matière, si elle seule enfin peut, en raison de son énergie, créer, produire, conserver, maintenir, balancer dans les plaines immenses de l'espace tous les globes dont la vue nous surprend, et dont la marche uniforme, invariable, nous remplit de respect et d'admiration, quel sera le besoin de chercher alors un agent étranger, puisque cette faculté active se trouve essentiellement dans la nature elle-même, qui n'est autre chose que la matière en action, votre chimère déifique éclaircirait-elle quelque chose? (ib. I, 58.) C'est donc à plaisir qu'il perd la créature que lui-même a formée. Quel horrible Dieu que ce Dieu là, quel monstre! Quel scélérat plus digne de notre haine et de notre implacable ven-

geance! Cependant peu content d'une aussi sublime besogne, il noie l'homme pour le convertir, il le brule, il le maudit, rien de tout cela ne le change, un être plus puissant que ce vilain Dieu: le diable conservant toujours son empire, pouvant toujours braver son auteur, parvient sans cesse par ses séductions à débaucher le troupeau que s'était réservé l'Éternel. Rien ne peut vaincre l'énergie de ce démon sur nous; il n'a qu'un fils, un fils unique qu'il possède de je ne sais quel commerce; il détache du ciel cette respectable portion de lui-même, on s'imagine peut-être que c'est sur des rayons célestes, au milieu du cortège des anges, à la vue de l'univers entier que cette sublime créature va paraître . . . pas un mot; c'est dans le sein d'une putain juive, c'est au milieu d'une étable à cochon que s'annonce le Dieu qui va sauver la terre. Mais son honorable mission nous dédommagera-t-elle? Suivons un instant le personnage. Que dit-il? Que fait-il? quelle sublime mission recevons-nous de lui? quel mystère va-t-il révéler? quel dogme va-t-il nous prescrire? dans quel acte enfin sa grandeur va-t-elle éclater? Je vois d'abord une enfance ignorée, quelques services, très-libertins sans doute, rendus par ce polisson aux prêtres du temple de Jérusalem, ensuite une disparation de quinze ans, pendant laquelle le fripon va s'empoisonner de toutes les rêveries de l'école égyptienne, qu'il rapporte enfin en Judée, à peine y reparaît-il que sa démence débute par lui faire dire qu'il est le fils de Dieu, égal à son père, il associe à cette alliance un autre fantôme qu'il appelle l'esprit saint, et ces trois personnes assure-t-il ne doivent en faire qu'une. C'est pour nous sauver tous, assure l'imbécile, qu'il a pris chair quoique Dieu dans le sein d'un enfant des hommes. Et les

miracles éclatants qu'on va lui voir opérer convaincront bientôt l'Univers. Dans un souper d'ivrognes, en effet le fourbe change à ce qu'on dit l'eau en vin, dans un désert il nourrit quelques scélérats avec des provisions cachées que ses sectateurs préparent. Un de ses camarades fait le mort, notre imposteur le ressuscite, il se transporte sur une montagne et là seulement devant deux ou trois de ses amis, il fait un tour de passe-passe dont rougirait le plus mauvais bateleur de nos jours; maudissant d'ailleurs avec enthousiasme tous ceux qui ne croient pas en lui, le coquin promet les cieux à tous les sots qui l'écouteront. Il n'écrit rien, vu son ignorance, parle fort peu, vu sa bêtise, fait encore moins, vu sa faiblesse, et laissant à la fin les magistrats impatientés de ses discours séditieux, quoique fort rares, le charlatan se fait mettre en croix après avoir rassuré les gredins qui le suivent que chaque fois qu'ils l'invoqueront il descendra vers eux pour s'en faire manger. On le supplicie, il se laisse faire; Monsieur son papa, ce Dieu sublime dont il ose dire qu'il descend en lui donne pas le moindre secours. Ses satellites s'assemblent, nous voilà perdus disent-ils, si nous ne nous sauvons par un coup d'éclat. Énivrons la garde, dérobons son corps, publions qu'il est ressuscité, le moyen est sûr, si nous parvenons à faire croire cette friponnerie, notre nouvelle religion se propage, elle séduit le monde entier. Le coup s'entreprend, il réussit. Les sots, les femmes, les enfants crient tant qu'ils le peuvent un miracle; et cependant dans cette ville teinte du sang de Dieu, personne ne veut croire à ce Dieu; pas une seule conversion s'y opère. On publie la vie de Jésus. Ce plat roman trouve des dupes, on lui fait dire cent choses auxquelles il n'a jamais pensé, quel-

ques-uns de ses propos saugrénus deviennent aussitôt la base de sa morale, et comme cette nouvauté se prêchait à des pauvres, la charité en devient la première vertu. Des rites bizarres s'instituent sous les noms de sacraments, dont le plus insigne de tous et le plus abominable est celui par lequel un prêtre couvert de crimes a néanmoins par la vertu de quelques paroles magiques le pouvoir de faire arriver Dieu dans un morceau de pain." (Phil. dans le Boud. I, 60—64.) Il n'y a pas lieu de s'étonner qu'en soutenant de pareilles opinions, le marquis de Sade déclare souvent que le sacrilège est un commandement dicté par le devoir, et qu'il détracte par des paroles acerbes les reliques, les images des saints, les crucifix etc., et laisse p. ex. dire Dolmancé que son principal plaisir consiste à injurier Dieu, à proférer contre ce fantôme des mots orduriers. Il voudrait bien trouver une nouvelle manière d'insulter encore plus cette dégoûtante chimère, et comme Moberti, il est bien fâché qu'il n'y ait point de Dieu, désirant en de pareils moments qu'il en existe un. (Philosophie dans le Boudoir I, 125—126.)

En partant de ces maximes théorétiques, le marquis de Sade aboutit à l'exposé d'une philosophie pratique de la vie, justement de la „philosophie du vice".

Pour faire triompher le vice dans la société humaine, il est nécessaire d'exercer une pédagogie conforme au but qu'on se propose. Le marquis de Sade a clairement compris que pervertir la jeunesse est identique à la ruine de toute morale en général. Cette jeunesse, au sujet de laquelle Alexandre de Humboldt dit dans ses lettres incomparables adressées au roi Frédéric Guillaume IV, qu'elle est „l'institution indestructible,

éternelle et toujours renaissante de l'humanité",[1]) c'est elle dont, selon Sade, il importe de faire la conquête. „C'est dans la jennesse qu'il faut s'occuper de détruire avec énergie les préjugés inculqués dès l'enfance. (Juliette IV,134). „C'est pour cela que Sade a créé dans la „Philosophie dans le Boudoir", pour ainsi dire, un manuel d'éducation au vice à l'exemple de „l'Education de Laure" par Mirabeau, manuel où il développe ses principes théorétiques, et en montre l'application pratique dans la séduction et la démoralisation d'une jeune fille. „Remplacez les sottises déïfiques dont vous fatiguez les jeunes organes de vos enfants, par d'excellents principes sociaux; qu'au lieu de leur apprendre à réciter de futiles prières, il soient instruits de leurs devoirs envers la société . . Que l'on évite donc avec le plus grand soin de mêler aucune fable religieuse à cette éducation nationale." (Ph. d. l. B. II, 62 ff.) Sade a compris on ne peut mieux que l'habitude constitue le facteur essentiel, l'alpha et l'oméga de l'éducation. C'est pourquoi le vice doit devenir une habitude chez l'individu adolescent. Car l'habitude affranchit de tous remords importuns. „Le vice doit devenir une vertu! Et la vertu un vice!" Ces paroles, Delbène les adresse à Juliette quand elle a quatorze ans (Juliette I, 27—30). Celle-ci, de son côté, élève plus tard la fille de Saint-Fond, sa propre fille et mademoiselle de Fontanges dans les mêmes principes, dont les résultats pernicieux nous ont été déjà mis en évidence par la statistique du comte de Belmor, mentionnée ci-dessus.

De cette manière le vice est introduit méthodiquement dans toutes les institutions sociales, dont nous ne citerons que les principales.

---

[1]) „Lettres d'Alexandre de Humboldt à Varnhagen de Ense". 3me édit. Leipzig 1860. P. 190.

L'amour et le mariage sont pour Sade des idées chimériques. La Duvergier distingue avec une espèce de casuistique jésuitique deux genres d'amour, l'amour moral et l'amour physique. Une femme, à son dire, peut adorer son amant ou bien son mari au moral, et aimer temporairement au physique celui qui la courtise. En outre, la femme de tempérament a toujours besoin de plusieurs amants.[1]) (Juliette I, 268.) La Delbène, cette grande institutrice du vice, tient un long monologue sur l'inutilité de la morale pour les filles et pour les femmes. Elle pose dès l'abord la question avec étonnement: „Une femme est-elle meilleure ou plus mauvaise, si une certain partie de son corps soit plus ou moins ouverte?“ Selon elle, les moeurs doivent garantir le bonheur individuel. Sans cela, elles ne valent rien. On n'a pas le droit de contraindre une fille à conserver son pucelage, lorsqu'elle trouve son bonheur à le perdre, et brûle de s'en défaire. „Cessez de croire que vous ne soyez faites que pour la jouissance d'un seul.“ La défloration est donc nécessaire et vertueuse.[2]) Partant de pareils principes, la Delbène donne aux femmes en toute conscience d'excellentes conseils pour mieux tromper leurs maris (Juliette I, 109—131).

---

[1]) A. Moll dit („Investigations sur la Libido sexualis“: „J'ai l'impression que le degré d'attraction que la virginité, ou plutôt la chasteté de la femme exerce sur l'homme a aussi chez nous la tendance à décroître. Pour la plupart des cas, ce sont actuellement plutôt des raisons sociales ou la vanité qui empêchent l'homme d'épouser une fille déflorée. L'effet proprement repoussant de la défloration par un autre homme n'est plus toujours suffisamment prononcé.“

[2]) Les „effroyables conséquences“ de l'abstinence sexuelle se firent surtout connaître par les songes et les illusions érotiques du curé de Cours près Réole en Guyenne. Buffon les a dépeints dans son „Histoire naturelle“ et on les trouve exposés de la manière la plus détaillée dans l'„Espion anglais“. T. I Londres 1784. P. 409—456.

On peut aisément s'imaginer la position qu'occuperait selon ces maximes la prostitution au sein de la société. „C'est en f. . . . . ., qu'on restera dans la mémoire des hommes. On a bientôt oublié les Lucrèce, tandis que les Théodore, et les Messaline font les plus doux entretiens et les plus fréquents de la vie. Comment donc ne pas préférer un parti, qui nous couvrant de fleurs ici-bas, nous laisse encore l'espoir d'un culte bien au-delà du tombeau? Comment ne pas préférer ce parti à celui qui nous faisant végéter imbécilement sur la terre; ne nous promet après notre existence que de mépris et de l'oubli?“ (Ph. d. l. B. I, 80) La destinée de la femme est d'être comme la chienne, comme la louve, d'appartenir à tous ceux qui veulent d'elle. De cette manière, le mariage même est estimé un délit.[1])

Ce qui nous frappe chez Sade, ce son les nombreux points de contact qu'on trouve chez lui avec les idées de Malthus. La dépopulation, qui est actuellement devenue en France une question brulante, n'est point un nouveau phénomène. D'après un rapport que nous avons lu dans le „Journal de Voss“ du 11 juillet 1899, le professeur Rossignol à Bordeaux publia tout récemment l'ouvrage de l'abbé Joubert, paru en 1767 „La Dépopulation et les Moyens d'y remédier“. De là il est permis de conclure que ce problème agita les esprits presque pendant tout le siècle précédent. Déjà de 1700 à 1715 une décroissance effective de la

[1]) Il est singulier qu'au point de vue de la morale, on ait aussi déclaré le mariage pour un crime. P. ex. Stace dans les célèbres vers de la „Thébaïde“ (Livre II, 232—234):

„Tacite subit ille supremus
Virginitatis amor, primaeque modestia culpae
Confundit vultus. Tunc ora rigantur honestis
Imbribus“.

population fut constatée En 1764, ce fut le parlement de Dijon, en 1765, celui de Bordeaux qui indiqua les périls de la dépopulation. En 1767, l'abbé Joubert énuméra comme causes de la dépopulation: l'immoralité l'emploi de nourrices salariées, l'état antihygiénique des maisons et des rues, l'abus des liqueurs fortes, la distribution des impôts. Il dit en parlant des classes aisées, „que pour avoir un héritier riche, on combat contre la nature pour ne pas augmenter le nombre des enfants.“ L'excellent abbé insiste surtout sur les folles exigences de beaucoup de femmes, dont la mauvaise éducation et la prodigalité expliquent l'aversion pour le mariage que tant d'hommes éprouvent.

Chez Sade, ce sont aussi principalement les femmes qui défendent le malthusianisme. Delbène trouve que la nature ne se soucie guère de la reproduction des êtres vivants, et la suppression de la propagation ne l'affligerait aucunement. C'est notre orgeuil qui proclame l'utilité de la propagation. La nature détruit avec indifférence d'innombrables êtres. Dolmancé affirme même que la propagation de la race humaine n'a rien de commun avec les buts que se propose l'humanité dans la vie. „Comment pourrait-elle (la nature) avoir prescrit pour loi un acte qui le prive des droits de sa toute puissance? Puisque la propagation n'est qu'une suite de ses premières intentions, si notrè espèce était absolument détruite, il deviendrait un acte bien plus flatteur pour son orgueil et sa puissance. Les guerres, les pestes, les famines, les meurtres ne seraient plus que des accidents nécessaires des lois de la nature, et l'homme, agent ou patient de ces effets, ne serait donc pas plus criminel dans l'un des cas qu'il ne serait victime dans l'autre. (Ph. d. l. B. I, 100—101.)

Et quand la Delbène fait la remarque que la trop grande population en France force à réduire artificiellement le nombre des enfants, en tuant les surnuméraires, et en favorisant l'amour homosexuel (Juliette I, 124), cette augmentation temporaire de la population se rapporte suivant l'ouvrage de Rossignol aux dix dernières années avant la révolution. Madame de Saint-Ange recommande (Philosophie dans le Boudoir, I, 99), tout comme nos malthusiens modernes, qui se sont depuis longtemps mis au-dessus des mariages tardifs et du „moral restraint", conseillés par Malthus, les mesures préventives connues (condoms, éponges etc. . . .)[1]). Le malthusien le plus enragé c'est Saint-Fond. Il prétend que la France „aurait besoin d'une forte saignée." Les artistes et les philosophes doivent être chassés, les hôpitaux et les maisons de bienfaisance doivent être supprimés, et une guerre ainsi qu'une famine, produite artificiellement, doivent accomplir le reste. Il voudrait de cette manière éliminer deux tiers de la population.

---

[1]) Weinhold a recommandé une méthode fort étrange ayant pour but de restreindre directement l'engendrement des enfants. Chaque adolescent doit dès l'âge de 14 ans subir l'opération de l'infibulation. On tire à soi le prépuce, on le serre légèrement entre deux plaques métalliques, percées de trous, puis on le perce avec une aiguille creuse, en sorte qu'un fil de plomb, long de 4 à 5 pouces, puisse y être introduit. Cela fait, on soude les deux bouts l'un à l'autre, et l'on estampille l'endroit soudé. L'infibulation dure jusqu'à ce que l'individu en question possède suffisamment pour se marier ou pour nourrir des enfants naturels. De sévères punitions doivent menacer l'enlèvement arbitraire de cet appendice artificiel, et des visitations réitérées les prévenir. Weinhold assure avoir exécuté cette opération, qui serait possible même chez, les Juifs (?), sur les onanistes etc. sans le moindre préjudice pour leur santé. Comp. Charles Auguste Weinhold „Essai sur la trop grande Population de l'Europe centrale" Leipzig 1827; „Sur la Misère humaine, occasionnée par l'abus de la reproduction." 1828 etc.

(Juliette III, 126, 261.) Une pareille expérience est tentée par la Borghèse à Rome. Trente-sept hôpitaux sont brûlés, et vingt mille personnes périssent dans les flammes! (Juliette IV, 258.)

Le célèbre „Essay on the principle of population" par Th. R. Malthus parut à Londres pour la première fois en 1798. Le marquis de Sade qui dépeint, comme Malthus, les dangers de la trop grande population peut donc être considéré comme un de ses précurseurs. Toute fois les physiocrates français comme Quesnay dans ses „Maximes générales" et Mirabeau dans la „Philosophie rurale" et dans l'„Ami des hommes" se sont déjà occupés des problèmes touchant les faits de la population, et ont développé des idées analogues à celles de Malthus,[1] bien que ce soit à ce dernier qu'appartient le grand mérite de les avoir le premier formulées dans son étude spéciale sur la théorie de la science de la population, et d'avoir composé un ouvrage qui a jeté une vive lueur au coeur de l'économie politique, et qui en a précisement révélé les abîmes.[2] En tout cas, le marquis de Sade a aussi montré pour ce problème important un vif intérêt. Son roman „Aline et Valcour" prouve toutefois qu'il n'a pas seulement dépeint des personnes qui se déclarent les champions des mesures préventives et même destructives par rapport à la population: Zamé, dans ce roman, interdit l'inceste et la pédérastie, ferme les couvents, comparant la religieuse au pédéraste, qui tous deux, frustrent la société." Il a soin aussi de fonder des orphelinats et des hospices

[1]) W. Roscher „Système d'Economie politique" 20me édit. Stuttgard 1892. P. 734.

[2]) H. Eisenhart „Histoire de l'Economie politique" 2me édit. Jéna 1891. P. 80.

des enfants trouvés, et il réprime l'égoisme dans son développement exagéré.[1])

Le marquis de Sade a développé ses théories du crime, qui sont en étroite relation avec ses idées malthusiennes, dans différentes parties de ses ouvrages principaux, et avec le plus de détails dans la „Philosophie dans le Boudoir", où il les fait lire par Dolmancé dans une brochure achetée au Palais-Royal. Dans „Justine" Bressac déclare le crime en général une chimère. Car un assassinat ne fait que transformer la matière, mais ne l'anéantit pas. Rien ne se perd dans la nature. De plus, toutes les actions sont inspirées par la nature même et, partant, exemptes de péché! (Justine I, 209 et s.) — Delbène motive encore autrement la nécessité du crime en disant que la nature a créé des hommes différents. Ainsi elle veut des sorts différents. L'un doit être heureux, l'autre malheureux et l'esclave du premier. Le crime est donc un des „projets de la nature" (Juliette I, 176). Noirceuil voit tout le secret de la civilisation dans le fait que les scélérats et les hommes rusés s'enrichissent, tandis que les imbéciles sont prédestinés à être opprimés. Pourquoi toutes ces lois? Le faible est faible par la nature et un victime du puissant. Ce serait donc une action contre la nature d'aider le faible (Jul. I, 311—312).

Dans la „Philosophie dans le Boudoir" (II, 77 et s.), les crimes sont analysés à la clarté du „flambeau de la philosophie". Ils peuvent être ramenés en général à quatre différents crimes principaux: la calomnie, le vol, les délits de moeurs et l'assassinat.

---

[1]) Marciat l. c. P. 224. — A quel point le problème relatif à la population a passionné les hommes du 18me siècle, les paroles initiales très-connues du roman d'Olivier Goldsmith „Le Vicaire de Wakefield", paru en 1766, nous le font voir.

Ou la calomnie porte sur un homme véritablement pervers, ou elle tombe sur un être vertueux. Dans le premier cas il devient à peu près indifférent que l'on dise un peu plus de mal d'un homme connu pour en faire beaucoup, peut-être même alors le mal n'existant pas, éclairera-t-il sur celui qui est, et voilà le malfaiteur mieux connu pour en faire beaucoup. La calomnie porte-t-elle au contraire sur un homme vertueux quil ne s'en alarme pas, qu'il se montre; le venin du calomniateur retombera bientôt sur lui même. La calomnie pour de tels gens n'est, qu'un scrutin épuratoire, dont leur vertu n'en sortira que plus brillante. Ainsi dans le premier cas le calomniateur aura produit d'assez bons effets, en grossissant les vices de l'homme dangereux; dans le second, il en aura produit d'excellents, en contraignant la vertu à s'offrir à nous toute entière. Que l'on se garde donc bien de prononcer aucune peine contre la calomnie. (Phil. d. l. B. II, 78—81).

Le vol était permis, même recompensé dans toutes les républiques de la Grèce. Sparte le favorisait ouvertement. Quelques autres peuples l'ont regardé comme une vertu guerrière. Il est certain qu'il entretient le courage, la force, l'adresse, toutes les vertus en un mot utiles à un gouvernement républicain. Il y avait un peuple, qui punissait, non pas le voleur; mais celui qui s'était laissé voler, afin de lui apprendre à soigner ses propriétés. La parfaite égalité entre les hommes ne permet pas le respect des propriétés. La loi est-elle juste qui ordonne à celui qui n'a rien de respecter celui pri a tout? (Ph. d. l. B. II, 81—84).[1]

---

[1]) Là, par conséquent, Sade déclare le crime un crime après l'avoir expliqué auparavant comme une action naturelle et utile.

Selon Dorval, ce grand voleur et théoricien de cette profession, la force est la première cause du vol. Le plus fort pille le plus faible. Telle est la loi de la nature, Les lois contre le vol sont une oeuvre humaine insignifiante. La justice vole en se faisant payer sa juridiction, qui, proprement, devrait se faire gratis. Le prêtre vole en se faisant rétribuer pour sa médiation entre l'homme et la divinité. Le commerçant vole en vendant les marchandises bien au-dessus de leur valeur réelle. Les souverains volent en faisant lever les impôts. Puis Dorval trace une histoire du vol chez les différents peuples, et termine sa péroraison par la déclaration que, vers la fin du règne de Louis XIV, le peuple payait 750 millions d'impôts annuellement, dont seulement 250 millions étaient versés dans la caisse de l'Etat. Cinq cents millions par conséquent étaient volés chaque année! (Juliette I, 203—222).

Alcide Bonneau fait observer que Proudhon, dans son livre célèbre „La Propriété, c'est le vol", développe presque exactement les mêmes opinions sur le vol que Dorval chez Sade. Proudhon énumère même quinze catégories de vol „juridique".[1]) Ces idées étaient très-répandues au 18me siècle, comme le démontre en détail Roscher.[2])

Les délits contre les moeurs doivent de même être considérés comme complètement indifférents dans un Etat républicain, puisque ce dernier n'a aucun intérêt à ce que ses citoyens soient chastes ou non.

La pudeur est un produit de la civilisation, surtout de la coquetterie des femmes, auxquelles on doit beaucoup

---

[1]) „La curiosité littéraire et bibliographique". Troisième Série. Paris 1882. P. 139—142.

[2]) W. Roscher l. c. P. 192.

plus les vêtements qu'à l'inclémence du temps etc. Beaucoup de peuples vont encore actuellement nus, sans être pour cela vicieux. Au contraire, les vêtements corrompent les moeurs, en excitant des appétits sensuels, notamment l'envie de voir les charmes qu'ils cachent, et auxquels on ferait à peine attention s'ils étaient habituellement nus.

La prostitution est une conséquence des lois morales. Si nous admettons, comme nous venons de le faire, que toutes les femmes doivent être soumises à nos désirs, assurément nous pouvons leur permettre de même de satisfaire amplement tous les leurs. Nos lois doivent favoriser sur cet objet leur tempérament de feu. Quels sont les dangers de cette licence? Des enfants qui n'auront point de pères. Et qu'importe dans une république où tous les individus ne doivent avoir d'autre mère que la patrie, où tous ceux qui naissent sont tous enfants de la patrie? Et les femmes ne savent pas à quel point leurs lascivetés les embellissent (!)

L'adultère est également une vertu. Il n'y a pas plus d'abord surde dans le monde que „l'éternité" des liens conjugaux. La lourdeur de ces liens est effroyable. De Sade prouve l'utilité de l'adultère par de nombreux d'exemples tirés de l'Ethnologie.

L'inceste nous est dicté par les premières lois de la nature. Il „étend les liens de familles" et rend par conséquent plus actif l'amour des citoyens pour la patrie. Les premières institutions favorisèrent l'inceste. On le trouve dans l'origine des sociétés, il est consacré dans toutes les religions. de Sade ose assurer même que l'inceste devrait faire la loi de tout gouvernement dont la „fraternité" fait la base. Comment des hommes raisonnables purent-ils porter l'absurdité au point de croire

que la jouissance, l'objet dont le sentiment de la nature le rapproche d'avantage, il vaudrait autant dire qu'il nous est défendu d'aimer trop les individus, que la nature nous enjoint d'aimer le mieux et que plus elle nous donne de penchant pour un objet, plus elle nous ordonne en même temps de nous en éloigner: ces contrariétés sont absurdes. La communauté des femmes entraîne nécessairement l'inceste.

Le viol fait moins de tort au prochain que le vol, puisque celui-ci envahit la propriété, que l'autre se contente de la détériorer. D'ailleurs le violateur commet un mal bien médiocre, puisqu'il n'a fait que placer un peu plus tôt, l'objet dont il a abusé, au même état où l'aurait bientôt mis l'hymen ou l'amour.

La sodomie n'est qu'un prétendu crime. Est-il possible d'étre assez barbare pour oser condamner à mort un malheureux individu, dont le crime est de ne pas avoir les mêmes goûts que vous? Le vice de la sodomie et de l'amour sapphique régna dans la Grèce antique. Toujours la pédérastie fut la vice des peuples guerriers, auxquels elle donna du courage et de la fortitude. (Ph. d. l. Bd. II, 84—114.)

Enfin, comme quatrième catégorie des soi-disant et prétendus „crimes“, il reste à examiner l'assassinat, et pour cela, il faut demander si cette action est nuisible par rapport aux lois naturelles et aux lois politiques, c'est à dire, nuisibles à la société, telle qu'elle doit être considérée sous un gouvernement républicain, et si un assassinat doit être vengé par un autre assassinat.

Au point de vue de la nature, le meurtre n'est point un crime. Car il n'y a pas de différence entre les hommes, les plantes et les animaux. Car l'homme aussi

naît, grandit, se propage, meurt et tombe en poussière et en cendre après un certain lap de temps, par suite de sa nature organique. De tuer un animal serait donc un crime d'égale gravité, car seulement notre vanité a établi là une distinction. Quelle peut être en général la valeur d'une créature que la nature ne trouve aucune difficulté à créer? De plus, les substances créatrices de la nature sont précisément celles qui résultent de la dissolution d'autres corps. La destruction est l'effet d'une loi naturelle, mais elle n'est qu'une transformation, la transition d'une existence à une autre, la métempsycose de Pythagore. Partant, tuer n'est pas un crime, puisqu'un changement n'est point un anéantissement. Dès qu'un animal cesse de vivre, des êtres vivants plus petits se forment aussitôt de sa substance. (!) Par conséquent, on aurait bien raison d'affirmer que l'aide que nous prêtons à la nature dans ses transformations, favorise ses fins. C'est un instinct naturel qui pousse un homme à en tuer un autre, comme le font la peste, la famine et les événements produits par les éléments destructeurs. La nature seule nous a enseigné la haine, la vengeance et la guerre. Donc, le meurtre n'est nullement un crime de lèse-nature.

Il constitue aussi un facteur important dans la politique. La France devint libre grâce à des assassinats. Et qu'est-ce que la guerre? Une science de la destruction. Chose étrange! Les hommes enseignent publiquement l'art d'assassiner, récompensent ceux qui tuent leurs ennemis, et condamnent malgré cela l'assassinat comme un crime.

Sous le rapport social, l'assassinat n'est point un crime non plus. Qu'importe à la société un membre de plus ou de moins? La mort d'un homme n'exerce aucune

influence sur toute la masse d'une population. Quand même trois quarts des humains venaient à disparaître, cela n'apporterait aucun changement dans l'état de ceux qui resteraient.

Comment faut-il considérer un assassinat dans un Etat militaire et républicain? Une nation qui secoue le joug de la tyrannie pour fonder une république, ne se maintiendra que par des crimes. Toutes les idées intellectuelles dans une république sont soumises à la „physique de la nature" et de là provient que justement les peuples les plus libres se livrent à l'assassinat avec le plus d'ardeur. Sade cite un grand nombre d'exemples à l'appui de sa thèse. En Chine p. ex., on jette les enfants qu'on ne veut pas garder dans l'eau, et le célèbre voyageur Duhalde estime le nombre d'enfants exposés par jour de cette manière à plus de 30000! N'est-il pas fort sage d'opposer dans une république des digues au nombre d'hommes toujours croissant? Dans des monarchies l'agglomération de la population doit être favorisée, parce que les tyrans ne peuvent s'enrichir que grâce à la multitude d'habitants. Les révolutions ne sont rien que le résultat d'une trop grande population.

L'assassinat ne doit pas être vengé par un autre assassinat. „Je te fais grâce", dit Louis XV à Charolais, qui avait tué un homme en guise de divertissement, „mais je gracie aussi celui qui te tuera." Le fondement tout entier de la loi, telle qu'elle devrait être par rapport aux assassins, est renfermée dans ces paroles „sublimes". L'assassinat n'étant pas un crime, on ne saurait le punir.

Ces idées développées par le marquis de Sade ne sont nullement le produit du cerveau d'un fou. Des

idées toutes pareilles ont été développées par les grands terroristes de la première révolution française. On y voit l'expression de „l'effroyable bouleversement, disons même, de la confusion complète des notions du droit public, causée par les révolutions[1]). Il est remarquable que le marquis de Sade dans ses écrits révolutionnaires, tels qu'„Aline et Valcour", n'a pas assigné de rôle au vol et à l'assassinat, tandis que sous les impressions de la révolution ces deux facteurs furent insérés dans son système de théories sexuelles.

---

[1]) W. Roscher l. c. P. 185.

IV.

Théorie et Histoire du Sadisme.

1. Volupté et Cruauté.

Selon le marquis de Sade, la relation bien connue qui existe entre la lasciveté et la cruauté n'est pas directe. La lasciveté est le phénomène primitif. Elle étouffe d'abord la pitié dans l'homme, endurcissant son coeur et le rendant insensible (Juliette I, 148). Mais en même temps, l'homme qui se laisse entièrement absorber par la volupté a besoin pour assouvir sa sensualité d'excitations toujours croissantes. Le système nerveux dans son ensemble exige d'être secoué et ébranlé par une commotion excessivement forte, pour sortir de son état de torpeur. Mais il est incontestable que la douleur affecte les nerfs plus violemment que la joie et, partant, les excite avec plus d'intensité. La douleur d'autrui éveille chez le débauché une sensation agréable. La nature ne nous parle jamais des autres êtres, mais toujours de nous même. Il n'y a rien de plus égoiste que sa voix. Elle nous sollicite à rechercher le bien-être à tout prix, et cela lui est égal si les efforts que nous faisons pour y arriver, sont agréables ou non à autrui.

Cette sensation de plaisir qu'éprouve, en se livrant à des actions cruelles, surtout le voluptueux, dont le coeur s'est endurci, est innée. L'enfant brise son jouet, mord le sein de sa nourrice, étrangle l'oiseau. La cruauté n'est pas un effet de la dégénération, puisque nous la rencontrons surtout chez les peuples à l'état sauvage. Elle n'est rien d'autre que l'énergie de l'homme que la civilisation n'a pas encore amolli; elle est donc plutôt une vertu et non un vice.

La cruauté des femmes est de beaucoup plus intense que celle des hommes, ce qui est une conséquence d'une activité et d'une sensibilité plus prononcées des organes chez les premières. L'imagination exaltée les rend féroces et criminelles. Voulez-vous apprendre à les connaître? Annoncez leur un spectacle émouvant, un duel, une exécution, un incendie, une bataille, un combat de gladiateurs, et vous les verrez accourir en masse. Leur prédilection pour l'empoisonnement et pour la flagellation est encore une preuve de leur cruauté voluptueuse.

Telle est justement la merveilleuse organisation de notre système nerveux que des contorsions, des palpitations, des massacres nous excitent, donc, nous sont agréables. Même les personnes qui s'évanouissent à la vue du sang répandu, n'importe que ce soit le leur ou celui d'un autre, éprouvent cette sensation agréable. Car il est prouvé que la pâmoison est le suprême degré de la volupté. (Phil. dans le Boudoir I, 148—158, Juliette II, 92—102.)

2. Anthropophagie et Hypochorématophilie.

La chaire humaine est le meilleur aliment que puisse prendre un débauché, puisqu'elle favorise la formation d'un sperme abondant et de bonne qualité, compensant

celui qu'on a perdu. Quiconque a goûté une fois à cette douce nourriture n'est plus capable d'y renoncer. Le pain, au contraire, est l'aliment le plus indigeste et le plus malsain, parce qu'il détériore et détruit l'organisme. C'est pourquoi les tyrans nourrisent leur peuple d'esclaves avec du pain et de l'eau. (Juliette II, 323 et s.). Minski aussi attribue sa force extraordinaire à sa consommation habituelle de viande humaine. (Juliette III, 313.)

Nous trouvons, en étroite connexité avec ce cannibalisme, la contemplation, l'acquisition et l'usage varié de certaines parties séparées du corps, espèce de fétichisme d'anthropophages. Ainsi, les fesses des personnes tuées pendant les orgies sont séparées des cadavres et suspendues aux murs, pour exciter les appétits lubriques de participants. (Juliette II, 231)[1] Sylvie déchire les parties génitales de ses victimes avec les dents, et les dévore. (Juliette VI, 235.) De même Clairwil se sert du membre viril enlevé au cadavre du moine Claude dans des buts lubriques (Juliette III, 101), et déclare qu'elle semper penem videat, et que, nisi habeat illum in cunno vel ano, son imagination en soit tellement obsédée qu'il lui semble qu'après sa mort on en trouvera un en réalité dans son cerveau! (Juliette III, 154). Cette femme anthropophage boit le sang et mange les testicules des garçons qu'elle a tués (Juliette III, 72). Elle leur arrache aussi le coeur et l'emploie comme phallus (Juliette III, 252[2]). Minski, les brigands

---

[1]) Saint Jérôme rapporte comme témoin oculaire que les Atticotes en Bretagne se nourrissaient de chair humaine, et qu'ils regardaient le sein féminin et le derrière comme friandises particulières. (R. Andree, „L'Anthropophagie" Leipzig 1887. P. 14.)

[2]) Lors des sacrifices humains chez les anciens Mexicains, l'on arrachait d'abord le coeur de la poitrine aux victimes vivantes. (R. Andrée.)

de Brisa-Testa, Cornaro sont également des anthropophages (Juliette III, 313; V, 206; VI, 204).

Des instincts de cannibales faisaient, suivant Bettelheim, évidemment partie des jurements de vengeance au 18me siècle. Le duc de Chaulnes, qui, par suite d'une aventure galante, avait cherché querelle à Beaumarchais — du reste, à une autre occasion, il injuria sa propre mère de la façon la plus grossière — se mit à vociférer d'une voix épouvantable: „Je tuerai ce Beaumarchais, et, quand je lui aurai passé mon épée à travers le corps, et arraché le coeur avec mes dents, cette Mesuard pourra voir ce qu'elle deviendra.“ Dans la première rédaction du „Clavigo“ de Goethe, on trouve également: „Mes dents ont envie de sa chair, mon palais a soif de son sang etc.[1])

L'hypochorématophilie[2]) joue de même un rôle important chez Sade. Saint-Florent et Rodin trouvent une grande jouissance à observer l'acte de la défécation (Justine I, 136 et 304). Mondor, Saint-Fond et bien d'autres sont des coprophages. L'époux de la St.-Ange se laisse déféquer dans la bouche. (Phil. dans le Boud. I, 92.) On peut conclure des paroles plus qu'étranges de Juliette que cette délicieuse particularité n'est rien moins qu'héréditaire, mais qu'elle est pratiquée comme dernier remède stimulant par des débauchés usés, tels que p. ex. Mondor, vieillard de 66 ans. Elle se prononce là-dessus: „En général, on se trompe sur les exhalaisons du caput mortuum de nos digestions; elles n'ont rien de

[1]) A. Bettelheim „Beaumarchais“. Francfort-sur-le-Mein 1886. P. 176 et 207.

[2]) C'est ainsi que nous nommons le fétichisme des excréments et la passion d'en manger, d'après le mot grec: τὸ ὑποχώρημα = excréments.

malsain, rien que de très agréable: c'est le même esprit recteur que celui des simples: Il n'est rien à quoi l'on s'accoutume aussi facilement qu'à respirer un étron; en mange-t-on? c'est délicieux. C'est absolument la saveur piquante de l'olive.“ (Jul. I, 289.) L'hypochorématophilie sexuelle n'a rien à faire avec la manie qu'ont certains fous de ce barbouiller avec leurs excréments. Et même justement cette étrange et dégoûtante monomanie nous fournit la meilleure preuve pour notre opinion que toutes ces particularités peuvent se trouver chez des personnes saines d'esprit, ainsi qu'on le voit d'après les amplifications de Sade. Selon Taxil, les „stercoraires“, comme on les nomme actuellement, ne sont plus des cas exceptionnels. „Dans les maisons publiques on a pourvu, à cet effet, à des arrangements spéciaux, et des jeunes gens en pleine santé y répètent par instinct d'imitation les actions anormales d'individus tombés dans l'imbécilité, et qui se sont illustrés jadis par leur vie dissolue.[1])

3. Autres Types pathologo-sexuels chez Sade.

Le mérite d'avoir réuni dans ses romans presque tous les types de la pathologie sexuelle qui existent, appartient sans contredit, bien avant R. de Krafft-Ebing, au marquis de Sade. Et l'on ne saurait douter que la grande diversité des perversions sexuelles qu'il dépeint, l'individualisation exacte de chaque type en particulier ne reposât sur l'observation de la vie réelle.

[1]) B. Tarnowsky „Les Phénomènes morbides de l'Instinct sexuel“ Berlin 1886. P. 70.

Tous les sens servent chez Sade à l'excitation des sensations sexuelles. Commençons par l'ouie! Il existe en quelque sorte un sadisme qui se manifeste par la parole. Selon Dolmancé, cela procure une agréable excitation de proférer, dans l'ivresse de la volupté, des mots retentissants ayant une signification ordurière, parce que ce procédé contribue à fortifier l'imagination. Il ne faut donc pas en être avare, mais au contraire les prodiguer et les varier à l'infini, pour produire le plus de scandale possible. Cela procure un délice tout particulier d'épancher son coeur, en jurant en présence de personnes vertueuses, de tâcher de les démoraliser, de les induire à prononcer des expressions semblables et, si elles se refusent à écouter de bon gré, de les retenir et de les forcer à le faire. (Phil. dans le Boudoir I, 146—147.) Ainsi, madame de St.-Ange s'écrie au milieu d'une orgie, toute réjouie: „Comme tu blasphèmes, mon ami", et crie à Eugénie, qui se tait, à la même occasion: „Jure donc, petite putain, jure donc! (Phil. dans le Boud. I, 125—129.)

La vue prend part également à la jouissance sexuelle. Alberti aime à voir des femmes noires à côté de blanches, ce contraste le divertissant particulièrement (Juliette VI, 238). On attache une grande importance à une draperie des chambres appropriée, afin que tout contribue à augmenter la jouissance (Juliette II, 231). La classe des „voyeurs" est également représentée en grand nombre. Saint-Fond possède comme aucun autre „l'art de stimuler ses passions par une abstinence ingénieuse," et contemple pour cette raison un certain temps l'acte de la copulation chez les autres. (Juliette II, 185.) Raimondi aussi est

un pareil voyeur, qui se contente simplement de regarder faire les autres (Juliette VI, 150).

L'odorat est d'abord excité par les parfums les plus variés, dont les femmes se servent. Dans la „société des Amis du Crime“, tous ceux qui participent aux orgies, se font nettoyer et parfumer par des jeunes filles et de jeunes garçons (Juliette III, 30)[1]). Diverses fois on rencontre la manie de flairer l'odeur des aisselles de femmes (p. ex. Juliette III, 54), de même que celle des excréments (ibidem). Un évèque se fait uriner sur le nez (Juliette III, 51).

Le goût trouve aussi son compte. Non seulement les excréments sont trouvés délicieux, mais aussi le sperme et l'urine; tout cela est avalé. (Juliette I, 172.) Les „lécheurs“ et les „gamahucheurs“ appartiennent aussi à cette catégorie (p. ex. Juliette III, 55; VI, 152), ainsi que les nombreuses „cunnilinguae“ tribadiques. Surtout Dolmancé est fort actif dans ce domaine.

Le sens du toucher est presque toujours utilisé comme moyen préparatif, précédant une orgie: on le satisfait en donnant à „tâter“ et à „claquer“ les différentes parties du corps, surtout les fesses.

Parmi la foule bigarrée des perversions sexuelles

---

[1]) Rabelais décrit dans son „Gargantua“ un couvent mondain, où „à l'issue des salles du logis des dames se tenaient postés des coiffeurs et des parfumeurs, par les mains desquels passaient les hommes, quand ils visitaient les dames“. „L'Abbaye de Thélème“ dans „La Vie de Gargantua et de Pantagruel“. L. I. Chap. 55. Ils „fournissaient aussi chaque matin des essences aromatiques“ pour les chambres des dames (ibid.). — Peut-être que le nom du père Thélème dans le premier tome de „Juliette“ a été emprunté à ce cloître — Chez H. Barsdorf a paru en été 1900 un ouvrage du plus haut intérêt sur les „Odeurs sexuelles“.

restantes, qui pour la plupart ont été déjà examinées, nous ne nous arrêterons qu'aux plus remarquables.

L'exhibitionisme est recommandé par Dolmancé qui engage Eugénie à laisser voir impudemment ses appas à tout le monde, à trousser ses robes, etc. (Phil. dans le Boud. I, 147.) Saint-Fond recommande même aux hommes et aux femmes des vêtements qui laissent à découvert les parties génitales et les postérieures (Juliette II, 197). Les instincts de cruauté trouvent moyen de s'assouvir des plus différentes manières: la décapitation, l'écartèlement, la roue, le feu, l'écrasement entre deux plaques, les bêtes féroces, la potence, la crucification etc. Dorval fait feindre une exécution. (Juliette I, 225—230.) Un autre encore éprouve une jouissance toute particulière à faire accomplir un pareil simulacre d'exécution sur sa propre personne, espèce de masochisme symbolique. La torture est aussi mise en action (Juliette III, 65), et Juliette crible de piqûres d'épingle ses victimes (Juliette II, 285). La flagellation active et passive se rencontre nombre infini de fois; elle se pratique même dans une „salle de flagellation“ spéciale (Juliette III, 65). Parmi ces cruelles manies peut être encore rangée la monomanie de faire des saignées et des incisions. (Justine III, 223.)

La zoophilie est fort célébrée par Sade comme raffinement sexuel. „Le dindon est délicieux, mais il faut lui couper le cou au moment de l'orgasme. Le resserrement de son boyau vous comble alors de volupté“ (Juliette I, 333). Dans le quatrième tome de Juliette un dindon se trouve réuni à un singe, à une chèvre et à un dogue pour délecter les gourmets sexuels. (Juliette IV, 262.)

Ferdinand de Naples est nécrophile, il assouvit sa concupiscence auprès du cadavre d'un page. (JulietteV, 263.) Même l'abus sexuel des statues est mentionné. Un page satisfait son envie érotique au Louvre, en ayant recours à la Vénus Callipyge. (Juliette I, 333.)

Enfin, la réalisation de certaines fantaisies bizarres augmente chez quelques-uns le plaisir sexuel. Belmor attache ses victimes (Juliette III, 163), le roi de Sardaigne aime les clystères (ibid. 294), qu'on rencontre encore cités à un autre endroit comme stimulant spécial (III, 54). Vespoli affectionne particulièrement les personnes folles (Jul. V, 345), un procureur vénitien aime à s'unir aux femmes pendant leurs menstrues (ib. VI. 147), un troisième a un faible pour la dépilation des parties génitales (Jul. II, 59), un quatrième fourre des bougies allumées dans les orifices du corps (Jul. II, 22), Delbène se livre au coït sur les cercueils de ses anciennes victimes (Jul. I, 172) etc. etc.

D'étranges produits et phénomènes de la nature servent à la volupté. Un eunuque, un nain et un hermaphrodite procurent les jouissances les plus exquises (Juliette IV, 262). L'aspect de grands incendies excite la sensualité (ib. IV, 258). L'éruption de l'Etna (Justine III, 67), du Vésuve (Jul. VI, 35), une tempête en pleine mer (Juliette VI, 269) favorisent les jouissances voluptueuses.

Des réminiscences historiques sont utilisées dans le même sens. On imite les actions des Tibère, des Néron et des Theodora (Juliette V, 362; VI, 319 et 341); on célèbre des orgies dans les lieux, mémorables dans l'histoire, à Pompéi et Herculanum (Jul. V, 340—341), dans le temple de Vénus à Baies (ibid. V, 294) etc.

4. Essai d'Individualisation des Types érotiques.

L'essai du marquis de Sade de déduire les divers penchants des personnes qui figurent dans ses romans de leur constitution corporelle est fort remarquable au point de vue de la psychiatrie et de l'anthropologie. Nous donnons comme exemple les portraits du couple du frère et de la soeur, Rodin et Célestine. „Rodin était un homme de trente-six ans, brun, le sourcil épais, l'oeil vif, l'air vigoureux, bandant fort dur, la taille haute, bien prise, l'air de la force et de la santé, mais en même temps du libertinage. Membrum erectum valde durum erat. (Justine I, 252.) Le portrait de la virago Célestine est encore plus intéressant.

„Célestine, soeur de Rodin, âgée de trente ans, était grande, mince, bien faite; les yeux les plus expressifs et la physionomie la plus lubrique qu'il fût possible de posséder; brune, très-velue, le clitoris fort long, le cul coupé à la manière des hommes, peu de gorge, un tempérament excessif, beaucoup de méchanceté et de libertinage dans l'esprit; ayant tous les goûts, mais principalement celui des femmes, et celui plus extraordinaire encore pour une femme, de n'aimer à se prêter aux hommes que de cette manière que les sots proscrivent.“ (Justine I, 253.)

On le voit, le marquis de Sade dépeint Célestine comme fort velue. Tardieu attribue cette même particularité aux femmes ayant un instinct sexuel très-prononcé. Lui aussi parle d'une „abondance du système pileux,“ en outre de l'éclat particulier des yeux, de la flamme brûlante du regard, des épaisses lèvres vermeilles et du développement surprenant des seins et des parties

génitales. L'homme affecté de satyriasis se distingue suivant Tardieu par un regard fixe et avide, par des sugillations aux yeux, une bouche voluptueuse; un teint pâle, des manières indécentes et un maintien arrogant.[1])

5. Soin dans l'Arrangement de Groupes obscènes.

Comme un grand nombre de personnes prennent part à toutes les orgies décrites dans les romans du marquis de Sade, une tâche particulière, de même qu'une jouissance sexuelle, en résulte pour les arrangeurs de ces scènes: c'est d'assigner à chacune de ces personnes son rôle, la posture qu'elle doit prendre et les actions sexuelles qu'elle doit accomplir. Delbène dit: „Mettons un peu d'ordre à nos plaisirs, on n'en jouit qu'en les fixant.“ La Tribade Zanetti aussi sait bien arranger les groupes obscènes. Dans la „Philosophie dans le Boudoir“, ce traité des plaisirs sexuels, ces arrangements sont naturellement décrits minutieusement à l'élève Eugénie par madame de Saint-Ange et notamment par Dolmancé. Madame de Saint-Ange conduit ensuite Eugénie dans une niche, dont les parois sont formées par des miroirs, et qui „répétant les attitudes en mille sens divers, multiplient à l'infini les mêmes jouissances aux yeux de ceux qui les goûtent sur cette ottomane, aucune des parties de l'un ou de l'autre corps ne peut-être caché par ce moyen; il faut que tout soit en vue, ce sont autant de groupes assemblés autour de ceux que l'amour enchaîne, autant d'imitateurs de leurs plaisirs, autant de tableaux délicieux.“ (Ph. d. l. B. I, 40.)

---

[1]) P. Garnier „Onanisme“ 6me édit. Paris 1888. P. 76—77.

Une prouesse toute particulière, c'est la „cavalcade", que fait exécuter le moine égrillard Clément dans la „Justine". Dans cette scène deux filles se mouvant à quatre pattes servent de monture. (Justine II, 201.) De pareils arrangements obscènes se répètent presque à chaque page de „Justine" et de „Juliette".

6. Le Mystère dans le Vice.

Delbène dit qu'on ne doit pas supprimer les vices qui sont le seul bonheur de notre vie. (Juliette I, 25.) Mais il faut seulement l'entourer d'un tel mystère qu'on n'est jamais pris sur le fait. Ce mystère est en même temps un excitant spécial. Juliette s'étonne du silence et du calme qui règnent pendant la grande orgie dans la „société des Amis du Crime", et conclut de là que l'homme n'estime rien tant au monde que ses passions (Juliette III, 53). C'est pourquoi toutes les orgies ont lieu dans des endroits sombres et retirés, dans des châteaux solitaires, des cavernes, des souterrains, dans la forêt, dans les montagnes, sur mer et sur la plage, dans des chambres de torture et dans des salles d'exécutions. C'est pourquoi l'anthropophage Minski se fait „ermite des Apennins", et habite une maison fortifiée, située dans l'île d'un étang (Juliette III, 313). Il existe certaines choses pour Dolmancé qui „demandent absolument des voiles" et qu'il cache même à la vue de la digne dame de St.-Ange (Philosophie dans le Boudoir II, 153).

7. Le Mensonge accompagnant la Perversion sexuelle.

Le mensonge a de tout temps été le fidèle compagnon de la prostitution et des dérèglements sexuels de tout

genre. On peut affirmer avec certitude que tout débauché est un menteur, et qu'on ne peut jamais se fier aux paroles d'un libertin. D'après Parent-Duchatelet le mensonge est général chez les filles publiques, et il faut faire usage de leurs paroles avec une grande précaution. Un autre spécialiste très versé dans le domaine de la prostitution se prononce à ce sujet encore plus sévèrement: „La prostituée ment par penchant pour le mensonge, et cela, non seulement à l'occasion de choses complètement indifférentes sur lesquelles on la questionne, elle ment même dans des cas où il est facile de la convaincre de son mensonge, elle ment sans avoir égard au détriment qui peut résulter de là pour autrui, et elle ment dans certaines circonstances même à son propre préjudice."[1])

Presque tous les héros et héroïnes des romans de Sade mentent. Le mensonge est une des conditions prescrites pour être accepté comme membre du club de la „société des Amis du Crime"; aussi ment-on démesurément pendant la grande orgie de ce club. (Juliette III, 59.) Le mensonge procure même une jouissance sexuelle à tous ces débauchés. Dolmancé se vante, à la vérité, de sa véracité, mais madame de St.-Ange, fort experte dans l'art du mensonge, la met avec raison en doute aussitôt, et Dolmancé réplique gaîment: „Un peu traître, oui, un peu faux, vous croyez. Eh bien! madame, je vous ai démontré que ce caractère était indispensable dans la société; condamnés à vivre avec des gens, qui ont le plus grand intérêt à se cacher à nos yeux, à nous

---

[1]) G. Behrend. L'Article „Prostitution" dans l'„Encyclopédie réale de la Thérapeutique" générale" 3me édit. Berlin et Vienne. T. XIX. P. 437.

déguiser les vices qu'ils ont, pour ne nous offrir que les vertus qu'ils n'encensèrent jamais, il y aurait pour vous, le plus grand danger à ne leur montrer que de la franchise. La dissimulation et l'hypocrisie sont des besoins que la société nous a fait. Il n'est assurément dans le monde aucun être plus corrompu que moi. Mes contemporains diront que je suis un honnête homme, (Ph. d. l. B. II, 7—8). La Delmonse proclame de même le mensonge la garantie de la volupté (Justine I, 28—29).

8. Opinion de Sade sur la Nature de la Dégénération sexuelle.

La majorité des personnages à instinct sexuel perverti dépeints par Sade s'abandonnent à ces vices par habitude; la plupart des libertins ne sont arrivés que successivement, au fur et à mesure de leur expérience, et par raffinement, à ces diverses spécialités de volupté dénaturée. De plus, la tendance de toute la „Philosophie dans le Boudoir" est dirigée vers le but de mettre successivement la jeune Eugénie au courant de tous les vices et entre autres des plaisirs sexuels contraires à la nature, et Sade dépeint avec pleine connaissance de cause l'avidité avec laquelle cette néophyte de la volupté accueille tous les enseignements, et la manière dont elle les met en pratique. Dolmancé dit que l'imagination est l'aiguillon du plaisir, et qu'elle invente perpétuellement des agréments sexuels d'un nouveau genre. (Phil. dans le Boud. I, 104.) Et selon madame de St.-Ange, l'imagination, „capricieuse portière de notre esprit", est l'ennemie de toute règle, l'adoratrice du désordre (ib.

P. 105). Selon l'opinion de la très docile Eugénie, il faut donner carrière à l'imagination par rapport aux choses contraires à la nature. Alors la jouissance s'accroît en raison du „chemin qu'aura fait la tête" (ibid. P. 109). Dolmancé dépeint très-exactement comment les jeunes filles ressentent d'abord une répugnance pour la pédérastie, comment ensuite elles y prennent de plus en plus goût, et finissent par préférer ce genre de satisfaction sexuelle à tous les autres (ib. P. 131). Dolmancé lui-même, ce cynique apôtre de la pédérastie, avoue très franchement la cause qui l'a amené à devenir pédéraste. Cette cause, ainsi que nous l'avons vu auparavant, est purement anatomique (ib. P. 176). Le chimiste Almani, qui est zoophile, a acquis sa perversion sexuelle par suite de „l'étude de la nature" (Justine III, 67).

Nous n'avons trouvé que dans deux passages une indication de la nature héréditaire des instincts sexuels contraires. Clément déclare que la perversion sexuelle de l'homme constitue une fonction de ses organes. Partant, l'homme pervers relativement à l'instinct sexuel est un malade, il ressemble à „une femme hystérique". On n'a pas plus le droit de le punir que tout autre malade. Car il n'est pas maître de ses actions. Il est à plaindre et non à blâmer. Et quand l'anatomie sera encore plus perfectionnée, on démontrera aisément le rapport qui existe entre l'organisation de l'homme et ses passions. Qu'adviendra-t-il des lois, de la morale, de la religion, de la potence, du paradis, des dieux et de l'enfer, quand on aura prouvé que le cours déterminé d'un fluide, un état défini des fibres, un certain degré d'„âcreté" dans le sang ou dans les esprits animaux suffisent pour faire d'un homme un objet de

punition ou de récompense. (Justine II, 212—213.) Bressac de même prétend que le pathicus est de sa nature autre que le reste des hommes. Il déclare cette passion innée et la conséquence d'une „structure totalement différente". Ce serait une absurdité de vouloir la punir (Justine I, 162—164).

9. Notre Définition du Sadisme.

Nous donnons au terme „sadisme" une signification beaucoup plus étendue qu'on ne l'a fait jusqu'à présent. Examinons donc d'abord les définitions qu'en donnent d'autres auteurs.

Lacassagne déclare le sadisme un „état mental", en vertu duquel l'instinct sexuel est excité et assouvi sous l'influence de l'instinct de destruction.[1]

Selon R. de Krafft-Ebing, le sadisme est le genre de perversion de la vie sexuelle moyennant lequel la personne en question trouve une jouissance sexuelle à causer des sensations douloureuses à d'autres individus, et à leur faire violence. Il oppose au sadisme le masochisme (ainsi nommé d'après le nom d'auteur, Sacher-Masoch), la fantaisie, accompagnée de volupté d'être traité despotiquement par un autre, d'être humilié et maltraité par lui.[2] Il considère le masochisme et le sadisme comme les formes fondamentales de la perversion psycho-sexuelle, qui percent aux points les plus divers dans la sphère des égarements de l'instinct sexuel."[3]

---

[1]) A. Lacassagne „Vacher l'éventreur et les Crimes sadiques" P. 239.

[2]) R. de Krafft-Ebing „Nouvelles recherches dans le domaine de la Psychopathie sexuelle" 2me édit. Stuttgard 1891. P. I et 45.

[1]) ibid. P. 48.

S;renck-Notzing, au contraire, fait valoir que premièrement le contraste entre le rôle actif et le rôle passif dans les romans de Sade et de Sacher-Masoch n'est pas accentué à un degré tel que le suppose de Krafft-Ebing. En second lieu, les deux formes de perversités se rencontrent souvent chez le même individu. Il subordonna donc ces deux notions à une seule idée dominante, l'algolagnie (provenant d'ἄλγος=douleur et de λάγνος = excité par rapport à l'instinct sexuel), et nomme le sadisme algolagnie active, le masochisme algolagnie passive. Mais il y a selon cet auteur encore d'autres formes d'algolagnie: l'algolagnie d'onanisme (mutilation de soi-même, autoflagellantisme), l'algolagnie visuelle (excitation sexuelle à l'aspect de rixes), l'algolagnie zoophile et bestiale, l'algolagnie nécrophile, enfin celle qui se manifeste dans les idées où dans des symboles, c'est à dire celle où „la douleur joue un rôle comme telle, sans avoir aucune signification étrangère et sans se farder fantastiquement; de plus, sans exiger une participation active ou passive".[1])

Thoinot donne la définition suivante du sadisme: „Trouver dans une souffrance de degré très variable — tantôt légère, tantôt grave ou d'un raffinement atroce — qu'on fait infliger, qu'on voit infliger ou qu'on inflige enfin soi-même à un être humain, la condition toujours nécessaire, et parfois suffisante, de la jouissance sexuelle: telle est la perversion de l'instinct génital qu'on appelle sadisme."[2])

Thoinot et de Schrenck-Notzing s'accordent

---

[1]) De Schrenck-Notzing „Zeitschr. f. Hypnotismus" T. IX Cah. 2 Leipzig. 1899 P. 111—112.

[2]) A. Lacassagne l. c. P. 239.

à dire que l'étroite liaison entre la cruauté et la volupté constitue l'idée dominante, à laquelle toutes les autres doivent être subordonnées, partant, que le masochisme ne représente en soi rien de particulier à côté du sadisme, mais qu'il est, ainsi que ce dernier, une forme de l'algolagnie. Mais Thoinot a évidemment tort de mettre l'idée du sadisme (expression qui remplace chez lui le terme algolagnie) en rapport seulement avec les actions excercés sur les êtres humains.

A. Eulenburg a, encore avant de Schrenck-Notzing, fait remarquer que l'idée de l'algolagnie, terme auquel il substitue les mots lagnainomanie (= sadisme) et machlainomanie (= masochisme) comprend beaucoup de genres et de sous-genres. Lui aussi insiste là-dessus que „le même individu peut alternativement se comporter activement et passivement, et puiser dans l'un et dans l'autre cas une excitation et un assouvissement sexuels.“ Ensuite Eulenburg fait observer qu'il existe des formes intermédiaires, où „l'individu, pour produire l'excitation sexuelle voulue, n'exécute point lui-même d'actions violentes, ni n'en souffre de pareilles — mais en provoque l'accomplissement par d'autres, les contemple, et parvient à l'apaisement désiré de ses passions sexuelles par la simple vision de ces choses, et quelquefois même en se figurant seulement cet aspect.“ Ce serait donc une espèce de lagnainomanie et de machlainomanie mentale ou visionnaire. Il faut encore prendre en considération les cruautés envers les animaux. Finalement, Eulenburg déclare que, faute de matériaux suffisants et dû-

ment observés, „bien des questions ne peuvent être encore définitivement résolues“.[1])

Selon notre opinion, il s'agit là de trouver une définition du sadisme, générale et valable pour tous les cas, et qui exprime dans des termes brefs et précis le caractère fondamental des écrits de Sade, une définition qui puisse s'adopter à toutes les formes de l'algolagnie passive et active, de la zoo- et de la nécrophilie, de l'algolagnie symbolique etc. Si l'on considère que dans les ouvrages du marquis de Sade figurent aussi comme causes de l'excitation sexuelle et de son assouvissement tous les faits destructifs réels et imaginaires dans la nature vivante et dans la nature inanimée: l'assassinat, la torture, la nécrophilie, la zoophilie, mais aussi des éruptions volcaniques, des naufrages, des incendies, des vols etc., en considérant tout cela, on comprendra pourquoi nous définissons le sadisme typique de la manière suivante:

Le sadisme est la relation recherchée à dessein, ou s'offrant par hasard, entre l'excitation et la jouissance sexuelles et la réalisation véritable ou seulement symbolique (imaginaire, illusoire) d'événements terribles, de faits épouvantables, et d'actions destructives qui menacent ou anéantissent la vie, la santé et la propriété de l'homme et des autres êtres animés, et qui mettent en danger ou annullent la continuité de choses inanimées;

---

[1]) A. Eulenburg „Neuropathie sexuelle“ Leipzig 1895 P. 112. Le mot „lagnainomanie“ est formé par Eulenburg de λαγνός (voluptieux), αἰνός (féroce), et de μανία; machlainomanie est formé de μάχλος (sensuel en parlant de la femme), αἰνός et μανία.

dans toutes ces occurrences, l'homme qui en extraît un plaisir sexuel peut en être l'auteur direct lui-même, ou il les fait produire par autrui, ou bien il n'en est que le spectateur, ou enfin il est de gré ou de force l'objet d'attaque de la part de ces agents.

Il nous semble que cette définition est applicable a toutes les formes de sadisme, depuis le sadisme au moyen de la parole jusqu'à l'assassinat avec viol etc.

10. Sade comme homme, jugé d'après sa vie et ses ouvrages.

Le principal problème est celui-ci: le marquis de Sade était-il fou ou non?

Aujourd'hui où l'on insiste si fort sur la nature morbide de l'instinct sexuel contraire, et où l'on exige avec énergie l'abolition du paragraphe 175 du code pénal allemand, on n'est que trop porté à interpréter chaque perversion sexuelle plus ou moins grave comme l'indice d'une aliénation mentale. Contrairement à cette opinion, nous nous appuyons de nos études historiques sur la civilisation et de nos propres expériences de la vie moderne pour déclarer, comme notre profonde conviction, que nous estimons la plupart des personnes à instinct sexuel pervers saines d'esprit, et que leur perversion doit être attribuée à la séduction et à une surexcitation sexuelle. Les opinions de Krafft-Ebing, qui se prononce pour la nature héréditaire de beaucoup de perversions sexuelles, perdront de plus en plus leur créance, en considération des amplifications pleinement autoritatives de Schrenck-

Notzing, qui rend responsable de ces vices l'éducation, des facteurs occasionnels, comme p. ex. la séduction etc.; des études ultérieures confirmeront notre assertion. Même de Krafft-Ebing se prononce quelque part de la manière suivante (Archives de Psychiatrie T. VII, P. 304) „Ceux qui ont lu la fameuse étude de Tardieu, les ouvrages de médecine légale de Casper, les communiqués de Legrand du Saulle dans les Annales médico-psychologiques, mars 1876, conviendront que les égarements sexuels les plus horribles peuvent coexister de pair avec un esprit complètement sain. Il s'ensuit de là, comme le fait remarquer Moll avec justesse, que Krafft-Ebing lui-même ne tient pas les perversités sexuelles les plus hideuses pour une preuve absolue d'aliénation mentale.[1])

Quant au sadisme en particulier, Eulenburg, quoique partisan de l'abolition du paragraphe 175, fait toutefois la remarque qu'„il s'en faut de beaucoup que tous les algolagnistes, et surtout ceux de la classe active, puissent être considérés comme aliénés dans le sens strict du mot. Certes, les cas „graves“ et „gravissimes“ parmi eux, les criminels dans le domaine sexuel par excellence, ceux p. ex qui commettent des assassinats avec viol, sont probablement tous sans exception dérangés d'esprit, quoique de ceux-là aussi, on en ait exécuté plusieurs comme sains d'esprit (ce que du reste je ne tiens pas pour un malheur, et encore moins pour un „meurtre judiciaire“).[2])

Au sujet de l'état mental du marquis de Sade, qui, comme on sait déjà, fut déclaré sain d'esprit par

---

[1]) A. Moll „Recherches sur la libido sexualis“ Berlin 1898 P. 557.

[2]) A. Eulenburg „Neuropathia sexualis“. P. 115.

Royer-Collard, deux médecins ont cette année émis leur opinion, le docteur Marciat à Lyon et le professeur A. Eulenburg à Berlin. Ce dernier, nevrologue éminent, a donné indubitablement sur Sade l'expertise la plus détaillée et la plus approfondie des deux. Il arrive à la conclusion que „les psychiatres modernes n'auraient guère non plus été en état de déclarer devant le tribunal criminel de Sade fou et „privé de son libre arbitre", et de le soustraire ainsi à l'inévitable condamnation judiciaire.[1]) Marciat parvient à un résultat analogue. Le marquis de Sade „n'a pas été fou dans le sens vrai du mot". On pourrait tout au plus songer à ce que les Anglais ont nommé „moral insanity", mais seulement par rapport aux ouvrages principaux. Mais „on se souviendra que Mirabeau, Musset et bien d'autres ont aussi publié des livres fort lascifs".[2])

L'hypothèse d'une „moral insanity" (folie morale) que Marciat semble vouloir admettre, Eulenburg (l. c. P. 514) l'a déjà réfutée, parce qu'il n'existe pas de forme de folie qui „se caractérise uniquement par une transformation morbide ou perversion des impulsions et des sentiments moraux naturels et par un penchant résultant de là pour des actions immorales, c.-à.-d. une forme de folie qui soit exempte de tout dérangement de l'intelligence": au contraire, „un affaiblissement de cette dernière, fondé sur une organisation innée, accompagne partout et toujours la perturbation des sensations; nous avons là par conséquent affaire à des cas

[1]) A. Eulenburg „Le Marquis de Sade" l. c. P. 513 bis 515.

[2]) Marciat l. c. P. 216.

d'imbécillité innée, ayant pour base la dégénération." (l. c. P. 514.)

Nous croyons que chez Sade spécialement on pourrait supposer la forme de dégénération que Kraepelin a nommée „folie impulsive". Cette catégorie comprendrait „toutes les formes de folies fondées sur la dégénération, et qui se distinguent par le développement de penchants et d'instincts pathologiques". Ces derniers peuvent dominer la volonté en permanence, ou bien se manifester seulement temporairement dans des accès sporadiques. Le malade agit dans ce cas sans motif intelligible. Partant, ses volitions portent souvent l'empreinte d'un manque de préméditation, de l'inutilité, de l'absurdité. C'est précisément dans la sphère de la folie impulsive que „se montre le plus clairement la fréquente combinaison d'impulsions morbides avec l'instinct sexuel." Il n'est nullement nécessaire que les facultés mentales aient subi des dérangements perceptibles. Cependant les cas graves se caractérisent pour la plupart par une certaine faiblesse d'esprit. Dans tous les cas de folie impulsive, on trouve une certaine étroitesse, un désordre, une confusion, la faiblesse d'un caractère vacillant, un puéril entêtement, de la sauvagerie et de la brutalité. La folie impulsive se montre particulièrement pendant les années de développement, mais elle se manifeste aussi plus tard par des attaques de maladie periodiques. Toutefois, selon Kraepelin, on ne doit admettre l'existence de la folie impulsive que dans les cas où l'origine impulsive des actions sans but distinct et raisonné est évidente, et où les indices d'une disposition anormale sont également reconnaissables

dans la sphère des autres fonctions de l'âme. Kraepelin admet la possibilité que des impulsions soudaines d'une force majeure se rencontrent, nonobstant un état de santé mentale intacte, chez „les nations à sang chaud méridionales" plus souvent que chez nous, et que par conséquent la „forza irresistibile" des codes italien et espagnol ont probablement pour soi une certaine autorisation[1]).

Après avoir préalablement établi ces données d'orientation, nous procédons à l'examen de la vie et des oeuvres du marquis de Sade, en nous posant pour but d'en tirer des inductions pour déterminer son état mental. Nous ne pouvons pour cela utiliser comme points d'appui certains qu'un petit nombre de circonstances de sa vie.

1. Sade était Provençal et joignait comme tel au sang chaud méridional le tempérament passionné de ses compatriotes.

2. Quant à l'hérédité, il n'y a pas grand chose à constater. Il est cependant vraisemblable que Sade, a hérité de son oncle un certain penchant pour la galanterie et pour la composition littéraire.

3. Au sujet de l'enfance du marquis de Sade il n'existe point d'informations authentiques.

4. Il est remarquable que Sade, agé de dix-sept ans, c.-à-d. au commencement de la puberté, partit pour la guerre, et resta six ans loin de la maison paternelle et de sa famille. On a constaté avec certitude que les débauches du marquis de Sade commencèrent pendant la guerre et se développèrent sous l'influence de la dépravation inouïe des moeurs qui régnait alors dans l'armée française.

---

[1]) E. Kraepelin „Psychiatrie" 6me édit. Leipzig 1899. T. II. P. 557—560.

5. Le mariage malheureux de Sade ne joue pas le rôle important dans sa vie que lui attribue Marciat.

6. Il est maintenant absolument constaté que le marquis de Sade, lors de ses deux grandes affaires scandaleuses, n'ait occasionné chez ses victimes des lésions graves ou même mortelles.

7. Il est incontestable que le séjour pendant de longues années dans les prisons porta préjudice à la constitution corporelle et psychique de Sade. (V. ci-dessus p. 298.)

8. On voit d'après la remarque d'un ami de Brierre de Boismont que Sade était possédé d'une irritabilité sexuelle excessive.

9. Quelques singularités mentales, qui se manifestèrent chez Sade pendant sa vie de prison, paraissent dignes de remarque: la défiance, la propension au mensonge, les sauvages accès de fureur lors des visites de sa femme.

10. A sa sortie de prison, le marquis de Sade semble avoir moins laissé voir ces particularités, et même avoir montré, en sauvant ses beaux-parents, que ses instincts moraux n'étaient pas complètement étouffés.

Si nous considérons les ouvrages du marquis de Sade, nous trouvons les faits suivants:

11. L'étendue des ouvrages principaux à elle seule et la „dimension du travail intellectuel et purement physique qu'ils nécessitèrent sont étonnantes, comme l'a déjà relevé Eulenburg.

12. Les détails innombrables, reliés habilement les uns aux autres, la gradation successive, soutenue avec raffinement, et la fidélité presque infaillible de la mémoire des faits et de l'enchaînement des causes démontrent une grande puissance de l'intellect.

13. Les contrastes qu'on peut constater dans les écrits laissent distinctement reconnaître l'influence des diverses époques et des milieux.

14. C'est avec justice que Michelet et après lui Taine („Les Origines de la France contemporaine", Paris 1885, vol. III. P. 307) ont nommé le marquis de Sade le „professeur du crime". Il est le théoricien du vice, ayant dans ses ouvrages décrit et compilé avec une sagacité incontestable, en utilisant ses propres expériences et les fruits de ses lectures, toutes les anomalies de la vie sexuelle que l'histoire nous a conservées et toutes celles de son époque. Ce que R. de Krafft-Ebing a exécuté sous la forme d'une monographie scientifique, le marquis de Sade l'avait déjà accompli cent ans auparavant sous la forme d'un roman.

15. Par là, ses ouvrages principaux acquièrent une valeur pour l'histoire de la civilisation et pour l'histoire contemporaine, laissant reconnaître toutes les phases, les nuances et les singularités de la vie sexuelle de la France de l'ancien régime et de la grande révolution, ainsi que nous l'avons démontré dans la première partie de cet ouvrage.

16. La théorie du vice professée par Sade est un produit de la révolution, où l'on trouve de nombreuses analogies avec cette théorie.

17. Dans les ouvrages qui tombent dans les années avant et après „Justine et Juliette" et la „Philosophie dans le Boudoir" Sade a développé des opinions incontestablement morales.

18. On trouve de même dans les fameux ouvrages principaux de nombreux indices prouvant que Sade les

regardait comme d'excellents écrits destinés à discréditer l'ancien régime.

19. On ne doit donc pas déduire sans façons le caractère de l'auteur du contenu de ses ouvrages, attendu que le crime y est souvent flétri, de même que le vice, et qu'on y rencontre encore bien d'autres inconséquences — l'effet apaisant de la prière (Justine I, 141 et s.), la satiété des débauches (Juliette III, 283—284), la croyance de l'immortalité de l'âme (Juliette II, 287).

20. Sade montre dans tous ses ouvrages une connaissance étendue de la littérature philosophique et scientifique contemporaine.

21. Mais comme penseur philosophe il est plus médiocre. La philosophie n'est qu'un salmigondis éclectique. Les démonstrations ne consistent qu'en absurdes tautologies et en anticipations encore plus absurdes.

Nous basant sur cet exposé, voici quel est notre jugement: Le marquis de Sade n'était pas fou. Il était peut-être atteint d'une névrose, favorisée par l'influence de l'hérédité, et, placé dans un milieu funeste, il fut de bonne heure entraîné dans la voie du vice, et perverti dans ses instincts sexuels, comme tant d'autres de ses contemporains, par le mauvais exemple et par l'habitude. Par suite de la longue réclusion, sa grande capacité intellectuelle souffrit sans contredit considérablement, de sorte qu'un certain degré d'affaiblissement intellectuel se manifeste distinctement, surtout dans les déductions philosophiques de ses ouvrages principaux, tandis que dans ses peintures réalistes, qui ébauchent avec un talent d'observation indéniable un tableau de son époque, ce défaut est beaucoup moins apparent. Nous avons suffisamment démontré dans la première partie le rapport intime qui existe entre le

contenu des fameux ouvrages principaux de Sade et la civilisation de son temps. Le gouffre qui sépare Sade, l'homme, de Sade, l'écrivain, est par là du moins en partie comblé. Pour établir entre les deux un accord complet, il n'y a qu'à se rappeler que l'imagination de personnes perverties sous le rapport sexuel enfante presque toujours des productions monstrueuses. „Beaucoup de malades de ce genre, des personnes à instinct sexuel contraire, des onanistes et surtout des algolagnistes sont souvent désillusionnés, aussitôt qu'ils essayent de réaliser les fantaisies de leur imagination. Ils ressentent pour ainsi dire comme des faits réels les orgies sexuelles engendrées dans leur sensorium visionnaire, et sont ensuite dégrisés par la réalité.[1]) Comme il n'est pas prouvé que le marquis de Sade ait accompli les actions d'un Gilles de Retz, avec lequel nous nous garderons bien de la comparer sans autres formes de procès, ainsi que le fait Eulenburg — de pareilles actions furent effectivement commises par Charolais — l'explication de l'état mental de Sade, donnée ci-dessus, qui s'accorde quant à l'essentiel avec l'opinion d'Eulenburg, devra donc préalablement être considérée comme la seule possible, les accès subits de rage, quoique suspects, ne pouvant être interprétés que comme des effets de la „forza irresistibile“ mentionnée plus haut, et la périodicité des phénomènes, qui pourraient faire songer à un cas de folie impulsive, n'étant que trop faiblement marquée.[1])

---

[1]) De Schrenck-Notzing l. c. P. 111.

[1]) Tarnowsky déclare le marquis de Sade „pédéraste né“ (?), qui à la fin de sa vie tomba dans un état d'„imbécillité sénile.“ Selon lui, ses oeuvres ne contiendraient que les „conseils d'un fou“ („Les Phénomènes morbides de l'Instinct sexuel.“ Berlin 1886, P. 70—71). C'est un hardi jugement.

V.

Histoire du Sadisme au 18me et au 19me Siècles.

1. Propagation et Influence des Oeuvres du Marquis de Sade.

Nous avons déjà mentionné (P. 309) que les livres pornographiques du marquis de Sade se vendaient en public, du moins sous le directoire, qu'on pouvait se les procurer chez tous les libraires, et qu'ils étaient énumérés dans les catalogues. Un grand capitaliste en favorisait le débit, qui se faisait dans tout l'intérieur de la France et dans les pays étrangers. On ne saurait donc s'étonner que, malgré la confiscation et l'anéantissement de ces ouvrages sous Napoléon I, (1801) leur propagation atteignit au moyen de nombreuses contrefaçons des dimensions véritablement monstrueuses. Et de nouvelles confiscations, le 19 mai 1815, en 1825,[1]) le 15 décembre 1843[2]) ne firent que contribuer à accroître la convoitise

---

[1]) F. Drujon „Catalogue des ouvrages, écrits et dessins poursuivis, supprimés ou condamnés.“ Paris 1879. P. 13, P. 111, P. 216.

[2]) „Catalogue des écrits, gravures et dessins condamnés depuis 1814 jusqu'au 1er janvier 1850“ Paris 1850. P. 109.

de lire et de posséder ces fameux livres. Au siècle dernier les éditeurs tâchaient même justement de faire interdire un livre, ayant alors la garantie de trouver beaucoup d'acheteurs. Lalanne raconte à ce propos un exemple amusant.[1]) Goethe vit une fois sur la place du Marché à Frankfort brûler un roman français défendu, et ne se lassa pas jusqu'à ce qu'il s'en eut procuré un exemplaire. Avec cela, à son dire, cet exemplaire était loin d'être le seul et unique qu'on vendait après cette exécution.[2])

Déjà en 1797, Villers écrit au sujet de la grande propagation du roman „Justine“: „Chacun veut savoir le caractère de ce livre; on le demande, on le cherche, il se répand, les éditions se suivent, et ainsi circule le plus abominable venin dans l'abondance la plus fatale.“[3]) Les oeuvres de Sade étaient aussi très-répandus en Allemagne. Villers en vit à Lubeck „encore trois exemplaires.“ Hambourg, où Villers écrivit son article pour le „Spectateur du Nord,“ qui paraissait dans cette ville, était le principal endroit, où se faisait l'impression et la contrefaçon des auteurs francais érotiques et pornographiques. Janin dépeint d'une manière explicite à quel point les oeuvres du marquis de Sade étaient une lecture en vogue sous le premier empire et sous la restauration. Et il n'ose parler de ces ouvrages que parce qu'il sait que ses lecteurs les connaissent depuis longtemps. „Car ne vous y trompez pas, le

[1]) L. Lalanne „Curiosités bibliographiques“ Paris 1857 P. 401.

[2]) E. Edwards „Libraries and founders of libraries“ London 1864. P. 85.

[3]) Ch. Villers „Lettre sur le roman intitulé „Justine ou les Malheurs de la Vertu.“ 1877. P. 12.

marquis de Sade est partout; il est dans toutes les bibliothèques, sur un certain rayon mystérieux et caché qu'on découvre toujours; c'est un de ces livres qui se placent d'ordinaire derrière un saint Jean Chrysostome ou les Pensées de Pascal. Demandez à tous les commissaires, s'ils font beaucoup d'inventaires après décès où ne se trouve pas le marquis de Sade. Même la police le rend à la consommation public."[1])

Quant à la propagation actuelle des ouvrages principaux du marquis de Sade, les premières éditions de „Justine" et de „Juliette" de 1791 à 1796 sont devenues extrêmement rares, et coûtent au moins 600 à 800 francs.[2]) Monsieur Joachim Gomez de la Cortina à Madrid a payé, suivant sa déclaration dans le catalogue de sa bibliothèque (1855 No. 3908), 750 francs pour les dix volumes de l'édition originale de 1793! La même édition se trouve dans le catalogue d'une collection de livres que le libraire parisien Techener envoya en 1865 à Londres[3]) Les éditeurs Gay et Doucé à Bruxelles ont récemment réimprimé ces ouvrages; dans leur catalogue „Justine" se trouve évaluée au prix de 150 et „Juliette" au prix de 200 francs. Dans un catalogue allemand de 1899, nous trouvons „Justine" marquée au prix de 120 marcs, la „Philosophie dans le Boudoir" à 25 marcs et „Aline et Valcour" à 45 marcs. Malgré ces prix élevés, ces ouvrages sont encore aujourd'hui répandus dans tous les pays de l'Europe occidentale, et ne manquent que rarement dans les bibliothèques (sit venia verbo) des bordels secrets et des pied-à-terre distingués. Ainsi p. ex. l'ancien chef

[1]) J. Janin l. c. P. 337.
[2]) „Les crimes de l'amour etc." P. 205.
[3]) Ibidem. P. 209.

de la police des moeurs Macé trouva dans la „maison de rendez-vous“ d'une veuve F.... parmi la collection de livres et d'images pornographiques entre autres aussi la „Justine“ du marquis de Sade.[1])

C'est une ancienne vérité que toutes les obscénités et peintures impures agissent d'une manière incomparablement plus pernicieuse imprimées qu'exprimées de vive voix. Le „charme de la parole“ agit en lettres imprimées, pour ainsi dire, sur deux sens, l'ouïe et la vue, dans le langage parlé seulement sur l'ouïe. Lino Ferriani a approfondi avec soin l'indicible préjudice que causent aux âmes juvéniles les écrits et les images pornographiques.[2])

Nous affirmons que les livres pornographiques — un mal se multipliant et engendrant perpétuellement de nouveaux maux — favorisent en grande partie la production des perversités sexuelles les plus variées. Déjà St. Basile a dit dans son sublime discours aux jeunes gens: „Quiconque s'accoutume à une mauvaise lecture se trouve déjà en voie de mal agir.“ L'aveu du fameux maréchal Gilles de Retz est caractéristique: il raconte qu'il avait trouvé dans la bibliothèque de son grand-père un Suétone, où il avait lu comment Tibère, Caracalla et d'autres Césars avaient martyrisé des enfants. „Sur quoi je voulus imiter les dits Césars, et le même soir me mit à le faire en suivant les images de la leçon et du livre.[3]) Un masochiste déclare dans son autobiographie, communiquée par de Krafft-Ebing: „Il me semble en général que les livres de Sacher-Masoch ont beaucoup

[1]) Léon Taxil „La corruption fin-de-siècle“ Paris 1894. P. 293.

[2]) Lino Ferriani „Delinquenti che scrivono“ Como 1899.

[3]) Marciat l. c. P. 247.

contribué au développement de cette perversion chez ceux qui y sont disposés.[1]) Eulenburg aussi avertit „de ne pas évaluer trop bas l'influence empoisonnante de la littérature pornographique toujours croissante et d'une certaine presse, qui se plaît à traiter à fond chaque crime faisant sensation, surtout les délits contre les moeurs, les assassinats avec viol etc.“ [2])

Il est certain que les écrits du marquis de Sade ont encore aujourd'hui de la même influence pernicieuse, destructive sur des personnes faibles et incapables à résister au sens mental que Janin a décrite naguère si dramatiquement[3]). Quoiqu'il soit invraisemblable que Saint-Just se soit laissé inspirer ses cruautés par les scènes de la „Justine“, et que Napoléon I ait défendu la lecture des oeuvres de Sade à ses soldats[4]), on ne peut douter que ces écrits n'aient trouvé des imitateurs pratiques de leur contenu, et qu'ils n'engendrent encore perpétuellement les singulières perversions sexuelles qui y sont décrites. Le rôle que Sade joue parmi les débauchés distingués, ce même rôle est joué par les romans interlopes, qui dépeignent avec un ineffable délice les plus horribles détails d'assassinats avec viol, de supplices, de tortures etc., parmi les individus du bas peuple qui ont commis des assassinats avec viol et des crimes contre les moeurs. Qu'on aille seulement aux informations, et l'on constatera plus d'une fois la funeste influence d'une semblable lecture sur l'âme des basses classes de la société, et l'on pourra s'expliquer bien des choses qui sans cela resteraientin explicables.

---

1) R. de Krafft-Ebing „Nouvelles Investigations dans le domaine de la Psychopathia sexualis“. Stuttgard 1891. P. 9.

2) A. Eulenburg „Neuropathia sexualis“ P. 120.

3) J. Janin l. c. P. 340 sq.

4) „Les crimes de l'amour etc.“ P. 203 et 209.

2. „L'Anti-Justine" de Rétif de la Bretonne.

Deux écrivains français remarquables, Rétif de la Bretonne et Charles de Villers, inaugurent presque en même temps la „littérature sadique". Nous nous occuperons d'abord du livre de Rétif „L'Anti-Justine, ou les Délices de l'Amour". Par M. Linguet, av. au et en Parlement etc." Au Palais-Royal 1798, chez feue la veuve Girouard, très-connue. (2 tomes en 12⁰.) Sur le titre, on trouve l'indication que l'ouvrage renferme soixante figures, mais elles n'ont jamais paru. Des huit parties que Rétif annonce dans sa préface, la première seulement a été publiée. Monselet croyait qu'un seul exemplaire de cette première partie avait été imprimée; mais suivant le bibliophile Jacob, on connaît encore six exemplaires de cette édition, que Rétif imprima lui-même dans sa petite imprimerie. L'enfer, section secrète de la bibliothèque nationale à Paris, possède trois de ces six exemplaires, mais ils sont en partie incomplets; ils proviennent de la grande confiscation que le premier consul fit faire en 1803 chez les libraires du Palais-Royal et dans les bordels, en arrêtant que deux exemplaires de chaque ouvrage pornographique devaient être conservés dans une section séparée de la bibliothèque nationale; le reste était anéanti.[1]) Du petit nombre de ces premiers exemplaires qui existent encore, l'un fut acheté par un riche bibliophile anglais. Il fit partie plus tard de la bibliothèque d'un certain monsieur Cigogne, et fut ensuite acheté par le duc d'Aumale. Actuellement, l'ouvrage est fort répandu[2]) grâce à un

---

[1]) Paul L. Jacob, bibliophile l. c. P. 413–415.
[2]) „Les crimes de l'amour etc." P. 211.

grand nombre de réimpressions faites en Belgique (2 tomes en 18^0, munis de mauvaises chromolithographies; les autres éditions sont plus soignées, en 12^0 et avec des gravures). Rétif publia l'ouvrage sous le nom du fameux avocat Linguet, auquel il attribue fictivement la déclaration qu'il a composé „ce mauvais livre" à bonne intention. Or, l'auteur de la „Cacomonade" ne s'appelait pas Jean Pierre mais Simon Nicolas Henri Linguet.

Suivant Monselet, l'„Anti-Justine" contient des descriptions obscènes, tirées de la propre vie de Rétif, et forme un supplément de „Monsieur Nicolas." [1]) L'ouvrage est divisé en quarante huit chapitres, dont quelques-uns portent des titres en tête: „Du bon Mari spartiate" — „Des Conditions du Mariage" — „Du Dédommagement" — „Du chef-d'-oeuvre de Tendresse paternelle" — „D'une nouvelle Actrice". — Le livre regorge d'obscénités, qui du reste, au dire de Rétif, poursuivent un but moral, et devaient former une „sorte de contre-poison" de l'„infâme Justine". „Il est destiné à ramener les maris blasés auxquels les femmes n'inspirent plus rien. Tel est le but de cette étonnante production que le nom de Linguet rendra immortelle." Il veut préserver les femmes de la cruauté. L'„Anti-Justine" est donc pour cela tout aussi obscène que la „Justine", afin que les maris aient un équivalent de cette dernière, sans en avoir les cruautés. Il croit que la publication de cet „antidote" est urgente. La propagation de la „Justine" doit donc avoir été énorme à cette époque. Rétif explique encore au bout du compte de la façon la plus cynique ce que représentent les images qui devaient être ajoutées au livre. [2])

[1]) Paul L. Jacob etc. P. 415.
[2]) „Les crimes de l'amour etc." P. 212—214.

3. Charles de Villiers.[1])

Parmi les nombreux émigrés français que la grande révolution amena en Allemagne, et qui y jouèrent le rôle de médiateurs entre la vie intellectuelle française et l'allemande, le noble Charles de Villers occupe un rang des plus distingués. Charles François Dominique de Villers, né le 4 novembre 1765 à Boulay, petite ville de la Lorraine, de parents français originaires du Languedoc, fut d'abord officier et se rendit plus tard en Allemagne. Là, à Lubeck, il fut introduit par son amie, Dorothée Schlözer, la fille du célèbre historien goettingois et la première femme allemande qui aquit (le 17 septembre 1787) à Goettingue le grade de docteur (en philosophie), dans le cercle plein de vie et d'activité intellectuelle dont la maison de son époux, le sénateur lubéquois Rodde, était le centre. Cette femme révéla à notre Villers les tendances et les courants de la vie intellectuelle et de l'activité littéraire en Allemagne, et fit de lui en France un apôtre enthousiaste de l'esprit national allemand. Il fut nommé plus tard professeur de philologie à Goettingue, et y mourut le 26 février 1815. Pour mettre convenablement en évidence l'importance de cet homme, qui par ses excellents écrits sur Luther, Kant et la province de Westphalie a sûrement fait plus que Chamisso pour établir des rapports intellectuels directs entre l'Allemagne et la France, il suffit de rappeler ce que Goethe a dit dans

---

[1]) Nous recommandons à tous les bibliophiles la nouvelle monographie, richement ornée, d'Ulrich. Il est toute fois étonnant qu'elle ne contienne rien au sujet de la critique de „Justine“ écrite par Villers (O. Ulrich „Charles de Villers). Sa Vie et ses Oeuvres“ Leipzig 1899.

une lettre adressée à Reinhard, en parlant de Villers: „il regarde comme qui dirait un Janus à double front dans les deux directions opposées“; Goethe lui-même écrivit à Villers: „Vous m'avez introduit chez vos compatriotes par rapport à l'esthétique“.[1]) L'exemple de Villers a, comme on sait, encouragé Benjamin Constant et madame de Staël à des efforts analogues de teutophilie.

Les émigrés français faisaient paraître en Allemagne divers journaux français, auxquels Villers collabora avec zèle, faisant principalement de la propagande pour la culture et la littérature allemande, mais tâchant aussi de familiariser les Allemands avec les nouveautés littéraires, artistiques et scientifiques françaises. Hambourg surtout avait été déjà avant la révolution un centre de tous les efforts qui tendaient vers ce but, tant en bien qu'en mal. Car c'est à Hambourg que furent publiés pour la première fois un grand nombre de livres érotiques français.[2]) Là, Bandus (Marie Jean Louis Amable de Bandus, qui vécut de 1791 à 1802 à Hambourg), Boudens de Vanderbourg et Villers publièrent depuis janvier 1797 jusqu'en décembre 1802 le „Spectateur du Nord“,

[1]) „Lettres de Benjamin Constant, Goerres, Goethe etc.“ Lettres choisies parmi les oeuvres posthumes manuscrites de Charles de Villers, éditées par M. Isler. Hambourg 1879. P. 98.

[2]) Reichardt dit (l. c. III P. 16): „Des envois français, des contrefaçons suisses et allemandes et des annonces de traductions se croisaient et se suivaient de près de tous côtés.“ Comp. à ce propos l'écrit intéressant „La presse périodique française à Hambourg, depuis 1686 jusqu'en 1848.“ Bruxelles 1854. — C'est à Hambourg que parut aussi en 1807 le fameux roman ultratribadique „Julie ou j'ai sauvé ma rose“ (2 tomes), dont l'héroïne, après avoir fait échouer, grâce à son énergie et à son esprit de conséquence, les attaques souvent ultra-hardies d'une multitude d'individus mâles, devient au bout du compte, sans doute par suite de son propre penchant, la victime d'une dangereuse tribade.

journal politique, littéraire et moral“, qui forma 24 volumes au bout de ces six années. Ce journal fut interdit en France.[1])

Or dans le quatrième tome de ce „Spectateur du Nord“, parut en 1797 la „Lettre sur le Roman intitulé Justine ou les Malheurs de la Vertu“, que M. L. Hoffmann attribue avec raison à Charles de Villers. Une nouvelle édition de cette intéressante notice sur le roman du marquis de Sade fut publiée en 1877 par A. P. Malassis, notice que nous suivrons dans notre analyse.[2])

Villers déclare dans sa préface que le fameux livre „Justine“ est fort demandé, qu'il en paraît toujours de nouvelles éditions, et que, par conséquent, un court résumé de cet affreux livre, qui en épargne la lecture aux lecteurs du „Spectateur“, semble pleinement justifié. Il dit avoir été expressément engagé par une dame à lire ce livre et à faire là-dessus un rapport (P. 13). A la vérité, „vingt fois le dégoût et l'indignation lui auraient fait tomber le livre des mains,“ mais la „grande célébrité“ de ce livre l'aurait déterminé à le lire jusqu'au bout. Sur ce, „je l'ai rendu à ceux qui me l'avaient donné, gai, d'être revenu du passer les baguettes spirituelles et de ne plus voir l'abominable livre. Il était réservé à notre siècle de le reproduire, et il ne pouvait être conçu qu'au milieu des barbaries et des sanglantes convulsions qui ont déchiré la France. C'est une des plus dégoûtantes fruits de la crise révolutionnaire, un des plus forts arguments contre la liberté de la presse“ (P. 14). En

---

[1]) M. Isler l. c. P. 152.
[2]) „Lettre sur le Roman intitulé Justine ou les Malheurs de la Vertu“ par Charles de Villers. Paris 1877.

effet, cet ouvrage est „extraordinaire“ en égard aux débauches les plus bizarres et les plus cruelles et à la cruauté raffinée qui y sont dépeintes. Il existe des ouvrages qui semblent être inspirés par les Grâces. Celui-là, ce sont certes les Furies qui l'ont inspiré. C'est un livre de sang. C'est le Robespierre des livres. On dit, que ce tyran, que Couthon, Saint-Just, Collot, ses ministres, le lisaient pour s'exciter à la cruauté (P. 16).

Villers nous expose ensuite en peu de mots les théories philosophiques du marquis de Sade, que nous connaissons déjà, et assure que ce livre laisse loin derrière soi „toutes les productions pornographiques, dont la France a été inondée depuis la régence“. (P. 18.) Puis il dépeint le cours de l'action dans la „Justine“. Il ne tient pas, à vrai dire, le roman pour dangereux, qui ne saurait faire une impression que sur des monstres semblables à Robespierre et à Couthon, mais il engage néanmoins tous les hommes de bien, qui désirent encore conserver une morale ici-bas, à former une „ligue“, afin d'anéantir tous les exemplaires de ce roman qui existent encore. „J'acheterai trois exemplaires, qui existent encore chez mon libraire, et les rendrai au feu.“ Il espère qu'au bout de trois ans, on n'en trouvera plus que dans des bibliothèques (P. 21). Vain espoir!

Villers arrive à la conclusion que „Justine“ blesse à un égal degré la vraisemblance, le bon sens et la délicatesse de sentiment „même des libertins“, que ce livre est plat et stupide, qu'il contient des exagérations ridicules et des choses contraires à la nature, et qu'il donne même le démenti au théorème de Boileau dans son „Art poétique“:

Il n'est point de serpent, ni de monstre odieux,
Qui par l'art imité ne puisse plaire aux yeux.

Car ces monstres sont fort odieux et tout de même déplaisants tant à l'oeil qu'à l'esprit. „Diriez-vous bien cependant que peu d'ouvrages ont eu autant d'éditions que cette misérable „Justine"? Que penser d'un temps où il s'est trouvé un écrivain pour composer un tel roman, un libraire pour le débiter et un public pour l'acheter?" Le poison se dévoile comme contagium animé, qui, en dépit de l'honnête Villers, s'est multiplié à l'infini. Il existe encore aujourd'hui.

4. Despaze.

Le poète Despaze (mort en 1814) fait également mention du marquis de Sade, et nous le présente dans une de ses satires d'une manière saisissante comme apôtre de ses effroyables théories.

Si votre soeur vous plaît, oubliez tout le reste
Savourez avec joie les douceurs de l'inceste;
Servez-vous du poison, et du fer et du feu;
La vertu n'est qu'un nom, le vice n'est qu'un jeu.
Telle est, de point en point, son infâme doctrine.
L'ami de la morale, en parcourant Justine,
Noir roman que l'enfer semble avoir inventé,
Se trouble, et malgré lui demande, épouvanté,
Comment le monstre affreux qui traça ces peintures,
Ne l'a pas expié dans l'horreur des tortures? [1])

[1]) „Les Crimes de l'Amour etc." P. 183—184.

5. Le Sadisme dans la Littérature.

Le marquis de Sade a eu de nombreux imitateurs littéraires. Nous ne nommons que les écrits et les noms les plus importants, ceux qui laissent reconnaître une influence directe des doctrines du marquis de Sade.

Un ouvrage qui peut être considéré comme une imitation, bien qu'adoucie, des écrits de Sade, et qui laisse voir suivant Gay „le même goût pour la combinaison de la cruauté avec la volupté", c'est le roman composé par E. L. J. Toulotte „Le Dominicain, ou les crimes de l'intolérance et les effets du célibat religieux par T....e" Paris 1803 chez Pigoreau (4 tomes in 12⁰). Le livre contient plusieurs épisodes de la vie du „célèbre marquis", mais il est composé sans aucun talent et dénué d'intérêt. Il fut confisqué par suite du jugement du 12 juillet 1827 et de celui du 5 avril 1828.[1])

En 1835, un speculateur de libraire eut l'idée de faire composer un roman intitulé „Justine ou les Malheurs de la Vertu" (2 tomes in 8⁰), roman détestable, accompagné d'un sommaire de la préface qui précède la véritable „Justine" de Sade. Ce récit où des voleurs et des vauriens de la pire espèce énoncent leurs principes peu édifiants auraient pour auteur le médiocre polygraphe Raban et pour éditeur un certain Bordeaux (Fr. M. J.). Le livre fut annoncé publiquement. Le scandale fut grand. L'autorité intervint, et l'éditeur fut condamné à six mois de prison et à deux mille francs d'amende.[2])

En Jacques Baron Révérony de Saint-Cyr nous rencontrons un auteur auquel la lecture des romans

---

[1]) F. Drujon l. c. P. 130.
[2]) „Les crimes de l'amour etc." P. 210.

de Sade semble avoir été directement dangereuse; c'est probablement le premier auteur sadique. Il n'aquit en 1767, devint commandant du génie et en même temps un écrivain très-fécond, auteur de pièces de théâtre, d'ouvrages scientifiques et de romans. Il mourut fou en 1829.[1]) Les oeuvres de Sade ont évidemment fait sur lui une forte impression. Car dans son roman „Pauliska ou la Perversité moderne, mémoires récents d'une Polonaise", Lemièrre et chez Courcier an VI, (1798) 2 tomes in 12⁰ avec 2 gravures dans le style de Chaillu), il dépeint des actes de cruauté voluptueuse, analogues à ceux qui se trouvent décrits chez Sade, mais qui sont loin de les atteindre[2]). Suivant Cohen, tous les autres romans de cet auteur comme „Sabine d'Herford, ou les Dangers de l'imagination" Paris 1797—1798 (2 tomes in 12⁰) et „Le Torent des passions ou les Dangers de la galanterie." Paris 1818 (2 tomes) contiennent des descriptions et une doctrine dans le genre de celle du marquis de Sade.[3]) „Un honnête homme a toujours dans sa poche un volume du marquis de Sade" prétend Borel dans un de ses romans (P. Borel, le Lycanthrope „Madame Potiphar")[4]), et un journaliste, Capo de Feuillade écrivit que la „Lélia" de Georges Sand lui semblait enseigner les mêmes doctrines que les ouvrages du marquis de Sade. C'est pourquoi Proudhon nomma cette célèbre romancière la digne fille du marquis de Sade[5]). Comme nous l'avons vu d'ailleurs, Proudhon

---

[1]) „Biographie universelle" T. XXXV, P. 494—495.
[2]) „Les crimes de l'amour etc." P. 242.
[3]) „H. Cohen „Guide de l'amateur de livres etc." Col. 418 jusqu'à 419.
[4]) „Les crimes de l'amour etc." P. 237.
[5]) Ibidem. P. 241.

a lui-même développé sur le vol des opinions analogues à celles de Sade.

Le socialiste français Fourier a exposé une théorie sadique de l'amour. Dans son „Harmonie", chaque femme a le droit de posséder au même temps: un époux, dont elle a deux enfants; un géniteur, dont elle en a un; un favori; en outre encore des amants, autant qu'elle en veut, qui au point de vue légal n'ont aucun droit particulier. Ce monde harmonieux est préservé de la trop grande population par quatre facteurs organiques: le régime gastrosophique, la vigueur des femmes, l'exercice intégral et — les moeurs phanérogames![1])

Parmi les modernes parnassiens, diaboliques, décadents et esthètes français, on trouve des natures à la de Sade en abondance. Nous renvoyons tous ceux de nos lecteurs qui désirent s'orienter au sujet de ces poètes de tous les instincts pervers au livre de Nordau „Dégénérescence"[2]). Nous ne citerons que ce qui nous semble le principal.

Baudelaire est selon Bourget „un voluptueux; et des idées perverses jusqu'au sadisme, enthousiasment le même homme qui adore le doigt levé de sa madone. L'ivresse maussade de la Vénus vulgaire, l'ardeur enivrante de la Vénus noire, les voluptés ingénieuses de la Vénus expérimentée, les expériences hasardeuses de la Vénus sanguinaire ont laissé leurs traces dans ses poésies les plus spiritualisées. Une vapeur nauséabonde d'infâmes chambres à coucher se dégage des poésies" (P. 74.) Baudelaire chante la fureur mystérieuse" de la volupté:

---

[1]) W. Roscher l. c. P. 719.
[2]) M. Nordau „Dégénérescence" Berlin 1892. P. 43—152.

Quelquefois pour apaiser
Ta rage mystérieuse,
Tu prodigues, sérieuse,
La morsure et le baiser.[1])

„Les Diaboliques“ de Barbey d'Aurévilly sont un recueil de folles histoires, où se vautrent pêle-mêle hommes et femmes dans la licence la plus hideuse, et cela, en invoquant perpétuellement satan, en le célébrant et en le servant. Des idées sadiques se signalent indubitablement dans ce livre.

Des types du plus pur sadisme nous sont dépeints par Paulhan dans son livre „Le nouveau Mysticisme“ (Paris 1891) dans le chapitre „L'Amour du Mal“ P. 57—99). Un riche fabricant accuse à faux un jeune homme, qui est sur le point de se fiancer, d'avoir une maladie contagieuse, et soutient son assertion „pour s'amuser“. Un jeune vagabond goûte la volupté du vol au point de s'écrier: „Quand même je serais riche je voudrais toujours voler“. Beaucoup de gens cherchent à contempler des maux corporels. Paulhan pense même que „dans l'esprit d'un homme de notre temps se réveille un certain plaisir de troubler l'ordre de la nature, qui auparavant ne se serait pas manifesté avec une telle énergie.[2])

Des théories analogues sont développées dans le „Vice suprême“ de Joseph Péladan.

L'hypochorématophilie, si fort goutée par Sade, se retrouve aussi chez le décadent Maurice Barrès.

---

[1]) A. Eulenburg „Neuropathia sexualis“ P. 109.
[2]) Nordau l. c. P. 60.

Il laisse raconter sa „petite princesse“: „A l’âge de douze ans, j’aimais, quand j’étais seule à ôter mes souliers et mes bas, et à fourrer mes pieds nus dans la crotte encore chaude. Je passais comme cela des heures entières et cela me donnait des frissonnements voluptueux par tout le corps, et de même que les héros de Sade trouvent des plaisirs voluptueux avec des personnes affligées de quelque défaut corporel, comme p. ex. un eunuque, un nain et un hermaphrodite, de même Barrès semble être attiré par ces imperfections. Dans le „Jardin de Bérénice“ nous lisons: „Lorsque Bérénice était encore une petite fille, je regrettais infiniment dans mon ardeur amoureuse qu’elle n’eût pas quelque infirmité.“[1])

J. K. Huysmans déroule dans son roman „A rebours“ de nouveau le problème de l’éducation, tel qu’il est traité dans la „Philosophie dans le Boudoir.“ Le duc des Esseintes rencontre dans la rue de Rivoli un garçon de seize ans au teint pâle et à la mine astucieuse, fumant une mauvaise cigarette, et qui lui demande du feu. Des Esseintes lui donne une odorante cigarette turque, le conduit dans un café, et lui fait servir des punchs très forts. Puis il le mène dans une maison publique, où sa jeunesse et sa confusion étonnent les filles. Pendant que le garçon est entraîné hors de la salle par une des prostituées, l’hôtesse de l’établissement demande à des Esseintes dans quel but il a amené ce garçon chez elle. Le décadent lui répond qu’il cherche simplement à former un assassin: d’abord il le mènera tous les quinze jours dans ce lieu et l’accoutumera à des jouissances qu’il n’a pas les moyens de se procurer

---

[1]) Ibidem. P. 115—116.

par lui-même. Plus tard, il lui retirera son aide. Par la suite, il sera obligé de voler pour venir dans cet endroit. Il faut espérer qu'il tuera aussi. Alors le but sera atteint. Il congédie le garçon en lui disant: „Eh bien, va-t'en à présent! Fais aux autres ce que tu ne souhaites pas qu'on te fasse. Une pareille maxime te mènera loin."

Dans le livre de Huysmans „Là-bas", des Esseintes compose une biographie de Gilles de Rays, l'assassin et le violateur de filles en masse du 15me siècle, sur lequel selon Nordau l'ouvrage de Moreau de Tours sur les égarements sexuels a attiré l'attention du groupe des diaboliques, „très-ignorants en général, mais très-versés dans la sphère spéciale de l'érotomanie, et ceci procure à Huysmans l'occasion de fouiller et de mettre au jour, avec tout le délice d'un cochon, les immondices les plus dégoûtantes."[1])

Un poète sadique typique qui semble avoir échappé à Nordau nous est indiqué par Alcide Bonneau. C'est Emil Chevé qui publia en 1882 un recueil de poésies intitulé „Virilités" parmi lesquelles „Le Fauve" est une glorification enthousiaste du marquis de Sade et du sadisme. Nous citons quelques-uns des vers les plus caractéristiques de ce long poème.[2])

Au fond, l'homme est un fauve. Il a l'amour du sang;
Il aime à le verser dans des luttes sauvages;
Son coeur bat et se gonfle au bruit retentissant
Des clairons précurseurs du meurtre et des ravages.

---

[1]) Ibidem P. 105—107.
[2]) „La Curiosité littéraire et bibliographique". Troisième Série. Paris 1882 P. 169—174.

Partout où le sang coule, où plane la terreur,
Où le trépas répand sa morne et sombre ivresse,
Homme, femme, chacun veut savourer l'horreur;
La brise des charniers nous flatte et nous caresse.

L'échafaud, le supplice, ont pour nous des appas
— — — — — — — — — — — — — — — —

Nous aimons la naja, le tigre, l'assassin
— — — — — — — — — — — — —
Car nous aimons aussi le désespoir, les pleurs,
Le drame palpitant des angoisses secrètes,
— — — — — — — — — — — — — — —

Un attrait monstrueux, un prurit sensuel,
Sort pour nous de la mort, du combat, du supplice.
— — — — — — — — — — — — — — — — —

Oh! qu'il est dans le vrai, ce marquis, ce Satan,
Qui mariant le sang, la fange et le blasphème,
D'un Olympe de boue effroyable Titan,
Dans la férocité mit le plaisir suprême!

Marquis, ton livre est fort, et nul dans l'avenir
Ne plongera jamais aussi bas sous l'infâme;
Nul ne pourra jamais après toi réunir,
En un pareil bouquet, tous les poisons de l'âme.

— — — — — — — — — — — — — — — — —
Tu brilles comme un tigre au milieu des cochons
Dans l'effrayant musée où la hideur s'étale.

Auprès de toi, Marquis, comme ils sont épiciers,
Les Piron, les Zola, dans leurs fades ébauches!
Qu'ils rampent platement sur leurs bas-fonds grossiers,
Dans l'étroit horizon de leurs maigres débauches.

Au moins, toi tu fis grand dans ton obscénité!
— — — — — — — — — — — — — — — — — —

L'homme est un fauve. En lui le monstre vit toujours
Utopistes niais dont la sensiblerie,
Rêve un monde baigné d'éternelles amours,
Nous n'entrerons jamais dans votre bergerie.

Car, jeune homme au coeur fier ou vieillard aux yeux doux
Vierge dont le front pur a dès reflets d'opale,
Petit enfant rieur jouant sur nos genoux,
Tout être humain en lui renferme un cannibale.

Paul Bourget nous montre dans sa „Physiologie de l'amour moderne", Claude Larcher s'abandonnant à des rêveries sadiques: il voit devant lui le corps féminin dont il connaît chaque contour; il voit les épaules potelées, bien que délicates, la ligne ondoyante du sein, les cuisses élancées, tout cela nu, et il se voit lui-même, un scalpel à la main, disséquant ce corps, souillant ces membres de sang, et elle, tressaillant sous le tranchant de l'acier, — et sa douleur . . . Non, jamais il ne fera cela, parce que chez cet enfant de la civilisation dans la période de la décadence, l'action ne peut jamais marcher de front avec la convoitise . . . . Que de fois il s'est représenté tout cela, et rien ne le soulage que ces rêveries.[2])

Une tribade portée au sadisme nous est dépeinte dans le livre „Gamiani ou deux nuits d'excès", qui fut imprimée en 1836 seulement en vingt exemplaires et réimprimé en 1865 à Bruxelles de même seulement en soixante-quinze exemplaires. L'un de ces derniers se trouve en possession de l'écrivain Paul Lindau à Berlin, qui le prêta à A. Moll, afin qu'il en prît connaissance. Celui-ci nous informe que dans la contrefaçon l'auteur est désigné sous les initiales A. D. M. Cela signifierait Alfred de Musset, et „l'on croit que Musset, dans cet écrit, voulut se venger de George Sand, son ancienne maîtresse, en la dépeignant sous les traits de l'héroïne Ga-

[2]) Paul Bourget „Physiologie de l'Amour moderne". P. 2. Ce livre est une source abondante de toutes les variétés et subtilités de l'amour moderne en France.

miani, tribade des plus effrénées".[1]) Nous avons déjà vu plus haut que Capo de Feuillade a également accusé George Sand de penchants sadiques. Au fait, dans „Gamiani" c'est le commerce sexuel entre une femme et un âne qu'on nous dépeint, comme dans le roman bien connu d'Apulée „L'Ane d'or".[2])

La littérature allemande renferme aussi quelques spécimens rappelant le sadisme. Ainsi Henri de Kleist a dépeint dans sa „Penthésilée" une femme affolée d'amour et aveuglée par la rage; elle finit par percer d'une flèche son bien-aimé Achille, le fait déchirer par ses chiens, et

Lui, tout en nageant dans la pourpre de sou sang,
Il s'écrie, en caressant sa joue délicate,
Oh! que fais-tu, Penthésilée, ma fiancée?
Est-ce là, la fête des roses que tu m'a promise?
Mais elle enfonce, lui arrachant l'armure du corps,
Elle enfonce ses dents dans sa blanche poitrine,
En rivalisant avec ses chiens de fureur:
Ceux-ci, Oxus et Sphinx, lui déchirent le sein droit,
Elle le sein gauche; quand enfin j'arrivai
Le sang lui découlait de la bouche et des mains.[3])

Un roman allemand où le marquis de Sade est fréquemment cité, et où des actes de sadisme jouent un grand rôle, c'est le fameux livre „Mémoires d'une Cantatrice". Boston, Réginald Chesterfield (Altona 1862 en petit 8⁰, deux tomes). Cet écrit passe pour être une autobiographie de la célèbre cantatrice Guillelmine

---

[1]) A. Moll „Investigations sur la Libido sexualis." T. I, P. 698—699.

[2]) Une édition soignée de l'excellente traduction de ce livre par Rode a paru récemment chez H. Barsdorf à Leipzig.

[3]) Henri de Kleist „Penthésilée." Scène 2.

Schroeder-Devrient (1804—1860). Le roman dépeint dans des lettres adressées à un médecin les progrès que la cantatrice fait dans l'ars amandi. La „Justine“ du marquis de Sade a influencé surtout le deuxième tome de l'ouvrage, d'où nous extrayons par conséquent les faits les plus importants ayant rapport à cette matière. A Budapest la Schroeder-Devrient fait la connaissance d'une certaine Anne, demi-mondaine et parfaite connaisseuse de la corruption de moeurs par laquelle se distingue depuis longtemps la capitale hongroise. Elle prie Anne de lui dire son opinion sur la „Justine“, livre qu'elle a acheté à Francfort-sur-le-Mein, et qu'elle trouve plutôt repoussant qu'attrayant. Alors Anne lui donne le conseil d'assister une fois à la flagellation d'une voleuse. Cette scène procure à la cantatrice une grande jouissance, et, après l'exécution, les deux femmes emmènent la victime Rose avec elles à une orgie, où notre héroïne s'enflamme d'amour pour cette voleuse. „C'était une passion si idéalement pure que toutes les autres femmes m'inspiraient du dégoût et les hommes encore bien davantage“. (T. II, P. 84). Elle prend Rose à son service, et la prépare dans le bain Impérial pour l'amour lesbique. L'idée de déflorer Rose artificiellement lui fait ressentir déjà d'avance des délices ineffables, et le même soir, elle accomplit cet acte en compagnie de ses deux amies, Anne et Nina, au moyen d'un „double“ phallus artificiel; à cette occasion, Anne „lèche le sang virginal“. Sur ce, elles visitent les bordels les plus renommés de Budapest. Dans la maisons publique de Rési Luft, elles célèbrent avec des dames et des messieurs de la meilleure société de Budapest une grande orgie, où toutes les personnes présentes sont masquées, mais, hormis cela, toutes nues,

orgie dont les détails sont pour la plus grande partie empruntées à la „Justine“ du marquis de Sade. La Schroeder-Devrient fait là la connaissance d'un certain Ferry, qui déflore la pauvre Rose pour la seconde fois, et qui fait assister la cantatrice à des débauches de pédérastes, auxquelles se livre dans une forêt une bande de brigands; lui-même jouit de cette scène en voyeur“. La Schroeder-Devrient se rend ensuite à Florence en compagnie de Rose; là elle fait la connaissance d'un débauché anglais, Sir Ethelred Merwyn, qui l'endoctrine sur tous les vices sexuels pratiqués en Italie, et qui à Rome, après lui avoir fait contempler l'exécution d'un homme et d'une femme, la conduit dans une église, où ont lieu des orgies inouïes entre prêtres, nonnes, garçons et divers animaux, et où les cadavres des deux suppliciés sont souillés par des pratiques sexuelles. Cette épisode prouve clairement que „Juliette“ a servi de modèle. Mais d'un autre côté, il est évident que ces mémoires s'appuyent aussi, du moins en partie, sur des observations personelles, comme la prouvent les descriptions de scènes qui se passent à Paris et à Londres. Le demi-monde parisien et particulièrement la carrière d'une certaine Camille nous y sont dépeints dans tous leurs détails, et un grand nombre de crimes sadiques y sont mentionnés. Puis elle part avec un chanteur nommé Sarolta pour Londres, où elle reste trois ans. Là, elle va voir une certaine Meredith, riche mondaine qui l'initie à toutes les réjouissances publiques et secrètes de Londres, la conduit au jardin de Vauxhall, au salon de Piccadilly, au casino de Holborn, à Portland-Rooms. Ensuite elles cherchent des aventures galantes dans les rues. Malgré cela, la cantatrice refuse les offres les plus séduisantes

que lui fait l'aristocratie anglaise, et reste fidèle à sa bien-aimée Rose. Là se termine le recit. — L'influence de Sade saute aux yeux, tant dans la peinture des personnages que dans la marche des événements. On y rencontre aussi des invraisemblances et des exagérations comme chez Sade. Ainsi p. ex. une société de femmes passent trois jours de suite nues dans le jardin de madame Meredyth! Qu'on y pense: dans le climat de l'Angleterre! „Justine" y est souvent citée. Dans le premier tome (P. 177), la cantatrice parle des „Mémoires de monsieur de H . . . .", du „Portier des Chartreux", de „Faublas", de „Félicie" etc., comme d'un vrai poison pour les femmes non mariées", excluant en apparence son propre livre de cette catégorie.

Dans la „Czarine noire" de Sacher-Masoch, Narda est sadiste. Mais à côté de Narda, cet auteur nous présente une Africaine, qui la surpasse encore en cruautè et en volupté, „une femme, comme qui dirait, sculptée en ébène, enivrante par tout l'éclat noir de son corps de bacchante, par le cruel rire de sa tête de tigre, par l'étincellement sanguinaire de ses yeux voluptueux". Lorsque Narda lui demande pourquoi elle vient de tuer un homme, elle répond presque avec fierté: „Par soif de sang! — Laisse-moi mourir, je ne puis vivre si je n'ai personne à tuer. Mon coeur est altéré de sang comme le vôtre de baisers" [1]).

Eulenburg cite le poète moderne Detlev de Liliencron, qui dépeint „la décharge psychico-corporelle s'accomplissant violemment pendant la rixe érotique" dans les vers suivants:

---

[1]) W. Russalkow „La Cruauté et le Crime dans la vie sexuelle." 3me édit. Leipzig 1899. P. 76.

„Pareils à deux panthères, qui cherchent avec furie
à s'entredéchirer,
Pareils au feu et à la flamme lorsqu'ils s'échappent
de leur prison,
Ils luttent, se gourment, mordent et se chamaillent,
Les yeux à demi clos, l'énergie déchaînée.“ [1])

(Wollen zwei Panther sich rasend zerreissen,
Feuer und Flammen entlodern der Haft,
Ringen und Raufen und Balgen und Beissen,
Sinkende Wimpern, entstürzende Kraft.)

On trouve aussi des types et des scènes sadiques dans le roman de Kretzer „Trois femmes“, dans les nouvelles de Bleibtreu „Mauvaise société“, dans le livre de M. G. Conrad „Les Filles sages“. Nous rencontrons très souvent dans le roman moderne soi-disant „naturaliste“ (sitvenia verbo!) la sodomie, la pédérastie, l'amour lesbique, le viol, l'inceste, l'adultère étudiés, traités pragmatiquement, expliqués par une fausse éducation, des nerfs surexcités, et — défendus par tous ces arguments et bien d'autres encore.“ [2])

D'ailleurs, tout le monde sait que certaines doctrines du marquis de Sade se trouvent aussi, et même à un degré outré, chez des philosophes allemands modernes, comme p. ex. Stirner et Nietzsche.

De Nietzsche, cet archisage, idolâtré si généralement, nous ne citerons que les aphorismes caractéristiques suivants. Avis. — Tiré d'anciennes nouvelles florentines, mais aussi — basé sur l'expérience de la vie: buona

---

[1]) A. Eulenburg „Neuropathia sexualis“ P. 109.
[2]) Fritz Friedmann „Le Crime et la Maladie dans le Roman et sur la Scène Berlin 1889. P. 27.

femmina e mala femmina vuol bastone (Sacchetti Nov. 86)[1]), et: „Au-dessus de toutes les lois“. — Ce qui se fait par amour s'accomplit toujours au delà du bien et du mal.[2]) Nous trouvons inutile d'approfondir la „morale de maître“ de Nietzsche, ressassée à la fin déjà jusqu'à la satiété, et d'examiner de plus près son précieux „idéal sur humain“, et nous partageons en cela les opinions du reste des „pékins civilisés.“

Max Stirner est un sophiste encore plus grand que le marquis de Sade et Nietzsche; par malheur, il a abusé de la méthode dialectique pour exécuter ses sauts périlleux intellectuels. Ce jongleur du sophisme adore le moi d'une manière vraiment démesurée. Il l'écrit toujours avec une majuscule pour exprimer convenablement sa vénération pour cette majesté. „Que M'importe si ce que Je pense et ce que Je fais est chrétien? si cela est humain, libéral, humanitaire, ou si c'est inhumain, illibéral, antihumanitaire, est-ce que cela Me regarde? Si cela est profitable seulement à Mon Moi, si par là j'assouvis seulement Mon propre Moi, appelez Mes actions comme il vous plaira: cela M'est parfaitement égal“. — „Il n'existe point de pécheur et point non plus de coupable égoïsme! — Nous sommes tous parfaits, et dans le monde entier il n'y a pas un seul homme qui soit un pécheur!“ — „Je suis plein possesseur de Ma puissance, et Je le suis en tant que Je Me reconnais comme être unique. Dans l'être unique le plein possesseur de son Soi rentre dans son néant créateur, dont il est né. Chaque être au-dessus de Moi,

---

1) Fr. Nietzsche „Au delà du Bien et du Mal“ 4me édit. Leipzig 1895. P. 108 (Aphor. 149).
2) Ibid. P. 109. (Aphor. 155).

soit dieu, soit homme, affaiblit le sentiment de Mon existence comme être unique, et pâlit seulement au soleil de la conscience de Mon unité exclusive. Si Je rapporte toute chose à Moi, le Seul et Unique, alors toute l'existence se rapporte au créateur périssable, mortel de lui-même qui se dévore lui-même, et J'ose dire:

J'ai fondé Mon affaire sur rien."[1])

La moralité avec de pareilles convictions est une idée fixe, une „chimère", dont les hommes sont imbus. Le mariage est un non-sens, la chasteté est tout particulièrement une idée fixe et même l'inceste n'est rien d'autre. „O Laïs, o Ninon, que vous fîtes bien de dédaigner cette pâle vertu. Une libre grisette vaut mille filles vieillies dans la vertu." L'assassinat pour Stirner est également un rien. „Mais Moi, J'ai par Moi-même le droit d'assassiner, si Je ne Me le défends pas Moi-même; si Je ne recule pas Moi-même devant l'assassinat, comme devant une „injustice".

Déjà H. Stroebel a fait observer que la théorie de Stirner sur l'égoisme n'est rien de nouveau, et qu'elle rappelle les idées des philosophes propagateurs des lumières, Holbach, La Mettrie et Helvétius[2]). Nous ne pouvons nous défaire de l'idée que Stirner doit avoir aussi connu les oeuvres du marquis de Sade. Car ni Holbach, ni La Mettrie, ni Helvetius ne préconisent l'inceste et l'assassinat. Ce sont là des idées frappées au coin du marquis de Sade.

---

[1]) Max Stirner „L'Être unique et sa Propriété" 2me édit. Leipzic 1892 P. 369, 372, 379.

[2]) H. Stroebel „L'Etre unique et sa Propriété de Stirner" dans: Terre vierge, T. II. Nr. 2. Berlin 1897. P. 89.

6. Quelques Crimes sadiques contre les Moeurs.

Il nous semble fort probable que les ouvrages du marquis de Sade ont fait de nombreux prosélytes, attendu qu'on observe encore aujourd'hui des cas remarquables de délits sexuels qui semblent parfois avoir eu pour modèles des scènes de la „Justine" et de la „Juliette". Suivant Eulenburg, jusqu'aux temps présents, il ne manque pas „d'imitations modernes des faits de Sade, naturellement en petit et dans une forme affaiblie, comme le prouvent, se répétent régulièrement, les assassinats avec viol, qui occupent assez souvent la police et les tribunaux, crimes commis sur des enfants et sur des femmes, et fréquemment combinés avec des mutilations véritablement bestiales, avec des actes d'anthropophagie, de nécromanie etc. Notre temps, notoirement l'époque des spécialités, a trouvé moyen de développer aussi dans cette sphère de singuliers spécialistes. L'un se procure une sensation voluptueuse en étouffant des filles et des femmes; un autre éventre la femme violée pour lui arracher certains organes intérieurs; d'autres encore boivent le sang de leurs victimes, ou dévorent en cannibales des morceaux des parties coupées (les seins et les parties génitales). Ceux qui sont plus inoffensifs se contentent de pratiquer à leurs victimes des coupures et des piqûres sur différentes parties du corps, de préférence au bas-ventre, pour exciter en soi les appétits sexuels par l'aspect du sang répandu. (Ici se rapportent les histoires, maintes fois citées, sur le „coupeur de jeunes filles" à Augsbourg et sur le „piqueur de jeunes filles" à Bozen.")[1])

Dans un grand ouvrage sur le fameux assassin et

---

[1]) A. Eulenburg l. c. P. 117.

violateur Vacher, exécuté à Lyon en 1898, Lacassagne a rassemblé tous les cas de „crimes sadiques“ du 19me siècle. Là, nous trouvons des renseignements détaillés sur le fameux assassin-violateur de Londres „Jack the Ripper“, que Paul Lindau a déjà vu immortalisé en Amérique dans un drame de sensation (Eulenburg P. 109), sur Ben Ali à New-York, Piper et Pomeroy à Boston, sur l'affaire de Pont-Laval etc.[1])

D'autres listes, énumérant de semblables attentats, nous sont fournies par Brierre de Boismont[2]), par A. Moll[3]), par de Krafft-Ebing[4]), auteurs auxquels nous renvoyons nos lecteurs.

Nous ne relevons que quelques cas, qui rappellent directement certaines scènes des romans de Sade.

a. Cas de Hypochorématophilie.

Un prince russe, décrépit au plus haut degré, laissait déféquer sa maîtresse sur sa poitrine: elle devait pour cela s'accoupir au dessus de lui, en lui tournant le dos. Ce n'est que de cette manière qu'il réussissait à exciter le reste de puissance virile dont il disposait. — V. de Krafft-Ebing P. 67. (Comp. la scène analogue dans „Juliette“ T. III, P. 54)[5]).

b. Profanation d'une Statue.

Le journal „L'Evènement“ du 4 mars 1877 rapporte l'histoire d'un jardinier qui s'était amouraché de la Venus

---

[1]) A. Lacassagne „Vacher l'éventreur et les crimes sadiques“ Lyon et Paris 1899. P. 245—282.

[2]) Gaz. méd. de Paris 1849. P. 555—564.

[3]) l. c. P. 701 ff.

[4]) l. c. P. 46. ff.

[5]) Tarnowsky fait part d'un cas analogue l. c. P. 76.

de Milo, et qui fut surpris faisant des efforts de coït sur cette statue. — Voyez de Krafft-Ebing P. 79. (Comp. avec cela „Juliette“ I, 334.)

c. Défauts corporels comme Stimulants.

Le célèbre écrivain français Charles Baudelaire eut des liaisons avec des personnes laides, repoussantes, des négresses, des naines, des géantes. Un jour, il exprima le souhait devant une jolie femme de la voir suspendue par les mains, et de pouvoir dans cet état lui baiser les pieds. — Voyez de Krafft-Ebing „Nouvelles recherches etc. Imitations incontestables de Sade.

d. Une Saignée sadique (l'Affaire T . . . .)[1]

Un commandant, agé de 36 ans, qui avait noué une intrigue avec une jeune dame, la força, après l'avoir accablée d'injures, par les plus terribles menaces de se faire mettre des sangsues au parties génitales et à l'anus, ou de se laisser faire la saignée. Aussitôt que le sang coula, sa fureur se changea en tendresse, et il l'obligea à s'abandonner à ses désirs.

Un homme marié se présenta une fois à Krafft-Ebing avec de nombreuses coupures aux bras, et lui déclara que chaque fois qu'il désirait s'unir maritalement à sa jeune épouse, personne très-nerveuse, il était obligé de se faire d'abord une entaille. Ensuite elle suçait la plaie, et ce n'est qu'alors que se manifestait chez elle l'excitation sexuelle[2]. (Comp. „Juliette“ III, 233 et s.)

e. L'Affaire Michel Bloch.[3]

Nous trouvons les détails de cette affaire, d'un cachet

---

[1]) Brierre de Boismont l. c. P. 560.
[2]) Russalkow l. c. P. 76—77.
[3]) A. Eulenburg „Neuropathia sexualis“. P. 118—119.

purement sadique, dans le journal parisien le „Gil-Blas“ (Numéros du 14 et du 16 août 1891). Un certain Michel Bloch, marchand de diamants très connu à Paris, plusieurs fois millionnaire, propriétaire de la seigneurie La Marche etc., âgé de soixante ans, heureux dans le mariage, père de deux filles, l'une de dix-huit et l'autre de seize ans, était sous le coup d'une accusation. Une entremetteuse, nommée madame Marchand, était accusée avec lui. C'est chez elle qu'avaient lieu ordinairement les rendez-vous de Bloch avec ses victimes. La première entrevue de Bloch avec la demanderesse, Claudine Buron, se passa de la manière suivante. La fille fut conduite dans une chambre de la Marchand, et du là se déshabiller complètement, ainsi que deux autres filles, qui s'y trouvaient déjà d'anciennes connaissances de Bloch. Entièrement nues, un mouchoir à dentelles à la main, elles entrèrent toutes les trois dans une chambre bleue, où les attendait déjà un homme d'un certain âge. Cet homme, connu déjà aux clientes de la maison sous le nom de „l'homme qui pique“, c'était l'accusé Bloch. Il reçut ses victimes étendu négligemment sur un sofa, et vêtu d'un peignoir de satin rose, richement garni de dentelles blanches. Les filles devaient s'approcher de lui séparément, sans mot dire, et le sourire sur les lèvres (ceci était stipulé expressément); on lui tendait des épingles, des mouchoirs de batiste et une espèce de fouet. La novice, Claudine Buron, dut s'agenouiller devant lui: il lui enfonça une centaine d'épingles aux seins, aux fesses, presque dans toutes les parties du corps. Puis il plia un mouchoir en forme de triangle et le fixa au moyen d'une vingtaine d'épingles sur la poitrine de la jeune fille, en sorte qu'une pointe vînt à se trouver entre les deux seins, et les

deux autres bouts sur les épaules. Cela fait, empoignant brutalement le mouchoir, il l'arracha soudain. Alors seulement, fort excité en apparence, il se précipita sur la jeune fille, la fouetta, lui arracha des touffes de cheveux dans la région du bas-ventre, lui pressa les mamelles etc., et — s'assouvit enfin avec elle sous les yeux de ses compagnes. Celles-ci, pendant tout le temps que dura cette scène, avaient dû lui essuyer la sueur du front et prendre des attitudes plastiques. Ensuite, toutes les trois, elles furent congédiées, et reçurent de monsieur Bloch un honoraire de quarante francs. — De pareilles séances se répétèrent encore plusieurs fois. — Bloch, dont l'extérieur nous est dépeint comme celui d'un ivrogne hideux, individu au front fuyant à la perruque jaune, aux yeux petits et bleuâtres, au nez rouge et aplati, et avec des moustaches, essaya d'abord, pendant l'interrogatoire, de nier les faits, puis il se mit à rire, quand on lui fit souvenir des détails de la scène décrite ci-dessus, et affecta l'étonnement de ce qu'on faisait tant de bruit pour une omelette. Le tribunal le condamna à six mois de prison et à deux cents francs d'amende, en outre, conformément au droit civil, à une indemnité de mille francs à Claudine Buron; son aide, la Marchand, fut condamnée à un an de prison. (Comp. les scènes analogues dans „Juliette“ II, 284; III, 55).

f. Sadisme de Paroles.

Un monsieur, sur l'âge, en apparence très-respectable, fait connaissance au jardin du Palais-Royal, où il se rend régulièrement, d'une personne du sexe féminin, qui lui semble appropriée à ses buts; il s'assied sur le même banc qu'elle, mais toujours à une distance convenable, et

tâche au cours de la conversation d'amener la femme, qui flaire en lui une pratique, à se répandre en propos de plus en plus libres et sans équivoques. Une fois son but atteint, il se met à trembler et à „glousser“ de ravissement, donne à sa partenaire une pièce de cinq francs en guise de rémunération, et s'en va.[1]) (Comp. „La Philosophie dans le Boudoir“ I, 129 et s.)

g. Une Imitation du Scandale de Marseille.[2])

En 1840, l'ambassadeur américain à Madrid, y produisit une grande sensation par une affaire scandaleuse, analogue à celle dont le marquis de Sade avait été l'auteur à Marseille en 1772. Cet ambassadeur avait déjà commis diverses excentricités dans le genre de celles du marquis de Sade. Un jour, il invita à un souper une vingtaine de „Manolas“, et fit avaler à ces filles des substances très-irritantes qui leur causèrent une irritation voluptueuse excessive.

Nous pourrions encore augmenter la liste de ces évidentes imitations du marquis de Sade, mais cela nous paraît superflu, et nous mentionnerons seulement encore qu'à ce qu'on prétend, un médecin ayant des dispositions sadiques demeure actuellement dans „une petite rue du quartier sud-ouest de Berlin.“[3])

---

[1]) Eulenburg l. c. P. 107.
[2]) „Les crimes de l'amour etc.“ P. 264.
[3]) Deutsche medicinische Presse 1899. Nr. 21.

Fin.

Il est hors de doute que les oeuvres du marquis de Sade possèdent dans l'histoire de la civilisation humaine une importance qu'il faut chercher dans une toute autre sphère que dans celle de la pornographie et des idées extravagantes et antimorales que nous constatons dans ces mêmes écrits. Le marquis de Sade a été le premier qui ait examiné avec pleine conscience tous les phénomènes de la nature et tous les faits sociaux au point de la vie sexuelle humaine. Au milieu des horribles peintures d'une jouissance sexuelle dénaturée, peintures qui sont le résultat d'une exacte connaissance des phénomènes sexuels pathologiques, la tendance fondamentale des productions littéraires du marquis de Sade que nous venons d'indiquer ne doit pas être oubliée. Elle mérite de la part de l'explorateur scientifique l'attention la plus sérieuse par rapport à l'histoire de la civilisation, à l'économie politique, à la jurisprudence et à la science médicale. Il n'y a là également, comme s'exprima Eulenburg — qui, à proprement parler, inaugura en Allemagne les recherches scientifiques sur de Sade par son important article, paru dans „L'Avenir", il n'y a là, comme nous le répétons, rien qu'un sujet et qu'un problème scientifiques.

Un psychiatre distingué, le docteur Paul Naecke à Hubertusbourg, commence sa récente étude de psychopathie sexuelle par les mots caractéristiques suivants: „C'est avec une évidence de plus en plus saisissante que se manifeste la colossale influence de la sphère génitale sur la formation de l'ensemble du moi individuel, sur le caractère de l'homme“ [1]) Et nous ajoutons: c'est aussi d'une façon de plus en plus palpable, concluante, que se montre l'importance du facteur sexuel dans la société et dans l'Etat. Rarement nous avons entendu un jugement d'une telle portée comme celui qu'un célèbre anthropologue, qui avait vécu auparavant plusieurs années à Paris, émit en notre présence au sujet de la situation actuelle en France. A notre grand étonnement, il mit en relation les faits sociaux pathologiques, tels qu'ils se manifestent avec éclat surtout dans l'affaire Dreyfus, avec deux causes: avec la propagation véritablement monstrueuse des perversions sexuelles de tout genre et avec — l'absinthe! C'est un mot d'une éblouissante vérité. L'opinion de l'ex-dominicain Hyacinthe Loyson et du publiciste Yves Guyot, développée par eux dans le journal français „Le Siècle“, que c'est le catholicisme qui a amené la décadence de la France, qui, selon notre opinion, est irrésistible, et que, par conséquent, selon le conseil de Mirabeau, il faudrait tout d'abord décatholiser la France, cette opinion, disons nous, n'est qu'une demi-vérité. Car la vraie cause du triomphe de la bande noire en France est, selon notre conviction, avant toute chose, l'épouvantable dégénération sexuelle qui y règne, et donc,

---

[1]) „Remarques de critique se rapportant à la sexualité normale et à la sexualité pathologique“ par P. Naecke. Archive de Psychiatrie. Berlin 1899 T. 32. Livraison 2. P. 356.

en Allemagne, on a à peine un lèger soupçon. Cette société française, pervertie dans ses instincts sexuels, se précipite avec délice dans des extases quasi-religieuses, dans le mysticisme le plus obscur; elle n'est pas plus en état de se passer de la morale et de la casuistique jésuitiques que l'affamé ne peut se passer de pain. P. ex., ce n'est nullement un effet du hasard qu'on voit un libertin décadent, comme Maurice Barrès, brandir avec frénésie la bannière du cléricalisme nationaliste. Ce n'est qu'en ayant recours à une explication basée sur la pathologie sexuelle, qu'on peut comprendre certaines manifestations et certains excès de l'esprit national français, qui rappellent directement des faits sadiques. Nous citons comme exemple la campagne dirigée méthodiquement contre l'infortuné Dreyfus. Le général Boisdeffre donne à Mercier l'ordre de produire un document qui puisse charger Dreyfus. Mercier le fait fabriquer par le fameux aventurier Esterhazy, et mettre ensuite au panier de l'ambassade d'Allemagne. Puis vient l'arrestation, la dégradation et la déportation d'un innocent de l'innocence duquel tout l'état-major général, non moins que messieurs Drumont et Rochefort étaient amplement informés. Mais la victimes à l'île du Diable n'a pas encore assez souffert; il faut augmenter ses tortures. On le privera donc de nourriture, ou du moins on lui servira des aliments insalubres et éveillant le dégoût; on lui débitera des mensonges tâchant de lui faire accroire l'infidélité de sa femme. Si dans son épouvantable isolement, il essaye de jeter un mot sur le papier, on le lui arrache aussitôt. Finalement on le charge de fers, qui lui meurtrissent la peau. Max Nordau à décrit avec beaucoup de vivacité comment

toute la bande d'imposteurs et de faussaires s'enivraient positivement de voluptés sadiques en se représentant toutes ces cruautés, exercées sur un innocent.[1]) Il a fait également remarquer que la grande majorité des antidreyfusards influents consistaient en viveurs et en débauchés. Tout comme dans l'affaire Dreyfus, des velléités sadiques se manifestèrent aussi parmi le peuple français dans l'affaire Voulet-Chanoine. Sans autres formes de procès, ces deux héros avaient fait fusiller leur supérieur, le colonnel Klobb, au centre de l'Afrique. Eux aussi trouvèrent — quelque incroyable que cela paraisse — dans la presse nationaliste et antisémitique des défenseurs passionnés, qui alléguaient en radotant l'héroisme des coupables, les singularités des conditions climatiques en Afrique etc.[2]) — Dans toutes ces choses, se fait remarquer un certain élément gallo-celtique étrange, constituant une partie intégrante du caractère national français, qui, outre le trait de frivolité érotique, ne manqua jamais d'un autre trait de férocité voluptueuse, et qui trouve

---

[1]) Le Journal de Voss du 31 juilliet 1899. — Si, dans le „Mercure de France" (avril 1900), M. Henri Albert me raille sur ma comparaison de l'affaire Dreyfus avec les actions des sadistes, je lui répondrai là-dessus qu'une pareille parallèle s'offre à l'esprit si naturellement que ce n'est même pas à moi qu'en appartient la priorité. En effet, son compatriote, Octave Mirbeau, fait ressortir le même analogie dans son roman „Le Jardin des supplices" Paris 1900 P. XII, livre paru avant le mien. „L'affaire Dreyfus nous en est un exemple admirable et jamais, je crois, la passion du meurtre et la joie de la chasse à l'homme, ne s'étaient aussi complètement et cyniquement étalés. Que vous en semble, M. Albert?

[2]) Qu'en ceci aussi, la justice de mon opinion où j'affirmais qu'il s'agissait dans cette affaire de deux représentants du sadisme, se confirme, les révélations véritablement monstrueuses du député Vigné dans la séance du 23 novembre 1900 de la Chambre des députés nous le prouvent avec évi-

sa définition la plus adéquate dans la désignation caractéristique que donne Voltaire de ses compatriotes en les appelant des tigres-singes“ [1]).

Souvent et sérieusement nous nous sommes demandé si notre patrie est également menacée de dangers semblables à ceux qui résultent en France de la dégénérescence sexuelle toujours croissante, qui y a déjà arrêté l'augmentation de la population. Or, entre la nation allemande et la nation française, il y a une énorme différence, entre autres aussi sous le rapport sexuel, et déjà Kurtz a attiré l'attention sur la circonstance que, sous ce rapport il existe dès les temps les plus reculés un contraste frappant entre les deux nations, ainsi que celà devient manifeste, lorsque l'on compare la description des moeurs et des coutumes germaniques chez Tacite avec celles des Francs, telles qu'elles nous sont dépeintes par Grégoire de Tours dans ses écrits historiques. D'un côté, nous voyons une simplicité grossière mais noble, des moeurs pures et loyales, l'ordre et la chasteté dans la vie, l'observation rigoureuse de l'inviolabilité du mariage, la fidélité, l'honnêteté; de l'autre, l'effroyable dégradation de l'époque mérovingienne, une brutale insubordination, une perfidie n'observant ni foi ni loi, l'inclination au parjure, la dissimulation, des projets d'assassinat, des empoisonnements, une cupidité insatiable de trésors, des débauches sexuelles. Et bien que les

---

dence. Voulet et Chanoine firent massacrer des centaines de naturels, rien pour le plaisir de tuer; ils firent couper les mains et les têtes, percer les naturels avec des lances et commettre encore d'autres atrocités. Il est vrai qu'on trouve de pareils scélérats non pas seulement parmi les Français. Nous autres Allemands p. ex. nous possédons un prince Prosper d'Aremberg!

[1]) A. Eulenburg „Le Marquis de Sade“ P. 510.

couleurs les plus sombres des tableaux que nous déroule Grégoire de Tours appartiennent à la vie de la cour, Kurtz affirme non sans raison que la décadence avait pénétré aussi dans le peuple.[1]) Déjà Salvien de Marseille († 485 a. J.-Chr.), ébauchant un tableau effrayant, mais fidèle, de la dépravation morale de la société française contemporaine, assure que Dieu a conféré le règne aux conquérants germains, parce qu'ils ont plus de piété que les Romains.[2])

Néanmoins, ne nous fions pas trop à cette vertu morale de notre nation, vertu innée et toujours renaissante, par rapport à notre force de résistance contre les pernicieuses influences de tout genre, qui nous assaillent de toutes parts.

C'est notre pleine conviction — et nous la partageons avec l'un des plus éminents aliénistes allemands, E. Kraepelin, notre maître durant de longues années — qui nous oblige d'affirmer que la majeure partie des perversités sexuelles sont acquises et non innées. Rien n'excite à tel point à l'imitation que les rapports sexuels et les pratiques de tout genre, quelque dégoûtantes qu'elles soient! Dans la troisième scène de „La Critique de l'Ecole des Femmes“ de Molière se trouve un dialogue qui exprime fort naïvement cette vérité:

„Climène. — Il a une obscénité qui n'est pas supportable.

Elise. — Comment dites-vous ce mot-là, madame?

Climène. — Obscénité, madame.

---

[1]) G. Roskoff „Histoire du Diable“. Leipzig 1869. T. II P. 60.

[2]) Ibidem.

Elise. — Ah! mon dieu, obscénité. Je ne sais ce que ce mot veut dire; mais je le trouve le plus joli du monde."

En effet, tout ce qui est du domaine de la volupté, de l'obscénité attire irrésistiblement presque chaque être humain! Car l'instinct sexuel est, quoi qu'on dise et quoi qu'on fasse, du moins pour longtemps encore, le centre de la vie humaine, et ceci accordé, bien des choses sont „les plus jolies du monde."

Nous avons toujours pensé que la meilleure pédagogie est celle qui est plutôt négative, et qui protège les jeunes âmes du mal, au lieu de les bourrer de pieux préceptes. Ce qui est le plus dangereux pour la jeunesse ce sont les peintures, écrites et figurées, des divers genres de dégénération de l'instinct sexuel. C'est une triste vérité qu'exprime Rétif de la Bretonne dans l'introduction de son „Anti-Justine", quand il écrit: „Fontenelle a dit: „Il n'est point de chagrin qui tienne contre une heure de lecture." Or de toutes les lectures, la plus entraînante est celle des ouvrages érotiques surtout lorsqu'ils sont accompagnés de figures expressives." On devrait prendre à coeur les paroles qu'écrivit Emile Zola, ce libre et grand esprit, à un père, qui lui avait posé la question si sa fille pouvait lire „Le Docteur Pascal". Il répondit: „Je n'écris pas pour des jeunes filles, et je ne crois pas que toute lecture soit bonne pour des cerveaux dans la période du développement. — Plus tard, quand la vie les rendra libres, elles liront ce que bon leur semblera" [1]). La funeste influence de la littérature naturaliste moderne est décrite par Seved

[1]) „Le Journal de Voss" Nr. 520 du 4 novembre 1899.

Ribbing dans son excellent livre sur „l'Hygiène sexuelle“, livre dont nous recommandons la lecture à chaque pédagogue [1]).

L'art aussi s'est mis par malheur de tout temps au service de la volupté et de la perversion sexuelle. Seved Ribbing rapporte avoir souvent trouvé, à l'occasion de visites qu'il rendait à des étudiants ou à d'autres jeunes gens, les murs et les bureaux couverts d'images de femmes plus ou moins nues, de photographies de mesdemoiselles X. et Y., d'écuyères de cirque, de cantatrices de cafés-concerts, représentées „avec et sans vêtements dans les postures et les occupations les plus incroyables.“ Si l'on ajoute encore à ceci une foule d'autres images et de figures obscènes introduites parmi le public par contrebande „sur des étuis à cigares, sous forme de breloques, comme manches de cannes et de mille autres manières différentes, et annoncées aussi publiquement dans les gazettes, on trouvera alors que la séduction est à l'oeuvre en usant de méthodes des plus variées.[2]) Selon Eulenburg, le sadisme se rencontre aussi dans l'art, ou „pour le moins, il y aurait une quantité assez notable de productions picturales et sculpturales, exécutées souvent avec une technique hors ligne, et influençant les imaginations dans un sens sadique de la façon la plus inquiétante. Il cite „l'Entrée de l'Enfer du Dante“ par Rodin, „le Gorilla ravissant une Femme“ par Frémiet, „la Brunehilde“ par Galliard-Sansonetti, „l'Andromaque“, „la Jacquerie“, „la Prise de Babylone“ par Rochegrosse, „le Clair de lune“ par Albert Keller,

---

[1]) Sev. Ribbing „L'Hygiène sexuelle et les conséquences ethiques qui en découlent“ 9me édit. Leipzic 1892. P. 84—94.

[2]) l. c. P. 94—95.

„la Corruption“ par Richir et „Salomé“ par Klinger.[1]) Que J. J. Winckelmann se laissa entraîner à la pédérastie par l'étude exclusive de l'antiquité et de l'art grecs, ceci est très vraisemblable à notre avis, et, après avoir contemplé dans la Glyptothèque de Munich le „Pan“ qu'il avait tant aimé, cette vraisemblance a acquis pour nous le degré de la certitude. Hoessli dit dans son „Eros“, ouvrage d'une remarquable richesse d'idées[2]): „Conformément à nos opinions et à notre interprétation des faits, l'étude de l'antique devrait être regardée, à vrai dire, comme une occupation foncièrement dangereuse, et Londres, Paris, Rome et Munich, avec leurs trésors d'antiquités artistiques, seraient des endroits dangereux, menaçant notre époque, qui vise à la réalisation d'une pure morale et à une vie parfaitement éthique, de la peste des instincts sexuels contraires à la nature, instincts propres aux anciens Grecs!“

Mais, sans nul doute, l'influence de la littérature et de l'art est de beaucoup surpassée par la seduction directe, au sujet de laquelle il est permis d'affirmer qu'elle est en état d'engendrer toutes les catégories de perversion sexuelle. Tarnowsky déclare que „les cercles de pédérastes sont de puissants promoteurs de la corruption des moeurs“, et qu'ils pervertissent les jeunes sujets par „l'expérience et par le mauvais exemple“. A Paris il y a des gens qui se font un métier d'induire graduellement des enfants de dix à douze ans par la persuasion ou par des menaces à se livrer à la masturbation et à la sodomie, pour en faire ensuite de cyniques dénonciateurs de crimes

---

[1]) A. Eulenburg „Neuropathia sexualis“ P. 120.
[2]) H. Hoessli „Eros“. La Pédérastie chez les Hellènes etc. 2me édit. Munster en Suisse 1892. P. 113.

imaginaires — on nomme ces enfants „des petits Jésus".[1]) Et devant de pareils faits on pense à la suppression du § 175 du code pénal allemand! Cela signifierait chasser le diable par Béelzébub. Puissent souffrir les quelques malheureux pédérastes héréditaires, plutôt que de permettre la pédérastie, le vice sexuel le plus démoralisateur, et de le déclarer exempt de toute punition.

Tarnowsky mentionne également qu'il existe des stercophages par pure habitude (P. 70).

Rien ne nous paraît plus absurde que l'aphorisme de Hobbes dans son „Léviathan" (Pars I, cap. 6) „Alienae calamitatis contemptus nominatur crudelitas, proceditque a propriae securitatis opinione. Nam ut aliquis sibi placeat in malis alienis sine alio fine videtur mihi impossibile." Si les exécutions se pratiquaient de nouveau publiquement, ou que l'on introduisît de nouveau les combats de gladiateurs de l'ancienne Rome, le nombre des assassinats avec viol augmenterait aussitôt. Tout nouvellement encore, nous avons eu dans l'affaire des questionnaires de Komorn une reminiscence de l'ancienne inquisition. Hobbes ne connaissait guère la nature humaine.

De quelle manière s'acquièrent successivement les diverses perversités sexuelles, Tarnowsky nous le dépeint d'une main de maître: „L'individu dépravé essaye de tout ce qui peut contribuer à l'accroissement de la volupté. La vue, le tact, l'ouïe, l'odorat et même parfois le goût, en un mot, tous les sens sont irrités l'un après l'autre, ou bien tous à la fois, d'une certaine façon, afin d'amener l'excitation sexuelle au plus haut degré d'intensité.

---

[1]) B. Tarnowsky l. c. P. 90, 101.

Parmi ces moyens d'excitation se rencontre aussi la pédérastie passive, jouant un rôle occasionnel, supplémentaire, en sa qualité de nouveau stimulant, pouvant renforcer l'excitation sexuelle, qui, ordinairement, s'apaise à la fin au moyen du coït légitime avec une femme. Quelquefois vient encore s'ajouter l'usage de stimulants extérieurs et intérieurs, la lecture de livres pornographiques etc.“ [1])

Et comme illustration de l'épouvantable vérité du mot de Molière „le plus joli du monde“, nous citons l'aphorisme suivant de Tarnowsky, ce connaisseur consommé de la vie moderne: „Actuellement, aux yeux de la majorité, le vice paraît non seulement séduisant par l'intensité, la nouveauté et la variété des sensations qu'il fournit, mais il confère même au débauché dans la sphère de l'activité sexuelle proprement dite, un certain prestige d'épicuréisme, de distinction, d'esprit blasé et de prépondérance vis-à-vis des autres hommes, qui semblent moins développés mais plus sages et plus modérés.“ [2])

On ne peut s'opposer à la dépravation dans la sphère sexuelle que d'une seule et unique manière. La lutte contre la prostitution, contre le trafic des filles, qui, comme le prouvent les débats de l'union criminaliste internationale à Budapest (1899), a de nouveau atteint des dimensions considérables, contre l'alcoolisme, contre la séduction par des livres, des spectacles etc. tout cela, ce ne sont que des mesures palliatives. Déjà Seved Ribbing insiste sur le fait qu'il n'y a rien que les lumières, c.-à-d. la vraie culture de l'esprit, qui soit capable de paralyser le mal, qui enfin existe dans le monde. (l. c. P. 93.) Dans l'introduction de cet ouvrage

[1]) Tarnowsky l. c. P. 141.
[2]) l. c. P. 147.

nous avons appris à connaître le véritable but de l'amour humain dans la liberté de l'esprit, dans la pensée, l'idée, comme seules choses véritables, objectives, impérissables. Le fondement de toute éthique est la réflexion, l'intellect, que W. Stern voudrait, bien à tort, éliminer complètement de l'éthique.[1]) Il prétend élever l'édifice de l'éthique uniquement sur la base des sentiments. Pure utopie! Nulle part au monde ne peut se développer la vraie morale que là où règne l'esprit, l'entendement. Car la vraie nature intellectuelle de l'homme ne manque pas de l'activité émotionnelle, mais elle élève cette dernière avec soi, et l'ennoblit. Avec le sentiment seul, on gâte tout „dans un âge de fer, au milieu des recherches sérieuses de la réalité des choses."[2]) Hegel s'exprime on ne peut mieux en disant que c'est précisément „par dégoût pour les mouvements des passions immédiates" que l'homme tâche d'arriver à la contemplation et à la pénétration intellectuelle des choses. Ni l'amour, ni l'amitié, ni la famille, ni l'art, ni la religion, rien en soi et par soi ne peut assouvir l'aspiration vers le monde éternel, qui remplit l'homme. Tout s'achève dans le savoir. „La félicité que procure la science constitue la suprème satisfaction humaine; elle est la source intarissable où il suffit d'avoir puisé une seule fois pour apaiser la soif à jamais; cette félicité est ce que je voudrais nommer la jouissance absolue. L'aspiration vers le monde éternel, cette patrie de l'âme, ne peut être apaisée que par le savoir; toutes les formes de satisfaction antérieures,

---

[1]) W. Stern „Fondements critiques de l'éthique comme science positive" Berlin 1897. P. 233.

[2]) E. Du Bois-Reymond „Adalbert de Chamisso comme naturaliste." Leipzic 1898. P. 57.

comprenant les jouissances que nous procurent la nature, l'amour, les institutions de l'Etat, l'art, la religion ne pouvaient jamais satisfaire complètement le vrai besoin de l'âme, chacune de ces formes impliquant quelque contradiction, qui ne trouve sa pleine solution qu'au moyen de la philosophie"[1])

Personne assurément n'a célébré avec plus d'enthousiasme le perfectionnement de la morale au moyen de la culture intellectuelle que les deux éminents philosophes anglais du 19me siècle, Buckle et Lecky, véritables virtuoses dans l'art de la vie. Selon ce dernier auteur, cela se comprend de soi que „toute influence qui élargit l'horizon et accroît l'énergie de l'intellect favorise aussi les facultés aimables, et il est de même évident que l'éducation possède cette faculté au plus haut point. Un homme inculte est incapable de se faire une idée des classes de la société, des nations, des tendances intellectuelles et des autres formes d'existence, toutes choses qu'il ignore; tandis que chaque augmentation de connaissances amène avec soi une extension du jugement, et partant, de la sympathie. — Cette même culture intellectuelle qui facilite la représentation de la douleur, et qui produit par là la pitié, facilite aussi la représentation des caractères et des opinions, et engendre par suite la bienveillance. Cette acquisition, la faculté d'une sympathie intelligente, est la qualité qui accompagne ordinairement un esprit vaste et cultivé."[2])

---

[1]) K. Fischer „Diotime" Stuttgard 1852. P. 4.
[2]) W. E. H. Lecky, „Histoire des moeurs en Europe depuis Auguste jusqu'à Charlemagne" 2. édit. Leipz. et Heidelbg. 1879. P. 120—121.

L'idée de la mort et de la rémunération éternelle, dont certains moralistes et presque toutes les confessions menacent le pécheur charnel, est, à notre avis, plutôt apte à attiser la sensualité, comme nous le voyons p. ex. dans l'Eglise catholique, qui menace ses fidèles de l'enfer et du purgatoire, et qui néanmoins, parmi ses adhérents, est loin de compter des hommes d'une morale plus pure que les autres confessions. A notre sens la thèse soixante-septième de la quatrième partie de l'„Ethique" de Spinoza nous a toujours paru une des plus sublimes maximes de la philosophie:

„L'homme libre ne pense à rien moins qu'à la mort: et sa sagesse consiste non à réfléchir sur la mort, mais sur la vie."

Ce qui nous attend après la mort, Socrate l'a proclamé dans le magnifique épilogue de l'„Apologie", écrite par Platon.[1]) Mais nous, nous sommes au milieu de la vie, qui offre à l'esprit une quantité infinie de problèmes attrayants et dignes d'être explorés. Prenons donc à coeur la grave devise de Septime Sévère „Laboremus"; travaillons sans relâche à notre perfectionnement, qui ne peut être atteint autrement qu'au moyen de l'activité intellectuelle, et enseignons aussi à

---

[1]) Un des plus beaux parmi les nombreux mythes à demi païens de l'Irlande du moyen âge est celui de l'île de la vie et de l'île de la mort. Au milieu d'un lac dans la province de Munster, il y avait deux îles; dans l'une la mort ne pouvait pénétrer; mais la vieillesse, la maladie, le dégoût de la vie et des paroxismes d'effroyables souffrances y régnaient, et y accomplissaient leur oeuvre, jusqu'à ce que les habitants, fatigués de leur immortalité, s'accoutumaient à regarder l'île située vis-à-vis de la leur comme un port de la paix: ils y dirigaient leurs barques sur les sombres ondes, atteignaient le rivage, et trouvaient le repos. — Lecky.

nos enfants „la félicité que procure la science“, et alors nous épargnerons à notre postérité un aveu par lequel se termine sur un ton élégiaque un de ces livres pernicieux du 18me siècle, le „Faublas“: „Loin de me plaindre, enviez mon sort, et dites seulement, que pour les hommes ardents et sensibles, abandonnés dans leur première jeunesse aux orages des passions, il n'y a plus jamais de parfait bonheur sur la terre“.

V.

Bibliographie.

---

1. Romans et Nouvelles.

1. Justine ou les Malheurs de la vertu, en Hollande, chez les Libraires associés, 2 tomes in 8^0, 283 et 191 pages. Frontispice par Chéry. Réimpression sous le titre „Liber Sadicus“ Paris 1884 in 8^0 340 pages (J. Liseux). Aussi traduit en anglais. — Mentionné dans le catalogue de Pixérécourt sous le No. 1239.

2. Justine ou les Malheurs de la vertu, en Hollande, chez les Libraires associés, 1791. 2 tomes in 12^0. Petit frontispice par Texier. Quelques exemplaires de cette édition contiennent 12 images obscènes avec des têtes de mort, des chaînes et des instruments de supplices. Elle contient déjà les premières actions pour rendre le texte plus gros.

3. Justine ou les Malheurs de la vertu, à Londres (Paris, Cazin), 1792. 2 tomes in16^0 de 337 et de 288 pages. Jolie frontispice par Chéry et 5 figures obscènes sans nom d'auteur. Imprimerie secrète de Cazin. Jci sont refondues des scènes entières.

4. Justine ou les Malheurs de la vertu, 3me édition (4me) corrigée et augmentée, à Philadelphie 1794, 2 tomes in 18^0, avec huit images obscènes, dont l'une est un frontispice allégorique sans nom d'auteur. Dans la préface un „avis de l'éditeur“ et une dédication de l'auteur, „A ma bonne Amie“. Très-belle édition.

5. Justine ou les Malheurs de la vertu, à Londres (Paris) 1797, 4 tomes in-18⁰, avec 6 gravures et de nouvelles épisodes. Edition typographique de luxe.

6. Justine ou les Malheurs de la vertu, en Hollande, 1800, 4 tomes, in-18⁰ de 136, 134 et 132 pages, 12 gravures obscènes, dont quatre frontispices. Contrefaçon de l'édition Cazin de 1792.

7. Juliette ou la Suite de Justine, 1ère édition, S. L. 1796, in-8⁰. 4 tomes. — De plus à Kehl 1797 (sans figures) 6 tomes in-18⁰.

8. La Nouvelle Justine ou les Malheurs de la vertu, suivi de l'Histoire de Juliette sa soeur, ou les Prospérités du vice, Hollande (Paris Bertrandet ou Didot?). 1797, 10 tomes in-18⁰. La „Justine" comprend 4 t., la „Juliette" 6 tomes. Un frontispice et 100 gravures; la deuxième contrefaçon contient 104 grav. A la fin du t. 6, se trouve une indication au relieur au sujet de l'ordre des gravures; elle manque pour la plupart. Dans la plupart des exemplaires il y a moins de 104 gravures, communément pas plus de 100. De nombreuses contrefaçons de l'ouvrage parurent déjà dès les premières années après sa publication, avec des lithographies. Les éditions modernes, imprimées en Belgique, ont le même titre et la même date. (L'une d'elles est achevée en octobre 1875 à Bruxelles).

9. La Philosophie dans le boudoir ou les Jnstituteurs libertins, Dialogue. Ouvrage posthume de l'auteur de Justine. A Londres (Paris), aux dépens de la Compagnie, MDCCXCXC (au lieu de 1795), 2 tomes petit in-18⁰, 290 et 216 pages, 1 frontispice 4 figures obscènes. Cette édition a été récemment contrefaite en Belgique plusieurs fois (1868 sq.) Epigraphe: La mère en prescrira la lecture à sa fille.

10. La Philosophie dans le boudoir, ou les Jnstituteurs immoraux, Ouvrage posthume par l'auteur de Justine. Londres, aux dépens de la Compagnie MDCCCV. 2 tomes, petit 8⁰, 203 et 191 pages, 10 lithographies obscènes.

11. La Philosophie dans le boudoir, Londres (Paris), 1830, 2 tomes in-18⁰ 10 lithographies. Quelques exemplaires contiennent de mauvaises photographies.

12. Aline et Valcour ou le Roman philosophique. Écrit à la Bastille un an avant la Révolution de France. Orné de quatorze gravures. Par le Citoyen. S***. A. Paris, Chez Girouard, Libraire rue du Bout-du-Monde, no. 47, 1793. 4 tomes in-18⁰ (8 parties) XIV, 315, 503, 575, 374 pages. 14 gravures, qui ne sont pas obscènes.

13. Aline et Valcour ou le Roman philosophique. Écrit à la Bastille un an avant la Révolution de France. Orné de quatorze gravures. Par le Citoyen S***. A. Paris. Chez la veuve Girouard, Libraire, au Palais Égalité, Galerie de Bois, No, 196. 1795. — Une autre édition toute pareille de la même année contient 16 gravures. Dans la préface se trouvent sept vers latins, tirés de Lucrèce.

14. Aline et Valcour ou le Roman philosophique écrit à la Bastille un an avant la Révolution, par le Citoyen S***. Paris Maradan, 1795, 8 tomes in-18⁰ avec figures et frontispice nouv. (Veritas impavida). Il existe d'„Aline et Valcour" plusieurs contrefaçons. Dernière édition Brux. 1883 chez J. J. Gay, 4 tomes in-8⁰.

15. Valmor et Lydia ou Voyage autour du monde de deux amants qui se cherchent, Paris, Pigoreau ou Leroux, an VII, 3 tomes in-12⁰. Copie abrégée d'„Aline et Valcour".

16. Alzonde et Koradin, Paris, Cercouz et Montardier, 1799, 2 tomes, in-18⁰. Copie abrégée d'„Aline et Valcour".

17. La Marquise de Ganges, Paris, Béchet, 1813, 2 tomes in-12⁰. Roman ennuyeux, attribué au marquis de Sade par Pigoreau dans la „Petite Bibliographie biographico-romancière" Paris, Octobre 1831. P. 309. Sade a altéré selon Querard ici un fait historique en faisant de la marquise l'instrument et le victime de ses beau-frères et de son mari.

18. Pauline et Belval ou les Victimes d'un amour criminel, anecdote parisienne du XVIIIe siècle, avec romances et figures, Paris an VI (1798), 3 tomes in-12⁰, et Paris chez Chambon 1817, 2 tomes in-12⁰ avec figures. Suivant Pigoreau composé par Sade.

19. L'Etourdi, Lampsaque, 1784, 2 tomes in-18⁰ Suivant Paul Lacroix, composé par Sade. Cet ouvrage

contient un chapitre („La comédie“) sur le théâtre de Sade à La Coste. On l'attribue aussi à Andréa de Nerciat. Nouv. éd. Bruxelles (Gay et Doucé, 1882, 2 tomes pet. in-8⁰, 138 et 104 pag. 2 frontispices par Chauvet. Voir Gay Lemonnier, Bibliogr. de l'amour“ II, 176.

20. Les Crimes de l'Amour ou le Délire des passions; Nouvelles historiques et tragiques, précédées d'une Idée sur les Romans et ornées de gravures, par D. A. F. Sade, auteur d'Aline et Valcour. A Paris, chez Massé an VIII, 2 tomes in-8⁰ et 4 tomes in-12⁰, 4 frontispices. Epigraphe, extraite des „Nights“ de Young: Amour, fruit délicieux que le ciel permet à la terre de produire pour le bonheur de la vie, pourquoi faut-il que tu fasses naître des crimes, et pourquoi l'homme abuse-t-il de tout? Les titres des onze nouvelles contenues dans ce recueil sont: Juliette et Raunai, ou la Conspiration d'Amboise — La Double épreuve — Miss Henriette Stralsond — Faxelange — Florville et Courval — Rodrigue — Laurence et Antonio — Ernestine — Dorgeville, ou le Criminel par vertu — La comtesse de Sancerre — Eugène de Franval.

21. Zoloé et ses deux acolythes (sic) ou Quelques Décades de la vie de trois jolies femmes. Histoire véritable du siècle dernier, par un contemporain. A. Turin (Paris) chez tous les marchands de nouveautés De l'Imprimerie de l'auteur. Thermidor, an VIII, in 12. Frontispice, représentant Josephine de Beauharnais, Madame Tallien et la Visconti. (Lauréda, Volsange sont les deux dernières et Zoloé est la première).

22. Zoloé et ses deux Acolytes Discours aux Manes de Marat L'Auteur des Crimes de l'Amour à Villeterque. Avec Notices Biographiques Bruxelles Chez tous les Libraires 1867 et 1870, in 12⁰. C II u. 178 P. Frontispice par F. Rops.

23. Dorci ou la Bizarrerie du Sort, Cont inédit de de Sade, chez Charavay Paris in-12⁰ 1 frontisp. 1881, contient aussi Anat. France: „Notice sur de Sade“, 22 pages.

24. L'Auteur des Crimes de l'Amour à Villeterque, folliculaire, Paris, Massé, an IX, in 12⁰ 19 pages. (Réponse à une attaque de Villeterque dans le Journal de Paris de 1800.)

25. Couplets chantés à Son Eminence le Cardinal Maury, le 6 octobre 1812 à la maison de santé près de Charenton, contenus dans Revue rétrospective Paris 1833. Vol. I, p. 262 sq.

2. Oeuvres dramatiques.

26. Oxtiern ou les Malheurs du libertinage, drame en 3 actes et en prose, par D. A. F. S. Versailles, Blaizot, an VIII, in 8°, 48 pages. Représenté en nov. 1791 et déc. 1799.

3. Manuscrits.

27. Trente „Contes“.

28. Le Portefeuille d'un homme de lettres, 4 tomes (écrit 1788 à la Bastille).

29. Conrad; roman historique de l'époque des albigeois. (Confisqué en 1801.)

30. Marcel; Roman.

31. Isabelle de Bavière; roman historique, composé à Charenton.

32. Adélaide de Brunswick; roman historique, écrit de même en ce lieu. Les deux romans sont lugubres, mais ils ne contiennent ni blasphemies ni obscénites.

33. Cinq cahiers contenant des notes, des pensées, des extraits, des chansons etc. écrits lors du dernier séjour de Charenton.

34. Les 120 Journées de Sodome ou l'École du Libertinage, écrits en 20 soirées de 7 à 10 heures, et finies le 12 novembre 1785. Manuscrit du m. de Sade, appartient actuellement au marquis de V. —, dont laïeul l'obtint de Armoux de St. Maximin, qui avait été présent à la destruction de la Bastille, et qui avait trouvé ce précieux manuscrit dans la chambre où le marquis de Sade avait été détenu. Pisanus Fraxi (Index librorum prohibitorum, Londres 1877 P. 422—424) le dépeint de la manière suivante: Le manuscrit consiste en une série de lambeaux de papier ayant quatre pouces et demi ou onze centimètres de large, cousus tous ensemble et formant un rouleau de $12^1/_{10}$ de mètre. Chaque pièce de papier est remplie au recto et au verso de l'écriture du m. de Sade et en si

petits caractères qu'on est forcé de se servir d'une loupe pour reconnaître les lettres. Le manuscrit contient une courte préface et 52 chapitres; on y décrit les actions d'une société de débauchés des deux sexes, société qui possède deux maisons aux environs de Paris et qui est immensément riche. Le roman est aussi obscène que la „Justine", mais non aussi riche en digressions philosophiques. Il finit „terminé le 25 Nov. 1783." Fraxi déclare ce manuscrit la „Théorie du Libertinage" citée souvent par Rétif de la Bretonne.

35. Projet d'organisation d'un bordel, possesseur actuel le bibliophile. M. H. B. (Henri Beraldi?) Ce projet du marquis de Sade est mentionné par Rétif de la Bretonne dans „Monsieur Nicolas" vol. XVI. p. 4783.

36. Julia ou la Mariage sans femme, folie vaudeville en 1 acte. Catalogue de la bibliothèque de pièces de théatre de monsieur de Soleinne No. 3879. L'écriture ressemble à celle du marquis de Sade. Pièce obscène célébrant la pédérastie.

37. Le Misanthrope par amour ou Sophie et Desfrancs, comédie en 5 actes et en vers. Représentée au Théâtre Français en 1790.

38. L'Homme dangereux ou le Suborneur, comédie en 1 acte et en vers de dix syllabes. Représenté au théâtre Favart 1790.

39. La France f . . . ., comédie lubrique et royaliste, no. 5796 (1796) in 8⁰. Imprimée. Elle est attribuée par Paul Lacroix (dans le catalogue Soleinne sous le No. 3876) au marquis de Sade. La pièce ne peut avoir paru qu'en 1796, ainsi que le prouvent les vers suivants:

Bonaparte règne en maître,
A sa guise il nous fait des lois
Puis, en despote, il nous les donne.
Petit-fils d'un petit bourgeois,
Assis sur le trône des rois,
Que lui manque-t-il? la couronne.

Ceci indique l'époque du consulat. La pièce figure dans divers catalogues. (Saint-Mauris, Baillet, Leber No. 5016 et dans le catalogue de Pixérécourt de l'année 1839 P. 368). Vers

l'an 1870 fut faite une réimpression de ce livre, en petit nombre d'exemplaires. Strassburg 1871 in-12⁰ VIII, 118 p. Les personnages de cette comédie sont: la France, l'Angleterre la Vendée, le duc d'Orléans, le comte de Puisaye, le roi de Prusse, l'empereur François II et le roi Charles IV d'Espagne. La pièce est dédiée au ministre de la police avec les mots suivants: „Devine si tu peux, et choisis si tu l'oses.“ La préface commence par les mots: „J'ai cherché à être lu par tout le monde. Si mon ouvrage va jusqu'à la postérité, je la supplie de ne pas me juger sur le style, mais sur le fond. Lecteures, ne vous prévenez pas contre le titre; femmes aimables pardonnez-le moi! plus vous me lirez, plus je réclame votre indulgence. Libertins, hommes de lettres, politiques, historiens, philosophes, patriotes, royalistes, étrangers, lisez-moi; j'écris pour vous tous. Et vous, souveraine de ma pensée, vous que j'adore, si vous me devinez, ne craignez rien pour le sentiment. J'ai écrit avec ma plume; mon coeur n'y est pour rien.“ Cette pièce obscène renferme de nombreuses notes contenant des allusions à des évènements contemporains. L'aveu suivant est d'un pur sadisme. „Lorsqu'il s'agit du bien, qu'importe comment on l'opère? N'avez-vous jamais pris de poison pour vous guérir?“ Parmi les nombreuses invectives mordantes à l'adresse de contemporains remarquables, nous citons: „Notre Brutus de Douay (Merlin), de mauvais mari devint mauvais père autant qu'il était mauvais Français. — Notre Caïn (J. M. Chénier) dénonça son frère Abel, et le fit assassiner, non par la jalousie de ses succès, mais pour avoir ses ouvrages, qu'il nous donne comme les siens.“

40. L'Epreuve, comédie en 1 acte et en vers. Confisquée en 1782 pour des passages scandaleux.

41. L'École des jaloux; le Boudoir. Représenté en 1791 au théâtre Favart.

42. Cléontine ou la Fille malheureuse, drame en 3 actes et en prose. 1792?

43. Le Prévaricateur ou le Magistrat du temps passé.

44. Le Capricieux ou l'Homme inégal. Acceptée au théâtre Louvois, mais retirée par l'auteur.

45. Les Jumelles, 2 actes et en vers.

46. Les Antiquaires, 1 acte et en prose.

47. Henriette et Saint-Clair ou la Force du sang. Drame.

48. L'Egarement de l'infortune.

49. Le Père de famille.

Au sujet de ces trois derniers manuscrits la marquise de Sade écrit à son époux en 1787. (Ginisty l. c. P. 28): „J'ai lu Henriette, et j'y ai reconnu l'auteur de l'Égarement de l'infortune. Je la trouve bonne foncièrement et faite pour faire le plus grand effet vis à vis ceux qui ont de l'âme. Elle ne révoltera que les âmes pusillanimes qui ne sentiront pas la position et la situation. Elle est assez différente du Père de famille pour n'être pas crue calquée dessus. En général, elle a de grandes beautés. Voilà mon avis sur une simple lecture. Je la relirai encore plus d'une fois, parce que j'aime à la folie tout ce qui vient de toi, étant trop partiale pour en juger sévèrement.“ D'après cela, la composition de ces manuscrits a eu lieu dans les dernières années entre 1780 et 1790.

50. Franchise et trahison.

51. Fanny ou les Effets du désespoir.

52. Projet d'un combat de gladiateurs.

Ces manuscrits et un grand nombre d'autres se trouvent entre les mains de la famille de Sade. Grâce à la récente publication des lettres de la marquise de Sade par Paul Ginisty, il y a lieu d'espérer que le reste des écrits, ayant rapport au marquis de Sade ne tardera pas à paraître. En 1900 suivit Cabanès avec ses études précieuses, contenant des nouveaux documents authentiques au point de vue de la biographie de de Sade. Les recherches scientifiques sur Sade qui, ces derniers temps, semblent avoir pris un nouvel essor, ont un besoin urgent de renseignements ultérieurs pour achever le portrait d'un des hommes et des écrivains les plus remarquables.

4. Ecrits dans le style du marquis de Sade.

53. L'Anti-Justine ou les Délices de l'Amour. Par M. Linguet, av. au et en Parlem. Epigraphe: Casta placent superis. — Manibus puris sumite (cunnos). Avec soixante figures. Première partie. Fleuron: Tête de faune couronnée de feuilles et de raisins. Au Palais-Royal; chez feu la veuve Girouard, très-connue. 1798. Deux parties in-12. Plusieurs réimpressions ont paru à Bruxelles, l'une 1863 en 2 tomes in-18⁰, avec de mauvaises chromolithographies; les autres exécutées plus soigneusement, in-12⁰, avec des gravures. Des autres réimpressions „conforme à l'édition originale": s. l. (Bruxelles 1864) in-12⁰ VIII, 260 P. (60 grav. obsc.) s. l. Brux. avec 16 lithogr. médiocr.); s. l. (Brux J. Gay) in-16⁰. Amstd. chez de Kick (Brux.) in-12⁰ 2 tomes, VIII, 114 et 166 p. et 6 fig. libr.; s. l. (Amstd.) 2 diff. éditions (dont une ne contient que le texte, l'autre 38 fig. libr.); Brux. 1890 XVI, 103, 143 P. (en un tome) in-8⁰, sans fig. — Dans la préface il est dit sur Sade: „Blasé sur les femmes depuis longtemps, la Justine de Sade me tomba sous la main; elle me mit en feu . . . Personne n'a été plus indigné que moi des ouvrages de l'infame de Sades, que je lis dans une prison. Ce scélérat ne présent les délices de l'amour, qu'accompagnées de tourments, de la mort même." Le but de l'auteur (Rétif de la Bretonne) est un tout autre: „Mon but est de faire un livre plus savoureux que les siens, et que les épouses pourront faire lire à leurs maris; un livre où les sens parleront au coeur; où le libertinage n'ait rien de cruel pour le sexe des Grâces, où l'amour, ramené à la Nature, exempt de scrupules et de préjugés, ne présente que des images riantes et voluptueuses." Les soixante illustrations indiquées sur le titre manquent.

54. Pauliska, ou la Perversité moderne, mémoires récents d'une Polonaise. Paris, Lemierre et chez Courcier, an VI (1798), 2 tomes in-12⁰. Avec deux gravures dans le genre de Chaillu. L'auteur de ce livre est Jacques Baron Révérony de Saint-Cyr. (1767—1829). — Ce roman qualifié dans le „Tribunal d'Apollon" Petit dictionnaire des auteurs contemporains (Paris an VIII, 2 tomes) à l'instant

comme un à la Sade. Touchant la position de l'auteur au corps du génie on ajouta: „De grâce citoyen Révéroni, employez votre génie au génie."

55. Sabina d'Herfeld ou les Dangers de l'imagination. Paris 1757—1758. 2 tomes in 12⁰. Auteur: Révérony de Saint-Cyr.

56. Le Torrent des passions, ou les Dangers de la galanterie. Paris, Barba, 1818. 2 tomes Auteur: Révérony de Saint-Cyr.

57. Le Dominicain, ou les crimes de l'intolérance et les effets du célibat religieux par T......e (E. L. J. Toulotte), Paris, Pigoreau, 1803, 4 tomes in 12⁰.

58. Justine ou les Malheurs de la vertu avec préface par le Marquis de Sade. Paris, Olivier, Impr. Maltesse, 1835, 2 tomes in 8⁰, et Paris, chez Bordeaux, éditeur, Hôtel Bullion, 1836, 2 tomes in 18⁰. Auteur Raban. Une spéculation de libraire, qui rappelle le roman homonyme du marquis de Sade que par le titre. Fade imitation de ce dernier.

59. Aus den Memoiren einer Sängerin. Boston. Reginald Chesterfield (paru à Altona) pet. in 8⁰, 2 tomes, VII, 244 et 251 P. Le tome I parut en 1862 (selon Fraxi en 1868 et en 1870. Le t. II en 1875.

Ce livre a la prétension d'être une autobiographie de la Schroeder-Devrient. C'est le seul livre allemand dans le genre des écrits du marquis de Sade qui nous soit connu.

60. Virilités par Emile Chevet, Paris, A. Lemerre, 1882 in 18⁰. Recueil de poésies. Surtout „Le Fauve" est une apologie enthousiaste du sadisme et du marquis de Sade.

Quant au reste des romans sadiques, nous renvoyons nos lecteurs au chapitre correspondant de la partie IV.

61. En fructidor de l'an VII, Prévost, directeur du théâtre sans prétention fit annoncer la représentation d'une pièce intitulée „Justine ou les Malheurs de la Vertu", représentation qui fut interdite par la police.

5. Ecrits au sujet du marquis de Sade et du Sadisme.

62. Lettre sur le Roman intitulé Justine ou les Malheurs de la vertu par Charles Villers Paris 1877.

pet. in 8⁰ 23 P. Nouvelle édit. par A. P. Malassis. L'original parut en 1797 dans le „Spectateur du Nord“ Tome IV.

63. Renseignements intéressants sur les spectacles arrangés par Sade à Charenton, lettre du 23 mai 1810 écrite à madame Cochelet au directeur Coulmier, parut dans la „Revue anecdotique“, vol. X (Nouvelle Série, vol. I) 1860. P. 101 à 106.

64. Mémoires secrets pour servir à l'histoire de la République des Lettres en France ou Journal d'un observateur, Vol. VI, P. 162—163. (L'affaire de Marseille.)

65. Lettres de la Marquise Du Deffand à Horace Walpole, depuis comte d'Orford, écrites dans les années 1766 à 1780 etc.“ Nouv. édit. corrigée. Paris 1812. Tome I. P. 225 à 227; 228—229 (L'affaire Keller).

66. „Bibliographie et Iconographie de tous les ouvrages de Rétif de la Bretonne par P. L. Jacob, bibliophile. Paris 1875 S. 413—423 (Rapports de Rétif avec le marquis de Sade, selon des passages de ses écrits).

67. Détention du marquis de Sade dans: Revue rétrospective Tome I, Paris 1833 P. 256 sq.

68. L'espion Anglais London 1784 vol. II, P. 393 à 395 (Les affaires de Marseille et de la Keller).

69. Journal de la cour et de Paris, depuis le 28 novembre 1732 jusqu'au 30 novembre 1733 dans: Revue rétrospective vol. VII, 1836 P. 118—119 (Voltaire et la Famille Sade).

70. Histoire physique, civile et morale de Paris par J. A. Dulaure. Paris 1821 tome VI. P. 224 Jugement sur le marquis de Sade).

71. Charles Nodier „Souvenirs, épisodes et portraits pour servir à l'histoire de la révolution et de l'empire“. Paris 1831 tome II, P. 57—60. (Sur la personnalité de Sade.

72. Petite Bibliographie biographico-romancière etc. par Pigoreau, Paris, Octobre 1821 P. 309. (Sur la vie de Sade et ses écrits).

73. J. S. Ersch, „Supplément à la France littéraire de 1771—1796“, Hambourg 1802 P. 412.

74. J. S. Ersch, „La France littéraire“ Hambourg 1798 Vol. III P. 221—222.

75. Jules Janin „Le Marquis de Sade“ dans: Revue de Paris Vol. XI, 1834, P. 321—360. Contrefaçon qui parut dans les „Catacombes“ Vol. 1, 1839 et en abrégé dans „Le Livre“. Paris 1870. p. 279—292. Une traduction allemande parut en 1835 a Leipzic.

76. Paul L. Jacob, bibliophile „La Vérité sur les deux procès criminels du Marquis de Sade“ Revue de Paris 1837 Vol. XXXVIII, P. 135—144. Plus tard, cet article parut de nouveau dans l'une des „Dissertations sur quelques points curieux de l'Histoire et de l'Histoire littéraire par le Bibliophile Jacob“. Enfin, il fut réimprimé dans „Curiosités de l'Histoire de France, 2e série: Les Procès célèbres.“ Paris 1858, in 12⁰ P. 225 sq.

77. Le Marquis de Sade, Paris, chez les Marchands de nouveautés, 1834. Un volume in 12⁰ VIII, 62 P. avec un portrait imaginaire du marquis de Sade, trouvé dans la collection de monsieur de la Porte. La date en est fausse, puisque cette publication n'est qu' une contrefaçon des articles de Janin et de Lacroix et que ce dernier n'écrivit son article qu'en 1837.

78. Dictionnaire des Athées par Sylvain Maréchal 2e éd. par J. Lalande, Bruxelles 1833 Supplément P. 84. (Sade comme athée).

79. Biographie universelle ancienne et moderne (Michaud) Paris 1863. Vol. 37. P. 217—224. (Article de Michaud jeune).

80. Biographie universelle et portative des contemporains depuis 1788 jusqu'à nos jours. Paris 1836. Tome V. P. 698—699.

81. Biographie générale Tome XLII. (Article de J. M. r. i.)

82. Jules Renouvier „Histoire de l'art pendant la révolution“ Paris 1863 P. 269. (Images obscènes destinées aux ouvrages de Sade).

83. Le Marquis de Sade, l'Homme et ses écrits. Etude bio-bibliographique. Sadopolis, chez Justin Valcourt, à l'enseigne de la „Vertu malheureuse“, l'an 0000 (Bruxelles, J. Gay, 1866) in 12⁰, 72 P., Auteur: P. G. Brunet. Confisqué le 7 mai 1874. Contient l'appendice: Le Discours prononcé à

la Section des Piques, par Sade, citoyen de cette section et membre de la Société populaire. — Cet écrit a été réimprimé dans „Zoloé et ses deux Acolytes etc. (Voyez No. 22).

84. Jndex librorum prohibitorum being Notes bio-biblio-iconographical and critical on curious and uncommon Books by Pisanus Fraxi, London 1877. P. 30—39 (Analyse de „Aline et Valcour", Renseignements sur Sade), P. 406 à 410, (Analyse de Zoloé et ses deux Acolytes") P. 422—424. (Au sujet d'un manuscrit de Sade).

85. Justine und Juliette oder die Gefahren der Tugend und die Wonne des Lasters. Edition basée sur la critique, d'après l'original français du marquis de Sade. Leipzic, Carl Minde (1874) pet. in-8⁰ 155 P. Pour le principal, une production de l'imagination, mais non sans quelques justes remarques.

86. Die Schule der Wonne. Imité de l'ouvrage français: „La philosophie dans le boudoir" du Marquis de Sade, auteur de „Justine et Juliette" Leipzic. Carl Minde. (1875?) Le livre contient une analyse des digressions philosophiques dans la „Philos. dans le Boud." et encore quelques notes de valeur.

87. Idée sur les Romans par D. A. F. de Sade publiée avec préface, notes et documents inédits par Octave Uzanne Paris 1878 Edouard Rouveyre gr. 8⁰ XLVIII, 50 P. La „Préface" contient une biographie de Sade et une bibliographie de 37 numéros, ainsi que quelques lettres du marquis de Sade à la direction de la Comédie-Française. Puis, une réimpression de „l'Idée sur les Romans" avec des notes.

88. Le Livre par J. Janin, Paris 1870. 8⁰ P. 291 (Le Testament).

89. Cazin, sa vie et ses éditions, Cazinopolis 1863 pet. in 8⁰ P. 149. A propos de la deuxième édition de „Justine".)

90. Les Crimes de l'amour. Précédé d'un Avant-propos, suivi des Idées sur les romans, de l'auteur des crimes de l'amour à Villeterque, d'une notice bio-bibliographique du marquis de Sade: l'homme et ses écrits et du discours prononcé par le marquis de Sade à la section des Piques. gr. in 8⁰ Bruxelles Gay et Doucé 1881, VI, 273 P. Une collection fort estimée d'ouvrages composés par de Sade ou ayant rapport

à lui. Cité par nous dans le texte toujours sous le titre: „Les Crimes de l'Amour". Table des matières: „Juliette et Raunai ou la conspiration d'Amboise", nouvelle historique, réimprimée, (tirée du recueil de nouvelles „Les Crimes de l'amour") P. 1—96; „L'idée sur les Romans" P. 97—135. „L'auteur des crimes de l'amour à Villeterque folliculaire". P. 137—153; „Le Marquis de Sade, l'homme et ses écrits" P. 155—264 Réimpression de la bio-bibliographie de Brunet augmentée considérablement); „Section des Piques. Discours etc. par Sade, citoyen de cette section, et membre de la Société populaire", P. 265—272.

91. La curiosité littéraire et bibliographique 1e et 3e série. Paris 1882. Cet ouvrage contient dans le I tome une courte analyse de „Justine", dans le 3ème tome, p. 131—169 une analyse de „Juliette", il est vrai très incomplète mais riche de justes remarques; ainsi que (page 169—176) le poème sadique „Le Fauve" par E. Chevé réimprimé.

92. A. Eulenburg „Der Marquis de Sade" dans L'Avenir VII année No. 26, du 25 mars 1899, P. 497 à 515. Une étude pleine d'esprit, qui inaugure les recherches sur de Sade en Allemagne. Contenu: Idées générales sur l'importance du marquis de Sade P. 497—499; sa vie P. 499—504; les oeuvres de Sade P. 504—507; e niveau intellectuel et moral de l'époque et ses rapports avec d'autres époques et leurs tendances P. 507—512; l'état d'ésprit anormal chez Sade.

93. Lettres inédites de la Marquise de Sade par Paul Ginisty dans: La Grande Revue 3e Année No. 1. Paris 1er janvier 1899 P. 1—31. — Essai fort important sur les rapports entre le marquis de Sade et sa femme ainsi que quelques contributions à sa biographie.

94. Le Marquis de Sade et le Sadisme par le Dr. Marciat dans l'ouvrage „Vacher l'éventreur et les crimes sadiques" par A. Lacassagne. Lyon et Paris 1899 gr. in-8⁰ P. 185 à 237 et P. 411. Une dissertation estimable avec plusiéurs documents nouveaux et des remarques originales.

95. R. v. Krafft-Ebing „Neue Forschungen auf dem Gebiete der Psychopathia sexualis" 2me ed. Stuttgard 1891; l'ouvrage contient un chapitre „Sur le Masochisme et le Sadisme" P. 1—45.

96. Léo Taxil „La corruption fin de siècle“ Nouv. édit. Paris 1894. Le livre contient P. 213—246 un chapitre „Le Sadisme“ avec une biographie du marquis de Sade.

97. A. Eulenburg „Sexuale Neuropathie“ Leipzig 1895 P. 108—125. Ouvrage riche en remarques lucides sur le sadisme.

98. Le Sadisme au point de vue de la médecine légale, les crimes sadiques par A. Lacassagne dans: Vacher l'éventreur etc. Lyon et Paris 1899, P. 239—282.

99. Brierre de Boismont „Remarques médico-légales sur la perversion de l'instinct génésique“ dans: Gaz. médicale de Paris No. 29 du 21. Julliet 1849.

100. Des remarques sur le sadisme se trouvent à différents endroits chez v. Schrenck-Notzing: Die Suggestionstherapie bei krankhaften Erscheinungen des Geschlechtssinnes u. s. w.“ Stuttgart 1892, R. v. Krafft-Ebing „Psychopathia sexualis“ 5e édit. Stuttgart 1890, A. Moll „Die konträre Sexualempfindung“ 2e édition Berlin 1893 A. Moll „Untersuchungen über die Libido sexualis“ Berlin 1898 T. I, (le tome deuxième doit traiter spécialement le sadisme). B. Tarnowsky, „Die krankhaften Erscheinungen des Geschlechtssinnes“ Berlin 1886.

101. W. Russalkow „Grausamkeit und Verbrechen im sexuellen Leben“ Leipz. 1899, specialement: „Der Masochismus“ P. 45—56, der „Sadismus“ P. 57—77.

102. Étude sur la Flagellation au point de vue médical et historique Paris 1899. Ouvrage de luxe.

103. L. Thoinot „Attentats aux moeurs et perversions du sens génital“ Paris 1898.

104. On trouve de courtes mentions du marquis de Sade dans Mercier „Nouveau Tableau de Paris“, Houssaye „Notre Dame de Thermidor“, Michelet „Histoire de la Révolution“, Maxime du Camp „Paris, sa vie, ses fonctions et ses organes“ Vol. V., Piazzoli „Catalogue de livres rares et curieux“ Milano 1880 P. 394—396, Thevenot de Morande „Gazette noire par un homme qui n'ést pas blanc“ 1784, Soulié „Memoires du Diable“, Meyer „Fragmente aus Paris“, Tome I, „Dictionnaire Larousse“, H. Taine „Origines de la

France contemporaine", dans Tullio Dandolo „Schizzi litterari" Turin 1840. Dans la „Chronique de l'Oeil-de-Boeuf vol VIII. (l'affaire de Marseille). O. L. B. Wolf „Allgem. Geschichte des Romans (sur „Justine"); Jean de Villiot „La flagellation à travers le monde", Paris 1900, vol. II. (Aff. Keller); Denkwürdigkeiten der Marie Antoinette" Leipz. 1836; Böttger „Sabina" édition de 1810 (dans une note); Frusta, der Flagellantismus und die Jesuitenbeichte" Stuttg. 1849; „Magazin für Litteratur"; année 1891; Karl Golimann, Masochismus u. Sadismus in der Litteratur; Oettinger „Moniteur des Dates", article „Sade".

105. Le Marquis de Sade ses aventures, ses oeuvres, passions mystérieuses, folies, érotiques. Arthème Fayard, éditeur, 78 boulevard Saint-Michel, Paris S. A. gr. in-8⁰. 932 Pages, 116 Illustrations. Un roman interlope d'une étendue monstrueuse, dont les cinq parties ont les titres suivants: 1. L'orgie de Marseille, 2. La femme écorchée vive, 3. Les faux bonnets rouges, 4. L'or tout-puissant, 5. Le pensionnaire de Charenton. — L'ensemble est un mélange étrangement romanesque de réalité et de fantaisie, et qui utilise des ouvrages historiques comme p. ex. „L'Histoire de la Révolution" par Michelet, etc Les illustrations sont mal exécutées et en partie repoussantes.

Suppléments.

106. Jeanne Laisné, ou le Siège de Beaucis, tragédie en 5 actes. Refusée au Théâtre-Français par 8 voix contre 3, (1791) parce qu'elle contient une glorification de Louis XI. MS.

107. Les Ruses d'amour, comédie épisodique, en 1 acte, en prose. MS.

108. Euphemie de Melen, ou le Siège d'Alger: trag. en 1 acte, en vers. MS.

109. Azelis ou la coquette punie, comédie féerie en 1 acte, en vers libres. Acceptée au théâtre de la rue de Bondi (1790) MS.

110. Divertissement. MS.

111. Tancrède, scène lyrique, en vers. MS.

112. La Tour mystérieuse opéra-comique en 1 acte. MS.

113. La Fête de l'amitié, prologue. MS.

114. L'hommage de la reconnaissance, vaudeville en 1 acte (Représenté à Charenton). MS.

115. „Journal de l'amateur de livres. Paris 1849. Bd. III, P. 3—6 (Sur „Zoloé et ses deux Acolytes").

116. „Journal de la librairie" Paris 1815. P. 38.

117. „Les fous célèbres" in 18⁰, 1840. (Avec un portrait de fantaisie de Sade.

118. Le Livre. Sept. 1883. P. 589 (Renseignements sur „Aline et Valcour").

119. A. Cabanès. „La prétendue Folie du Marquis de Sade" dans: Le cabinet secret de l'histoire, in-8⁰. Paris, A. Maloine, 1900, P. 259—320. Des études fort importantes pour la biographie de Sade.

120. — bl — „Zeitschrift für Bücherfreunde" IVe année, fasc. 2/3 (Mai — Juni 1900) P. 121—124 contenant un compte-rendu critique de mon ouvrage „Le Marquis de Sade et son Temps."

121. Menabrea. „Les origines Féodales dans les Alpes occidentales." Turin 1865, in-4⁰, P. 573 sq. (de Sade au Fort Miolans).

122. Alfred Bégis. „Notes de police" (de Sade à la Bastille) dans „Nouvelle Revue" (Novbr. — Decbr. 1880) P. 528 sq.

123. „L'Amateur d'Autographes" 1863. P. 279; 1864 P. 105—106; 1866 (des lettres et communications sur de Sade.)

124. M. A. Baudot. „Notes historiques" publiées par Mme Edgar Quinet P. 62—65 (sur Désorgues, de Laage, Abbé Fournier et le marquis de Sade, victimes du despotisme de la police napoléonienne).

125. Oswald Zimmermann. „Die Wonne des Leids" (des études relatives à la science du sentiment humain dans l'art et dans la vie) 2me édit. Leipz. 1885. Conten. p.107—114 un chapitre sur l'association de débauche et cruauté."

126. Justine, or the Misfortunes of Virtue, by the Marquis de Sade, for the first time translated from the

French original edition (Holland, 1791) Paris, J. Liseux, 1883, in-8⁰ 400 P. Édition anglaise du „Liber Sadicus“ par J. Liseux.

127. Extrait de Juliette. in-12⁰. (Par.) 1900. (analyse de „Juliette“, entremêlé avec des détails biographiques sur l'auteur et extrait épisodique de l'ouvrage).

128. Le Libertin hollandais. Réimpression d'un roman (à Brux.) On dit l'auteur le Marquis de Sade.

129. The Double Life of Cuthbert Cockerton, Esq., Attorney-at-law of the city of London. His History and that of his daughter and some curious anecdotes of other ladies and their lovers. From The Original Ms. Dated 1798. Penzance In the Year of our Lord. 1894 (1900) in-8⁰ 450 P. Selon la préface un résultat de la lecture des ouvrages de Sade. C'est vraisemblablement une production de notre temps.

130. The Sword and Womankind. Being a study of the Influence of „The Queen of Weapons“ upon the moral and social status of women. Adapted from Ed. de Beaumont's „L'épée et les femmes“ with additions and an index by Alfred Alison M. A., Oxon., and an etched frontispice by Albert Bessé. Paris 1900, in-8⁰, 360 P. (Très intéressant au point de vue du masochisme de la femme. Le chapitre XI de la troisième partie traite les „Lady-Killers.“)

131. The Pleasures of Cruelty being a sequel to the reading of Justine et Juliette by the Marquis de Sade. Paris et London 1898 in-8⁰. 3 tomes, 84, 122, 114 P. (Conte exquis sadique).

132. G. Brunet „Fantaisies bibliographiques. Paris, J. Gay, 1864 in-12⁰ (des notices sur „Zoloé“).

133. L'Esprit des moeurs au XVIIIe siècle, ou la Petite Maison, prov. en 3 a. et en Pr., traduit du Congo par M. d'Unsi-Terma (Mérard de St. Just) Lampsaque (Paris) 1790, in-8⁰, 40 u. 120 P. Pièce très libre et rare. Connue aussi sous le litre „La folle journée.“ Publiée pour la première fois dans „Espiègleries, joyeusetés etc.“ tome II. (Londres 1777), mais seulement en 2 actes. Fait allusion aux personnages contemporains. Réimprimée dans „Théâtre gaillard“, Brux. 1865 (tome II. P. 81—182). — Paul Lacroix ne croit pas (dans le catalogue Soleinne sous No. 3865) qu'une pièce d'une telle obscénité puisse être écrite par Mérard de St. Just et

l'attribue selon son contenu au Marquis de Sade, surtout l'édition de 1790 en 3 actes.

134. Elisca, ou les Malheurs de la vertu, par J. A. Gardy, Paris, Tiger, 1813, 1818 in-8⁰. Selon le titre evidemment inspiré par „Justine, ou les Malheurs de la vertu".

135. The Inutility of Virtue. Translated from the French by Dr.-of Magdalene College, Oxford, London: Published as the Act directs, By Madame Le Duck, Mortimer-Street. And to be had of all Respectable Booksellers, 1830. Price 2 l. 2 s. — in-12⁰, 72 P. 8 grav. obscènes, bien executées. Publ. par J. B. Brookes.-Réimpression par W. Dugdale 1860, contenant le nouveau titre suivant: „O Virtue! What art thou but an empty name?" — Brutus.

The Inutility of Virtue, A Tale of Lust and Licentiousness, Exemplified in the History of a Young and Beautiful Lady, Modest and Virtuous, who, by a Series of Unfortunate Circumstances, is first Ravished by a Robber, Then becomes successively the victim of Lust and Sensuality; till overpowered by Debauchery, her Passions become Predominant, her Mind remaining Pure, while her Body is contaminated. The whole richly and beautifully Narrated, and illustrated with Numerous Elegant Engravings. Showing the Triumphs of Vice, and the Degradation of Virtue. London, Printed for the Society of Vice". in-8⁰ 59 P. 8 mauvaises lithographies obscènes, coloriées, (pas de copies des figures originales.) L'ouvrage est évidemment causé par la lecture des écrits du marquis de Sade et, pour ainsi dire, une amplification et imitation de l'épisode de „Justine," Traitant sa vie entre les brigands.

136. Josef von Görres „Die christliche Mystik" Regensburg 1842, vol IV. 2me partie T. 421—470. (Lisible au point de vue de l'interprétation curieuse des formes sadiques.)

137. Le Tartuffe libertin, ou le Triomphe du vice. A Cythère, chez le gardien du temple (vers 1831) in 18⁰. 107 P. 6 mauv. lithographies erotiques. Pièce très obscène contenant des maximes sadiques. On l'attribu, évidemment sans l'avoir lu, au Marquis de Sade, bien qu'il y est question de personnes du temps du roi citoyen Louis-Philippe. — Traduction anglaise, Londres s. a. (1840) in

8.° 4 fig. — Réimpression française: Le Tartufe (sic) Libertin ou le Triomphe du Vice (Par le Marquis de Sade). En Hollande Chez Les Libraires Associés 1789 dans: Le Parc-aux-Cerfs Épiscopal-Histoire Édifiante et Curieuse du Séminaire de Vénus etc. Bruxelles 1876 (chez Vital Puissant) in 12.° 180 P. (Contenu: 1) Le Bordel Éspicopal; 2) Le Tartufe Libertin; 3) La Bulle d'Alexandre VI.; 4) Les Réclusières de Vénus).

Nomenclature.

A.

B.

D.

E.

F.

G.

H.

J.

K.

L.

N.

O.

P.

Q.

R.

S.

T.

U.

V.

W.

Z.

Druck von Ferdinand Heyl in Egeln.

Die Hauptströmungen der Litteratur des 19. Jahrhunderts

Von

Georg Brandes.

Vollständige Ausgabe. Achte Auflage
(Charlottenburg, Verlag von H. Barsdorf.) 1900.

Vornehme, vergleichende Litteraturgeschichte auf freisinniger Grundlage. Preis des sechsbändigen, komplet bezogenen Werkes brochiert 25 Mark. In 6 Original-Leinwandbänden M. 30. — In 6 Liebhaber-Halbfranzbänden M. 34. — Die „Wohlfeile Ausgabe", 6 in 2 Leinwandbänden gebunden, **nur gebunden käuflich**, kostet 20 M.

Jeder Band ist abgeschlossen und einzeln käuflich.

1. Band: Die Emigrantenlitteratur.

Das Vorwort Adolph Strodtmanns. Einleitung. Chateaubriands „Atala." Rousseaus „Neue Héloise." Goethes „Werther". Chateaubriands „René". Die Melancholie und Misanthropie bei Molière und Shakespeare. Der neue Seelenzustand. Sénancours „Obermann". Charles Nodier. Benj. Constant „Ueber die Religion". „Adolphe". Constant und Frau von Staël. B. Constants Charakter Goethes Frauengestalten und Constants Eleonore. Frau von Staëls „Delphine". Der Kampf mit der Gesellschaft. Verbannung in Coppet. Frau von Staël und Voltaire. Die italienische Poesie und Frau von Staëls Poetik. „Corinna". Kampf gegen nationale und protestantische Vorurteile. Artistische Betrachtung der Kunst. Sympathie für den Katholizismus. Neue Betrachtung der Antike Frau von Staëls „Ueber Deutschland". Antike Renaissance. Romantische Reaktion gegen die Renaissance der Antike. Gotische Sympathien und Tendenzen. Der Müßiggang als Ideal. Vorliebe für Mythus und Märchen. Uebertritt zum Katholizismus. Deutschland und Hindustan. Der Pantheismus der Romantiker. Die Schicksalsdramen. Metaphysische Aesthetik. Oehlenschläger. Barante. Schlußbetrachtung (267 Seiten. Einzel-Preis Mk. 4.50. Eleg. gebunden 5½ Mk.)

2. Band: Die romantische Schule in Deutschland.

Psychologische Litteraturbetrachtung. Deutsche und dänische Romantik. Vorbereitung der Romantik. Der Subjektivismus. Freigeisterei der Leidenschaft. Hölderlin. A. W. Schlegel Tieck und Jean Paul. Die sozialen Versuche der Romantiker. Friedrich Schlegels „Lucinde." Die romantische Zwecklosigkeit. Die der „Lucinde" entsprechende Wirklichkeit Schleiermachers Briefe über die „Lucinde". George Sands und Shelleys Ansichten über die Ehe. W. H. Wackenroder. Verhältnis der Romantik zum Musikalischen und zur Musik, zu Kunst und Natur. Die Landschaft. Tiecks „Sternbald". Romantische Reflexion und Psychologie. Tiecks satirische Lustspiele. E. T. A. Hoffmann. Chamisso. Das romantische Gemüt. Novalis und Shelley. Die romantische Sehnsucht. Die blaue Blume. Novalis, „Heinrich von Offterdingen". Eichendorffs „Aus dem Leben eines Taugenichts." Dänische Romantiker. Achim von Arnim und Clemens Brentano. Die Mystik im romantischen Drama. Heinr. v. Kleist. Zacharias Werner. Verhältnis der romantischen Poesie zur Politik: Tieck. Fichte. Arndt. Jahn. Fouqués Ritterromane. Romantische Politiker Joseph Görres. Friedrich v. Gentz. Joseph de Maistre. Schwedische und norwegische Romantik. (362 Seiten. Einzel-Preis elegant broch. Mk 4.50. Eleg. geb. Mk. 5½.)

3. Band: Die Reaktion in Frankreich.

Die Revolution. Das Konkordat. Das Autoritätsprinzip. Bonalds Theorieen Chateaubriand. Der „Genius des Christentums." Joseph de Maistre. Bonald. Die Tradition in Religion, Staat und Familie. Chateaubriand und seine seraphische Epopöe „Die Märtyrer". Eine Prophetin und ihr heiliges Werk. Frau von Krüdener, ihre Romane und die „Heilige Allianz". Die Lyrik der Restaurationszeit: Lamartines Meditationen und Hugos Oden und Balladen. Die Erotik der Restaurationszeit: Die Liebe in Lamartines „Märtyrer". Frau von Krüdeners „Valerie". Lamartines „Rafael". Die Auflösung des formellen und reellen Autoritätsprinzipes. Lamennais Kampf für den Katholizismus. Schlußbetrachtung. (Beranger. Paul Louis Courier. A. de Vigny. Chateaubriand.) (308 Seiten. Einzel-Preis eleg. broch. Mk. 4 50. Eleg. gebunden Mk. 5½.

4. Band: Der Naturalismus in England. Die Seeschule. Byron und seine Gruppe.

Gemeinsame Züge des Zeitalters und des Volkscharakters. Der politische Hintergrund. Ankündigung des Naturalismus. Tiefe und Wahrheit des Naturgefühls. Wordsworth. Landleben und Schilderungen vom Lande. Naturalistische Romantik. Coleridge. Der Freiheitsbegriff der Seeschule. Die orientalische Romantik der Seeschule. Southey Der historische und ethnographische Naturalismus. Walter Scott. Universeller Sensualismus. Keats. Der irische Aufstand und die Oppositionsdichtung Thomas Moore Erotische Lyrik. Britischer Freisinn. Thomas Campbell. Republikanischer Humanismus W. S. Landor. Radikaler Naturalismus. Shelley. Die individuelle Leidenschaftlichkeit Byron. Die Vertiefung des Ichs in sich selbst. Der revolutionäre Geist. Komischer und tragischer Realismus. Kulmination des Naturalismus. (395 Seiten. Preis eleg. broch. Mk. 6.— Eleg. gebunden Mk. 7.—)

5. Band: Die romantische Schule in Frankreich.

Der politische Hintergrund. Das Geschlecht von 1830. Der Romantismus. Rückblick: Fremde und heimische Einflüsse. De Vignys und Hugos morgenländische Dichtungen Hugo und Musset. Musset und George Sand. Alfred de Musset George Sand. Balzac Beyle. Mérimée. Mérimée und Gautier. Théophile Gautier Sainte Beuve. Sainte Beuve und die moderne Kritik. Das Drama De Vigny, Hugo, Ponsard. Die sozialpolitische Bewegung und die Poesie. Saint Simon. Die Uebersehenen und Vergessenen. Schluß. Generalregister zu Band 1—5. (394 Seiten. Einzel-Preis eleg. broch. Mk. 6.— Eleg. gebunden Mk 7.—.)

6 Band: Das junge Deutschland.

Der politische Hintergrund. Wissenschaft und Reaktion. Oppositionelle Grundstimmung. Der Einfluß der Julirevolution. Beeinflussung durch Byron. Der Wert der neuen Litteratur. Börne. Börne und Menzel. Börne und Jeanette Wohl. Die Briefe aus Paris. Heine. Das Buch der Lieder. Heine und Rembrandt. Heine und Goethe, Wilh. Müller, Clemens Brentano. Heine und Aristophanes. Die letzten Jahre. Parteinahme in der Poesie. Immermann. Der Hegelianismus. Die neue Gruppe. Das junge Deutschland und Menzel. Wienbarg. Gutzkow. Laube, Mundt. Rahel, Bettina, Charlotte Stieglitz Der Thronwechsel in Preußen. Friedrich Wilhelm IV. Joh. Jacoby. Die neutrale Litteratur: Tieck, Rückert, Scherenberg, Pückler-Muskau. Politische Lyrik, philosophische Revolution: Anast. Grün, Herwegh, Dingelstedt, Ludw. Feuerbach. Die revolutionäre Poesie: Freiligrath, Robert Prutz, Hartmann, Sallet, Beck, Meißner. Die Revolution, das heilige und tolle Jahr 1848. Schlußbetrachtung. Generalregister zu Band 6. (422 Seiten. Einzel-Preis eleg. broch. Mk. 6.—. Eleg. geb. Mk. 7.50.)